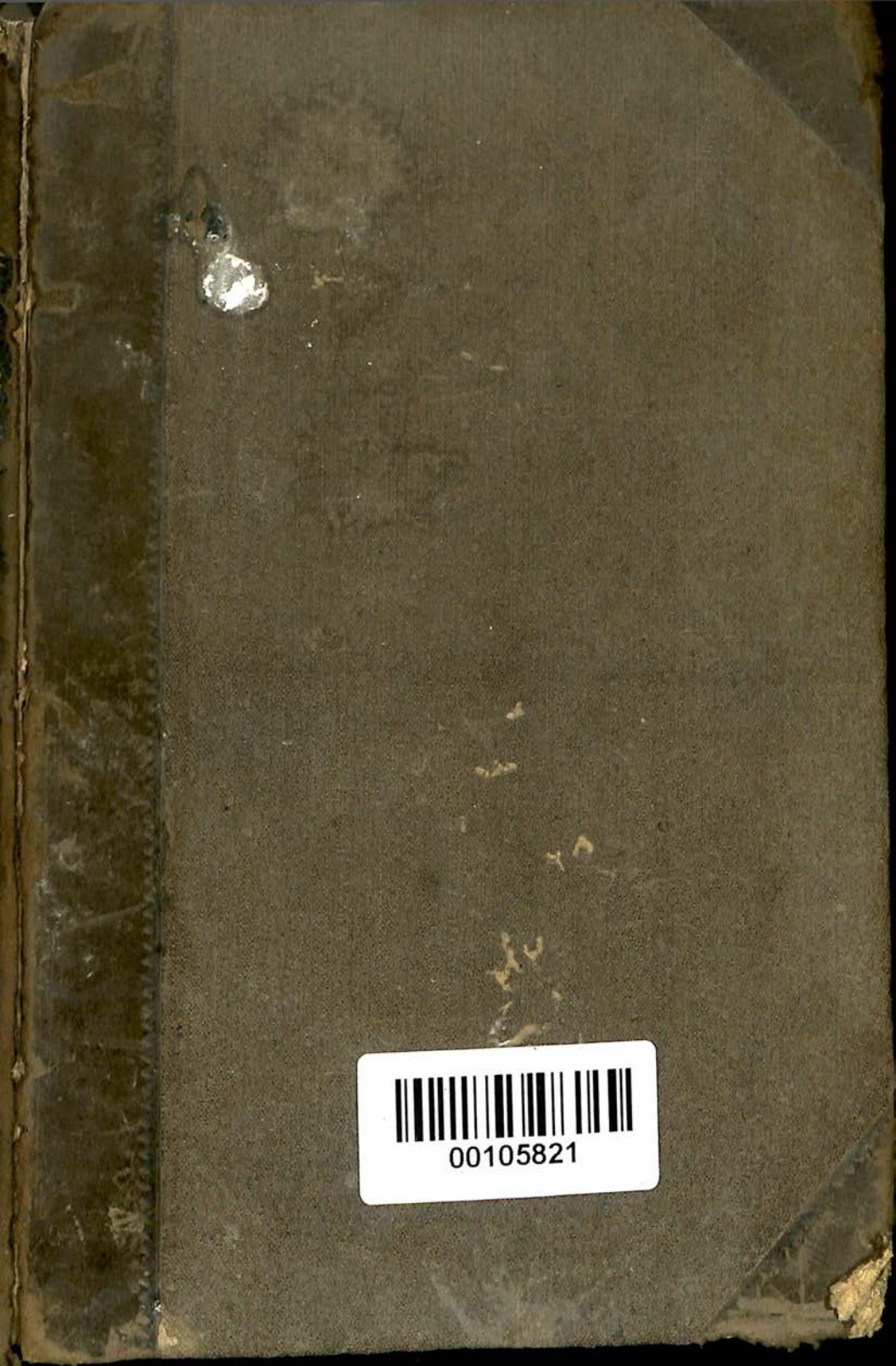

00105821

Geographical Society,

Bombay.

THE PRESENT OF

Premchand Raichand Esq.

5th January 1865.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

MÉMOIRES

TEXTES ORIENTAUX ET TRADUCTIONS

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

II

SE TROUVE A PARIS :

AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE TARANNE, N° 12;

CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE VIVIENNE, N° 2.

A LEIPSICK,

CHEZ BROCKHAUS.

RÂDJATARANGINÎ

HISTOIRE

DES

ROIS DU KACHMÎR

TRADUITE ET COMMENTÉE

105821
ac

PAR M. A. TROYER

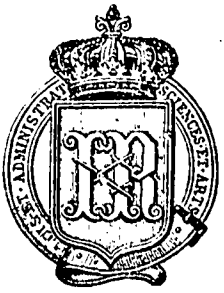
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES ET CALCUTTA

ET PUBLIÉE

AUX FRAIS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME II

TRADUCTION ; ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
DU KACHMÎR ANCIEN ET MODERNE
EXAMEN CRITIQUE DES SIX PREMIERS LIVRES



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XL

00105821

RADJATARANGINI

OU

HISTOIRE

DES ROIS DU KAÇMIR.

LIVRE PREMIER.

1. Adoration à celui qu'embellit *comme* [1] une robe la splendeur des joyaux dont les crêtes de serpents sont ornées, qui porte un collier de perles! Adoration à l'arbre du désir de Hara!

2. Puisse-t-il vous donner de la gloire, le côté gauche ou droit *du dieu* qui est caractérisé par le taureau, dont le corps a pour moitié sa belle épouse qui lui est unie; qui porte un front marqué de flammes de feu; au-dessus de l'oreille duquel bâillent des serpents rassemblés qui se jouent; ce dieu dont le cou transparent reluit du suc produit par l'Océan, et dont la poitrine est couverte de peaux de serpents!

3. Qu'il est digne d'éloges, le génie du bon poëte! Il rend vil le breuvage du nectar, et c'est par lui qu'une existence glorieuse, que ce soit la sienne ou celle d'un autre, obtient de la solidité.

[1] Les mots en italique ne se trouvent pas dans le texte sanscrit; ils ont été ajoutés pour rendre la traduction plus claire.

4. Qui pourrait ramener le temps passé devant nos yeux, si ce ne sont les poëtes, ces maîtres de la création, et auxquels il appartient de produire ce qui doit plaire?

5. Quel serait le savoir que pourrait communiquer un poëte, s'il ne voyait pas toutes les conditions des choses qu'on peut connaître par la lumière de la raison, et le reste dans une intuition divine?

6. Quelque varié que puisse être un abrégé, par suite du resserrement de l'étendue d'un récit, *cependant* rien n'y est réellement essentiel que ce qui satisfait les gens de bien.

7. Bien louable est l'homme vertueux, qui a banni *de son cœur* la passion et la haine, et dans le récit historique duquel Sarasvati (*la déesse de l'éloquence*) s'est réellement fixée.

8. Puisque la matière de l'histoire composée par mes prédécesseurs a été pour moi l'objet d'un travail nouveau, les gens de bien ne doivent pas détourner leur face de moi sans avoir écouté mes motifs.

9. Après avoir souvent examiné, et *puis* combiné l'histoire des rois qui ont subi le sort des mortels, quelle adresse *ne faut-il pas* pour compléter, par une suite de narrations, le récit de ceux qui ont vécu dans le temps passé!

10. C'est pourquoi, dans cette représentation des choses passées que rendent confuse tant de versions différentes, mes efforts ont tendu à les combiner.

11. Les livres contenant l'histoire des rois, primitivement très-étendus, furent abrégés, dans le but d'aider la mémoire, en une narration suivie, par Suvrata, qui résuma les récits *antérieurs*.

12. Cette composition de Suvrata obtint de la renommée; cependant elle ne montre aucun talent dans la clarté du style, parce qu'elle est surchargée d'une vaine érudition.

13. Quoique la généalogie des rois, composée par Kchêmêndra, soit l'ouvrage d'un poëte, il ne s'y trouve pas *cependant*, à cause de la négligence *de l'auteur*, une seule partie qui soit sans défaut.

14. Onze livres d'anciens savants, ainsi que celui qui est attribué à Nîla Muni, contenant l'histoire des rois, m'ont servi d'objets de recherche.

15. Après avoir examiné les consécrations et les donations de propriétés des anciens rois, ainsi que les documents les plus authentiques, et les Çâstras, je me suis enfin reposé de la fatigue d'incertitudes innombrables.

16. Cinquante-deux rois ne sont pas mentionnés à cause de leur apostasie de la doctrine des Védas. L'opinion de Nîla est que Gonarda et quatre autres sont au nombre de ces princes.

17. Une généalogie de rois a été composée jadis en douze mille granthas (*vers de trente-deux syllabes*) par le brahmane Hêmarâdja, qui était un grand dévot.

18. Padmamihira, ayant examiné l'opinion de ce dernier, indiqua dans son propre ouvrage huit rois qui précèdent Açôka jusqu'à Lava.

19. *Mais* Çrî Tchhavillâkara nomma, parmi les cinquante-deux, cinq rois à la suite d'Açoka. Voici son sloka :

20. « Les cinq rois puissants, ci-dessus nommés, ont été « pris par les anciens, parmi les cinquante-deux, à commencer « d'Açôka, jusqu'à Abhimanyu. »

21. Cette histoire des lieux, des temps et des rois, pendant leur prospérité et leur décadence, devient, composée d'une manière convenable, un remède salutaire.

22. Quand les anciens et innombrables usages des temps passés sont rassemblés ainsi en une guirlande, quel homme intelligent n'en aurait pas le cœur pénétré de joie ?

23. Lorsqu'on songe comment les mortels s'élèvent et se brisent en un instant, il faut méditer sur le sacre qui s'obtient dans le repos des passions.

24. Puisse ce fleuve des rois, clair dans *toutes* ses parties, pénétrer dans les conques des oreilles, ainsi que l'agréable rosée d'un nectar salutaire!

25. Jadis, dès le commencement du kalpa, pendant six manvantaras, le pays fut un lac rempli d'eau, appelé Satîsara, situé dans le flanc de l'Himâdri.

26. Le présent kalpa de Vaivasvata étant ensuite arrivé, le créateur des êtres, Kasyapa, fit descendre les dieux Druhina, Upèndra, Rudra et d'autres;

27. Et après avoir tué *le démon* Djalôdbhava qui demeurait dans l'eau, il forma dans le fond du lac le pays de Kaçmîr,

28. Qui est protégé par Nîla, le chef de tous les Nâgâs, qui *tient* sur le bassin d'eau un parasol dont le bâton immobile est élevé sur la Vaitasta.

29. Gâuri, qui dans ce lieu s'est transformée en Vitastâ, le regard fixé sur Guha, et abreuvant *son autre fils* Ganesa, qui porte une tête d'éléphant, de l'abondance de son lait, ne perd cependant rien de la splendeur qui lui est propre.

30. *Cette contrée* est habitée par les Nâgâs dont les chefs sont Çaṅkha et Padma, qui resplendissent d'une variété de joyaux, comme la ville *de Kuvêra*, du distributeur des richesses, est ornée de ses trésors.

31. Ce pays qui semble porter un rempart de rocher sur son dos, étend ses bras, sans doute pour la protection des Nâgâs qui s'y sont réfugiés par la crainte de Târkchya.

32. La possession de la jouissance de la béatitude éternelle devient le partage de ceux qui là, dans l'intérieur du

sanctuaire de Pâpasûdana (*qui détruit tout péché*), touchent l'image de bois de l'époux d'Umâ.

33. La déesse Sandhyâ entretient dans cette montagne aride l'eau dans laquelle on reconnaît ce qui est conforme et ce qui ne l'est pas, à la vertu et au vice.

34. Le dieu existant par lui-même, qui jouit du sacrifice du feu, jaillissant du sein de la terre, reçoit dans ses nombreux bras de flamme le beurre clarifié des sacrificateurs.

35. La déesse elle-même, Sarasvatî, y paraît sous la forme d'un cygne, au milieu d'un lac, sur le sommet du mont Bêda, sanctifié par l'éruption de Gangâ.

36. Des globules du sandal de la dévotion y sont remarqués encore aujourd'hui, déposés par les génies qui traversent le ciel, au champ de Nandi, dans le palais habité par les dieux.

37. Après y avoir vu la déesse Sâradâ, on obtient en un instant le fleuve de la douceur, et l'éloquence recherchée par les poëtes.

38. Il ne s'y trouve pas une particule de terre de la grandeur d'un grain de tila, qui ne soit occupée par un sanctuaire, tout étant consacré au dieu armé du disque, au seigneur de la victorieuse Durgâ, au Kêçava primitif et à Içâna.

39. C'est par les forces de la dévotion, et non par celles des armes, que ce pays est conquis; la principale crainte de ses habitants vient d'un autre monde.

40. Les maisons de bain sont chaudes en hiver; sur le rivage, les places par lesquelles on descend dans le courant de la rivière, sont commodes; les fleuves sont libres des monstres et à l'abri de tout phénomène formidable.

41. Le soleil, dans ce pays, qu'il sait avoir été créé par son père, maintient, comme par respect, même au sein de

l'été, une température douce que l'excès de la chaleur ne détruit pas.

42. Les écoles de science y sont élevées; il s'y trouve du safran, de l'eau fraîche, des raisins; et *les biens* que, dans les trois cieux mêmes, il est difficile de se procurer, y sont communs.

43. Dans ces trois mondes, la contrée fertile en joyaux *de Kuvêrâ*, du seigneur des richesses, est digne de louange. c'est là que se trouve le mont, père de Gâuri; c'est là même que se trouve le pays *de Kaçmîr*.

44. Là, les descendants de Kuru et de Kuntî furent contemporains dans le Kaliyuga. A partir de Gonarda, on n'a pas conservé *tous* les noms des cinquante-deux rois;

45. *Car* dans ce temps, sans doute à cause des mauvaises actions de ces rois du pays de Kaçyapa, il ne se trouva pas de poëtes habiles qui eussent pu être les créateurs de leur existence glorieuse.

46. La terre, ceinte de l'Océan, reposait en toute sécurité, jouissant de l'ombre *dont la couvraient, semblables* à une forêt d'arbres, les bras de ses puissants potentats; cependant, privés de la faveur des poëtes, ces rois ne laissèrent aucune mémoire après eux. Nous rendons hommage à l'art de la poésie dont la nature est sublime.

47. Leurs pieds reposaient bien sur les élévations frontales des éléphants; ils étaient bien comblés de prospérités; dans leur palais demeuraient bien jadis de jeunes beautés qui répandaient l'éclat du jour; mais le monde regarde ces ornements de la terre comme s'ils n'étaient pas nés, même dans un songe. O frère! toi qui as accompli l'œuvre d'un bon poëte, qu'as-tu besoin de tant d'éloges? le monde est aveugle sans toi.

48. Gonarda et d'autres rois régnèrent sur les Kaçmîriens pendant deux mille deux cent-soixante-huit ans dans le Kaliyuga.

49. La guerre de Bharata eut lieu, dit-on, à la fin du second âge: embarrassés de cette assertion, quelques-uns ont regardé comme erroné le calcul de la durée de ces rois.

50. Ayant calculé les années des rois en comptant de leur avénement au pouvoir suprême, et les ayant soustraites du temps du Kaliyuga, qui s'était écoulé *en même temps*, on ne trouve en effet point de reste.

51. Quand six cent-cinquante-trois ans du Kaliyuga se furent écoulés sur la terre, c'est alors que vécurent les Kurus et les Pandavas.

52. Dans l'année actuelle, la vingt-quatrième *du cycle kaçmîrien*, mille soixante-et-dix ans se sont écoulés depuis Çaka jusqu'à nos jours.

53. En un mot, deux mille trois-cent-trente années se sont écoulées à partir de Gonarda III jusqu'à nous.

54. La durée de cinquante-deux rois a été fixée, par le calcul du temps, à mille deux cent soixante-six ans.

55. Comme les sept Munis, dans la constellation de la grande Ourse, passent en cent ans d'une mansion lunaire à l'autre, on trouve encore une autre confirmation de ce calcul dans l'énoncé des auteurs des traités *astronomiques*.

56. Les Munis étaient en Maghâ, lorsque le roi Yudhichthira régnait sur la terre; deux mille cinq cent vingt-six ans se sont écoulés de ce monarque jusqu'à l'ère de Çaka.

57. Le puissant Gonarda fut obéi comme souverain de Kaçmîr, par le pays qu'embellissaient le riant Kaïlasa et l'ondoyante Gangâ qui s'étend comme une étoffe de soie. Gonarda Ier.

58. Ce pays quittant sa place, pour ainsi dire, par la crainte

des étreintes venimeuses du serpent Çêcha, chercha un asile dans les bras du prince, qui étaient ornés d'émeraudes et de joyaux précieux.

59. Appelé au secours de son allié Djarâsandha, il assiégea avec des forces considérables Mathura, la ville de l'ennemi de Kansa (*Krichna*).

60. Après avoir placé son camp sur la rive de la Kâlindî, la gloire de *ses* guerriers s'éclipsa devant les sourires des filles de Yadu.

61. *Râma,* ayant une charrue pour étendard, s'efforçant un jour de sauver ses troupes dispersées de toute part, appela ce guerrier en combat singulier.

62. Comme ils étaient d'égale force dans le combat, la guirlande du choix, longtemps suspendue dans la main de la fortune victorieuse, se flétrit dans l'incertitude de la victoire.

63. Enfin le roi de Kaçmîr, les membres déchirés par les armes, embrassa, sur le champ de bataille, la terre, et le descendant de Yadu, la déesse de la victoire.

64. Quand ce brave Kchatriya fut entré dans la voie qui n'est facile que pour les héros, son heureux fils, nommé Dâmôdara, prit l'empire de la terre.

Dâmôdara Ier. 65. Quoiqu'il possédât un royaume puissant par l'abondance des biens, ce monarque orgueilleux, se rappelant la mort de son père, ne jouit d'aucun repos.

66. Animé par l'orgueil, ayant des bras *forts* comme des arbres, il apprit que les enfants de Vrichni, invités par les Gândhâras, voisins de l'Indus, s'étaient portés à une fête préparée pour le choix d'un époux qu'une fille elle-même devait faire.

67. Alors, poussé par l'excès de sa fureur, il entreprit une

expédition contre ses voisins. L'espace du ciel fut englouti par la poussière des chars et des chevaux.

68. Alors la fiancée, prête à choisir son époux, impatiente du mariage, fut tuée dans le combat, et le choix libre d'un époux devint le partage des femmes célestes qui s'attachent aux morts.

69. Alors, ayant attaqué l'armée ennemie, l'opiniâtre empereur, dans le combat avec *Krichna*, qui était armé du disque, passa au ciel sur le chemin du tranchant de l'arme *de son adversaire*.

70. Ensuite Krichna, l'illustre chef de la famille de Yadu, fit sacrer reine, par les brahmanes, l'épouse du vaincu, appelée Yaçôvatî, et qui était enceinte.

71. Dans ce temps le destructeur de Madhu réprima ses compagnons mécontents, en citant ce sloka des Purânas :

72. « Kaçmiriens, c'est Parvatî. Sachez qu'un roi est une « portion incarnée de Hara; il ne doit pas être méprisé, fût-il « même méchant, par un sage qui désire le salut. »

73. Les yeux vils de ces hommes qui ne voyaient dans une femme qu'un objet de jouissance, regardèrent alors comme une déesse cette reine, mère de ses sujets.

74. Ensuite, dans le dernier mois de sa grossesse, elle accoucha d'un fils qui portait les marques d'une origine divine, rejeton de l'arbre d'une famille *presque* consumée par le feu.

75. Toutes les cérémonies d'usage à la naissance d'un enfant, unies à celles qui sont prescrites pour le sacre d'un roi, ainsi que d'autres encore, furent accomplies par des brahmanes choisis.

76. L'enfant royal reçut, avec la souveraineté sur le pays d'Himâlaya, le nom de Gonarda, son grand-père, conformément à l'usage. Gonarda II.

77. Deux nourrices furent attachées à l'enfant pour l'élever; l'une pour lui donner du lait, l'autre pour avoir soin de son bien-être comme une mère.

78. Les conseillers de son père, entretenant en lui un contentement qui n'était pas stérile, donnaient des récompenses à ceux qui l'entouraient, même pour ses sourires involontaires.

79. Les serviteurs, qui ne pouvaient obéir au langage indistinct de l'enfant qu'ils ne comprenaient pas, croyaient presque avoir commis un crime.

80. L'enfant royal, monté sur le trône de son père, ne regrettait pas son marche-pied que ses jambes allongées ne pouvaient atteindre.

81. Après avoir placé sur le trône l'enfant dont les cheveux, tombant sur ses tempes, étaient agités par le vent du tchâmara, les ministres écoutaient les procès du peuple.

82. C'est ainsi que le roi de Kaçmîr passa son enfance. Il ne fut pas induit à prendre part à la guerre entre les Kurus et les Pandavas.

35 rois anonymes.

83. Ensuite trente-cinq dominateurs de la terre, dont les noms et les actions périrent par la violation des Védas, furent plongés dans l'océan de l'oubli.

Lava.

84. Puis Lava devint roi, ornement de la terre, vase de prédilection de la fortune victorieuse autour de laquelle flotte un vêtement soyeux de gloire.

85. Le bruit de son armée qui causait l'insomnie du monde força ses ennemis à subir, chose étonnante, la nécessité d'un long sommeil.

86. Après avoir élevé 8,400,000 maisons de pierre, il bâtit la ville de Lôlôra.

87. Ayant donné la terre de Lêvâra, *dans le district* de Lè-

dari, à la communauté des brahmanes, ce puissant roi, d'une valeur et d'une grandeur irréprochable, monta au ciel.

88. Son fils Kuça, appelé Kuçêçayâkcha (*aux yeux de lotus*) lui succéda, roi plein de dignité et de science, qui donna pendant son règne, l'Agrahâra de Kuruhara *aux brahmanes.* Kuça.

89. Puis son heureux fils Khagêndra obtint le pouvoir suprême; asile de la valeur, il fut ferme, et destructeur des races ennemies des Nâgas. Khagêndra.

90. Ayant construit les deux principaux agrahâras *nommés* Khâgi et Khunamucha, il passa en son temps dans les régions achetées par des actions pures et agréables à Hara.

91. Ensuite son fils Surêndra devint roi, d'une grandeur d'âme inappréciable, ayant banni loin de lui tout penchant vicieux, d'une admirable persévérance dans la dévotion. Surêndra.

92. Le Surêndra *céleste* n'égalait pas ce Surêndra *terrestre:* l'un était maître de cent sacrifices, l'autre maître de son orgueil; l'un divisait les montagnes, l'autre conservait l'union des familles.

93. Ce roi glorieux, après avoir bâti une ville appelée Sâuraka, dans le voisinage du pays de Darad, construisit un vihâra nommé le palais du roi.

94. Ce prince d'une gloire qui n'a jamais été interrompue, vertueux dans ses actions, éleva aussi dans son pays un vihâra vaste et bien bâti, appelé Sâurasa.

95. Comme ce roi mourut sans postérité, un descendant d'une autre famille, appelé Godhara, obtint la possession de la terre avec ses montagnes.

96. Godhara, d'un esprit élevé, vertueux dans ses actions, après avoir donné l'agrahâra de Hastiçâla aux brahmanes, monta au ciel. Godhara.

Suvarna. 97. Son fils fut appelé Suvarna, distributeur d'or aux pauvres; il fit travailler une mine d'or et de pierres précieuses dans le pays de Karâla.

Djanaka. 98. Son fils eut le nom de Djanaka (*père*) parce qu'il était comme un père pour ses sujets; il bâtit un vihâra, et un agrahâra appelé Djâlora.

Çatchinara. 99. Çatchinara, son fils, régna sur la terre, comme un Indra terrestre, glorieux, d'un caractère doux, et sans que son gouvernement éprouvât aucun échec.

100. Ce roi bâtit les deux agrahâras de Çamânga et de Sâçanara; il fut sans enfants et eut pour asile la moitié du siége d'Indra.

Açôka. 101. Açôka, arrière-petit-fils de Çakuni, et fils de l'oncle paternel du roi (Çatchinara), prince fidèle à ses promesses, gouverna ensuite la terre.

102. Ce monarque ayant éteint *en lui* tout penchant vicieux, embrassa la religion de Djina, et étendit *sa domination* par des enclos d'élévations sacrées de terre dans *le pays* de Çuchkala, *où est située* la montagne de Vitastâ.

103. La Vitastâ passait dans la ville au milieu des bois sacrés et des Vihâras; c'était là où s'élevait, bâti par lui, un sanctuaire de Buddha, d'une hauteur dont l'œil ne pouvait atteindre les limites.

104. Ce roi fortuné bâtit la ville capitale de Çrînagarî, composée de cent mille quatre-vingts maisons resplendissantes de beauté.

105. Après avoir enlevé le vieux temple de brique de l'adorable seigneur de la victoire, ce prince, pur de tout péché, fit construire une enceinte de pierres *autour du nouveau sanctuaire.*

106. Ce monarque, qui avait atteint le dernier degré de

la tranquillité d'âme, joignit près du sanctuaire de Çiva la construction de deux autres temples connus sous le nom d'Açôkèsvaras.

107. Le pays ayant été inondé de Mlêtchhas, ce roi vertueux obtint, pour les détruire, un fils, par la faveur de Çiva, qui était satisfait de sa dévotion.

108. Ce fils, nommé Djalòka, fut ensuite roi; ce fut un chef des dieux, un Indra de ce monde terrestre, qui, par le nectar de sa gloire, purifia la terre. Djalòka.

109. Les récits relatifs à sa force divine, passant par les voies de l'ouïe, causent toujours l'étonnement qu'excite une merveille, même aux habitants du ciel.

110. Comme un Siddha pénètre toute chose selon sa volonté, ce *roi*, par des donations d'or, était capable de faire même une ouverture dans le mont Sumêru.

111. Après avoir contenu l'eau par des digues, il fit un passage au milieu du lac des Nàgas, et disposa de la jeunesse de leurs filles pour les plaisirs de l'amour.

112. Un sage, d'une dévotion parfaite, vainqueur de la multitude des buddhistes, ses adversaires, et de la science qui dominait dans ce temps, fut celui qui lui enseigna la doctrine.

113. Le dévouement de ce roi véridique au culte de Çiva, *qui est révéré comme* le seigneur de la victoire de Nandî et des endroits les plus sacrés, se montrait de toute part.

114. Un certain Nâga, par amitié pour lui, empêcha toujours, de lui-même, au moyen de chevaux postés de station en station, *toute* incursion déprédatoire, *qui pouvait avoir lieu.*

115. Après avoir délogé avec une grande vigueur les Mlêtchhas qui assiégeaient le monde, ce monarque conquit, par des expéditions victorieuses, la terre ceinte de l'Océan.

116. L'endroit où les Mlêtchhas, envahisseurs du pays, furent mis en déroute par lui, est appelé encore aujourd'hui par le peuple, « le combat de la déroute. »

117. Après avoir conquis le pays de Kanyakubdja et autres, il introduisit de là les quatre castes, leurs usages et les formes de justice, dans son propre pays.

118. Le gouvernement, tel qu'il était commun à son pays, n'avait pas acquis suffisamment de force par l'administration de la justice, des revenus, et par d'autres institutions. Il y avait alors dans ce royaume :

119. Sept grands ministères : le surintendant de la justice, celui des subsistances et celui du trésor; le commandant en chef de l'armée, le chef des ambassades, celui de la religion et celui des prédictions.

120. Après avoir rangé les cours judiciaires sous dix-huit titres, l'administration fut, depuis ce temps, mise par ce roi sur le pied de celle de Yudhichṭhira.

121. Avec la fortune acquise par sa vigueur et sa magnanimité, ce prince, d'une haute sagesse, occupa Vâravâla et autres agrahâras.

122. La reine Içânadêvî, d'un esprit élevé, forma des cercles mystiques qui étaient pleins d'un sens sublime, sur les portes et en d'autres lieux.

123. Ayant entendu le Nandipurâna d'un élève de Vyâsa, le roi observa, avec une ferveur particulière pour Nandîsa, le culte de la fontaine *sacrée*, et d'autres attributs *sous lesquels, d'après un rite prescrit, ce dieu recevait les adorations des dévots.*

124. Après avoir répandu à Çrînagari la vénération du premier Rudra, il se ralentit de sa ferveur pour Nandîsa, par l'absence de la fontaine *sacrée*.

125. Ayant oublié, un jour, à cause de l'embarras des af-

faires, la cérémonie obligatoire; affligé de n'avoir pas fait son ablution avec l'eau de la fontaine *sacrée* qui était trop éloignée,

126. Il vit soudainement s'élever, d'un endroit aride, de l'eau avec la couleur, le goût, et les autres qualités incontestables de la fontaine *sacrée*.

127. Après avoir accompli l'immersion dans cette eau sacrée qui lui avait apparu, ce roi superbe éprouva le comble de la satisfaction dans sa ferveur pour Nandirudra.

128. Un jour, pour faire un essai, il jeta un vase d'or dont l'orifice était fermé et le ventre troué, dans le fond de la source.

129. En deux jours et demi, ce vase étant ressorti de l'eau qui s'était élevée à Çrînagari, trancha les doutes du roi.

130. Certes, Nandiçà lui-même descendit pour se réjouir du sacrifice; autrement un tel accomplissement visible d'une action invisible n'aurait pas eu lieu.

131. Un jour, une femme qui marchait au milieu du chemin, demanda de la nourriture au roi qui allait au sanctuaire de Çiva.

132. Après avoir obtenu de lui la promesse qu'il lui donnerait la nourriture qu'elle désirerait, cette femme, qui était une déesse transformée, feignit de ne pouvoir être satisfaite *qu'en mangeant* de la chair humaine.

133. Le roi qui, avait horreur de faire du mal à un être vivant lui offrit à manger son propre corps, lorsqu'elle lui parla en ces termes :

134. « Tu es un Bodhisattva, ô roi! quel autre être d'une « piété et d'une vertu aussi élevées pourrait égaler ta pitié « inaltérable pour les êtres vivants! »

135. Le roi dévoué au grand dieu Çiva n'entendit pas la

langue des Bâuddhas : « Qu'est-ce que ce Bodhisattva? « O femme, me connais-tu pour tel? » C'est ainsi qu'il lui parla.

136. Elle répliqua au roi : « Apprends le motif qui m'anime. « Je suis poussée par les Bâuddhas que ta colère persécute.

137. « Habitant sur le flanc de la montagne Lôkalôkâ, nous « qui sommes comme la constellation des Pléiades au sein de « la nuit, nous n'avons d'autre asile que le Bodhisattva, dési- « rant la destruction des ténèbres.

138. « Les êtres, quels qu'ils soient, à commencer par le « bienheureux seigneur du monde (*Buddha*), qui sont ici-bas « délivrés de la douleur, sache que ce sont là des Bodhisattvas.

139. « Ils ne s'irritent pas même envers l'offense, et la sup- « portent avec patience; ils ne désirent pas la sagesse pour « eux seuls, mais ils s'appliquent à la conservation du monde.

140. « Quand, privé du sommeil par les sons des instru- « ments musicaux des Vihâras, et excité par les méchants, « tu ordonnas, dans ta colère, la destruction de nos temples,

141. « Les Bâuddhas courroucés pensèrent à moi; j'accou- « rus excitée à ta perte, exhortée ainsi par les Bôddhisattvas « qui m'avaient invoquée :

142. « Ce roi est d'une grande force; il ne pourra pas être « contraint par toi: mais en te voyant, femme bienheureuse, « tes ténèbres seront dissipées.

143. « *Tout* corrompu qu'il est par les méchants, il pourra « néanmoins être induit, par nos paroles et par toi, à rebâtir « nos vihâras, en y contribuant de son or.

144. « Si cela réussit, le ravage et la destruction de nos « temples n'auront pas lieu, et l'expiation de ce roi et de ses « instigateurs s'accomplira.

145. « C'est pourquoi l'excès de ta vertu a été mis à l'é-

« preuve, même par une tromperie; aujourd'hui mes péchés « sont effacés sous ce déguisement; sois béni ! J'ai achevé. »

146. Après que le roi eut fait la promesse de rebâtir les vihâras, la déesse Krityâ, les yeux épanouis de plaisir, disparut.

147. Ensuite ce monarque satisfit la déesse en construisant, pour servir d'asile à Krityâ, le vihâra de Kchîna tamasa (*dans lequel les ténèbres sont détruites*).

148. Ce prince bâtit dans le champ de Nandi un temple de pierre au seigneur des êtres, *Çiva*, et lui voua un culte riche en trésors et en ornements précieux.

149. Après que ce roi eut exercé une dévotion austère, pendant bien des nuits, dans l'endroit sacré de Tchîramôtchana; après qu'il eut occupé le siége de Brahma dans l'attitude immobile de la méditation;

150. Et après qu'il eut, pendant longtemps, pratiqué des œuvres saintes *au bord de la rivière* Kanakavâhinî (*transportant de l'or*), alors le désir de toucher Nandisá le plongea dans un état de langueur.

151. Il voua au premier des Rudras cent femmes de ses appartements secrets, pour exercer leur art sous l'influence du plaisir, pendant les heures destinées à la danse et au chant.

152. Après avoir joui du pouvoir suprême, ce roi, qui avait consacré Tchîramôtchana, alla enfin avec la reine, son épouse, se réunir au dieu, marié à la fille du mont Himavat.

153. Ensuite Dâmôdara, descendant de la famille d'Açôka, ou peut-être issu d'une autre race, gouverna le pays, *comme* seigneur du monde. Dâmôdara II.

154. La magnificence du joyau qui, resplendissant d'un

haut éclat, a été placé par lui sur la tête de Çiva, est renommée encore aujourd'hui comme une merveille du monde.

155. Vâiçravana lui-même, *le dieu des richesses*, se lia d'amitié avec ce roi fortuné qui, par la seule faveur de Hara, était vivement porté aux bonnes œuvres.

156. Il était le plus grand des rois, semblable à Kuvêra même; et, en employant les Guhyakas, dociles à ses ordres, il construisit un pont long et solide.

157. Dans le pays de Suda, qui appartenait à Dâmôdara, était une ville bâtie par lui. Il voulut, en construisant ce pont, fournir un moyen de traverser l'eau.

158. Les difficultés que rencontre une âme élevée qui désire de faire un grand bien au monde, sont augmentées, — ô honte! — par le manque de vertu des hommes.

159. Il tâchait de faire construire dans son pays, par les Yakchas, de longues digues de pierre pour contenir l'eau des inondations.

160. Les pouvoirs miraculeux de la dévotion des brahmanes, doués d'un grand éclat, de ceux mêmes qui ont commis quelque chose de contraire à leur dignité, sont incompréhensibles.

161. Le bonheur de ne plus renaître s'est vu souvent perdu par le mépris que des rois témoignèrent aux brahmanes, mais aussi relevé par les mérites de leur fils et de leurs descendants.

162. Ce roi, se préparant un jour à prendre le bain pour un service funèbre, fut abordé, avant de s'être baigné, par quelques brahmanes affamés qui lui demandèrent des aliments.

163. Désirant d'entrer dans la Vitastâ, il ne leur prêta aucune attention; c'est pourquoi ils firent, par leur pouvoir, que cette rivière apparût devant lui.

164. « Voici la Vitastâ; puisque tu l'as vue, donne-nous à « manger. » C'est ainsi qu'ils lui parlèrent; néanmoins il reconnut la forme de la rivière créée par illusion.

165. « Sans m'être baigné, je ne dois vous offrir aucune « nourriture, ô brahmanes! allez à présent. » Après avoir entendu ces paroles, ils le maudirent : « Va toi-même, et sois « un serpent; »

166. « Mais quand tu auras entendu dans un seul jour « tout le Râmâyana, la malédiction aura sa fin. » C'est ainsi qu'ils parlèrent avec bienveillance, après s'être calmés *dans leur ressentiment.*

167. Dâmôdara se voit encore aujourd'hui, par le peuple, *dans le pays* de Sûda, courant au loin, *tourmenté* par la soif *qui se manifeste* par la vapeur du souffle brûlant de la malédiction.

168. Ensuite régnèrent trois rois nommés Huchka, Djuchka, et Kanichka, qui bâtirent trois villes désignées par le nom de chacun d'eux. Huchka. Djuchka. Kanichka.

169. Djuchka, roi vertueux, construisit un vihâra et les villes de Djuchkapura et de Djayasvâmi.

170. Ces rois, issus de la race des Turuchkas, étaient cependant protecteurs de la vertu. Ils bâtirent dans le champ Çuchka et dans d'autres contrées, des colléges, des temples de Buddha et d'autres édifices.

171. Pendant le long règne de ces rois, le pays de Kaçmîr fut, la plupart du temps, entre les mains des Bâuddhas, dont la force s'accroît par la vie errante.

172. Alors cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis l'émancipation du bienheureux Çâkyasinha dans le fond de ce monde périssable.

173. Ensuite l'heureux Nâgârdjuna fut souverain de ce Nâgârdjuna.

pays; Bôddhisattva, il prit refuge dans le bois de six Arhats.

Abhimanyu. 174. Puis Abhimanyu régna sans opposition et sans crainte, comme un autre Çatamanyu (Indra). Il donna les agrahâras de Kaṇṭaka et d'Otsa aux brahmanes.

175. L'heureux Abhimanyu, après avoir élevé *une image* de Çiva, qui avait la tête ornée d'une demi-lune et qui était désignée par le nom du roi, bâtit une ville remplie de richesses.

176. Tchandrâtchârya et autres, après en avoir reçu les ordres, expliquèrent son Çâstra, et composèrent un grand commentaire et une grammaire portant le nom de Tchandra.

177. Dans ce temps les Bâuddhas obtinrent l'ascendant dans le pays, protégés par le sage Nâgârdjuna qui était un Bodhisattva.

178. Ces argumentateurs, après avoir vaincu, par la parole, tous les savants, abolirent, dans leur haine pour les Çâstras, le culte enseigné par le Nîla Purâna.

179. Les mœurs étant corrompues dans le pays, les Nâgas dont les sacrifices avaient été interrompus, détruisirent les hommes en faisant tomber une grande abondance de neige.

180. Comme il tombait beaucoup de neige chaque année, au détriment des Bâuddhas, le roi demeurait, en hiver, pendant six mois, à Darva, Abhisâra et d'autres lieux.

181. Il arriva alors un prodige. Les brahmanes qui, par obéissance *pour les rites*, observaient les cérémonies religieuses, ne périssaient pas, tandis que les Bâuddhas trouvaient la mort.

182. Un certain brahmane appelé Tchandradêva, de la race de Kaçyapa, après avoir enseigné Nîla, le grand dieu et le protecteur du pays, pratiqua alors une dévotion austère.

183. Ayant apparu devant ses yeux, Nîla arrêta les ravages

du froid, et enseigna en même temps, de nouveau, les préceptes de son Purâṇa.

184. La premier Tchandradêva mit fin, dans ce pays, à l'interruption des sacrifices; le second, à l'insupportable calamité des mendiants.

185. Le roi Gonarda III obtint ensuite le trône. Pendant son règne les processions, les sacrifices et d'autres cérémonies des Nâgas furent pratiqués comme auparavant. Gonarda III.

186. Comme les usages prescrits par Nîla furent rétablis par ce roi, les mendiants et les calamités du froid disparurent complétement.

187. Il s'élève de temps en temps, par les vertus des peuples, des rois par lesquels s'accomplit la réunion d'un empire dont les parties étaient dispersées au loin.

188. Ceux qui s'attachent à l'oppression de leurs sujets, périssent avec leur race; mais la félicité de ceux qui cherchent à réparer les pertes, se transmet à leur postérité.

189. C'est pourquoi, examinant l'histoire *de ce qui s'est passé* dans ce pays, les sages ont un signe à l'aide duquel ils prévoient la bonne ou la mauvaise fortune des rois futurs.

190. Ce pays a été possédé pendant longtemps par Pravarasêna, et par d'autres familles parfaitement pieuses et vertueuses, issues de celui qui a reconstitué le royaume.

191. Le premier roi des descendants de Gonarda, comme Raghu, le premier de la race de ce nom, gouverna la terre pendant trente-cinq ans.

192. Le fils de Gonarda, appelé Vibhîchana, régna sur la terre cinquante-trois ans et six mois. Vibhîchana I.

193. Indradjit et Râvaṇa, le père et le fils, furent rois successivement, et régnèrent, l'un trente-cinq ans et six mois, l'autre trente ans. Indradjit. Râvaṇa.

194. Le linga de Vaṭêçvara, sur lequel la splendeur de la ligne qui y est tracée paraît pour annoncer les choses futures, brille comme l'objet de la vénération de Râvana.

195. Toute l'étendue du Kaçmîr fut vouée par ce roi à Vatèsvara (*Çiva*), qui fut placé dans l'intérieur d'un collége, formé de quatre bâtiments.

Vibhîchana II. 196. Une autre Vibhîchana, fils du roi Râvana, doué d'une grande force, gouverna la terre trente-cinq ans et demi.

197. Connu sous un autre nom, celui de Kinnara, nom sous lequel sa puissance a été célébrée par les Kinnaras, un fils de Vibhîchana, appelé Nara, devint roi.

Nara I. 198. Ce roi, quoique disposé à la vertu, fit cependant, à cause des obstacles qu'opposa la fortune de ses sujets et de la corruption des sens, une suite d'actions blâmables.

199. Un certain Çramana, habitant seul un vihâra qui se trouvait dans le village de Kinnaras, enleva, par la force de son influence, une femme favorite de ce roi.

200. C'est pourquoi, dans sa colère, il brûla mille vihâras, et fit occuper leurs habitations par des brahmanes qui vivaient au milieu des colléges.

201-202. Sur une île de Vitastâ, fut bâtie par ce roi auguste une ville où se trouvait une rivière brillante d'éclat par le mouvement des vaisseaux; elle était *pourvue* de marchés abondants et de grandes routes, *ornée* de jardins qui étaient couverts de fleurs et de fruits; une ville qui, par des richesses accumulées par la conquête des pays, surpassait la résidence de Kuvêra; une ville enfin qui était, pour ainsi dire, un autre nom du ciel.

203. C'était là, dans un jardin de plaisance, que se trouvait un lac rempli d'eau claire et douce, la demeure d'un Nâga, nommé Suçravas.

204. Un jour, un jeune brahmane, appelé Viçâkha, fatigué d'une longue route, au milieu de la journée, voulant jouir de l'ombre, s'assit sur le bord du lac.

205. Au pied d'un arbre qui l'ombrageait, délassé par les souffles du vent, après avoir lentement touché l'eau, il se mit à manger de la poudre de riz torréfiée.

206. Comme il en tenait dans sa main, il entendit devant lui le son des ornements que les femmes portent aux doigts des pieds, bruit semblable à celui que produisent les cygnes se jouant sur le rivage.

207. Il vit alors devant lui, sortant d'un berceau de fleurs, deux jeunes filles aux yeux charmants, couvertes de voiles bleus;

208. Elles séduisaient les yeux par les attrayants ornements des tiges de lotus, des rubis et des boucles d'oreilles, et par une ligne délicate de collyre *tracée* dans les coins blancs et gracieux de leurs yeux,

209. *Ainsi que* par des écharpes de soie verte qui, attachées sur leurs épaules, et dérangées par les ondulations d'un vent doux, ressemblaient à des pointes d'une belle bannière.

210. Ayant vu les deux femmes dont le visage égalait la lune *en beauté* s'approchant peu à peu de lui, il cessa de manger, immobile d'une grande pudeur.

211. Il fixait de temps en temps, avec des regards quelque peu attentifs, les belles aux yeux de lotus qui, placées devant lui, mangeaient des grains et des touffes d'herbe sur le rivage.

212. O honte! des femmes d'une telle beauté, réduites à une telle nourriture! Le brahmane, pensant ainsi, ému de pitié, les salua respectueusement, et leur offrit de la poudre de riz torréfiée.

213. Ayant pris de l'eau pure et fraîche du lac avec des

feuilles formées en calices et rendant un murmure agréable, il la leur apporta pour boire.

214. Après avoir observé les règles de propreté usitées après le repas, et après s'être assises, le brahmane, en leur faisant du vent avec des feuilles de palmier, leur parla ainsi :

215. « Ayant, par quelques bonnes actions de sa vie anté-« rieure, acquis le bonheur de vous voir, celui qui est devant « vous, avec une timidité bien naturelle à un brahmane, « désire vous interroger.

216. « Quelle famille vertueuse a été ornée par vous, qui « êtes si dignes d'être heureuses? D'où vous vient la détresse « qui vous oblige à une nourriture si désagréable? »

217. Une d'elles lui répondit : « Sache que nous sommes « toutes deux filles de Suçravas; n'ayant pu obtenir une « nourriture plus agréable, comment dédaignerions-nous « celle-ci?

218. « Je suis Irâvati, qui fus destinée par mon père à être « donnée au chef des Vidyâdharas. Celle-ci, ma sœur ca-« dette, s'appelle Tchandralêkhâ. »

219. Le brahmane reprit ainsi : « Pourquoi cette austérité « volontaire? » Elles répondirent : « Notre père en sait la « raison; demande-la lui. »

220. « Dans le mois de djyesta (*mai-juin*), au douzième « jour de la lune obscure, il viendra à la procession de Tak-« chaka; tu le reconnaîtras certainement à la touffe de che-« veux placée sur le sommet de sa tête et dégouttante d'eau.

221. « Tu nous y verras aussi placées près de lui. » Ayant parlé ainsi, les deux filles du Nâga disparurent en un instant.

222. La grande fête de la procession se prépara ensuite, en son temps, avec une foule de danseurs et d'acteurs, entourée d'une multitude de spectateurs.

225. Le brahmane aussi, attiré par le plaisir, marchant rapidement autour du théâtre, arriva auprès du Nâga qu'il reconnut au signe qui lui avait été indiqué par les jeunes filles.

224. Le chef des Nâgas, déjà instruit par ses filles qui étaient à ses côtés, accueillit le dvidja comme un bienvenu.

225. Puis, dans le cours de l'entretien, le Nâga interrogé révéla au brahmane, en soupirant, la cause de ses malheurs.

226. « Le silence sur ce qu'on souffre sied bien, ô brah-« mane, à ceux qui se respectent eux-mêmes, qui distinguent « ce qui convient de ce qui ne convient pas, et qui maî-« trisent les jouissances sensuelles.

227. « Une personne bien disposée de sa nature, en écou-« tant la douleur des autres, ressent de la peine dans son « cœur de ce qu'elle ne peut pas les assister.

228. « Un homme d'un esprit borné faisant l'éloge de soi-« même, estime beaucoup sa profession, blâme l'habileté *des* « *autres,* et nourrit dans son cœur un chagrin qu'il exprime « en termes propres à exciter de la pitié.

« Un homme ordinaire, annonçant une calamité durable, « parle de l'emploi des expédients blâmables; ayant entendu « un malheur, il en répand la douleur cuisante.

229. « Tant que la vie dure, les plaisirs et les peines vieil-« lissent dans l'intérieur des hommes sages; enfin le feu du « bûcher les consume.

230. « Qui de ceux qui ont l'esprit profond de leur nature, « mettra son malheur au jour, à moins qu'il ne soit révélé par « un fils en bas âge, ou par un domestique?

231. « Mais comme cette affaire a été divulguée à cause de « la jeunesse de ces deux filles, il n'y aura plus de secret de « ma part devant toi, vertueux brahmane.

232. « Veuille donc prendre un peu de peine pour notre

« bien-être, s'il est possible, heureux jeune homme! toi qui « as l'âme droite de sa nature.

233. « Tu vois là, au pied de l'arbre, ce Brahmatchari avec « une seule touffe de cheveux sur le sommet de sa tête; c'est « par lui, qui garde le grain, que nous sommes mis en « fuite.

234. « Tant que ces brahmanes qui récitent des mantras « ne mangent pas de grain nouveau, les Nâgas n'en touchent « pas; celui-ci n'en mange pas, et, en attendant, nous pé- « rissons.

235. « Tant qu'il garde les champs, nous ne pouvons en « jouir, *tout* en voyant l'abondance des fruits, pas plus qu'un « mort ne jouit de l'eau d'une rivière.

236. « Agis de manière que cet élève des brahmanes se dé- « parte de son devoir religieux. Nous promettons nous-mêmes « une juste reconnaissance à nos bienfaiteurs. »

237. Le jeune brahmane, après avoir promis ses services au Nâga, s'y attacha avec effort, et pensa jour et nuit comment il pourrait tromper le gardien du grain.

238. Quand donc celui-ci prit son poste hors de la cabane du champ qu'il occupait, il lui jeta secrètement du nouveau riz dans l'intérieur du vase où cuisait sa nourriture.

239. Au moment où il mangea, le chef des serpents, faisant pleuvoir un orage de grêle, saisit l'abondante richesse du champ.

240. Le Nâga, délivré de la détresse, conduisit, le lendemain, dans sa demeure souterraine, le brahmane qui était venu auprès du lac et qui lui avait rendu service.

241. Il fut là, d'après l'ordre du père, comblé d'honneurs par les deux filles, et, chaque jour, régalé de mets dignes des dieux.

242. Dans la suite du temps, voulant retourner dans son pays, ayant convié tout le monde, il demanda au Nâga Tchandralekha, comme la récompense promise.

243. Ce chef des serpents, reconnaissant, et modeste dans son langage, accorda sa fille au brahmane, quoique la partie ne fût pas égale, et le combla de biens.

244. Ainsi le brahmane, heureux de la possession des dons du Nâga, passa un temps considérable dans la ville de Nara, au milieu des fêtes continuelles.

245. La fille du chef des serpents, de son côté, qui honorait son époux comme une divinité, fit son bonheur par sa rare beauté, par la bonté de son naturel et de sa conduite, et par d'autres qualités.

246. Un jour qu'elle était sur la terrasse de son palais, un cheval détaché mangea le grain répandu au soleil en dehors de la cour.

247. Elle appela des domestiques pour l'en empêcher; et, comme il ne s'en trouvait pas dans la maison, elle descendit elle-même en faisant retentir les beaux ornements de ses pieds.

248. Étant accourue, tenant d'une main l'extrémité du voile qui, par la rapidité de sa course, tombait de sa tête, elle frappa le cheval de son autre main semblable au lotus.

249. Une empreinte dorée de la main parut sur l'épaule du cheval qui, touché par la femme de la race des serpents, s'enfuit abandonnant sa pâture.

250. Dans ce temps, le roi Nara, ayant appris par ses espions que cette femme aux beaux yeux était devenue l'épouse du brahmane, sentit que l'amour qu'il avait anciennement conçu *pour elle* restait fixé dans son cœur.

251. Son esprit ressemblait à un éléphant ivre qui s'empor-

tait, sans que la crainte du blâme pût, comme l'aiguillon du conducteur, le retenir par force.

252. Dans cette nouvelle éruption du feu de la passion qui s'était accru *dans le cœur* du roi, l'événement du cheval fit l'effet d'un vent impétueux.

253. Ce prince, dont la vertu était vaincue, se ressentit de l'empreinte dorée de cette main, qui montrait la beauté de ses doigts bien formés, comme la mer *se ressent* de l'action de la lune.

254. Délivré de la chaîne de la pudeur, le roi alors alarma la belle, qu'il voulait séduire, par des messagers qui annonçaient ses intentions.

255. N'ayant rien obtenu par tous les moyens, emporté par son désir, il s'adressa à l'époux, au brahmane même; où est la pudeur de ceux qui sont aveuglés par la passion?

256. Ayant souvent essuyé des reproches à cause de sa conduite, le roi donna ordre à ses troupes de saisir la femme par force.

257. Quand l'expédition dirigée contre la maison eut lieu, le brahmane sortit, avec sa femme vertueuse, par un autre chemin, et entra dans la demeure du Nâga pour y demander protection.

258. Le chef des serpents ayant reçu les époux, et appris cet événement, sortit alors du lac, aveugle de courroux.

259. Il s'éleva en sifflant, entouré d'une rangée de nuages lourds qui répandaient des ténèbres; et, par un terrible orage *accompagné* de tonnerre, il consuma le roi avec la ville.

260. La Vitastâ parut alors charriant de la graisse, du sang et de la moelle qui s'écoulaient des corps des hommes consumés, semblables aux taches rondes qui couvrent les plumes du paon.

261. Des milliers d'hommes qui, cherchant par crainte un asile, s'abritèrent près du chef des serpents, furent consumés en un instant.

262. Comme jadis la moelle des cuisses de Madhu et de Kâïtabha s'attacha à *Vichnû* qui est armé du disque, c'est ainsi que tous les corps des hommes brûlés entouraient le chef de la race des serpents.

263. La sœur de Suçrava, appelée Ramanî, de la race des serpents, après avoir pris des tas de pierres d'une caverne de montagne, s'avança au secours de son frère.

264. Il ne lui restait qu'un peu plus d'un yôdjana (9 *milles anglais*) à faire, lorsqu'elle apprit que son frère avait terminé l'affaire; elle laissa tomber une pluie de pierres dans les villages.

265. Alors s'éleva, sur un espace de cinq yôdjanas, le rocher de Grâmadhara. Il s'y trouve une vaste caverne appelée encore aujourd'hui la forêt de Ramanî.

266. Le chef des serpents, ayant causé une si effroyable destruction d'hommes, tourmenté de regrets, accablé du blâme du monde, abandonnant sa demeure, s'en alla le lendemain.

267. Un lac blanc comme l'océan de lait, fut formé par lui sur une montagne éloignée; on le voit encore aujourd'hui dans la procession du chef des immortels.

268. Comme le brahmane, à cause de la faveur de son beau père, était aussi devenu *membre de la race des* Nâgas, ce lac obtint de la célébrité sous un autre nom, celui du lac du gendre.

269. Quelques rois qui, sous le prétexte de protéger leurs sujets, sont les auteurs d'une destruction inévitable, deviennent tout d'un coup semblables au dieu destructeur Yama.

270. Aujourd'hui encore, voyant cette ville brûlée et ce lac blanc couvert d'oies rougeâtres, le peuple se souvient de cet événement.

271. La passion est certainement un vice d'intelligence *qui appartient* aux rois d'une vue bornée. Ce qui ne s'est jamais vu nulle part, et de qui que ce soit, eut lieu à cause *de l'emportement* de ce roi.

272. On a bien souvent entendu dire que les trois mondes eux-mêmes avaient été détruits par la colère, soit d'une seule femme vertueuse, ou d'un seul dieu, ou d'un seul brahmane.

273. Après avoir possédé la terre entière pendant quarante ans moins trois mois, le maître du monde périt par sa mauvaise conduite.

274. Cette ville de Kinnaras qui, peu de temps avant, n'offrait à la vue qu'un cercle de palais *qui étaient entourés* de remparts, devint semblable à la ville des ombres.

275. Un seul fils de ce roi, porté par sa nourrice dans le champ de Çiva, ne perdit pas la vie, grâce à la marche miraculeuse des événements.

Siddha. 276. Le râdja, nommé Siddha, renouvela les restes de ce peuple, comme un nuage *renouvelle* la montagne qui a été brûlée par l'incendie d'une forêt.

277. Ainsi la conduite surprenante du père servit au fils, qui avait un esprit élevé, d'encouragement à la sainteté, par la connaissance du peu de réalité de ce monde.

278. Il ne pouvait contracter aucune pollution par l'union des plaisirs sensuels, quoique marchant au milieu *d'eux;* de même que l'image de la lune n'est pas souillée par la boue où elle se reflète.

279. Au milieu des rois brûlant de la fièvre d'orgueil, s'accrut la pureté de celui qui méditait sans cesse sur le dieu

dont la tête porte le croissant de la lune qui produit le nectar.

280. *Livré à la* vénération de celui qui est orné par un segment de la lune, ce rôi vertueux, qui répandait des joyaux comme de l'herbe, considérait l'embellissement du dieu *comme ne devant jamais être* interrompu.

281. La félicité du règne de ce prince le suivit, même dans l'autre monde; observateur du sacrifice, il la joignit à une vertu qui n'était pas passagère.

282. Après avoir gouverné le monde pendant soixante ans, assis, *dans l'attitude de la dévotion,* entouré de son cortége, il monta avec son propre corps aux régions du dieu qui porte le joyau radieux de la lune.

283. Les serviteurs, en s'attachant au roi Nara, n'obtinrent que de la douleur; mais, en acceptant son fils pour maître, ils recueillirent la louange du monde.

284. Celui qui se voue en entier au service d'un autre, acquiert dans ce monde un état tel que peut lui donner son protecteur, ou digne de blâme, ou respecté par tous les hommes.

Une corde de chanvre, employée à la machine d'un puits, descend en bas, mais un tissu de fleurs qui orne la tête des dieux, obtient de la gloire sur la terre.

285. « C'est un Siddha! c'est un Siddha! il vient avec son « corps. » En prononçant ces paroles, les dieux firent résonner le tambour pendant sept jours dans le ciel.

286. Utpalâkcha, son fils, qui reçut ce nom à cause de la beauté de ses yeux, posséda la terre pendant trente ans et six mois. Utpalâkcha.

287. Son fils Hiranyâkcha fonda une ville qui portait son nom, et posséda la terre pendant trente-sept ans et sept mois. Hiranyâkcha.

Hiranyâkula. Mukula. 288. Hiranyakula, fils d'Hiranyâkcha, régna soixante ans, et Mukula, le fils du dernier roi, soixante ans.

Mihirakula. 289. Le pays ayant été ensuite ravagé par des hordes de Mlêtchhas, son fils Mihirakula se montra, par des efforts de vigueur, semblable à Kâla.

290. La contrée du Nord contenait, pour ainsi dire, un autre Yama, et dans l'illusion qu'il causait, s'efforçait, par rivalité, de conquérir le pays du Sud, où se trouve Yama lui-même.

291. Les peuples connaissaient sa présence à la vue des faucons, des corbeaux et d'autres oiseaux de proie, accourant à la hâte, avides de se repaître des guerriers tués dans le combat.

292. Le roi, semblable à Vetâla, était jour et nuit environné de mille cadavres, même au milieu de ses palais de plaisance.

293. Ni la pitié pour les enfants, ni l'attendrissement pour les femmes, ni le respect pour les vieillards, n'existaient dans cet homme qui, cruel et destructeur, était d'une figure horrible.

294. Voyant, un jour, la reine vêtue d'un corset d'une étoffe fine de Ceylan, ayant l'empreinte d'un pied d'or sur le sein, il s'enflamma de courroux.

295. Ayant appris, par un chambellan qu'il interrogea, que, chez les Sinhalas, se faisait une étoffe qui portait l'empreinte du pied du roi, il se mit alors en marche avec son armée.

296. L'océan du Sud, mêlé au fleuve de l'eau du liquide qui s'écoulait des tempes des éléphants de l'armée du roi, jouit du plaisir d'une union avec Yamunâ.

297. Il éteignit, par une guerre avec le roi de Ceylan, la colère excitée depuis longtemps en lui par la vue de la reine qu'un pied avait touchée.

298. Les démons de la nuit, voyant de loin, du haut des terrasses de Lanka, l'armée s'approcher, tremblaient, craignant une nouvelle entreprise du descendant de Raghu.

299. Ce conquérant sévère, après avoir donné un autre roi au pays, enleva l'étoffe, laquelle, appelée uchadèva, fut marquée de l'image du soleil.

300. En revenant il défit les rois de Tchola, de Karṇâṭa, de Naṭa et d'autres pays, comme un éléphant en rut *chasse* d'autres éléphants par l'odeur *qu'il exhale.*

301. Après son départ, les villes entourées de palais en ruines, annoncèrent à leurs seigneurs, de retour, les pertes qu'il leur avait fait essuyer.

302. Lorsqu'il arriva aux portes de Kaçmîr, entendant le cri d'angoisse d'un éléphant qui était tombé dans un trou, ses cheveux se dressèrent de plaisir.

303. Excité alors et réjoui de ce bruit, ce roi, dont le cœur était fermé à la pitié, fit précipiter par force cent autres éléphants dans l'abîme.

304. Comme *le simple* attouchement souille les membres, ainsi le récit des actions des scélérats est capable de corrompre le discours; c'est pourquoi, qu'il ne soit rien dit de plus de la cruauté de ce roi.

305. Qui voudrait connaître les faits des hommes d'une intelligence grossière qui visent à des actions monstrueuses? Ce roi détruisit même ses bonnes actions parce qu'elles étaient faites par des motifs intéressés.

306. Ce roi pervers bâtit à Çrinagarî, qui se nomme aussi Hola, un sanctuaire à Mihira, et une grande ville appelée Mihirapura.

307. Les brahmanes du Gandhâra, les derniers des Dvidjas,

qui sans doute avaient les mêmes dispositions que lui, s'emparèrent alors de plusieurs agrahâras.

308. Ces scélérats, issus des familles de Mlêtchhas, s'unissent sans pudeur avec leurs propres sœurs, s'adonnent aux liaisons avec leurs belles-filles, et cèdent même leurs propres femmes.

309. Ils en font trafic en les louant pour de l'argent, et, devenues les instruments des plaisirs des autres, leurs femmes aussi quittent toute pudeur.

310. L'arrivée des nuages qui répandent des ténèbres, réjouit le serpent dont la tête porte une crête; mais le temps serein qui disperse les vapeurs de l'air, charme le cygne.

L'attrait du plaisir est certainement toujours égal pour celui qui donne, et pour celui qui reçoit un bienfait.

311. Ce roi, la terreur du monde, après avoir possédé la terre pendant soixante et dix ans, le corps tourmenté de plus d'une maladie, entra dans le feu.

312. Ce prince, qui avait causé la mort de trois millions d'hommes, obtint cependant la félicité suprême en se montrant sans pitié envers lui-même. Lorsqu'il quitta la vie *volontairement*, une voix descendue du ciel s'écria : « C'est « bien. »

313. Ainsi dirent quelques-uns. Dans leur opinion il a été coupable, mais il a effacé sa cruauté par *des donations* d'agrahâras *aux brahmanes*, et par d'autres actions *pieuses*.

314. Quand ce pays fut envahi par des gens qui donnaient leurs femmes, par des mercenaires, par des Mlêtchhas qui commettaient des actions impures; quand toute vertu était détruite, ce roi, après avoir rétabli le règne des mœurs pures,

315. *Qu'il appela* d'Aryadêsa, répandit une austérité sévère;

et ayant résolu le sacrifice de son corps par le feu, il accomplit le rite de l'expiation.

316. Il donna aussi un millier d'agrahâras, auprès du temple de Çiva, aux brahmanes natifs du pays de Gandhâra.

317. Quand le lit *sur lequel il s'était posé*, couvert de couteaux, de glaives, d'épées, d'arcs et d'autres armes, fut enflammé par le feu, il quitta enfin rapidement son corps.

318. Quelques-uns dirent ainsi : « D'après les préceptes « permanents des Védas, la cruauté de ce monarque puis- « sant n'est pas digne d'exécration. »

319. D'autres ont dit aussi, que le récit ci-dessus donné se rapportait à la destruction des Khaçâs qui occupaient la ville brûlée par le courroux du chef des Nâgas.

320. Quand ce roi voulut faire descendre la rivière appelée Chandra Kulya, un rocher qu'on ne pouvait pas ôter du milieu du fleuve où il était placé, présentait un obstacle *à ce projet*.

321. Ce roi, s'étant livré à sa dévotion, fut instruit dans un songe, par les divinités, qu'un yakcha puissant et dévoué à Dieu demeurait sur le rocher;

322. Mais que, si une femme vertueuse le touchait, il ne pourrait lui faire aucune résistance. Alors, le lendemain, tout ce qui avait été indiqué par ce songe fut exécuté sur le rocher.

323. Immobile sous les efforts inutiles de bien des femmes nobles, l'immense rocher céda enfin au toucher de la femme d'un potier, appelée Tchandravatî.

324. Courroucé par ce manque de vertu, le roi mit ensuite à mort trente millions de femmes nobles avec leurs époux, leurs frères et leurs fils.

325. Cette histoire, véritable *quant au fond*, est racontée aussi

d'après une autre version; *mais* une destruction aussi considérable d'êtres vivants, quand même elle aurait un motif, ne peut cependant pas se justifier.

326. Pourquoi donc ce roi, quoique être faible par sa naissance, n'a-t-il pas été massacré par le peuple? C'est qu'il fut protégé par les dieux qui étaient les auteurs de ses actions.

327. Quand, longtemps après, par suite du grand éclat de la vertu du peuple, il trouva sa fin, un de ses fils, dont la conduite était louable, fut sacré roi par les habitants de la ville.

328. Même alors, à cause du souvenir du passé, le peuple conserva de la terreur, comme si la royauté n'était qu'un lieu de plaisir placé sur un cimetière.

329. Quoique né d'un tyran, il fit le bonheur du peuple; c'est ainsi que l'abondance des eaux *bienfaisantes* provient de la noirceur des nuages que forme un jour de la saison pluvieuse.

330. Les hommes croyaient alors que la justice était venue comme d'un autre monde, et que la sécurité était revenue de l'exil comme du fond d'une forêt impénétrable.

Vaka. 331. Ce roi Vaka, après avoir conduit le fleuve Vakavati dans le vallon de Vakêça, bâtit une ville d'une très-grande beauté, appelée Lavanôtsa.

332. Le règne de ce souverain de la terre dura soixante-trois ans et treize jours.

333. Pendant ce temps, une magicienne, appelée Bhaṭṭa, ayant pris une forme belle et attrayante, aborda le roi à la chute du jour.

334. Alors le roi, dont la mémoire était ravie par mille discours séduisants, fut invité à venir voir joyeux une grande solennité de dévotion.

335. Quand cet empereur y vint le matin, entouré de cent fils et petits-fils, il fut présenté, par la magicienne, en sacrifice au cercle de la déesse.

336. En conséquence de l'accomplissement de cette action, on voit encore aujourd'hui la double empreinte de ses genoux sur la pierre qui témoigne de son ascension au ciel.

337. Le dieu, maître de cent crânes, le cercle de la déesse, la pierre même, et la mémoire de cet événement se conservent encore aujourd'hui dans les colléges de Khîra.

338. Kchitinanda, fils de ce dernier roi, fut préservé par la déesse comme tige de l'arbre de cette famille, et gouverna la terre pendant trente ans. Kchitinanda.

339. Son fils, appelé Vasunanda, régna cinquante-deux ans et deux mois. Il fut l'auteur d'un Çâstra célèbre du dieu de l'amour. Vasunanda.

340. Nara, son fils, gouverna soixante ans. Le règne de son fils Akcha, qui bâtit la ville d'Akchavâla, dura le même nombre d'années. Nara II. Akcha.

341. Son fils Gopâditya protégea la terre avec ses îles, après lui, et restaura, par sa surveillance sur les classes et les familles, la prospérité du premier âge. Gopâditya.

342. Il donna *aux brahmanes* les lieux appelés Sakhôla, Khâgika, Hâḍigrama et Skandapura, ainsi que Çamânga et d'autres agrahâras considérables.

343. Après avoir consacré le symbole du suprême Çiva sur le mont de Gopa, ce roi sage mit des brahmanes natifs de l'Aryadêça en possession des agrahâras de Gopa.

344. Après avoir banni à Bhûkchîravâṭikâ et à Khâsaṭâ les brahmanes qui mangeaient de l'ail, qui faisaient du mal, et qui s'étaient écartés des devoirs de leur état,

345. Et après avoir amené des lieux saints d'autres brah-

manes vertueux, il les établit dans Vaṭchika et dans d'autres agrahâras sacrés.

346. Cet excellent souverain se distingua ainsi parmi les bons princes sans la pratique des sacrifices, et ne souffrit la destruction d'aucun être vivant.

347. Après avoir gouverné la terre pendant soixante ans et six jours, il passa, pour jouir de la récompense de la vertu, dans les mondes *destinés à* ceux qui ont bien agi.

Gokarna. 348. Gokarna, son fils, qui érigea un symbole sacré nommé d'après lui, posséda le monde cinquante-huit ans moins trente jours.

Narêndrâditya. 349. Son fils Narêndrâditya fut connu aussi sous le nom de Khiṅkhila; il construisit des sanctuaires à Çiva et à son épouse.

350. Son guide religieux, nommé Ugra, doué de la faveur divine et d'une forme vigoureuse et altière, construisit un symbole sacré nommé d'après lui, et un cercle mystique.

351. Après avoir régné sur la terre en roi sage, pendant trente-six ans et cent jours, il obtint, par une longue série de bonnes actions, les régions des hommes vertueux.

Yudhichṭhira. 352. Son fils Yudhichṭhira lui succéda; et, à cause de la faiblesse de ses yeux, il fut appelé Yudhichṭhira, l'aveugle.

353. Il gouverna pendant un certain temps l'empire qui lui était dévolu par héritage, d'après la convention, et suivit la route de ses prédécesseurs.

354. Quelque temps après, vaincu par la fatalité et ivre du breuvage de la prospérité, il s'adonna à des pratiques illicites.

355. Il ne favorisait pas ceux qui méritaient d'être favorisés, n'assemblait plus les sages, et ne se montrait plus aussi agréable qu'auparavant aux serviteurs qui l'entouraient.

356. Devenu méchant, il fut abandonné par les sages dont la force était détruite, parce qu'ils se voyaient traités sans aucune distinction par l'assemblée des ignorants.

357. Porter des regards indifférents sur tout ce qui nous entoure, c'est là la vertu d'un homme religieux; mais, pour un roi, c'est un grand défaut, qui devient la cause de sa déconsidération.

358. Sous l'influence des infâmes qui changeaient le vice en vertu et la vertu en vice, ce roi, privé de sa raison, devint peu à peu l'esclave des femmes.

359. Sa conversation blessait le cœur; ses longs plaisirs avec ses honteux satellites étaient iniques, indignes d'un roi, et ses yeux mêmes inspiraient de la terreur.

360. Prenant en public une fausse apparence de vertu, exposant en secret ses vices, sans fermeté dans ses entreprises, ce roi devint odieux à ses serviteurs.

361. C'est ainsi que cet état tombant par degrés en ruines par la négligence du roi, parvint en peu de temps à l'anarchie.

362. Des ministres méchants, ensuite, après avoir gagné les troupes, s'attachèrent à la perte d'un prince qui était abandonné par les gens de bien, et qui ne savait pas se vaincre lui-même.

363. Des rois des pays étrangers furent excités par des agents qui interceptaient les ordres du roi, à s'emparer d'un pays devenu indépendant.

364. Tous ceux qui habitaient en différents pays s'empressèrent, semblables à des faucons avides, de saisir la proie du royaume.

365. Alors, saisi de terreur, le roi ne put plus maintenir

sa position, comme un artisan *ne peut plus arrêter* une pierre qui s'est échappée de son instrument.

366. Dans l'empire longtemps brisé et morcelé de ce roi ne restait plus un seul moyen de le rétablir; qui n'aurait dû s'en glorifier?

367. Ses ministres pensaient : s'il recouvre son autorité, ayant vu nos crimes, il nous tuera sans doute; c'est pourquoi ils n'entrèrent dans aucun arrangement avec lui.

368. Alors ils investirent, avec des troupes qu'ils avaient assemblées, le palais du roi, et couvrirent, par le son épouvantable du tambour, les lamentations du peuple.

369. Les ombres que jetaient les troupes d'éléphants de guerre furieux et les drapeaux, interceptant la lumière du soleil, se répandaient sur les faîtes des palais qui, même pendant le jour, étaient couverts de ténèbres.

Comme *les assiégeants* qui s'abstenaient de l'assaut lui offraient l'occasion de quitter son pays, le roi, dans cette intention, ayant quitté tout ornement, sortit de l'intérieur de la ville.

370. La route royale *qu'il suivit* était couverte des petites gouttes de larmes des habitants de la ville, qui voyaient avec émotion le départ des femmes du roi, lesquelles étaient souillées de la poussière des chevaux de belle race.

Les ennemis pillèrent de tous côtés les femmes de la suite, les trésors et autres effets du roi qui fuyait déchu de son trône,

371. Comme les fragments des rochers *enlèvent* avec violence le feuillage, le fruit et le reste d'un arbre qui tombe du sommet d'une montagne élevée.

Le roi, marchant par d'agréables chemins des montagnes, dans l'accablement de la fatigue, cherchant l'ombre des

arbres où il s'asseyait, oubliait, par son activité, la vive douleur qu'il ressentait.

372. Il fut, de loin, alarmé par les sifflements de chasseurs barbares qui parvenaient à ses oreilles. Ce prince pensif, enveloppé de cascades d'eau, semblait plongé dans un abîme.

En passant par des terrains boisés qui exhalaient une odeur pénétrante *provenant* des parfums exquis des herbes et des lianes diverses, et en traversant les lits des torrents des montagnes où les roches étaient battues par l'eau agitée et dégouttaient de rosée,

373. Ses femmes, embellies par des marques *de fard* qui rendaient leur forme ravissante, et dont la beauté égalait *en délicatesse* les jeunes scions des plantes et les tiges des lotus, s'évanouirent, le corps plié sur leurs flancs.

Quand les femmes du roi, en regardant longtemps, du bord de la pente des montagnes, leur patrie qui s'éloignait, empressées de lui rendre le dernier hommage, lui envoyèrent des saluts de fleurs,

374. Alors même les troupes d'oiseaux, occupant leurs nids dans les cavernes des montagnes, poussaient des cris plaintifs, le bec baissé, et les ailes étendues sur la surface de la terre.

Lorsqu'en repliant leurs cous, elles aperçurent de loin leur pays, alors *on eût dit* que le long du chemin coulait l'eau d'une cascade formée par les larmes des femmes du roi qui se lamentaient, la main posée sur leur tête, et le voile détaché de leur tête et noué au-dessous de leur sein.

375. Les rois *étrangers* allégèrent, dans leur pays, la douleur causée par la chute de ce prince qui s'était réfugié vers eux avec confiance, et lui témoignèrent leur bienveil-

lance par bien des services solides et importants qu'ils lui rendirent sans feinte sur sa demande, ainsi que par des discours convenables qu'ils lui tenaient pour apaiser son chagrin.

Fin du premier livre du Râdjatarangini, composé par Kalhana, Pandita, fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kaçmîr, comprenant une période de 1014 ans 9 mois et 9 jours, et le règne de trente-huit rois.

LIVRE SECOND.

1. Elle est victorieuse la composition du corps, formée de deux parties, l'une mâle, l'autre femelle; *de ce corps* du maître suprême qui est le trésor des plaisirs dont l'excitation est *si* variée; qui reçoit *avec faveur* Ganesa, dont le corps est composé de deux moitiés, l'une d'homme, l'autre d'éléphant; de celui qui porte un arc auquel sont ajustées deux extrémités *faites* des cornes, l'une de taureau, l'autre de bélier.

2. Le *dernier* roi renonça à tout effort pour ressaisir l'empire, à cause de sa vieillesse et des discours qui, pénétrant dans ses oreilles, avaient porté le calme dans son âme.

3. Ce prince, distingué par son humilité, placé au premier rang de ceux qui se sont domptés eux-mêmes, se réduisit à oublier même les objets des cinq sens extérieurs, avec le sens intérieur.

4. Quelques-uns disent aussi que, s'étant jeté, par désir de régner, dans le fort de Galikâ, il fut, dans la suite, fait prisonnier par ses ministres.

5. Ayant fait venir ensuite, d'un autre pays, Pratâpâditya, parent du roi Vicramâditya, ils le sacrèrent souverain de l'empire. Pratâpâditya.

6. D'autres, induits en erreur, ont écrit que ce Vicramâditya fut le même qui combattit les Çakas; mais cette version est rejetée.

7. Ce royaume, agité par la discorde, fut pendant quelque temps (*jusqu'à l'arrivée de Pratâpâditya*) soumis à Harcha et à d'autres rois.

8. Ce pays, quoique étranger *aux ancêtres de Pratâpâdi tya,* fut, comme s'ils y avaient toujours régné, chéri par ce roi qui connaissait les cœurs, de même qu'une jeune épouse *est aimée* par son mari.

Djalaukâ. 9. Après avoir possédé la terre pendant trente-deux ans, il monta au ciel. Son fils, Djalâukâ, devint alors l'ornement du monde.

10. Ce monarque, auteur de la prospérité, brilla pendant un temps égal à celui du règne de son père : de même qu'au temps de l'équinoxe la pleine lune et le soleil se partagent également le jour.

Tundjîna. 11. Son fils Tundjîna posséda ensuite la terre, faisant le bonheur de ses sujets, avec Vâkpuchtâ, son épouse, qui était douée d'une majesté divine.

12. La terre était ornée de ce couple comme la chevelure confusément nouée de Çiva l'est par la Ganga et le croissant de la lune, qui est tachetée comme une biche.

13. Le roi et la reine occupaient ce bon pays qui réjouissait par la variété des classes d'hommes, comme la foudre et le nuage tiennent l'arc du ciel *qui charme par la variété de ses couleurs.*

14. Ce couple fortuné bâtit un sanctuaire élevé, demeure de Hara, qui fut un bel ornement de la terre, et une ville nommée Katikâ.

15. La fertilité naissait par leur pouvoir pendant leur règne, au moyen des arbres plantés dans tous les lieux qui, dans l'intérieur du royaume, étaient arides et brûlés d'une chaleur dévorante.

16. De leur temps vécut Tchandraka, qui fut une portion incarnée du grand poëte et Muni Dvâipâyana, et qui composa un drame digne d'être vu par tout le peuple.

17. Comme si c'était pour mettre à l'épreuve la grandeur de leur vertu, une calamité très-difficile à supporter, suscitée par le destin, se déclara un jour parmi le peuple.

18. Un grand froid survint tout d'un coup, dans le mois de bhâdrapada (août), lorsque tous les champs, revêtus du riz de l'automne, touchaient à leur maturité.

19. Par ce froid qui ressemblait au feu violent de Kâla, quand il se prépare à la destruction de l'univers, périrent les récoltes futures du riz, avec l'espoir de la subsistance du peuple.

20. Alors survint le ravage de la disette, et il s'éleva, pour ainsi dire, un rempart funèbre formé confusément de cadavres d'hommes qui étaient morts de faim.

21. Chaque misérable, tourmenté par la faim, excité à la voracité, oubliait la tendresse envers sa femme, l'amour pour ses enfants et la piété envers ses parents.

22. Le peuple, trompé par la fortune, en proie à la faim, ne connaissait plus ni pudeur, ni estime, ni fierté de famille, et ne sentait que le désir de sa propre conservation.

23. Le fils quittait le père; le père le fils qui, décharné, le suppliait avec le dernier souffle de la vie sur les lèvres; *chacun* ne songeait qu'à sa propre subsistance.

24. Tandis que leurs corps, auxquels ne restaient que des os et des muscles, excitaient du dégoût, il s'éleva une lutte entre des hommes qui, ne songeant qu'à eux-mêmes et demandant de la nourriture, ressemblaient à des spectres sortis de leurs tombes.

25. Chacun, desséché par la faim, parlant d'une voix rauque, jetant les yeux de tous côtés, effroyable, cherchait aux dépens des êtres vivant dans ce monde, la conservation de sa propre existence.

26. Dans cette grande et horrible calamité à laquelle succombaient les hommes, se manifesta la tendre pitié du souverain du monde.

27. S'opposant à ce que les gardiens de ses portes en défendissent l'entrée, il soulageait la misère des malheureux en offrant à leur vue la splendeur des métaux et des joyaux.

28. Ce prince, avec la reine, achetant de la nourriture au moyen de ses propres trésors, ainsi que par les collectes de ses ministres, était occupé jour et nuit à conserver la vie de ses sujets.

29. Dans les bois, dans les cimetières, sur les routes, dans les villages, quiconque souffrait de la faim ne fut pas négligé par le roi.

30. Ensuite, quand il vît ses richesses épuisées, et la terre privée de fertilité, accablé de douleur, une nuit, il parla ainsi à la reine :

31. « Reine, ce n'est certainement que par quelque faute « que nous avons commise, qu'une calamité aussi insuppor- « table est tombée sur nos peuples innocents.

32. « Honte à moi, malheureux, qui vois le pays sans res- « source, et le peuple, si digne de secours, accablé d'angoisse, « périr devant mes yeux!

33. « Mes sujets sont sans protection, mutuellement aban- « donnés de leurs amis, sans défense dans une si grande dé- « tresse. — Que dois-je faire de ma vie?

34. « Quoique pendant ces jours le peuple fût l'objet de « toute ma sollicitude, combien peu cependant se sont sauvés!

35. « Cette terre dont l'énergie est épuisée, accablée par « la rigueur des temps, est aujourd'hui réduite au néant, « privée de sa substance.

36. « Quand les hommes se trouvent partout plongés dans

« un horrible déluge de misère, quel est alors le moyen ca-
« pable de les en tirer?

37. « Ce monde où le soleil est englouti par des nuages
« sombres, est privé de lumière, et comme enveloppé partout
« des masses d'une nuit ténébreuse.

38. « Les hommes qui, enfermés par les montagnes que
« rendent impraticables les glaces accumulées, n'ont point
« de passage et ressemblent à des oiseaux attendant la mort
« dans leurs nids dont les issues sont fermées.

39. « Vois des héros, des sages et des savants sous la ty-
« rannie du destin, privés de leurs facultés.

40. « Les contrées, sur cette terre, ne sont-elles pas cou-
« vertes d'une multitude de boutons de fleurs ainsi que d'or?
« Le pays n'est-il pas distingué par des hommes dévots qui
« répandent la pluie du nectar de la piété? Les chemins ne
« sont-ils pas remplis d'hommes fameux et recherchés à cause
« d'une longue pratique de l'art? et leurs talents ne sont-ils
« pas voilés parce qu'ils sont troublés par le destin?

41. C'est pourquoi, ayant épuisé tous les moyens, je veux
« sacrifier mon corps dans le feu; je ne suis pas en état de
« voir une telle destruction de mes sujets.

42. « Heureux sont les rois qui jouissent d'un doux som-
« meil, la nuit, après avoir vu partout les citoyens, comme
« leurs fils, se reposer tranquilles! »

43. Ayant parlé ainsi, pénétré de compassion, se couvrant le visage de son vêtement, et retombant sur sa couche, le roi pleura amèrement.

44. La reine, voyant son époux à la lueur des lampes, lesquelles, sans être mues par le vent, agitaient leurs têtes élevées comme *applaudissant* de plaisir, lui répliqua par ces mots :

45. « O prince! pourquoi à cause des mauvaises actions « de tes sujets ce dérangement d'esprit, qui te fait comme « une tête faible, désirer ce qui ne convient qu'à un homme « dépourvu de raison?

46. « Quand il n'est pas dans le pouvoir des souverains « de mettre fin à des maux irremédiables, où est, ô roi, « le déshonneur de la souveraineté?

47. « Qui des dieux, soit Çakra, ou Brahma, ou Çiva, « peut faire que les rois, qui sont dévoués à leur devoir, « manquent à ce que les lois exigent?

48. « Être dévouées à leurs époux est le devoir sacré des « femmes; s'abstenir du mal est le devoir sacré des mi- « nistres; le devoir sacré des rois n'est autre que le soin de « conserver leurs sujets.

49. « Relève-toi, ô protecteur du peuple, toi qui es le plus « dévoué à ton devoir; que peux-tu opposer à mes paroles? « ne crains plus rien de la famine pour tes sujets. »

50. Après qu'elle eut parlé ainsi avec véhémence et par une inspiration divine, une multitude de pigeons tomba sans vie dans chaque maison.

51. Le roi, ayant vu cela le lendemain, se désista de sa résolution de mourir, et ses sujets sauvèrent leur vie au moyen des pigeons *qu'ils obtenaient* chaque jour.

52. En effet, cette femme vertueuse n'était-elle pas dans cette occasion égale à un créateur? les pigeons n'ont-ils pas servi à la conservation de la vie des hommes?

53. Aucun blâme ne s'attache certainement en pareil cas à ceux qui sont disposés sans feinte à la pitié pour la vie *de leurs semblables*, quand même ils ne pourraient *la satisfaire que* par la violation d'un précepte de morale.

54. Le ciel fut rendu à la sérénité par les actions de la

reine, et par degrés la détresse se calma ainsi que le chagrin du roi.

55. Cette princesse vertueuse et pure fit don aux brahmanes de l'agrahâra de Katîmucha, qui abondait en richesses et en autres biens, et de celui de Râmucha.

56. Quand, après trente-six ans, son époux trouva le repos *de la mort*, elle aussi se délivra de la fièvre *causée* par *la* séparation, dans un voile de lotus resplendissant de flammes.

57. L'endroit où cette princesse d'une conduite si pure suivit son époux décédé, est appelé par le peuple, encore aujourd'hui, la forêt de Vakpuchtâ.

58. Là, où cette reine vertueuse descendit dans le feu du sacrifice, se trouve encore aujourd'hui un hospice fondé par elle pour nourrir les voyageurs sans protection qui y viennent par des routes différentes.

59. Qui aurait le pouvoir de créer quelque chose de meilleur que ce couple? Envisageant ceci comme décidé, le créateur du monde, exempt de tout désir, ne lui donna aucune postérité.

60. De tous ceux qui tendent à l'accomplissement d'une œuvre, Brahma s'attribue la part la plus glorieuse. Il ne prit aucune peine à la production féconde de la canne à sucre, ayant perdu même le souvenir de ce qu'il a fallu d'art pour la confection du suc du nectar. C'est pourquoi, ayant produit ce couple, qu'aurait-il donc fait de plus grand?

61. Quelques-uns disent que la reine ayant reconnu qu'à cause de sa mauvaise conduite, l'empire avait été privé du soleil par de longs jours ténébreux, offrit son corps en sacrifice au feu.

62. Alors régna Vidjaya, roi d'une autre famille, pendant Vidjaya

huit ans. Il érigea un symbole de Çiva, désigné par son nom, et l'entoura d'une ville.

Djayèndra. 63. Djayèndra, le fils de ce roi, grand Indra de la terre, posséda ensuite le monde avec des bras qui touchaient jusqu'à ses genoux, et acquit une grande réputation.

64. La colonne de son bras conserva la faveur banale de la déesse de la victoire, qui resplendit enveloppée de la robe soyeuse et ondoyante de la gloire qui lui est fidèle.

65. Le conseiller de ce roi fut Sandhimati, distingué parmi les sages et orné d'une piété pure et admirable envers Çiva.

66. Quel moyen, dans le monde, serait capable de diriger les oreilles mobiles des rois, de ces éléphants furieux?

67. Ses infâmes satellites disaient : « Une sagesse si émi- « nente n'est pas sans danger. » Et le roi conçut de la haine contre son ministre.

68. Après lui avoir défendu l'entrée *de la cour*, ce roi courroucé priva de tout bien cet homme innocent, et le réduisit à la pauvreté pour toute sa vie.

69. Les courtisans du roi ne prêtèrent aucun secours, pas même celui d'un mot, au ministre qui était consumé par le feu brûlant de la haine royale.

70. Un roi, de même qu'un mont massif, reçoit la voix *qui le frappe;* autant de paroles sont prononcées au dehors, autant sont répétées ensuite, de même que l'écho renvoie ce qui se dit.

71. Sandhimati ne s'affligeait pas du bannissement et de la pauvreté, mais se sentait heureux par sa dévotion à Çiva qui, en l'occupant, lui ôtait toute peine.

72. Dans la suite, comme un grand événement devait avoir lieu, on entendit une voix qui se répandit par toute la ville : « Sandhimati obtiendra l'empire. »

73. Le roi entendit dire par ses confidents : « Ce bruit « ne court pas sans avoir été suscité. » Alors, alarmé, il mit Sandhimati en prison.

74. Pendant que ses pieds, comprimés par de pesantes chaînes de fer, desséchaient en prison, la dixième année s'accomplit, et la vie du roi toucha à son terme.

75. Ce monarque qui n'avait pas de fils, prêt à mourir, tourmenté par la maladie et par la peur *de la prédiction précitée*, se sentit comme consumé par le feu.

76. Brûlant du feu de la haine, jour et nuit en proie aux flammes, il crut que sans la mort du ministre il ne pourrait jamais être assuré contre lui.

77. Les savants cherchent un moyen pour arrêter l'avenir, mais ils devraient savoir que la porte construite par le destin reste à jamais fermée.

78. Quand Brahma désire donner rapidement une force incomparable à une parcelle de feu qui se roule n'ayant qu'un éclat à peine perceptible, alors, là où se trouve un tas de charbons ardents, il tend à un homme qui en souhaite l'extinction, au lieu d'une cruche d'eau, un vase qui près de lui est plein de beurre liquéfié par la chaleur.

79. Alors Sandhimati souffrit la mort, la nuit, par l'ordre du roi, empalé par des bourreaux impitoyables.

80. Par suite du rapport que celui-ci avait expiré sur le poteau, l'aiguillon du chagrin quitta d'abord, et ensuite la vie, ce prince qui était cassé par la maladie.

81. Comme il mourut sans enfants, après trente-sept ans de règne, le pays resta pendant quelques jours sans gouvernement.

82. Quand Içâna, le gourou (*maître spirituel*) du malheu-

reux, sut la mort de Sandhimati, son cœur, quoiqu'il eût dompté toute passion, fut mortellement blessé.

83. Comme le monde ressemble à l'arbre de Çirîcha, qui est si facilement coupé; de même que rien ne reste à l'un que son tronc, rien, hélas! ne s'offre à l'autre, que la pitié des hommes sages.

84. Içâna alla au cimetière pour rendre les derniers honneurs dus à l'homme humble qui était comme abandonné et déjà desséché.

85. Il vit le reste de ses os déchiré violemment par des loups, et une partie de son squelette, immobile comme un pilier, attaché au bas du pieu.

86. *Il le vit* qui était balancé par le vent, et semblait, par les sons qui sortaient des cavités extérieures de sa tête, se plaindre d'un pareil état.

87. « Hélas, mon bien-aimé, devais-je te voir ainsi, et « vivre aujourd'hui! » En parlant ainsi, il tira de l'extrémité du poteau l'os qui s'y trouvait attaché.

88. Il emporta le squelette et les pieds enveloppés du reste de ses cheveux gris de poussière, en le défendant contre les loups hurlants.

89. Se préparant à faire les cérémonies funèbres qui lui étaient dues, il lut sur le front du mort ce sloka écrit de la main de Dieu :

90. « Pendant la vie, l'indigence et l'emprisonnement, « *puis* la mort sur le poteau; ensuite tu auras l'empire. »

91. Cet homme, versé dans la science sacrée, ayant vu trois parties du sloka accomplies, fut pénétré de joie dans la confiance qu'il verrait de même s'accomplir la quarième.

92. Confus, il réfléchissait : Comment cela arrivera-t-il?

Et après avoir longtemps médité sur la puissance incompréhensible de Brahma, il dit :

93. « Par suite de la dépendance qui résulte de l'influence « réciproque des actions les unes sur les autres, toutes les « mesures *prises* avec soin *tournent souvent* à l'anéantissement « rapide de *nos* efforts. Chose étonnante ! c'est bien là que « s'élève la puissance miraculeuse de Brahma, par la gran- « deur duquel l'accomplissement des entreprises différentes « a lieu sans obstacle.

94. « Brahma, le trésor de toute merveille, fit revivre, « par le pouvoir de la fille de la race des serpents, le fils de « Prithî (*Ardjuna*), tué dans la ville de Manipura.

95. « Le dieu, qui soutient tout, rendit la vie à Parîkchit « qui avait été brûlé dans le sein de sa mère par l'arme du « fils de Drona (*Açvatthâmâ*), et qui obtint le gouvernement « par la magnanimité de Kriçhna.

96. « Qui peut se glorifier, si ce n'est Dieu, d'avoir rap- « pelé à la vie Katcha qui avait été réduit en cendres par « les Dâityas? qui, d'avoir fait revivre les Nâgas, dévorés « par Târkcha ? »

97. Ayant ainsi parlé il se disposa à voir l'accomplissement de l'avenir, et s'étant arrangé une demeure près de là, il garda le squelette:

98. Ensuite, à minuit, tenu éveillé par sa méditation sur ce fait merveilleux, Içâna sentit tout à coup l'odeur délicieuse d'un parfum divin.

99. Il entendit des sons confus produits par le bruit de tambours violemment battus, et par le retentissement d'une multitude de métaux frappés par des bâtons, et d'instruments de musique dont on jouait fortement.

100. Les ténèbres ennemies s'étant dissipées, il se trouva

au milieu d'un cercle de lumière, et vit les Yôginis dans le champ de la demeure des ancêtres.

101. Içâna ayant entendu le bruit *qu'elles faisaient,* et vu qu'elles emportaient le squelette, fut alarmé, et, tenant son épée, les suivit au cimetière.

102. Alors, caché par un arbre, il vit que la troupe des Yôginis recomposait tous les membres du squelette qui était posé au milieu du cercle.

103. Ces divinités d'un ordre inférieur, portées à satisfaire le désir de la jouissance avec un époux éminent, ayant cherché partout, et ne trouvant pas un homme *digne d'elles,* emportèrent le squelette.

104. Ayant dans un instant joint un à un les membres qu'elles avaient apportés de toute part, elles formèrent le corps d'un homme parfait.

105. Ensuite, après avoir, par leur pouvoir, attiré une substance qui, sans avoir passé dans une autre forme, errait dans les huit régions, les Yôginis en animèrent celle de Sandhimati.

106. Ce seigneur, comme s'il s'éveillait d'un songe, couvert d'une onction divine, étant devenu le chef de la troupe, se réjouit avec elles selon son désir.

107. La nuit se dissipait, et Içâna effrayé doutait que les déesses eussent réellement enlevé le corps dont les membres avaient été dispersés.

108. Le sage, pour le protéger, poussant des cris, s'avança vers ce lieu, et tout de suite la troupe de Yôgèsvarîs disparut.

109. « Alors il entendit leur voix : « Içâna, ne crains rien; « tu ne perds pas par nous le corps de ton ami; il n'y a point « d'illusion dans ce que nous faisons.

110. « Par notre faveur c'est un corps divin recomposé;

« c'est pourquoi, nommé Sandhimân, à cause de son carac-
« tère respectable, il sera, sous le nom d'Aryarâdja, célèbre
« dans le monde. »

111. Alors, revêtu d'une robe céleste, portant une guirlande, paré d'ornements divins, Sandhimân, ayant recouvré sa première mémoire, salua, en s'inclinant, son maître spirituel.

112. Içâna, en embrassant celui qu'il ne croyait pas pouvoir atteindre même dans un songe, quel rôle joua-t-il alors? qui pourrait le représenter?

113. La conversation de ces deux sages, pleine d'un discernement lumineux, roulait mutuellement sur ce monde aussi merveilleux qu'illusoire.

114. Ayant appris cette nouvelle, les habitants de la ville, jeunes et vieux, ainsi que les ministres, vinrent de tous les côtés pour le reconnaître.

115. Le désaccord qui s'éleva sur sa première forme, fit douter que ce fût ou que ce ne fût pas lui; mais Sandhimati dissipa l'incertitude en adressant la parole et des questions à tous.

116. Sans ambition *lui-même*, stimulé par le conseil de son maître spirituel, il consentit à gouverner l'empire des habitants fortunés, qui manquait de maîtres.

117. Ayant amené dans un jardin voisin cet homme qui se distinguait par une forme divine, les brahmanes le baignèrent, au son des tambours, dans les eaux du sacre royal.

118. Le nouveau râdja n'avait pas besoin d'être instruit à une conduite convenable; examinant toutes les affaires, il s'acquitta des devoirs de la royauté. Aryarâdja.

119. Le roi, convenablement orné, entra dans la ville qui, remplie de troupes, était joyeuse, au milieu des cris de bé-

nédiction des habitants, et qui faisait pleuvoir du grain du haut des palais.

120. Comme il était monté sans passions sur le trône magnifique, aucun malheur, ni de la part des dieux, ni de la part des hommes, n'atteignit ses sujets.

121. Ce n'étaient pas les femmes d'une forme voluptueuse, et délirantes d'amour, mais les flancs des monts et les bois paisibles qui s'emparaient de son cœur.

122. Il se plaisait à être touché par les mains des dévots pénitents, mains qui étaient pénétrées du parfum du camphre, et des odeurs pures d'un assemblage de fleurs des bois.

123. Parmi ses affaires royales, il avait la coutume de voir tous les jours les temples de Bûteça, *seigneur des êtres*, de Varddhamânêça, *seigneur de l'accroissement*, et de Vidjayèça, *seigneur de la victoire*.

124. Touché par les vents qui étaient rafraîchis par les gouttes d'eau qui humectaient l'escalier du temple de Hara, il se sentait le corps immobile de béatitude.

125. Pour premier acte obligatoire de dévotion, il baignait lui-même Çiva, le maître de la victoire, qui est beau sans ornement, et qui n'est pas connu par la vue *des yeux mortels*.

126. Lors même qu'il se reposait, haïssant le luth, il aimait le son que faisait sur la terre une urne d'eau renversée qui *baignait*, en roulant, le piédestal du linga sacré.

127. La cour de ce monarque, semblable à l'assemblée du maître suprême, *Çiva*, resplendissait des pénitents religieux qui étaient distingués par leur chevelure confusément entassée *sur le sommet de leur tête*, par des rosaires et par la cendre *qui les couvrait*.

128. Le vœu que dans la pratique du culte ce roi avait

fait, de vénérer tous les jours un millier de lingas de Çiva, n'a pas été une seule fois violé.

129. Comme preuve de son zèle dans cette heureuse pratique de dévotion, on voit encore aujourd'hui partout mille lingas formés par ses domestiques qui ont creusé un rocher.

130. *Voulant jouir partout* de l'illusion d'un linga *présent devant ses yeux, ainsi que* pour produire des lotus de sa propre sainteté, il planta en plusieurs étangs des lignes d'arbres dont les grains composent des rosaires.

131. Il dirigea le cours ondoyant de la Narmâdâ parmi les lingas érigés en grand nombre sur les bords des eaux en différents endroits.

132. Des villages considérables, donnés par lui dans le voisinage de chaque linga, sont encore aujourd'hui au pouvoir des communautés des *brahmanes*, quoique le temps ait fait oublier *l'origine de ses donations*.

133. Le grand souverain rendit la terre grande par de grands édifices, de grands lingas, de grands taureaux et de grands tridents.

134. Après avoir élevé un Sandhîçvaram dans le bois qui réunit les corps de ses pères, il bâtit un Içêçvaram Haram, nommé, d'après Içâna, son maître spirituel.

135. Il consacra, comme une grande offrande, Khida, Bhîma dèvî, et beaucoup d'autres contrées avec de grands édifices *joints* à des lingas, des images et des colléges.

136. Lui-même, savant, orné de piété, savait jouir du pays de Kaçmîr qui était purifié par ses propres terres saintes.

137. Le roi passait le mois qui fait naître des fleurs, baigné par l'eau des cascades, dans les bois, parmi des œuvres de dévotion, *entouré* de lingas et de fleurs.

138. Le pays de Kaçmîr est très-agréable, et d'une tempé-

rature douce; il est difficile d'en trouver un semblable dans les trois mondes. Là, parmi les bois, par le culte *rendu* aux lingas de glace, il parvint au comble de ses vœux.

139. S'étant retiré sur le bord d'un étang, en des lieux entourés d'une abondance de lotus épanouis, ce prince, ami de Lakchmî, était absorbé dans la méditation sur le dieu dont la touffe de cheveux, qui s'élève sur le sommet de sa tête, est ornée du croissant de la lune.

140. S'étant baigné dans des étangs, lesquels, revêtus de lotus bleus, sont purs de venin au lever de la constellation d'Agastya, il entra dans la saison chaude, occupé de la vénération de Hara.

141. Les nuits d'hiver n'étaient pas sans fruit pour ce roi qui célébrait des fêtes de veille avec des compagnons riches en dévotion.

142. En faisant un tel usage d'un empire miraculeusement acquis, ce prince sage passa quarante-sept ans.

143. A cette époque les ministres se lassèrent de ce roi qui, incapable dans son apathie, négligeait les affaires du gouvernement.

144. Cherchant un roi, ils apprirent qu'il existait un certain prince de la famille de Yudhichṭhira, doué de belles qualités, capable de régner et ambitieux de gloire.

145. En effet, le roi des Gândhâras, nommé Gôpâditya, dans le désir de vaincre le souverain de Kaçmîr, avait gardé un petit-fils de Yudhichṭhira.

146. Ce dernier, après être tombé du trône, demeurant dans ce pays, obtint, dans la suite des temps, un fils, Mèghavâhana, qui n'était pas en vain pourvu des marques divines.

147. Le jeune homme, par ordre de son père, qui était originaire d'une famille de Vâichnavas, alla dans le royaume du

roi de Pragdjâtich (*Asam*), pour assister au choix libre qu'une princesse devait faire d'un époux.

148. La fille du roi, resplendissante comme une immortelle, honora de la guirlande d'époux le prince qui, dans le voisinage du roi, était couvert de l'ombre du parasol de Vâruna.

149. On connaissait sa prospérité future par la même raison qu'on connaît l'accroissement d'un nuage par l'action d'un vent d'ouest.

150. En effet, le parasol, protégeant contre la chaleur, qui fut apporté par Naraka de l'océan de l'Ouest, ne couvrit jamais personne de son ombre sans lui donner l'empire du monde.

151. Les conseillers adressèrent leurs invitations à celui qui avait obtenu une place près du père, et la possession de la fortune, d'un pays, et d'une épouse bien assortie par sa famille.

152. Aryarâdja, sachant son royaume déchiré par la discorde, ne fit rien pour y remédier, quoiqu'il en eût le pouvoir, mais resta tranquille, prêt à quitter *le gouvernement.*

153. Il pensait : « Çiva, l'auteur des êtres, m'est propice « sans doute; il est prêt à écarter les longs obstacles *qui s'op-* « *posent* à l'accomplissement *de ma félicité.*

154. « Après avoir achevé beaucoup de travaux, c'est par « lassitude que je me livre au repos, semblable à un voya- « geur dans un temps de pluie; je suis accablé par le destin, « non pas par le sommeil.

155. « Je ne dois pas rougir du bannissement violent que « j'essuie par le destin, quittant dans ma famille la fortune « comme une courtisane irritée.

156. « Après m'être agité sur la scène de ce royaume comme

« un acteur, quoique je me fusse acquitté de mon rôle, j'ai « éprouvé l'aversion du sort, et non des spectateurs.

157. « *Ainsi,* toujours sous les coups du destin, poussant « un cri élevé sur la fuite de la fortune, je suis effrayé et « abandonné dans un instant comme un *chef* vaincu dans « un combat. »

158. Le roi, pensant ainsi en lui-même, abandonnant tout, regardant vers le ciel, se faisant des empires de son âme, égal à un pauvre, il se sentit content.

159. Le lendemain, tous les conseillers étant réunis, il remit, au milieu de l'assemblée, le royaume comme un dépôt bien conservé.

160. Personne, malgré les plus grands efforts, ne put lui faire reprendre le gouvernement qu'il avait librement quitté; c'est ainsi qu'un grand serpent ne se revêt plus de la peau qu'il a rejetée.

161. Ayant pris le linga révéré, vêtu d'un habit pur, la tête sans diadème, le souverain du peuple marcha à pied, se dirigeant vers le Nord.

162. Les habitants de la ville, sans proférer un seul mot, suivirent la route du seigneur qui partait silencieux, les yeux fixés sur ses pas.

163. Après avoir passé la distance de 2 cos (4 milles anglais), il s'assit sous un arbre, et arrêta, en les calmant, chacun de ceux d'entre le peuple qui pleuraient.

164. Marchant lentement sur le chemin, le long du pied des montagnes, il quitta la foule, et on le vit monter peu à peu avec un petit nombre de gens de sa suite. S'élevant ainsi, après avoir traversé cette terre qui est hérissée de difficultés, il sortit de sa misère semblable à un fleuve qui, suivi de peu d'eau, se décharge dans la mer.

165. Bientôt, s'étant arrêté au milieu de la forêt avec ce qui lui restait de sa suite, pénétré de douleur, la voix entrecoupée de sanglots, les ayant salués et renvoyés, il entra dans le bois où les demeures des cavernes brillaient de la splendeur des joyaux *qui ornent* la tête de la troupe vagabonde des Siddhas qui s'y reposaient, *et* où le vent murmurait, enfermé par les écorces des bouleaux.

166. Ensuite, sous un arbre, sur le bord d'un ruisseau *qui coulait* dans le bois, il se fit une habitation *où il avait* une abondance d'eau dont il remplissait le ventre d'un vase *formé* de feuilles concaves, et où, à la fin du jour, il s'arrangea un lit élevé au moyen des jeunes branches d'un arbre sacré.

167. A ses regards errants, s'offraient les montagnes voisines, sur les sommets desquelles la lumière blanche du soleil se reposait toujours, et dont les pentes étaient bigarrées d'ombres; c'est là que dormaient les bergères réunies sur une terre *que couvraient* des fleurs de mallikas purs, *qui étaient* épanouies, *ainsi que* des gazons verts; c'est là que le roi fatigué trouvait le sommeil au milieu des eaux tombantes, dont le bruit se mêlait au son des flûtes des bergers du bois.

168. Les lions des forêts, par leurs rugissements, dont l'écho, de temps en temps, ressemblait au bruit d'un large tambour, et les coqs, par leur chant, avertissaient le roi que trois veilles de la nuit étaient passées, et alors il se préparait au départ.

169. Le jour suivant, au coucher du soleil, ayant fait d'abord la prière du soir, au bord d'un étang de lotus, et banni le sommeil, le roi gagna le lieu sacré de la célèbre fontaine d'eau habitée par Nandîça, le seigneur des êtres.

170. Dans le champ de Nandi il resta devant le maître de trois mondes jusqu'à ce qu'il obtint la satisfaction de ses

vœux; couvert de cendres, ayant son épaisse chevelure bien rassemblée en nœud, des rosaires dans la main et autour du cou, il était regardé avec plaisir par de vieux Munis.

171. Il errait *occupé* des bonnes œuvres qui naissent en foule de la foi du dieu dont le cou est resplendissant, et demandait l'aumône à chaque habitation de Munis, parmi les femmes qui, par une dévotion fervente, étaient disposées à la charité envers les pauvres.

Tandis que sa coupe de mendiant se remplissait d'une suite de fleurs et de fruits purs, présents des arbres, il resta honoré; car ce que, malgré son abnégation *de toute passion*, il demandait aux autres par nécessité, n'était que de peu d'importance.

Dans ce livre sont nommés 6 rois; à partir du commencement, 44 rèdjas; 543 slokas. Ceci est le deuxième livre du Rèdjatarangini, composé par Kalhana, fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kaçmîr. Dans ce deuxième livre se trouvent nommés 6 rois pendant 192 ans, avec l'indication de leur caractère.

LIVRE TROISIÈME.

1. Que Hara vous protége, *ce dieu* qui, dans l'union des deux moitiés de son corps, s'entretient avec sa bien-aimée, empressée de lui répondre mot pour mot, quoiqu'elle doive écarter le serpent d'elle, *lorsqu'il dit :* « Lâche la peau de cet « éléphant; il se trouve dans la cavité de son élévation fron- « tale des perles qui sont dignes d'orner ton sein élevé; oui, « *consumées* par le feu de mon front, elles doivent même « servir de collyre *pour rehausser l'éclat* de tes yeux. »

2. Les gens nommés par les ministres étant allés dans le pays des Gândharas, amenèrent le brillant et très-célèbre Meghavâhana.

3. L'affection qu'avait pour son peuple ce roi qui lui était dévoué, apparut semblable à un tissu de soie, pur et resplendissant. Meghavâhana.

4. Ce prince magnanime surpassa par des œuvres de libéralité, la conduite même des Bodhisattvas redescendus *sur la terre*, qui sont si pleins de compassion envers les êtres vivants.

5. A son sacre, les chefs occupant le commandement firent partout résonner le tambour en signe de leur adhésion à son autorité.

6. Comme la destruction de tout être vivant était défendue dans l'empire par ce prince miséricordieux, les bouchers, et autres, obtinrent de son trésor une subsistance irréprochable.

7. Dans le royaume de ce souverain qui, semblable à un Djina, défendait de tuer un être vivant, on ne se servait dans les sacrifices et dans les offrandes aux esprits, que de figures d'animaux faites de beurre et de farine.

8. Ce prince, éminent par sa sainteté, bâtit un agrahâram nommé Meghavana, et puis Yuchtagrâma, et Mèghamaṭham.

9. Amritaprabhâ, une de ses femmes, construisit un vihâra élevé, nommé Amritabhavanam, à l'usage des mendiants du pays.

10. Lô, le Guru du père de cette femme, arriva d'une province de son pays, et l'engagea par le langage panégyrique qu'il tint, à bâtir la maison de charité de Lòstani.

11. Une femme du roi, appelée Yûkadèvi, excitée par la rivalité d'une autre de ses femmes, fit construire à Naḍavana un viharâ d'une forme merveilleuse.

12. Dans une moitié *de cet édifice* étaient placés par elle les élèves de la vertu, vivant d'aumônes; dans l'autre moitié les chefs de famille d'une classe inférieure avec femmes, enfants, bestiaux et propriétés.

13. Une autre favorite, appelée Indradèvî, bâtit Indradèvîbhavanam, vihâra consistant en un carré formé de quatre files de bâtiments, ainsi qu'un stûpa.

14. Un grand nombre de vihâras fut bâti par d'autres femmes distinguées par le roi, et *chacun* appelé par le nom *de la femme, tel* que Khâdanâ, Masmâ.

15. Le règne de ce roi, quoiqu'il fût né dans des temps modernes, parut cependant merveilleux, *comparé* aux histoires relatives à des monarques méprisables, ses prédécesseurs.

16. Comme un jour ce prince se promenait en dehors *de*

sa résidence, il entendit un cri de terreur poussé par des gens effrayés : « C'est un voleur, un voleur. »

17. « Qui est-ce? qui est-ce? qu'on tue le voleur. » Après qu'il eut prononcé ces mots avec colère, le cri d'effroi se tut, et il ne parut point de voleur.

18. Quand, deux ou trois jours après, il sortit de nouveau, deux ou trois femmes, d'un éclat céleste, apparurent devant lui, demandant protection.

19. Écoutées et interrogées par ce roi qui, disposé à la pitié, avait arrêté son cheval, elles lui parlèrent en ces termes, portant les mains respectueusement vers la tête :

20. « Homme divin, toi qui es un trésor de bonté, doué « dans ce monde d'une puissance céleste, quelle crainte peux-« tu jamais éprouver d'un autre?

21. « A présent que les nuages couvrent l'espace du ciel, « la conservation de la prospérité des champs du riz mûr *est* « *regardée* comme illusoire par les laboureurs qui, les cœurs « agités, craignent la chute d'une grêle subite.

22. « Les Nâgas qui, ô seigneur, sont devenus les objets « de la sévérité de ta colère, sont nos époux.

23. « Quand, après avoir entendu le cri de détresse : « Au voleur! au voleur! tu ordonnas, dans ta colère, qu'ils « fussent conduits à la mort,

24. « A peine ton ordre était-il donné, qu'ils tombèrent « enchaînés de liens. Accorde-leur à présent leur grâce, par « pitié pour nous. »

25. A ces mots, le râdja, souriant, le front radieux de bonté, dit : « Que tous les Nâgas soient délivrés des liens. »

26. Alors, par cet ordre du roi, les Nâgas, relâchés des liens, se prosternèrent à ses pieds, et s'en allèrent rapidement avec leur suite.

27. Ce roi qui pratiquait la vertu sans feinte, partit à la conquête des pays *étrangers*, voulant, pour empêcher la destruction des êtres vivants, assujettir les rois à ses ordres.

28. Jointe à un héroïsme louable et au consentement des hommes qui étaient rassurés sur leur sort, l'entreprise d'une telle conquête était désirable pour les peuples eux-mêmes.

29. Après avoir conquis par la force, et initié les princes dans la religion qui défendait la destruction d'un être vivant, ce monarque, libre de blâme, s'approcha du seigneur des eaux (*Varuna*).

30. Là, s'étant reposé avec son armée sous l'ombre agréable d'un bois de palmiers, il réfléchit un moment en lui-même sur le moyen d'envahir les îles voisines.

31. Alors il entendit près du bois du rivage un cri de détresse : « Quoi, même dans le royaume de Meghavâhana, il « est assassiné ! »

32. Comme s'il eût été profondément blessé d'une javeline au fer ardent, il courut à la hâte, accompagné du parasol, vers cet endroit.

33. Il vit alors, devant l'autel de Durga, un homme qui avait la face tournée vers la terre et qu'un chef des barbares allait tuer.

34. « Insensé ! ô horreur ! quelle action abominable ! » Ainsi menacé par le roi, le barbare épouvanté lui fit ce récit :

35. « Mon fils, dans l'enfance, souffrant de maladie, est « prêt à mourir, ô roi ! Ce sacrifice a été indiqué par les dieux « pour le sauver en détournant le malheur.

36. « Par la suspension de ce sacrifice il périra dans l'ins- « tant; mais sache que la vie de tous nos parents dépend de la « vie de cet enfant.

37. « Si, ô seigneur, tu protéges un être pris dans un bois

« impénétrable qui n'appartient à qui que ce soit, comment « abandonnes-tu un enfant réclamé par tant de personnes? »

38. Le prince qui avait l'âme grande, aussi affecté par les paroles du barbare que par les regards pleins de terreur de la victime, répondit *en ces termes :*

39. « Chasseur, ne sois pas troublé; je protége également « ton fils qui a beaucoup d'amis, et cette victime qui n'en « a pas du tout.

40. « Je fais de mon propre corps une offrande à Tchan- « dikâ, dirige tes coups sur moi sans crainte; qu'ils vivent « l'un et l'autre. »

41. Étonné de l'admirable grandeur de sa piété et de sa générosité d'âme, les yeux fixés sur lui, les cheveux hérissés, l'homme sauvage lui répondit :

42. « Seigneur de la terre, sous l'apparence d'une exces- « sive bonté, quelque chose de différent et de contraire à « l'intention que tu exprimes, s'élève dans ton cœur.

43. « Toi qui dois te conserver, même au prix de l'exis- « tence des trois mondes, comment abandonnes-tu avec mé- « pris ce tribut *qui t'appartient,* le bonheur de la jouissance « de la terre?

44. « Poussés par le désir de vivre, les rois ne gardent ni « honneur, ni richesses, ni femmes, ni parents, ni justice, ni « enfants.

45. « Veuille donc de grâce, ô seigneur, ne pas avoir pitié « de cette victime; que mon enfant et tes sujets vivent, si tu « vis. »

46. Le roi, désireux de se sacrifier lui-même, souriant comme si, par l'éclat de ses dents, il honorait déjà la déesse dont la tête est couronnée de la lune, lui répondit :

47. « Comment les habitants des bois connaîtraient-ils le

« goût du nectar d'une belle conduite? Ainsi ceux qui demeu-
« rent dans un pays aride ignorent le plaisir de se plonger
« dans les eaux de la Djâhnavî (*Ganga*);

48. « Certes, *par le sacrifice de* ce corps passager s'achète
« une gloire impérissable; cette sollicitude pour moi t'est
« venue, ô insensé, pour m'en ôter le désir.

49. « Ne dis plus rien; si tu as trop de pitié pour me frap-
« per, mon propre glaive ne me suffit-il pas pour accomplir
« mon dessein? »

50. Ayant parlé ainsi, il était prêt à se frapper, et levait déjà son épée nue pour se couper la tête.

51. Alors la tête de ce prince, qui désirait de se frapper, fut couverte par des fleurs du ciel, et sa main se trouva arrêtée par une forme céleste.

52. Dans cet état il ne vit devant lui que cette apparition céleste; mais il ne vit plus ni *la déesse* Tchandikâ, ni la victime, ni le chasseur, ni l'enfant.

53. Alors l'habitant du ciel lui dit : « O toi, trésor de mi-
« séricorde, lune du monde central, reconnais, en moi,
« Varuna, qui a été subjugué par ta vertu.

54. « Le parasol du pouvoir que le très-puissant Râuma,
« ton ancien beau-frère, enleva jadis de ma ville, est aujour-
« d'hui en ta possession.

55. « Sans ce signe unique du monde inférieur qui indique
« le pouvoir suprême, des phénomènes destructeurs de la vie
« surviennent à chaque pas aux habitants de ma ville.

56. « Ta magnanimité a été mise à l'épreuve par le désir
« de le posséder, *ô prince* miséricordieux, et ce que tu as vu
« n'était qu'une illusion dont je suis l'auteur.

57. « Ton prédécesseur, issu de la famille de Vasu, priva

« bien des êtres de la vie; toi, tu fais, pour ainsi dire, l'ex-
« piation de ce crime en préservant tous les êtres.

58. « De même que dans le corps du serpent Sècha qui
« est capable de soutenir la terre, se trouvent deux choses
« *différentes*, qui excitent l'une de la terreur, l'autre du désir;
« savoir: l'émission du poison et la multitude des joyaux pla-
« cés dans sa crête;

59. « De même que dans le feu dont la force se répand
« dans toutes les directions, sont contenues deux choses,
« dont l'une amène l'obscurité, l'autre la lumière; savoir: une
« masse de fumée et des flammes qui s'élancent;

60. « De même que dans l'enveloppe d'un nuage d'automne
« qui intercepte la splendeur du disque du soleil, se réunissent
« deux choses, servant l'une à causer de la lassitude, et l'autre
« du rafraîchissement, c'est-à-dire, la chaleur du jour et l'on-
« dée de la pluie:

61. « Ainsi, dans une seule grande famille s'est vue la
« naissance surprenante de deux personnages *très-différents*
« *l'un de l'autre*, celle d'un destructeur de trois millions
« d'hommes, et la tienne, ô Seigneur, qui épargnes la vie de
« tous les êtres. »

62. Le maître souverain, s'inclinant alors, et portant ses mains jointes à sa tête, rendit hommage au seigneur des animaux marins qui venait de parler, en lui offrant des louanges et le parasol.

63. Et le roi, le chef des hommes vertueux, parla en ces termes à Varuna, qui accepta avec plaisir le parasol qui protége contre la chaleur:

64. « Les arbres du désir et les hommes libéraux ne doi-
« vent pas se mettre au même niveau, parce que, *au moyen*

« *des premiers*, les demandes quelconques de ceux qui sollici-
« tent, portent d'elles-mêmes leurs fruits d'avance.

65. « Comment, ô Seigneur, demanderais-tu le parasol
« du pouvoir, si ce n'était pas pour le service des malheureux
« dont il ne deviendra l'asile que par ta sainteté pure?

66. « L'homme libéral doit, par ses largesses, rendre la
« faveur complète : de même que l'arbre qui rafraîchit par
« son ombre, peut aussi donner des fruits.

67. « Cet homme qui est devant toi, chargé de la distri-
« bution des dons qui lui sont confiés, demande, ô vénérable
« personnage, une haute faveur de toi.

68. « Que par ta faveur toute la terre me soit soumise, et
« que le moyen de conquérir les îles en traversant l'Océan
« me soit révélé. »

69. Le seigneur des eaux, ayant entendu cette demande, répondit au roi en ces termes : « Quand tu voudras traverser, « je contiendrai l'eau dans l'Océan. »

70. « C'est une grande faveur que tu m'accordes. » A ces mots, le bienheureux Varuna disparut avec le parasol.

71. Le jour suivant ce monarque avec ses troupes qui souriaient d'étonnement, séparant l'eau en deux, traversa l'Océan dont les flots étaient merveilleusement contenus.

72. Alors le prince qui était lui-même une mine de qualités précieuses, monta avec son armée sur un rocher, nommé Rohanam, dont le sommet avait une mine de pierres précieuses, contenant une variété de joyaux.

73. Pendant qu'il campait là, avec ses troupes, à l'ombre d'un bois de palmiers, Vibhichana, le souverain de Lañkâ, vint le trouver avec joie.

74. L'entrevue de ces deux rois, l'un des hommes, l'autre des Rakchas, était brillante; leur première conversation,

couverte par le bruit des louanges, ne pouvait être entendue.

75. Le chef des Rakchas, après l'avoir amené à Lañkâ qui est l'ornement de la terre, l'honora de présents merveilleux, dignes des immortels.

76. Comme le nom de « mangeurs de chair » se donnait aux Rakchas dans le sens ordinaire, on changea alors la signification du mot, conformément à l'ordre reçu.

77. Le souverain des Rakchas lui présenta des drapeaux *flottant* au bout des perches, par des hérauts qui, exprimant une soumission perpétuelle, représentaient le chef des Rakchas.

78. Ceux qui, dans les expéditions des rois, sortent pour passer de l'autre côté de l'Océan, ont été jadis, et sont encore aujourd'hui, appelés par les Kaçmiriens « des drapeaux de l'autre rive. »

79. Ce roi sage, après avoir ainsi aboli la destruction des êtres vivants, même dans les familles des Rakchas, retourna dans son propre pays.

80. Depuis ce temps, l'ordre de ce souverain de toute la terre de respecter la vie des animaux, n'a été violé par personne.

81. Sous son règne, aucun animal ne fut tué ni dans les eaux par les petits udhras et d'autres, ni dans les bois par les lions et leurs semblables, ni dans les airs par les faucons et par les autres *oiseaux de proie*.

82. Dans la suite un Dvidja, troublé par la douleur, ayant apporté son fils mort, se lamenta devant la porte du roi.

83. « O Radja! mon fils, que tu vois, ne fut aujourd'hui « ravi par la fièvre, *à moi* qui n'ai plus d'autre postérité, « parce que je n'ai pas donné l'offrande qui m'a été demandée « par Durgâ.

84. « Si toi, Seigneur, qui défends la destruction de tout « être vivant, ne me protéges pas, quel autre *que toi* s'offre « à moi comme l'auteur de ce malheur?

85. « Qu'une déclaration positive me soit donnée par toi, « qui es le chef des castes; quelle différence y-a-t-il entre la « vie d'un Brahmane et celle d'un animal?

86. « Les rois qui, pour conserver la vie d'un Brahmane, « tuèrent *jadis* même des pénitents, — ô terre, notre mère « *commune*, — ces rois ont disparu. »

87. Pendant que le Brahmane prononçait ainsi ce blâme avec l'accent âpre de la douleur, le râdja, *disposé* à soulager la peine du malheureux, réfléchit longtemps en lui-même :

88. « Qu'aucune vie ne soit détruite : voilà le vœu que j'ai « fait; comment, même pour un Brahmane, puis-je violer « ma promesse?

89. « S'il arrivait aujourd'hui un malheur au Brahmane « qui m'accuserait d'en être l'auteur, je serais en même « temps coupable d'un crime énorme, et de la violation de « mon vœu.

90. « Ainsi le trouble de l'incertitude ne me laisse d'appui « d'aucun côté, et mon âme est comme une fleur tombée « dans un tourbillon d'eau qui la déchire.

91. « Que Durgâ soit donc satisfaite par le sacrifice de « mon propre corps; il est juste de conserver avec mon vœu « la vie de deux individus. »

92. Après ces longues réflexions, le roi, décidé à se sacrifier, lui dit : « Demain je ferai ce que tu désires. » Avec ces mots il congédia le Brahmane.

93. Pendant la nuit la déesse Durgâ retint le roi qui était prêt à se frapper, et rendit à la vie le fils du Brahmane.

94. Telle était la conduite de ce roi à ne parler que de la

durée d'un seul jour. Nous avons honte d'énoncer ce qui est d'usage parmi les hommes vicieux.

95. En même temps, ceux qui marchent sur la route tracée par les Vêdas, n'aiment pas à confondre *vice et vertu* dans leur récit pour amuser l'esprit des auditeurs.

96. Lorsque ce roi, après avoir possédé la terre pendant trente-quatre ans, vint à mourir, le monde devint obscur comme s'il eût été privé du soleil.

97. Ensuite la terre fut ornée par son fils Çrechthasêna, lequel fut nommé aussi Pravarasêna par quelques-uns, et Tundjina par d'autres. Çrechthasêna.

98. La félicité du monde, élevant ses regards, se trouvait comme reflétée dans le miroir du joyau de son épée, qui se tenait attaché à la colonne de son bras.

99. Après avoir érigé un symbole dédié à la divinité suprême, joint à un cercle mystique, il consacra plusieurs sanctuaires dans l'ancienne capitale.

100. Considérant la terre soumise comme la cour d'une maison, il donna la terre Trigarta au seigneur suprême, protecteur des villes.

101. Il fut, pendant trente ans, le chef des rois qui régissent, comme propriétaires d'une maison, l'espace de toute la terre, et se montra disposé à la miséricorde.

102. Hiraṇya et Toramâna, ses deux fils et ses successeurs destinés à gouverner ensemble le royaume, furent les délices du monde. Hiraṇya.

103. Toramâna, ayant supprimé la multitude des petites monnaies qui avaient cours, répandit des dinares frappés en son propre nom.

104. L'aîné des rois pensa : « Comment ! il me méprise, et

comme s'il était le souverain, il agit tout seul! » Et courroucé il le fit mettre en prison.

105. Andjanâ, la fille de Vadjendra, de la famille d'Ikchvaku, l'épouse du captif à qui le long emprisonnement avait fait oublier son chagrin, Andjanâ était enceinte.

106. Elle fut instruite par son époux qu'elle était près de sa délivrance. Étant entrée, non sans honte, dans la maison d'un potier, elle accoucha d'un fils.

107. Ce fils de roi fut élevé avec soin par la femme du potier comme son propre enfant, semblable à un jeune coucou élevé par une corneille.

108. Il fut ainsi connu par sa mère et par la femme du potier, sa gardienne, comme le trésor caché d'un serpent qui produit des joyaux.

109. Fils de roi d'après la déclaration de sa mère, et petit-fils de Pravarasêna, il fut nommé par la femme du potier d'après son grand-père.

110. L'enfant en croissant refusait de se mêler avec ses voisins : comme le lotus, se plaisant dans l'amitié du soleil, *évite le contact* des eaux.

111. Le peuple le voyait avec étonnement dans les jeux, associé à des jeunes gens de familles nobles, et à ceux qui étaient doués de force et d'instruction.

112. Distingué dans sa troupe par une très-grande vigueur, il fut créé roi par les jeunes gens, comme un lionceau l'est par les jeunes bêtes fauves qui jouent dans le bois.

113. Il ménageait, traitait avec faveur, ou subjuguait la jeunesse, et ne se conduisait jamais d'une manière messéante à un râdja.

114. Ayant reçu une masse d'argile, posée devant lui par

les potiers pour en faire des vases et d'autres choses semblables, il en forma une série de çivalingas.

115. Admirable dans sa conduite, comme un jour il jouait, il fut remarqué par Djayèndra, son oncle maternel, qui le rendit heureux par l'attention *qu'il lui témoignait.*

116. Ayant été informé par les enfants que c'était Djayèndra, il le reçut comme un roi en le regardant avec une sorte de hauteur.

117. Djayèndra ayant considéré que, donnant tant de preuves de vigueur, il n'était pas issu d'une famille vulgaire, et, à cause de sa ressemblance avec l'époux de sa sœur, soupçonna qu'il était le fils de sa sœur.

118. Dans le désir de reconnaître la vérité sans délai, il le suivit. Arrivé dans sa maison, il vit sa sœur avec une surprise douloureuse.

119. Le frère et la sœur se regardèrent longtemps avec tristesse, puis laissèrent cours à des larmes brûlantes entrecoupées de soupirs.

120. Le fils *supposé* de la femme du potier demanda : « Ma mère, qui sont ces deux personnes? » Elle répondit : « Mon enfant, celle-ci est ta mère; celui-ci est ton oncle maternel. »

121. Djayèndra, après avoir instruit le jeune homme qui était indigné de l'emprisonnement de son père, qu'il faut attendre avec patience le temps *favorable*, partit pour accomplir son dessein.

122. Tandis que celui-ci se préparait à l'œuvre de la vengeance, Tôramâna, ce soleil des hommes, se coucha.

123. Pravarasêna alors, ayant empêché sa mère de se dévouer à la mort, affligé de son obscurité, poussé par le désir du pèlerinage aux lieux sacrés, s'en alla en pays étranger.

124. Hiranya aussi, après avoir gardé la terre pendant

trente et un ans moins dix mois, trouva dans ce temps le repos *de la mort* sans laisser de postérité.

125. Dans le même temps, l'heureux Vikramâditya, appelé d'un autre nom Harcha, réunit, comme empereur à Udjdjayinî, l'empire de l'Inde sous un seul parasol.

126. La déesse Çri servit ce roi, qui était comblé d'un bonheur merveilleux, en s'attachant à lui avec plaisir, ayant abandonné pour lui les bras de Hari et les quatre océans.

127. Employant la fortune comme moyen d'utilité, il fit fleurir les talents; c'est ainsi qu'encore aujourd'hui les hommes de talent se trouvent la tête haute au milieu des riches.

128. Ayant d'abord détruit les Çakas, il rendit léger le fardeau de l'œuvre à Hari, qui doit descendre sur la terre pour exterminer les Mlêtchhas.

129. Le kavi, nommé Matrigupta, vint trouver le roi, qui était célèbre en différents pays, pendant qu'il était au milieu de l'assemblée des hommes de talent auxquels il se montrait toujours accessible.

130. Ce poëte, qui avait vieilli en différentes situations, ayant pensé à la dignité si merveilleuse par les qualités de ce roi qui était d'un esprit profond, se livra aux réflexions suivantes :

131. « Ce souverain, cher aux hommes de talent, est visité « par des saints. Les anciens rois lui servirent à l'acquisition « de la plus grande excellence.

132. « Pendant son règne, les savants qui connaissent la « vérité et qui sont versés dans les Vêdas, ne sont jamais privés « du témoignage de respect *dû* au rang et à la qualité.

133. « Le conseiller, faisant avec esprit un exposé de son « projet devant lui, n'éprouve jamais l'inutilité de son habileté, « semblable à une femme de famille *qui n'est jamais négligée*. »

134. « Comme il rend inutiles les discours des méchants, « et distingue ce qui est convenable de ce qui ne l'est pas, « le véritable mérite, en le servant, ne perd jamais sa ré- « compense.

135. « Devant lui, les hommes de talent ne se sentent jamais « entre la vie et la mort, en voyant placés les gens bien ins- « truits sur le même niveau que les ignorants.

136. « Le partage des faveurs, fixé d'après une juste auto- « rité par quelqu'un qui sait nous juger, n'est pas envié par « les âmes généreuses avec de fréquents soupirs.

137. « Ce roi, qui connaît les cœurs, accueillant avec de « justes honneurs le talent selon qu'il le trouve reconnu, « augmente les efforts de tous ceux qui sont autour de lui.

138. « La fatigue produite par le zèle habile des serviteurs « au service du *maître* qui a remarqué leur peine, n'est jamais « considérée *comme le serait* la vente de la glace sur le mont « d'Himavat.

139. « L'homme qui a une fausse réputation de mérite n'est « jamais le confident de ce roi; un querelleur, jamais son con- « seiller, et un violateur de ses promesses n'occupe jamais « une place à la cour de ce monarque.

140. « Ses domestiques ne se servent pas de langage incon- « venant, ils ne s'attaquent pas par de *mauvaises* plaisanteries, « ni par des discours qui blessent le cœur ; ils n'empêchent « pas l'accès des autres, et ils ne sont pas non plus des cons- « pirateurs.

141. « Ce roi ne voit jamais la face des gens qui ne servent « que leur propre intérêt, qui vantent leurs propres connais- « sances, et qui sont aveuglés par la prétention de tout savoir.

142. « Une conversation d'une grande importance, com- « mencée avec un autre, ne souffre jamais d'interruption par

« des personnes de basse naissance et de mauvaises mœurs.

143. « Si, par mes mérites, j'arrive jusqu'à ce roi, qui, « dégagé de tout vice, est digne de vénération, alors l'accom- « plissement de mes vœux n'est pas éloigné.

144. « D'une intelligence profonde, connaisseur du mérite « et d'un esprit ferme, ce roi, digne d'être servi, se présente « à moi, qui me sens délivré de toute crainte de difficultés.

145. « Oui, errant sur cette terre, je ne vois aucun autre « maître s'offrir aussi digne d'être révéré que lui, qui ne se « plaît pas comme d'autres rois à nous priver de nos biens. »

146. Ayant fait ces réflexions solides, comment n'eût-il pas désiré cette société pour ainsi dire nouvelle? comment ne se serait-il pas joint à la société des savants en allant au milieu d'eux?

147. Le roi observa d'abord lentement, pour connaître sa capacité intrinsèque, l'homme qui cherchait à se faire employer, et qui montrait ses qualités.

148. Il fit cette réflexion : « Cet homme de grandes espé- « rances pourrait bien être plus qu'un homme de talent; sa « profondeur annonce un grand mérite acquis par de bonnes « actions. »

149. Ayant réfléchi ainsi, le râdja, pour connaître aussi l'intérieur de son caractère, en le soumettant à une épreuve, ne lui fit aucun des honneurs qui sont d'usage quand on accueille quelqu'un.

150. Le sage, malgré ce manque de faveur, sachant que le roi, porté à la bienveillance, avait des sentiments très-libéraux, le servait avec contentement.

151. Malgré le zèle du sage qui redoublait de jour en jour, le roi ne lui en savait pas plus de gré que s'il eût été son propre corps.

152. Cependant, par une persévérance qui n'excédait jamais la juste mesure, semblable à la durée d'une nuit d'automne, ni trop longue ni trop courte, le roi fut porté à l'affabilité envers lui.

153. Matrigupta ne se laissait pas troubler ni par les plaisanteries des esclaves de la maïson, ni par les manéges changeants des chambellans, ni par les éloges mensongers des débauchés infâmes.

154. Pour obtenir un entretien de faveur, il ne se montrait le rival de personne, jamais semblable à une montagne qui éclipse par son ombre, et ne s'irritait pas non plus en se voyant négligé par le maître.

155. Il n'avait jamais devant le prince le regard des femmes esclaves du roi; il ne s'associait jamais avec les ennemis du râdja, et, connaissant le temps, ne tenait pas des conversations avec les gens de rien.

156. A cause de pareilles dispositions naturelles, il n'encourut jamais la censure du maître, *laquelle aurait pu lui être suscitée* par les gens de la cour, par des personnes médisantes *autour* du roi, et par ceux qui vivent d'espionnage.

157. Il ne se laissa pas séduire à un relâchement de zèle par ceux qui ne supportent aucun effort de service, et qui disent chaque jour, dès le commencement, que dans la persévérance il n'y a pas de récompense *à espérer*, et d'autres choses.

158. Négligé lui-même, préconisant cependant les mérites des autres pour les recommander, révélant ses connaissances, il gagnait les cœurs des gens de bien.

159. Servant ainsi le roi avec le plus grand zèle, sans être découragé, Matrigupta passa six saisons.

160. Le râdja sortit un jour; ayant aperçu cet homme qui

était maigre de tous ses membres, qui avait les cheveux gris, et qui était vêtu d'un vieil habit, il réfléchit en lui même :

161. « Cet étranger, plein de mérite, sans protection, « dépourvu d'amis, a été assujetti à bien des peines par moi, « qui désirais éprouver sa fermeté.

162. « Qui est son protecteur? quelle est sa nourriture? « quels sont ses vêtements? — C'est ce qui, hélas! n'a pas été « considéré par moi, qui suis infatué de ma grandeur.

163. « Lui, cet arbre humain, se desséchant par le froid, « par le vent, et par l'ardeur du soleil, n'a pas été jusqu'à- « présent visité par moi d'un seul rayon de lumière printa- « nière.

164. « Qui lui offre un remède lorsqu'il est malade? un « rafraîchissement lorsqu'il est fatigué? une consolation lors- « qu'il désespère? qui lui offre quelque chose lorsqu'il manque « de tout?

165. « Je ne puis pas lui donner le joyau du désir, ni le « nectar de l'immortalité; cependant, cet homme qui m'a « servi est mis à une si rude épreuve par moi, qui manque de « raison!

166. « Par quel témoignage de faveur obtiendrai-je l'ac- « quittement de ma dette envers cet homme plein de mérite, « que j'ai fatigué par un service sévère? »

167. Après que le roi eut fait ces réflexions, il ne s'offrit à lui, *pendant longtemps*, aucune occasion de rendre à ce serviteur un honneur *qui pût paraître* digne de sa bienveillance envers lui.

168. Alors régna l'hiver, qui était survenu, brûlant pour ainsi dire tout le corps par des vents froids qui, portant des gouttes de glace, causaient du tremblement.

169. Les champs, soumis à un froid rigoureux, sous l'ap

parence d'une obscurité continuelle, se montraient comme revêtus d'un voile bleu.

170. Comme le soleil, ce joyau du ciel, tourmenté par le froid, et désireux de jouir de la chaleur du feu sous-marin, s'empressait, pour ainsi dire, de rejoindre l'Océan, les jours se raccourcirent.

171. Un jour, le roi s'éveilla par hasard à minuit, dans son palais qui était *éclairé* par la lumière des lampes dont les bassins contenaient l'éclat mobile.

172. Il vit devant lui les lampes très-agitées par les vents d'hiver qui, rudes et bruyants, étaient entrés par de petites fentes dans la maison.

173. Désirant rallumer les lampes, il appela les domestiques parmi ceux qui veillaient la nuit dehors, et cria : « Qui « est là? »

174. Comme ils dormaient tous profondément, il entendit du côté de dehors, répondre en dedans cette voix : « Râdja, « celui qui est devant toi, Matrigupta, me voici. »

175. « Entre! » Après cet ordre donné par le râdja même, il entra, sans être vu des autres, dans ce palais, agréable par la présence de Lakchmî, *la déesse de la prospérité.*

176. « Allume les lampes! » Ainsi fut dit. Quand, après avoir exécuté *cet ordre,* il eut fait quatre pas pour sortir, le roi lui dit : « Reste un moment. »

177. Matrigupta, doublement saisi de peur et d'un frisson froid devant le prince : « Que me dira-t-il? » ainsi réfléchissant, s'assit peu loin de lui.

178. Le roi demanda ensuite : « Que reste-t-il encore de la « nuit? » Il répondit : « Vertueux seigneur, il ne reste plus « qu'une veille de la nuit. »

179. Alors le monarque reprit : « Comment connais-tu si

« bien le temps de la nuit? tu n'as donc pas eu de sommeil cette « nuit? »

180. Ayant alors dans un moment composé un sloka, il le lui récita pour faire connaître son état, étant prêt à quitter l'espérance ou la misère.

181. « Où est le sommeil d'un homme tourmenté par le « froid, plongé, pendant un mois malheureux, dans un océan « de chagrin, soufflant avec des lèvres crevassées le feu de la « dévotion, la gorge contractée par la faim? Mon sommeil « s'en est allé loin, comme une femme répudiée qui m'a « quitté, et ma nuit ne se raccourcit pas, de même que la « terre confiée à un bon roi ne décroît jamais. »

182. Le roi ayant entendu ce sloka, et ayant consolé par de bonnes paroles le grand poëte qui était accablé de tristesse, il le renvoya à sa première place.

183. Et il réfléchit ainsi : « Honte à moi qui, ayant entendu « le discours plein d'une douleur cuisante de cet homme dont « l'âme est flétrie dans le sentiment de son mérite, l'ai cepen- « dant laissé dans le même état!

184. « Croyant que mes paroles agréables sont inutiles « comme celles d'un autre, ne connaissant pas mon cœur, « sans doute il s'est assis dehors avec douleur.

185. « Ayant considéré longtemps avec effort quelle grâce « d'un grand prix, digne de lui, je pourrais lui conférer, « aucune jusqu'à présent ne s'est offerte à moi.

186. « Cependant son discours habile rappelle à ma mé- « moire, que maintenant le royaume désirable de Kaçmîr se « trouve privé d'un roi.

187. « Que ce pays soit donc donné par moi à ce digne « personnage, en mettant de côté d'autres princes, quoique « puissants et riches. »

188. Ayant pris cette ferme résolution, le roi envoya, la nuit même, en secret, des messagers au conseil de Kaçmîr.

189. Et il lui ordonna : « Que la personne nommée Matri-« gupta, aussitôt qu'elle vous aura montré mon ordre, soit « sans délai sacrée roi de Kaçmîr. »

190. Les messagers étant partis, le roi, qui avait écrit son ordre, et achevé *ainsi* cette affaire, se reposa le reste de la nuit.

191. Matrigupta, croyant sa dernière conversation avec le roi également inutile, renonçant à tout espoir, se sentit comme débarrassé d'un fardeau ;

192. Et il pensa en lui-même : « Ce qu'il y avait à faire est « fait; mon incertitude est aujourd'hui calmée; abandonnant « le démon de l'espoir, je marcherai maintenant sans souci.

193. « Quelle était mon erreur d'aller m'attacher au service « d'un autre ! ce que j'ai appris en suivant les discours du « peuple, n'est que servitude.

194. « Les troupes de serpents qui ne se nourrissent que « de vent, sont appelées bhôgina (*mangeurs*); les éléphants « qui chassent les abeilles qui bourdonnent *agréablement,* se « distinguent par le nom de vistîrna karna (*grandes oreilles*); « l'arbre qui renferme l'agitation d'un feu nourri dans son « sein, est nommé çami (*tranquille*) : c'est ainsi que, dans le « langage du monde, tout, sans restriction, se met en con-« tradiction.

195. « Néanmoins ce roi ne laisse pas d'être accessible à « qui que ce soit, et par lui les maisons de ses amis deviennent « chères à Lakchmi, la déesse de la prospérité.

196. « Quelle est donc la faute de ce roi libéral et pur de « tout vice? C'est bien mon manque de vertu qu'il faut « blâmer, comme l'obstacle à ma fortune.

197. « Quand la mer dispersant ses vagues brillantes de « perles, est tellement travaillée par les vents, qu'elle *se trouve* « repoussée du rivage auquel elle est opposée, c'est bien le « malheur de celui qui cherche un bien, et la faute des con- « trariétés de la fortune, et non en aucune manière celle du « donateur ou de sa libéralité.

198. « Les courtisans du roi accordent la grâce à ceux « qui, couchés la face tournée vers eux, convoitent le pro- « fit; mais les seigneurs ne *nous gratifient* qu'après des travaux « sévères.

199. « Ceux qui se tiennent au pied du seigneur des êtres « (*Çiva*), n'obtiennent d'abord autre chose que de la cendre; « mais ceux qui s'attachent à son taureau, quels jours heu- « reux ne se procurent-ils pas à jamais par l'acquisition de « l'or brillant ! »

200. « Mais en réfléchissant je ne vois en moi aucune faute « qui, remarquée par ce roi que j'ai servi, aurait pu lui faire « concevoir de l'aversion contre moi.

201. « Au reste, qui est-ce qui, arrivé auprès de lui sans « être honorablement présenté par un autre, pourrait, en se « donnant de la peine, recevoir pour récompense une faveur « qui l'oblige envers le maître?

202. « L'Océan change évidemment en perles précieuses « les gouttes d'eau qui, d'abord attirées par les nuages, en sont « *ensuite* retombées; il les reçoit, et, après qu'elles ont été « saisies par les bracelets des ondes, elles roulent comptées « à jamais dans son sein: C'est ainsi que souvent, traité avec « respect par un autre, un homme, quoique d'un mérite léger, « est honoré par les maîtres. »

203. Ayant fait ces réflexions, il négligea dans son service tout témoignage de respect. C'est dans cette contradiction

que tomba l'esprit de cet homme affaibli, quoiqu'il connût la vérité.

204. Quand la nuit eut cédé au matin, le roi, étant dans l'assemblée, ordonna au chambellan : « Que Matrigupta soit appelé ! »

205. Après que plus d'un chambellan eut couru, Matrigupta, semblable à un homme qui a renoncé à tout espoir, entra et s'approcha du roi.

206. Après qu'il se fut incliné plusieurs fois, le roi, par un signe de sourcils, lui fit donner un écrit par le chef des secrétaires.

207. Puis il lui parla lui-même : « Ami, connais-tu le peuple « de Kaçmîr ? vas-y, et présente cet ordre aux autorités *du* « *pays*.

208. « Maudit soit par moi quiconque lit cet écrit sur « la route ! qu'on y songe avec soin, et qu'on ne l'oublie « jamais. »

209. Ne connaissant pas l'intention du roi, ne soupçonnant que de la peine pour lui, il ne voyait dans cet ordre qu'un feu brûlant, et non la splendeur naissante d'un joyau.

210. Il répondit : « Ton ordre sera obéi. » Matrigupta étant parti, le roi resta sans fierté, comme auparavant, en conversation avec ses familiers.

211. On blâmait le roi en voyant partir Matrigupta, qui n'était pas pourvu pour le voyage, faible, incapable de supporter la fatigue, et sans amis.

212. Comment ! c'est quelque chose d'inconvenant de la part du roi, qui emploie cet homme si respectable dans une affaire qui regarde un homme du commun.

213. Ce roi peu raisonnable, connaissait sans doute cet

homme qui le servait jour et nuit, endurant la fatigue sans espoir, digne *d'être chargé* d'une affaire importante.

214. Le serviteur sert le maître en s'en ménageant les moyens, et celui qui connaît les circonstances, apprécie convenablement toute son habileté.

215. Désireux de son bien-être, pour se rassurer contre *Garuda*, le formidable ennemi des serpents, Sècha quitta au contraire son *ancien* bien-être, en faisant de son corps un lit pour servir à *Vichnu*, l'ennemi des Asuras; mais la pénible tâche de porter le fardeau de la terre qui n'a point de bornes, lui fut imposée par ce dieu, qui connaissait en lui la force de supporter la fatigue.

216. Mais cet homme habile, qui se voyait lui-même supérieur en talent parmi les hommes habiles qu'on lui comparait, n'a pas servi d'appui au roi.

217. Qui connaît mieux les circonstances? qui a montré plus de qualités que *ce Matrigupta*? et c'est ainsi que ce prince a honoré cet homme de mérite!

218. Le paon dit : « Le nuage, divertissant par une variété « de formes resplendissantes, quoique l'arc-en-ciel, qui est « l'arme de Çakra, ne soit qu'une forme insubstantielle, quand « il aura vu ma queue avec affection, quelle chose agréable « ne me fera-t-il pas! » Il dit et danse en étalant le cercle de sa queue. Cependant il ne lui laisse tomber que des gouttes d'eau. Mais laissons là le nuage : un avare, qu'est-il autre chose?

219. Cependant nul soupçon de la grandeur de son avenir ne s'élevait, sur le chemin, dans le cœur de Matrigupta qui voyageait dépourvu d'ambition.

220. Toutefois, excité aux attentes superbes par des pronostics qui annonçaient son bonheur, il ne ressentit aucune

lassitude, semblable au soleil, ce réceptacle des rayons expansifs, *qui marche sans cesse*.

221. Il vit, dans un rêve, sur le chemin, une bergeronette assise sur le devant de la crête d'un serpent; il se vit lui-même, monté sur le faîte d'un palais, après avoir traversé l'Océan.

222. Versé dans les çâstras, il pensa : « A cause de ces signes « qui m'annoncent du bonheur, la commission, dont m'a « chargé le roi, me produira du bien.

223. « Quelque petit que soit l'avantage que je puis acquérir « *d'abord* parmi le peuple de Kaçmîr, ne s'accroîtra-t-il pas « dans la suite à cause de la grandeur de ce pays infiniment « riche ? »

224. Ainsi les chemins traversés sans peine, les maisons hospitalières des habitants, et les bonnes réceptions favorisaient de pas en pas le voyageur.

225. Il vit enfin devant lui le mont Hima qui, revêtu de gazon, et d'arbres qui se balançaient, resplendissant comme un beau vase de lait caillé, se perdait dans les airs.

226. Des vents qui portaient les parfums de la résine de pin, et des gouttes de la Ganga, vinrent au-devant de lui *pendant qu'il s'approchait* des pays fertiles et renommés.

227. Il atteignit l'endroit appelé Kramavarta, et la ville de Kâmbuva, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Çûrapura.

228. Il entendit dans ce lieu, qui était rempli d'une population variée, que les grands conseillers de Kaçmîr s'y trouvaient pour certains motifs.

229. Alors, ayant déposé ses anciens vêtements, et s'étant habillé de robes blanches, il alla auprès d'eux pour leur présenter l'écrit du roi.

230. Comme pendant sa marche, des faucons annonçant sa fortune s'étaient levés, quelques voyageurs le suivirent pour voir les résultats de ces signes.

231. Les portiers, informés qu'un envoyé de Vikramâditya était arrivé, l'annoncèrent vite aux conseillers de Kaçmîr.

232. « Qu'il vienne, qu'il entre : » c'est ainsi qu'il fut dit de toute part. Il s'approcha librement de ces chefs réunis.

233. L'ayant reçu comme un premier ministre du roi avec des honneurs usités, ils le firent asseoir sur un siége distingué qu'ils lui assignèrent.

234. Ayant reçu ces honneurs, il fut interrogé par les conseillers sur l'ordre du grand roi, et leur présenta l'écrit lentement, et comme embarrassé par la timidité.

235. Après s'être incliné devant l'écrit du seigneur, secrètement réunis, ils l'ouvrirent, et l'ayant lu, ils dirent pénétrés de respect :

236. « Ton nom révéré est-il Matrigupta ? » — « C'est bien « lui, » leur répondit-il avec un sourire.

237. « Qui est-ce ? qui est là ? » Cest ainsi qu'on entendait dire de toute part. Alors on vit qu'on rassemblait les préparatifs du sacre du roi.

238. Puis, en un instant, agité par une grande multitude de peuple *qui faisait* un bruit confus et formidable, le pays ressemblait à une mer agitée.

Matrigupta. 239. Alors, placé sur un magnifique siége d'or, tourné vers l'orient, entouré des principales autorités, Matrigupta fut sacré roi *par l'ondoiement usité.*

240. L'eau de l'aspersion, qui découlait avec bruit de tout son corps, dont la poitrine était ferme comme un banc des montagnes de Vindhya, resplendissait semblable au torrent de la Rèvà.

241. Alors les peuples furent informés que le roi, ayant le corps baigné et oint, et tout revêtu d'ornements, était monté sur le trône royal,

242. Installé par le roi Vikramâditya, qui avait été prié de protéger cette terre lui-même. *On s'adressa à Matrigupta en ces termes :* « Gouverne-nous et ce pays comme si nous t'ap-« partenions.

243. « Des royaumes ne s'acquièrent pas à tout moment; « ne méprise pas, ô roi, ce pays comme devant être accepté « des autres.

244. « Comme les parents sont les auteurs de la naissance « qui s'obtient par les propres actions de *chacun*, ainsi « d'autres *tiennent* du roi l'autorité dans l'administration du « royaume.

245. « Cela étant ainsi, lorsqu'on s'adresse à quelqu'un en « disant, « Je suis à toi, » ne pense pas légèrement pour « cela, ô roi, ni de nous, ni de toi-même. »

246. Après qu'ils eurent prononcé ce discours, le roi Matrigupta, réfléchissant sur le bienfait du seigneur *Vikramâditya*, resta un instant souriant,

247. Et célébrant une fête avec une libéralité accrue par ce nouvel empire, il termina ce jour qui était comblé de bonheur.

248. Le lendemain, engagé par les conseillers à faire son entrée dans la ville, il dépêcha un ambassadeur, avec des présents merveilleux, à celui qui lui avait donné le royaume.

249. Sentant qu'il pouvait avoir un air de rivalité avec son maître à cause de la prospérité du pays, il éprouva de la honte dans son cœur, et se crut coupable.

250. Alors, après avoir appelé d'autres serviteurs pour montrer qu'il pensait au respect dû au maître, il lui envoya

pour présents quelques comestibles, quoique de peu de valeur.

251. Se retraçant ses vertus incomparables, les yeux remplis de larmes, il écrivit lui-même un sloka, et le lui envoya en particulier :

252. « Tu ne donnes pas un signe, tu ne prodigues pas des « louanges, tu n'annonces pas même ton intention de donner, « et *cependant* tu envoies de beaux fruits. Ta bonté bienfai- « sante, ô roi, se montre semblable à une pluie qui sans « bruit tombe d'un nuage. »

253. Après son entrée dans la ville, avec des troupes qui couvraient les rivages dans toutes les directions, il gouverna convenablement la terre comme s'il l'eût obtenue par succession régulière.

254. Les désirs de ce roi, dont l'âme était d'une juste élévation, ne connaissaient point de bornes en libéralité ni en activité; il était semblable à un fuseau *qui est toujours en mouvement.*

255. Bienfaisant, zélé dans la pratique des sacrifices pieux, répandant des offrandes, ce prince fut saisi de compassion en réfléchissant à la violence que l'on fait aux êtres vivants.

256. Il défendit la destruction de la vie dans toute l'étendue de son gouvernement, et, ayant pulvérisé de l'or et d'autres *matières*, il en fit des offrandes ainsi que de gâteaux de farine.

257. Quand un gâteau *de cette espèce* était distribué par le roi Matrigupta, qui ne sentait *son cœur* s'épanouir de contentement, et ses désirs satisfaits?

258. Ce prince qui avait connu la misère, était sage, affable et accessible à ceux qui désiraient obtenir du bien, plus que Vikramâditya lui-même.

259. Les agréments de la fortune de ce monarque brillaient d'un louable discernement, répandant du parfum parmi les sages.

260. Mentha, représentant devant lui un nouveau drame, la Mort de Hayagrîva, n'obtint pas de lui, d'un bout à l'autre, un seul mot d'approbation ou de critique.

261. Quand ensuite le poëte lui présenta son livre relié, le roi, de peur d'en gâter la beauté, mit un vase d'or dessous.

262. Bhartrimentha, le poëte, honoré de cette manière, crut le don de la fortune redoublé par cette appréciation des convenances *que le prince témoignait dans cette occasion.*

263. Il bâtit à Madhusudana (*Vichnu*), un sanctuaire appelé Mâtriguptasvâmi, et donna, dans la suite, des villages qui étaient situés au milieu des eaux comme habitation des Asuras.

264. C'est ainsi que, depuis son avénement au trône, ce roi sage gouverna la terre pendant quatre ans, neuf mois et un jour.

265. Dans le temps que *Pravaraséna,* le fils d'Andjanâ, réjouissait les mânes par le sacrifice *qui leur était dû,* au moyen de l'eau des lieux sacrés, il apprit comment le pouvoir suprême, dans son propre pays, avait été obtenu par Matrigupta.

266. La douleur *que lui causait la perte* de son père s'évanouit devant sa colère, comme les gouttes de la rosée nocturne *disparaissent* sur l'arbre devant la chaleur du soleil.

267. Il alla sur le mont Çrîparvata, où un siddha, nommé Asvapâda, dont le vêtement annonçait sa dévotion à Çiva, en lui offrant une racine bulbeuse pour aliment, lui parla en ces termes :

268. « Dans une naissance antérieure, ayant acquis le

« degré de siddha, je te fus préposé pour accomplir tes vœux.
« Je te demandai quel était ton désir? C'était la royauté qui
« te captivait.

269. « Ce n'est qu'avec difficulté que ton vœu s'accomplit.
« Ansi me l'a révélé le dieu dont la tête est ornée de l'astre
« qui réjouit la nuit.

270. « C'est moi, compagnon de Çiva, et siddha, qui te
« suis préposé pour accomplir tes vœux; mais ce n'est que
« dans une autre naissance que j'exaucerai le désir que tu as
« de régner.

271. « Le bienheureux Çiva, quand il se sera montré à toi,
« te placera dans un état fortuné. » Ayant parlé ainsi, il disparut.

272. Çiva, s'en souvenant d'après la parole du siddha, accorda sa présence à *Pravarasêna* qui, désirant de régner, pratiqua dans cette vue, pendant un an, une dévotion austère.

273. Il demanda la royauté qui, pour conquérir le monde, se prive du sommeil, à ce dieu qui, sous l'habit d'un ascète, accorde l'objet déterminé du désir.

274. Çambhu, désirant connaître la vérité, s'adressa à lui en ces termes : « Comment, négligeant la félicité suprême,
« désires-tu les jouissances trompeuses de la royauté? »

275. « Tu ne sais pas quelle peine de cœur cause l'état d'hu-
« miliation, à un homme d'une noble origine, dont l'âme
« immobile ne s'est acquis aucune sorte d'abstraction? »

276. Il répondit à Çambhu : « T'ayant reconnu sous le dé-
« guisement d'un pénitent, je dis : Certes, c'est toi-même, ce
« n'est pas le dieu qui est le précepteur du monde.

277. « Les grands dont on demande peu de chose, ac-
« cordent d'eux-mêmes bien davantage. Le libéral donna la

« mer de lait à celui qui, tourmenté par la soif, ne lui deman-
« dait que de l'eau. »

278. Alors Çiva, le maître de l'univers, le possesseur de la béatitude parfaite, ayant manifesté sa forme, répliqua en ces termes au suppliant :

279. « Cet homme, Asvapâda, te donnera en son temps,
« par mon ordre, un signe, messager du succès qui doit s'y
« joindre parmi les plaisirs du pouvoir royal. »

280. Ayant dit ces mots, le dieu disparut. *Pravarasêna* ayant observé ce qui est d'usage à un repas qui suit un jeûne, et ayant pris congé d'Asvapâda, alla dans son habitation désirée.

281. Alors, informé des nouvelles, renonçant à l'expédition contre Mâtrigupta, il parla ainsi à ses conseillers qui étaient venus auprès de lui :

282. « Mon désir me porte à détruire l'arrogant Vikramâdi-
« tya; mais je ne suis point animé de colère contre Mâtri-
« gupta. »

283. Qu'y a-t-il à faire avec des hommes qui, quoique odieux, sont cassés et incapables de supporter l'attaque? C'est envers ceux qui sont en état de la repousser, que le désir de la victoire a de l'éclat.

284. Ces lotus haïssent le lever de la lune, *parce qu'ils ne s'épanouissent qu'au soleil;* qui pourrait ne pas être d'accord avec eux? Déchirer appartient à la dent de l'éléphant destructeur, c'est bien là sa manière d'agir. Chose étonnante, que des hommes éminents, pour étendre la réputation de leur force, ressentent de la jalousie contre ceux qui ne sont pas leurs égaux, et qu'envers ceux qui excellent *en moyens,* ils quittent ouvertement toute l'animosité qu'ils sentaient s'élever *dans leurs cœurs!*

285. Le roi, ayant conquis le pays des Trigartas, apprit dans sa marche la nouvelle que Vikramâditya avait payé sa dette au temps.

286. Ce jour le souverain du pays ne fit que soupirer de douleur, sans se baigner, sans manger, sans dormir; il resta le visage baissé vers la terre.

287. Pravarasêna apprit un jour que Mâtrigupta, ayant quitté le pays, était sorti de Kaçmîr, et qu'il s'était arrêté non loin de lui.

288. Pravarasêna, soupçonnant qu'il avait été détrôné par quelques-uns des siens, le joignit avec une suite peu nombreuse.

289. S'étant incliné respectueusement, le râdja demanda d'une voix douce à Mâtrigupta qui, l'ayant reçu avec honneur, était assis à son aise, pourquoi il avait quitté le gouvernement.

290. Après un instant de silence, ayant soupiré, il lui dit en souriant : « Il est décédé, ô roi, le monarque vertueux par « qui nous possédions le pays.

291. « Tant que les rayons brillent sur la tête du soleil, « les points de l'horizon sont également éclairés : car autre- « ment, comment brillerait la pierre que l'astre ardent a « rendu un joyau? »

292. Ensuite le roi *Pravarasêna* dit : « Qui est-ce, ô roi, « qui s'est rendu coupable envers toi, de sorte que, dans le « désir de la vengeance, tu regrettes ce monarque *décédé?* »

293. Alors Mâtrigupta répondit, avec le sourire de l'indignation sur sa lèvre blanchie : « Une puissance plus grande « *même que celle que tu peux supposer,* ne saurait nous nuire.

294. « Celui qui, par la connaissance de la vérité, nous a

« attribué quelque mérite, n'a pas versé le beurre du sacrifice « dans la cendre, ni semé du grain dans un sol salé.

295. « Ceux qui se souviennent d'une faveur qu'ils ont « reçue, et qui, pénétrés de reconnaissance, parlent avec « soumission, quoique peu intelligents, obtiennent un rang de « leurs bienfaiteurs.

296. « Le joyau du soleil disparaît après la disparition du « soleil; le joyau de la lune, de même, s'éteint après l'extinc- « tion de la lune.

297. « C'est pourquoi, allant dans la ville sainte de Vârâṇasî, « fixant mon regard vers la béatitude du repos, je désire « faire l'abandon de tout, comme il convient à un homme « deux fois né.

298. « Sans mon maître, privé pour ainsi dire de la lampe « de pierres précieuses *qui m'éclairait*, je crains de voir la terre « elle-même éclipsée; comment parler encore de rechercher « les jouissances? »

299. Le sage Pravarasêna, ayant entendu le discours de Mâtrigupta, qui était un trésor de justesse, lui fit cette ré- ponse, également convenable :

300. « Certes, ô roi, cette terre divine, nourricière de tout, « et produisant des joyaux, resplendit parce qu'elle donne « naissance à tes semblables, hommes distingués par leur « libéralité et par leur reconnaissance.

301. « Qui est aussi louable par la connaissance de la vérité « que ce roi qui, seul dans ce monde inerte, a su t'apprécier « ce que tu vaux?

302. « Les routes de la reconnaissance seraient bien long- « temps restées sans aucune trace, si, ô sage, tu n'y avais pas « donné l'exemple toi-même.

303. « L'homme bas qui a reçu un bienfait, dit ordinaire-

« ment en lui-même : Si ma fortune n'était pas aujourd'hui « à sa maturité, pourquoi ne m'aurait-il jamais donné quelque « chose auparavant ? si ce n'était pas pour son propre avan- « tage, qu'aurait-il à faire à moi ? pourquoi ne porte-t-il pas « secours à ses parents malheureux ? s'il n'avait pas peur de « moi qui vois ses défauts, cet avare aurait-il laissé échapper « quelque chose ?

304. « Les bienfaits, quelque faibles qu'ils sont, poussent « cent branches, lorsqu'ils sont plantés par des gens vertueux « parmi ceux qui sont doués de qualités éminentes.

305. « Toi qui marches à la tête des hommes distingués, « honoré même par les connaisseurs de la vérité, toi qui, « semblable à un joyau éprouvé, te trouves en plein jour « apprécié par les gens de bien,

306. « Veuille donc nous être favorable ; ne quitte pas l'em- « pire ; que j'acquière aussi quelque renommée en me ran- « geant du côté des hommes de mérite.

307. « Reprends donc, seigneur, ce pays qui t'a été donné, « premièrement par Vikramâditya, et dernièrement par moi ; « reprends-le comme une épouse qui s'offre à ta main. »

308. Ayant entendu ce discours du roi, dont la conduite était généreuse et sans feinte, Mâtrigupta souriant, répondit avec douceur en ces termes :

309. « Sans l'énoncer *clairement*, on ne vient jamais à bout « de faire entendre ce qu'on doit déclarer ; quelle doit être « ma conduite, dans cette conjecture, sans transgresser les « bornes prescrites ?

310. « C'est pourquoi je m'expliquerai aujourd'hui, quand « même ce que je dis devrait paraître dur. Ta générosité, toute « sincère et droite qu'elle est, — je la refuse.

311. « Chacun se souvient de l'humilité où il a vu un autre

« dans des circonstances précédentes, et sent bien double-
« ment sa propre grandeur dans le moment présent.

312. « Tu penses à mon état antérieur; moi, je pense au
« tien; nous en sommes induits en erreur tous les deux, et ne
« connaissons pas nos sentiments mutuels.

313. « Ayant été roi, comment recevrai-je comme tel la
« dignité *que tu m'offres?* comment me dépouillerai-je tout d'un
« coup de tout ce que je *me* dois *à moi-même?*

314. « La grandeur de la générosité de ce roi s'éleva au-
« dessus du commun; comment un homme comme moi
« descendra-t-il jusqu'à être vulgaire pour la jouissance
« seule?

315. « Si déjà j'étais avide des voluptés, ô roi, comment,
« en gardant ma fierté, ne les restreindrais-je pas?

316. « Les bienfaits dont ce roi m'a comblé sont restés
« sans retour de ma part; maintenant la vieillesse, — il est
« certain, — s'est emparée de mes membres.

317. « Je dois suivre la route qui m'a été tracée par ce roi,
« et maintenir dans tout son jour la réputation d'avoir su dis-
« tinguer ce qui convient de ce qui ne convient pas.

318. « Comme cela doit se faire depuis que ce monarque
« est parvenu au dernier terme de sa gloire, ce n'est qu'en
« abandonnant toute jouissance, que je puis me maintenir
« dans l'union avec la vérité. »

319. A ces mots, il s'arrêta. Le roi lui dit alors : « Tant que
« tu vivras, je ne toucherai pas à ta propriété. »

320. Étant ensuite allé à Vârânasi, et ayant pris l'habit jaune, le sage Matrigupta, faisant l'abandon de tout, devint un yati.

321. Mais le râdja Pravarasêna, fidèle à sa promesse, envoya aussitôt à Matrigupta sa propriété complète de Kaçmîr.

322. Ce sage distribua sans délai aux indigents toutes les richesses qui lui étaient tombées *en partage*, et, subsistant d'aumônes, conserva sa vie pendant dix ans.

323. L'histoire de ces trois rois (*Vikramâditya, Matrigupta et Pravarasêna*) qui, semblables l'un à l'autre par leurs dispositions à la vertu, s'honoraient mutuellement, ressemble à l'eau de Ganga qui coule par trois canaux.

Pravarasêna. 324. Le râdja Pravarasêna, subjuguant ensuite des princes, et traversant des pays sans difficultés, s'est acquis la gloire d'un sage.

325. Son pouvoir suprême assura la tranquillité des provinces, et rappela *Agasthya, ce Muni* qui avait eu une cruche pour lieu de naissance, qui traversa des montagnes et but la mer.

326. Ses armées firent dessécher les feuilles des tamâlas et des palmiers, rendirent arides les bords de la mer, et flétrirent les visages des femmes ennemies.

327. Il causa, par l'écoulement du suc des tempes des éléphants guerriers, l'union heureuse de la Kâlindî avec l'Océan de l'est qui embrasse le corps de la Gangâ.

328. Ayant envahi Sâurachtra, il effectua la chute de ce royaume avec ses troupes qui marchaient sur le rivage, le long de la mer occidentale, et attaquaient les frontières des provinces.

329. Cherchant la gloire parmi les princes, bannissant l'amour et la haine *de son cœur*, cet Indra de la terre étendit au loin le triomphe de la justice.

330. Il ramena dans l'empire paternel dont il avait été chassé par ses ennemis, le fils de Vicramâditya, qui fut appelé Pratâpaçîlâ par les uns, et Çilâditya par les autres.

331. Alors, le trône *merveilleux* qui, appartenant à sa fa-

mille, avait été enlevé par les ennemis, fut par lui ramené dans la capitale même où Vikramâditya avait résidé.

332. Il vainquit sept fois, mais libéra toujours le roi Muni, qui, prétextant longuement différentes raisons, ne reconnaissait pas son autorité.

333. Lorsque, la huitième fois, il tâcha impudemment d'avancer une raison, le roi s'écria en colère : « Honte à toi, « animal ! qu'il soit mis à mort ! »

334. « Parce que je suis un animal, je ne dois pas être tué. » Ainsi dit l'homme saisi de peur, et il dansa au milieu de l'assemblée, en imitant le paon.

335. Le roi, voyant cet homme qui dansait et criait comme un paon, lui accorda la sûreté *de sa personne*, et un présent tel qu'on en donne à un danseur.

336. Après avoir conquis bien des pays, ce prince, petit-fils *de Pravarasëna*, résidant dans la ville de son grand-père, ressentit le désir d'en bâtir une de son nom.

337. Une nuit le héros, ce soleil des rois, en observant le rite des héros, sortit pour connaître le champ céleste et le lever des astres.

338. La multitude des étoiles, reflétées dans les joyaux du diadème du roi, lui servait, dans sa marche, de la plante qui garantit de l'influence du mal.

339. En se promenant il atteignit une rivière à l'extrémité d'un cimetière, où les arbres du triste rivage se montraient clairement à la lueur d'innombrables bûchers.

340. Alors apparut devant ce roi puissant, sur le rivage opposé, un spectre monstrueux qui, le bras levé, poussa un grand cri.

341. Le prince pâlit, et recevant ses regards enflammés,

resplendit semblable au mont Kulâdri, embrassé par la lumière d'un incendie.

342. Le génie de la nuit, riant immodérément, lui dit avec une voix forte dont l'épouvantable écho remplissait l'espace :

343. « Une fermeté parfaite est difficile à trouver, si ce « n'est en Vikramâditya, dont la vertu était si évidente, en « Çûdraka, et en toi, ô maître de la terre!

344. « Ton désir se trouve accompli, ô souverain du « monde! traversant ce pont, viens à mes côtés. »

345. Ayant parlé ainsi, le Rakchas, étendant son genou de la rive opposée, marqua l'eau de la grande rivière du passage d'un pont.

346. Le héros Pravarasêna, voyant le pont formé par un membre du corps du Rakchas, tira son poignard hors du fourreau,

347. Et, s'en servant pour couper la chair, il se fit un chemin en gradins, et passa à l'autre rive : c'est pourquoi l'endroit s'appelle encore aujourd'hui Kchurikâvâra, le passage du poignard.

348. Le monstre, après avoir indiqué au roi qui était à ses côtés, l'astre ascendant, lui dit : Quand tu auras vu demain « matin le projet de mon plan, bâtis la ville. » Ayant parlé ainsi, il disparut.

349. Le roi vit dans la ville de Çârîṭaka, qui était gardée par la déesse Çârikâ et par le yakcha, nommé Atta, le plan que le Vêtâla avait projeté.

350. Comme, par la force de la foi, il avait précédemment désiré la consécration du symbole du Maître suprême, Çiva, le dieu lui-même, le seigneur de la victoire, fendant le diagramme mystique, s'assit sur le siége sacré.

351. Ce symbole fut proclamé par le roi, qui connaissait

l'astre indiqué par le Vêtâla, sous le nom de son architecte qui s'appelait Djaya.

352. Ganesa, le seigneur de la terreur, qui, précédemment, avait sa face vers l'ouest, mu par la foi du prince, se tourna de lui-même vers l'est pour garantir le salut de la ville.

353. Cinq déesses, dont l'une, Sâdbhâvaçri, et chacune des autres ayant son nom distingué par le mot çri, furent établies dans cette ville par ce souverain.

354. Ce prince construisit aussi un grand pont sur la Vitastâ, et, depuis son temps, la construction de tels ponts de bateaux est célèbre.

355. Djayendra, l'oncle maternel du roi, éleva un édifice connu sous le nom du vihâra de Çridjayendra et du grand Buddha.

356. Un de ses ministres, appelé Môrâka, qui possédait Sinhala et d'autres îles, bâtit un temple qui, nommé d'après lui, fut une merveille du monde.

357. La capitale de ce monarque, dont les architectes étaient Viçvakarma et Maya, contenant trois millions et soixante mille maisons, fut anciennement célèbre.

358. Sur la rive droite de la Vitastâ fut aussi bâtie, par ce roi, une ville à laquelle différents marchés étaient attachés.

359. Là se trouvaient des palais qui touchaient le ciel; du haut de leurs sommets on voyait la terre, à la fin de l'été, rafraîchie par la pluie, et au mois de Tchaitra (*mars*), couverte de fleurs.

360. Où voit-on dans ce monde une autre ville aussi sainte et aussi fortunée, au confluent de deux rivières, composée de rues formées par des maisons de plaisir?

361. Nulle part ailleurs ne se trouve, au milieu de la ville,

105821

une montagne de plaisance d'où, comme de la route du ciel, s'aperçoit la beauté de tous les lieux.

362. Dans quel autre lieu les habitants prennent-ils, un jour de chaleur d'été, du haut de leurs maisons mêmes, l'eau de la Vitastâ avec de grands fragments de glace?

363. Là les rois déposent dans chaque temple de Dieu mille trésors, par lesquels s'achèterait la terre dont l'Océan forme le vêtement.

364. Ce roi, qui résidait dans cette ville et qui avait fait des rois ses sujets, vit s'écouler doucement soixante ans depuis son avénement à la souveraineté.

365. Sur son front marqué par l'empreinte du trident, ses cheveux blanchis par l'âge, faisaient naître l'illusion qu'on voyait les eaux de l'éternelle Gangâ errer dans la chevelure de Çiva.

366. C'est alors que, par ordre de Isâna, un brahmane kaçmirien appelé Djayanta, vint trouver Açvapâda.

367. Celui-ci lui dit : « Es-tu fatigué, ô voyageur? n'aurais-« tu pas le désir de voir un autre pays que celui-ci? Voici une « lettre qui doit être montrée à Pravarasêna. »

368. Ayant parlé ainsi, *Açvapâda* déposa la lettre. L'autre répliqua aussitôt: « Je suis épuisé par le voyage; je ne suis pas « en état de marcher une longue route. »

369. *Açvapâda* dit : « Baigne-toi aujourd'hui, parce que, « brahmane que tu es, tu as été touché par moi qui suis un « mendiant. » A ces mots, Djayanta fut jeté dans l'eau d'un grand étang voisin.

370. Les yeux ouverts, il se vit enlevé de sa place, et aperçut des serviteurs zélés occupés à chercher de l'eau pour le service du roi.

371. Ayant été plongé, il jeta, pour s'annoncer soi-même,

la lettre dans un vase de bain, qui, du fleuve, fut portée auprès du roi.

372. Tandis que le roi lisait la lettre qui était tombée du vase de ceux qui baignaient leur maître, Djayanta arriva auprès de lui.

373. *Le contenu de la lettre était* :« Ayant accompli ce qu'il « y avait à faire, ayant donné beaucoup, et joui des plaisirs, « l'âge étant venu, que te reste-t-il de plus à faire? viens et « monte au ciel de Çiva. »

374. Ensuite, ayant passé l'acte de donation et satisfait *les brahmanes* par une libéralité désirée, fendant le palais de marbre, il s'éleva dans l'air serein.

375. Il fut vu par le peuple, montant aux régions merveilleuses du Kâilâsa, à travers un ciel pur, entouré d'une splendeur *semblable* au lever d'un second soleil.

376. Les biens acquis par Djayanta, qui pratiquait une libéralité admirable, furent rendus purs par ses actions, *telles qu'étaient les donations* d'agrahâras, distingués par son nom, et d'autres choses.

377. Après avoir joui de la magnificence terrestre, distingué parmi les rois, il servit, revêtu de son même corps, à la cour *de Çiva*, du seigneur des êtres.

378. Dans le champ sacré, au palais du roi Pravarêça, on voit encore aujourd'hui la porte qui rivalise avec la porte du ciel.

379. Son fils Yudhichṭhira, qu'il eut de la reine Ratna- Yudhichṭhira.
prabhâ, devint râdja, et régna sur la terre vingt et un ans et trois mois.

380. Les ministres de ce roi, Sarvaratna et Djayaskandha, au nom desquels était ajouté le mot gupta, furent distingués pour avoir bâti des vihâras, des tchâityas et d'autres édifices.

381. Vadjêndra aussi, fils de Djayêndra, fut conseiller et bâtit un village, nommé Bhavatchtchhêda, qui était célèbre par des tchâityas et d'autres constructions.

382. Parmi ses principaux conseillers étaient aussi Dikkâmini, Mukhôtkirna, Vrittitchandana, Tchandraka et Kumârasêna.

Narêndrâditya. 383. Padmâvatî, sa femme, lui donna un fils, Narêndrâditya, appelé d'un autre nom Lakchana, qui bâtit un sanctuaire nommé Narêndrasvâmi.

384. Il avait aussi pour conseillers Vadjra et Kanaka, tous les deux fils de Vadjêndra, qui étaient vertueux et libéraux. Une autre de ses femmes s'appelait Vimalaprabhâ.

385. Ayant construit un grand édifice pour servir de dépôt d'archives, le roi puissant monta au ciel après un règne de treize ans.

Ranâditya. 386. Puis son frère cadet, Ranâditya, nommé par d'autres plus brièvement Tundjina, devint roi.

387. Sa tête qui, sans pareille dans ce monde, était marquée de l'empreinte d'une conque, portait l'incomparable splendeur du soleil intimement unie à l'astre dominateur de la nuit.

388. Son épée acérée tombait comme un orage dans les forêts des têtes ennemies, et les yeux de leurs femmes devinrent des sources intarissables de larmes.

389. Le feu de sa puissance sans exemple, pénétrant la terre, noya les yeux des femmes de ses ennemis dans des flots *de larmes*, et couvrit les temples de brins d'herbes.

390. Quand l'épée se joignait étroitement à sa main, ne s'élevait-il pas alors dans l'armée ennemie une danse étrange de troncs d'hommes sans tête?

391. Son épouse chérie s'appelait Ranârambhâ, d'une

forme divine, puissance *incarnée* de Vichnu, déesse d'une grandeur incompréhensible, descendue sur la terre.

392. Ce roi avait été, dans une existence antérieure, teneur d'une maison de jeu. Ayant été privé de tout son bien par des filous, il tomba dans une grande misère.

393. Il était déjà prêt à se suicider, mais il crut pouvoir regagner quelque chose : car les joueurs n'abandonnent jamais, même à la dernière extrémité, l'espoir de refaire leur fortune.

394. Il voulut voir, dans les montagnes de Vindhya, la déesse qui habite parmi les abeilles et n'est jamais vue en vain, désireux d'obtenir une grâce au péril de sa vie.

395. Il n'est pas facile de traverser un espace de cinq yôdjanas à un homme qui, pénétrant jusqu'à ce lieu, doit être déchiré par des abeilles et d'autres insectes dont la queue est armée de dards.

396. Quoique forcé de ne tenir aucun compte de son corps, cet homme prudent pensa cependant à une résistance, qui ne fut pas impraticable, contre ces animaux qui portaient des dards de diamant dans leur queue.

397. Après s'être couvert le corps, premièrement d'une armure d'acier, puis d'une peau de buffle, il se mit enfin une couche d'argile et de bouse de vache.

398. Ensuite ce voyageur, fermement décidé, se mit en marche, le corps comprimé dans une enveloppe d'argile séchée au soleil, semblable à une masse de terre.

399. Quittant la route directe dans le désir de conserver sa vie, il entra ensuite dans une caverne qu'une épaisse obscurité rendait épouvantable.

400. Alors sortit des trous un formidable essaim d'abeilles, étourdissant l'ouïe par le bruit de leurs ailes qui ressemblait aux sons de tambours funèbres.

401. Les abeilles, dont les yeux étaient blessés par la poussière d'argile sèche, non-seulement ralentirent leur attaque, mais furent même repoussées.

402. Ayant les yeux obstrués par la poussière, ces insectes à six pieds s'envolèrent *pour un instant*, mais tombèrent de nouveau sur lui pour briser l'enveloppe d'argile.

403. Par degrés, les abeilles violentes détruisirent, en la mettant en pièces, l'armure d'argile du voyageur qui, sur son chemin, avait traversé trois yôdjanas.

404. Quand ensuite ils se mirent à frapper à plusieurs reprises la peau de buffle, il se fit un bruit horrible inspirant de la terreur.

405. Ayant parcouru quatre yôdjanas et demi, il sut, par le tintement causé par les abeilles, qu'elles avaient atteint sa cuirasse d'acier.

406. Alors, courant, il perdit son armure, qui fut violemment brisée par les abeilles, mais non pas sa fermeté.

407. N'étant éloigné que d'un gavyûti (*deux mille brasses*) du temple de la déesse, cet homme intelligent persévéra, et courut en chassant les abeilles avec ses mains.

408. Alors la chair déchirée par les abeilles, ne gardant que les os et les tendons de son corps, protégeant ses yeux de ses mains, il atteignit l'autel de la déesse.

409. L'attaque des abeilles ayant cessé, il put voir distinctement, et, l'esprit troublé, tomba aux pieds de la déesse qui était devant lui.

410. La déesse toucha de sa main les membres de cet homme qui n'avait qu'un faible reste de vie, pour le ranimer, en donnant de la beauté à son corps.

411. Ayant recouvré instantanément sa vigueur, par le

toucher de sa main divine qui répandait du nectar, il jeta les yeux autour de lui.

412. La déesse, qu'il n'avait fait qu'apercevoir à son entrée, revêtue d'une forme terrible, assise sur le bord du dos d'un lion, il ne la vit plus ainsi.

413. Il vit de nouveau, au bord d'un étang, parmi les lianes d'un jardin, se tenir une femme d'une belle couleur foncée, aux yeux de lotus,

414. Qui portait un précieux collier de perles, qui tenait les mains jointes sur son sein élevé, et dont le corps était orné de jeunesse, et des fleurs d'une beauté inappréciable.

415. Une couleur rouge décorait ses pieds, lesquels, marchant avec peine, exerçaient chaque jour, pour ainsi dire, une austère dévotion, pour voir son sein qui interceptait la vue de son visage.

416. Ses cheveux étaient noirs, ses lèvres avaient l'éclat du fruit de Bimba, son visage égalait la beauté de la lune, sa taille *était mince comme les flancs* d'une lionne, sa forme heureuse s'offrait comme toute divine.

417. Voyant, au milieu du désert, cette femme d'une beauté sans tache, dans la fleur de la jeunesse, il se sentit entraîné par le désir invincible de la posséder.

418. Elle, qui était une Apsarâ, déesse par sa nature, brillait devant lui, gardant sa fierté qu'elle cachait sous l'aménité et la grâce de sa forme.

419. Elle lui dit, avec la douceur de la compassion : « Tu « es fatigué du long voyage, ami; respire un peu, et *ensuite* « demande une grâce convenable. »

420. Il lui répondit : « Ma lassitude a disparu à ton aspect; « si tu n'es pas une déesse, comment peux-tu m'accorder une « grâce ? »

421. Elle répliqua : « O bon homme, quelle est l'erreur de « ta pensée ! que je sois une déesse ou non, je suis toujours « en état de t'accorder une grâce. »

422. Après s'être fait ainsi donner la promesse de l'accomplissement de son désir, écartant bien loin toute convenance, il demanda la possession de sa personne.

423. Elle lui dit : « Homme mal inspiré, que ta demande « est inconvenante ! Demande quelque autre chose, car je suis « celle qui habite parmi les abeilles. »

424. Quoiqu'il reconnût la déesse en elle, son esprit cependant n'y fit aucune attention : car son imagination captivée se trouvait sous l'empire de sa vie antérieure.

425. Il lui dit : « O déesse, si tu désires que tes paroles « soient vraies, réalise ma demande : je n'aspire pas à autre « chose. »

426. Quand une odeur s'est une fois attachée à une personne, ne fût-ce que celle de quelques grains de sésame, elle ne s'évapore que longtemps après.

427. « Que tu sois déesse ou épouse de Çiva, épouvantable « ou resplendissante *de beauté*, telle que je t'ai vue précédem- « ment, telle même tu t'offres à mes yeux. »

428. Quand elle vit que, parlant ainsi, il était inébranlable dans sa résolution, elle lui dit, pour le satisfaire : « Ce sera « dans une autre existence.

429. « Les dieux, lorsqu'ils prennent la nature des mortels, « ne peuvent pas s'unir avec eux; va donc, homme d'une « volonté perverse. » Ayant parlé ainsi, elle disparut.

430. « Je ne renaîtrai pas en vain *par la puissance* de cette « déesse. » Pensant ainsi, et sautant du haut d'une branche de figuier sacré, au confluent de deux rivières, il quitta son corps.

431. Il naquit sur la terre comme Raṇâditya, elle comme Raṇarambhà. Quoique sous une forme mortelle, elle ne perdit jamais le souvenir de son origine primitive.

432. Le râdja du pays de Djòla, nommé Ratisêna, occupé d'une cérémonie religieuse en l'honneur de l'Océan, reçut du milieu des flots la déesse qui brillait comme une file de perles.

433. Le roi refusa aux princes mêmes qui la recherchaient en mariage, cette fille qui, dès son enfance, révélait dans ses discours son origine divine, et qui, ornée de jeunesse, était digne des dieux.

434. Quand le ministre du roi Raṇâditya se présenta comme ambassadeur *pour ce même objet*, elle dit *à son père nourricier* qui voulait donner un refus : « Ce parti est excellent. »

435. Après qu'elle eut révélé son origine par rapport *à Raṇâditya*, le père l'envoya sans délai dans la maison du roi Kulûta, son ami.

436. Raṇâditya, comblé de joie, étant allé dans le pays lointain, et l'ayant épousée, l'amena comme la reine de ses appartements secrets.

437. Étant une grande déesse, et craignant l'attouchement d'un mortel, elle le charma d'une telle illusion, qu'elle ne fut jamais touchée *par lui*.

438. Elle forma, dans le lit du Râdja, un fantôme de femme qui lui ressemblait, et elle-même, sous la forme d'une abeille, sortait chaque nuit.

439. Le grand souverain fit bâtir, par des architectes, deux magnifiques édifices, qui portaient son nom et celui de la reine, ainsi que deux lingas de pierre.

440. Le lendemain, quand les préparatifs de la consécra-

tion de ces deux lingas furent achevés, un certain astrologue, venu de l'intérieur du pays, les trouva défectueux tous les deux.

441. Cet homme, éclairé par la science, disait toujours que le fondement couvert de ces deux lingas érigés, consistait de fragments de marbre, *mêlés* de grenouilles.

442. La reine, voyant par elle-même d'un œil divin, dit alors au roi qui était troublé par les obstacles qui s'opposaient à la consécration, et embarrassé de ce qu'il y avait à faire :

443. « O roi, Pradjâpati, faisant jadis les fonctions de « sacrificateur au mariage de la fille du mont (Himalaya), « honora le dieu primitif par *l'offrande* du vase de sacrifice.

444. « Le dieu à la chevelure pesante, *Çiva*, voyant l'image « de Vichnu honorée par Pradjâpati, crut alors que la forme de « Çakti, sans Çiva, était sans force.

445. « Après avoir amoncelé les joyaux, apportés par les « Suras et les Asuras qui avaient été invités, il en forma lui- « même un linga qui fut honoré dans le monde.

446. « Dans la suite, Râvana lui-même enleva cette image « de Vichnu, et ce linga qui était vénéré par Içâna, et qui « fut trouvé digne de la vénération du créateur des êtres. « (Brahma).

447. « Ces deux objets sacrés furent longtemps révérés « à Lâṅka par Râvana même, et, après sa mort, enlevés par « les singes. . . . .

448. « Ces singes, sans raison par leur nature d'animal, « habitant près *du lac* de Mânas, quand leur zèle se fut peu « à peu éteint, portèrent ces deux divinités vers la partie sep- « tentrionale *du lac* Mânasa.

449. « Demain tu les verras sans doute, quand elles auront

« été recouvrées de ce lac par moi, et élevées par des artistes « habiles.

450. « Accomplis alors leur consécration. » Ayant parlé ainsi au roi, la reine entra dans ses appartements, et pensa aux siddhas qui traversent les airs.

451. La déesse n'eut pas plutôt pensé à ces génies, qu'ils arrivèrent par son ordre, et ayant tiré de l'eau les deux dieux Hari et Hara, ils les placèrent dans le palais du roi.

452. Le peuple, en voyant le matin Hara et Nârâyaṇa couverts de fleurs divines dans le palais du prince, fut saisi du plus grand étonnement.

453. Tout étant préparé pour la consécration du linga, le roi, *par l'assistance* de la grande déesse (*Durgâ*), s'y montra aussi zélé qu'auparavant dans l'inauguration du dieu du combat.

454. Par le pouvoir de Ranârambhâ, le seigneur du combat, ce dieu, fertile en miracles, lui-même, en fendant le cercle mystique, entra dans le siége.

455. Ce dieu, existant par lui-même, distributeur des richesses, pour faire connaître sa puissance, fit donner par le roi des villages à ses adorateurs.

456. Un siddha, nommé Brahma, qui demeurait caché, ayant été reconnu par la reine au moyen d'un acte de dévotion abstraite, fut employé par elle pour faire la consécration de ces deux divinités.

457. Ce siddha, qui traversait secrètement le ciel et connaissait bien les rites, après avoir placé le seigneur du combat, en fit la consécration.

458. Le peuple vit alors que Çiva lui-même descendait sur son siége. La tradition s'en conserve encore aujourd'hui dans la mémoire de quelques personnes.

459. La reine, en instruisant le siddha, le rendit distingué

parmi les théologiens, un brahmane excellent, suprême, semblable à Brahma lui-même.

460. Des sanctuaires sous le nom de Raṇârambhâ et de son époux, furent érigés par ce couple royal, ainsi qu'un collége d'adorateurs de Çiva, sous la direction de Pradyumna.

461. Un hôpital digne d'éloge, pour la guérison des malades, et une image de la déesse Senâmukhî, pour calmer toute inquiétude, furent aussi élevés par le roi.

462. Il construisit aussi dans le village de Sinhaṛôtsika, un sanctuaire au soleil, lequel, sous le nom de Raṇapurasvâmi, acquit une renommée répandue partout.

463. Amritaprabhâ, une des autres femmes de ce roi, bâtit un Amṛitêçvara, à la droite *de Çiva*, du dieu du combat.

464. Elle plaça aussi une belle image de Buddha dans le vihâra qui fut élevé par Binna, l'épouse du roi Meghavâhana.

465. La reine *Ranârambha* présenta un jour au roi, qui lui était dévoué avec tendresse, un mantra qui donnait l'empire sur les régions inférieures, *appelé* hâṭakêçvaram, *ou dominateur de l'or.*

466. Elle pensa en le lui donnant: « Que la possession de « ma personne ne lui soit pas inutile. » Il le conserva pendant bien des années de sa vie.

467. Ayant rencontré de la peine sur la route difficile du désir, il s'était dirigé ensuite vers le rocher de Nandi, et trouva enfin, pendant beaucoup d'années, ce qu'il désirait dans l'accomplissement du mantra.

468. Par les avertissements de sa fin, *qu'il recevait* dans ses songes, il eut la certitude de sa dissolution; c'est pourquoi, fendant l'eau de la Tchandrabhâgâ, il entra dans la caverne de Namutchi.

469. La caverne étant restée ouverte pendant vingt et un jours, le roi y étant entré, devant les habitants de la ville, obtint la possession de la jouissance de la femme de Dâityas.

470. Après avoir été roi pendant trois cents ans, il joignit le seigneur de Pâtâla, *empire* infini, digne de la vénération *qu'inspire* le repos éternel.

471. Comme le roi était allé avec sa suite auprès de l'époux du fils de Diti, la reine, qui était une énergie de Vichnu, passa dans Çvètadvîpa (*l'île blanche*).

472. Parmi plusieurs familles royales, il s'en trouva deux dans lesquelles deux rois mirent le comble à leur grand amour pour leurs sujets :

473. *Savoir :* dans celle de Raghavas, ce fut Râma, et dans celle de Gonarda, Raṇâditya. Lors même qu'ils jouissaient de la béatitude de l'autre monde, les sujets de l'un et de l'autre en possédaient une part.

474. Le fils de ce puissant conquérant du monde, fut Vikramâditya, comparable en puissance au dieu Vichnu, qui, en trois pas, mesura les trois mondes. Il érigea un vikramêçvaram. Vikramâditya.

475. Ce roi, semblable à Indra, gouverna la terre avec ses deux conseillers, Brahma et Galûna, pendant quarante-deux ans.

476. Brahma fonda un collége de théologie; Galûna, libre de toute mauvaise action, bâtit un vihâra avec son épouse, qui s'appelait Ratnâvalî.

477. Le successeur de ce roi fut son frère cadet, Bâlâditya, roi d'une grande puissance, fléau de ses ennemis. Bâlâditya.

478. Sa puissance *ambitieuse*, accompagnée d'une soif immodérée *comme serait celle excitée* par un breuvage de la mer

salée, inonda les visages des femmes ennemies d'un déluge de larmes.

479. Les colonnes de ses victoires se voient encore aujourd'hui le long de la mer orientale, comme châtiments de l'astuce, de la cupidité et de l'orgueil de ses ennemis.

480. Distingué par sa majesté, après qu'il eut conquis le pays de Bagkâla, il bâtit, pour demeure des Kaçmiriens, un asile appelé Kâlamvya.

481. Parmi les Kaçmiriens, le roi bâtit dans le royaume de Maḍava, un agrahâra des Brahmanes, appelé Bêdara, qu'il enrichit de biens.

482. Son épouse, aux lèvres de Bimba, nommée Bimbâ, érigea un Bimbêçvaram, dédié à Hara, qui bannit le malheur en amenant la prospérité.

483. Ses trois frères, Kagkha, Çatrughna et Malava, furent ses conseillers; ils habitaient parmi des colléges, et construisirent des ponts.

484. La fille de ce roi, appelée Anaggalêkha, fut douée, d'une perfection qui était une merveille du monde, semblable à la pleine lune au milieu de l'océan de l'amour.

485. Un prophète dont la science n'était pas vaine, voyant à côté de son père cette princesse aux yeux de gazelle, qui avait toutes les marques *de sa haute destinée*, parla clairement en ces termes :

486. « Ton gendre sera le vase de la jouissance du monde, « et, après ta fin, possédera la souveraineté de tous ceux qui « sont nés dans la famille de Gonarda. »

487. Le roi qui ne voulait pas la domination de la postérité de sa fille, fut excité à vaincre le destin par un effort de son génie.

488. Il réfléchit : « Donnée en mariage à une famille qui

« n'est pas d'origine royale, elle ne saisira pas l'empire. » C'est pourquoi il ne voulut accorder sa fille à aucun prince.

489. Le roi choisit ensuite pour gendre Durlabhavarddhana, de la classe des écrivains, habitant d'Asvaghâma, seulement à cause de sa belle figure.

490. Le prince ne savait pas que cet homme, dont la mère s'était unie, après le bain, à un nâga de la race de Karkôta, était né destiné à l'empire.

491. Ceux qui sont fiers de leur science, désignent un homme comme incapable, tandis que c'est justement à lui que la divinité, *comme si c'était par* désir de vaincre, dans sa faveur, accorde l'avantage.

492. Le soleil, maître du jour, est l'objet de la dérision de l'envie, lorsque, regardant vers le couchant, laissant de côté les planètes, il cède sa lumière au feu, sachant de quoi il est capable, quand même, drapeau de la fumée, il ne lui ressemble pas.

La flamme ne connaît pas son origine divine, savoir, qu'elle provient d'un autre; et les lampes, qui naissent d'elle, oublient de même, par leur servilité au monde, l'astre aux rayons pénétrants.

493. Durlabhavarddhana, tendant, avec la prudence qui suit la fortune, vers ce qui est conforme à la morale, devint agréable à tous les yeux.

494. Le beau-père fit, par degrés, parvenir son gendre qui, resplendissant de sagesse, fut appelé Pragnâditya, à la gloire, et à une prospérité qui égalait celle de Kuvêra même.

495. Cependant la fille du roi, rendue insolente par l'amour de son père, et par l'ivresse qu'inspirent la jeunesse et d'autres agréments, n'estima point son époux comme elle devait.

496. La société des femmes licencieuses, des jouissances, l'entourage de jeunes gens, la maison paternelle, la molle indulgence de l'époux, — comment n'auraient-ils pas gâté ses dispositions!

497. Anaggalêkhâ fut possédée par le conseiller Kaṅkha, qui, par l'effet de ses regards continuels, pénétra peu à peu dans son cœur.

498. Ayant perdu respect, crainte et pudeur, par l'habitude des plaisirs secrets de l'amour, elle gagna de jour en jour plus de hardiesse et de goût pour son amant.

499. Ce ministre s'étant, au moyen de sa libéralité et de son pouvoir, assujetti tous les domestiques, se divertissait avec elle, selon son désir, dans les appartements secrets.

500. Le sage Durlabhavarddhana s'aperçut peu à peu, par des signes d'indifférence qu'elle laissait percer envers lui, de la profonde corruption de son caractère.

501. Au milieu de ses amies elle riait en secret; elle pâlissait à la vue de son époux, et portait des regards soudains en souriant, sur la route, au devant de celui *qu'elle attendait.*

502. Son mari était-il en colère? elle montrait son manque de respect *par les mouvements* des bords de son voile, de son menton, de ses yeux et de ses sourcils; parlait-il d'un ton sévère? elle fixait ses regards avec un sourire sur lui.

503. Affligée par ses qualités louables, elle se plaisait aux louanges des ennemis de son mari; s'apercevait-elle de son désir de s'entretenir avec elle?—elle liait conversation avec ses amies.

504. Elle détournait le cou de ses baisers, elle soustrayait son corps à ses embrassements, elle ne partageait pas sa jouissance; dans son lit elle affectait le sommeil.

505. Ainsi se montre souvent une femme qui, pour de l'amour, a vendu sa raison, révélant le changement *qui se fait en elle*, par le démon de la dépravation qui l'a pénétrée.

506. Dépérissant du corps à cause du chagrin que lui causait la perversité secrète de son épouse, Durlabhavarddhana, pour en obtenir la certitude, entra une nuit dans son appartement retiré.

507. Il vit sa femme, abandonnée au sommeil que la lassitude de la jouissance avait facilement amené, collée pour ainsi dire au sein de l'adultère.

508. Ses seins élevés indiquaient par leurs haletantes palpitations dont la violence n'était pas encore calmée, l'instant récemment écoulé de la jouissance.

509. Lorsqu'il vit dans un pareil état cette femme qui n'aurait pu éviter la colère même de tout autre homme, il fut enflammé d'indignation.

510. Poussé à frapper par la colère, il en fut retenu par la réflexion. Comme s'il avait déjà porté le coup, et comme s'il en était revenu à lui-même, il réfléchit :

511. Ainsi, semblable à une mer agitée, son courroux impétueux fut puissamment ramené au calme par la digue dont la raison l'a entouré.

512. Honneur à lui ! Quel autre est compté dans le nombre de ceux qui se sont domptés eux-mêmes, si ce n'est lui qui a calmé *en son cœur* la douleur aiguë du poison de la rancune accumulée !

513. Il réfléchit : « Hélas ! qu'ils sont pernicieux ces efforts « qui suivent la passion, par laquelle sont emportés les hommes « bas, dépourvus de jugement !

514. « La femme est bien un objet des sens, et, comme tel,

« ne diffère pas des autres objets des sens : il sont donc tous « semblables; pourquoi alors exciterait-elle la colère de ceux « qui sont devenus maîtres d'eux-mêmes ?

515. « Qui est-ce qui est capable de maîtriser les femmes « qui sont inconstantes par leur nature ? et, en les maîtri- « sant, que gagne-t-on qui soit digne de la pensée des gens de « bien ?

516. « Si la rivalité des hommes passionnés, qui est comme « celle de deux chiens qui se disputent le même objet, méritent « de l'estime, quelle chose doit ensuite être méprisée ?

517. « Quel est l'intérêt personnel que les hommes sages « peuvent prendre à des femmes aux yeux de gazelle ? si déjà « ils n'en prennent plus à leur propre corps, comment le pla- « ceraient-ils ailleurs ?

518. « Quand même, pour avoir excité mon indignation, « elle me paraîtrait mériter la mort, dois-je, pour cela, oublier « que la passion est la racine de l'arbre du regret ?

519. « L'arbre de la passion, dont la racine se plonge dans « les sept régions de Pâtâla, comment sera-t-il déraciné, si l'on « n'a pas détruit la haine qui l'attache à la terre ?

520. « En effet, cette haine arrogante est vaincue par le « sage, par qui le nom même de la passion est anéanti dans « un instant.

521. « Après avoir vu, avec des yeux éclairés par le ciel, le « remède salutaire des attraits sensuels, on doit vaincre pre- « mièrement l'envie, puis la passion, et le désir s'enfuit de « lui-même. »

522. Ayant fait ces réflexions, il écrivit ces mots sur le bord de la robe de Kaṅkha : « Quoique méritant la mort, tu n'as « pas été tué; tu dois cependant t'en souvenir : ainsi te le « conseille cet homme. »

523. Quand Durlabhavarddhana se fut retiré doucement, sans être vu de personne, le ministre, sortant de son sommeil, vit et lut ces paroles.

524. Kaṅkha, touché de la générosité de celui qui lui avait laissé la vie, bannit alors de son cœur la pensée d'Anaṅgghalêkha, et ne songea qu'à prouver sa reconnaissance.

525. Ce n'étaient plus les cinq flèches du dieu de l'amour qui engageaient son âme, mais bien la sollicitude du désir de lui rendre un service convenable; ce fut le bienfait reçu qui, s'offrant toujours à ses yeux, chassa son sommeil, et nullement la fille du roi.

526. Après avoir été, pendant trente-sept ans et quatre mois, un joyau célébré sur la tête des rois, Bâlâditya, répandant de la splendeur autour de lui, le front marqué par le croissant de la lune naissante, passa dans l'autre monde.

527. Le dernier rejeton de la famille étant mort précédemment, la ligne de Gonarda s'éteignit et se perdit, semblable au lotus que la dent d'un éléphant a rompu, ou dont la tige pleine de fibres a été détruite par un torrent d'eau survenu impétueusement.

528. Khaṅka reconnaissant, ayant dissipé l'opposition ennemie causée par les principaux conseillers, fit alors exécuter publiquement, d'après l'usage, l'ondoiement royal désiré au moyen d'eaux pures, qui, puisées d'un lieu sacré, furent versées d'un vase d'or sur la tête du gendre du roi.

529. Issu d'une famille de Karkòta, il devint un maître très-puissant de bras, soulevant la terre; roi, dont le diadème, semblable à la crête qui surgit sur la tête d'un serpent, était parsemé de grains de perles brillantes; il était resplendissant de majesté, orné de guirlandes d'une multitude de lotus d'or, confusément posés sur lui; il avait le cœur épanoui de

bonheur; il faisait les délices de ses parents et de ces autres porteurs d'une crête de serpent.

530. Comme alors la famille royale de Gonarda était éteinte, la terre se posa fermement dans la race très-pure de serpents de Karkôta, de même que le fleuve des immortels fit sa descente par la route de la béatitude céleste, qui lui était depuis longtemps connue, sur la tête de Çambhu, du maître de trois mondes.

Fin du troisième livre du Râdjatarangiṇî, composé par Kalhana, fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kaçmîr, contenant l'histoire de 10 rois, faisant partie de 53 rois du commencement; 530 slokas [1].

[1] L'édition de Calcutta porte 525 slokas.

LIVRE QUATRIÈME.

1. Que le corps de Sthânu détruise vos malheurs, ce corps qui, sans obstacle et sans marque distinctive, est uni au corps de la fille du mont (*Himalaya*); ce corps en qui resplendit la chevelure du serpent, entrelacée avec la boucle de cheveux de Parvati, laquelle, luisante, noirâtre et recourbée, *ressemble* à une couleuvre femelle; ce corps qui est comme confondu avec la forme de son épouse chérie.

2. Durlabhavarddhana obtint le pays avec la fille du roi, qui était le seul reste de la famille *souveraine*, et comme monarque, devint par degrés un vase de joyaux et de rejetons *nombreux*. Durlabhavarddhana.

3. L'épouse du roi, puisque son seigneur avait caché sa faute, partageant également fortune et rang avec lui, bâtit un vihâra, appelé la demeure du dieu de l'amour.

4. Le fils du roi, nommé Mahlaṇa, réfléchissant que déjà, dans son enfance, un prophète lui avait prédit une vie courte, érigea un sanctuaire appelé Mahlanasvâmiṇam.

5. Tchandragrâma, situé au delà du mont Viçôkakôṭa, fut donné par le roi généreux aux Brahmanes choisis.

6. Ce grand dominateur de la terre, après avoir consacré à Çrînagari un sanctuaire appelé Durlabhasvâmiṇam, à Hari, mourut dans la trente-septième année *de son règne*.

7. Son fils Durlabhaka, dont la mère était Anaggadevî, gouverna ensuite la terre, en roi sage, semblable à Indra.

8. Il porta aussi le nom de Pratâpâditya, nom qui fut conservé toujours dans la famille, comme nom du père de sa Pratâpâditya.

mère, puisque c'est par elle (*Anaggalêkha*) que Durlabhavardhana devint le gendre du roi.

9. Son ministre Oḍa qui, après avoir reçu des biens de Kuvêra, estima cependant la vertu comme richesse, bâtit des agrahâras, qui furent nommés d'après Hanuman.

10. Distingué par la longueur de ses bras, ce roi, qui domptait les ennemis par sa puissance, bâtit une ville nommée Pratâpapurâ, qui rivalisait avec la ville de Maghavan (*Indra*).

11. Un marchand, appelé Noma, natif de Râuhita, habitait son pays qui était rempli d'une multitude confuse d'autres marchands, venus de différentes contrées.

12. Cet homme, d'une grande vertu, bâtit un collége qui, destiné à de saintes études, et nommé d'après lui, devait servir de demeure à des Brahmanes natifs du pays de Râuhita.

13. Ce marchand fut, un jour, par la faveur du roi, invité au palais royal, et pendant un jour, traité avec des honneurs qui ne sont dus qu'aux princes.

14. Le matin, interrogé amicalement par le roi, s'il s'était bien porté, il répondit : « J'ai senti un mal de tête que m'a « causé la suie des lampes. »

15. Quelque temps après, le roi fut fêté par ce négociant, et demeurant dans sa maison, il vit, la nuit, des pierres précieuses servir de lampes.

16. Le râdja, ainsi traité pendant deux, trois jours, fut étonné d'une telle profusion de magnificence et de richesse.

17. Un jour, le roi vit, dans le palais, la femme de ce marchand, nommée Çrînarêndraprabhâ, dont les formes étaient attrayantes, et dont le visage égalait la lune en beauté.

18. Semblable à la félicité personnifiée du dieu de l'amour et de la maison, elle paraissait avec grâce porter péniblement ses flancs et ses seins qui ressemblaient à des vases remplis d'eau.

19. Voyant cette femme, d'une beauté irréprochable, se promener sans crainte dans la partie retirée du palais, le roi fut touché de désir.

20. Elle aussi, regardait, de ses grands yeux, la tête un peu tournée de côté, le maître de la terre, qui était vu de même par ses autres amies.

21. Elle aussi, soit par le lien d'un amour qui avait eu lieu dans une vie précédente, soit en obéissant au dieu qui naît dans les cœurs, elle lui livra, par ses regards, son âme qui s'était dévouée à lui.

22. Au même instant, quoiqu'il ne l'eût jamais touchée, quoiqu'il ne l'eût jamais connue, il se sentit comme en contact avec celle qui, en le joignant, l'avait pénétré du nectar de la félicité.

23. Un moment cachée par une colonne du palais, elle s'en alla tournant son visage vers le roi et le regardant à plusieurs reprises.

24. Le souverain, quoiqu'il eût captivé le cœur de la belle femme, partit cependant lentement vers son palais, les yeux appesantis par le souci.

25. Alors, fixant ses yeux et ses pensées sur cette beauté, il sentit son corps dépérir en même temps que le bonheur de ses appartements secrets *disparut*.

26. Ensuite il réfléchit : « O chagrin honteux ! dans le « jardin de ce cœur s'est élevé cet arbre venimeux, portant *le* « *fruit* du malheur, appelé passion.

27. « Hélas, c'est donc là l'heureux état de la passion

« qui, après avoir conquis l'âme, a banni loin d'elle le juge-
« ment et les autres amis *comme s'ils étaient* ses ennemis!

28. « Un bon roi qui respecte les familles doit décider
« *en lui-même, et se dire :* Ce qui est contraire à la bonne mora-
« lité, est intolérable en moi.

29. « Dans un pays où le roi même enlève les femmes de
« ses sujets, qui est-ce qui, dans ce pays, voudra s'arrêter
« dans la transgression de la morale! »

30. Faisant ces réflexions, le roi n'était capable d'oublier ni la route des hommes vertueux, ni la femme aux grands yeux.

31. Le marchand, homme de bien, après en avoir été informé par les autres, parla en ces termes, dans un endroit retiré, au roi qui, épuisé par une longue maladie, touchait à la mort :

32. « Comment as-tu été réduit à un tel état? es-tu ar-
« rêté par la loi? que n'est-il pas permis de faire à un être
« vivant qui est en danger de son existence?

33. « On a entendu dire que l'abstinence même de ceux
« dont les maximes sont estimées par les sages, dans les cas
« douteux de la loi, a fléchi en pareille occasion.

34. « Il ne convient pas d'abandonner son corps, même
« par amour de la gloire; la renommée, *toute* répandue *qu'elle*
« *est*, n'est pas un remède pour les oreilles des morts.

35. « Ne fais pas attention à moi, lorsqu'il s'agit de ta sa-
« tisfaction, ô roi! quand ma vie même ne doit compter pour
« rien, comment, pour des objets des sens, dois-je perdre
« des paroles?

36. « Si même, après ce discours, tu n'acceptes pas cette
« femme, qu'alors devenue une danseuse, elle soit prise d'un
« temple où, experte dans l'art de la danse, elle sera placée
« par moi. »

37. Excité de cette manière par l'époux, et en même temps par le dieu qui naît dans les cœurs, il prit enfin la femme aux beaux yeux, non sans qu'elle en ressentît d'abord quelque honte.

38. Épouse du roi, détruisant par des actions de libéralité la légèreté d'une telle conduite, elle érigea un Çrînarêndrêçvaram, *dédié* à Hara.

39. Dans la suite du temps, par la piété de ses sujets, la femme du roi mit au monde un fils appelé Tchandrâpîḍa, de même que la terre produit un trésor.

40. La tache de la naissance de ce prince fut effacée par ses pures vertus, de même que par les facettes d'une pierre à aiguiser, *se détruit* la noirceur qui, provenant de la mine, est *attachée* à une pierre précieuse.

41. L'eau pure, suspendue dans un nuage, provient de la vapeur qui est accumulée d'impureté; l'origine du fer si luisant se tire de la montagne qui est composée d'un assemblage de pierres inertes. De plus, la production d'une flamme brillante vient d'une eau très-stagnante; véritablement, l'origine des grands ne peut-elle pas, par la suite des naissances, avoir lieu quelque part d'une semblable manière?

42. Cette reine donna au roi successivement trois fils: Târapîḍa, Aviktapîḍa, Muktâpîḍa,

43. Nommés aussi Vadjrâditya, Udayâditya, et Lalitâditya, fils célèbres de Pratâpâditya; en outre, Tchandrâpîḍa et d'autres.

44. Après avoir possédé la terre pendant cinquante ans, le roi Durlabha s'éleva doucement par une suite d'actions vertueuses au séjour céleste.

45. Alors l'heureux Tchandrapîḍa devint le joyau du dia- Tchandrapîḍa.

dème royal. Il fit le tourment de Kâliyuga par sa renommée dont l'éclat obsédait la lune.

46. La justice se tenant sur un seul pied, fut laissée par les autres rois comme un sloka incomplet; mais ce roi en fit un sloka parfait, en y ajoutant trois pieds.

47. La patience et le courage, ses vertus principales, se contrôlant mutuellement, maintinrent l'équilibre *de son caractère*, comme les saisons se partagent également le jardin du ciel.

48. De lieu en lieu la prospérité se trouvait également répandue, de même que le canal d'un jardin vivifie tous les arbres.

49. La fortune, ayant laissé les défauts parmi les autres rois, s'unit pure à lui : de même qu'un fleuve, ayant jeté l'amas de boue sur les routes montagneuses, se joint pur à l'Océan.

50. Connaissant les affaires, il se comportait avec condescendance; il montrait un esprit pénétrant dans ce qui était utile; pratiquant ce qui méritait le plus grand éloge, lorsqu'il en recevait, il témoignait de la modestie.

51. Il n'était pas conduit par ses ministres, mais il leur enseignait la modestie : de même qu'un diamant ne se divise par aucun minéral, mais taille les autres pierres précieuses.

52. Par sollicitude pour la vertu, il était prêt à tout abandonner quand la vertu était en danger, comme un oiseau quitte son nid même par crainte de la foudre.

53. Ce roi, qui montrait la route de ce qui était convenable, fixa les règles de la conduite sans aucune ambiguïté : de même que le soleil *dirige* les occupations du jour.

54. Le discours ne s'arrête pas lorsqu'il s'agit de représenter ses qualités; pour rompre la trop grande étendue du récit, nous n'y ajouterons qu'un trait de plus.

55. Lorsqu'il entreprit de bâtir un temple au seigneur des trois mondes, un certain cordonnier ne voulut pas céder sa cabane qui était adjacente au terrain *du bâtiment.*

56. Doué d'une ténacité naturelle, il ne souffrit pas le tracé du plan des chefs du nouvel ouvrage qui priaient et promettaient toujours.

57. Le roi, informé, ayant examiné l'affaire, trouva les architectes coupables, et non pas le cordonnier.

58. Il dit : « Honte à ceux qui, sans avoir auparavant vu « ce qu'il y avait à faire, et, sans avoir appelé l'homme, ont « commencé le nouvel ouvrage!

59. « Otez l'édifice ou placez-le ailleurs; qui voudrait souil- « ler une bonne action par la spoliation de la terre d'autrui?

60. « Si nous, qui sommes les inspecteurs de ce qui est « juste ou injuste, commettons des actions qui sont dépour- « vues de justice, qui suivra la route de la vertu?

61. Lorsque le roi parlait ainsi, un messager, de la part du cordonnier, envoyé par l'assemblée des conseillers, arriva et fit son rapport :

62. « Le cordonnier désire voir le roi, et dit : S'il ne m'est « pas permis d'entrer dans le palais, qu'il me reçoive pour « quelques instants en dehors. »

63. Le lendemain, le roi l'admit en sa présence en dehors, et l'interrogea en ces termes : « Tu nous es ainsi un « obstacle dans une sainte entreprise? que veux-tu donc?

64. « Si ta maison te paraît si agréable, demandes-en une « grande somme, même au-dessus de sa valeur. » C'est ainsi que le roi parla.

65. Quand il se fut tu, le cordonnier, montrant une file brillante de dents, lui répliqua, comme désireux de connaître la mesure de sa vertu :

66. « O roi! ce que nous avons d'espérance, nous l'expo-« sons devant toi; rien ne doit être décidé dans cette affaire « avec arrogance, par toi, qui es un juge intègre.

67. « Je ne suis pas inférieur à un chien; le roi n'est pas « non plus supérieur à Kâkutstha: comment des personnes « respectables seraient-elles aujourd'hui comme alarmées par « la conversation que nous deux tenons ensemble?

68. « L'enveloppe corporelle de tout être qui est né dans « ce monde est fragile; on dirait qu'elle est détruite par deux « flèches appelées égoïsme et amour de la propriété.

69. « L'amour propre ne réside pas seulement dans le « corps de ceux qui, comme toi, seigneur, sont resplendis-« sants par des bracelets, des colliers et d'autres ornements, « mais aussi dans celui des personnes viles comme nous.

70. « Comme le palais royal est agréable au souverain, « ainsi ma maison l'est à moi, et le soleil se couvre au moyen « de l'ouverture d'un vase.

71. « Dès ma naissance, ma maison fut semblable à ma « mère, témoin de mes plaisirs et de mes peines; si elle « m'est enlevée aujourd'hui, je souffrirai de ne plus la voir.

72. « Il n'y a qu'un immortel tombé du char céleste, ou « un roi précipité du trône, qui soit capable d'exprimer la « douleur causée aux hommes par l'enlèvement de leur ha-« bitation.

73. « Mais, quand le roi lui-même sera venu dans ma « demeure, qui fait tout mon bonheur, et me l'aura deman-« dée, alors, par égard pour son bon procédé, il me sera « convenable de la lui laisser. »

74. Après que le cordonnier eut donné cette réponse, le roi étant allé dans son habitation, prit la maison pour de

l'argent. Ceux qui demandent d'une manière convenable n'usent jamais d'arrogance.

75. Alors, le cordonnier dit, les mains jointes respectueusement : « O seigneur, conformément à la justice, la sou-« mission t'est due.

76. « Comme jadis le fils de Pandu (*Yuddhichthira*), par « une justice incontestable, s'est acquis le nom de juste, de « même je le reconnais en toi par ma propre expérience.

77. « Salut à toi! que ta justice se maintienne longtemps, « en montrant les routes de la morale pure et religieuse *qui est* « *suivie* par les hommes vertueux. »

78. Le râdja, dont la conduite était sans tache, rendit la contrée pure en la consacrant à Kêçava, le seigneur des trois mondes.

79. Son épouse, nommée Prakâçadêvi, célèbre par ses actions, qui étaient belles comme un ciel pur, bâtit un vihâra.

80. Son maître spirituel, appelé Mihiradatta, possédait des qualités sublimes, et érigea un sanctuaire, nommé Gambhivasvâmi, à Nârâyaṇa.

81. Le commandant de la ville, appelé Tchalitaka, réformateur de tout ce qui n'était pas stable dans le système de la justice, éleva un sanctuaire sous le nom de Tchalitasvâmi.

82. Un jour, la femme d'un Brahmane, laquelle avait pris la résolution de se laisser mourir de faim, interrogée par les chefs de la justice, parla en ces termes au roi qui siégeait dans son conseil :

83. « Pendant que tu gouvernais la terre en nous proté-« geant contre tout outrage, hélas! mon mari, lorsqu'il jouis-« sait d'un doux sommeil, perdit la vie par la main d'un « inconnu.

84. « C'est une grande honte pour un monarque dont la

« conduite est vertueuse, lorsqu'une mort prématurée frappe « quelqu'un de ses sujets.

85. « Quand même, par l'influence du Kâliyuga, une telle « chose se verrait par tes pareils, comment restes-tu indifférent « quand il se commet un attentat plus criminel que le crime « même?

86. « Même, quand j'y songe, je ne connais aucun ennemi « à mon époux, qui n'avait pas de défauts, et dont le caractère « était pur sous tous les rapports;

87. « Ennemi de la calomnie, sans prétention, doux dans « son parler, affectionné pour la vertu, prévenant dans ses « discours, sans cupidité, ne haïssant personne.

88. « Il n'y a qu'un Brahmane, demeurant près de Mâkchi- « kasvami, qui me soit suspect. Il est de l'âge de mon mari, « et lui est, depuis son enfance, inférieur en science, *mais* « étant versé dans l'art des enchantements.

89. « La vie des hommes d'une nature heureuse est assaillie « par la calomnie et par la rivalité de réputation des gens bas « et incapables qui, dans leur indigence de mérite, sont privés « de sommeil.

90. « L'homme débauché est d'un mauvais caractère; ce- « lui qui est porté à faire du mal est toujours dangereux; « le bavard est menteur; l'homme d'une origine mixte a le « cœur ingrat;

91. « Celui qui est né dans la maison d'un avare est avide: « l'envieux est toujours affligé; l'esclave des femmes est tou- « jours la risée de tous; l'homme âgé, un parleur agréable;

92. « Un enfant illégitime hait son père; l'homme à passions « est sans pudeur; l'ignorant est méchant : voilà le précis des « caractères des hommes. »

93. La femme du Brahmane ayant parlé ainsi, le roi fit

venir le Brahmane soupçonné, et lui dit : « Prouve ton inno-
« cence *en subissant l'ordalie de l'eau.* »

94. La femme du Brahmane reprit : « O ràdja, cet homme
« est connu pour être versé dans le fameux art de l'eau ; il
« peut, sans crainte, arrêter le jeu divin. »

95. Le maître de la terre lui dit, le visage comme flétri :
« Le crime n'étant pas évident, que pouvons-nous y faire,
« nous, chefs de la justice?

96. « Lorsque l'application d'aucune peine ne peut avoir
« lieu contre une personne quelconque dont le crime n'a pas
« été prouvé, comment le serait-elle contre un Brahmane qui,
« même criminel, ne peut être puni de mort? »

97. S'étant arrêté à ces mots, la femme du Brahmane re-
prit ainsi : « O roi, quatre nuits entières de jeûne se sont
« passées pour moi.

98. « Je n'accompagne pas mon mari, parce que je désire
« la punition de son meurtrier ; si elle ne s'accomplit pas, je
« quitterai la vie par la faim. »

99. La femme du Brahmane ayant pris cette résolution,
le roi lui-même s'assit pour subir le jeûne, placé aux pieds
du seigneur des trois mondes.

100. Il s'y trouvait déjà depuis trois nuits, lorsque, vers
la fin de la troisième, le dieu qui, donnant les meilleurs
songes, amène la vérité, tint en songe ce discours véridique :

101. « Dans ce kaliyuga, ô roi, la recherche de la vérité ne
« se poursuit pas convenablement ; qui est-ce qui a la faculté
« de créer au milieu de la nuit un soleil dans le ciel?

102. « Cela va se démontrer de suite en faveur de ton
« pouvoir. Que dans la cour de mon temple, ici même, on
« répande de la farine de riz.

103. « Quand, pendant trois nuits, *l'homme soupçonné* aura

« fait ici le tour par la droite, l'empreinte de son pied mon-« trera l'empreinte du meurtre du Brahmane.

104. « S'il est le meurtrier, qu'il subisse la punition qui lui « est due. Cette coutume doit s'exécuter la nuit; le soleil est « au jour le purificateur du crime. »

105. Ayant fait exécuter ceci, et le Brahmane ayant été convaincu, le roi lui infligea toute la punition qu'il pouvait infliger à un Brahmane, sauf la punition de la mort.

106. La femme du Brahmane, après que le meurtrier de son mari eut été puni de cette manière par cet Indra de la terre, lui parla, en le bénissant, en ces termes :

107. « O souverain de la terre! dans la suite des rois de ce « monde, je t'ai vu, et j'ai vu Kartivîrya dominer sur les « crimes cachés.

108. « O prince! tant que, portant le sceptre, tu gouvernes « cette terre, qui peut désespérer d'obtenir le plus haut « triomphe sur la haine et sur l'amour? »

109. Ainsi, la durée du règne d'un roi, quelque courte qu'elle soit, s'étend par des faits accomplis qui servent à proclamer la justice et rappellent le meilleur âge du monde.

110. Je sais que c'était la froideur immédiate, causée par le contact du lotus de son siége, qui, dans l'esprit du Créateur, forma la proximité sans intervalle *de deux frères si inégaux.*

111. Comment aurait-on vu autrement l'un accomplir la destruction de l'autre qui, semblable à l'arc de Mahendra, resplendissait par des couleurs variées?

112. Tarâpîḍa, le frère cadet, ayant fait exécuter des incantations par le Brahmane, qui était très-irrité de sa punition, amena le roi au terme de sa gloire.

113. Les scélérats, pour posséder des jouissances que le crime rend fatales, détruisent l'homme élevé par son mérite;

de même que les chameaux, pour obtenir des épines, détruisent *l'arbre odorant du* Kitaka.

114. C'est depuis ce temps que les enchantements et autres mauvaises actions des princes, qui étaient avides de régner, furent employés contre leurs aînés dans ce royaume.

115. La longanimité du vénérable Tchandrapìda, qui n'a pas été surpassée, rappelée à notre mémoire, à qui ne fait-elle pas dresser les cheveux d'*admiration?*

116. Prêt à mourir, quoiqu'on eût saisi le Brahmane qui avait récité les enchantements, il dit : « Comme ce misé-« rable a été employé par un autre, de quoi est-il coupable?» C'est pourquoi il ne le mit pas à mort.

117. Il fut oublié par le Créateur au milieu de la ligne des rois de l'âge pur; aujourd'hui, il est placé dans la suite des princes du Kaliyuga pour occuper une place qui n'est pas digne de lui.

118. Après avoir fait le bonheur de la terre pendant huit ans et huit mois, le dompteur de soi-même prit sa place dans le ciel, et pour jamais dans la mémoire des gens de bien.

119. Târâpîḍa le scélérat, répandant la terreur par un pouvoir qui était allié à une arme fratricide, s'empara de la terre. Târâpîḍa.

120. A la naissance de son jeune pouvoir, les troncs d'hommes privés de tête furent excités à la danse par lui qui renversa la gloire de ses ennemis, laquelle rivalisait avec un vase rempli de dons d'honneur.

121. La fortune de ce roi qui se montrait bien pervers, quoiqu'elle jetât partout son éclat, fit naître de la terreur, comme la splendeur d'un cimetière.

122. L'accès à la majesté des dieux s'obtient par les mantras *prononcés* par les Brahmanes; sachant cela, cet ennemi

des dieux s'abstint de toute sévérité envers les Brahmanes.

123. Ce roi qui, par le meurtre de son frère aîné, a causé la destruction de toutes ses bonnes actions, régna sur la terre quatre ans et un mois moins six jours.

124. Il perdit ensuite la vie par un enchantement employé par les Brahmanes. Il eut donc une fin pareille à celle de son frère, mais non pas une renaissance pareille.

125. Celui qui emploie un moyen pour la destruction d'un autre trouvera sa perte de la même manière. C'est ainsi que le feu engendre la fumée qui obscurcit les yeux, mais qui, s'étant formée en nuage, l'éteint par ses eaux.

Lalitâditya. 126. Le vénérable râdja Lalitâditya devint alors le souverain du pays et de toute la terre, un objet impénétrable par sa sagesse et par son génie créateur.

127. Il étendit la dignité de l'éléphant royal de Djambudvîpa, par les droits des camps et par la pompe de la splendeur rayonnante du pouvoir.

128. Ce monarque très-puissant à la guerre, aussitôt que la victoire s'était déclarée pour lui, dans le combat avec les rois, quittait toute colère envers les prisonniers, qui joignaient respectueusement les mains *devant lui.*

129. Les habitations des ennemis, aussitôt qu'on entendait les tambours de la charge, étaient abandonnées par le peuple qui s'en échappait, comme par terreur les avortons *quittent le sein de leur mère.*

130. Il fut cause que les femmes des ennemis offrirent, de leurs mains jointes, des dons funèbres à leurs parents morts, inondant de larmes leurs visages qui étaient embellis par des joyaux et des signes coloriés.

131. Semblable au soleil, qui fait *sans cesse* le tour de la

terre, le monarque, ambitieux de conquêtes, passa presque toute sa vie en expéditions.

132. Le grand radja, orné du diadème de sa propre gloire, brillait dans le pays, entre les deux fleuves (*Ganga et Yamunâ*), où la présence du feu de sa puissance se manifestait, recevant le tribut de l'orient.

133. Ainsi que le dieu du vent rendit le dos difforme aux filles du pays de Gâdhipura, de même le prince célèbre courba celui des hommes qui furent saisis de terreur.

134. Le roi Lalitâditya obtint le nom de Pratâpâditya (*soleil de la puissance*), en causant dans un instant la destruction *de l'armée* de Yaçovarma, *comparable* au dessèchement soudain d'un torrent de montagne.

135. Le sage roi de Kânyakubdja était distingué parmi les hommes reconnaissants, et honorait le brillant Lalitâditya, devant lequel il s'était incliné.

136. Mais ses ministres étaient présomptueux et fiers, de même que le vent de Sandal *est chargé* d'odeurs plus fortes que ne sont celles que donne une multitude de fleurs.

137-138. La paix étant ainsi conclue par un traité politique, rédigé entre Çriyaçovarma et Lalitâditya, Mitraçarma, le ministre de la paix et de la guerre de Yaçovarma, en éprouva de la peine, et démontrait le désavantage qu'il y voyait pour son maître, par écrit, et par d'autres observations.

139. Le roi Yaçovarma estima beaucoup sa sagacité très-louable, laquelle fut blâmée par les généraux de l'armée, qui étaient fatigués d'une trop longue guerre.

140. Lalitâditya, satisfait, honora le roi Yaçovarma des cinq grands titres, mais il déracina entièrement le ministre.

141. Cette institution s'est maintenue jusqu'à nos jours :

outre les dix-huit cours anciennement établies, il se trouve cinq autres offices créés par lui;

142. *Savoir :* celui du grand chambellan; le grand ministère de la paix et de la guerre; la charge du grand écuyer; celle du grand intendant de la vaisselle et de la maison; et le cinquième ministère,

143. Celui du grand administrateur de l'intérieur. Ainsi furent nommées les places instituées. Çahi et d'autres chefs et princes furent nommés inspecteurs de ces charges.

144. Yaçovarma, le roi vaincu, s'acquit, par ses belles qualités, des louanges et de la célébrité. Il eut pour compagnons les Kavis Vâkpati, Râdjaçrî, Bhavabhûti et autres.

145. Que dire de plus? Le pays de Kanyakubdja, de l'autre rive de la Iamunâ, fut soumis à Lalitâditya jusqu'au rivage d'Akâlika, comme la cour d'une maison.

146. Son armée, ayant traversé le pays de Yaçovarma, comme Djâhnavi les montagnes de Himavat, s'avança facilement jusqu'à l'océan Oriental.

147. La marche se détourna un peu des provinces de Kalinga, avec les éléphants qui, regardant leur pays natal avec regret, furent menacés par leurs conducteurs *impatients.*

148. Tous les éléphants du territoire de Gâuḍi l'accompagnèrent, associés aux siens comme par amitié, tirant le trône de la prospérité.

149. Son avant-garde aperçut et atteignit la mer orientale, *qui se couvrait* des ténèbres *causées* par les nuages des vagues, *suscitées* par les trompes des troupes d'éléphants de l'armée.

150. Il traversa, chassant les ennemis avec son épée, le pays marqué par Vâivasvata, le long du rivage maritime, lequel était obscurci par des rangées de forêts.

151. Les habitants du Carnâṭâ, en se courbant, montrant la touffe de cheveux sur le sommet de leurs têtes, et jetant les fleurs d'or de Ketakî, ne se chargeaient les oreilles que des récits de sa puissance.

152. Une reine du Karnate, nommée Raṭṭa, d'une grande beauté, aux yeux vifs, possédait, dans ce temps, un royaume sur la route du Sud.

153. Cette reine, dont le pouvoir était sans limite, semblable à Durgâ, débarrassa des difficultés toute la route à travers les montagnes de Vindhya.

154. Elle aussi fut satisfaite, après que, s'étant inclinée, elle eut vu sa propre image tombée dans le cercle du miroir de l'ongle du pied de Lalitâditya, de l'ongle qui était semblable au lotus.

155. Ses guerriers se délassèrent, rafraîchis par les vents de la rive de Kavêri, buvant l'onde du suc de coco aux pieds des palmiers.

156. Des branches nombreuses d'arbres de Sandal, semblables à des glaives recourbés, tombèrent dans les montagnes de Sandal, en offrant l'illusion de serpents qui tombaient épouvantés par le bruit de ses attaques.

157. Il passa et repassa rapidement sans obstacles, comme passent des canaux, portant ses pas parmi les îles de la mer, comme si c'était parmi les rochers du Nord.

158. Ce prince, qui ne cédait le pas à aucun des hêros avides de gloire, se tourna ensuite vers les régions occidentales, mêlant au mugissement des vagues de la mer des chants qui annonçaient le bonheur de ses victoires.

159. Attaquant les sept Kramukas et les sept Kônkanas, sa puissance s'avançait, semblable au soleil qui maîtrise sept coursiers.

160. Dvarâkâ, qui paraissait encore au-dessus des vagues de la mer occidentale, suscitées par les vents, Dvârakâ donna de la satisfaction à ses armées qui passaient.

161. Ensuite, ayant abandonné la route de la justice, ce roi apparut, rougi de colère comme du cuivre, élevant sa tête comme les montagnes de Vindhya, voilant le ciel par la poussière des métaux que sa force réduisait en poudre.

162. Les rangées de dents de ses éléphants qui entrèrent dans la ville d'Avanti, étaient comme brisées par l'éclat de la lumière que jetait la lune du diadème de Çiva.

163. Ayant vu tous les pays, et ayant vaincu presque tous les princes, il entra dans la route des régions très-étendues et impraticables du Nord.

164. Il eut alors, à chaque pas, un combat avec des rois redoutables, combat semblable à celui d'Indra avec les montagnes, dont il tâchait de saisir et de couper les ailes.

165. Les écuries des habitants de Kâmbôdja devinrent vides de chevaux, et semblèrent, à cause de leur obscurité, remplies de buffles, qui sont ennemis de ses chevaux.

166. Les coursiers, ayant quitté leur demeure étroite, en sentirent du regret, lorsque montés sur la chaîne des sommets des montagnes de Bhuhkâra, ils virent les Kinnaras à tête de cheval.

167. Ce ne fut qu'après avoir obtenu trois fois la victoire sur Dussani, qu'il le crut vaincu. Les héros ne prennent une seule victoire que pour un hasard.

168. La crainte ne s'aperçoit pas sur les visages naturellement pâles des Bâuttas, de même que la colère ne se remarque pas sur les faces brunes de leur nature des habitants des bois.

169. La puissance du roi ne souffrit pas la fureur conti-

nuelle des Daradas, de même que le soleil du matin, dès qu'il est levé, *éteint* la splendeur des herbes lumineuses des cavernes.

170. Le vent du nord, en touchant la civette *qui porte le musc*, et en secouant la chevelure des plantes de safran, pénétrait de parfum les femmes qui suivaient l'armée.

171. Dans la ville déserte de Prâdjôtîch, il ne vit que la fumée odorante qui s'élevait du sombre bois d'aloès, dont les tiges avaient été brûlées.

172. Dans la mer de sable où l'illusion de l'eau offerte était causée par le mirage, ses grands éléphants ressemblaient à une foule d'énormes crocodiles.

173. Dans le royaume des femmes, les belles faisaient fléchir la fermeté des guerriers, non pas en leur présentant les proéminences frontales des éléphants, mais bien leurs seins élevés.

174. Personne n'a pu dire si c'était de la terreur ou de l'amour, en voyant les palpitations et autres symptômes d'émotion de la reine des femmes devant le roi.

175. Les habitants d'Uttarakuru, dans la crainte du roi, se cachèrent dans leurs forêts natales, comme les grands serpents, par crainte de Garuda (le destructeur des couleuvres), se réfugient dans les cavernes.

176. Lalitâditya rentra enfin dans son pays chargé de richesses acquises par la victoire, semblable à un lion qui, la griffe remplie de perles *arrachées* à un éléphant qu'il a déchiré, retourne sur sa montagne.

177. Le roi ayant donné Djâlandhara, Lohara et d'autres pays, forma des royaumes pour ses compagnons.

178. Les rois domptés furent obligés par le vainqueur sé-

vère de porter différentes marques qui annonçaient leur défaite, marques qu'ils portent encore aujourd'hui.

179. Pour montrer manifestement l'empreinte de leurs chaînes, les Turuchkas tiennent par ses ordres les bras en arrière, et ont la moitié de leur tête rasée.

180. Le roi, pour indiquer la barbarie des habitants du Sud, leur fit porter autour des parties privées une toile avec une queue qui touchait la terre.

181. Il n'est pas de ville, de village, ni de rivière, ni de mer, ni d'île où il n'ait bâti un sanctuaire.

182. Par la multitude des sanctuaires consacrés en tout lieu, ce monarque respecté conserva un nom mérité par ses efforts, et le transmit partout à la postérité.

183. Après avoir érigé un sanctuaire à Kêçava, il bâtit, comme monument de sa confiance dans la conquête du pays, la ville de Sunictchita, et comme monument de sa fierté, la ville de Darpita.

184. S'étant emparé de Phalapuram comme de son butin, il prit aussi Parnôtsamparna; aimant les divertissements, le radja fit un jardin de plaisir et un vihâra.

185. Dans le royaume des femmes, il érigea une image de l'homme-lion; un aimant la tirait en haut, un autre la tirait en bas: par ce moyen elle resta suspendue sans soutien.

186. Pendant que ce monarque se trouvait dans un autre pays, son ministre bâtit une ville nommée d'après lui; ce qui lui attira la colère du roi.

187. Dans la ville appelée Lalitâ, ce souverain, exalté par sa fierté, fit don au soleil du pays de Kanyakubdja avec ses villages.

188. Ce roi magnanime éleva aussi dans la ville de Huchkapura, un symbole auguste de Muktasvâmi (seigneur

de l'émancipation), ainsi qu'un grand vihâra avec un stûpa.

189. Il prit un kôti (10 millions) d'argent, lorsqu'il marcha à la conquête du monde; à son retour il donna 11 kôtis (110 millions) à *Çiva*, seigneur des êtres, pour se purifier.

190. Le roi construisit ensuite un temple de pierre, un yôdjana en circonférence, consacré au suprême Rudra, et le dota de terres et de villages.

191. Il fit aussi en l'honneur de Vichnu, qui est armé du disque, un pont sur la Vitastâ; il construisit une rangée de machines pour tirer de l'eau, et donna des villages *aux Brahmanes*.

192. Le monarque libéral éleva une enceinte de pierres solide autour d'un temple merveilleux dédié au soleil, et une ville embellie de vignes.

193. Le vainqueur, après avoir bâti à Vichnû une ville dans un lieu sacré, lui fit don d'un grand nombre de biens de diverses espèces, avec des villages.

194. Comme il était d'un caractère enjoué, un Indra terrestre, il construisit une ville appelée Parihasapuram, qui semblait rire de la demeure d'Indra.

195. C'est là que Keçava, ce dieu adorable et riant, formé d'argent, ayant pour couche *la mer*, mine de joyaux, qu'il pressait, semblait resplendissant dans la plénitude de la lumière *que répandaient* des perles.

196. Le bienheureux libérateur Kêçava-Hari se présenta formé d'or, et jusqu'au nombril paraissait d'un rouge éclatant par une multitude de filaments de lotus.

197. Grand sanglier, il brillait revêtu d'une armure d'or, et semblait prêt à porter la lumière du soleil dans les régions infernales, pour y détruire les ténèbres.

198. Portant *la montagne* Gôvarddhana, le dieu formé d'ar-

gent par lui semblait avoir la blancheur du lait dont abondaient les bergeries de Gôkula.

199. Le roi, après avoir formé un rocher haut de plus de cinquante-quatre coudées, plaça Garuḍa sur la pointe d'un étendard de l'ennemi des fils de Diti.

200. Le râdja, maître de ses passions, bâtit un édifice comprenant quatre files de maisons, un grand tchâitya avec de grands djinas, un vihâra royal qui s'accroissait toujours.

201. Il employa 84,000 tolas d'or dans la statue du bienheureux Kêçava.

202. Ce prince, qui avait l'âme pure, employa autant de milliers de palas d'argent pour l'image de l'adorable Kêçava au visage riant.

203. Il érigea avec autant de milliers de prasthas d'airain une grande image du bienheureux Buddha, dont la forme atteignait le ciel.

204. Il éleva avec une égale libéralité un *autre* édifice à quatre rangées de maisons et un tchâitya. Telles étaient ses cinq créations d'égale valeur.

205. Le roi, semblable à *Kuvèra*, le distributeur des richesses, dressa en différents lieux, à côté des principales divinités, d'autres dieux, soit d'argent, soit d'or.

206. Combien de joyaux, de villages et d'autres biens ne distribua-t-il pas! qui pourrait en déterminer la quantité!

207. Des sanctuaires, merveilles du monde, furent élevés par centaines, par des personnes appartenant à ses appartements secrets, par des ministres, des serviteurs, des chefs.

208. La reine Kamalavatî construisit un marché, nommé d'après elle, et érigea aussi un kamalâkêçava d'argent, d'une grande dimension.

209. Le conseiller Matraçarma fit aussi un Mitrêçvaram

Haram, et le roi de Lâṭa, appelé Kayya, éleva un Çrikayyasvami.

210. Ce dernier bâtit aussi un vihâra magnifique et merveilleux, nommé d'après lui. Le mendiant religieux Sarvagnamitra s'éleva, dans ce temps, graduellement à la dignité d'un djina.

211. Turkhârastchâg̃kuna fut le constructeur d'un vihâra Tchâg̃kuna; il éleva un stupa d'une hauteur digne d'un roi, et forma des djinas d'or.

212. Içânadévi, une de ses femmes, fit creuser un étang carré dont l'eau pure était semblable au nectar qui donne la santé aux malades.

213. Tchakramardikâ, une des épouses du roi Lalitâditya, bâtit une ville, Tchakrapuram, de sept mille maisons.

214. Le vénérable Bhappaṭa éleva un Bhappaṭêçvaram; un grand nombre d'autres personnages construisirent des Karkatêças (*seigneurs de serpents*), et d'autres objets de vénération.

215. Tchâg̃kuna, le premier conseiller, bâtit aussi dans une autre grande ville un tchâitya, qui fut distingué par sa sainteté, et un vihâra.

216. Un médecin, nommé Içanatchandra, beau-frère du conseiller Tchâg̃kuna, qui par la faveur de Takchaka (*un des principaux nâgas*) avait acquis de la fortune, bâtit un vihâra.

217. Ce souverain, changeant le pays en or par ses vertus, dont la générosité et l'héroïsme étaient les principales, surpassa Indra lui-même.

218. Un ordre qui sortait de la bouche de ce roi, même par plaisanterie, n'a jamais été transgressé par personne, pas même par les dieux.

219. Ainsi, quand il se trouva avec l'armée sur la côte de

la mer orientale, il ordonna un jour qu'on apportât des pommes de bois.

220. Comme les domestiques restaient là sans savoir ce qu'ils devaient faire, un personnage céleste apparut, et apporta des pommes de bois.

221. Un chambellan, ayant compris le signe des sourcils que lui fit le maître, s'approcha de lui, et prenant le présent d'honneur, lui demanda : « De la part de qui viens-tu? »

222. Celui-ci, après avoir remis les pommes désirées, lui répondit : « Je viens, envoyé aujourd'hui par Mahendra; je « suis le gardien de son jardin de plaisir.

223. « Je dois dire quelque chose de secret qui m'a été or- « donné par le grand Indra. » Le chambellan, ayant entendu ces mots, fit éloigner le monde.

224. Le personnage céleste dit alors : « O roi, Çakra te « dit : Il faut souffrir un discours salutaire qui vient d'une « bonne intention, quelque dur qu'il soit.

225. « O prince, dans le quatrième yuga nous fûmes bien « souverains de pays; *mais aujourd'hui* nous remplissons hum- « blement tes ordres : apprends-en la raison.

226. « Tu fus certainement jadis, dans une existence an- « térieure, laboureur dans un village, travaillant au service « d'un propriétaire très-riche.

227. « Un jour, dans la saison chaude, conduisant ses grands « taureaux, fatigué, dans un bois dépourvu d'eau, tu voyais le « jour presque fini.

228. « Alors arriva quelqu'un de la maison du maître, « chargé d'une cruche d'eau et d'un gâteau pour toi qui étais « épuisé de faim et de soif.

229. « T'étant lavé les mains et les pieds, prêt à manger, « tu vis devant toi un Brahmane à qui il restait à peine un

« souffle de vie dans le gosier, se présenter comme ton hôte.

250. « Il te parla en ces termes : « Ne mange pas tandis que « je meurs de faim; ma vie va s'enfuir de mon gosier si je « reste plus longtemps privé de nourriture. »

251. « Arrêté ainsi par le Brahmane qui était venu à tes « côtés, le prévenant avec plaisir, tu lui donnas la moitié du « gâteau et la cruche d'eau, en le consolant de tes paroles.

252. « Puisqu'en ce temps tu t'es montré d'un cœur si « compatissant envers ce personnage vénérable, une centaine « d'ordres irréfragables furent mis dans le ciel à ta disposition.

253. « Par suite de l'offrande de l'eau, des rivières d'eau « douce paraissent quand seulement tu en témoignes le désir, « même au milieu des chemins arides.

254. « L'arbre de la libéralité qui est produit dans un bon « champ; *l'arbre* à qui des paroles complaisantes sont comme « l'entourage d'une rangée de bassins d'eau autour de sa ra- « cine, et qui se tient toujours arrosé par l'eau pure de la « bonté du cœur; *cet arbre*, quoique très-jeune, qui porte « dans son temps plus d'un fruit selon le désir du dona- « teur, *cet arbre*, ô râdja, surpasse le Calpadruma (*l'arbre du* « *désir*), et tous les autres objets eux-mêmes.

255. « Un petit nombre seulement de tes ordres restent « encore aujourd'hui non accomplis; car tes paroles, qui « doivent toujours avoir effet, sont jetées au hasard sans « jugement.

256. « Pourquoi ce manque de jugement, quoiqu'il soit « facile à trouver dans d'autres rois, paraît-il aussi en ton « âme, quoi que tu sois bon et magnanime?

257. « Les fruits qui sont produits dans le Kaçmîr en « quelques jours, pendant la saison de la pluie, comment « viendraient-ils pendant l'hiver près de l'océan Oriental?

238. « Quel que soit le pays dans lequel tu te portes, le sou-
« verain s'y efforce de recevoir tes ordres à cause du pouvoir
« que tu tiens de ton ancienne libéralité.

239. « Comme tu possèdes le territoire de Mahêndra,
« comment tes ordres, même les moindres, ne seraient-ils pas
« reçus par Çakra, dont la puissance n'est pas affaiblie?

240. « C'est pourquoi ce n'est pas sans un grand motif que
« tes ordres doivent être donnés, d'autant plus qu'il ne t'en
« reste qu'un petit nombre. »

241. Ayant parlé ainsi, il disparut. Le roi qui avait de grands projets, réfléchit sur la grandeur du don, et fut plongé dans un extrême étonnement.

242. Depuis ce temps, désireux d'acquérir un mérite conforme à une telle destinée, il fonda à perpétuité, dans la ville de Parihâsa, une grande fête de charité.

243. A cette fête qui était célèbre pour nourrir des milliers *de personnes*, dans le nombre de cent mille dons *qui étaient présentés*, il s'en distribuait un de vases pour préparer des aliments.

244. Il construisit aussi des villes dans des lieux salins, particulièrement dans l'intention que les voyageurs, quels qu'ils fussent, tourmentés par la soif, y trouvassent toujours de l'eau pour boire.

245. Ce prince qui connaissait les circonstances, assembla des hommes de divers pays, comme le vent *amène* une multitude de fleurs épanouies de divers arbres.

246. Il appela du pays de Bhuhkhâra un homme très-habile, nommé Tchâṅkuna, qui était frère de l'alchimiste Kâṅkaṇavarcha.

247. Cet homme fut très-utile au roi, en procurant, au

moyen de la chimie, beaucoup d'or au trésor, de même qu'un étang produit *une multitude* de lotus.

248. Le roi, arrêté un jour dans le Pandjanada par la réunion des rivières difficiles à passer, avec ses troupes en colonne sur le rivage, fut un moment très-inquiet.

249. Quand alors il consulta les conseillers sur un moyen de passer l'eau, Tchâg̃kuna, debout sur le rivage, jeta un joyau dans l'abîme des eaux.

250. Ainsi, par son pouvoir, traversant avec l'armée l'eau de la rivière qui se sépara en deux, le roi gagna bientôt l'autre rivage.

251. Tchâg̃kuna, ayant retiré le joyau à l'aide d'un autre joyau, l'eau des rivières se retrouva instantanément dans son ancien état.

252. Le roi, ayant réfléchi sur ce miracle, la bouche pleine d'éloges, demanda affectueusement les deux joyaux à Tchâg̃kuna.

253. Celui-ci répondit en riant: « Ces deux joyaux, si puis-« sants entre mes mains, quel effet pourront-ils faire dans les « tiennes?

254. « Une chose obtient une grande valeur et célébrité « dans les mains des gens communs; mais dans les mains des « grands qui possèdent tant de choses précieuses, quel éclat « peut-elle avoir?

255. « Les gouttes distillées du joyau de la lune ne sont « comptées qu'en tant qu'elles restent sur le côté d'un banc « de la mer; mais quand celle-ci s'en empare, alors ces « gouttes, quoique resplendissantes, ne s'aperçoivent plus « dans l'eau. »

256. Ayant prononcé ces mots, il s'arrêta. Le râdja lui dit

alors : « Crois-tu donc que je possède un joyau d'un plus haut « prix que ces deux-là?

257. « Si tu trouves quelque chose de plus précieux dans « mon trésor, prends-le, et donne-moi en retour les deux « joyaux;

258. « Ce sera une grande faveur. » Le roi ayant parlé ainsi, Tchaṅkuna répondit : « Ces deux joyaux appartiennent au « seigneur; que ma demande me soit accordée :

259. Que cet homme qui est devant toi soit gratifié, en re- « cevant l'image de Buddha qui, placée sur le dos d'un élé- « phant, fut apportée du pays de Magadha.

260. « Que le seigneur veuille accepter ces deux joyaux, « moyen de traverser l'eau, mais que je reçoive en don Bud- « dha, moyen de traverser ce monde. »

261. La demande ayant été faite avec convenance, le roi lui accorda l'image de Djina. Qui a le pouvoir de résister aux paroles des hommes éloquents?

262. Alors la bienheureuse image fut placée par lui dans son propre vihâra, où elle resplendit comme colorée de rayons d'un brun jaunâtre.

263. On voit encore aujourd'hui, entouré de cercles d'airain, le siége témoin de la présence de Buddha, qui fut attaché au dos de l'éléphant.

264. La terre, ô merveille! révèle l'objet désiré des rois très-puissants, conformément à leurs intentions.

265. Le roi, expert dans l'art de l'équitation, alla un jour dans le bois pour dompter lui-même un cheval qui n'était pas dressé.

266. Il vit là, de loin, dans le désert inhabité, une femme d'une forme gracieuse, qui chantait, et une autre qui dansait.

267. Dans l'instant que ces deux belles aux yeux de gazelle

eurent cessé de chanter et de danser, le prince, qui dressait son cheval, les vit s'avancer à quelque distance et s'incliner.

268. Monté à cheval, il y alla chaque jour, et ayant aperçu les deux belles, il s'approcha d'elles avec étonnement et les interrogea.

269. Elles lui dirent : « Nous sommes des danseuses attachées au temple de Dieu, ô héros! Varddhamâna est le « village où se trouve notre demeure.

270. « Nous sommes sous les ordres de nos mères qui « trouvent ainsi leur subsistance; suivant la coutume de notre « famille, la danse est notre occupation constante.

271. « Cette vocation qui nous est dévolue par succession « est fixée dans notre maison; nous et d'autres, nous ne « sommes pas à même d'en savoir la raison. »

272. Le roi, ayant écouté leur récit avec étonnement, fit, un jour, remuer par des ouvriers tout le terrain qui lui était indiqué.

273. Et le rapport lui ayant été fait par ceux qui avaient creusé la terre profondément, il vit deux vieux temples, dont les portes étaient couvertes.

274. Et les portes ayant été déblayées, il reconnut, manifestés par des lettres gravées sur l'autel, deux kêsavas, qui étaient formés comme Rama et Lakchmana.

275. Le prince bienheureux, ayant bâti un temple de pierre particulier à côté du riant Hari, fit les cérémonies de la consécration de l'image de Hara.

276. On éleva aussi l'image sacrée de Lackchmana, comme Tchakramardicâ l'avait demandé au roi, à côté de Vichnu qui est armé du disque.

277. Pendant une expédition de conquête, un homme qui

avait éprouvé un outrage cruel, se jeta par terre devant le roi, qui était monté sur un éléphant.

278. Cet homme était baigné dans son sang, il avait les mains et le nez coupés, et d'autres blessures, et implorait protection; le roi, plein de compassion, lui demanda son histoire.

279. L'homme lui dit qu'il était le ministre du roi qui régnait non loin du Sindhu sablonneux, qu'il était connu comme ne faisant que ce qui était utile à son maître;

280. Qu'il avait dit : « Rends hommage au roi Lalitâditya. » Voilà quel fut, de la part de son roi, le traitement d'un homme qui donnait un bon conseil.

281. Le roi lui promit de le venger sur son maître, et la guérison de ses blessures se fit par des médecins habiles.

282. Ensuite le ministre si bien traité dit un jour, dans un endroit retiré, au roi, qui avait déterminé une expédition :

283. « O roi, ce n'est pas tant le bien-être d'un homme « comme moi, que l'espoir de satisfaire ma haine contre ce « prince, qui pèse sur moi.

284. « Un homme qui *comme moi* a fini ce qu'il avait à faire, « ayant accompli sa dernière offrande avec des larmes au lieu « d'eau, inaccessible désormais à la peine comme au plaisir, « un tel homme peut bien quitter une vie que l'ignominie « a déjà détruite.

285. « Mais celui qui a rendu la mesure d'offense que l'en- « nemi lui a donnée, par une plus grande, peut se croire vain- « queur : semblable à une montagne qui renvoie un son plus « fort que n'a été celui qui l'a frappée.

286. « Comment peut-on atteindre rapidement un pays qui « est éloigné de trois mois de chemin? et, quand il est at- « teint, comment supposer que l'ennemi nous y aura attendu?

287. « C'est pourquoi je veux te montrer un chemin qui « peut se faire en un demi-mois, et qui, quoiqu'il soit aride, « est praticable lorsqu'on a pris avec soi de l'eau pour « l'armée.

288. « Mes amis nés dans le pays ne donneront pas avis « de ta marche, et par ce stratagème, le roi sera pris avec « ses ministres et ses femmes. »

289. Par ce discours, il l'engagea à entrer dans une mer de sable. Au bout de quinze jours l'armée se trouva sans eau.

290. Quand le roi eut passé là deux, trois jours, voyant son armée souffrant de soif, il dit à ce conseiller :

291. « Tant de jours se sont déjà passés sur la route au delà « du temps indiqué; mon armée va périr de soif : quel che- « min reste-t-il encore? »

292. Celui-ci répondit en riant : « C'est la dernière partie du « chemin de ceux qui désirent la victoire. Que demandes-tu, « seigneur? Est-ce le chemin au royaume de l'ennemi, ou « au royaume de Yama?

293. « Sache qu'après que j'eus sacrifié ma vie pour le bien « de mon maître, tu as été avec ton armée placé, par mon « adresse, en face de la mort.

294. « Non-seulement ceci est un terrain aride, c'est une « épouvantable mer de sable; il ne se trouve d'eau nulle « part : qui te sauvera aujourd'hui, ô roi? »

295. Ayant entendu ces paroles, toute l'armée perdit sa force, semblable à un champ de riz dont le fruit a été abattu par la grêle, et dont il ne reste que le chaume.

296. Le roi alors, le bras levé, calmant les lamentations de ceux qui, effrayés, avaient déjà perdu toute espérance de vie, parla en ces termes :

297. « O conseiller, je suis charmé de ce que tu as fait en

« cherchant le bien de ton maître, quoique nous soyons ici « dans un désert aride comme des gens qui, souffrant de « froid, ont les cheveux hérissés.

298. « Mais comme je suis d'une nature indestructible, « évidemment ton effort s'émousse sur moi comme le fer sur « le diamant.

299. « Et de même qu'un homme qui se brûle le doigt en « prenant une étincelle de feu, croyant prendre un joyau, « sans doute tu regretteras aujourd'hui d'avoir en vain mutilé « tes membres.

300. « Vois; par mon ordre, la terre produit aujourd'hui de « l'eau, de même que par le bruit du nuage, la terre de « Vâidûrya fait naître le joyau. »

301. Ayant dit ces paroles, il fit creuser la terre avec des lances, de même que fait le dieu aux trois yeux, avec le trident, pour faire lever l'eau de la Vitasta.

302. Alors parut du fond de la terre un fleuve, richesse des régions inférieures, resplendissant d'un sourire agréable, avec l'espoir de la vie pour les soldats.

303. Cette rivière mit fin à la détresse des guerriers, et en même temps à l'attente de ce ministre qui avait prodigué ses discours.

304. Le ministre, prophète de malheur, qui, les membres mutilés, avait perdu le fruit de son sacrifice, entra d'abord dans la ville de son maître, puis dans celle de Yama, du dieu destructeur.

305. Le roi aussi, qui s'était conduit d'une manière perfide, ayant été pris, fut mis dans l'état dans lequel son conseiller s'était mis lui-même.

306. Quelques-uns des fleuves ouverts par les lances, les-

quels lui avaient fourni des ressources en différents endroits, coulent encore aujourd'hui dans les contrées du nord.

307. Il est mille autres merveilles de la terre dont le récit n'est pas donné afin d'abréger une trop longue narration.

308. De même que les nobles rivières paraissent roulant leur eau, soit sans bruit, soit avec un horrible fracas dans un pays hérissé de pierres massives; qu'elles paraissent, soit transparentes, soit troublées par la boue dans la saison qui est obscurcie par des nuages : ainsi, ce sont sans doute les lieux et les temps qui rendent conforme à leur nature la conduite des grands personnages eux-mêmes.

309. C'était ou l'influence de Kaliyuga, ou *la disposition* du roi régnant, qui fut cause qu'il montra des mœurs horriblement impures.

310. Ce prince, ami de ses appartements secrets, demeurant dans la ville de Parihâsa, donna, un jour, cet ordre à ses ministres:

311. « Brûlez la superbe ville que Pravarasêna a bâtie, si « vous comptez la splendeur de ma ville pour quelque chose. »

312. Les ministres ayant entendu l'ordre du roi, dont les ordres s'exécutaient sans condition, s'empressèrent de brûler des meules de foin *qui parurent comme* dans une nuée d'orage *agitée* par un tourbillon.

313. Lui-même, regardant du haut de son palais les flammes élevées et étendues de l'incendie, montrait un visage qui semblait un météore de feu, ivre d'un rire excessif de joie.

314. Quand un homme, même d'une disposition pure, est aliéné par l'envie et par d'autres passions, alors tout autre objet lui paraît, quoique à tort, merveilleusement grandi : de même qu'un œil, attaqué d'un vice, voit double devant lui la lune et d'autres corps lumineux par eux-mêmes.

315. S'il n'en était pas ainsi, comment une seule ville du roi Pravara aurait-elle pu paraître autant, à lui qui en avait bâti d'innombrables?

316. Quand ensuite son ivresse fut dissipée, considérant le crime d'avoir brûlé cette ville, il fut atteint par le feu de remords qui est allié aux soupirs ardents.

317. C'est pourquoi le déchirement intérieur qui était caché, causa en lui un grand dépérissement; c'est ainsi que se brûlent de vieux arbres contenant du feu dans leurs cavités.

318. Les ministres, le voyant un matin affligé et souffrant, pour dissiper son chagrin, lui dirent: « L'incendie de « la ville n'a été qu'illusoire. »

319. Ayant appris que la ville n'était pas détruite, le roi fut délivré de sa peine: semblable à un homme à qui son fils est enlevé dans un songe, tandis qu'il est bien portant devant lui.

320. « Que jamais ne s'accomplisse la parole que j'ai pro- « noncée dans l'ivresse! » C'est ainsi qu'il dit, en louant ses ministres qui s'étaient conduits d'une manière si louable.

321. Un souverain, maître momentané de la terre comme d'une courtisane, jouit de plaisirs illicites; c'est pourquoi honte aux ministres qui, par leur service, ne cherchent que leur profit!

Mais ceux qui, même en sacrifiant leur vie, n'hésitent pas à avertir leur maître quand il a dévié de la bonne route, ce sont ces hommes magnanimes qui rendent cette terre sacrée.

322. Ce prince, qui surpassait même le sublime Indra, fut coupable encore d'une autre faute qui est commune à d'autres rois.

323. Quoiqu'il eût doté l'adorable, le riant Kêçava qui était placé au milieu de la ville, il détruisit à Trigrâmi le roi de Gâuḍa au moyen des gens armés.

324. Un fait méritoire et admirable eut lieu alors parmi les sujets de Gâuḍa : des hommes fidèles quittèrent la vie, parce que leur seigneur avait disparu.

325. Étant entré dans le pays de Kaçmîr, sous le prétexte de voir la déesse Çaradâ, ils entourèrent en foule le temple du dieu qui était au milieu *de la ville*.

326. Comme le roi se trouvait dans l'intérieur du pays, les adorateurs de ce dieu, voyant les gens qui cherchaient à entrer, protégèrent le riant Hari en fermant la porte.

327. Les assaillants, redoublant de force, s'étant emparés d'une image d'argent de Râmasvâmi, la prirent par erreur pour le riant Kêçava, et la réduisirent en poudre.

328. En ayant fait de petits grains comme ceux du tila, ils la dispersèrent dans toutes les directions; mais ils furent ensuite massacrés, de pas en pas, par les troupes qui sortirent de la ville.

329. Arrosés d'un sang noir, ils tombèrent morts par terre, semblables à des fragments de roche d'une montagne de Sandal, lesquels sont resplendissants de veines de minéraux.

330. Ce rare dévouement à leur seigneur fut rendu brillant par les flots répandus de leur sang : de même que cette terre fortunée *est embellie par les pluies du ciel*.

331. L'épouvante *causée* par la foudre se change en plaisir à cause du diamant qu'*elle produit;* la richesse provient du rubis; le poison, quoiqu'il agisse de différentes manières, se calme au moyen des émeraudes.

Ce n'est toujours qu'une seule chose qui s'effectue par les plus beaux joyaux en appliquant leur puissance; mais par les hommes qui, revêtus d'une grandeur d'âme sans bornes, *peuvent s'appeler* des joyaux, que ne s'accomplit-il pas!

332. Quand le seigneur est mort, où est la route qui ne se

franchit qu'en un long espace de temps? où est la fidélité? — Ce qu'ont fait voir les habitants de Gâuḍa ne s'accomplit pas par Brahma même.

333. Les exemples d'une telle force d'attachement au maître, *exemples* admirables dans ce monde, ainsi que de tels joyaux de serviteurs des rois, se trouvaient alors en tout lieu.

334. De cette manière, c'est par l'abandon de Ramasvami que, dans l'attaque faite par les Rakchasas de Gâuḍa, l'adorable Parîhâsa Kêçava, si cher au roi, fut conservé.

335. Aujourd'hui encore, l'ancien temple de Ramasvâmi se voit vide, et le monde se remplit de nouveau de la gloire des héros de Gâuḍa.

336. C'est ainsi que, dans une variété d'événements, se passèrent les jours du roi, quelques-uns dans sa capitale, la plupart dans d'autres pays.

337. Désireux de voir des contrées qui n'avaient été abordées de personne, il rentra de nouveau dans les interminables régions du nord.

338. Alors se passèrent des événements avec *Kuvêra*, le distributeur des richesses, sa suite et les Nâirritas qui furent excités à faire connaître leur pouvoir.

339. Je sais que les ordres de ce roi se répandaient par un simple acte de sa volonté dans des pays qui, jusqu'aujourd'hui n'ont pas été vus, même par les rayons du soleil.

340. Un messager, expédié au roi par les ministres, qui depuis longtemps n'avaient pas eu de ses nouvelles, et renvoyé de sa part, rapporta ce qui suit :

341. « Le souverain vous instruit en ces termes : « quel est « le manque de raison des hommes de votre espèce! à peine « suis-je entré dans ce pays, que vous désirez mon retour!

342. « Tandis que chaque jour j'ai laissé derrière moi une

« nouvelle conquête de la victoire, quelle action verriez-vous « de moi, si je rentrais dans mon propre pays ?

343. « On voit bien avec certitude le terme des fleuves, « qui, du lieu de leur origine, vont à la mer, mais nulle part « celui des hommes qui sont avides de conquêtes.

344. « C'est pourquoi je veux vous dire ce qui est essentiel « dans la conduite à tenir, de manière à parvenir à votre but. « Hommes sans reproche, conduisez sans opposition le gou- « vernement conformément à mes instructions.

345. « Que l'empire soit gardé bien réuni au moyen des « gouverneurs puissants qui doivent y être placés partout. « Semblables aux Tchârvakas (*aux esprits forts*) ils ne craignent « pas un autre monde.

346. « Que les habitants des cavernes, même lorsqu'ils ne « sont pas coupables, soient soumis à la sévérité ; protégés par « leurs forts, ayant amassé des provisions, ils sont difficiles à « dompter.

347. « Qu'il ne soit accordé aux habitants pas plus qu'il ne « leur faut en général : des vivres pour un an, et des bœufs « suffisants pour un champs de labourage.

348. « Ceux qui possèdent plus qu'il ne leur faut pour la « subsistance d'un an, deviennent facilement trop mutins, fé- « roces, et capables de violer les ordres du roi.

349. « Quand habits, femmes, tapis, repas, ornements, « chevaux, maisons, tout ce qui ne convient qu'aux villes, de- « vient à l'usage des habitants des villages ;

350. « Quand des places fortes, qui doivent être gardées « par les rois, sont abandonnées par ivresse ; quand leur igno- « rance de ce qui se passe parmi les ministres s'aperçoit ;

351. « Quand la subsistance des gens armés ne se tire que

« d'un seul pays; quand les Kâyasthas se liguent par des « alliances mutuelles de famille;

352. « Quand les rois voient les emplois occupés au gré « des Kâyasthas : alors, sans doute, on doit savoir que ce qui « a lieu est contraire au bonheur du peuple.

353. « Après avoir, par suite de mes efforts, relevé et cons- « taté les institutions célèbres, j'ai exposé par cœur l'adminis- « tration intérieure des rois, mes ancêtres.

354. « Le vent annonce le voisinage d'un éléphant furieux « par l'odeur du liquide qui s'écoule de ses tempes : de même « que l'éclair mobile annonce la naissance du tonnerre dans un « nuage.

« C'est ainsi que la conduite d'un être dont la véracité doit « être reconnue par l'habileté d'un homme pénétrant, révèle « clairement le caractère constant de son esprit, tel qu'il a été « déterminé par une naissance antérieure.

355. « Mes deux fils, Kuvalâditya et Vadjrâditya, me sont « également chers; mais l'esprit de ces deux frères, qui sont « nés de deux mères, est diversement disposé.

356. « Que l'aîné reçoive le baptême de la royauté; s'il « abuse de son pouvoir, alors, selon la règle, ses ordres ne « doivent pas être exécutés par vous.

357. « Un roi, quand il a quitté ou sa vie ou son gouverne- « ment, pourquoi serait-il pleuré? Souvenez-vous de cette « parole que je vous dis.

358. « Quand le plus jeune roi conduit les affaires sans né- « gligence, que ses ordres ne soient pas transgressés, et qu'il « soit conservé, fût-il même sévère.

359. « Le plus jeune de mes petits-fils, c'est Djayâpida, en- « core en bas âge; qu'on lui dise toujours : Sois égal à ton « grand-père. »

360. Ayant reçu les derniers ordres du maître, sans espoir, avec de *tristes* pressentiments, ils les honorèrent, inclinés, avec des larmes qu'ils versaient pour offrande.

361. Tchagkuna, ayant un jour convoqué tout le peuple, dit, en arrosant de ses larmes la terre qui était brûlée par le feu de la séparation de son seigneur :

362. Que Kuvalayâpida, le fils du roi, reçoive le baptême de la royauté; le roi vertueux, qui a si bien soutenu son nom, est monté au ciel.

363. La chimie a été créée par les dieux pour l'accroissement du trésor de ce prince vertueux : c'est pourquoi elle a disparu tout d'un coup *après lui.*

364. Quoique très-éloigné, ce prince fut capable, par un certain pouvoir de la fortune, d'accomplir, en se jouant, des choses même difficiles.

365. Le soleil radieux, quoique couvert de nuages pluvieux, réjouit cependant les lotus; le nuage, quoique éloigné, tempère l'ardeur du soleil par un vent très-frais.

Le pouvoir des grands ne peut pas être examiné; chose étonnante, les affaires, quoique gérées à une grande distance, courent d'elles-mêmes, sans obstacle, par la soumission qu'on porte à la grandeur, vers leur accomplissement.

366. Après avoir réjoui la terre pendant trente-six ans sept mois et onze jours, cette lune de ses sujets se coucha.

367. Quelques-uns ont dit qu'il a trouvé sa fin dans le pays appelé Aryânaka, par la chute subite de grands tourbillons de neige.

368. D'autres disent que ce chef des rois, pour conserver la renommée qu'il avait été si longtemps à recueillir, se livra aux flammes dans quelque défilé.

369. D'autres encore pensent que ce prince, entouré de

son armée, est entré sur une route lointaine du nord, dans une région que les immortels seuls peuvent facilement atteindre.

370. Les actions de ce monarque étant célébrées comme merveilleuses, sa fin aussi a été célébrée comme telle.

371. Il s'est couché dans l'Océan, ce joyau du ciel : ainsi disent quelques-uns; et d'autres : Il est entré dans le feu qu'il s'est préparé; d'autres encore : Il a passé en entier dans l'autre monde.

Ils triomphent, les récits proclamant les efforts d'une grandeur extraordinaire des héros qui entreprennent des expéditions incomparables, et *sont glorieux* même dans leur chute.

Kuvalayâpîḍa. 372. Ensuite Kuvalayâpîḍa devint roi, fils de la reine Kamaladêvî; le prince bienheureux égalait Çakra, le fils d'Aditi.

373. Il rendit pure, par sa libéralité, la richesse dont les rois sont avides; de même que le grand serpent rend sa peau luisante, quoiqu'elle soit par sa nature d'une couleur sombre.

374. Quelque temps après, sa splendeur, détruite par son frère qui était d'un pouvoir égal, cessa de briller : de même qu'une lampe couverte par l'éclat d'un *grand* feu.

375. La prospérité était mal assurée entre eux, de même que l'est, sur les joues d'un éléphant furieux, le liquide *qui en découle*, quand les abeilles, se suivant l'une et l'autre, sont avides d'en jouir successivement.

376. Le râdja Kuvalayâpîḍa, pour s'emparer de la propriété de deux, surprit ensuite violemment son frère cadet avec l'aide d'une troupe de serviteurs.

377. Après avoir dégagé son gouvernement de toute difficulté, le roi qui avait acquis des forces et réuni des secours, se sentit en état d'entreprendre la conquête des pays *étrangers*.

378. Dans ce temps, un des ministres osa désobéir aux ordres du roi, soit qu'il se souvînt de la parole du père, soit qu'il cédât à un mouvement d'orgueil.

379. Lorsqu'il fut nuit, le roi, agité de colère dans son lit, en pensant au ministre désobéissant, n'eut pas un moment de sommeil.

380. Comme, excité au courroux, il désirait punir de mort le malfaiteur, plusieurs autres, à cause de leur complicité, lui parurent dignes du supplice.

381. Ensuite l'océan du cœur du roi, qui entretenait le poison de la colère, étant agité par le rocher de l'abnégation de toute passion, il en sortit le nectar de la tranquillité.

382. La colère étant dissipée, il fit cette réflexion : « A « cause de qui une destruction de vie si nombreuse m'a-t-elle « paru devoir s'accomplir?

383. « Après avoir commis des actions illicites, après avoir « acquis les profits du péché, qui est-ce qui conservera bien « assurée sa personne, dont le bien-être ne doit pas être né- « gligé?

384. « Quel homme dont le jugement n'est pas égaré, croira « devoir détruire les chemins impérissables à cause de ce corps « ingrat?

385. « Hélas! les hommes disent de temps en temps l'état « différent que produit l'influence destructive du temps dans « l'homme qui ne se voit pas lui-même.

386. « Les êtres permanents qui nous regardent, se mo- « quent sans doute de notre visage, lequel, hier, riant sans « cause, resplendissait semblable à un bouton de lotus, et au- « jourd'hui est devenu rude par la croissance de la barbe; « lequel est subitement illuminé comme du cuivre échauffé,

« et demain, flétri et enlaidi par des cheveux gris, ressemble « à la tête d'un vieux bouc. »

387. Faisant ces réflexions, et d'autres sur l'instabilité des choses, appréciant le plaisir de la tranquillité, il quitta l'empire et se rendit dans le bois qui s'étend *du lieu sacré* de Plakcha.

388. « Homme vertueux, va dans le bois; voue ton cœur à « la pénitence; tous les biens sont périssables, et la plupart « même se brisent dans un instant. »

389. Par ce sloka qui avait été écrit sur son siége par quelqu'un qui avait quitté l'empire, le roi fut instruit, et pénétré du désir de quitter le monde,

390. Le roi qui avait acquis la perfection en s'appropriant le bonheur d'une tranquillité non interrompue, se présente encore aujourd'hui aux yeux des bienheureux, sur le mont sacré de Çriparvata et en d'autres lieux.

391. Quand ainsi le fils du seigneur (*le prince régnant*), fut parti, Mitraçarma, accablé de douleur, quitta la vie avec son épouse au confluent de la Vitastâ, avec le Sindhu.

392. Ce souverain sage, après avoir régné un an et demi, atteignit la perfection *qui se trouve au sommet* de l'échelle de l'acquisition de la béatitude suprême :

Vadjrâditya. 393. Après lui devint roi Vadjrâditya, nommé aussi Vappiyaka et Lalitâditya, dont la mère était Tchakramardikâ.

394. Ce prince qui avait des mœurs cruelles, ressemblait aussi peu à son frère, qui faisait le bonheur de ses sujets, que Durvâsâ *ressemble* à l'astre dont les rayons répandent du nectar.

395. Ce roi pervers, soumis à l'avarice enleva un grand nombre de biens patrimoniaux de toute espèce, de la ville de Parihâsa.

396. Les nombreuses femmes de ses appartements secrets devinrent à ce monarque passionné aussi chères que le sont ses compagnes à un cheval de race.

397. Il livra, en le vendant, un grand nombre d'hommes aux Mlêtchhas, et fit régner dans les pays des coutumes appartenant aux Mlêtchhas.

398. Ce roi inique, après avoir joui pendant sept ans de la terre, qui produit une multitude de biens, atteignit sa fin par la maladie de la consomption.

399. Alors Prithivyâpîḍa, fils de la reine Mañdjarikâ, devint roi; destructeur de ses sujets, il régna quatre ans et un mois. Prithivyâpîḍa.

400. Sangrâmâpîḍa, fils de Vappiya et de la reine Masmâ, l'ayant détrôné, régna sept ans. Sangrâmâpîḍa.

401. Le royaume possédé par ces deux frères, n'était pas plus resplendissant que ne l'est le disque du soleil radieux obsédé par l'hiver et le froid.

402. Après le décès de Sangrâmâpîḍa, l'heureux Djayâpîḍa, le fils cadet de Vappiya, obtint le trône d'après l'ordre de succession. Djayâpîḍa.

403. Se souvenant des paroles du conseiller : « Sois égal à « ton grand-père; » avide de victoire, ayant rassemblé des forces, il partit pour la conquête du monde.

404. Sortant de son pays avec des princes soumis à son autorité, ce roi demanda aux vieux gardiens des portes de Kaçmîr :

405. « Quelle était la force de l'armée de mon grand-père « lorsqu'il sortit? dites-le-moi aujourd'hui, vous qui, dans ses « expéditions, avez compté ses troupes. »

406. Ils répliquèrent en souriant : « A quoi bon cette de- « mande, ô seigneur? une chose une fois passée ne peut pas « s'imiter à présent.

407. « Les chaises à porteurs de ce monarque se montaient

« à cent vingt-cinq mille; le seigneur n'en amène aujourd'hui « que quatre-vingt mille pour son entreprise glorieuse. »

408. Ayant entendu ces paroles, Djayâpîḍa ne compta pas pour beaucoup la conquête rapide de la terre qui devait être rétrécie par la puissance du temps.

409. Voyant les dispositions de ce dominateur avide de victoire, les vieillards se souvinrent du caractère semblable du roi Lalitâditya.

410. Pendant que le roi faisait cette expédition lointaine, son beau-frère, nommé Djadjâ, possédant le pouvoir, soumit injustement les Kaçmiriens et s'empara du trône.

411. Les soldats de l'armée du roi, qui pensaient à leur pays, se dégageant, de jour en jour, de la fidélité *due* à leur maître, retournèrent chez eux.

412. Djayâpîḍa, qui sans troupes fit cependant répandre le bruit de sa puissance, s'assura de quelque intelligence utile.

413. La fierté de ce prince magnanime ne fut pas abattue; c'est par elle qu'il vainquit même l'inimitié du destin.

414. Après avoir renvoyé les princes qui le suivaient, chacun dans son pays, il alla, avec un nombre peu considérable de ses soldats, à un lieu de pèlerinage au confluent de deux rivières.

415. Là, distribuant aux Brahmanes les cent mille chevaux moins un qui lui restaient, chevaux rapides comme la pensée, il fit une grande offrande.

416. « Si un autre complète le nombre de cent mille che- « vaux et en fait une offrande, que mon cachet soit remplacé « par le sien. » Ayant fait cette déclaration,

417. Il livra le cachet qui était marqué des lettres du nom de Çridjayâpîḍa, à l'eau de la Ganga qui parcourt les contrées dans toutes les directions.

418. En buvant l'eau pure de la Gangâ qui est marquée de ce sceau, le feu s'accroît encore aujourd'hui dans l'esprit des rois orgueilleux.

419. Ayant, par un chef de confiance, donné l'ordre aux soldats d'aller dans leur pays, il sortit seul, la nuit, de l'intérieur du camp;

420. Et, de même que le soleil entre dans les nuages, il entra ensuite peu à peu dans le cercle des chefs dans la capitale du roi de Gâura, protégée par le monarque nommé Djayanta,

421. Dans la ville de Pâundravarddhana, où il fut diverti par les agréments du beau royaume et par la magnificence des habitants.

422. Pour voir la danse, il entra dans le temple de Kârtikêya, où, versé lui-même dans les traités relatifs à la danse, au chant et à d'autres arts, il vit un élève de Bharata.

423. Il s'assit ensuite, pour un instant, sur une pierre, à la porte du temple de ce dieu, et parut un objet majestueux que des hommes timides évitaient d'approcher.

424. Une danseuse, nommée Kamâlâ, vit cet homme qui prévenait par une beauté rare; elle vit avec étonnement

425. Que sa main, de temps en temps, se glissait le long de son dos, et elle pensait alors : C'est un personnage qui voyage sans vouloir être connu,

426. Un râdja, ou fils d'un radja, ou quelqu'un issu de la plus noble famille du pays; car c'est bien là la manière de recevoir des feuilles de bétel qui sont données par derrière :

427. C'est pour cela qu'il porte sa belle main à tout instant derrière son dos.

Un éléphant plie en conque ses oreilles mobiles, même dans l'absence des abeilles qui s'abattent *sur ses joues*, par

avidité pour le liquide *odorant qui en découle;* le lion, même lorsqu'il n'y a pas de troupeau d'éléphants qui le suivent, se retourne et regarde en arrière; les paons, quand même le nuage suspendu au-dessus d'eux est tranquille, répandent leur chant avec un gosier infatigable : *tant il est vrai* que, quand même des efforts cessent, la cause en étant disparue, une longue habitude garde son pouvoir.

428. Faisant ces réflexions en elle-même, elle envoya vers lui une amie dont le cœur n'était jamais séparé d'elle, en lui donnant ses instructions.

429. Sa main étant comme auparavant tournée en arrière, elle y mit un morceau de la noix de bétel. Djayâpîḍa le jeta dans sa bouche et la regarda en se retournant.

430. Comme ses sourcils lui disaient : « De la part de qui viens-tu? » il reçut en réponse à sa demande, des nouvelles de cette femme aux beaux sourcils qui lui avait donné le bétel.

431. Lui ayant inspiré de la confiance, elle l'amena peu à peu, par maintes douces paroles, dans la maison de son amie qui avait fini sa danse.

432. La courtisane douée d'une extrême beauté se servait envers lui de paroles élégantes et flatteuses, de manière qu'il en fut surpris.

433. Au commencement de la nuit qui était éclairée par la lune, ayant pris le roi par la main, elle le fit entrer dans son appartement à coucher.

434. Alors, couché dans un lit d'or, il ne défit pas son vêtement inférieur, quoiqu'il y fût invité par la courtisane enivrée d'une liqueur spiritueuse.

435. Le héros aux longs bras, embrassant ensuite la

femme toute honteuse, comme s'il eût voulu la recevoir dans sa large poitrine, lui parla avec douceur en ces termes :

436. « O toi dont les yeux égalent la douceur de la feuille « de lotus, ne me ravis pas mon cœur, pour que cette occa- « sion propice ne me rende pas coupable.

437. « Tu m'as rendu ton esclave, ô femme bienheu- « reuse, par tes manières si naturelles; bientôt, instruite de « mon histoire, tu approuveras certainement ma conduite.

438. « Sache, ô femme respectable, que j'ai fait vœu de « m'abstenir de tout plaisir jusqu'à ce que j'aie accompli par- « faitement l'affaire *que j'ai déjà* préparée. »

439. Ayant parlé ainsi, il soupira, et frappant le lit comme s'il battait la mesure de sa main ornée d'anneaux, il prononça le sloka suivant :

440. « Quel intérêt peuvent inspirer les femmes à un « homme fier dont la noble ambition n'est pas satisfaite? Ce « n'est qu'après avoir parcouru le monde entier que Ravi (*le* « *soleil*) honore Sandhyâ. »

441. La femme, habile dans son art, reconnut en elle-même, par ce sloka que le roi avait récité, qu'il était un grand homme.

442. Quand, au matin, le prince voulut partir, cette fille aimante le suppliant longtemps avec véhémence, le conjura de rester.

443. Un jour, étant allé au bord de la rivière pour faire ses prières du soir, revenu tard à la maison, il remarqua chez lui une grande consternation.

444. Interrogée sur la cause de son trouble, la belle au doux sourire répondit : « Un énorme lion, qui vient pendant « la nuit, tue les habitants.

445. « De jour en jour il cause une grande destruction

« d'hommes, d'éléphants et de chevaux; lorsqu'étant loin, tu « tardais à venir, je fus troublée par la crainte *du danger auquel « tu étais exposé.*

446. « Les rois et les fils de rois, redoutant cet animal, ne « sortent pas de leurs maisons quand il fait nuit. »

447. Ayant désapprouvé la peur de cette femme et s'étant moqué d'elle comme d'une folle qui parlait ainsi, Djayâpida sortit, cette nuit même, comme par honte.

448. Le lendemain, à la chute du jour, étant allé dans l'intérieur de la ville, il attendit l'arrivée du lion au pied d'un grand figuier.

449. Alors apparut de loin le roi des animaux, ayant la couleur de la fleur épanouie de Vakula, rugissant horriblement, semblable à un compagnon du dieu destructeur.

450. Le lion des rois appela d'une voix forte, comme par plaisanterie, ce lion qui, prenant un autre chemin, marchait lentement.

451. Les oreilles dressées, la gueule béante, secouant la crinière, l'œil étincelant, la partie supérieure du corps soulevée, le lion s'élança vers lui en rugissant.

452. Djayâpîda, en plongeant son coude dans la gueule du lion qui l'attaquait avec fureur, rapide dans l'exécution, lui fendit la poitrine de son glaive.

453. Ainsi, par l'ouverture faite d'un seul coup, s'échappa la vie de cet animal dont le sang s'écoulait resplendissant du vermillon des éléphants furieux qu'il avait dévorés.

454. Le prince, gardant la blessure de son coude couverte d'un bandage, rentra dans la maison de la danseuse, et dormit la nuit comme auparavant.

455. Quand la nuit céda au matin, le roi Djayanta, ayant

appris que le lion avait été tué, en fut satisfait, et, plein d'empressement, alla le voir lui-même.

456. Ayant vu avec étonnement le corps monstrueux tué d'un seul coup, il pensa : « Certes, celui qui l'a privé de vie « est plus qu'un homme. »

457. Il vit ensuite aussi avec surprise un bracelet du bras supérieur, marqué par le nom de Çridjayâpîḍa, *bracelet* qui, retiré des dents du lion, lui fut donné par quelqu'un de sa suite.

458. « Ce prince, d'où peut-il être venu? » A ces paroles du roi, la ville, qui supposait l'arrivée de Djayâpîḍa, fut agitée par la crainte.

459. Le roi Djayanta, ayant raisonné avec les habitants de la ville sur ce sujet, leur dit : « Hommes sans raison, pour- « quoi, dans une occasion d'allégresse, éprouvez-vous de la « crainte?

460. « Djayâpîḍa le roi est célèbre par la puissance et par « la force de son bras : par quelle raison serait-il errant seul « en pays étranger? »

461. Kallata, fils de roi, ayant tenu ce discours, ajouta : « Kalyânî ma fille lui est promise par moi qui n'ai point de « fils.

462. « Il faut le chercher s'il est arrivé lui-même. Animé « du désir de prendre des joyaux, nous passons dans l'île de « pierres précieuses; mais l'acquisition d'un trésor céleste « provient de la maison même.

463. « Ce prince peut se trouver dans cette ville par ordre « du ciel; celui qui, après avoir cherché, me l'indiquera, ob- « tiendra de moi ce qu'il désire. »

464. Les habitants de la ville, cherchant avec confiance

dans les paroles du roi véridique, trouvèrent le *héros* qui habitait la maison de Kamalâ.

465. Le roi étant arrivé avec ses conseillers et avec la suite de ses familiers, à force de bons procédés, l'amena dans sa maison et fit célébrer une fête.

466. Introduisant ainsi le bonheur dans la maison, il lui donna la main de la princesse Kalyâni, qui devint comme la garantie de la prospérité du royaume.

467. Djayâpîḍâ, quoique sans grands moyens de faire la guerre, ayant vaincu cinq rois de Gâuḍâ, procura le pouvoir suprême à son beau-père.

468. Il fut joint alors par le conseiller Dêvaçarma, fils de Mitraçarma, qui étant resté *dans le pays*, assembla la partie de l'armée qui avait quitté son maître.

469. Le prince marcha ensuite vers son propre pays, où il était désiré, se faisant précéder par le bonheur de la victoire; les deux femmes aux beaux yeux le suivirent ensuite.

470. Ce râdja, doué d'un héroïsme sublime, par suite de ses victoires, prit d'abord le trône du roi de Kânyakubdja avec l'insigne de la royauté.

471. Quand il entra dans son propre pays avec une force irrésistible comme la foudre d'Indra, Djadja sortit avec des troupes préparées au combat, pour lui présenter la bataille.

472. Près d'un endroit appelé Puchkalêtra eut lieu entre lui et Djayâpîḍa une bataille bien terrible qui dura plusieurs jours.

473. Le roi, aimé par ses sujets, fut joint dans le combat par les habitants des villages et des bois qui souffraient avec impatience le règne de Djadja.

474. Çrideva, chandâla d'un village, étant venu au com-

bat avec les habitants de son endroit, errant au hasard, demanda partout aux soldats où était Djadja.

475. Ils lui montrèrent de loin, au milieu du champ de bataille, ce chef qui à cheval, tourmenté par la soif, buvait de l'eau dans une coupe d'or.

476. Ayant fait tourner une pierre *dans une fronde* pour la jeter, et l'ayant lancée au milieu du visage de Djadja, « Je l'ai tué, » cria Çrideva, proclamant un fait qui n'avait pas été vain.

477. « Je vais au secours du roi, » avait-il dit, en demandant de la nourriture à sa mère, qui s'en moquait; et il partit pour accomplir le vœu qu'il avait fait de tuer Djadja.

478. Alors se dispersèrent les partisans de Djadja, abandonnant *leur chef* qui, le visage horriblement fracassé, tombé de cheval, mourait en s'agitant par terre.

479. C'est ainsi qu'après trois ans fut enlevé de son trône mal acquis, ce roi qui, toujours inquiet, craignait l'atteinte des désastres de toute espèce.

480. Qu'elle est passagère la fortune des rois qui est gagnée par l'iniquité, en enlevant les dépôts des marchands, et en *profitant* de la fraude des débauchés et des courtisanes!

481. Djadja étant mort, Djayâpîda, en reprenant sa propriété, saisit de sa main le fardeau de la terre, et, par sa conduite, gagna le cœur des gens de bien.

482. C'est ainsi que par la mort de son adversaire, le roi assura le bonheur du pays. Kalyanî, son épouse, bâtit la ville de Kalyâna.

483. Le monarque éleva la ville de Mahlâna, ainsi qu'une grande image de Kêçava. La reine Kamalâ fit construire aussi une ville de son nom appelée Kamalâ.

484. Quand le roi eut obtenu la dignité du siège protecteur

de la terre, la reine Kalyanî en rehaussa l'éclat par son habileté.

485. Il fit descendre dans son pays natal la science qui s'était retirée bien loin, de même que Kaçyapa *fit descendre* la Vitastâ.

486. Un homme ayant déclaré hautement : « Je suis un ignorant, » il lui attribua toutes les connaissances, et rendit chacun très-appliqué à la science.

487. Ayant appelé d'autres pays de savants grammairiens, il introduisit la grande grammaire bien divisée (*de Panini*), dans son pays.

488. Le savant Djayâpîda augmenta beaucoup ses connaissances au milieu des sages, et fut instruit dans les livres sacrés par un professeur de rhétorique nommé Kchîra.

489. Le roi, dont les intentions étaient pures, ne souffrit la rivalité de qui que ce fût avec lui-même; mais il estima beaucoup de concourir lui-même avec les savants.

490. Le nom d'un savant était alors plus estimé que celui de râdja même, et n'éprouvait pas encore de souillure de divers vices comme dans d'autres temps.

491. Comme le roi montrait de la déférence aux hommes de science, les maisons des savants étaient entourées de princes qui leur faisaient la cour, désirant être présentés au monarque.

492. Le râdja assembla ainsi autour de lui tous les savants qu'il recherchait, de manière qu'il en résulta une disette de gens de lettres dans les pays des autres rois.

493. Thakriya fut choisi, à cause de ses connaissances, d'après une promesse faite, pour inspecteur de la maison de charité du conseiller Çukradanta.

494. Le docte, l'excellent Bhaṭṭa reçut pour salaire, tous les jours, 100,000 dinars, comme président du conseil du roi.

495. Ce prince, semblable à Bali, choisit pour conseiller intime le savant nommé Dâmôdaragupta, qui égalait Kavi, le précepteur des Dâityas, qui administrait avec la sagacité d'une femme directrice de plaisirs secrets, et portait le poids des affaires comme une bête de somme.

496. Manôratha, Çaṅkhadatta, Tchaṭaha, Sandhiman, les poëtes, ainsi que Vâmana et autres, devinrent ses conseillers.

497. Ayant, dans un beau songe, vu le lever du soleil dans la région de l'occident, il se persuada qu'un précepteur supérieur de la justice était entré dans son pays.

498. Intelligent, orateur clair et élégant, le roi était un connaisseur profond du goût et de tous les arts agréables.

499. Les rois qui ne voient pas les objets d'un goût exquis, et qui ne distinguent que ce qu'ils mangent, semblables à des bœufs aveugles, que peuvent-ils connaître au delà de leur pâture?

500. La grandeur naturelle et heureuse des objets, qu'est-elle pour un homme ignorant? Ce que sont les caresses d'une femme pour un homme qui a été placé sur le haut d'un bûcher, après la consommation de la cérémonie funèbre; ou ce qu'est le breuvage d'une liqueur de la canne à sucre à quelqu'un qui a été privé de mémoire par un extrême étourdissement, ou *enfin* ce qu'est la possession d'une boucle d'oreille, d'une guirlande ou d'un bracelet pour un homme sans vie.

501. La forme unique de sa dévotion et de son énergie se montrait multipliée en mille vertus, comme celle de deux miroirs.

502. Un jour, ce prince, qui ne donna jamais un ordre sans effet, enjoignit à son messager qui était devant lui : « Amène-« moi cinq rakchasas du roi de Lañka. »

503. Ce messager, ministre de la paix et de la guerre, étant, sur sa route, tombé du vaisseau dans la mer, et ayant détruit un timi, *poisson monstrueux* qui engloutissait l'Océan, se sauva et gagna l'autre rive.

504. Vibhîchaṇa qui, par sa dévotion à Rama, était devenu un ami des mortels, fit ramener dans son pays, par les rakchas qu'il lui donna, le messager qui lui avait remis la lettre et l'ordre du roi.

505. Le roi Djayâpîḍa ayant comblé de présents le messager, fit creuser par les rakchasas un lac très-profond, et construire une forteresse, Djayapura, qui était comparable aux trois cieux.

506. Ce monarque dont la conduite était pure, éleva trois Buddhas, un vihara très-spacieux, et dans l'intérieur de la ville, une image de Djayâ dévi (*de la déesse de la victoire*).

507. Kêsava qui repose sur le serpent Çêcha, le dieu à quatre faces, ayant quitté la demeure *céleste* de Vichnu, fixe sans doute sa présence près de cette ville.

508. Après avoir fait exécuter divers autres ouvrages par les rakchasas, il couvrit l'eau même d'ouvriers : c'est ce que disent quelques-uns.

509. Vichnu, l'ennemi de Kansa, lui dit un jour dans un songe : « Bâtis-moi Dvâravatti au milieu des eaux. » Et il construisit l'ouvrage suivant,

510. *Savoir :* la capitale Çridvaravatî, qu'il entoura d'une fortification : tout le monde nomme encore aujourd'hui la ville intérieure de Djayapûra.

511. Djayadatta, le conseiller du souverain qui occupait

une des cinq principales places du royaume, bâtit un collége dans la forteresse de Djayapura.

512. Atcha, le gendre de Pramôda, qui était chambellan royal du seigneur de Mathura, fit construire pendant longtemps un Atchêsvaram *sacré* à Hara.

513. Le roi Djayâpîda partit encore une fois, avec des forces assemblées, à la conquête du monde, traînant, *pour ainsi dire*, les montagnes qui bordent la mer, au moyen de ses troupes et de ses éléphants pesants.

514. L'armée qui le suivait comme la Ganga suivit Bhagiratha, quoique déjà entrée dans les montagnes de l'orient, touchait encore par une ligne non interrompue aux monts d'Himalaya.

515. Summuni et d'autres principaux chefs marchèrent en dehors du camp, comme gardiens de la nuit, avec des Tchandâlas redoutables.

516. Le roi désirant se rendre célèbre sous un autre nom, celui de Vinayâditya (*soleil de modestie*), orna le pays de l'orient de la ville nommée Vinayâditya.

517. La fortune fait sentir avec une double force son inconstance aux rois puissants même, qui par précipitation, tentent des entreprises trop hasardeuses.

518. Le roi portant les signes de la piété entra avec des hommes religieux, sans bruit, dans une forteresse qui appartenait à Bhîmasena, roi du pays oriental.

519. Le frère de Djajda, nommé Siddha, ayant reconnu le roi qui explorait s'il y avait quelque ouverture *dans les remparts*, l'observant longtemps, alla en avertir le souverain.

520. Le roi Bhîmasena le prit alors subitement, comme Nahucha, le grand serpent, s'empara de Bhîma dont la force était formidable.

521. Quand ce héros, le chef de ceux qui entreprennent de grandes actions, eut été fait prisonnier, je sais qu'alors la puissance du destin qui hait le héroïsme éleva la tête.

522. Djayâpîḍa, quoique dans le plus terrible malheur, ne fut pas cependant accablé; mais, réfléchissant sur différents moyens, il chercha à se relever.

523. Dans ce temps les habitants de l'empire de ce roi furent visités par une maladie qui, difficile à guérir, *consistait en une inflammation de la peau comme celle qui est causée par l'émission de l'eau d'une araignée.*

524. Cette maladie était contagieuse et mortelle; ceux qui étaient couverts de cette inflammation d'araignée furent alors abandonnés à cause de la détresse générale du pays.

525. Djayâpîḍa, ayant appris cet état de choses, appliquant son esprit à trouver des expédients, fit apporter secrètement les choses convenables par son domestique.

526. En prenant des drogues qui augmentaient la bile, il se causa une fièvre bilieuse ardente, et en jetant du lait de l'arbre d'euphorbia sur son corps, il fut couvert d'une éruption de pustules.

527. Son adversaire ayant entendu de la bouche des gardes qu'il était attaqué de la maladie d'araignée, et pensant que certainement il était perdu, le fit mettre hors du pays.

528. C'est ainsi, par la grandeur de son esprit, qu'il traversa l'océan du malheur, et acquit de la gloire, ainsi que la forteresse de l'ennemi, laquelle touchait au ciel.

529. L'arbre de la science dont les ignorants se moquent toujours, ne pousse jamais même un scion de sa racine *pour eux;* c'est cet arbre cependant qui, produisant son fruit au milieu de difficultés, termine d'un seul coup le malheur d'un homme.

530. Le râdja dominateur du Nêpâl, appelé Aramuḍi, réunissant la science avec la force, versé dans la magie, voulut faire la guerre *à Djayâpîḍa.*

531. Sans lui avoir rendu hommage, il entra dans le propre pays de Djayâpîḍa, qui fit une longue marche et l'obligea de reculer avec son armée.

532. Cette retraite du roi ne fut pas obtenue sans effort par Djayâpîḍa qui, désireux de vaincre, le poursuivit.

533. Il marcha par tous les pays à sa poursuite, de même que le faucon cherche la colombe dans le flanc d'un mur, ou en quelque lieu qu'elle se cache, et demeure à peine visible.

534. Comme la destruction de son ennemi n'était pas encore accomplie, continuant la conquête de pays, il porta son armée sur la rive du Sindhu, dans le voisinage de la mer.

535. Il marcha deux ou trois jours tourné vers la mer de l'est, conduisant son armée dont les drapeaux déployés étaient agités par le souffle des vents du rivage.

536. Tandis que Djayâpîḍa marchait sur la rive droite du fleuve, Aramuḍi déploya sur l'autre ses troupes qui étaient reconnaissables à son parasol.

537. Djayâpîḍa, ayant vu l'armée de son adversaire qui répandait au loin le bruit de grands tambours, s'enflamma semblable au feu qui dévore le beurre du sacrifice.

538. Voyant devant lui l'eau du fleuve qui, ne montant que jusqu'aux genoux, paraissait facilement guéable, ignorant la localité, par imprudence, entra plein de courroux.

539. Quand le roi en eut atteint le milieu, la rivière se gonfla jusqu'au rivage par un accroissement d'eau, une marée très-profonde étant inopinément survenue près de la mer.

540. L'armée du roi, composée d'une multitude d'hommes, d'éléphants et de chevaux, submergée par le gonflement de l'eau, périt en un instant.

541. Le prince, accablé par les vagues, s'enfonçant avec son vêtement et ses ornements, divisant les flots avec ses bras, fut entraîné au loin par le fleuve.

542. Les points de l'horizon furent ébranlés d'un côté par les tristes lamentations, de l'autre par les hurlements *joyeux* de l'armée ennemie, et par le bruit des vagues du fleuve.

543. Aramudi, rapide en exécution, ayant tiré Djayâpîda de l'eau au moyen d'outres liées ensemble, le fit prisonnier et célébra une fête.

544. Il n'y a pas de convention à faire ni avec le destin ni avec un nuage. L'un, quand il montre sa faveur, gratifie un être d'une multitude de choses agréables, et dans un instant l'accable de sa rigueur. Le nuage, ayant nui beaucoup à l'arbre par l'effet pernicieux de la brûlante ardeur de longs jours d'été, lui accorde rapidement le don de l'éclair *qui rafraîchit l'atmosphère.*

545. Aramudi jeta Djayâpîda dans la prison d'un haut édifice de pierre sur le bord de la Kâlagandikâ, entre les mains de gardes sûrs.

546. Le roi des Kaçmiriens, encore une fois plongé dans le malheur, troublé par l'incertitude de ce qu'il devait faire, se sentit vivement consumé de chagrin.

547. Le roi prévoyant le garda si bien, que la lune même parmi ses phases, et le soleil même parmi ses feux ne pouvaient pas le voir.

548. L'œil de Djayâpîda, trouvant une issue *dans la prison,* s'attachant à explorer quelque objet, aperçut le fleuve voisin, et il réfléchissait sur les moyens *de se* sauver.

549. Les savants se rappellent encore aujourd'hui, les yeux mouillés de larmes de pitié, des slokas qui furent composés par ce roi pour exprimer son état.

550. Tandis qu'il se trouvait dans cette position, Devaçarma, honoré parmi ses conseillers, pensant sans cesse à l'honneur de son maître, se sentit tourmenté de chagrin.

551. Prêt à sauver son roi par le sacrifice de sa vie, il tenta d'abord la cupidité d'Aramuḍi par des envoyés qui lui faisaient des propositions flatteuses.

552. Ils lui dirent de sa part : « Je te donnerai les trésors « de Djayâpîḍa ainsi que l'empire du pays de Kaçmîr. »

553. Après que le traité eut été conclu, et que les envoyés s'en furent retournés, le conseiller Devaçarma, ayant pris l'armée, marcha dans le pays de Nêpâl.

554. Ayant posté l'armée près du rivage du fleuve Kâlagaṇḍikâ, il passa avec une suite peu considérable de l'autre côté.

555. Ayant été bien accueilli par les chefs des provinces qui étaient venus à sa rencontre, il entra dans l'assemblée, et s'inclina devant Aramuḍi, qui le fit placer sur un siége.

556. Fatigué du chemin, il obtint bientôt congé du roi qui lui avait fait un bon accueil, et passa de cette manière un jour dans le palais.

557. Le lendemain le roi Aramuḍi et Devaçarma, ayant bu mutuellement dans la même coupe, s'assirent tous les deux dans un endroit retiré, et tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire.

558. Le ministre dit au roi : « Les richesses acquises par « Djayâpîḍa, ne sont connues que par ses amis affidés dans « l'armée.

559. « Comme c'est au moyen de ces trésors que son élar-

« gissement doit avoir lieu; » — par ce discours il le trompait; — « je désire lui demander où il les a déposés.

560. « Je n'ai pas amené ici mon armée assemblée, au mi-« lieu de laquelle les gardiens de ses trésors déposés ne peu-« vent être arrêtés.

561. « C'est pourquoi, après les avoir appelés l'un après « l'autre, quand ceux-ci seront arrêtés, les autres chefs de « l'armée ne connaissant pas nos intentions, ne s'irriteront « pas et seront disposés à parler. »

562. Aramuḍi s'étant laissé tromper par ces discours, donna un ordre, par suite duquel Devaçarma eut accès auprès du roi prisonnier Djayâpîḍa.

563. Après avoir éloigné de la maison les gens, ce ministre qui était une mer de fidélité, s'abandonnant à la douleur suscitée par la vue du roi, commença par lui demander:

564. « N'as-tu donc pas encore perdu ta force d'âme qui « est devenue un mur pour toi? s'il en est ainsi, alors les « images de ta valeur qui s'y sont peintes se réalisent. »

565. Le roi répondit : « Je me trouve dans l'état d'un « homme désarmé, mon digne ami; mais quelle est cette ac-« tion merveilleuse que je dois accomplir avec cette force que « j'ai conservée? »

566. Le ministre répliqua: « Si ta force ne t'a pas quitté, « ô roi, sache qu'en cet instant même l'océan du malheur est « traversé.

567. « En te laissant tomber de cette fenêtre, tu peux, « dans l'eau de la rivière, gagner l'autre rivage, où se trouve « ton armée. »

568. Le roi dit : « En me laissant tomber d'ici sans une « outre, je ne saurais jamais ressortir de l'eau, et une outre « crévera par la pesanteur de la chute;

569. « C'est pourquoi je ne vois pas là le moyen de me « sauver. Déshonoré comme je suis, je ne tiens pas beaucoup « à l'abandon de ma vie sans avoir détruit mon ennemi *en « même temps.* »

570. Ayant appris sa résolution, le ministre lui dit : « O « roi, par quelque moyen que ce soit, sors d'ici en deux « heures de temps.

571. « Allant seul, je dois examiner un moyen que j'ai « préparé pour le passage de la rivière : il te servira indu- « bitablement. »

572. Ayant parlé ainsi, il sortit et alla dans un endroit retiré. Il resta là, tardant de revenir au delà du temps qu'il avait dit.

573. Le roi l'ayant enfin suivi seul, le vit étendu par terre et mort, ayant le cou fortement serré d'une pièce d'étoffe.

574. « M'étant rapidement délivré de la vie, laissant le « corps rempli d'air sans fente, je puis te servir d'outre ; monte « sur moi et passe le fleuve.

575. « Pour servir de lien à tes jambes quand tu seras « monté sur moi, j'ai attaché l'étoffe du turban à mes propres « jambes ; ajuste-toi et tombe vite dans l'eau. »

576. Il vit et lut cet avis qui était écrit sur un bout de l'étoffe dont il s'était serré le cou, avec du sang du membre qu'il s'était ouvert avec son ongle.

577. Tombé d'abord dans les flots de l'admiration et de l'attendrissement, puis dans ceux du fleuve, le râdja gagna la rive opposée.

578. Ayant joint son armée et s'étant mis à sa tête, il porta dans un instant la destruction dans le pays entier ainsi qu'au roi de Nêpâl.

579. Tant que les gardes mêmes ne surent pas qu'il s'était échappé de la prison, il put d'autant plus facilement conduire le pays au terme de son histoire.

580. Quand le roi fut délivré de sa captivité, alors les tambours résonnèrent, les nymphes du ciel jetèrent des guirlandes, et les troncs des corps sans tête dansèrent: ce fut la fête du combat.

581. Les montagnes et les terrains éclairés par l'incendie des bois, doivent pendant l'été être évités à une grande distance; mais en même temps — chose étonnante — le sommet glacé du mont *Himavat*, humide par le dégel de la neige, est toujours désirable.

582. Dans le temps même qu'eut lieu la naissance de Djadja et d'autres hommes funestes à leur roi, — chose surprenante, — le conseiller Devaçarma, doué d'une vertu admirable, vint au monde.

583. Son fils Mitraçarma ne fut pas égal à son père: de même que l'astre au mouvement lent, Saturne, le fils du soleil radieux, est obscur.

584. Par la mort de ce m[illegible]n réceptacle de joyaux, le roi se sentait comme privé de ces richesses mêmes qu'il venait de recouvrer.

585. A la fin de ses conquêtes, son esprit se relâcha de la fatigue de son ambition, mais ne perdit jamais le souvenir de ce ministre et de son action.

586. La puissance de ce conquérant fut très-étendue dans le royaume des femmes, mais — chose étonnante — ce prince estima beaucoup plus la victoire sur les objets des sens.

587. Après s'être attaché le drapeau de la fortune de Karna qu'il avait obtenu par la conquête des royaumes des femmes,

il éleva un palais de l'état qui fut appelé grande cour de justice.

588. Il bâtit un autre palais de l'état qui fut nommé conservatoire des trésors, et devait servir dans les expéditions étrangères lorsque son propre trésor était éloigné.

589. Que dirais-je de plus? les quatre océans de la fortune victorieuse qui habitait la maison du roi, étaient *pour lui* des miroirs de la joie, *miroirs formés* de pierres précieuses.

590. Le râdja, de retour dans le Kaçmîr, entouré des rois, jouit longtemps de la prospérité qu'il avait acquise par la victoire.

591. Un jour, dans un songe, une personne d'une forme divine s'adressa, les mains jointes, au roi dont la puissance s'était accrue par la conquête de tous les pays, et lui parla en ces termes :

592. « J'habite ton pays, ô roi, content avec mes amis; « chef des serpents, je m'appele Mahâpadma, et je me place « sous ta protection. »

593. « Un diseur de mantras, du pays de Drâvida, est « venu s'efforçant de m'amener pour me vendre à prix d'ar- « gent dans un pays salin et dépourvu d'eau.

594. « C'est pourquoi, si tu me protéges, je te montrerai « une montagne qui produit des métaux d'or dans ton pays, « en retour de la grande faveur que tu m'auras accordée. »

595. Le râdja ayant entendu ce discours pendant son sommeil, après avoir fait amener l'homme par des espions qui furent envoyés de toute part pour le saisir, lui demanda ce qu'il désirait faire.

596. Ayant reçu la garantie de sa sûreté, cet homme répéta tout ce qui avait été dit par le serpent. Le prince étonné l'interrogea de nouveau :

597. « Comme il y a plus d'un yôdjana de distance jusqu'au « milieu du lac, comment le serpent, qui est doué d'un pou- « voir excessif, pourrait-il être tiré dehors par toi? »

598. L'homme répondit : « O roi, le pouvoir des mantras « est incompréhensible. Si tu désires le voir, viens vite; re- « garde le miracle. »

599. Étant alors allé avec le roi auprès du lac, et ayant, au moyen des flèches enchantées, par des mantras, qu'il laissa voler, entouré l'endroit des digues, il dessécha l'eau.

600. Le roi vit alors un serpent de la longueur d'un empan, qui, ayant une tête humaine, se roulait dans la vase, entouré d'autres serpents, grands et petits.

601. L'homme lui dit alors : « O radja, je prends le serpent « qui est contracté par le charme. » — « Ne le prends pas, » dit le roi; et il l'en empêcha.

602. Comme la puissance du charme, rapidement anéantie par l'ordre du roi, disparût, le lac, remis dans son ancien état, se répandit sur le terrain.

603. Le roi, ayant renvoyé l'habitant de Drâvida avec un don d'argent, réfléchit ensuite : « Pourquoi le serpent ne m'a- « t-il pas jusqu'aujourd'hui indiqué la montagne qui contient « une mine d'or? »

604. Le serpent parla de nouveau, dans un songe, au roi qui entretenait ces pensées, en ces termes : « Par quelle fa- « veur m'as-tu induit à te montrer la montagne qui produit « de l'or?

605. « Ceci est mon pays, l'autre est un pays étranger : « voilà le jugement de l'esprit. C'est par suite de l'analogie et « de la différence que s'établit l'état habituel des hommes.

606. « J'ai recherché ta protection par crainte d'un outrage,

« mais j'en ai essuyé un par toi-même qui étais devenu mon « protecteur.

607. « Le maître est regardé par ses protégés impertur- « bable comme l'océan; mais quelle honte plus grande peut- « il y avoir que celle de le voir vaincu par les autres sous « leurs yeux mêmes?

608. « Avec quel déshonneur comparaîtrai-je devant la face « des femmes qui, humiliées par les autres, m'auraient vu « incapable de les protéger?

609. « Si tu manques de raison, nous qui, dans nos actions, « suivons les mêmes règles, nous sommes affligés comme des « gens vils qui te servent de jouet.

610. « Quelle que soit leur conduite, qui peut nous étonner « de la part des rois qui sont aveuglés par l'ivresse de la for- « tune, et qui ne réfléchissent jamais avant d'agir?

611. « Les souverains se font un jeu du déshonneur des « personnes d'un caractère élevé; mais ceux-là en éprouvent « une douleur égale à la mort, et passent leur vie dans les « soupirs.

612. « L'honneur que les princes font aux gens d'une classe « inférieure n'a d'autre but que leur propre intérêt; mais ce « n'est qu'après avoir quitté la vie, que les hommes nobles « sont honorés par eux.

613. « Comment peut-on conclure que ceux qui font dés- « honorer les grands, et qui agissent au moyen de ceux qui « sont deshonorés, savent distinguer la *véritable* beauté de « l'honneur?

614. « Nous ne sommes pas regardés impunément, *dans « notre demeure secrète*, comme vous *autres mortels;* c'est pour « quoi tu ne verras la montagne abonder que des veines du « métal de cuivre. »

615. Ayant parlé ainsi, il lui donna dans le songe l'information *nécessaire;* et à son réveil, au matin, le roi trouva la montagne avec une mine de cuivre.

616. C'est pourquoi, ayant tiré du cuivre de la mine de ce royaume puissant, il fit frapper mille millions de dinares de cuivre moins un, marqués de son nom.

617. « Quiconque complétera les mille millions, sera mon « vainqueur. » C'est ainsi que ce roi, pour rompre l'orgueil d'autres princes, fonda une *nouvelle* ère.

618. Ce prince jeta ainsi à l'impuissance des autres rois, le défi de remplir le nombre, comme on propose la partie d'un sloka à compléter avec des efforts infinis.

619. Ce monarque, abandonnant tout d'un coup la carrière de son grand-père, suivit alors celle de son père par des actions qui étaient opposées au bonheur de ses sujets.

620. « Pourquoi ramasser du bien par des fatigues que t'im- « posent les conquêtes des régions étrangères et d'autres tra- « vaux? prends-le de ton propre pays. » Exhorté ainsi par les Kâyasthas, il opprima son royaume.

621. Instigué par Çivadâsa et par d'autres trésoriers avides, avec un désir de richesses qui augmentait toujours, il fut esclave de la cupidité.

622. Depuis ce temps, on ne vit plus que la face des Kâyasthas; l'autorité des rois Kaçmiriens fut interceptée.

623. Le conseil privé de ce roi qui *autrefois* se dirigeait vers le dépouillement des princes, n'était fixé *maintenant* que dans la pensée de charger d'impôts le sol des habitants.

624. Le savoir, qui donne aux gens de bien un calme *qui garantit* contre toute dépravation, enseignait à Djayâpîḍa l'insolence d'opprimer ses sujets.

625. Semblable à Sâudâsa, occupé de ravir la vie aux êtres

innombrables, il ne fut pas même en songe rassasié des actions blâmables.

626. Les courtisanes et les rois, excités par la cupidité, ont décidé dans leur cœur : « Nous nous adonnons au vice. » Honte à eux, qui montrent en même temps de l'inconstance et de la perversité !

Les premières ne se croient pas entachées de faute lorsqu'elles touchent même les gens de la plus basse classe; et les autres, même quand ils sont les meurtriers de leurs parents, ne s'affligent pas, et ne sont tourmentés par aucun remords.

627. Par la pratique de l'avidité, pendant trois ans, il atteignit une telle dépravation, qu'il enleva toute la récolte de l'automne avec la part du cultivateur.

628. Le roi, l'esprit affaibli par la cupidité, crut que les Kâyasthas qui, enlevant tout, distribuaient quelques parcelles de bien, étaient des bienfaiteurs du pays.

629. Les baleines de l'Océan et les rois se ressemblent. Les premières reconnaissent pour de la libéralité les gouttes du nuage qui les a laissé échapper après les avoir prises de leurs propres eaux; les autres, hélas! estiment de même la concussion secrète de la mauvaise race des Kâyasthas, qui ne distribuent que peu de chose de leur rapine universelle.

630. La patience des Brahmanes n'est pas restée inerte pendant tout ce temps; non, certes, ils devinrent les ennemis de ce roi cruel.

631. Le reste de ceux qui avaient émigré en pays étranger attendaient, en pleurant, *leur sort;* les rois mêmes n'étaient pas exempts de la mort et du dépouillement.

632. « Cent Brahmanes moins un sont tués dans un jour; « que ce soit proclamé, » dit le monarque saisi de colère.

633. Le blâme de ce roi cruel, dont la conduite était en opposition avec toute justice, fut consigné même dans les poëmes des savants.

634. Quelle différence y a-t-il entre Djayâpîḍa le roi, et Pâṇini *le grammairien*, dont chacun forme très bien les Krityas, et indique le guna et le vṛĭdhi?

635. Les travers de sa conduite furent aussi relevés par les sages à l'occasion du commentaire de la grammaire au moyen de slokas qui le frappaient en termes ambigus:

636. Quelle est la différence entre Djayâpîḍa le roi, et Pâṇini *le grammairien*, dont chacun forme l'upasarga du *mot* vi-pra, et indique le bhûta et le nichṭha?

637. Posté sur le rivage de Tchandrabhâga, ravageant le pays de Tùlamûla, il apprit la mort de quatre-vingt-dix-neuf Brahmanes dans l'eau de cette rivière.

638. Il s'attacha alors à enlever les agrahâras aux Brahmanes, et ne laissa jamais toute la terre cultivée aux habitants.

639. Un jour, des Brahmanes habitant Tûlamûla, qui avaient été battus par la main de ses portiers, se plaignirent, à l'heure de l'audience, en ces termes :

640. « Manu, Mândhâtri, Rama et d'autres furent de grands « rois; cependant on ne pensa jamais à maltraiter des Brah- « manes devant eux. »

641. « Les Brahmanes irrités sont en état de consumer par « le feu, dans un instant, les enfers avec le roi des serpents, « la terre avec ses rochers, et le ciel avec Indra. »

642. Ayant entendu ces paroles, le souverain, perdant toute modération et s'abandonnant à la colère, relevant un de ses sourcils, leur tint ce discours orgueilleux :

643. « Quelle est, gens pervers, vous qui mendiez un peu

« de nourriture, quelle est cette fièvre de folie qui vous fait « prononcer un discours, comme si vous étiez des Rĭchis, en « l'honneur de votre puissance ? »

644. Pendant qu'ils restaient là, muets et effrayés par ses sourcils horriblement brisés, l'un d'eux, nommé Ittila, qui était un trésor de dignité brahmanique, lui répondit:

645. « O roi! ainsi que tu règnes dans l'ordre de la succes- « sion, par suite du temps, sujet à la condition des mortels, « pourquoi ne serions nous pas Rĭçhis de même? »

646. Il répliqua avec orgueil : « Es-tu Viçvâmitra? ou Vasi- « chtha? un trésor de dévotion? es-tu Agastya? qui es-tu « donc? »

647. Alors, tout en feu, avec une forme qu'on pouvait à peine regarder à cause de l'éclat de sa splendeur, semblable à un serpent qui dresse sa crête altière, emporté par la colère, il s'adressa au roi :

648. « Ainsi que tu es un Hariçchandra, un Triçagku, ou « un Nuhucha, de même je puis être un Viçvamitra, ou un « des personnages distingués de ma classe. »

649. Le râdja dit en riant : « Si Hariçchandra et d'autres « rois ont été anéantis par la colère de Viçvamitra et d'autres « Rĭchis, que ne dois-je pas craindre de ton courroux? »

650. Puis frappant la terre de sa main, le Brahmane poursuivit irrité : « Ma colère, sera-t-elle vaine? La verge de « Brahma ne tombera-t-elle pas dans l'instant sur toi? »

651. A ces mots, le roi courroucé lui dit avec un éclat de rire : « Qu'elle tombe sur moi, la verge de Brahma! pourquoi « tarde-t-elle encore aujourd'hui? »

652. « N'est elle pas tombée, insensé! » Le Brahmane avait à peine dit ces mots, qu'une verge d'or, détachée du baldaquin, tomba sur le corps du roi.

653. Elle fit une plaie sur le membre *frappé*, et le corps du roi se couvrit d'une humidité inflammatoire, et d'un grand nombre de vers qui se répandirent *de manière qu'il fut déchiré comme par* des scies mobiles.

654. Après avoir éprouvé pendant plusieurs nuits une souffrance qui lui annonçait les peines futures de l'enfer, il quitta la vie, désirant lui-même la mort.

655. Après avoir essuyé la punition infligée par la verge de Brahma, le roi portant le sceptre qui fut l'auteur de tant de sévérités injustes, descendit dans les régions de Yama, qui venge les injustices.

656. Le règne de ce roi puissant dont l'esprit était sans frein, dura trente et un ans.

657. Quand les rois, devenus altérés de richesses comme les poissons le sont d'eau trouble, quittant leur position, poursuivent une mauvaise route, alors, de même que ces derniers en butte à une multitude de pêcheurs méchants qui les suivent par avidité, ils sont subitement enveloppés des réseaux indissolubles de l'enfer.

Lalitâpîda. 658. Sa mère Amritaprabhâ, ayant été instruite de ses mauvaises actions et de sa fin, éleva, en expiation *des crimes* de son fils défunt, un sanctuaire sous le nom d'Amṛita Kèçavâ.

659. Lalitâpîḍa, fils de Djayâpîda et de la reine nommée Durgâ, obtint la souveraineté de la terre.

660. Sous l'empire de ce roi qui, adonné aux passions, négligeait les affaires du royaume, le gouvernement, devenu le partage des courtisanes, tomba en désordre par toute sorte de vice.

661. En mettant entre les mains des danseurs et d'autres gens de cette espèce les richesses accumulées par les mau-

vaises actions de son père dont le partage fut l'enfer, il fit des dépenses excessives.

662. Des hommes infâmes qui obtinrent l'entrée de la cour par l'influence de la faveur des courtisanes, le familiarisèrent avec les connaissances de la volupté.

663. Il crut que, débarrassé de son diadème et de ses bracelets, les ornements du corps étaient des cheveux coupés par les dents d'une femme, et un sein blessé par ses ongles.

664. Quiconque était versé dans le langage des courtisanes, quiconque était expert dans les plaisirs, c'était lui qui obtenait son amitié, et non le sage ni le savant.

665. Ce roi qui, extrêmement voluptueux, ne se contentait pas d'un petit nombre de femmes, crut que Djayâpîḍa avait montré peu de raison en quittant le royaume des femmes qu'il avait conquis.

666. Au milieu de la carrière de sa vie, satisfait de la jouissance que donnent les courtisanes, il dédaigna l'exemple des rois ses prédécesseurs, qui s'étaient soumis aux fatigues de la conquête de diverses contrées.

667. Des infâmes, éloignant les hommes âgés qui leur faisaient obstacle, après les avoir effrayés de leurs plaisanteries, obtenaient, à cause de l'amusement *qu'ils lui procuraient*, le premier prix *de sa faveur*.

668. Ami de courtisanes, complétement leur esclave, expert en railleries grossières, il fit honte dans l'assemblée à ses anciens conseillers.

669. Ce prince d'une conduite dépravée fit revêtir ses ministres, respectables par leur dignité, d'un élégant vêtement, qui était marqué de l'empreinte du pied d'une courtisane, et d'autres ornements.

670. Manoratha, son conseiller sage, abandonna le prince, ne pouvant le contenir, détournant sa face de la dépravation dont il était entouré.

671. La mauvaise conduite, l'abandon de toute convenance, la négligence des affaires, les pratiques pernicieuses de ce maître pervers furent tels, qu'il ne restait plus d'autre remède, que de le fuir.

672. Ce prince qui donna Suvarṇapârçvam, Phalapuram et Lôtchanôtsam aux Brahmanes, régna douze ans.

673. Un fils de Djayâpîḍa et de la reine Kalyânî, nommé Saggrâmâpîḍa. Saggrâmâpîḍa, devint le souverain de la terre.

674. Ce roi fut aussi appelé d'un autre nom : Prithivyâpîḍa, et atteignit le terme de son règne après sept ans.

675. Après lui, Çrîtchippaṭadjayâpîḍa, autrement nommé Vrihaspati. Vrihaspati, fils de Lalitâpîḍa, encore dans l'enfance, devint roi.

676. Sa mère était Kalpapâlî, nommée aussi Djayâdèvî, une concubine du roi Lalitâpîḍa, qui s'était épris d'une grande passion pour elle.

677. Ce roi enleva la fille d'Upâkhya, du possesseur des pays d'Akhuva et de Kalpa, s'étant épris de la beauté de cette princesse.

678. La terre fut alors gouvernée par les jeunes princes Padma, Utpalaka, Kalyâṇa, Mamma et Dharma, ses oncles maternels, qui s'en partagèrent la possession.

679. Utpalaka occupa les cinq grands ministères; les autres oncles prirent les autres places des affaires de l'état.

680. Un Djayêçvaram fut érigé par Djayâdevî, la mère du roi, dont les ordres furent respectés par les frères qui gouvernaient en commun les pays soumis à leurs ordres.

681. Les richesses qui se sont accrues par les biens injustement acquis par les rois, arrivent en peu de temps à leur terme, en passant dans les mains de quelques nouveaux possesseurs.

682. Tout ce que Djayâpîḍa avait amassé, fut dilapidé par son fils, et peu à peu entièrement enlevé par les beaux-frères de ce fils.

683. Ces derniers, enrichis par les biens qui *provenaient* de la fortune *acquise* par les charmes de leurs sœurs, possédaient et se partageaient la jouissance des domaines qui avaient été brisés en pièces.

684. Ces hommes d'une basse extraction, qui ne connaissaient pas de frein dans leurs actions, craignirent que leur perte ne vînt de la part de leur cousin, du jeune roi qui peu à peu sortait de l'enfance.

685. S'étant alors concertés ensemble, ces scélérats, avides du pouvoir, firent périr au moyen d'un enchantement leur cousin, leur maître et leur roi.

686. Le roi étant enlevé, après un règne de douze ans, *les usurpateurs,* excités par des prétentions mutuelles, ne voulurent pas souffrir le règne d'un seul.

687. Une inimitié mutuelle s'éleva entre ces hommes qui s'étaient emparés du pays, *lorsqu'il fallait* faire des rois de nom seulement, des uns ou des autres des personnages distingués.

688. Le fils du roi Vappiya et de la reine Mêghâvalî, quoique l'aîné, fut éloigné du gouvernement, n'étant soutenu par aucun parti.

689. Utpala éleva à la royauté, par sa puissance, le fils de la reine Djayâdevî, nommé Adjitâpîḍa, qui fut l'ornement des trois mondes. Adjitâpîḍa.

690. Les hommes qui naquirent lorsque Sêdâdi (*la onzième*

place du zodiaque) se présentait immobile à l'horoscope, fournirent au roi des vêtements et de la nourriture qui furent tirés de la cinquième cour des comptes.

691. Comme de jour en jour, lorqu'il conversait avec l'un, les autres en concevaient de la jalousie, le râdja, se trouvant embarrassé parmi eux, ne pouvait pas contenter les cinq chefs d'une égale dignité.

692. Pendant le règne d'Aṭchâpîḍa ces ravisseurs de la richesse du royaume faisaient les cérémonies de consécration des anciens temples de dieux et d'autres sanctuaires.

693. Avec leurs fils ils dévorèrent le royaume qui était abandonné par son maître, de même que les loups, dans un désert, *dépècent* à l'envi l'un de l'autre un buffle sans vie.

694. Utpala bâtit un Utpalasvâmi, et puis la ville d'Utpalapuram; les ouvrages de Padma furent un Padmasvâmi et la ville de Padmapuram.

695. L'épouse de Padma Gunadêvî, resplendissante de vertu, fonda un collége dans la capitale, et un autre près du Vidjayêsvaram.

696. Dharma, dévoué à la justice, construisit un Dharmasvâmi, et Kalyânavartma (*son épouse*) dont les actions étaient louables, érigea un Kalyânasvâmi près d'un Kêçava.

697. Mamma, sage et vertueux, était très-riche; il joignait cinq mille dinares à chaque vache, *dont il faisait don.*

698. Ayant donné quatre-vingt-cinq mille vaches, il accomplit un grand nombre des consécrations de vases, et des pratiques religieuses, et érigea un Mammasvâmi.

699. Qui pourrait faire l'énumération de ses richesses et de celles de chacun des frères, et de l'ensemble de leurs immenses propriétés?

700. Leur richesse accumulée, soit par de bonnes, soit

par de mauvaises actions, devint agréable à tous par leur libéralité.

701. Par eux furent bâtis des temples qui, à côté d'autres sanctuaires des dieux, ressemblaient aux grands éléphants des régions du monde qui ont leurs jeunes éléphants auprès d'eux.

702. Depuis l'an quatre-vingt-neuf (*de l'ère du pays*) que le fils de leur sœur mourut, ils possédèrent l'empire sans contestation pendant trente-six ans avant le terme de leur vie.

703. Alors s'éleva entre Mamma et Utpala une guerre terrible dans laquelle le courant de la Vitasta fut entravé par les corps des nobles guerriers qui y périrent.

704. Le poëte, nommé Çaṅkuka, dont l'esprit éclairé ressemblait à l'Océan et à la lune, décrivant cette lutte, composa un poëme appelé Bhuvanâbhyudaya, (*le soulèvement du monde*).

705. Jaçovarma, le fils de Mamma, vainquit alors, à la tête du combat, la force des héros, de même que le soleil *éteint* la lumière des étoiles.

706. Le fils de Samgrâmâpîḍa, nommé Anaṅgâpîḍa, ayant fait périr Adjitâpîḍa, fut alors créé roi par Mamma et par d'autres chefs. Anaṅgâpîḍa.

707. Sukhavarma, le fils d'Utpala, ne voulant pas supporter l'orgueil de Mamma, détestant son gouvernement, devint son ennemi par la haine *nourrie dans son sein*.

708. Trois ans après, Utpalaka ayant trouvé sa fin, il éleva au trône Utpalâpîḍa, le fils d'Adjitâpîḍa. Utpalâpîḍa.

709. Quelle puissance n'obtinrent point dans le mois d'Açvayudja (*septembre, octobre*) des hommes habiles quoiqu'ils n'eusent été que des serviteurs de ces grands possesseurs de terre qui *eux-mêmes* étaient égaux aux Râdjas!

710. De ce nombre un homme fortuné et puissant nommé

Ratna, ministre habile dans la paix et dans la guerre, bâtit dans ce temps un sanctuaire des dieux appelé Ratnasvâmi.

711. Des hommes de loi et autres qui possédaient les endroits de Vimalâçva, désirant le rang de rois, s'appropriè-rent Dârvâ, Abhisârada et d'autres pays.

712. La race des rois issus de la famille de Karkôta fut presque éteinte, et celle de la famille d'Utpala s'agrandit sur la terre.

713. Sukhavarma, dont la puissance faisait presque fléchir la royauté, fut tué par la haine de Çuchka, son parent.

714. Le ministre, nommé Çûra, rétablit l'appui du trône dans Avantivarma, le digne fils de Sukhavarma, en proclamant qu'il était capable de régner.

715. Ce fut dans la trente et unième année que, pour apaiser une insurrection du peuple, mettant de côté Utpalâpîḍa, il le fit roi.

716. C'est ainsi que par lui le père et les grands-pères furent privés du fruit de leurs peines, et l'accomplissement de ce fait eut lieu facilement par leur petit-fils dont les actions étaient pures.

717. Les vases employés pour puiser de l'eau de la mer en supportent toujours en vain le travail; mais, chose étonnante! en un instant l'épuisement de l'Océan entier s'accomplit, comme par un jeu enchanteur, au moyen d'un seul homme qui naquit dans un vase.

718. Avantivarma le divin obtint tout de suite, de l'ouverture d'un vase d'or, l'ondoiement frais tombant sur sa noble tête qui, enveloppée du diadème et d'autres ornements, devint l'objet des regards agaçants et brillants de la fortune royale.

719. Le Râdja, portant dans ses oreilles la lune et le soleil qui étaient venues pour lui apprendre la constitution du nouveau royaume, laquelle avait été formée par les rois issus de sa famille; *le Râdja,* élevé sur le trône de Lakchmi, ombragé par les lotus qui l'entouraient, resplendissait par le charme de ses bracelets qui étaient formés de joyaux, et par le jeu éblouissant que causait son parasol éclatant de blancheur.

Ce livre contient les règnes de 17 rois; 719 slokas. Du commencement se comptent 70 rois; 1787 slokas. Fin du livre IVe du Râdjatarangini, composé par Kalhana Pandita, fils du seigneur Tchampâka, grand ministre de Kaçmîr. 17 rois de la race de Karkôta régnèrent 260 ans 5 mois et 20 jours.

LIVRE CINQUIÈME.

1. « Quelle est, même au milieu de ces cheveux de ser-« pents, la splendeur *causée* par les rayons de ton cou qui « ressemble à celui d'un kokila mâle! Vois comme l'œil du « serpent s'en réjouit le premier. » Tel est le discours, divisé par le sens, mais égal en lettres, que tient dans une nouvelle réunion mutuelle, la langue agitée par chacune de deux divinités (*Siva et Parvati*) : qu'elle vous garde!

Avantivarma. 2. Avantivarma, ayant enlevé tous les obstacles et obtenu la souveraineté entière, fit, par ses mœurs, dresser les cheveux d'étonnement aux gens de bien.

3. Le roi et son ministre, quoique deux, furent cependant mutuellement maîtres en donnant, et serviteurs en recevant des ordres.

4. Quand le roi est reconnaissant et patient, et le ministre dévoué et dépourvu de présomption, alors une telle union est indissoluble aux yeux des hommes vertueux.

5. Ayant obtenu l'empire et envisagé la dignité royale, ce prince sage, plein de discernement, avec une mémoire qui n'était pas affaiblie, réfléchit en lui-même :

6. « La fortune, épouse des rois, qui ne dédaigne pas de « s'unir à un Tchandâla, en provoquant des désirs immodé-« rés, pervertit les esprits ambitieux.

7. « Il n'est personne qui, après avoir d'abord éprouvé sa « faveur, ne souffre enfin de sa partialité même.

8. « Où aurait-elle appris la conduite d'une femme dévouée

« à un seul, elle qui fut élevée dans la mer avec les incons-
« tantes nymphes du ciel?

9. « Quoique louée longtemps, a-t-elle jamais suivi quel-
« qu'un des rois, quand, sans amis, dépourvus des choses
« nécessaires pour le voyage, ils allaient à regret dans le
« chemin de l'autre monde?

10. « Les monarques qui sont passés dans l'autre monde,
« pourquoi ne sont-ils plus maîtres de ce qui est accumulé
« dans leur garde-meuble en vases d'or de table, et en autres
« choses précieuses?

11. « Ces possesseurs du monde, après avoir joui de ce qui
« a été laissé dans les vases par les autres, pourquoi ne sont-
« ils pas pénétrés de honte, et ne se livrent-ils pas à des ré-
« flexions pures?

12. « Qui ne doit pas être alarmé en voyant les noms des
« rois morts marqués sur les larges coupes et sur les vases
« d'argent?

13. « Quand le lien de la mort est attaché, alors les colliers
« de perles, arrachés du cou du mourant, deviennent im-
« purs et de sinistre augure pour quiconque les prend.

14. « Qui ne serait saisi de frayeur quand il touche aux
« ornements qui viennent d'être laissés par les moribonds,
« après avoir été souillés par les larmes d'une douleur cui-
« sante?

15. « Lakchmî (*la déesse de la fortune*) quoiqu'elle eût à sa
« disposition les eaux de la mer qui l'entouraient, n'est *cepen-*
« *dant* jamais sans tache; mais parmi les Brahmanes qui par-
« ticipent à la flamme ascendante *du sacrifice*, rendue à la
« liberté, elle perd toute souillure, semblable à une image
« d'or, par la purification du feu. »

16. Ayant fait ces réflexions, le roi après avoir réduit

en poudre l'or et autres choses, en offrit lui-même des gâteaux à pleines mains aux Brahmanes.

17. Un Brahmane qui, emporté par le plaisir, lui dit familièrement : « Sois béni, ô roi! tu mérites qu'on te le dise; « sois béni, Avanti, » reçut de lui plus d'une main pleine de dons.

18. Après que le vertueux Antivarma eut donné toute sa fortune en charités, il ne lui resta, pour toute magnificence royale, qu'un tchâmara et un parasol.

19. Dans la confusion *causée* par un grand nombre des membres de sa famille qui avaient acquis des biens immenses, il n'était pas facile, pour ce roi dans la nouveauté *du règne,* de conserver la dignité royale.

20. Assailli, après avoir vaincu dans le combat ses frères et ses neveux en plusieurs occasions, il dégagea son empire de toute opposition.

21. Ayant alors calmé, réglé, et *puis* réparti le royaume entre ses amis et serviteurs, ce roi, d'une douceur aimable, jouit du bonheur.

22. Par amour pour sa famille, il fit sacrer héritier présomptif du royaume étendu son demi-frère vertueux qui se nommait Çûravarma.

23. Çûravarma donna deux agrahâras, nommés Khâdhûyâ et Hastikarṇa, *aux Brahmanes,* et érigea un Svâmi et un Gôkula (*à Çiva et à Krichna*).

24. Ce prince bienfaisant, zélé pour les pratiques religieuses, et grand par une sainteté parfaite, fit don du lieu nommé Pantchâhasta aux Brahmanes, et érigea un collége et un temple magnifiques *aux yeux* des mortels.

25. Un autre frère du roi, appelé Samara, érigea un kêçava à quatre faces et un samarasvâmi.

26. Deux autres frères cadets, appelés Dhîra et Vitrapa, deux héros, bâtirent deux temples de dieux auxquels ils donnèrent leurs noms, et en outre deux statues de Ganesa.

27. Ces deux guerriers, doués de sagesse et de dignité *dont ils étaient* revêtus comme des branches de liane, acquirent sur la terre le grand mérite d'avoir construit un temple de Hara.

28. L'heureux Mahôdayas fut le chambellan de ce roi héroïque, et accomplit la consécration d'un Mahôdayasvâmi.

29. Dans ce temple de dieu il nomma instituteur Râmadja, qui était célèbre pour ses travaux de grammaire, et comme commentateur des vers des Védas.

30. Çriprabhâkuravarma, grand conseiller du roi, bâtit un temple à Vichnu, appelé Prabhâkarasvâmi.

31. Ce conseiller, ayant reçu des perles par ce perroquet de la maison qui était arrivé avec d'autres perroquets, institua par l'inauguration la célèbre société des perroquets.

32. La science dont le progrès avait été intercepté, fut de nouveau engagée de descendre dans ce pays, par Çura le ministre, qui traita bien les savants assemblés.

33. Les érudits amenés sur des chars qui étaient dignes des rois, entrèrent dans l'assemblée du souverain, et furent très-somptueusement traités et comblés de présents.

34. Sous le gouvernement d'Avantivarma, le poëte Anandavarddhana, Muktâkana, Çivasvâmi, et Ratnakara acquirent de la réputation.

35. Kritamandana, le barde du ministre Çura, pour conserver la mémoire de l'institution, récita toujours dans l'assemblée les vers suivants dans le mètre Arya.

36. « Tant que dure la fortune qui est inconstante de sa na-
« ture, c'est alors qu'existe aussi l'occasion de faire du bien;

« mais dans le malheur qui s'élève toujours facilement, d'où « peut venir l'occasion de rendre des services ? »

37. Un grand temple de deux Çivas réunis fut érigé sur un fondement indestructible dans le champ de Suresvari par ce ministre qui a construit un grand nombre d'autres édifices.

38. Après avoir consacré un Çûresvaram dont la hauteur était égale à celle de sa propre maison, cet homme sage bâtit un collége de son nom pour l'entretien des pénitents dévots.

39. Dhakka, qui était sur le territoire de Kramavattu, fut adjoint par lui à la belle ville appelée Çûrapuram qu'il avait bâtie lui-même.

40. Il éleva dans la cour de Çurèsvarâ un Hara, maître du monde; et Ratnavarddhana, le fils de Çûra, bâtit un collége dans l'intérieur du collége de Çûra.

41. L'épouse de Çûra, nommée Kâvyadevî, d'une famille noble, érigea dans le temple de Surêsvari un sanctuaire du dieu perpétuellement heureux (*Çiva*), appelé Kâvyadêviç-vara.

42. Avantivarma, ce roi exempt d'envie, conféra les distinctions du pouvoir royal à ses frères ainsi qu'à Çûra, et au fils *de ce ministre*.

43. Le prince, qui suivait l'opinion de son conseiller comme celle d'une divinité, quoiqu'il fût Vâichnava dès son enfance, se montra cependant dévoué à Çiva.

44. Ce monarque bâtit la ville d'Avantipuram, lieu de beaucoup de ressources, dans un champ qui s'appelait Viç-vâikasâra (*la seule essence du monde*) et qui donnait aux morts la béatitude éternelle.

45. Ce sage qui, avant son avénement au trône, y avait élevé un Avantisvâmi, y bâtit un Avantiçvaram après avoir obtenu la souveraineté.

46. Il fit faire aussi trois siéges sous trois noms : Tripurèçvara, Butêça et Vidjayêça, avec une baignoire d'argent.

47. Çûra estimait le roi comme sa divinité suprême, et sacrifia pour lui ses droits, sa vie et son fils.

48. Un jour le roi visita, pour faire sa dévotion, le Bûtêçvaram. En déposant les offrandes de sa piété d'après sa munificence accoutumée,

49. Il vit sur l'autel du dieu, accumulées par les adorateurs, des plantes appelées lotus sauvages, auxquelles étaient jointes d'autres plantes amères.

50. Interrogées par le roi, les personnes présentes, les genoux en terre, et les mains jointes, faisant l'exposé de l'affaire, lui parlèrent en ces termes :

51. « Un Dâmara, appelé Dhanya, adorateur de ce dieu, et ressemblant au fils du ministre Çûra, est puissant dans le pays de Lahore.

52. Comme cet homme qui possède une puissance incontrôlable s'est emparé de plusieurs villages, un tel don a été offert à ce dieu, seigneur des êtres.

53. Le roi, disant qu'il éprouvait une douleur causée par une colique subite, faisant comme s'il n'avait pas entendu ce qu'on lui avait dit, quittant la cérémonie, se retira.

54. Çûra, explorateur de tout ce qui se passait, sut que le seigneur était parti, quittant la cérémonie, qu'il avait éprouvé une douleur subite, ainsi que ce qui en était la raison.

55. Aussitôt qu'il en connut la vérité, courroucé, il alla rapidement dans le temple du formidable dieu (Çiva), lequel, dans le voisinage de Butêça, était pourvu des cercles magiques.

56. Ayant écarté la multitude d'hommes, entouré d'une

faible escorte, il dépêcha ensuite plusieurs messagers pour amener Dhanva.

57. Ce chef, ébranlant la terre par la marche pesante de ses troupes, lui-même inébranlable, arriva enfin en colère auprès de Çûra.

58. A peine fut-il entré dans le cercle mystique, que des hommes armés, instruits par Çûra, lui tranchèrent la tête et la vie devant le dieu formidable.

59. Ayant jeté le corps, dont le sang jaillissait, dans un étang voisin, et *ainsi* éteint la colère du roi, le sage Çûra se retira.

60. Le monarque, ayant appris que son ministre avait coupé la tête de son propre fils, délivré de tout ressentiment, se trouva comme accablé d'étonnement.

61. Quand ensuite Çûra demanda des nouvelles de sa santé, il reçut pour réponse : « Je suis guéri de ma peine; » et ayant levé le roi de son lit, il le laissa achever le reste de la cérémonie.

62. C'est ainsi que, connaissant les sentiments du roi, il fit en toute chose, sans qu'il lui en eût parlé, ce qui était convenable, eût-il dû même quitter la vie.

63. On n'a jamait vu, ni entendu citer deux autres hommes semblables à ce roi et à son ministre, entre lesquels ne s'éleva jamais ni malentendu, ni offense, ni colère, d'une part ou de l'autre.

64. Sous le gouvernement d'Avantivarma comme sous celui de Çrimêghavâhana, aucune destruction d'être vivant n'eut lieu pendant dix ans.

65. De son temps, les poissons qui quittaient l'eau froide, vinrent sur les rivages, sans aucune crainte, et, couchés sur leur dos, cherchèrent à jouir de l'ardeur du soleil automnal.

66. Du temps d'Antivarma, des philosophes et des Siddhas, tels que Çrikallaṭa et autres, descendirent sur la terre pour le bien-être des hommes.

67. Un récit fidèle et détaillé sera composé sur la vie de ces personnages, si digne d'être développée.

68. Ce pays très-inondé par les eaux des étangs couverts de lotus, et par des rivières, a été de tout temps coupé et peu productif.

69. Ce n'est que par les puissants efforts du roi Lalitâpiḍa, qui avait enlevé les eaux, qu'il acquit quelque fertilité.

70. Quand ensuite Djayâpîḍa mourut, le pays, sous les rois peu puissants, fut encore une fois couvert d'inondations.

71. Un khari de bled se vendait mille cinq cents dinars dans ce pays affligé par la disette.

72. Par les vertus d'Avantivarma le bienheureux Suyya qui est lui-même le père de l'abondance, descendit sur la terre pour la conservation des humains.

73. Il a été établi par des faits qui étaient les merveilles du monde, que ce sage d'une origine inconnue n'a pas eu sa naissance dans le quatrième âge.

74. Une femme Tchandâlî, nommée Suyyâ, balayant le tas de poussière sur la grande route, trouva jadis un vase de terre neuf qui était fermé.

75. Après en avoir levé le couvercle, elle y vit un enfant qui, en dormant, suçait un doigt de sa main, et dont les yeux ressemblaient à des feuilles de lotus.

76. « Ce bel enfant a été abandonné par quelque mère « malheureuse : » c'est ainsi qu'elle pensa, et son sein fut baigné de tendresse.

77. Cet enfant, pourvu du nécessaire, dans la maison de

sa nourrice qui, quoiqu'une femme soudra, ne le souillait pas en le touchant, acquit sa croissance.

78. Appelé Suyya, en grandissant, il apprit l'écriture, et devint même un précepteur d'enfants dans la maison d'un certain père de famille.

79. Des savants entourèrent, dans leurs assemblées, ce jeune homme, qui possédait des connaissances pures, et qui par les pratiques de piété, d'ablutions et d'autres coutumes, s'était introduit dans le cœur de gens de bien.

80. Dans ses discussions avec ceux qui se plaignaient des inondations d'eau, il disait : « Je connais le remède, mais je « suis sans moyens; que puis-je faire? »

81. Le roi ayant su par ses émissaires le discours que cet homme, comme un insensé, tenait habituellement, resta longtemps étonné.

82. Quand ensuite le prince l'eut fait amener, il lui demanda : « Que dis-tu? » il répondit : « Je connais le remède, » et proféra d'autres choses devant le roi sans aucun embarras.

83. « Cet homme est fou, » dit le souverain aux siens. Cependant, désireux de voir son habileté, il mit son propre bien à sa disposition.

84. Ayant alors, en plaisantant, pris du trésor un grand nombre de sacs de dinars, Suyya, monté dans un bateau, alla vite dans le royaume de Madava.

85. Comme là, le village appelé Nandaka fut submergé par l'accroissement de l'eau, il y jeta un sac de dinars, et s'en retourna vite.

86. « Certainement cet homme est fou : » comme les assemblées parlaient ainsi, le roi en ayant entendu le rapport, devint attentif au résultat de l'affaire.

87. Quand, parcourant le royaume successivement, Suyya

fut arrivé dans la contrée nommée Yukchadara, il jeta à pleines mains des dinares dans l'eau.

88. Là, les rochers qui, embrassant les deux rives, roulaient des pierres, entravant la Vitastâ, firent refouler l'eau contre son cours.

89. Les habitants des villages, frappés de disette, cherchant les dinars, en enlevant les pierres du courant, dégagèrent la Vitastâ.

90. En tirant habilement l'eau d'un endroit pendant deux ou trois jours, il enferma la Vitastâ à l'aide des ouvriers.

91. Ainsi tout le fleuve Nîladja (*Vitastâ*) fut contenu en sept jours par Suyya, qui opérait des prodiges, au moyen de l'obstacle d'une digue de pierre.

92. Ayant dégagé le courant inférieur où s'était fait une opposition par des pierres roulées, il sépara là, en rompant ces obstacles de rochers, le lien de cette digue.

93. La rivière, dans sa marche vers la mer, rendue comme impatiente par une longue résistance, commença à courir alors avec impétuosité vers l'Océan.

94. La terre, dégagée de l'eau, marquée de vase, resplendissait palpitante de poissons, de même que le fond du ciel sans nuage *brille* d'étoiles à travers l'obscurité palpable.

95. Partout où dans l'inondation de l'eau il remarqua une profondeur plus grande, il fit de nouveaux courants.

96. Le fleuve, jetant des branches nombreuses du sommet de sa source originaire, resplendissait semblable à un noir serpent qui d'une seule sommité de sa tête lève plusieurs crêtes.

97. Le Sindhu à trois branches, à gauche, et la Vistasfâ à droite, *ces fleuves* dans leurs cours se réunirent devant et près de Vâinyasvami.

98. Le confluent de ces grandes rivières, opéré par l'entreprise de Suyya, existe près de cette ville, encore aujourd'hui; et même à l'expiration du Kalpa, il restera impérissable.

99. Encore aujourd'hui sont debout Phalapura et Purihâsapura, ainsi que Vichnusvami et Vâinyasvami sur les deux rives du confluent.

100. Le Hrichakêçava reposant en contemplation, érigé dans ce temps par Suyya qui était venu auprès du temple de Sunderî est honoré sur le rivage.

101. On voit encore aujourd'hui les anciens lits des fleuves qui avaient formé des bancs, ainsi que de vieux arbres marqués par les entailles des cordes des bateaux qui ont été tirés par les pêcheurs.

102. Il fit prendre des routes à son gré aux rivières qui, à vagues mobiles, *ressemblent* à des langues : de même qu'un magicien fait mouvoir des serpents.

103. Après avoir construit des digues de pierre pour contenir la Vitastâ dans un espace de sept yodjanas (*vingt et une lieues*), il fit écouler librement l'eau du lac Mahâpadma.

104. Du bassin du lac de Mahâpadma, la Vitastâ, qui lui est unie à présent, part avec impétuosité comme une flèche de la corde d'un arc.

105. Suyya, après avoir soulevé la terre de l'eau, semblable au sanglier primitif, bâtit des villages nombreux qui se sont peuplés d'une multitude d'habitants.

106. Après avoir contenu l'eau par des digues, les villages qu'il bâtit, abondants en toute provision, semblables à des bassins d'eau, furent appelés des bracelets par le peuple.

107. Les rivières basses en automne, lesquelles contiennent un grand nombre de troncs déracinés, en laissent voir encore aujourd'hui quelques-uns qui ressemblent à des

poteaux auxquels des éléphants, rendant l'eau odorante, furent attachés.

108. Suyya, qui avait jeté à Nandaka des sacs de dinars dans l'eau lorsqu'elle était profonde, les retira du fond lorsqu'elle s'était écoulée.

109. Ayant remarqué diverses contrées qui n'étaient pas arrosées par des pluies, il les favorisa par le partage de l'eau des fleuves.

110. Il arrosa d'eau les villages, en considérant en lui-même qu'une terre qui se présentait hors d'un endroit est propre à être arrosée aussi souvent qu'elle devient sèche;

111. Et en ménageant à chaque village la juste mesure et quantité proportionnelle d'eau,

112. Il rendit, au moyen d'Anûla et d'autres fleuves, le pays entier un objet d'admiration par la prospérité des champs qui produisaient d'excellentes récoltes.

113. Le bien qui n'a été fait ni par Kasyapa ni par *Baladêva*, le maître de la charrue, fut accompli facilement dans ce pays par Suyya, le bienfaiteur.

114. Le soulèvement de la terre du fond de l'eau, et puis sa donation dans le champ des Dvidjas; la jonction de digues au moyen des pierres; la victoire sur le serpent Kâliya dans l'eau;

115. Tout ce qui a été accompli dans les quatre naissances bienfaisantes de Vichnu, fut exécuté dans une seule naissance de Suyya, qui était un assemblage de toutes les vertus.

116. Avant lui, du commencement *du temps*, le prix d'achat pour un khari de blé fut deux cents dinars, même dans les saisons du très-bon marché.

117. De son temps jusqu'à nous, un khari de blé, dans le

pays de Kaçmîr, chose étonnante, se donnait en vente pour le prix de trente-six dinars.

118. Il bâtit une ville qui, nommée d'après lui, était égale au ciel, sur la rive de la Vitastâ, à l'endroit où cette rivière sort du lac de Mahapadma.

119. Par ce bienfaiteur fut établie dans ce lac dont la rive s'étend en toute direction, la juste loi de ne détruire ni poisson, ni oiseau; loi qui doit durer jusqu'à la fin du monde.

120. Après avoir bâti un village appelé Suyyakuṇḍala pour les Brahmanes, il construisit, en commémoration de Suyyâ, sa nourrice, une digue appelée d'après elle.

121. Sur les terres qu'il avait tirées de l'eau, furent bâtis mille villages par Avantivarma et par d'autres chefs, comme monuments de la victoire.

122. La rénovation de l'âge de la justice eut lieu par de pareilles actions vertueuses. Avantivarma gouverna la terre comme Mândhâta.

123. Ensuite, à la fin de sa vie, accablé par la force de la maladie, il alla dans le champ qui, situé sur la montagne de Tripurèça, est protégé par le seigneur suprême.

124. Là, s'étant convaincu de son propre danger qui lui avait été longtemps caché, le héros, à la fin de sa vie, les mains jointes, professa la religion de Vichnu.

125. Parvenu au dernier jour, il écouta l'âme pleine d'inspiration, la Bhagavadgîtâ, pensa à la demeure de Vichnu, et abandonna la vie.

126. Le monarque puissant décéda le troisième jour de la moitié éclairée du mois achâdhâ (juin), dans l'an cinquante-neuf *du cycle kaçmirien.*

127. Quand il cessa d'être, le désir de régner se montra

parmi le nombre de ceux qui, également issus de la famille d'Utpala, étaient riches et agités par l'ambition.

128. Le chambellan Ratnavarddhana éleva, par ses efforts, au trône, Çaṅkaravarma, le fils du roi Avanti. Caṅkaravarma.

129. Karnapa, le conseiller de Vinnapa, lui associa, par haine contre lui, le fils de Çûravarma, nommé Sukhavarma, comme héritier présomptif de la couronne.

130. Alors s'éleva une inimitié entre le monarque et l'héritier présomptif, et le gouvernement, dans tout ce temps, était disposé comme une balançoire.

131. Çivaçakti et d'autres hommes de cœur, renonçant à leur vie pour le service de leur maître, subirent le temps d'épreuve de leur vertu.

132. C'est pourquoi ils ne se lièrent pas d'amitié avec les ennemis de leur seigneur qui leur promettaient richesses et honneurs, et ne furent attachés qu'à un seul objet, la fidélité.

133. Libres de toute passion basse, sans orgueil personnel, ayant abandonné le désir du gain, ils n'avaient pas appris à vivre en faisant le métier de chien.

134. Çaṅkaravarma, ayant enfin vaincu l'héritier présomptif qui avait une grande puissance, fit de son triomphe *une grande action* de la divinité même.

135. Le souverain, qui avait plusieurs fois livré combat à Samaravarma et autres chefs, s'est parfaitement assuré la faveur de la gloire par le gain de la victoire.

136. Après avoir vaincu ses parents et acquis des richesses, l'heureux monarque, devenu ambitieux, fut porté à la conquête des pays étrangers.

137. Alors sortirent des portes, par la force du temps, neuf cent mille fantassins dans ce pays appauvri d'hommes et de ressources.

138. Le prince qui, quoique près de sa capitale, n'exerçait qu'un pouvoir négligemment obéi, fit entrer ses ordres dans les oreilles ornées de bijoux des rois.

139. Çaṅkaravarma, le monarque, doué lui-même de lumières, pendant qu'il marchait à la conquête des pays étrangers, ne laissa pas de répandre la doctrine des traditions, épurée par les Védas.

140. Son armée augmentait de pas en pas par les corps d'infanterie des chefs, de même que le courant d'un fleuve s'accroît par les rivières qui s'y jettent.

141. Les vallons des montagnes occupées par le râdja de Dârvâbhisara qui était consterné, ne rendirent pas un son, ni les troupes *de ce roi*, ni les armées *du conquérant*.

142. Prenant sans grands efforts, dans un instant, une troupe de lions par une troupe de chevaux distingués par leur rapidité, le roi en fit des hôtes dans l'intérieur d'un fort.

143. L'avant-garde de son armée consistait en neuf cent mille hommes d'infanterie, trois cents éléphants et cent mille hommes de cavalerie.

144. Ayant en vue la conquête du pays de Gurdjara, (*Guzerat*) il réussit si bien, que Prithivi-chandra (*la lune de la terre*), le râdja de Trigarta qui craignait sa défaite, *plongé* dans les ténèbres, devint un objet de risée.

145. Ce râdja, après avoir premièrement confié le trésor à son fils qui s'appelait Bhuvanatchandra, alla faire sa soumission à Çaṅkaravarma.

146. Comme il vit venir au-devant de lui son adversaire, ce chef qui était entouré d'un grand cercle, et resplendissait comme un vaste océan,

147. Dans le moment de l'entrevue, il en conçut le soup-

çon de son emprisonnement; et, pour se sauver, il courut au loin jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, il haleta la bouche béante.

148. Ceux qui connaissent l'antiquité, louent encore aujourd'hui l'incomparable beauté de Çaṅkaravarma. Les rois effrayés le regardaient comme Kâla, *le dieu destructeur* qui se montrait.

149. Il renversa instantanément dans une bataille la fortune d'Alakhâna, roi du Guzerat, fortune affermie par sa racine, et planta une longue affliction *à sa place.*

150. Le souverain de Gurdjara lui ayant donné, par soumission, une partie de son pays, comme s'il lui avait livré un doigt, gouverna le reste de l'empire comme son propre corps.

151. Quand la famille de Thakkiya devint soumise, il lui transmit, par un traité d'alliance, le royaume dont la puissance suprême de Bhodja s'était emparée.

152. Ce prince se trouva entre le roi de Darat et celui de Turuchka, entre un lion et un sanglier : de même que le pays d'Aryâvarta *est situé* entre les montagnes de Himavat et de Vindhya.

153. Sa gloire parmi les rois fut grande dans les régions du nord, comparable au disque du soleil parmi les astres dans le ciel.

154. L'illustre Çâhi, de la contrée de Lallê, protecteur d'Alakhâna, irrité *de ce qui s'était passé,* et désirant repousser le roi du pays, lui refusa l'hommage.

155. Le roi Çaṅkaravarma, après la conquête de plus d'un pays, de retour dans ses propres provinces, bâtit une ville, nommée d'après lui, dans une contrée appelée Pañtchasattra.

156. Son épouse chérie s'appelait Sugandhâ, fille du roi Çrisvami, du dominateur du nord, belle comme l'éclat de la pleine lune, amie de la nuit.

157. Le monarque, semblable à Indra, le roi des dieux, bâtit avec elle, dans cette noble ville, deux sanctuaires, Çaṅkaragâurîça et Sugandhîça.

158. Il nomma inspecteur de ces deux temples de Gâurîça et de Çura, un brahmane, qui était versé dans les quatre Védas, et il bâtit un noble édifice à la déesse de l'éloquence.

159. De tout temps les poëtes et les rois enrichissent leurs possessions en pillant, les uns les vers, les autres les biens d'autrui.

160. Pour étendre la renommée de sa ville, le prince, qui n'était pas doué d'assez de vertu, commit une spoliation de propriété sur la ville de Parihâsa.

161. La renommée de cette ville se fondait sur le commerce de toiles et de bestiaux; il agit de manière que ce qui se trouvait dans l'une fût aussi dans l'autre.

162. Ratnavardhana, le ministre qui avait donné l'empire au roi, éleva un sanctuaire de l'éternel Çiva, qui fut appelé Çriratnavardhana.

163. Chose étonnante, les corps des rois et des éléphants deviennent purs, les uns par la gloire, et les autres par des cascades d'eau; ils sont souillés, les uns par attachement au vice, et les autres par un bain de poussière.

164. Par le fréquent exercice de l'avarice, ce prince eut ensuite par degrés le cœur entièrement subjugué, et devint expert dans l'oppression de ses sujets.

165. Comme par des désastres survenus de temps en temps, son trésor se trouva beaucoup diminué, il enleva tout

aux dieux et aux hommes par tous les moyens de l'oppression.

166. Ce spoliateur de la propriété des villages, des maisons et des villes, ayant bâti une douane appelée Aṭṭapatibhâgâkhagrihakritya (ministère de la maison appelée la part du seigneur souverain),

167. Prit toute chose provenant de la vente de l'encens, du bois de sandal, de l'huile et d'autres articles des temples des dieux, sous le prétexte de prendre sa part du capital de l'achat.

168. Après avoir fait publiquement une inspection par des intendants répartis, il dépouilla un jour par force soixante temples et autres lieux.

169. Le râdja, s'étant approprié par extorsion l'intérêt dans les villages qui appartenaient aux temples des dieux, posséda les produits de la terre comme un cultivateur.

170. Ayant fait à sa cour une balance annuelle qui avait trois quarts de moins que la balance ordinaire, il haussa par cette fraude de beaucoup le prix des comestibles, des couvertures et d'autres marchandises.

171. Se trouvant dans l'intérieur du pays, il châtia les villageois qui, porteurs de fardeaux, n'étaient pas arrivés *à temps*, en leur faisant payer une année de gages de leur travail d'après le taux de ce pays.

172. Dans une autre année il priva de la même manière tous les villageois, sans qu'ils fussent coupables, dans chaque endroit, du prix de leur travail.

173. Ainsi fut introduite par lui cette imposition de corvée accablante, laquelle, messagère de l'indigence des villageois, s'est établie depuis, treize fois augmentée.

174. Par les confiscations des salaires dus par mois aux

militaires et aux commis de village et à d'autres, et par différentes autres vexations, il réduisit les habitants à l'indigence.

175. Par les collections faites au moyen de la réduction de la balance, du renchérissement *des denrées*, des amendes des villages et d'autres, l'oppression devint dominante dans ses affaires domestiques.

176. Il forma, dans cette administration divisée, cinq résidences, et le sixième établissement était une trésorerie royale nommée Lavata.

177. Ainsi l'insensé, qui s'assurait l'enfer à lui-même, ne travaillait que pour l'avantage des rois futurs qui n'auront pas pris part à sa scélératesse.

178. Aucun autre prince dans ce pays n'a été autant que Çaṅkaravarma la cause du déshonneur des savants et de l'anéantissement de la dignité royale.

179. Sous cet insensé qui, jadis chef des rois vertueux, détruisait depuis la richesse *du pays*, dominèrent les Kâyasthas, ces fils d'esclaves qui anéantissaient tout honneur.

180. La terre devint alors, sous sa garantie, la possession des Kâyasthas, comme il arrive quand les rois ôtent la distinction des castes.

181. Dans cette horrible détresse du peuple, le fils royal, appelé Gopâlavarma, attendri de pitié, parla un jour en ces termes au roi :

182. « La grâce qui me fut jadis garantie par toi, mon père, « qui es un bienfaiteur fidèle à ta promesse, cette grâce, je te « la demande à présent.

183. « Par la violence des maux, que par l'instigation des « Kâyasthas tu laisses régner aujourd'hui, il ne reste aux « hommes, pour tout mouvement de la vie accoutumée, que « le soupir.

184. « Par suite de cette oppression du peuple, tu ne dois « pas espérer, ô mon père, la possession d'aucun salut qui « appartient à ces deux mondes.

185. « Qui peut mettre au jour l'histoire hérissée de diffi- « cultés relative à un sujet inconnu, lequel, même manifesté « par le fait, à force d'être odieux, ne peut être regardé de « personne?

186. « Tous les malheurs des sujets, maladie, famine et « autres, ne proviennent que d'une seule source, qui est l'ava- « rice du souverain.

187. « La fortune d'un roi, qui est habitué à l'avarice, ne « réjouit personne; on y renonce comme à l'attente du fruit « d'une fleur qui est hors de saison.

188. « La richesse du maître et son éloquence, lorsqu'elle « est aussi vraie qu'agréable, enchante tout le monde; mais « l'avidité avant tout est la grande cause de la destruction de « l'une et de l'autre.

189. « Le nuage, distributeur de l'eau, produit la beauté, « l'agrément et la majesté d'un jour d'hiver; mais l'avidité « des rois détruit jusqu'au souvenir de leur nom.

190. « Les parents d'un roi s'élèvent quand, effrayé des « dépenses, il évite toute entreprise; les serviteurs, quels dé- « sagréments ne causent-ils pas à celui dont l'esprit irrésolu « hésite à récompenser *le mérite!* Les siens attenteront souvent « à la vie d'un accumulateur de trésors; quelle chose serait « trop odieuse pour ne pas être entreprise avec violence par « la cupidité qui a tout l'effet de la haine!

191. « L'extorsion d'un prince est un nouveau malheur; « fille de l'avidité, elle est une ennemie du peuple : ô roi, « qu'elle soit bannie. »

192. Le râdja, ayant entendu ce discours de son fils qui

resplendissait de générosité, lui répondit avec un sourire répandu sur ses lèvres :

193. « Ton discours, plein d'une généreuse bonté, si bien « d'accord avec ta conduite, me rappelle aujourd'hui mon « ancienne disposition d'esprit.

194. « Dans mon jeune âge, j'eus d'abord comme toi une « âme profondément sensible ; ma tendresse pour le peuple, « mon enfant, était entière, et n'avait pas de bornes.

195. « Moi qui suis devant toi, portant pendant l'été un « vêtement grossier, je n'en recevais pas un chaud pendant « l'hiver ; à pied, sans souliers, j'étais conduit par mon père.

196. « Les chasseurs qui nous précédaient, voyant comme « je courais avec les chevaux, déchiré par les épines, pleu- « rant en secret, blâmaient mon père.

197. « Il leur disait : Étant un homme du commun, j'ai « gagné l'empire ; je connais la fatigue de ce service que mes « domestiques subissent de temps en temps.

198. « Ce *jeune* homme *mon fils*, ayant éprouvé ces peines, « connaîtra sans doute les souffrances d'autrui ; autrement, « en arrivant au gouvernement, il ne serait qu'un ignorant « élevé à la dignité héréditaire.

199. « Ce fut par ces moyens que j'ai été instruit par mon « père ; malgré ces leçons, après avoir obtenu le gouverne- « ment, je ne laisse pas que d'opprimer le peuple.

200. Comme l'homme, après sa naissance, oublie la peine « qu'il a éprouvée en habitant le ventre de sa mère, ainsi le « roi, après avoir pris l'empire, ne se rappelle jamais sa pre- « mière façon de penser.

201. C'est pourquoi accorde-moi aujourd'hui, toi aussi, « une grâce : après avoir pris l'empire, ne pousse pas pour « cela trop loin l'oppression du peuple. »

202. Le jeune homme à qui ce discours était adressé, non sans lui faire sentir le blâme, regardé par les infâmes satellites, confidents du roi, qui souriaient entre eux, resta la tête baissée de honte.

203. Comme le roi, parce qu'il avait la libéralité en horreur, se montrait contraire à toute liaison avec des gens de mérite, Bhallata et d'autres poëtes lui refusèrent leurs meilleurs services.

204. Les bons poëtes ne recevaient aucune rétribution, mais le trésorier de Lalavat obtint de sa faveur un salaire de 2000 dinars.

205. Ce prince prouva lui-même sa naissance dans la famille d'un distillateur de liqueurs par des paroles qui lui échappaient, paroles dignes d'un ivrogne; ses discours n'étaient pas ceux d'un roi.

206. Le regard du ministre Sukharâdja ne fut *jadis* fixé que sur un seul objet; il portait son index sur le bout de son nez qui était enveloppé de barbe et de cheveux crépus (*signe de sa sainteté*).

207. Cet homme, vêtu comme il convenait à des hommes respectables, par une complaisance intéressée envers ce maître qui s'adonnait à de mauvaises mœurs, se mit à imiter même les danseurs.

208. Le roi soupçonnant Naravâhana, le seigneur de Dârvâbhisâra, d'un mauvais dessein dont il n'était pas coupable, le tua, pendant la nuit, avec sa suite.

209. Comme alors la malédiction du peuple tomba sur ce monarque qui marchait hors de la bonne route, vingt ou trente de ses fils moururent sans être malades.

210. Ainsi périssent dans un instant race, fortune, épouse, vie, et le nom même des rois qui oppriment le peuple.

211. Ainsi sera répété ce qui a été dit; et qu'on réfléchisse sur ces paroles : son nom même a péri par ces cruelles actions.

212. Ainsi disparut même une ville célèbre qui, bâtie par lui, portait son nom; le nom de quel autre prince a-t-il jamais été aussi entièrement effacé que celui de Çaṅkaravarma?

213. Le fils de la sœur de Sukkarâdja fut nommé par lui premier chambellan. Çaṅkaravarma trouva la mort par imprévoyance dans un endroit nommé Vîrânaka.

214. Le roi fit par colère, lui-même, l'expédition dans ce pays; et ayant extirpé Vîrânaka, inspiré de fureur, il entra dans les régions du nord.

215. Après avoir conquis plusieurs pays situés le long des rivages de Sindhu, et après avoir reçu la soumission des princes effrayés, il s'en retourna dans son propre pays.

216. Lors de son entrée dans Uraçâ, il s'éleva une rixe imprévue avec les natifs de la ville à propos du logement de ses troupes.

217. Une flèche d'un vol rapide, décochée par un homme d'une basse caste qui était monté sur le sommet d'une montagne, perça la gorge du roi quand il s'y attendait le moins.

218. Se sentant mortellement blessé, il recommanda à ses confidents de reconduire l'armée en veillant à sa conservation; et ayant été placé dans une voiture couverte, il fut emporté de cet endroit.

219. A peine capable de voir, ayant reconnu et embrassé son épouse Sugandhâ qui pleurait auprès de lui, parlant doucement, d'une voix faible,

220. Il confia à sa protection comme un gage, son fils

nommé Gopâlavarma qui, dans un âge tendre, se trouvait sans amis.

221. Ayant eu ensuite la flèche extraite *de sa gorge*, il mourut sur la route dans le mois phalguna (février et mars), dans le quartier obscur de la lune, dans la soixante et dix-septième année *de l'ère kaçmirienne*.

222. Sukharâdja et les autres chefs, tenant secrète la nouvelle de sa mort, et conduisant l'armée avec soin à travers les pays étrangers, continuèrent la route.

223. Au moyen de fils artificiels qui baissaient et relevaient la tête du mort, ils lui firent recevoir les hommages des chefs des provinces qui se présentaient.

224. Étant arrivés en six jours dans leur résidence nommée Vôllâsaka, et leurs craintes s'étant dissipées, il rendirent les derniers honneurs *au défunt monarque*.

225. Trois reines, dont l'une fut Surendravatî, suivirent le roi dans la mort (*en se brûlant*). Le reconnaissant Vâlâvitu, et Djayasinha, le sage,

226. Comme aussi Lâḍa et Vadjrasâra, ses deux serviteurs, le suivirent de même. Ainsi accompagné de ces fidèles, qui montèrent sur le bûcher funèbre, il fut rapidement réduit en cendres.

227. Alors Gôpâla, resplendissant de vertu, fidèle à sa promesse, gouverna la terre, sous la tutelle de Sugandhâ. Gôpalavarma.

228. Quoique demeurant parmi les gens perdus de mœurs, comme Lâlitaka et autres, le jeune prince, bien qu'à peine sorti de l'enfance, ne prit pas cependant de mauvaises habitudes.

229. La mère du roi, dans son veuvage, trop enivrée de jouissances, se prit de passion pour le ministre, nommmé Prabhakaradêva.

230. Il eut par cette reine, qui était excessivement portée à l'amour, le front marqué de trois cercles dont l'un indiquait l'amour, l'autre la dignité, et le troisième le bonheur.

231. Devenu l'inspecteur du trésor de cette reine passionnée, ce spoliateur de propriété éleva dans la ville de Bhâṇdapura le gouvernement de Çâhi.

232. Après avoir reconstitué le royaume de Çâhi, qui s'était montré rebelle aux ordres de la reine, sous le nom de Kamalaka, il le donna à Tômarâṇa, le fils de Lalliya.

233. Alors retournant, exalté par cette conquête, il rentra dans la ville, se repliant avec orgueil en lui-même *comme* dans le siége de l'amour et de la valeur.

234. L'amant de la reine-mère, arrogant par le succès de la conquête, fit, par ses outrages, perdre tous les jours l'honneur à des hommes respectables.

235. Le palais du roi étant occupé par cet ignoble amant comme une maison infâme, quel était celui qui ne pût y entrer?

236. Ainsi ce ravisseur de l'honneur et du bien des autres se rendit très-odieux au roi Gôpâlavarma qui par degrés fut instruit de tout ce qui se passait.

237. Quand le roi demandait les comptes du trésor, l'autre lui répondait : « Tout ce qui ne se trouve pas dans la caisse a « été dépensé dans la guerre avec Çâhi. »

238. Le chef trésorier craignant le roi, ayant appelé Ramadêva, son ami, qui était expert dans l'art de Kharkhôda, lui fit opérer un enchantement.

239. Par l'effet de cet enchantement le roi Gôpâlavarma, saisi d'une inflamation, mourut ensuite, après avoir possédé la terre pendant deux ans.

240. Ramadêva le coupable, quand son attentat fut décou-

vert, agité par la peur de la punition du roi, se donna la mort.

241. Saṅkata, le frère de Gôpâlavarma, ayant saisi le char, et obtenu le règne, n'a vécu que dix jours. Saṅkata.

242. Alors la race du râdja Çaṅkaravarma étant éteinte, Sugandhâ elle-même, à la demande du peuple, prit le gouvernement. Sugandhâ.

243. Elle bâtit pour l'accroissement de la vertu une ville appelée de son nom, ainsi que Gôpâlapuram, un collége de Gôpâla et un Gôpâlakêçava.

244. Nandâ, l'épouse de Gôpâlavarma, issue d'une famille sans tache, quoiqu'encore dans l'enfance, fonda un collége de Kêçava.

245. La belle-mère de la femme de Gôpâlavarma qui dans ce temps se trouva enceinte, désirant un fils, attacha son espoir à la fortune victorieuse.

246. Quand, après la délivrance, l'enfant mourut, *la belle-mère* très-affligée fut prête à transférer la couronne à une famille étrangère.

247. Dans ce temps la force de l'infanterie assemblée fut capable de décider la guerre des rois en faveur de l'un ou de l'autre côté.

248. Alors Sugandhâ, soutenue par une division de l'armée, (*ékânga*), garda elle-même l'empire pendant deux ans, avec le conseil des chefs (*des Tantris*).

249. Pour donner une part du gouvernement à quiconque en serait digne, elle rechercha un jour le conseil des ministres, des chefs de provinces, et des commandants de la division des gardes.

250. Au moment où la race d'Avantivarma touchait à sa

fin, un neveu de Çûravarma, fils de Sukhavarma et de Gargâ, sa femme, vint au monde.

251. L'intention de la reine fut de faire roi ce dernier qui s'appelait Nirdjitavarma. « Il me sera dévoué par l'amour de « la parenté : » c'est ainsi qu'elle pensait,

252. Et qu'elle dit. Les conseillers lui objectèrent : « Comme « par son attachement aux mauvaises pratiques de la sensua- « lité, il est accoutumé à veiller la nuit et à dormir le jour, et « comme il est en outre avili par son impuissance,

253. « Appelé boiteux; quand il aura pris l'empire, quelle « sera son habileté? » Ainsi dirent les conseillers, en tant qu'ils n'étaient d'accord sur personne.

Partha. 254. C'est alors que Partha, n'ayant que dix ans, fils de Nirdjitavarma, fut créé roi par l'infanterie de l'armée qui, agitée par la discorde, s'était assemblée.

255. Ils crurent, en détruisant le pouvoir de Sugandhâ, faire une expiation pour les discours de son trésorier qui blessaient les esprits.[111]

256. Tombée du trône, privée du pouvoir, elle quitta la capitale avec des gouttes de larmes qui tombaient de son collier.

257. En partant, elle vit tel et tel de ses serviteurs qui se distingua *jadis* comme son défenseur, se rangeant du côté de ses ennemis.

258. L'an quatre-vingt-neuf *de l'ère,* une division de gardes qui s'était assemblée, ayant marché à Huchkapura, ramena Sugandhâ qui résidait dans cette ville.

259. Ayant appris son approche, les troupes qui étaient partisans de Partha, allèrent, vers la fin du mois tchâitra (mars, avril), toutes à sa rencontre avec fureur au combat.

260. Ayant vaincu, dans le mois de Vâiçakha (avril, mai),

de l'an quatre-vingt-dix, la division qui, se séparant d'eux, s'était révoltée, ils prirent ceux des fugitifs qui s'étaient fermement ralliés.

261. La reine, emprisonnée dans l'intérieur d'un Vihara qui n'était pas protégé, y périt. Qu'elles sont étonnantes les vicissitudes de la fortune dans leur jeu varié de chutes et d'élévations!

262. Il s'éleva ensuite de tout côté, dans cet excellent pays, une succession d'événements désastreux, qui furent cause de la ruine d'hommes et de biens.

263. Pangu, le père, gardien du roi mineur, n'étant occupé avec son ministre que de recevoir des présents de corruption, opprima le peuple.

264. Les souverains du pays, ainsi que les Kâyasthas de villages, cédant de plus en plus à la corruption, établirent une spoliation réciproque au moyen du service des troupes.

265. Après que Kânyakubdja et d'autres pays eurent été occupés par le roi, le maintien des troupes avait lieu dans chaque pays par des mandats donnés par les souverains.

266. Le conseiller Meruvardhana éleva dans l'ancienne capitale un Vichṇu, appelé Çrimêruvardhanasvâmi.

267. Ses fils qui fomentaient les désordres cachés, *mus* par le désir secret de posséder l'empire, accumulèrent dans ce temps des richesses en tourmentant le peuple.

268. Çaṅkaravardhana, l'aîné de ses fils, qui s'était lié d'amitié avec Sugandhâditya, vola secrètement le palais du roi.

269. Dans ce temps qui, semblable à une chûte de sel dévorant, détruisait le peuple, il survint subitement une éruption d'eau qui noya toute la récolte du riz d'automne.

270. Comme il était difficile de se procurer de la nourri-

ture, un khâri se vendant pour mille *pièces de monnaie,* une grande perte d'hommes eut lieu par la disette dans l'horrible année quatre-vingt-treize.

271. La Vitastâ fut partout couverte des cadavres gonflés de l'eau qui les avait pénétrés, de manière que le courant du fleuve pouvait à peine s'apercevoir.

272. Tout l'espace de la terre, devenu une couche épaisse d'ossements, présenta un seul cimetière remplissant d'horreur tous les êtres.

273. Les conseillers du roi et les chefs de l'armée, s'enrichissant par la vente à haut prix d'une quantité de blé, acquirent une très-grande opulence.

274. On aimait le ministre du roi quand, après en avoir vendu au peuple, il ne passait pas des mandats de grains aux chefs de l'armée.

275. Comme un homme, qui, dans un temps de pluie, a gagné une maison chaude dans un bois, voyant tout le monde accablé par les vents et les ondées d'eau:

276. De même Pangu, cet homme pervers, voyant le peuple affligé de toutes les manières, demeurant depuis longtemps dans la capitale, s'estima très-heureux.

277. Dans ce temps Tundjina, Tchandrâpîda et autres sujets qui *auraient dû être* chers à un protecteur du peuple, furent amenés à leur perte par les instigateurs pervers du roi.

278. Les rois n'avaient alors nulle part une longue durée, de même que les bouteilles d'eau qui s'élèvent pendant un jour couvert quand les ondées de pluie tombent.

279. Partha, ayant détrôné le père, se maintint pendant quelque temps; une autre fois *le père* détrônant le fils, restait soutenu par la faveur des chefs de l'armée.

280. Sugandhâditya divertissait le cercle des femmes de

Pangu, semblable à un jeune étalon au milieu de ses compagnes, et les contentait par toute sorte de services.

281. Il satisfit le désir voluptueux de la reine Vapyaṭadevi par des caresses peu ménagées, et elle, en retour, sa cupidité par des largesses.

282. Les fils de Mêruvardhana qui, au moyen de la fortune gagnée par les charmes de leurs sœurs, se sont assujetti le gouvernement, se livrèrent eux-mêmes à Pangu.

283. La reine Mrigâvati aussi, s'abandonnant à sa fantaisie passionnée d'amour, jouit de la liaison désirée avec Sugandhâditya.

284. Il fut tour à tour le serviteur de toutes les deux pour l'accroissement de la jouissance : de même que le vase de la nourriture journalière doit servir aux deux femmes d'un homme pauvre.

285. Ce fut par la rivalité qui existait entre elles pour obtenir l'empire pour leur fils, qu'elles donnaient la jouissance de leur personne avec de riches présents pour récompense à leur ministre.

Nirdjitavarma

286. Ensuite Pangu (*le boiteux*), le père, ayant renversé son fils Partha, soutenu par les chefs de l'armée, reçut le baptême royal dans le mois de pâucha (*décembre, janvier*) de l'an quatre-vingt-dix-sept.

Tchakravarma.

287. Après avoir fait sacrer son fils encore enfant, appelé Tchakravarṃa, cet homme, privé de toute vertu, mourut au mois de mâgha (*janvier, février*) de l'an quatre-vingt-dix-huit.

288. Les partisans de Partha qui désirait son royaume paternel, les fantassins de l'armée firent la guerre aux divisions des gardes.

289. Le roi enfant jouit quelque temps des soins de sa mère

Vapyaṭadevî, mais pendant dix ans de ceux de sa grand'mère Kchillikâ.

290. Comme, à cause de son âge encore tendre, son mauvais naturel n'était pas connu, les soins qu'on lui donnait étaient sans reproche : de même que la sollicitude pour un serpent qui est encore dans son œuf, *ne se blâme pas.*

Çûravarma. 291. Dans la neuvième année, après avoir mis de côté Tchakravarma, les conseillers firent roi Çûravarma, le fils de Pangu et de Mrigavatî.

292. Les conseillers de son oncle maternel, sans attachement *pour le nouveau roi,* n'étant occupés que de leur propre intérêt, causèrent sa perte en retenant ce qui était dû aux troupes.

293. Le souverain, quoique irréprochable dans sa conduite, ne dépensant pas beaucoup d'argent, ne fut pas aimé des soldats : de même qu'un homme vertueux ne l'est pas des courtisanes.

Partha. 294. L'infanterie de l'armée, ayant détrôné ce roi au bout d'un an, dans des vues intéressées, reprit de nouveau pour roi Partha, qui prodiguait beaucoup d'argent.

295. Sâmbavatî, une courtisane, favorite de Partha, qui avait construit un Sambêçvaram, possédait l'art de la parole dans un cercle de soldats assemblés.

Tchakravarma. 296. Tchakravarma, attendant l'occasion favorable, tâcha aussi de se procurer beaucoup d'argent, et fut de nouveau élevé sur le trône, par les troupes, dans le mois d'âchaṭha (*juin et juillet*) de la onzième année.

297. Ceux qui avaient détrôné Partha et d'autres rois, s'étaient mis jadis, par leurs intrigues, en possession de différents villages, et en tiraient leur subsistance et d'autres biens.

298. Le père et le frère de ce roi furent détrônés par eux ;

ils portèrent leur haine jusque sur les parents qui avaient donné leur fille à l'un ou à l'autre.

299. Ce roi, d'un esprit dépravé, confia les plus hautes places aux fils de Mêruvardhana, quoiqu'il connût leurs vices.

300. Çaṅkaravardhana fut créé par lui chef d'Akchapaṭala, et Çambhuvardhana, coupable des crimes et des fraudes, fut mis à la tête de sa maison.

301. Dans le mois de pâucha (*décembre, janvier*) de la même année, pour avoir, à cause du manque d'argent, retenu les mandats des soldats, il devint fugitif, agité de terreur.

302. Quand il se trouva auprès du royaume de Maḍava, Çaṅkaravardhana, convoitant l'empire, lui envoya Çambhuvardhana, comme messager de l'armée. Çaṅkaravardhana.

303. Mais trompant son frère aîné, employant sans mesure des moyens de corruption, il se fit sacrer roi lui-même par tous ceux qu'il avait gagnés.

304. Le timi, quoiqu'il soit dans un étang sacré, dévore la progéniture de sa propre race; le héron silencieux, demeurant au bord d'un bois, s'empare et se régale du timi. Le chasseur tue le héron. Les ministres, gagnant l'ascendant, dominent par l'habileté de leurs ruses.

305. Tchacravarma, tombé de son rang, demeurant à Çriḍhakha, entra, un jour, pendant la nuit dans la maison d'un ḍâmara qui était un des plus braves guerriers.

306. Ayant reconnu le roi par un reste de dignité, s'étant incliné les mains jointes, il lui offrit avec respect son propre siége.

307. Après que le prince eut fait le récit de sa chute du trône et d'autres affaires, le ḍâmara, ayant fait ses réflexions,

s'inclina, et parla en ces termes au roi qui, doux dans le malheur, demandait son assistance.

308. « O roi! fait-on dans le combat plus de compte des « guerriers que des brins d'herbe? Pour ton service, quelle « chose me serait impossible dans cette affaire?

309. « Pouvons-nous être sûrs qu'après avoir ressaisi le pou- « voir tu ne nous détruiras pas? L'affaire finie, les rois oublient « bien facilement le bienfait qu'ils ont reçu.

310. « Le roi détruit celui qui lui a servi de soutien pour « s'élever : de même que le bûcheron abat le tronc d'arbre « du haut duquel il avait commandé la vue des environs, « après qu'il en est descendu.

311. « Le prince qui a été favorisé par la supériorité de l'es- « prit, de la fermeté et d'autres qualités *de quelqu'un*, ayant « gagné l'ascendant, regarde son bienfaiteur comme dange- « reux.

312. « Il pense : Tant que celui-là vit, je suis en danger. « Ainsi le serviteur qui a été utile dans le malheur, est enlevé « par les maîtres insensés qui ne sont avides que de leur « fortune.

313. « Les rois qui ont profité des services, oublient dans « la bonne fortune l'assistance qu'ils ont reçue dans le mal- « heur; ils croient au fond de leur cœur avoir éprouvé l'af- « front d'une humiliation.

314. « Les souverains qui sont remontés au faîte détruisent « leurs partisans, craignant de rougir devant ceux qui ont vu « les vicissitudes de leur fortune dans la maladie, dans la dou- « leur, dans les alarmes causées par l'ennemi, dans la faim et « dans d'autres détresses.

315. « Les monarques, quand même ils sont vertueux, « n'ont point de repos : de même que les oreilles des éléphants

« *sont toujours en mouvement.* Des ministres dépravés se font « entendre aux uns, les abeilles aux autres.

316. « Quand l'instigateur méchant du roi, en se tenant « près de lui, réussit, semblable à une courtisane, à le garder « le jour au gré de ses mauvaises intentions;

317. « Et quand, ô roi, la reine, comme un précepteur, l'ins- « truit en secret la nuit, alors, éveillé *au soupçon*, il ne peut « pas agir *avec droiture*, *dirigé* par ceux qui ne sont pas bien « informés sur toute chose.

318. « La leçon inculquée à son esprit le jour par des gens « habiles, est oubliée la nuit par le roi comme par un ânon.

319. « Qui est-ce qui, ayant suscité leur cupidité, ne de- « viendra pas la proie des rois, comme les fourmis devien- « nent celle des porc-épics au moyen d'une langue lisse et « longue?

320. « Un héron et un roi disposé au mal savent détruire, « l'un ce qui doit se détruire dans le voisinage sans aller loin « *le chercher;* l'autre la vérité.

321. « Un prince, entouré de difficultés, ne donne pas un « signe de sa dépravation, attendant l'occasion, comme la « sangsue *ne développe* son corps *qu'à moins qu'elle n'ait occasion* « *de mordre.*

322. « Le lion tue, même en se baissant; la couleuvre, « même en embrassant; le Vetâla, même en riant; le roi, « même en louant.

323. « C'est pourquoi, si tu veux nous regarder toujours « d'une manière rassurante, je serai demain avec ton armée, « et même au premier rang. »

324. Le râdja, ayant entendu ce discours, répliqua avec un sourire modeste sur ses lèvres sereines : « Je vous garderai « égaux à moi-même, comme mes premiers soutiens. »

325. Alors, ayant plongé le pied dans un cuir de bélier qui était teint de sang, le roi et le ḍâmara, armés de glaive, firent un serment entre eux.

326. Ensuite, entouré des guerriers formidables sans nombre qu'il avait réunis, Tchakravarma se mit en marche à la pointe du jour en se dirigeant vers la ville.

327. En même temps l'infanterie de l'armée, ayant placé Çaṅkaravardhana à leur tête, sortit dans la moitié éclairée du mois de tchâitra (*mars*) pour livrer bataille.

328. Alors Tchakravarma s'empressa de mettre au jour sa puissance qui, offusquée par la combinaison de circonstances, était déchue de sa considération devant ses adversaires.

329. Quand ensuite une horrible bataille se donna devant Padmapura, il tua Çaṅkaravardhana à la première charge de cavalerie.

330. Le chef de l'armée ayant succombé, les divisions se dispersèrent en cent parties, semblables à des vaisseaux en mer, chassés par un violent coup de vent.

331. Le roi, par la rapidité de son cheval, s'attachant, dans la poursuite, à leur dos, trancha de son épée leur fuite et la file de leurs têtes.

332. Les franges de la bordure de la robe guerrière de Tchakravarma, de ce lion qui errait de tout côté dans le combat, flottèrent semblables à une crinière rougeâtre.

333. Que dirai-je de plus? cinq mille soldats tués tombèrent là, dans l'instant même, sur le champ de bataille.

334. Les guerriers, fatigués de la fureur du combat, dormirent *étendus* par Tchakravarma sur la surface de la terre qui était ombragée par les ailes des faucons.

335. Le héros Çaṅkaravardhana orna le lit du brave en-

touré de ses fidèles compagnons, ces rejetons des familles nobles qui furent tués avec lui.

336. Ces guerriers réunis, fût-ce pour la victoire, réunis, fût-ce pour la mort, courant en avant, n'ont-ils pas mérité l'intérêt de chacun?

337-338. Ces soldats, hommes rudes, vivant d'une manière ignoble, mendiant de temps en temps pour subsister, qui dans leur ivresse réduisirent à l'ignominie les souverains issus d'illustres familles, respectables et libres d'arrogance, *ces soldats* qui, s'étant d'abord joués d'eux comme les faiseurs de tours traitent les serpents pour le divertissement des autres,

339. Ces soldats furent consumés dans un instant par Tchakravarma qui était semblable à un grand serpent, lequel, plein du feu secret d'une fureur venimeuse, est excité par le mauvais traitement.

340. Le second jour après, tandis que Çambhuvardhana (*frère de Çagkaravardhana*) ralliait les braves parmi les troupes, quoiqu'elles eussent été rompues,

341. Tchakravarma était bien accueilli par les chefs des districts, des ministres, et par les gardes réunis, et remplissait les passages dans toutes les directions qui arrivaient à grand bruit par diverses routes.

342. Il marchait au milieu des cavaliers, monté sur un cheval altier qui semblait danser, soutenant son casque mobile de sa main gauche qui était enveloppée de la bride;

343. Il portait un bracelet resplendissant des rayons de son glaive qui reflétait le soleil, et que touchait un pendant de son diadème, et le bout de son autre main mouillée de sueur.

344. Il répandait la terreur de son front qui était ceint de sourcils très-menaçants, et qui agité, exprimait la gêne de son cou comprimé par la hauteur de sa cuirasse.

345. Par les mouvements de sa tête et par ses regards il frappait de terreur les soldats qui faisaient du bruit et qui, rapaces, pillaient les marchés; mais il rassurait les habitants alarmés.

346. Les coups bruyants de grands tambours qui devant lui brisaient les oreilles, étaient couverts par des bénédictions des habitants de la ville. C'est ainsi que marqué de la splendeur de la victoire du combat, Tchakravarma entra dans la ville.

Tchakravarma.

347. Quand, exalté par son grand succès, il fut monté sur le trône élevé, un guerrier du pays amena de quelque part le prisonnier Çambhuvardhana.

348. Pour montrer son dévouement il tua, comme un tchandâla pervers, devant le roi, le malheureux qui, les yeux fermés de terreur, reçut le coup tombant de l'arme.

349. Ce fut Çambhuvardhana qui avait commencé à tuer par cruauté les princes, égaux à leur père, dont les serviteurs avaient quitté la route de la loyauté.

350. Tchakravarma, ayant été sacré roi, et possédant l'empire dégagé de toute difficulté, devint par degrés arrogant et déréglé dans sa conduite.

351. Vantant sa propre force, répétant sa louange, épris de passions amoureuses, il eut l'esprit dépravé par des satellites infâmes, par des louangeurs, et par des flatteurs.

352. Les actions d'un homme qui, ayant le cœur enivré de louange, se croyait un dieu, furent dépourvues de toute raison, et de toute probité.

353. Dans cet état *de choses*, un domba, célèbre chanteur, appelé Ranga, un étranger, obtint la permission du râdja de se présenter.

354. Les chambellans, plaçant les ministres et les chefs des

provinces, chacun d'après son rang, laissèrent devant le roi un espace vide.

355. L'assemblée, éclairée de la lumière des lampes, resplendissait de turbans blancs, de même que la couche de Çêcha est rendue lumineuse par les joyaux qui sont produits dans sa crête.

356. Les délices des parfums se répandirent par les vents frais du soir dont le jeu balançait les guirlandes et les tresses des cheveux ornés des femmes du palais.

357. Ces belles aux yeux de gazelle, enfermées dans les appartements secrets, désirant entendre les chants qui allaient commencer, remplissaient les rangées de fenêtres rondes de la splendeur de leurs visages qui exhalaient le parfum d'une liqueur *délicieuse* dont elles s'étaient abreuvées.

358. Le chanteur arrivé ensuite, entra suivi de sa troupe qui brillait de colliers de perles, de bracelets aux mains et aux bras, et d'autres ornements.

359. Hansî et Nâgalatâ, ses deux filles, avec des yeux pleins d'attraits, rendaient l'assemblée, dont les cous se dressaient de plaisir, immobile comme des peintures.

360. Un second amas de fleurs semblait se répandre au milieu de l'assemblée par les roulements de leurs yeux mobiles qui étaient agités par la volupté.

361. L'assemblée se joignit aux chanteurs quand ils s'écrièrent : « Qu'il vive! qu'il soit victorieux! » et quand ils entonnèrent un hymne en l'honneur des vertus du prince.

362. Quand, par de douces flûtes, fut donnée l'intonation de ce genre de mélodie qui parcourt avec précision les diverses modulations jusqu'à la cinquième note,

363. Alors éclata le chant de ces deux cantatrices comme

indivisé, embelli par des mouvements continuels d'yeux, de sourcils et de tête.

364. Il arriva alors que le râdja, semblable à un antilope, cessant de mâcher le bétel, le corps immobile, épris de plaisir, fixa ses regards sur elles.

365. Les deux cantatrices, ayant remarqué l'état de son âme, chantèrent une mélodie agréable d'une beauté ravissante, *l'accompagnant* de mouvements voluptueux et de souris agaçants.

366. Entre le râdja et les deux femmes dont les cœurs étaient engagés, s'ourdit, pour ainsi dire, une conversation par un échange mutuel de regards qui étaient bien compris.

367. Un favori infâme, voyant que le cœur du roi était pris, lui tint, dans cette occasion, ce discours, qui devait augmenter sa passion :

368. « O seigneur, ce chant qui se répand, provenant de « ces deux femmes charmantes, est pris comme un vin *déli-* « *cieux* qui est tombé dans un vase de camphre.

369. « La lune, trompée par le reflet de son image, baise, « comme par plaisir, les files luisantes des dents de ces deux « cantatrices.

370. « Ce couple qui chante, les mains posées contre le « bord de leurs joues, trouble sans doute, par leurs œillades « amoureuses, les dieux sur leur char dans le ciel.

371. « Remarques-tu ce regard de côté tombant sur toi, de « l'une d'elles, qui devine nos réflexions à son égard, et cache « un sourire dans sa colère?

372. « L'autre qui chante vis-à-vis de nous avec le joyau « tremblant dans son oreille, et le visage baissé : qu'elle est « belle, comme penchée vers toi dans une attitude qui fait pré- « sager le délire de l'amour qui va s'emparer d'elle!

375. « Comblée de bonheur est la jeunesse d'un homme, « quand des femmes pareilles, pleines d'un désir amoureux, « chantent leur séparation d'avec lui dans la solitude avec des « sons aussi mélodieux.

374. « Pourquoi un seul *des plaisirs* qui proviennent tous « d'une seule source est-il évité par des hommes qui, renon- « çant à la jouissance, ont la raison troublée par les préceptes « des Çâstras?

375. « Où est le crime de l'œil qui touche une forme? de « l'oreille qui *reçoit* un son? et s'il n'en est pas, où est celui du « corps qui touche un autre corps, celui d'une belle femme? »

376. La jeune plante de la passion de ce roi, qui de sa nature était inconstant, comme arrosée par les discours de ce favori infâme, se développa en cent branches.

377. Les rois puissants sont violemment conduits dans de mauvaises routes au dernier malheur par leurs satellites infâmes, de même que les lions *sont égarés* par les nuages, quand ces deux *ennemis des uns et des autres* ont momentanément gagné l'ascendant. *Ces satellites* aiment le mélange étendu des castes, comme les nuages aiment celui des couleurs, montrant *les uns et les autres* l'inconstance qui leur est attachée comme inhérente à leur nature, et qui détruit les races et les montagnes. Ces infâmes, quand ils s'élèvent *à côté des rois*, et ces nuages *au-dessus des lions*, ne cessent de faire un bruit profond et assourdissant.

378. Les favoris vils, et les personnes qui se tiennent sur la route de mauvais principes, après avoir dans un instant confondu ce qui est conforme et ce qui est contraire à la raison, quand ils n'ont pas réussi à fasciner des sots, courent à la chasse vers les enfers toujours habités.

379. Après avoir récompensé le cercle des acteurs par

des colliers de perles, par des bracelets et par des boucles d'oreille, le roi *comme* le fils de Radhâ (Karna), se laissant aller sur la mauvaise route, entra dans ses appartements secrets.

380. Le nom *qui se donne* seulement au maître de la terre est le bien-aimé, l'époux de la terre; d'un autre nom est appelé celui qui exécute des danses violentes et passionnées. Les rois qui, au milieu *d'un cercle*, écoutent un poëme composé pour le chant, quel trésor ne jettent-ils pas *aux artistes!* Honte à ces rois ignorants, qui *cependant* demandent de la renommée!

381. Le charme d'un chant artificiel, de la teinture de la racine de Haridra, de l'éclat de l'arc-en-ciel, et d'une courtisane favorite, quoiqu'il ravisse le cœur, est peu durable et destructeur de toute vertu.

382. Le roi qui, par l'habitude de les voir, sentait s'accroître le plaisir de ses yeux, ne connut plus de bonheur sans ces deux filles d'une basse origine.

383. Chantant doucement auprès de sa couche, et embrassant le prince qui s'y reposait, elles le rendirent bientôt familier avec les plaisirs de la volupté.

384. Par sa nouvelle liaison avec elles et par leurs agaceries hardies, il devint incapable de ressentir de la pudeur et privé de toute force.

385. Par une transpiration qui, à la fin de la jouissance facilement suscitée, survenait abondamment, son corps, dans l'accablement causé par l'ardeur de la volupté, perdit toute sensibilité.

386. Hansî fut déclarée la première de ses épouses par ce roi aveuglé par sa passion, et reçut au milieu des femmes du roi, l'honneur d'être éventée par l'éventail royal.

387. Ceux qui ont mangé les restes du repas de cette femme composaient la cour de Tchakravarma et d'autres princes.

388. Le métier de danseur et de chanteur menait à la fortune et aux premières places *comme étaient* celle de conseiller, celle de maître des requêtes et autres semblables.

389. Si quelques individus de basse origine n'obtinrent point de places à la cour, ce fut par incapacité; d'autres, qui connaissaient les usages, faisaient les affaires du roi comme ses conseillers.

390. Des voleurs devinrent ministres; une femme de basse origine devint reine; des hommes de rien furent ses favoris: qui au monde n'eût pas passé pour excellent auprès du roi Tchakravarma?

391. Cette femme ignoble distribuait ses robes tachées de ses menstrues, avant le bain d'usage, et les conseillers, empressés de se servir de ces vêtements, entraient dans l'assemblée de la cour.

392. Ceux qui ne mangeaient pas les restes du repas de ces ignobles personnages, quoiqu'ils s'attirassent la haine du roi, étaient réputés, dans ce temps, égaux aux hommes pieux qui buvaient du jus de l'asclépiade (soma).

393. Aucun dieu formidable par sa puissance n'habitait sans doute dans ce pays : car autrement, comment ces personnes d'origine si basse seraient-elles entrées dans le palais du roi?

394. Quand elle allait au temple visiter Çiva, le seigneur du combat, le douzième jour de la moitié du mois, les dâmaras indignés ne suivaient pas les chefs de provinces.

395. L'ordre venant de la bouche de ses chanteurs, qui étaient fiers de leur alliance avec le roi, quelque sévère qu'il fût, n'était jamais désobéi.

396. Quand le village de Hêlu fut donné par le roi à Ranga,

comme un agrahara, le secrétaire des ordonnances n'écrivit pas le décret de la donation,

397. Ranga vint alors au ministère, et dit en colère : « Je « suis Ranga à qui Hélu a été donné ; fils d'une esclave, n'é- « criras-tu pas? »

398. Et le secrétaire écrivit, effrayé des mouvements formidables des sourcils de Ranga. Quand le roi est perdu de mœurs, qui ne sera pas violateur des lois?

399. Le roi dépravé s'étant informé comment il pourrait détruire le péché d'un commerce avec des personnes basses, ses infâmes satellites firent exécuter des expiations qui excitèrent la risée.

400. Le mont de Hima est satisfait de la glace, et le scélérat, de la scélératesse. Ainsi instruit par ses favoris, il atteignit l'essence de la dépravation.

401. Désireux de se purifier du péché d'un contact *illicite*, il pollua la femme d'un brahmane qui accomplissait le jeûne d'un mois, femme qui ne devait être touchée que d'une main pure.

402. Dans ce temps il y avait des brahmanes dépravés : c'est pourquoi, convives de sa maison, ils acceptèrent de lui des agraharas.

403. Le roi, quoique pervers, bâtit un collége appelé Tchakra, pour le service des adorateurs de Çiva; mais il ne l'avait achevé qu'à moitié lorsqu'il fut tué; son épouse y joignit l'autre moitié.

404. Ce monarque adonné à des gens de basse classe, oublia les dâmaras qui avaient auparavant bien merité de lui, et qui, dignes de sa confiance, n'étaient nullement coupables envers lui; il les détruisait par ruse.

405. Quelques-uns des dâmaras qui vivaient de rapine,

pleins de hardiesse, se tinrent près de lui pour le tuer par surprise, guettant, pour le frapper, le moment où il ne serait pas sur ses gardes.

406. Une fois ils le trouvèrent, la nuit, sans défense, dans son appartement secret, près de la chambre à coucher de la femme ignoble, occupé d'une ablution.

407. Alors, saisissant le moment, ils tombèrent subitement et avec rapidité sur lui, de tous les côtés, l'un après l'autre, tous avec des armes acérées.

408. Lui, comme si, en dormant, il était tombé du rivage dans un lac profond, éveillé par les coups des armes, les yeux pesants de sommeil, poussa des cris effroyables.

409. Sans armes, cherchant des armes, assailli par les ennemis, tandis que des torrents de sang jaillissaient de ses blessures, courant, il entra dans la chambre à coucher.

410. Ils le suivirent, et le tuèrent avant qu'il eût saisi une arme, pendant que sa femme chérie, à demi jointe à son sein et à ses flancs, l'embrassait avec des cris plaintifs.

411. Les assaillants, excités par les propres femmes du roi, broyèrent à plaisir, sur une pierre, les genoux du râdja mourant.

412. Ainsi fut assassiné, la nuit, par des brigands, le roi qui jouissait d'une femme d'une origine impure, semblable à un chien dans un lieu secret, dans la treizième année *de l'ère kaçmirienne,* dans la moitié éclairée du mois djâîchta (mai, juin).

Unmattâvanti.

413. Ensuite un fils de Partha, nommé Unmattâvanti, prince de mauvaises dispositions, fut sacré roi par Sarvaṭa et par d'autres ministres ignorants.

414. Un roi dépravé, passionné pour les personnes basses, ayant été tué la nuit par des brigands, un monarque plus

dépravé que la dépravation *même*, lui succéda à cause de la perversité des sujets.

415. La parole s'arrête de frayeur en voulant toucher l'histoire de ses crimes; semblable à une jument effrayée, comment puis-je la forcer d'avancer?

416. La race paternelle de ce mauvais roi, *qui ressemblait* à un rakchasa, devait périr : de même que l'existence d'un feu qui brûle sous mer, nommé âurva, *doit cesser.*

417. Ses principaux conseillers à la cour étaient Ghrâna, Skanda et autres, habiles dans l'art des instruments musicaux, et exécutant sur les diverses sortes de ces instruments, soit à cordes, soit frappés comme des cymbales et des tambours.

418. Ces conseillers sans pudeur le divertissaient par la danse. Telle chose se passera dans d'autres temps auprès de tels rois.

419. Son favori au-dessus de tous les autres était Parvagupta, qui exécutait des danses à la cour, après s'être débarrassé de la toile qui enveloppait ses reins.

420. Parvagupta voyant qu'à cause de l'anarchie et du désordre les rois n'étaient pas plus estimés que des insectes, travaillait de toutes les manières à saisir l'empire.

421. Ensuite, cachant son désir de régner, il se lia d'amitié avec les cinq principaux conseillers, avec Bhûbhaṭa et autres dilapidateurs du trésor.

422. Outre Bhûbhaṭa, c'étaient Çarvaṭa, Tchotcha, Kumuda et Amṛitâkara, qui se joignirent à Parvagupta, *tous* dilapidateurs du trésor.

423. Rakka, qui dans la maison d'un ḍâmara belliqueux, se fit un nom par son courage, était un brahmane qui, étant

tombé dans le lac de Gavâkcha, trouva *la déesse* Çrî dans l'eau.

424. Cet homme, d'une haute taille et d'un gros ventre, qui n'était qu'un fantassin, obtint du roi qui avait remarqué sa valeur, la place d'un premier conseiller.

425. Il éleva une image de la déesse Çrî sous la même forme que celle sous laquelle il l'avait vue dans le lac, et l'appela *Rakkadjaya*.

426. Le roi, après avoir dégagé le gouvernement des difficultés, poussé par Parvagupta qui désirait saisir l'empire, accomplit la destruction de sa famille.

427. Partha, ayant été dépouillé de tout par lui, restait avec ses femmes dans le vihara de Çrîtchandra, où il était nourri par des Çramanas.

428. Ayant fait fermer les portes de cet édifice, le roi fit périr par la faim Çaṅkaravarma et ses autres frères en bas âge qui y étaient enfermés.

429. Décidé à tuer son père, il détruisit les conseillers qui l'aidaient de leur avis, liant les uns avec des toiles fines, les autres avec des chaînes de fer.

430. Un jour les ministres, les chefs des provinces, les généraux, les Kâyasthas et les troupes cernèrent Partha pendant la nuit, par ordre du roi.

431. Ils assaillirent l'aînée de ses épouses, qui, faible et languissante, avait fermé la porte, et qu'embrassaient ses enfants pleurant, semblables à des veaux.

432. L'ayant pris par les cheveux, déchirant son corps avec des fragments de pots, ils traînèrent le malheureux *Partha* hors de la maison, comme un animal dompté des étables de Gokula.

433. Les favoris du roi, Kumuda et autres, semblables à

des Tchandâlas, tuèrent Partha dont le corps était devenu rude et décharné par la faim, et qui nu, sans armes, *ne résistait* qu'en poussant des cris.

434. Le râdja, informé de la mort de son père, en ressentit de la joie, et alla, content, le voir, le matin, avec ses courtisans.

435. Les gens du roi dirent : « C'est moi qui lui ai fait cette « blessure dans ce membre » : c'est ainsi qu'ils vantèrent leur prouesse devant lui.

436. Après l'avoir outragé *de même*, Parvagupta ayant obtenu l'approbation du roi par le désir de lui plaire, envoya chercher son fils, nommé *Devagupta*.

437. Celui-ci enfonca le poignard dans le corps de Partha massacré. Le roi en témoigna son contentement par un long éclat de rire.

438. A la mort de Tchakravarma le pays fut dévasté par les dâmaras, et opprimé de nouveau par le roi, qui souffrit l'ascendant des Kâyasthas scélérats.

439. Poussé par des courtisans pervers, il fit l'exercice des armes en échancrant, à coups de glaive, les poitrines des femmes nues.

440. Il ouvrit le ventre des femmes enceintes pour voir le fruit qu'elles portaient, et le ventre des ouvriers pour mettre leur fermeté à l'épreuve.

441. Les brahmanes, à cause du danger qu'avait le refus d'une offre, ou par frayeur de la mort, acceptèrent des agraharas de ce prince, quoiqu'il fût si dépravé.

442. Le roi, saisi par une maladie de consomption qui était méritée par ses horribles crimes, fut tourmenté par des douleurs infinies.

443. Ce malheur dont il fut attaqué donna de la satisfac-

tion, non-seulement au peuple, mais même aux quatorze femmes de ses appartements secrets.

444. Alors, après avoir fait prendre un garçon de quelque lieu par les servantes de leurs appartements, les femmes répandirent le faux bruit que c'était un fils du roi.

445. Quand on eut élevé sur le trône l'enfant appelé *Çaravarma*, et qu'on l'eut placé dans les mains des chefs de provinces, des courtisans, des gardes et de l'armée, Çuravarma.

446. Alors, entouré d'inimitié, craignant tout de la part de Kamalavardhana, roi de Kampana, qui, se trouvant dans le royaume de Maḍava, était en état de détruire les dâmaras,

447. Ce parricide, le plus abject des rois, prêt à descendre dans l'enfer, mourut par suite de la dépravation de ses sujets, au mois de çutchi (juin, juillet), dans la quinzième année *de l'ère kaçmirienne*.

448. Le fils du parricide, le râdja enfant, sortit, le septième jour de la partie éclairée du mois âchâtha (juin et juillet), pour voir la splendeur du seigneur de la victoire, *Çiva*.

449. La nouvelle dignité royale du monarque enfant resplendissait, ornée du glaive et de la tresse, riante *dans la magnificence* du parasol et du châmara.

450. En attendant, on fut informé par des messagers à la course rapide, que Kamalavardhana était arrivé, avec les chefs de provinces, auprès de la ville.

451. Lorsque, fatigué, il entra dans la ville, il fut arrêté par les gardes, l'armée, les chefs de districts, et par d'autres troupes de toute espèce, *qui appartenaient* à son beau-frère.

452. Faisant face, en combattant, aux troupes des dâmaras, et avançant dans les rues, quoique fatigué, il vainquit, redoublant de valeur, la force de l'ennemi.

453. Ayant mis en fuite mille cavaliers avec un petit

nombre de chevaux, il entra sans obstacle en un instant dans la capitale.

454. La mère, ayant appris qu'il avait gagné la victoire, lui apporta d'un côté le râdja enfant qui avait été laissé seul par les troupes fugitives.

455. Kamalavardhana malavisé, ou soit qu'il eût la raison troublée par ses actions antérieures, ou qu'il fût influencé par de mauvais conseillers, ne monta pas sur le trône.

456. Étant allé cette fois-ci dans sa maison, désireux cependant de régner, il convoqua tous les brahmanes un autre jour, et leur parla de cette manière inconvenante :

457. « Faites roi un natif du pays, qui soit de bon âge et « capable; choisissez-moi, moi qui suis en état de régner. » C'est ainsi que dans sa déraison il exprima ses pensées.

458. Un homme qui, ayant trouvé seule, en secret et ivre, une femme difficile à posséder, et qui, n'en ayant pas joui alors par impuissance, aurait envoyé, un autre jour, la demander par une messagère;

459. Et un autre qui aurait laissé un jour échapper de ses mains la couronne acquise par force, et qui la redemanderait un autre jour par politique : qui des deux serait le plus à plaindre?

460. Quand ensuite la race de Utpala fut détruite, alors des brahmanes portant des couvertures épaisses, semblables à des bœufs sans cornes, entrèrent dans leurs parcs.

461. Longtemps a prévalu l'institution des lois du royaume, introduite par des brahmanes qui, la barbe noircie par la fumée, voulaient faire rois ceux-ci ou ceux-là.

462. Tant que la dissension dura entre eux, ce ne fut qu'à cause des paroles vaniteuses que celui-ci avait proférées, et

à cause des louanges de soi-même dont il était prodigue, qu'aucun autre roi ne fut sacré.

463. Kamalavardhana, l'insensé qui était venu se rappeler d'une manière inconvenante à leur souvenir, fut chassé à coups de briques par les brahmanes qui cherchaient un homme digne de l'empire.

464. Pendant les cinquante jours que les brahmanes restèrent assemblés, on n'entendait qu'un bruit confus de tambours, de plateaux d'airain, de cymbales, et d'instruments musicaux de toute espèce.

465. Alors s'assembla autour du trône élevé toute la multitude de spectateurs, avec des perches, des étendards, des parasols, et avec toute la magnificence convenable.

466. Kamalavardhana, comme s'il avait vu son épouse devenue une courtisane soumise à d'autres, regretta la dignité royale qui lui était échappée.

467. L'épouse du parricide, secrètement désireuse de l'empire pour son fils, envoya ensuite des gens du roi auprès des personnes pieuses qui voulaient se laisser mourir de faim.

468. Kamadeva, fils de Vîradêva, d'un parent *du roi*, naquit dans le village de Piçâtchakapura.

469. Homme de lettres, distingué par les pratiques d'ablution et par d'autres vertus, il obtint une place de précepteur de la jeunesse dans la maison de Mêruvardhana.

470. Son fils devint ensuite, par degrés, trésorier, et peu à peu obtint la première place au trésor du râdja Çaṅkaravarma.

471. Quoique Prabhâkaradiva fût aussi un amant secret de Sugandhâ, cependant, soit à cause de la haine qui existe entre Lakchmî et Sarasvatî, soit à cause des désordres du pays,

472. Son fils, nommé Yaçaskara, savant, mais très-indigent, alla en pays étranger avec son ami nommé Phalgunaka.

473. Encouragé par des songes heureux, et par les bénédictions prononcées par une déesse du haut de son autel; il retourna, dans cet état de choses, plein d'espoir dans son pays.

474. Reçu au milieu des messagers de la femme du parricide, qui allaient informer les brahmanes, il trouva, par son éloquence, accès auprès d'eux.

475. Les brahmanes l'ayant vu, par la volonté de la divinité, frappés d'un même sentiment, s'écrièrent à haute voix : « Que celui-là soit râdja. »

Yaçaskara. 476. Yaçaskara, dans la plénitude de sa force, fut alors immédiatement ondoyé roi par les brahmanes, semblable à une montagne *arrosée* par les nuages.

477. Un bois de bambou est brûlé par le feu causé par la grande friction du bois, mais la recroissance de ses racines s'effectue au moyen de l'eau dont les flots s'y maintiennent un instant.

Un arbre abattu, par la violence du vent, obtient quelque part, dans la caverne d'une grande montagne, une ferme croissance. Oh! que les choses sont conduites et réglées merveilleusement par la divinité!

478. Si le fils de Partha, par l'instigation de ses serviteurs, n'avait pas exterminé sa propre race; si Kamalavardhana n'avait pas accompli la destruction du fils de ce roi,

479. Comment aurait eu lieu l'avénement au trône de Yaçaskara qui n'était pas issu d'un haute famille, et qui, pauvre, errait sur la terre?

480. On le vit traverser la terre à pied, sans aucune suite,

lui qui, dans cet instant, est devenu célèbre pour sa vertu dans le monde entier.

La route royale était couverte d'amas de fleurs jetées par des femmes aux yeux de lotus, qui s'y trouvaient pour voir celui dont le règne devait répandre de la joie.

481. Yaçaskara, le maître de la terre, marchait vers le palais royal au milieu des bénédictions des femmes aux yeux de gazelles, écoutant les paroles qu'elles proféraient, le coin de l'œil humide et mobile, et cachant sa fierté, lui qui, après avoir subi le jugement des hommes habiles, avait été reconnu capable de protéger le peuple.

482. Semblable à la lune de la terre, revêtissant la nuit de beauté par une foule de vases d'argent et par un parasol éclatant de blancheur, lesquels égalaient la splendeur de la lampe du soleil, il entra dans le palais royal qui retentissait des vœux pour sa prospérité et des bénédictions des belles femmes.

Fin du cinquième livre du Râdjatarangini, composé par Kalhana Pandita, fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kaçmîr. 11 râdjas; du commencement de l'histoire 80. 84 ans et 4 mois se sont écoulés. 8 râdjas et 3 ministres qui se sont emparés du char *du* gouvernement.

LIVRE SIXIÈME.

1. Que Parvaṭî, qui ne prend pas même des feuilles pour nourriture, nous protége, cette déesse qui entend de la bouche des femmes divines ses propres louanges si agréables à l'oreille ! Ce n'est que par l'amour que s'obtient cette moitié du maître de tout ce qui est mobile et immobile; ce ne fut pas cette ferveur de pénitence qui ne se nourrit que de vent et de feuilles *qui l'a méritée :* regarde le taureau et le serpent qui n'ont d'autre aliment, et qui cependant jusqu'à présent sont séparés *de lui.*

2. Yaçaskara étant entré dans son appartement particulier, et désirant être inaccessible, ordonna à ses portiers de ne pas admettre les brahmanes.

3. Il dit aux brahmanes qui furent effrayés par les gardes des appartements, en les saluant les mains jointes : « Vous « êtes les donateurs de royaumes, vous nous êtes vénérables, « oui, égaux aux dieux;

4. « Mais l'orgueil de disposer des empires vous a rendus « intolérables; c'est pourquoi ce ne sera qu'à l'occasion d'une « affaire, et pas autrement, que vous viendrez auprès de moi. »

5. Ayant appris cela, tout le monde crut qu'il n'était pas visible, et oublia le peu de respect que méritaient ceux qui vivaient avec lui.

6. Il releva la vigueur des lois splendides des anciens rois, qui avaient été négligées, comme un bon poëte *relève* les œuvres des anciens poëtes.

7. Alors le pays était sans vol, même la nuit, et favorable

au commerce; les portes restaient ouvertes, et les chemins ne présentaient aucun danger aux voyageurs.

8. Comme il était attentif à l'accomplissement des engagements, ayant institué une surintendance de l'agriculture, il ne restait plus d'affaire pour des employés qui enlevaient tout.

9. Les villageois, occupés de la culture du sol, ne voyaient jamais le palais du roi; les brahmanes, attachés à leurs études et dévotions, n'exerçaient jamais le métier des armes.

10. Les vénérables brahmanes, chantant le Sâmaveda, ne buvaient jamais de vin; les pénitents religieux n'étaient pas occupés des enfants, des femmes, des bestiaux et des richesses.

11. Des gurus insensés, faiseurs de sacrifices avec des poissons et des gâteaux, n'entreprenaient pas l'examen de la doctrine des saintes écritures dans des livres composés par eux-mêmes.

12. On ne voyait pas des femmes de ménage, élevées au rang des déesses par les initiations d'un guru, causer un déréglement de bonnes mœurs et de la foi par des secousses de tête.

13. L'astrologue, le médecin, l'homme de la cour, le guru, le conseiller, le sacrificateur, le messager, le juge, le secrétaire, n'étaient pas alors ignorants.

14. Un homme qui s'était voué à mourir de faim fut admis auprès du roi, qui avait été instruit par ceux qui présidaient à de pareils sacrifices, et lui parla en ces termes :

15. « Habitant de ce pays, ô roi, j'ai été riche autrefois; « mais par le pouvoir du destin j'ai été, par degrés, réduit à « l'indigence.

16. « Pressé par mes créanciers, m'endettant de plus en

« plus, j'ai pris la résolution de voyager en pays étrangers, « après m'être acquitté de mes dettes.

17. « Alors, pour payer toutes mes dettes par la vente *de* « *mon bien,* j'ai vendu ma maison à un marchand opulent.

18. « Mais, réfléchissant que je devais faire subsister ma « femme, j'ai excepté de la vente de ma grande habitation *un* « *petit appartement adjacent* au puits de l'escalier.

19. « *Jouissant* là d'une très-grande fraîcheur pendant l'été, « elle vivait du prix donné pour des fleurs et des feuilles de « bétel, par les jardiniers auxquels elle s'adressait.

20. « Ensuite, après avoir erré pendant vingt ans en pays « étrangers, ayant gagné un petit bien, je retournai dans ce « lieu qui est mon pays natal.

21. « Après l'avoir cherché, je l'ai vue, ma femme ver- « tueuse qui, le visage décoloré, vivait comme une servante « dans les maisons étrangères.

22. « Comment, lui demandai-je avec douleur, quoique je « t'aie assuré une subsistance, as-tu eu recours à une telle « manière de vivre? Elle me raconta alors son histoire :

23. « Quand tu étais parti pour le pays étranger, voulant « m'établir *dans l'appartement adjacent* au puits de l'escalier, « j'en fus empêchée par le marchand qui m'a frappée à coups « de bâton.

24. « A quelle autre manière de vivre pouvais-je avoir re- « cours? A ces mots elle s'arrêta. Ayant appris ce malheur, « je fus plongé dans la douleur et dans l'indignation.

25. « Pourquoi suis-je condamné en tout lieu par les juges « qui adjugent le gain à mon adversaire? C'est pour cette « raison que je me voue à mourir de faim.

26. « Par imbécillité je ne sais ce qu'il convient de faire. Je

« n'ai pas vendu *l'appartement adjacent* au puits de l'escalier. « Ma vie en sera donc le prix dans cette affaire.

27. « Ainsi, dans ma détresse, privé de toute ressource, « moi qui suis devant toi, je me place à ta porte, pendant « que certainement tu règnes. Si tu as l'injustice en horreur, « tu examineras l'affaire toi-même. »

28. Le râdja, ainsi informé par lui, étant allé occuper le tribunal lui-même, ayant assemblé tous les juges, rechercha la vérité.

29. Les juges, après beaucoup de réflexions, prononcèrent: « Celui-ci est déchu de sa demande, il renie par perversité « ce qui est juste; voulant fausser un écrit, il est punissable. »

30. Le râdja lut lui-même l'écrit de la vente, savoir, que la maison a été vendue avec l'*appartement adjacent* au puits de l'escalier.

31. Cela étant établi, et l'assemblée ayant aussi donné son assentiment, la conscience du roi même prononça le gain du procès au défendeur.

32. Le râdja y ayant réfléchi un moment, se mit à divertir longtemps par d'autres discours très-variés le cercle de l'assemblée.

33. Pendant la conversation, prenant les joyaux de tous pour les regarder, il prit aussi, en riant, l'anneau du doigt de la main du défendeur.

34. Il dit alors avec un sourire : « Veuillez bien tous m'at- « tendre ici un instant. » Et il partit sous le prétexte de se laver les pieds.

35. De son appartement il envoya dans la maison du marchand un serviteur auquel il donna l'anneau pour signe de reconnaissance, avec ses instructions.

36. Le messager, avec l'anneau, demanda au teneur de livres du marchand le livre des comptes de l'année dans laquelle le contrat de vente avait été inscrit,

37. En lui disant que cet acte était aujourd'hui requis dans l'examen du procès du propriétaire. Le teneur de comptes ayant entendu ce message et reçu l'anneau, donna le livre.

38. Le roi y lut, parmi les dépenses, un millier de dinars donné à l'écrivain de la cour.

39. De ce fait, qu'une si grande somme avait été donnée à quelqu'un qui ne recevait ordinairement que peu d'argent, le roi reconnut que le marchand avait fait substituer la lettre *s* à un *r* (savoir, qu'au lieu de *sôpânakuparahitam* [l'appartement au puits de l'escalier excepté], il avait fait mettre *sôpânakûpasahitam* [l'appartement au puits de l'escalier inclus]).

40. Le roi, ayant fait amener l'écrivain dans l'assemblée, l'ayant présenté et interrogé, après lui avoir assuré l'impunité, fit connaître la vérité à l'assemblée.

41. Le prince, hautement révéré par le conseil, fit donner la riche maison du marchand au plaignant; il exila du pays le défendeur.

42. Un jour, vers la fin de la journée, quand le roi, ayant fini sa dévotion journalière, désirait prendre de la nourriture, le conducteur de son char, ayant à craindre l'inopportunité de son rapport, vint *cependant* pour le lui présenter.

43. Quoiqu'on lui dît : « Le seigneur a fini ses affaires aujourd'hui; il sera temps demain de faire ton rapport, » il annonça cependant, que devant la porte se trouvait un brahmane qui était près de rendre l'âme.

44. Le brahmane ayant reçu la permission du roi qui fut empêché de manger, entra, et étant interrogé, souffrant une peine cuisante, parla en ces termes :

45. « Après avoir erré en pays étrangers, et amassé cent « pièces d'or, informé par la renommée de la bonté de ton « gouvernement, je retournai dans mon pays.

46. « Parce que tu es roi, j'allais, content, sur des chemins « qui étaient libres des voleurs; hier, à la fin du jour, fatigué, « j'ai pris ma station de repos à Lavanotsa.

47. « Épuisé du long chemin que j'avais traversé, sans « crainte d'aucun côté, je passai la nuit au pied d'un arbre du « jardin sur le chemin.

48. « Quand je voulus me lever, mon argent, qui était lié « dans un nœud, tomba dans un puits profond qui, se trou- « vant près de l'endroit, était caché par une réunion de lianes.

49. « Dénué de tout par cette perte de mon avoir qui était « tombé dans un puits, d'où il était difficile de remonter après « y être descendu, renonçant à la vie, je fus longtemps affligé « et empêché par les gens *de me suicider*.

50. « Un homme résolu et rapace me dit : Que me donne- « ras-tu si je te fais ravoir ton argent?

51. « Je lui répondis : Je touche à ma dernière heure : « comment suis-je maître de ce bien? tu m'en donneras ce « qu'il te plaira.

52. « Il descendit, et étant remonté, il me donna deux de « ces pièces d'or, et s'en appropria franchement quatre-vingt- « dix-huit.

53. « Il a été dit qu'un pacte légal a eu lieu verbalement « *entre nous deux* sous le roi Yaçaskara : blâmant cette déci- « sion, je suis traité avec mépris par les hommes de loi.

54. « Par des paroles flatteuses et par une apparence trom- « peuse d'honnêteté, dépouillé de mon bien, moi qui suis de- « vant toi, je quitte la vie devant ta porte, ô roi qui admi- « nistres mal la justice! »

55. Le roi ayant demandé le nom et l'état de cet homme, et les ayant appris, lui dit : « Je suis suffisamment instruit ;

56. « Demain je ferai ce que tu désires. » Ayant obtenu cette promesse, l'homme se fit préparer quelque nourriture à ses côtés.

57. Le lendemain le brahmane montra au roi, parmi les habitants de Lavanotsa qui avaient été appelés par un messager, l'homme désigné, qui se trouvait parmi eux.

58. Interrogé par le roi, ce dernier répéta tout ce qui avait été dit par le brahmane, expliquant la convention légale qui avait été passée verbalement entre eux.

59. L'esprit agité comme une balançoire, on regardait la terre, ne concevant pas le fonds de l'affaire, qui dépendait de ce qu'une parole est véritablement obligatoire.

60. Le râdja, siégeant au tribunal, prononça ensuite que l'homme était fondé à recevoir les quatre-vingt-dix-huit pièces, et que le brahmane devait en avoir deux.

61. C'est ainsi qu'il décida sur ce qu'il avait examiné. La conduite d'un esprit élevé, dont la justice s'empresse de détruire l'injustice qui surgit, est difficile à comprendre.

62-63. Comme le soleil détruit l'obscurité qui s'est élevée, en la divisant, soit de sa propre lumière, en se levant *le matin*, soit, le soir, au moyen des lampes et du clair de la lune, en se communiquant au feu et au disque aqueux de la lune : ainsi la justice chasse l'injustice, en agissant d'une manière différente, *selon les circonstances différentes*.

64. La justice, qui ne permet pas à l'œil de la fixer facilement, dompte rapidement l'injustice : comme le feu qui se manifeste consume toujours le bois à brûler en s'en emparant.

65. « Que ce que tu accordes soit donné selon ton plaisir. »

Telles furent les paroles alors prononcées par le brahmane, qui abandonna ses premières prétentions.

66. Le roi donna à cet homme avide les quatre-vingt-dix-huit pièces qu'il désirait, et à l'autre les deux pièces qui ne le contentaient pas.

67. Le prince attentif à l'accomplissement de contrats, et connaissant ce qui est véritablement juste et injuste, fit ainsi ressusciter le premier âge de la justice par sa pénétration dans les subtilités des lois.

68. Gouvernant le peuple de cette manière *louable*, il devint ridicule par sa propre mauvaise conduite : semblable à un médecin qui, prescrivant une bonne diète aux autres, ne l'observe pas lui-même.

69. Les serviteurs qui mangeaient les restes du repas des danseurs ne quittèrent jamais ses côtés, comme la terre argileuse et l'eau ne sont jamais éloignées du brahmane qui, connaissant et observant les védas, a soin de sa propreté.

70. Il fit faire la collection des revenus par quatre préposés de la ville qui, s'appuyant l'un à l'autre, s'enrichissaient comme bon leur semblait.

71. Les troupes à pied trouvèrent leur fin en conséquence d'une convention ratifiée, par laquelle elles déposèrent leurs glaives devant l'autel de l'adorable seigneur de combats (*Çiva*).

72. Il se réjouit longtemps à la mort de son frère aîné. Des personnes instruites et judicieuses reconnurent ainsi l'emploi du poison.

73. Le roi affecta le clignotement d'un éléphant, quand un velavitta, qui conduisait le gouvernement du pays, convoitait les épouses royales.

74. Une courtisane, nommée Lallâ qui, par la passion *que*

le prince conçut pour elle, se vit placée au-dessus de toutes les femmes des appartements secrets, devint la cause de son renoncement au monde.

75. Il n'existe pas d'espace *pour admettre un objet étranger* dans les cœurs des femmes vertueuses : c'est pourquoi le créateur a tourné leurs seins bien arrondis en dehors.

76. La divinité, sachant que les femmes n'ayant que le dehors de la chasteté, sont également portées à l'union avec des hommes nobles et ignobles, les forma de manière qu'elles puissent plaire à tous par des attraits extérieurs.

77. Lallâ, aux yeux agaçants, quoiqu'aimée par le râdja, rechercha cependant, la nuit, le commerce avec un tchandâla, qui était un des gardes du palais.

78. Quelque charme d'amour fut dans ce jeune tchandâla par le pouvoir duquel elle fut vaincue, et, quoique femme d'un râdja, s'attacha à lui.

79. Ou elle était issue d'une famille de tchandâla, ou il était versé dans l'art de la magie; comment pourrait s'expliquer autrement leur liaison? cette conduite serait incompréhensible.

80. Il eut donc de toutes les manières des entrevues avec elle; cependant la nouvelle ne s'en fit jour, *pendant quelque temps,* d'aucun côté.

81. Toutefois, un si coupable amour de ce couple s'offrit dans un moment, subitement, aux regards attentifs d'un chef appelé Hâdi.

82. Le roi, après avoir reconnu la vérité par ses agents secrets, se laissant dépérir par la pratique de l'expiation, se révêtit d'une peau noire de chevreuil.

83. Quoique courroucé, délirant de passion, il ne la tua

pas : c'est pourquoi il se mit dans le cas de craindre le jugement des malveillants.

84. La souillure s'est communiquée à Yaçaskara à cause de son commerce avec ceux qui recherchaient les restes du repas des danseurs : de même que, par le contact des lépreux, se gagne une lèpre douloureuse.

85. Il pensa : étant un homme commun, j'ai obtenu la souveraineté par certaines bonnes actions faites dans une existence antérieure.

86. Roi, désireux du pouvoir suprême dans les existences futures aussi, il donna convenablement, sans hésitation, les richesses royales aux brahmanes.

87. Un collége fut bâti par ce roi, ivre de libéralité, dans le champ sacré des ancêtres pour les élèves natifs d'Aryadèça, qui étaient désireux d'acquérir de la science.

88. Il accorda au président du collége, la magnificence du tchâmara et du parasol, attributs de la royauté qu'il refusa à ses propres appartements secrets.

89. Le râdja donna aux brahmanes cinquante-cinq agrahâras qui, renfermant des biens variés, étaient situés sur une île de la Vitastâ.

90. Quand ensuite il fut attaqué par une maladie du bas-ventre, mettant de côté son fils Sangramadîva, sachant qu'il n'avait pas été engendré par lui,

91. Ayant assemblé ses ministres, ses gardes et les chefs des districts, il fit donner le baptême royal à Varṇaṭa, le fils de son grand-oncle Râmadeva.

92. Comme un enfant, qui n'a pas reçu l'ondoiement royal, peut être exclus du trône, ceux qui étaient avides de régner, *calculant sur l'enfance de Sangramadeva*, perdirent leur espoir *par le sacre de Varnata*.

93. Celui-là, plein de projets ambitieux, vit par la marche tortueuse de Parvagupta son avenir intercepté, et ressemblait, *dans son abattement*, au jour qui va finir.

94. Varṇaṭa ne vint rendre aucune visite pour demander des nouvelles de la maladie du roi, qui cependant se trouvait dans la capitale, qui lui avait donné le royaume, et qui se mourait.

95. Alors les conseillers qui administraient les affaires pressèrent le roi, qui avait le cœur affligé et agité, de donner l'empire à Sangrâmadeva.

96. Varṇaṭa, qui fut détenu pendant une nuit par ordre du roi, sortit le matin, ayant ôté les verroux du mandapa à huit colonnes.

97. Telles étaient l'inquiétude et les veilles des domestiques soigneux du roi, que même le mandapa de l'assemblée devint un lieu d'ablution.

98. Un homme de la maison du roi, appelé Dêvaprasâda, issu lui-même du sang royal, déposa un jour, par honte *de voir les affaires dans un tel état*, son épée dans le temple du seigneur de la victoire (*Çiva*).

Sangramadêva. 99. Le monarque après avoir fait sacrer roi Sangramadêva, souffrant des douleurs aiguës, quitta la capitale, et entra dans sa propre chapelle pour y mourir.

100. Il montrait qu'il s'y disposait en se faisant raser les cheveux et la barbe, en déposant le châle de sa tête, en se revêtissant du deuil, d'une robe brune, et en prenant et quittant son arme.

101. Mais ayant fait connaître sa détermination de mourir, il en fut empêché par ses domestiques qui, pendant sa vie, lui témoignaient leur reconnaissance.

102. Après avoir lié deux mille cinquante pièces d'or dans

la frange de sa robe, ce râdja, prêt à mourir, sortit de sa maison.

103. Le contenu dans le nœud de sa robe fut pris et partagé devant les yeux du vivant même, par cinq conseillers dont était Parvagupta.

104. S'agitant sur son lit, tourmenté par la maladie intérieure, il se trouva dans la cour du temple, dans le fond d'un réduit qui était privé de lumière.

105. Avant qu'il eut perdu connaissance, voyant devant lui les siens qui ne songeaient qu'au mal, il conserva la vie pendant deux ou trois jours.

106. Enfin ses amis, parents, domestiques et le Velavitta, pressés par le désir de saisir l'empire, le firent périr en lui donnant du poison.

107. Trâilokyadêvi, épouse vertueuse dans le nombre des femmes des appartements secrets, suivit dans la mort son époux, comme la lumière suit le soleil.

108. Le râdja, strict observateur de la justice, et dirigeant ses efforts vers la surveillance des coutumes de castes, punit à Tchakramelaka le brahmane pénitent, appelé Tchakrabhânu,

109. Dont il avait remarqué la conduite très-blâmable, en lui faisant marquer le front d'une patte de chien.

110. Il fut, pour sa sévérité, blâmé avec colère par son oncle maternel, qui était un grand dévot et son ministre de la paix et de la guerre.

111. Voici ce qui est dit avec assurance par les gurus qui, dans la puissance d'un de leurs anciens docteurs, proclament l'établissement de leur propre autorité :

112. Le bruit répandu *par eux* fut qu'il est mort sept jours *après la punition du guru,* tandis que, *d'après d'autres,* il a suc-

combé à une longue maladie; comment peut-on être sûr de la vérité?

113. Ou, si l'on *ajoute foi* à ce qu'on a dit pendant sa maladie, on prendra aussi la malédiction de Varṇaṭa pour la cause de sa mort.

114. Après avoir joui de la souveraineté pendant neuf ans, il expira dans la vingt-quatrième année de *l'ère kaçmirienne*, au mois de bhâdrapada (*août*), le troisième jour de la moitié obscure du mois.

115. Parvagupta, avec cinq autres, dont fut Bhubhaṭa, conduisit alors *les affaires*, après avoir placé sur le trône la grand'mère qui était la gardienne de l'enfant royal.

116. Audacieux, après avoir détruit ses autres rivaux l'un
Parvagupta. après l'autre, ainsi que la grand'mère, Parvagupta s'empara lui seul de l'empire.

117. Par des efforts dans lesquels il unissait les attributs du roi et du conseiller, il se forma en effet un caractère qui tenait à la fois et du roi et du ministre.

118. Parvagupta, bannissant la violence, servant lui-même la nourriture et toute autre douceur à l'enfant royal, se distingua dans le nombre des gens de bien.

119. Yaçaskara, *le feu roi*, ménageait ceux qu'il croyait redoutables par leur violence; mais ceux-là mêmes furent les véritables instigateurs de la destruction de son fils.

120. Parvagupta fit usage, à la manière des rois, d'un onguent luisant pour sa barbe, laquelle, grisâtre comme le poil d'un chameau, était clair-semée comme de l'herbe, *sur son menton*.

121. Ne pouvant pas le détruire ouvertement parce qu'il craignait l'insurrection de la garde, il se servit d'un acte d'enchantement pour perdre l'enfant.

122. « Ton règne et celui de ta famille est assuré dans le « premier jour du mois tchâitra, mais si tu changes de mar- « che, ta vie et ta famille périront subitement. »

123. Ayant entendu, une nuit, ce discours d'un esprit, il fut excessivement alarmé, réfléchissant sur l'inutilité de l'enchantement.

124. Craintif à cause des dissensions des gardes, agité par l'incertitude, privé par les soucis de la connaissance de lui-même, il fut tourmenté jour et nuit.

125. Ayant ensuite subitement assemblé une force, il investit la capitale un jour que les habitants ne pouvaient pas sortir à cause d'une chute excessive de neige.

126. Après que le conseiller Râmavardhana, qu'il croyait être son ennemi et qui cependant n'était pas coupable, eut été, avec son fils, tué dans une bataille,

127. Le prince tomba du trône par le frère aîné de son père, par le Velavitta, qui lui serra autour du cou une guirlande de fleurs, laquelle lui ôta tant de richesses accumulées.

128. Ayant la nuit fait jeter dans la Vitastâ, avec une pierre attachée à son cou, ce malheureux qui, courbé de tous ses membres, avait été tué hors de sa maison,

129. Le scélérat Parvagupta, revêtu de son armure, brisa de son épée le trône royal, le dixième jour de la moitié obscure du mois phalguna (*février*) de la vingt-quatrième année.

130. Ainsi devint roi le fils de Samgrâmagupta, issu à Parêviçoka, de Divira, qui fut ainsi appelé d'un nouveau nom.

131. Tous ceux qui précédemment l'avaient reconnu comme leur adversaire, tous, par crainte, lui rendirent hommage au matin.

132. On vit alors, par la crainte qu'il inspirait, s'apaiser les

dissensions des princes, des gardes, des chefs, des districts, des conseillers, des Kâyasthas et des troupes dont les sentiments lui avaient été hostiles.

133. Il advint alors qu'un grand tambour fut déchiré dans le quartier des gardes, par la négligence d'un nommé Madanâditya, qui descendait de la famille de Suyya.

134. Cet homme fut dégradé par le roi, qui, dans sa colère, lui prit son habit, lui fit raser ses cheveux et sa barbe, et le réduisit à l'état d'un pénitent.

135. Les descendants de cet homme, qui avait femme et enfants, demeurent encore aujourd'hui à Trépurêçvaram.

136. Des employés, oppresseurs du peuple, gagnèrent de nouveau l'ascendant sous le règne du roi Parvagupta, qui grossissait son trésor.

137. Il bâtit aussi, au moyen de ses richesses mal acquises, un Parvaguptêtçvaram près du champ du Vihara, *qu'on appelait* Skandabhavana.

138. Une belle femme de la noble famille de Maluna, qui avait appartenu aux appartements secrets de l'illustre roi Yaçaskara, femme dont les sentiments étaient purs comme ceux de la déesse Gâuri;

139. Cette femme vertueuse se servit avec adresse d'une ruse convenable envers Parvagupta, qui depuis longtemps avait conçu de l'amour pour elle, et désirait la posséder.

140. Ayant accompli les dernières cérémonies funèbres pour son époux décédé, et ayant quitté le temple divin appelé Yaçaskarasvami, qui n'était achevé qu'à demi,

141. Elle dit à *Parvagupta :* « Je me rendrai à ton désir, « quand je me serai acquittée du vœu *de finir le temple de mon « époux.* » C'est ainsi que cette femme aux beaux sourcis le trompa.

142. Le roi alors, avec un empressement redoublé, fit achever le temple du dieu en peu de jours.

143. L'épouse royale, cette femme vertueuse, accomplissant le sacrifice, quitta subitement la vie *en se jetant* dans le feu sacré qui était alimenté avec du beurre.

144. Une abondante pluie de fleurs tomba sur cette femme qui renonçait à la vie, mais un blâme sévère sur l'homme qui ne savait pas maîtriser sa passion.

145. Parvagupta, consumé de l'ardeur des soucis causés par ses continuelles et violentes entreprises, fut enfin attaqué de la maladie d'une soif *qui ne pouvait s'éteindre, semblable à celle* d'un voyageur sur la route.

146. Les insensés! quoiqu'ils soient instruits de leur état peu durable par les difficultés de calmer les maladies et d'autres peines, infatués par l'avidité des richesses, n'abandonnent pas cependant, dans leur perversité, l'accumulation *des biens.*

147. Quoiqu'il ne se doutât pas d'une pareille fin, cependant, à cause de quelques anciennes belles et louables actions, il passa dans l'autre monde, dans le champ du seigneur des dieux (Çiva).

148. Ce roi quitta l'empire qu'il avait acquis par des forfaits, le treize de la moitié obscure du mois âchatha (juin) de la vingt-sixième année *de l'ère kaçmirienne.*

149. Si l'on ne voit pas déjà dans ce monde-ci, le coup fatal qui présage l'accomplissement d'un sévère châtiment dans l'état immatériel de l'autre monde, qui sera retenu dans sa mauvaise conduite par les craintes de l'avenir?

150. Alors le fils de *Parvagupta,* nommé Kchêmagupta, devint roi, qui fut corrompu par la jeunesse et l'abondance des biens, et désordonné par l'amour du vin. Kchêmagupta.

151. Il avait, de sa nature, de mauvaises dispositions, et il devint particulièrement redoutable par le service des méchants : de même que le temps de la nuit obscure *devient plus terrible* quand il est couvert des nuages.

152. Phalguna et cent autres favoris de mauvaises mœurs servirent le roi, vêtus et ornés comme lui.

153. Ce prince, quoique dans la corruption de son dévouement aux femmes, au vin et au jeu, quoique dépouillé par ses infâmes favoris, ne manqua cependant jamais de richesses.

154. L'homme à passion, dévoué au jeu perpétuel, aimant le vin, se lie d'amitié avec ceux qui, semblables aux abeilles qui boivent du miel, enlèvent l'essence du trésor.

Quand la richesse dans le lotus n'accorde que la jouissance d'un seul jour, cela ne suffit-il pas pour exciter la cupidité?

155. Vâmana et autres satellites infâmes, descendants de Djichnû, s'étant emparés de son cœur, causèrent l'impureté à laquelle ce roi, semblable à un démon, n'était que trop disposé.

156. Le roi, habile à se moquer des autres, aimant la possession des femmes d'autrui, ayant sa volonté soumise aux autres, ne poursuivit que des objets frivoles.

157. Il aimait à jeter de la salive sur la barbe touffue des personnes respectables, à faire frapper leurs têtes l'une contre l'autre, et à faire retentir les oreilles d'imprécations.

158. C'étaient des femmes à cause de leurs arts voluptueux, des chasseurs à cause de leur connaissance des routes des forêts, et les favoris infâmes à cause des plaisanteries grossières, qui obtinrent sa faveur.

159. L'assemblée du roi, remplie de courtisanes, d'hommes ignobles, d'ignorants, de jeunes gens et de scélérats, n'était pas accessible à des hommes sages.

160. Le roi Kchèmagupta fut comme une poupée artificielle tirée par des fils qui la font mouvoir: comment les fils pervers de Djichnû ne l'auraient-ils pas fait danser?

161. Ils lui dirent: « Tu es Kañkanavarchi (*pleuvant de l'or*); » ayant ainsi changé son nom, ils se réjouirent, et se procurèrent souvent une pluie d'or de sa main.

162. Ils gagnèrent sa grâce en exposant les fautes des personnes qui n'en avaient pas, en lui présentant une nouveauté, et en se permettant des plaisanteries grossières avec des personnes modestes.

163. Le roi sensuel, ayant tout perdu au jeu, fut conduit par eux hors de la maison et hors de la ville, ayant exposé à leur vue ses femmes, les seins et les épaules nues.

164. Après avoir joui de plusieurs femmes, l'une après l'autre, il fut interrogé par ses infâmes compagnons, qui rivalisaient dans le plaisir d'une jouissance ininterrompue: Quelle différence le seigneur a-t-il trouvée?

165. Ces hommes sans pudeur, l'ayant mis en possession de leurs propres femmes, demandèrent au roi qui leur accordait le bien qu'il désirait : Quelle femme a paru la plus agréable à la fin de la jouissance?

166. Parmi ses favoris, il y en avait deux, Hari et Durdjati qui, *paraissant* insensés, étaient restés étrangers à la corruption de la volupté, et qui, parce que seuls il gardaient leur moralité, devinrent mendiants.

167. Les femmes, en exerçant la connaissance qu'elles ont acquise de la volupté, livrent leur propre corps, et ayant affaibli l'élan de l'honneur, rendent leurs familles dépourvues de pureté; elles tuent même la plus longue amitié d'aucune manière fatiguées du commerce amoureux; mais en les

mettant de côté, je ne sais ce qui se gagne par le service rendu par d'infâmes complaisants.

168. Bhaṭṭaphalguna, quoiqu'il eût été ministre du roi Yaçaskara, devint un des familiers du nouveau roi. Honte au désir d'une jouissance accoutumée!

169. Le roi se moqua souvent en secret du conseil de Phalguna qui a été l'auteur des consécrations principales du temple de Phalgunasvâmi.

170. Le vieux Rakka, roi de Kampana, qui allait au milieu de la mauvaise société de la cour, conçut ensuite le projet hostile de tuer le roi à cause de grossières plaisanteries et d'autres outrages qu'il en essuya.

171. Comme une altercation sévère eut lieu *entre eux*, le roi, qui ne devait pas être humilié, fit mettre le feu au vihara de Çridjayèndra pour détruire le menaçant Dâmara qui y était entré.

172. Après avoir fait disparaître le culte des images de Buddha, et brûlé les viharas; après avoir accumulé de toute part des tas de pierres des antiques temples des dieux,

173. Il bâtit un Kchêmagaurîçvaram au milieu des rangées de boutiques de la ville, et croyait, l'insensé, par la consécration du dieu, assurer la solidité de sa gloire.

174. L'un tend vers le bonheur suprême; l'autre ayant fait une si grande fortune, se laisse emporter à une violente joie; il ne sait pas qu'après sa mort *son bien* passera dans le trésor d'un autre: honte à la cupidité aveuglée par tant de folies diverses!

175. Ayant pris les viharas brûlés, Kchêmagupta, qui était libéral, donna au roi de Khaça trente-six villages en possession.

176. Le roi, nommé Sinha radja qui, semblable au dieu

aux cent sacrifices (*Indra*), dominait sur Lohara et autres forteresses, donna sa fille à Kchêmagupta.

177. Le prince, ayant son cœur attaché à Diddâ, la petite-fille de Çâhi, fut appelé Diddâkchêma (*bonheur de Didda*) et obtint un nom chargé d'infamie.

178. Le père de la mère de la reine érigea une image de Bhîmakêçava qui donna de la protection au souverain du pays.

179. Le chambellan Phalguna donna au roi sa fille, appelée Tchandralêkhâ, ce qui excita l'envie de Diddâ.

180. Le conseil sublime du guru qui tâchait de lui donner quelques connaissances, devint un objet de risée à cause de la conduite honteuse de ce roi.

181. Parce qu'il était adonné à la chasse des chacals, il crut que ses dards qui, lancés avec adresse, ne tombaient pas en vain, lui vaudraient des éloges dans les affaires de la guerre.

182. On le voyait toujours, entouré d'appareils de chasse, de gens des bois, de dombas, des voitures et des filets, parcourir les champs avec des chiens.

183. La vie de ce prince, passionné pour la chasse, se passait dans les forêts de Dâmôdara, Lalyâna, Çimika et d'autres places.

184. Quand le roi se trouva à la chasse dans la nuit, le quatorzième jour de la moitié obscure du mois, il vit une flamme sortir de la gueule d'un chacal femelle.

185. Ébranlé par la terreur que lui causa cette vue, il fut saisi d'une fièvre mortelle, *dont l'éruption ressemblait à l'inflammation produite par l'eau* d'une araignée.

186. Il alla mourir dans le champ de Vârâha, où il bâtit

deux colléges Çrîkanṭa et Kchêma, près de la ville de Huchkapura.

187. Ayant le corps humide par les éruptions d'araignées qui, semblables à des lentilles, formaient des incisions en guise de lettres, il expira au mois de Pâucha (*décembre*), dans la neuvième année *de son règne*, la trente-quatrième *de l'ère kaçmirienne*.

Abhimanyu. 188. Alors Abhimanyu, fils de Kchêmagupta, devint roi, encore enfant, élevé par la reine Diddâ dont le cœur ne connaissait point de pitié.

189. Les principaux ministres de la maison du roi, et ceux de la paix et de la guerre laissèrent sans crainte à l'épouse du roi, un lit qui n'était pas stérile.

190. Pendant qu'Abhimanyu régnait sur la terre, il s'éleva subitement un incendie épouvantable du voisinage des boutiques adjacentes au temple du seigneur de la nuit (Çiva).

191. Cet incendie consuma les grands édifices bâtis d'après le dessin de Vetâla, s'étendant du temple de Vardhanasvâmi jusqu'à Bikchakîpâraka.

192. Ce feu ayant détruit les grandes maisons qui furent souillées par le commerce du roi avec les Tchandâlas et avec les dombas qu'il toucha, causa pour ainsi dire la purification de la terre.

193. La mère et gardienne du roi, par sa nature de femme peu raisonnable, d'oreille mobile, n'était pas susceptible de distinction entre ce qui convient et ce qui ne convient pas.

194. Comme femme légitime du roi, elle avait déjà précédemment conçu de la haine contre Phalguna, le premier ministre, parce qu'il avait donné sa fille au roi.

195. Quand le prince mourut, voyant que quelques-unes de ses femmes le suivaient, elle, qui par point d'honneur

feignait d'être décidée à mourir avec lui, fut sérieusement engagée par ce ministre d'en venir à l'effet.

196. *Mais* Naravâhana, le conseiller, tant par pitié que par amitié, sauva de la mort cette femme qui tremblait déjà auprès du bûcher.

197. Ensuite Rakka, méchant de sa nature, inspira la crainte que Phalguna tenterait de saisir l'empire à la reine qui était tourmentée d'inquiétude.

198. Phalguna fut alarmé, parce qu'il s'aperçut par des symptômes qui annonçaient la froideur, que la reine avait des intentions équivoques à son égard, et que *même*, avec tous les conseillers, elle lui était hostile.

199. Cet homme qui conduisait toute l'administration, resplendissant par sa dévotion, sa fermeté, son travail et par d'autres qualités, devint un objet d'aversion générale.

200. Quand le fils de Kchêmagupta, nommé Kardamarâdja, ayant recueilli les os de son père, allait les plonger dans le Djâhnavi (Gange),

201. Phalguna s'étant entouré de grandes forces, fut induit à rester à Parnôtsa, dans le palais royal; et avec méfiance, en garde contre les ennemis, il attendait son retour.

202. Mais aussitôt que, sorti de la ville avec les trésors et les troupes de la maison, il arriva près de Kâchtavâṭa, aussitôt Rakka et les autres chefs en informèrent la reine.

203. Diddâ en ayant reçu l'avis certain, non-seulement mit de côté toute négociation ultérieure, mais envoya, au contraire, des gens armés de massues, derrière lui, pour le tuer.

204. Blessé de cette nouvelle offense, ce chef prudent, ayant assemblé une armée innombrable, marcha ensuite à sa rencontre dans le champ de Vârâha.

205. Ayant appris qu'il avait assemblé des forces, et que,

formidable, il s'avançait contre elle, Diddâ, craignant le combat, trembla avec son conseiller.

206. Mais Phalguna, après avoir longtemps pleuré son maître qui était venu mourir dans ce champ, déposa ses armes aux pieds de Vârâha.

207. C'est ainsi que ce ministre, en quittant ses armes, fit disparaître le crime des maux qu'il aurait pu causer, ainsi que l'épouvante de la reine mère.

208. Qu'il est pernicieux le service d'un maître qui a banni de son esprit la distinction de ce qui convient et de ce qui ne convient pas! Quand il est cruel, le bienfait même qu'il donne en récompense, amène le blâme de quelque mal déplorable; *d'autant plus dangereux* est l'acte de vengeance d'un tel homme lorsqu'il n'a que des qualités blâmables. La colère est son affaire suprême; mais comment convient-elle à un homme sensé, soit par rapport aux préceptes sacrés, soit comme arme *de défense?*

209. Quand Phalguna retourna peu à peu à Parnôtsa, les conseillers de la reine s'en réjouirent comme des enfants quand leur précepteur est parti.

210. La femme de Kchêmagupta, pensant au bien-être du pays, veillait aussi toujours à détruire les difficultés *qui s'y opposaient.*

211. Parvagupta, aspirant à l'empire, avait donné précédemment la main de ses deux filles aux deux conseillers Tchhodja et Bhûbhaṭa.

212. De ces deux filles naquirent deux fils appelés Mahima et Pâṭala, qui furent élevés comme deux princes dans la maison royale.

213. Ces deux princes qui s'y trouvaient, désireux, dans ce

temps, de l'empire, ayant tenu conseil ensemble, se réunirent avec les Uddâmas, avec Himaka et autres.

214. La reine faible éloigna ce couple puissant du palais royal. Indignés, ils se tinrent éloignés de sa maison chaque fois qu'ils allaient ou revenaient.

215. Un jour que Mahimna sortit, elle envoya des gens portant massues derrière lui, pour le détruire, par une inimitié déclarée.

216. S'étant aperçu de ce projet, Mahimna entra dans la maison de son beau-frère, appelé Çaktisêna, et les porteurs de massues y coururent après lui.

217. Arrêtés par Çaktisêna, ils ne bougèrent pas de là, tandis que celui-ci donna une protection évidente à son beau-frère, qui, épouvanté, avait pris refuge chez lui.

218. Ensuite Hinmaka, Mutkala, le nommé Éramattaka, et autres habitants de Parihâsapura, arrivèrent,

219. Ainsi que l'illustre fils d'Amritakara, nommé Udagupta, et Yaçôdhara, et d'autres chefs natifs de Lalitâdityapura.

220. Ayant assemblé des armées, se joignant l'un à l'autre et se rangeant du côté de Mahimna, ces pertubateurs du monde divisèrent l'empire en deux.

221. Dans ce grand péril, Naravahana, le conseiller, seul avec ses amis, irréprochable, n'abandonna pas le parti de Diddâ.

222. Les troupes ennemies renforcées, joignant leurs efforts, se rencontrèrent au combat avec des armes luisantes auprès de Padmasvâmi.

223. Diddâ, troublée, ayant laissé partir son fils à Çuramata, réfléchit sur les moyens quelconques de calmer la détresse.

224. Ayant, avec beaucoup d'or, gagné bientôt les brah-

manes natifs de Lalitâdityapura, elle effectua une division dans l'armée des ennemis.

225. Les dilapidateurs du trésor auprès de Mahimna dirent : « Tous doivent-ils se courroucer à cause de l'outrage « fait à un seul? » et il firent la paix avec la reine.

226. La puissance de cette femme boiteuse n'était pas visible même dans le passage égal à la trace d'un pied de vache; et cependant, en traversant la largeur de l'Océan, elle se montra semblable au fils du vent, *Hanuman*.

227. Comme la réunion de joyaux et de métaux précieux fait la fin de tous les maux, qu'honneur soit rendu à la richesse dont la puissance est merveilleuse par la libéralité de quiconque la possède.

228. Diddâ, ne se bornant pas à la distribution de l'or corrupteur, pensant à d'autres hautes faveurs, donna Kampana et d'autres places à Yaçodhara et aux autres chefs.

229. En peu de jours se manifesta dans le royaume l'autorité entière de Diddâ, qui faisait des enchantements contre Mahimna.

230. Un jour le maître de Kampana, avec les membres de sa famille, entreprit par colère une expédition contre le seigneur de Çâha, nommé Thakkana.

231. Celui-ci fut vaincu rapidement par l'irrésistible puissance de son adversaire, qui entra avec force dans son pays dont l'accès était difficile à cause des rivières et des rochers.

232. Ayant reçu le tribut de ce roi qui lui rendit hommage, il fit de nouveau croître les lianes de sa fortune par les eaux du baptême royal.

233. Dans ce temps, la reine insensée, auprès de laquelle Rakka et autres personnes iniques avaient obtenu accès, conçut de la haine contre le roi de Kampana.

234. Comme, *selon l'absence ou la présence d'un objet,* une couleur différente *se reflète* dans une pierre de crystal, ainsi s'introduit une passion différente dans un roi, ou dans le cœur d'une femme dépourvue d'un bon naturel, par suite de l'absence des personnes qui ordinairement se trouvaient auprès d'eux.

235. Les fourbes tenant des discours qui s'accordent avec les dispositions de chacun, trouvent toujours accès dans le cœur de tous les individus, comme les débauchés s'introduisent dans celui des courtisanes, et les favoris dans celui des rois.

236. Diddâ crut démontré le rapport calomniateur que Yaçodhara s'enrichissait en protégeant le coupable Thakkana.

237. Quand le seigneur de Kampana, exalté par la victoire, eut atteint sa demeure, Diddâ, évidemment attachée à sa perte, envoya ses gens portant massues *contre lui.*

238. Ayant appris cet outrage, Hiṇmaka, Éramatta et d'autres chefs, se souvenant de la promesse qui leur fut faite du trésor, changèrent leurs sentiments antérieurs.

239. Naravâhana et d'autres chefs n'abandonnèrent pas le côté de la reine dont l'armée se divisa comme précédemment.

240. Quand ensuite Çubhadhara et autres entrèrent dans la ville en colère, Diddâ renvoya de nouveau son fils du temple de Bhaṭṭaraka.

241. Les insensés, égarés par le destin, ne détruisirent pas la reine qui sans son fils était restée dans le palais royal dont les verroux étaient livrés.

242. Le lendemain, les gens de la reine se rallièrent, et elle-même montra quelque fermeté avec l'armée.

243. Le combat s'engagea ensuite avec les troupes ennemies qui étaient postées de manière à s'étendre de Djayâbhaṭṭarika jusqu'à Çûramaṭha.

244. Quand l'armée royale, fuyant d'épouvante, entra dans la capitale par la porte du Lion, les gardes montrèrent une file d'éléphants rangés en bataille.

245. En exposant *vaillamment* leur vie, ils arrêtèrent la troupe épouvantée, et en chargeant l'armée des ennemis, ils en ébranlèrent quelques divisions.

246. Dans cette occasion un homme docte, d'origine royale, s'avança, et, en séparant les troupes ennemies au bruit du tambour, il encouragea les siennes.

247. A l'arrivée de cet homme, l'armée ennemie trouva sa destruction. Les dieux des armes ne souffrent jamais une conduite inique et détestable.

248. Hinmaka, d'une force redoutable, avait la réputation de briser des liens de fer, et de fendre des rochers;

249. Mais son épée qui tomba sur le milieu du corps de cet homme vénérable de race royale, ne divisa pas même la surface de l'impénétrable tissu de son armure.

250. Pendant que l'armée, ayant vu une telle merveille, éprouvait une défaite, Himmaka fut tué par les soldats, et Yaçôdhara fut arrêté.

251. Éramattaka aussi se montra au combat; mais dans un instant son épée fut brisée; il tomba de cheval et fut pris vivant.

252. L'illustre Udayagupta, apparenté au roi, dont on n'exigeait pas qu'il maintînt le combat, s'en alla en abandonnant la grande bataille.

253. La reine ayant ainsi gagné la victoire, irritée, garda

dès cet instant prisonniers Yaçodhara, Çubhadhara, et Mukula, son parent.

254. Éramattaka, habitant de Parihâsapura, était un chef qui avait intercepté aux Kaçmiriens le revenu sacré de Gaya, *lieu du pèlerinage.*

255. Or il fut jeté, une grosse pierre au cou, dans la rivière de Vitastâ : ce qu'on croyait être la punition qui était due à sa scélératesse, et que la déesse courroucée lui infligeait.

256. Depuis l'an soixante-dix-sept *de l'ère kaçmirienne*, à commencer du roi Gôpâla jusqu'à Abhimanyu inclusivement, *on comptait* le règne de seize rois,

257. Auxquels pendant soixante ans étaient attachés des conseillers accoutumés à l'iniquité, destructeurs de la puissance, de la vie et de la prospérité; tous, avec leurs familles et leurs partisans,

258. Périrent subitement par le seul mouvement des sourcils redoutables de la reine Diddâ irritée. C'est ainsi que tombèrent les grands Asuras, par la déesse Durgâ.

259. Après la destruction de ces têtes ambitieuses, Rakka et autres chefs furent placés par la reine à Kampana et en d'autres pays, dans les premiers emplois du gouvernement.

260. Naravâhana, irréprochable, excellent conseiller, rendit la reine veuve dominatrice d'un empire indivisé, semblable à Indra, qui brise des montagnes.

261. Aussi la reine, par un sentiment de reconnaissance, appelait elle-même, dans l'assemblée de ses conseillers, ce ministre irréprochable par le nom de Râdjânaka (*presque roi, un peu moins qu'un roi*).

262. Dormait-il, elle dormait aussi; avait-il fini son repas, elle commençait le sien; était-il content, elle se réjouissait; avait-il du chagrin, elle s'affligeait par sympathie.

263. Elle n'était jamais satisfaite qu'elle n'eût demandé des nouvelles de sa santé, qu'elle n'eût appris ce qu'il désirait, ce ministre qui logeait dans la même maison, et qu'elle ne lui eût fait accepter un don de ses mains.

264. Il existait alors Sindhu et Bhuyya, deux fils du conducteur d'un char à deux chevaux, nommé Kupya. Sindhu, l'aîné de ce couple, était entièrement le favori *de la cour*.

265. Autrefois, dans la maison de Parvagupta, devenu par degrés inspecteur du trésor, et ayant enfin obtenu la surintendance de la trésorerie, il s'approcha peu à peu de la reine.

266. Par cet avancement, maître du trésor, se procurant une nouvelle influence, il bâtit une maison pour son ministère, appelée Sindhugandja (*trésor de Sindhu*).

267. Cet homme malintentionné dit à la reine bienveillante : « Naravâhana t'a presque enlevé l'empire. »

268. Elle répondit : « Tu as raison. » Quand le conseiller, un jour, la pria, par dévouement, de venir dîner dans sa maison,

269. Sindhu lui dit : « Si tu y vas, il te fera sans doute pri-« sonnière avec ta suite. » Par ces mots, troublée de peur, elle demanda ce qu'elle devait faire.

270. Sans rien dire, inaperçue, elle rentra dans sa résidence, et puis manda au ministre ce message : « Je suis rete-« nue par l'indisposition menstruelle des femmes. »

271. Comme la reine refusa de se rendre à une fête qui lui était destinée, elle détruisit la confiance et l'amitié de son ministre.

272. Depuis ce temps il se fit entre ces deux amis une séparation qui fut beaucoup augmentée par les mauvais discours : *c'est ainsi que sous le pressoir l'huile est séparée* de deux gâteaux de sésame.

273. La foudre est indestructible à tous les instruments de fer; un banc de rocher l'est aux eaux; mais rien ne résiste aux méchants.

274. Ils sont plus insensés qu'un enfant; ils sont plus habiles que le précepteur des dieux (Vrihaspati); nous ne savons pas de quels éléments ils sont composés.

275. La corneille, quoique d'une disposition défiante, prend cependant des petits étrangers pour les siens; le cigne, habile à séparer le lait de l'eau, craint cependant le nuage sans corps; le roi, qui est d'un esprit pénétrant dans la connaissance du monde, prend cependant pour vrai le discours des méchants. Malheur à cette création de la divinité qui est composée de ruse, de folie et de travers!

276. La reine, insensée, dépourvue de moralité, femme disposée comme un brahmane ignorant, en marchant hors de la route prescrite par les Védas, s'attira du blâme.

277. Naravâhana, toujours alarmé par elle, ensuite blessé par l'outrage, quitta la vie volontairement.

278. Provoquées sans pouvoir se venger, les âmes qui, brûlant de leur propre vigueur, désirent de la gloire, quel autre moyen en ont-elles, si ce n'est la mort?

279. Comme une nuit sans lune; comme un discours dénué de vérité, ainsi la dignité royale, privée de Naravâhana, ne resplendissait plus.

280. Diddâ corrompue par l'habitude de la cruauté, songea à tuer les fils du dâmara Sangrâma qui, se trouvant auprès d'elle, révélaient leur force.

281. Hors d'eux-mêmes par la terreur qu'elle leur causait, poussant un grand cri, ils terrassèrent Kayyaka et les autres chefs des portes qui avaient commencé à les attaquer.

282. La reine, *d'abord* troublée de peur, s'était à peine dé-

gagée de la honte d'avoir manqué son coup, qu'elle les fit rappeler avec sollicitude. Où est la fierté de quiconque ne vise qu'à ses intérêts?

283. Ces personnages, autrefois timides devant elle, une fois revenus, montrèrent une contenance hardie, unis aux propriétaires du lieu et aux autres chefs de dâmaras.

284. Quand ensuite Rakka fut tué, la reine épouvantée, ayant besoin d'un homme brave, rappela Phalguna auprès d'elle.

285. Se chargeant des affaires de l'administration, il reprit son arme, quoiqu'il l'eût déposée; toujours est-il vrai que le désir du pouvoir ne s'abandonne pas sans peine.

286. La dernière gloire admirable de ce vainqueur des villes royales et d'autres places fut, pour ainsi dire, interceptée par une vieille courtisane.

287. Un assesseur de la cour de justice, appelé Djayagupta, homme d'un mauvais caractère, était un grand favori de Udayarâdja, frère de la reine.

288. Les autres chefs de l'administration, ses compagnons, hommes portés à la cruauté, exercaient des rapines parmi les Kaçmiriens, et se rendaient coupables d'une foule d'autres mauvaises actions.

289. Dans ce temps Abhimanyu, souillé par les mauvaises actions de sa mère, dont le naturel était corrompu, fut attaqué d'une maladie de consomption.

290. Ce prince aux yeux de lotus, savant, versé dans les saintes écritures, rendu heureux par ses enfants instruits, brillait de science et de jeunesse.

291. Ensuite le commerce avec des méchants causa la perte de ce prince dont le naturel était si pur, comme l'ardeur du soleil flétrit la fleur du çirîcha.

292. Ainsi cette lune croissante du peuple fut engloutie comme par une éclipse du destin, dans le mois de kartika (octobre, novembre) le troisième jour de la moitié éclairée, dans la quarante-huitième année *de l'ère kaçmirienne*.

293. Alors son fils Nandigupta, encore enfant, occupa son trône, et le chagrin croissant de la perte de son fils s'empara du cœur de Diddâ. Nandigupta.

294. Elle resta ensuite dans la froideur de la tranquillité, nourrissant la cruauté couverte du chagrin, semblable à un dard du joyau du soleil qui, enveloppé d'obscurité, change sa forme par la chaleur.

295. Depuis ce temps, par d'admirables pratiques de vertu, quoiqu'elles eussent été mariées à de mauvaises actions, sa fortune acquit de la pureté.

296. Bhuyya, frère de Sindhu, homme bien intentionné, était le commandant de la ville, et soutenait la reine dans l'exercice de la vertu.

297. Dès ce temps, ce fut par lui, qui détruisait ses mauvais penchants, qu'elle devint l'objet d'un amour infini de la part du peuple, et louée de tout le monde.

298. Il n'est vraiment pas facile d'obtenir un ministre qui, en étouffant les vices du roi, rend son service agréable, de même que la chaleur du soleil adoucit l'hiver.

299. Pour accroître la gloire de la bienfaisance de son fils décédé, la reine bâtit un Abhimanuysvâmi, ainsi que la ville de Abhimanyupura.

300. Elle construisit ensuite Diddâpura et Diddâsvâmi, ainsi qu'un collége qui fut visité par tous ceux qui habitent Lata, Madyadèça et Çâuḍa.

301. Cette princesse qui faisait pleuvoir de l'or, bâtit Kaṽ-

kanapuram pour répandre la renommée de la sainteté de son époux Kaṅkanavarcha.

302. Diddâ érigea aussi un svâmi d'une pierre blanche, dont la splendeur ressemblait aux vagues de l'eau de la Gangâ qui sort du pied de Vichṇu.

303. De plus, elle construisit pour asile aux habitants natifs de Kaçmîr, un édifice très-haut, à quatre parties, et un vihâra qu'elle dota de beaux biens.

304. Elle éleva un Çrisinhasvâmi, nommé d'après son père Sinharâdja, et un collége pour demeure aux brahmanes natifs du pays.

305. Elle rendit en outre sacré le confluent de la Vitastâ et du Sindhu par ses ouvrages qui consistaient en colléges, consécrations, vâikuṇṭhas et autres édifices.

306. On dit que pendant son règne elle a fait soixante-quatre consécrations, avec un grand nombre de divers beaux ouvrages qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer.

307. Cette reine éleva les enceintes des murs qui étaient brûlés et antiques, et entoura presque tous les temples des dieux de remparts de pierre.

308. Une marchande de blé, appelée Valgâ, qui soutenait le corps de la reine boiteuse, bâtit un collége nommé d'après elle à Kṛiḍatchaṅkramana.

309. Le timi, quoique le silence soit son partage dans les eaux sacrées, est cependant capable de dévorer sa race; le paon, quoiqu'il ne jouisse que de l'eau des nuages, engloutit tous les jours des serpents qui ne se nourrissent que de vent; le héron, quoiqu'il ait l'apparence de la méditation, mange les habitants des eaux qui s'approchent de lui avec confiance : ainsi il ne faut pas se fier, même dans la pratique des bonnes

œuvres, aux personnes souillées qui tournent facilement au mal.

310. La reine ne resta que pendant une seule année dans une affliction tranquille; mais, prodigue de sa nature et portée au plaisir, elle se laissa aller au mal pendant que son neveu était dans l'enfance.

311. Il trouva sa mort par elle, qui errait sur la mauvaise route, dans la quarante-neuvième année de *l'ère kaçmirienne* le douzième jour de la moitié éclairée du mois Mârgaçîrcha (novembre, décembre).

312. Un autre neveu, nommé Tribhuvana, fut détruit par elle dans la cinquante et unième année, le cinquième jour éclairé du mois Mârgaçîrcha.

313. Ce fut par cette femme cruelle qu'ensuite le dernier de ses neveux, appelé Bhîmagupta, entra volontairement dans la route de la mort, qui s'appelle royauté.

314. Dans ce temps, mourut aussi le vieux Phalguna de l'autorité duquel Diddâ couvrait sa cruauté et son mauvais naturel.

315. Alors, ayant laissé tomber le voile de son visage, elle se montra au jour, fière de cent attentats iniques, exaltée comme un éléphant furieux.

316. Les dispositions des femmes, même de celles qui sont issues de grandes familles, ressemblent, hélas! ô honte! de leur nature, aux rivières, en ce qu'elles descendent vers le bas.

317. Les femmes, même lorsqu'elle doivent leur naissance à de grandes races, se livrent cependant aux hommes bas: de même que Lakchmî, quoique née dans l'Océan resplendissant, après avoir acquis l'empire des fleuves, est toujours attachée au lotus qui est né dans un étang, demeure d'une eau peu considérable.

318. Un gardien de buffles appelé Tunga, fils de Vâna, qui était natif du village nommé Parnôtsa, dans le district de Vaddivâsa, du pays de Khaça,

319. Vint un jour dans le Kaçmîr, faisant le métier de porteur de lettres, *envoyé* au ministre de la paix et de la guerre, accompagné de Sugandhi, Sîha, Prakaṭa, Nâgâḍḍayi et Kachanmukha,

320. Ses cinq frères. Cet homme devenu l'objet des regards de la reine, ne se détacha plus de son cœur.

321. Admis secrètement par une messagère, ce jeune homme, doué d'une vigueur qui garantissait sa fortune future, devint le favori de la reine, quoiqu'elle eût connu un grand nombre d'autres amants.

322. La reine, amoureuse de Tunga, femme scélérate, dépourvue de pudeur, tua ensuite Buyya, qui la servait par complaisance à sa passion, contre son inclination.

323. Honte aux mauvais maîtres qui sont sans jugement! La louange de ces esprits inégaux est stérile pour qui est dans leurs bonnes grâces; dans la disgrâce elle devient la perte de la vie et de la prospérité.

324. Dêvakalaça, fils de Rakka, un Velâvitta, homme infâme, sans pudeur, occupé d'affaires honteuses, fut placé par elle dans le haut ministère qui avait été occupé par Buyya.

325. Kardamarâdja et d'autres chefs et chambellans furent aussi coupables de mauvaises pratiques; à quoi servirait l'énumération des autres?

326. Quand l'enfant Bhimagupta, ayant, dans le palais royal, atteint quatre ou cinq ans, montra que son esprit avait fait quelques progrès, et

327. Quand sa mémoire reçut l'impression de ce qu'on di-

sait devant lui, *savoir* : que les lois de l'empire et les mœurs de sa grand'mère étaient corrompues,

328. Il devint alors un objet d'inquiétude pour la reine qui de sa nature était d'une disposition dépravée, cruelle, et inconstante dans ses sentiments.

329. La femme d'Abhimanyu cacha dans un endroit secret cet enfant qui était issu d'une grande famille; c'est pourquoi il se conserva pendant quelque temps.

330. Diddâ, ayant ensuite reçu un mantra (*formule d'enchantement*) de Devakalaça, dégagée de crainte, et dépourvue de pudeur, mit ouvertement Bhimagupta en prison.

331. Par cette action patente, elle ôta toute l'incertitude dans laquelle le monde se trouvait sur la destruction secrète de Nandigupta et d'autres personnes.

332. Ayant ensuite, par divers tourments, ôté la vie à Bhimagupta, elle s'empara elle-même du trône royal dans la cinquante-sixième année *de l'ère kaçmirienne*. Diddâ.

333. Tunga, s'abandonnant à tous les excès, obtint de la reine, dont la passion s'augmentait de jour en jour, l'ascendant suprême, abaissant tout autour de lui.

334. Les anciens ministres qui, envieux, ne s'étaient jamais bien liés avec Tunga et ses frères, tâchèrent de susciter une insurrection dans le royaume.

335. Après s'être consultés avec les Kaçmiriens, ils firent roi le fils du frère de Diddâ, qui s'appelait Vigraharâdja, homme d'un courage violent et redoutable.

336. Après s'être emparé de principaux agrahâras, cet homme avisé, pour soulever le royaume, induisit les brahmanes à s'asseoir subitement pour se laisser mourir de faim.

337. Les brahmanes, y ayant consenti, tout le monde

s'insurgea, et on chercha chaque jour Tunga en tout lieu pour le mettre à mort.

338. Diddâ, après avoir caché Tunga dans une maison dont les portes étaient barricadées, resta quelques jours, dans la crainte d'une attaque contre lui.

339. Les brahmanes Sumana, Mattaka et d'autres, ayant ensuite reçu d'elle des dons d'or, renoncèrent au jeûne.

340. Ce grand soulèvement ayant été apaisé par ces donations, Vigraharâdja, dont la force était rompue, retourna d'où il était venu.

341. Tunga et ses partisans, gagnant de la hardiesse, et voulant se rendre maîtres de tout, tuèrent peu à peu Karmarâdja et d'autres qui avaient causé le soulèvement.

342. Sulakkana, le fils de Rakka, et autres principaux ministres qui avaient été bannis du pays par le parti irrité, furent rappelés quand celui-ci fut apaisé.

343. Vigraharâdja dont l'inimitié s'était accrue, suscita les brahmanes, encore une fois, par des émissaires secrets, à vouloir mourir de faim.

344. Les brahmanes qui, avides des dons corrupteurs, s'apprêtèrent de nouveau à jeûner, furent attaqués par Tunga qui avait pris de l'audace, et furent saisis.

345. Un *des émissaires*, appelé Aditya, habitant secrètement au milieu d'eux, se sauva; mais un favori de Vigraharâdja, intercepté par les troupes, fut tué.

346. Un chambellan, appelé Vatsarâdja, fut blessé dans sa fuite, et pris vivant par Nyagkôtaka et par d'autres.

347. Sumana, Mattaka et d'autres brahmanes qui avaient accepté de l'or, furent aussi tous pris et jetés en prison par Tunga.

348. Quand le commandant de la ville devint arrogant par

suite de la mort de Phalguna, tous les ministres irrités commencèrent *à se tourner* contre la reine.

349. Un guerrier vaillant, appelé Prithvîpâla, étant tombé dans un défilé, fut cause de la destruction de l'armée kaçmirienne et de la capitale royale.

350. Les deux ministres Çipâṭaka et Hansarâdja furent tués, dans cette occasion, par Tchandra et par d'autres chefs, après avoir vu ce désastre; *c'est alors que* la mort devient un remède.

351. Tunga, avec ses frères, étant passé par une autre route, ces guerriers entrèrent dans la capitale, et la brûlèrent rapidement.

352. Le roi Prithvîpâla fut détruit de cette manière; *mais* l'armée des autres ministres se sauva du défilé.

353. Le roi, sans force, paya tribut à Tunga. Il fit alors une collection des biens dévastés.

354. Tunga étant entré dans la ville, avec la force d'un lion, prit Kampana, et s'empara de toutes les places des dâmaras.

355. Diddâ choisit pour héritier présomptif de la couronne le fils de son frère Udayarâdja, nommé Saggrâmarâdja, et fut rassuré *sur son choix* après l'avoir mis à l'épreuve.

356. Pour éprouver tous les fils en bas âge de son frère aîné qui étaient auprès d'elle, elle jeta devant eux une quantité de fruits de Couâver.

357. « Qui sera capable de prendre le plus de ces fruits? » En leur parlant ainsi, elle excita un combat entre les enfants du roi.

358. Elle les vit se donner des coups et ne prendre que peu de fruits, tandis que Saggramarâdja, maître d'une bonne partie de ces fruits, n'était pas même touché.

359. Elle l'interrogea : « Comment, ayant pris des fruits « sans nombre, n'as-tu pas été blessé? » Il lui répondit :

360. « Après les avoir impliqués dans un combat l'un avec « l'autre, me tenant à part, je ramassais les fruits : c'est ainsi « que je n'ai pas été blessé.

361. « Comment ceux qui ne sont pas négligents, après « avoir mis les autres dans l'embarras, ne tâcheraient-ils pas, « libres de tout inconvénient, d'accomplir leurs propres in- « térêts? »

362. Diddâ, ayant entendu ces paroles qui annonçaient beaucoup d'intelligence, pensant comme femme timide, le crut capable de régner.

363. Le héros doit se montrer par l'héroïsme, le lâche par la lâcheté; c'est l'action qui révèle le caractère intérieur; cela ne saurait être autrement.

364. Le bois, même quand il est dépourvu de feu, sert aux singes à l'adoucissement du froid; l'eau à la purification du poil, mais le feu à la purification de l'or, et *au renouvellement du poil* des antilopes.

Les conditions prédestinées des êtres vivants déterminent l'accomplissement de leurs actions; leur véritable être, qui d'une manière quelconque est né avec eux, n'est, *en effet*, en aucune manière, *dans le présent.*

Sangrama-deva. 365. Quand la reine monta au ciel, dans la quatre-vingt-unième année de *l'ère kaçmirienne*, le huitième jour de la moitié éclairée du mois bhadra (août, septembre), l'héritier présomptif devint roi.

366. Ce fut par l'alliance des femmes qu'eut lieu ce troisième changement des races royales dans ce pays, changement qui fit l'étonnement du monde.

367. Les difficultés nombreuses étant détruites, et l'abon-

dance s'étant accrue par le succès des affaires, la race de l'illustre Satavahu s'éleva dans ce monde : de même qu'un scion de mangue gagne de la croissance dans un bois d'agrément, lequel, *contenant* de mauvais arbres consumés par l'incendie de la forêt, est arrosé par l'eau des nuages.

368. Ainsi le puissant Saggramarâdja, possédant de la dignité avec la fermeté qui, cachée dans son cœur, était mêlée de douceur, tint satisfaite toute la terre, semblable au chef de troupes de serpents qui, portant une crête multiple, tient l'essence de la vie cachée dans la splendeur *dont les rayons* ressemblent à des fibres de lotus.

Fin du livre sixième du Râdjataranginî, composé par Kalhaṇa Pandita, fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kâçmîr. Dans ce livre dix rois possédèrent le monde pendant soixante-quatre ans huit mois huit jours.

ESQUISSE

GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

DU KACHMIR

ANCIEN ET MODERNE.

ESQUISSE

GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

DU KACHMIR

ANCIEN ET MODERNE.

I.

SITUATION ET CONFIGURATION. — LE GRAND LAC, ET LE DESSÉCHEMENT DU PAYS DE KACHMIR.

Kalhana nous donne dans dix slokas, du 25e jusqu'au 35e du livre Ier, un exposé mythique de la création de la vallée de Kachmir; je résumerai ici brièvement ce que, dans les ouvrages des voyageurs et des géographes modernes, j'ai pu recueillir sur la situation et la configuration physique de ce pays.

La vallée élevée qu'on nomme le *pays de Kachmir* est située dans la partie occidentale du système des montagnes de l'Himalâya, et nommément au point où, entre Kabul, Ladakh et le Badakchan, ce système, en se joignant au Hindukhô et au Thunglin, semble former une masse contiguë de montagnes, qui est appelée *le Kaukase Indien* depuis la rive occidentale de l'Indus. A l'est de ce fleuve, dans l'intervalle du 34e au 35e degré de latitude septentrionale, et entre le 72e et le 74e degré de longitude orientale de Paris, la chaîne de l'Himalâya pousse, presque perpendiculairement à sa direction générale, qui court vers le nord-ouest, deux rameaux latéraux dont l'oriental se courbe presque en cercle pour rejoindre l'autre rameau occidental; entre ces deux rameaux et la chaîne principale se trouve compris un espace de forme elliptique qui occupe, dans la longueur du N. O. au S. E. à peu près 30 lieues, et qui, dans

sa largeur, coupant perpendiculairement l'autre direction, varie de 18 à 4 lieues [1] : c'est là le pays de Kachmir. Sa capitale appelée *Çrinagar* ou *Kachmir*, et située presqu'au centre de la vallée, est élevée de 5350 pieds [2] au-dessus du niveau de la mer; en général, la hauteur absolue de la vallée est supposée ne pas être au-dessous de 6000 à 7000 pieds [3].

Ce pays est entouré de hautes montagnes, parmi lesquelles [4] le sommet du Pir Pandjal s'élève de 15,000 à 16,900 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la montagne appelée *Nanga-Parva* par les Kachmiriens, et *Diarmal* par les Tibétains, près d'Assor ou Astor, est censée avoir de 18,000 à 19,000 pieds d'élévation, j'indiquerai plus loin les limites du Kachmir à l'égard des autres états.

Comme la plupart des autres vallées, celle qui nous occupe a été formée principalement par la rivière qui la traverse, et qui était appelée *Vitastâ*, *Niladja* [5], *Saravati* par les Indiens, *Hydaspes* par les Grecs. Les modernes la nomment *Djalam*, *Behot* et *Sindrod* [6].

Cette rivière prend sa source [7] à 3 lieues et demie au delà de Vernak, à une élévation de 9000 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans les montagnes qui entourent Kachmir au sud-est. J'ai déjà, dans

[1] La longueur du Kâchmir est,

D'après Forster.....	90 milles anglais.
—— Hamilton.....	120
—— le b^n de Hugel,	80
—— M. G. J. Vigne,	75-80
Moyenne,	91 ¾ milles ou 30 ½ lieues.

La largeur est;

D'après Forster.....	40 milles anglais.
—— Hamilton.....	70
—— le b^n de Hugel,	30
—— M. G. J. Vigne,	24
Moyenne,	41 milles ou 13 ⅔ lieues.

[2] *Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde*, 1828-1832, t. II, pag. 7. Le baron de Hugel compute la hauteur de la ville à 6300 pieds, probablement anglais.

[3] *Die Erdkunde, etc.* von Carl Ritter, III Theil, 2 Buch, *Asien*; Band II, pag. 1198.

[4] *The Asiatic Journal and monthly Register for British and foreign India, China and Australasia*, october 1836; *Paper by the baron von Hugel, read before the As. Soc. of Calcutta on the 6th april* 1836, pag. 66. Voyez aussi : *Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. VI, pag. 766; *Some Account of the valley of Kashmir, Gharni and Khabul, in a letter from* G. J. Vigne, esq. dated Kachmir, june 1837. Voyez sur Kachmir en général : *A journey from Bengal to England*, by George Forster, 1798; et *Alexander Hamilton's East India Gazetteer*, Cachemir.

[5] *Radjatarangini*, liv. V, sl. 91.

[6] Le *Djalam*, dit M. Vigne (*loco citato*, p. 767), est appelé *Sandren* (*Sundari*, «belle») au-dessus d'Islamabâd; à partir de cette ville jusqu'à Baramala on le nomme *Beyah* (*Behot*); dans la passe de Baramala, il reprend son ancien nom de *Vitastâ*.

[7] *Ibid.*

mes notes [1], parlé de la source de Vernak, qui est un sanctuaire et un lieu de pèlerinage pour les Hindus.

Le Djalam [2] s'accroît, près de son origine, par une multitude innombrable de sources et de ruisseaux qu'il reçoit de tous les côtés. Dans sa direction vers le nord-ouest, il devient navigable à 3 ou 4 lieues de Vernak, près d'Islamabâd; plus loin, auprès de la capitale de Çrinagar, ce fleuve communique par un canal avec le lac adjacent appelé *Dal*, et après s'être réuni à une branche du petit Sind, il traverse le grand lac *Oulour*, dont la largeur n'excède nulle part 4 lieues et demie; toujours grossi par des eaux qui se jettent dans son lit, et après avoir, dans son cours tortueux depuis Islamabâd, formé seize îles, il atteint, près de Baramala, la barrière de monts qui jadis fermait la vallée au nord-ouest, avant qu'il eût percé là deux rochers escarpés pour se précipiter, en cataracte impétueuse, des hauteurs du Kachmir [3].

L'auteur du *Râdjatarangini* commence son récit par un grand événement, le desséchement du lac qui jadis avait rempli tout le terrain enfermé entre les hautes montagnes.

Pour trouver probable par soi-même que le pays de Kachmir a jadis été un grand lac, on n'a qu'à considérer le grand fleuve, et l'abondance d'eaux qui naissent dans l'espace resserré de ce vallon élevé. D'après l'opinion de savants naturalistes et géologues, plusieurs autres fleuves formèrent jadis une série d'étangs ou de lacs qui ont depuis été desséchés.

L'aspect même de la situation de Kachmir semble devoir suffire pour rendre évidente la vérité de l'ancienne tradition que l'ingénieux Bernier adopte avec confiance [4]. Le célèbre géographe Rennel dit [5] : « Je suis si « éloigné de douter de la vérité de la tradition sur l'existence du lac qui « couvrait le Kachmir, que l'apparence même, sans la tradition ou « sans l'histoire, suffirait pour m'en convaincre. Ce n'est qu'un effet na- « turel, et je crois que telle doit être l'économie de la nature partout où « les eaux d'une rivière sont, dans une partie quelconque de son cours, « arrêtées par des terrains élevés. La première conséquence de cet empê-

[1] Slokas, 125-130 du livre Ier.

[2] M. Vigne, *loc. cit.*

[3] Cette description est faite d'après la carte du Kachmir annexée à la traduction française des Voyages de Forster, et d'après celle qui est jointe à la biographie de Randjet-singh, roi de Lahore, composée par M. Henri Tobie Prinsep; Calcutta, 1834.

[4] *Voyages de François Bernier, etc.* Amsterdam, 1723, t. II.

[5] *Memoir of a map of Hindostan, etc.* by James Rennel, 1792, pag. 146.

« chement est naturellement de convertir en un lac les espaces enfer-
« més; et si cela arrive près des sources de rivières et si le sol est ferme,
« il restera probablement un lac pour jamais, la rivière n'ayant pas, dans
« son premier état, assez de force pour se faire un passage à travers les
« montagnes. C'est pourquoi il arrive qu'on trouve plus de lacs près des
« sources des rivières que dans les parties inférieures de leur cours, etc. »

Le desséchement de l'ancien lac du Kachmir ne paraît pas être le seul exemple d'un fait de ce genre dans l'Inde. D'après les renseignements recueillis par le colonel Kirkpatrik [1], tous les documents de l'antiquité relatifs aux montagnes de l'Himalâya et des pays septentrionaux qui leur sont adjacents, s'accordent à représenter la vallée de Nepal comme ayant été jadis un lac immense, lequel, dans la suite des âges, s'est retiré graduellement entre les rives du fleuve Bhâgamatî. Ce qui en fournit une preuve suffisante, d'après l'auteur cité [2], est d'une part la conformation ondulée et rompue du terrain, qui ressemble, d'une manière étonnante, au lit d'une grande masse d'eau, et d'une autre part le sol même qui, jusqu'à une profondeur considérable, consistant en une terre noire et grasse, est sans doute le produit d'un limon déposé.

Je crois donc pouvoir admettre que tout Kachmir a été jadis un grand lac, sans être obligé de rapporter la tradition de ce fait à celle d'un déluge universel, indépendamment duquel ce grand amas d'eau peut avoir existé, comme on le voit encore aujourd'hui dans plusieurs vallons élevés.

Le nom de *Nâubandhanam*, donné à une montagne qui, située dans le pays ou dans le voisinage de Kachmir, est un lieu très-fréquenté par des pèlerins, ne prouve rien sinon la tradition dominante, là comme ailleurs, que, pendant une inondation, des hommes se sont sauvés, au moyen d'un navire, sur le point le plus élevé du terrain inondé.

Nous n'avons que l'autorité de M. Wilford [3] pour le nom de Nâubandhanam attribué à une montagne du Kachmir; d'après le *Mahabharat*, où il s'agit d'une grande inondation prédite par la divinité, et de la préservation de Manu dans un navire, c'était le plus haut sommet de l'Hi-

[1] *An Account of the kingdom of Nepaul, being the substance of observations made during a mission to that country in the year* 1793, by col. Kirkpatrik; London, 1811, p. 169-70.

[2] *Ibid.*

[3] *Asiatic Researches*, t. VI, pag. 521. Wilford dit que la montagne est située à trois journées de distance au nord-nord-est du pourganah (ou district) de Lar.

mavat auquel ce navire fut attaché, et qui s'appelle *Nâubandhanam* encore aujourd'hui [1].

Rien ne nous oblige non plus à supposer que la vallée de Kachmir ait été remplie d'eau de la mer que Kaçyapa aurait fait écouler; supposition que M. Charles Ritter rapporte au texte de *Kalhana* [2] qui cependant ne dit rien de la qualité de l'eau du lac. En effet, ce serait remonter à l'époque où notre monde était submergé dans l'élément primitif, ce serait se charger de tout le temps qu'il eût fallu pour rendre douces les eaux salées de l'heureuse vallée de Kachmir.

Mais comment le desséchement de ce grand lac s'est-il effectué?

La tendance naturelle des opérations de l'eau sur la surface de la terre est de changer des lacs en plaines. Le desséchement d'un lac a lieu, ou par l'élévation graduelle du lit de l'eau, au moyen de l'accumulation du sol continuellement charié du haut en bas, ou par un éboulement considérable descendu des montagnes voisines [3], ou par l'écoulement de l'eau enfermée, effectué de quelque manière que ce soit, ou enfin par la coopération de toutes ces causes naturelles et de quelques autres.

L'espace de temps dans lequel le Kachmir resterait inondé avant d'être mis à sec pouvait être très-long; mais c'est sans doute à tort que Kalhana fixe l'existence du lac de ce pays à six manvantaras, ou six fois 305,448,000 années [4].

Pour le desséchement, on pourrait, mais ce serait sans nécessité, l'attribuer à une cause subite et violente, comme celle d'un tremblement de terre, par lequel, selon Bernier, la masse de l'eau du lac de Kachmir aurait été engloutie dans un abîme. Je ferai observer ici, que, quoique les tremblements de terre soient très-fréquents dans les montagnes de l'Himalâya [5], notre historien cependant n'en cite aucun exemple dans

[1] Traduction allemande du Déluge, par M. Bopp, sl. 46-49.

[2] *Erdkunde Asien*, Band II, 1088.

[3] C'est par cette cause que le joli lac de Chède, si vanté dans les descriptions de voyage à la vallée de Chamouny, vient d'être entièrement détruit. A la place de ces eaux si pures, de cette surface si transparente, de ce parfait miroir des cimes du Mont-Blanc, on n'aperçoit plus d'un côté qu'un amas de terrain noir mêlé de cailloux, au travers duquel un torrent roule ses eaux chargées de boue, et de l'autre que l'aspect d'une mare bourbeuse. Tout ce qui faisait le charme de ce riant bassin a disparu pour toujours. (Extrait des voyages modernes.)

[4] Liv. I, sl. 25.

[5] En 1554 un tremblement de terre ébranla tout Kachmir, transporta la ville de

un espace de 3454 ans que comprennent les six premiers livres de sa chronique.

Aux causes naturelles dont j'ai énuméré quelques-unes, se joignent les moyens que l'art et l'industrie peuvent employer pour dessécher un pays. On ne peut nullement douter que, dans tous les temps, les hommes n'aient fait des efforts pour s'approprier un terrain occupé par l'élément liquide.

En effet, un des besoins les plus pressants des hommes unis en société a toujours dû être de mettre le sol de leur demeure en état de fournir à leur subsistance. C'est surtout dans des pays arrosés par des eaux abondantes que se trouve le berceau des peuples, et ceux-ci semblent suivre le cours des rivières. Aussi toutes les traditions attribuent-elles aux fondateurs des nations, disons aux *Pradjapatis*, « ancêtres des hommes, » le mérite d'avoir rendu fertiles et habitables des contrées plus ou moins vastes. C'est ainsi que la fable coïncide entièrement avec la stricte vérité, et je n'ai qu'à rappeler parmi les travaux d'Hercule, si familiers à notre imagination, celui où nous le voyons dompter le tortueux Achéloüs dans l'Étolie : il arracha à ce fleuve une corne qu'il lui rendit en recevant celle de l'abondance que portait la chèvre Amalthée. Ce même demi-dieu fut chanté pour avoir ouvert une issue au Pénée qui couvrait toute la Thessalie de ses eaux : ce qui probablement a fait imaginer le déluge universel de Deucalion. Un tremblement de terre, suppose-t-on aussi, entr'ouvrit un débouché au fleuve qui traverse la vallée de Tempé, aussi célèbre que celle du Kachmir : l'une a son mont-Parnasse, l'autre son Nâubandhanam, où, dit-on, pendant une destruction générale, se réfugia le dernier reste du genre humain : célébrité fabuleuse; mais on ne conteste pas celle de leur beauté, qui a fourni des traits à l'idéal d'un séjour céleste.

Restons dans l'Orient. Nous y voyons Yao, empereur de Chine, qui, dans le XXIVe siècle avant notre ère [1], contint les débordements des fleuves

Dampour, avec ses jardins, de la partie orientale à la partie occidentale du fleuve Djalam, et détruisit la ville d'Indra par la chute d'une montagne qui écrasa six mille personnes.

[1] Yao monta sur le trône l'an 2358 avant J. C. Voyez l'Histoire anté-diluvienne de la Chine, par M. le marquis de Fortia d'Urban, pag. 16 et 26. Le savant auteur a recueilli et justement apprécié les notices les plus authentiques qui existent sur l'ancienne histoire de la Chine, et il touche dans son ouvrage à quelques questions vitales de la chronologie et de l'histoire universelle. Selon Fréret (voyez t. XIII de ses Œuvres, p. 133), le règne de Yao commence l'an 2132, 2145, 2156, avant l'ère chrétienne.

Hoang-ho et Kiang. Je crois rapporter plus qu'une fable dans l'ancienne tradition qu'Apollonius de Thyane [1] reçut de la bouche de l'indien Iarchas [2]. Selon celui-ci, le gigantesque Gangès, fils du fleuve de ce nom, procura à son père, qui inondait l'Inde, une issue dans la mer. Pour revenir à l'exemple que j'ai déjà cité du Nepal [3], selon les récits traditionnels, la rivière de Bhâgamatî resta renfermée pendant trois siècles dans la vallée sans trouver une issue, jusqu'à ce que Çrikima, le dernier des Nâimaniens, eût ouvert le passage qui existe actuellement dans la chaîne méridionale.

Kaçyapa aurait donc exécuté dans le Kachmir, non pas probablement sans être favorisé par un événement naturel, ce qui s'est vu dans plusieurs autres pays, et notre historien a pu dire sans une grande exagération, que Sudja [4], dans un temps historique, surpassa même Kaçyapa, en maîtrisant les débordements de la Vitastâ.

Les temps modernes nous offrent plus d'un exemple de pareils travaux, dont je ne citerai que le plus récent qui nous soit connu, le desséchement du lac de Lungern-see dans le canton suisse d'Unterwalden.

Ce lac occupait un espace de trois milles et un quart, et se trouvait de tous côtés, à l'exception d'un seul, ceint par de hautes montagnes. La population des campagnes environnantes, qui s'était accrue dans une proportion supérieure à celle des moyens de subsistance, résolut de déplacer les flots, ces anciens possesseurs du terrain qu'elle voulait rendre tributaire de ses besoins.

On discuta l'entreprise en 1788; l'ouvrage fut commencé en 1790, continué pendant huit ans, et, après une interruption de trente ans causée par les événements du temps, repris en 1832.

Une langue de terre appelée *le Kaisersţuhl* bordait l'extrémité du lac dont l'excédant se précipitait là d'une hauteur de 700 pieds dans la plaine de Gieswil, et donnait naissance à la rivière de l'Aa. Il fallut

[1] Τὰ τῶν Φιλοστράτων Λειπόμενα ἅπαντα; Lipsiæ, 1709; lib. III, c. xx; p. 110, 111. Selon l'original, le Gange, dont la taille était de dix coudées, et dont la forme ne ressemblait à celle d'aucun autre mortel, τὸν δὲ πατέρα τὸν ἑαυτῆ τὴν Ἰνδικὴν ἐπικλύζοντα, αὐτὸς ἐς τὴν Ἐρυθρὰν ἔτρεψε, καὶ διήλλαξεν αὐτὸν τῇ γῇ, «tourna, *en conduisant* dans la mer Rouge, son père qui inondait l'Inde, et le rendit propice au pays.»

[2] Probablement वार्क: *Yárkah*, «soleil de la gloire ou de la méditation religieuse.»

[3] Kirkpatrik, *loco citato*.

[4] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 113.

percer la masse compacte du Kaiserstuhl par un tunnel haut de 6 pieds, large de 5, qu'on dirigea, dans une longueur de plus de 700 pieds, de manière à ce que son extrémité, légèrement inclinée vers le haut, atteignît facilement les eaux du lac.

On y était presque parvenu en 1836; c'est alors qu'on fit jouer une mine chargée de 950 livres de poudre qui acheva l'ouvrage gigantesque, en ouvrant aux eaux du lac le passage par lequel elles commencèrent à s'écouler. Celles-ci suivirent le lit de la rivière de l'Aa, et laissèrent à sec la terre promise [1] qui, j'emprunte le langage de *Kalhana*, « resplen-« dissait, marquée de vase, palpitante de poissons, de même que le fond « du ciel sans nuages brille d'étoiles à travers l'obscurité palpable [2]. »

Voilà donc un événement de nos jours qui, sur un espace à la vérité moins considérable, semble reproduire le desséchement du lac de Kachmir; et quoique celui-ci n'ait pu avoir lieu par ces moyens de l'art dont l'emploi était réservé à un âge beaucoup postérieur, ce serait avec d'autant plus de vérité qu'un historien suisse dirait dans le style de l'écrivain kachmirien : « Le génie de l'industrie, ce créateur de la vie (*Kaçyapa*), « détruisit le démon résidant dans l'eau, et forma dans le fond du lac « de Lungern les champs fertiles du voisinage de Gieswil [3]. »

Je crois avoir montré suffisamment que le récit poétique et mythique de *Kalhana*, concernant la formation du Kachmir, est fondé sur la nature réelle du pays.

II.

ÉTYMOLOGIE DU NOM DE KACHMIR, ANTIQUE RENOMMÉE DE CE ROYAUME, ET SES ANCIENNES RELATIONS AVEC D'AUTRES PAYS.

Kaçyapa, le père des dieux et du ciel, est nommé le créateur du pays de Kachmir; nous venons de citer notre auteur. Dans le *Vâraha-purâna*, Vasu, le père de Vivasvata (le soleil), est désigné roi de Kachmir et des pays adjacents [4].

Les Kachmiriens eux-mêmes appellent leur pays *Kâçyapamar*, ou

[1] Feuilleton du journal *le Temps*, n° 2828.

[2] Liv. IV, sl. 94.

[3] Liv. I, sl. 27.

[4] *Asiat. Res.* t. VI; *On mount Caucasus*, by Wilford, pag. 479.

« demeure de Kaçyapa. » *Mar*, dans leur dialecte, signifie « demeure, » dérivé du mot sanskrit मठ् *maṭ* [1], qui a cette signification, et मठ *maṭa*, « école, temple, » appliqué principalement aux édifices buddhiques : c'est pourquoi Kâcyapamar pourrait avoir la signification particulière de *temple de Kaçyapa.*

M. de Bohlen dérive le nom de *Kâçmir* du verbe sanskrit *Kaç* « briller [2] » et toute dérivation du sanskrit peut mériter de l'attention; mais nous croyons devoir rejeter celle que M. Gunther Wahl propose d'un ancien mot persan *war, ware, weere, wreree, werehe, etc. etc.* signifiant « source, eau, cascade, lac, plaine, vallon, pays cultivé, » en changeant quelques lettres [3].

Baber, conquérant de l'Inde en 1526, et fondateur de la dynastie des empereurs mongols dans cet empire, nous offre une autre étymologie du nom de *Kachmir;* il la tire de *Khas,* nom d'une peuplade limitrophe du Kachmir [4], dont je traiterai ci-après.

Le nom de Kachmir pourrait aussi dériver d'une langue qui ne serait plus connue dans l'Inde, et les étymologies que j'ai rapportées, comme quelques autres que j'ai laissées de côté, ne datent peut-être que d'une époque postérieure à l'introduction de la langue et de la mythologie indiennes chez les Kachmiriens.

Quoi qu'il en soit des dérivations de ce nom, il est certain qu'il est très-ancien. Dans les écrits indiens, tant géographiques qu'épiques, Kachmir se trouve signalé comme un pays situé dans le nord-ouest de l'empire de Bharatta. C'est vers ces régions qu'il est placé dans le *Varasanhita* [5], traité astronomique dont on ne connaît pas l'âge. Le livre Ier du *Râdjataranginî* [6] nous apprend que les rois du Kachmir prirent part aux événements du Mahâbharat, et que Krichna visita ce pays. Dans ce grand poëme [7], le richi Lomaça, en énumérant les tirthas ou les lieux sacrés

[1] Le savant Babou Radhakantder, éditeur du dictionnaire sanscrit *Sabdakalpadruma*, le dit dans une lettre qui est entre mes mains, et qui fut adressée par lui au lord William Bentinck, gouverneur général des Indes orientales, sur la dérivation du nom *Chalimâr* : c'est celui d'un jardin de plaisance dans le Kachmir, dont je ferai mention plus tard.

[2] *Das alte Indien*, I, 11.

[3] *Samuel Friedrich Gunther Wahl's Erdbeschreibung*, Band II, S. 325; 1807.

[4] *Memoirs of Zehir-ed-din Muhammed Baber;* London, 1826; introd. pag. XXVII.

[5] *As. Res.* t. VIII, pag. 340.

[6] Sloka 59. Voyez ma note sur ce sloka, où je cite le *Harivansa*.

[7] *Mahâbharata Tirthayathraparva*, sect. 13me, sl. 10,545, pag. 585, éd. de Calc.

du monde indien, dit à Yudhichthira : « Observe avec tes frères, ô domp-« teur des ennemis, là, le pays de Kaçmîra, ce pays tout sacré et habité « par de grands ṛichis; c'est là qu'eut lieu l'entretien de tous les ṛichis « du nord et du descendant de Nahucha, et de l'Agni et de Kaçyapa. » Ce passage suffit pour prouver l'antique renommée du Kachmir.

En effet, il se trouve compris dans les montagnes de l'Himâlâya même, qui, de tout temps, formèrent pour les Indiens un cercle de merveilles où, gardé par les terreurs d'un autre monde, était caché un amas de richesses. Les sommets de ces monts, apparaissant de loin dans les plaines de l'Hindoustan, excitaient par leurs formes bizarres l'imagination des hommes crédules : ceux-ci voyaient là un haut théâtre entouré d'une horreur mystérieuse comme d'un rideau derrière lequel demeuraient et agissaient les êtres puissants de leur superstition; les drapeaux de Yama, qui conduisent à la mort; devant eux des pèlerins dévoués allaient, par des chemins raides et escarpés, chercher le voisinage des dieux, qui n'était jamais atteint que par les *anivarttinas*, c'est-à-dire « par ceux qui ne revenaient plus » : c'est ainsi qu'ils se nommaient. L'histoire atteste que, las des scènes de cette vie, leurs anciens héros les plus renommés, dont la longue succession d'imitateurs descend jusqu'à nos jours, allaient mourir, sans ostentation, dans une solitude de neige et de glace, dérobés aux yeux de tous les êtres vivants, si ce n'est peut-être à ceux de quelque aigle qui planait au-dessus de ces hauteurs dont les sommets semblent appartenir moins à la terre qu'au ciel, avec lequel ils se confondent.

Sur quelques-unes de ces montagnes, extrêmes limites de la vie, on a bâti des temples, tels que Bhadranatha, Kedarnatha, Gangotri, etc. qui sont visités par une multitude innombrable de pèlerins. De tout temps, les Hindus se sont empressés, en particulier, d'aller faire leurs dévotions au mont Kâilaça, qui est consacré à Çiva, et qui s'étend jusqu'aux bords du lac Manasa, de ce lac sacré dans les eaux duquel des pèlerins viennent de loin jeter les os de leurs parents et de leurs amis.

Pour se rendre à ces derniers lieux, les Indiens qui partaient des plaines du Gange et du Djumna, devaient se diriger d'abord vers le nord, et puis se tourner vers le nord-oüest : c'est aussi vers ces régions que le Kailaça est placé vaguement dans les écrits sanskrits. Quoiqu'on pût arriver à cette montagne par un chemin plus direct, ce voyage se faisait

ordinairement en contournant le Kachmir, ainsi qu'on le voit dans le *Ramâyana* et dans le *Mahâbharat*. Les poëtes nous conduisent communément le long de l'Himâlaya jusqu'au Kachmir. Ceux qui n'avaient jamais touché ce pays le joignaient, dans leur imagination, à Kâilaça, tandis que pour ceux qui l'habitaient ou le visitaient, il était lui-même entièrement sacré. C'est là, dit l'auteur du *Râdjatarangini*[1], « que se trouve « le sanctuaire dans lequel ceux qui touchent l'image de bois de Çiva « acquièrent la béatitude éternelle; c'est là que ce dieu existant par lui-« même et jouissant du sacrifice du feu, jaillit du sein de la terre, et « reçoit dans ses nombreux bras de flammes l'offrande des sacrificateurs; « c'est là que d'autres divinités ont leur palais et se manifestent: la déesse « Sandhyâ, qui entretient l'eau dans la montagne aride; la divine Saras-« vati, qui paraît sous la forme d'un cygne au milieu d'un lac; la céleste « Sâradâ, qui donne la douceur et l'éloquence, si recherchées par les « poëtes; en un mot, il ne s'y trouve pas une parcelle de terre qui ne « soit occupée par un sanctuaire. » On comprend ainsi facilement l'immense importance que les Indiens attachaient à ce pays.

Mais la superstition n'en était pas le seul motif. Depuis les temps les plus reculés, la vallée de Kachmir paraît avoir eu dans le monde une renommée au-dessus de son étendue naturelle et de sa population possible, et les Kachmiriens sont entrés de très-bonne heure dans des relations, tant amicales qu'hostiles, avec les autres peuples.

Kalhana fait mention des règnes touroukhkas où tartares qui se placent d'après lui dans le XIVe siècle avant notre ère[2].

L'histoire des Mongols orientaux, qui nous est connue par la traduction du savant Isaac Jacob Schmidt, contient des indices d'un commerce religieux entre ces peuples et les Kachmiriens dans le VIIe siècle avant J. C.[3] ce que je développerai plus tard.

En puisant dans les sources chinoises qui ont été découvertes récemment, on remarque parmi les entreprises religieuses faites par les Chinois hors de leur pays, la plus ancienne dont nous ayons connaissance jusqu'à présent, celle du voyage de Lao-tseu en Occident dans le VIe siècle avant notre ère; et l'on se demande si ce philosophe pouvait ne pas

[1] Liv. Ier, sl. 32-38.

[2] Liv. Ier, sl. 168.

[3] *Geschichte der Ost-Mongolen and ihres Furstenhauses, verfasst von Ssanang Ssetsen Chungtaidschi der Ordus*. Petersburg, 1829.

avoir connu le Kachmir[1] ? L'empereur Tchang-kien envoya, l'an 126 avant J. C. à Ta-hea, ou dans la Bactriane, une ambassade à laquelle probablement le nom déjà si célèbre de Kachmir n'est pas resté inconnu[2]. Je ne dois point m'occuper ici des époques postérieures au commencement de notre ère; je dirai seulement que[3], dans la première moitié du VIIIe siècle après J. C. les Chinois, en recherchant l'alliance du *Ca-chi-mi-lo* (c'est ainsi qu'ils nomment Kachmir), se procurèrent et nous ont transmis sur ce pays quelques renseignements, qui, tout imparfaits qu'ils sont, puisqu'ils nomment *Tchin-tho-lo-pi-lo* ou « Tchandrapida, » le roi qui, selon le *Râdjataranginî*, régnait contemporain de la dynastie chinoise des *Thang*, nous fournissent un synchronisme remarquable sur lequel je reviendrai dans mon article sur les synchronismes. Au reste, l'étude de la littérature chinoise, suivie avec tant de zèle et de succès par quelques savants français, anglais et allemands, nous promet la découverte de nouvelles mines plus ou moins riches en matières précieuses pour l'histoire des temps passés.

L'art d'écrire ayant été introduit très-tard parmi les peuples du nord de l'Asie, les notices historiques que leurs livres contiennent doivent cependant manquer de précision chronologique, si même souvent, par rapport aux faits de l'antiquité, elles ne sont pas dépourvues de vérité.

Ce sont les anciens écrivains grecs et latins qui, jusqu'à ce jour, nous ont fourni les notions les plus intéressantes et les plus instructives sur tous les pays dont ils avaient eu quelque connaissance, et je n'aurai qu'à reproduire dans cette esquisse des renseignements qui sont généralement connus des érudits, et jugés dignes de confiance.

Hécatée, 500 ans avant notre ère, fait déjà mention de Κασπαπύρος, *Kaspapyros*[4], qui répond incontestablement à *Kaçyapapura*, et, environ cinquante ans après lui, Hérodote nomme aussi Κασπατύρος, *Kaspatyros*[5].

Nous apprenons par le père de l'histoire grecque qu'au VIe siècle avant J. C. Scylax de Karyanda (ainsi nommé d'une île et d'un port de la

[1] *Foe koue ki* ou Relation des royaumes bouddiques; introduction de M. Landresse, pag. XXXVII.

[2] *The Asiatic Journal and monthly Register, etc.* july 1836, pag. 214.

[3] *Mémoires relatifs à l'Asie*, par Klaproth; Paris, 1826, t. II, pag. 275-280.

[4] Στεφάνου Βυζαντίου Ἐθνικὰ κατ' ἐπιτομήν, ed. Abrah. Berkel. Lugduni Batav. 1694; sub voc. Κασπαπύρος, πόλις Γανδαρίκη, Σκυθῶν ἀκτή, Ἑκαταῖος Ἀσίᾳ.

[5] Herodot. III, c. 102.

Carie, dans l'Asie mineure où il naquit), s'était embarqué par ordre de Darius Hystaspes, roi de Perse, auprès de la ville de Kaspatyros, sur le fleuve de l'Indus, pour naviguer dans l'océan Indien jusqu'à la mer Rouge. La ville de Kaspatyros est placée par Hérodote sur les confins de l'Inde, et dans le voisinage de Πακτυϊκῆ, Paktyïka[1].

Cette notice historique a été examinée par plusieurs savants avec beaucoup de soin et de sagacité. Pour concilier le récit de l'historien grec avec la localité du pays, on a trouvé nécessaire de ne pas renfermer le Kaspatyros d'Hérodote, et en général le Kaspèria, ou Kaspirèa des anciens, dans les limites étroites de la vallée du Kachmir moderne; mais de l'étendre plus au nord et au nord-ouest de l'Inde, et on a considéré, ce qui réellement est le fait, que le nom de l'Indus a été donné à plusieurs rivières de ces contrées.

Dans le Paktyïka d'Hérodote, quelques savants, comme Rennel[2], ont vu le Packholy moderne; d'autres, comme Gatterer, le pays de Badakchan; d'autres encore, comme Mannert et M. Lassen, la contrée entre le Koaspes et l'Indus[3].

C'est selon que l'on adopte l'une ou l'autre supposition, que la situation de la ville de Kaspatyros sera déterminée différemment. Selon les uns elle se placera sur l'Indus supérieur, dans le pays des *Gandarici*, dont je traiterai ci-après, et dans le Kuttver moderne. Gunther Wahl la met avec confiance à la place du fort de Kuttwer[4], Heeren et Mannert[5] la voient dans le Kaboul moderne ou dans son voisinage. Wilford prend Kaspatyros pour le Kachabpour d'aujourd'hui, sur le Djalam, qui est aussi appelé Indus. Scylax pouvait, d'après cette dernière supposition, s'embarquer près du Kachmir moderne, parce que le Djalam devient déjà navigable au-dessus de cette ville près d'Islam-abad. Wilford dit qu'avec d'autres savants il est disposé à mettre la navigation de Scylax dans le Gange même[6].

[1] Herodot. IV, c. XLIV.

[2] *Memoir of a map of Hindostan*, pag. 146.

[3] *Geographie der Griechen and Roemer*, von Konrad Mannert; 1820, V, p. 4. M. Lassen dit que les Paktyiens demeuraient indubitablement sur une des rivières qui joignent l'Indus à l'ouest, peut-être sur celle de Kaboul. Voyez *Die altpersischen Keilinschriften*, etc. S. 110.

[4] *Erdbeschreibung von Ost-Indien, etc.* II^ter Band, Seite 471.

[5] *Loco citato.* Scylax, dit Mannert, arma sa flotte sur le Nilab ou sur la rivière d'Attok (*Choaspes*): de là d'abord la direction orientale de son cours.

[6] *Asiat. Res.* t. X, pag. 113.

Voilà ce qu'on savait sur le Kachmir dans les VIe et Ve siècles avant notre ère. Les conquêtes d'Alexandre le Macédonien, dans le IVe siècle avant J. C. n'ouvrirent que les pays situés au sud-ouest ou au sud du Kachmir proprement dit. Cependant ce royaume paraît avoir été connu sous le nom d'*Abhisara;* ce dernier était celui d'une province qui, toujours jointe à Darva, formait la partie méridionale du Kachmir [1]. En effet, c'est à travers le pays de Dârvâbhisara que le râdja Çagkaravarma marche à la conquête de Trigarta (Lahore) et de Gurdjara (Guzerat) [2].

Pline, dans le Ier siècle de notre ère, étendait déjà vers le nord-ouest de l'Inde les limites du pays des *Caspiri,* si, dans son livre VI, ch. 20, nous voulons, avec Gunther Wahl, lire *Caspiri* au lieu de *Casiri,* que le géographe romain nomme après les *Tochari,* ou « habitants de Tocharis-« tan, » partie de la Bactriane, sujet sur lequel je reviendrai ci-après.

Ptolémée, qui réunissait toutes les connaissances géographiques de son temps, le IIe siècle de notre ère, nomme Κασπηρία, *Kaspêria,* et détermine la véritable situation du Kachmir « à la hauteur des sources du « Βιδάσπου, Bidaspes (*Hydaspes, Vitasta*), du Σάνδαβαγ, Sandabag (*Tchan-« drabaga, Acesines, Tchinab*), et du Ῥοάδιος, Rhoas (*Airavati, Hydraotes,* « *Ravi*) [3]. » De plus, le récit de cet admirable géographe sur le royaume de Kachmir, de son temps, même là où il paraît présenter des difficultés, est expliqué et confirmé par le *Râdjatarangînî.*

En effet, Ptolémée dit que, de son temps, l'empire des *Kaspirœi* s'étendait sur la Pentapotamie orientale, et même sur l'espace entier, qui au sud va jusqu'au mont de Vindius (μέχρι τοῦ Οὐινδίου ὄρους Κασπειραῖοι), et que sur l'Indus il descendait vers Moultan, où il place une autre ville de Kaspira, sur la rive méridionale du Hydraotes (*Ravi*), dans le pays de Malli.

C'était ce qui induisit l'ingénieux d'Anville à conclure que le Kaspira des anciens n'était pas le Kachmir moderne, et c'était aussi ce qui fit croire au savant Mannert que les *Kaspirœi* étaient identiques avec les *Malli* et les *Kathœi* d'Arrien, et que ces peuples n'avaient adopté ce nom commun qu'après leur émancipation des satrapes grecs, et même après le renversement du grand empire des *Prasii.* M. Wilson dit: « Les « *Kaspirœi* de Ptolémée semblent être les mêmes que les *Kathœi* de Dio-

[1] Voyez mes notes sur le sl. 180 du liv. I.

[2] *Râdjat.* liv. V, sl. 141, 144.

[3] Ὑπὸ τὰς τοῦ Βιδάσπου, καὶ τοῦ Σάνδαβαγ, καὶ τοῦ Ῥοάδιος πηγὰς ἡ Κασπήρια.

« dore de Sicile et les *Kathæi* d'Arrien, qui étaient alliés contre Alexandre « avec les *Malli* et les *Oxydracæ*, ou avec les peuples du Moultan et « d'Outch, en un mot, les Kchatriyas ou les Radjaputs de l'Inde occi- « dentale [1]. »

Mais le temps de Ptolémée coïncide avec le règne glorieux de Pravarasêna, qui, d'après le *Râdjatarangini*, étendit ses conquêtes et le nom de sa capitale sur la plus grande partie, sinon sur la totalité du Pantchab, et plus loin encore au sud-est. Il ne paraît donc pas nécessaire, pour admettre la notice de Ptolémée, de recourir aux hypothèses mentionnées de Mannert et de M. Wilson; les *Kaspiræi* du géographe grec pouvaient être de véritables Kachmiriens dans leur domination étendue, comme l'a bien remarqué le savant M. Lassen [2].

Denys de Samos, cité par Étienne de Byzance [3], nomme les *Kaspiroi*, dans le IVe chant de ses *Bassarica* avec les Ἀριήνοι, *Ariênoi*, que je crois être les mêmes que les *Arii*, dont les demeures sont placées par Pline aux dernières limites occidentales de l'Inde, déterminées, selon quelques-uns, par la rivière de Kophenes [4], parmi les quatre satrapies orientales de la Perse [5].

Comme le poëte grec que je viens de citer donne un éloge à nos Kachmiriens, ne fût-ce que pour l'agilité de leurs jambes, je transcrirai ce passage au bas de la page [6], et j'y suis d'autant plus porté qu'il contient le nom d'une peuplade dont j'aurai besoin de traiter ci-après (Voyez l'article sur les Khaças).

[1] *Asiat. Res.* t. XV, pag. 119.

[2] *Pentopotamia*, pag. 37.

[3] Ad vocem Κασπεῖροι. Le temps dans lequel ce Dionysios a vécu n'est pas donné.

[4] D'après Rennel, le Kophenes est la rivière de Cow ou Cowmul, qui vient des environs de Ghizni et Gurdaiz, et tombe dans l'Indus sur la rive occidentale de ce fleuve, près de Dinkote; *loc. cit.* pag. 170.

[5] Plin. lib. VI, c. 21.

[6] Ἐνδέ τε Κασπεῖροι ποσὶ κλειτοὶ, ἐνδ' Ἀριήνοι.

Καὶ πάλιν·

Κοσσαῖος γενεὴν Κασπειρόδεν ὅ ῥά τε παντῶν
Ἰνδῶν ὅσσοι ἔασιν, ἀφάρτερα γένατ' ἔχουσιν.
Ὅσσον γάρ τ'ἐν ὄρεσσιν ἀριστεύουσι λέοντες
Ἢ ὁπόσα δελφῖνες ἔσω ἁλὸς ἠχηέσσης,
Αἰετὸς εἰν ὄρνισι μεταπρέπει ἀγρομένοισιν,
Ἵπποι τε πλακόεντος ἔσω πεδίοιο δέοντες,

Nonnus, poëte du ve siècle de notre ère, qui, dans ses Dionysiaques, paraît avoir traité le même sujet que Denys de Samos dans ses Bassariques, conduit contre Bacchus les *Kaspiri* avec les *Ariêni* avec les *Zaori*, et avec d'autres peuples [1].

Dans toutes les notices géographiques des anciens, Kachmir paraît joint à l'Inde.

D'après les recherches de tant de savants sur l'Inde ancienne, nous pouvons admettre avec confiance que, dans l'opinion des Orientaux, ainsi que dans celle des Grecs et des Romains, cet empire avait jadis une beaucoup plus grande étendue que ne lui en donne la géographie moderne, si précise dans ses délimitations, et que ne lui en ont accordé les Brahmanes qui semblent avoir limité le nom d'Aryâvarta, c'est-à-dire de l'Inde, à la seule partie de cette contrée où leur loi religieuse était reçue. Il nous paraît bien avéré que l'on considérait anciennement, comme faisant partie de l'Inde, un vaste pays qui s'étendait vers le nord et vers l'est, et qui comprend aujourd'hui le pays de Belour, le petit Tibet, et même le grand empire du Tibet ou du Tangut. Vers le sud-ouest, l'Inde comprenait tous les pays qui sont situés au pied du Caucase indien et à la hauteur des sources des branches occidentales de l'Indus, ainsi que le Kachmir, et les contrées montagneuses du Pandjab septentrional [2].

Τόσσον ἐλαφρότατοι πάντων προφέρεσι πόδεσσι
Κασπεῖροι μετὰ φῦλα, τά τ'ἄφδιτος ἔλαχεν ἠώς.

«Parmi d'autres, les Caspiriens, célèbres pour l'agilité de leurs jambes, et les Ariêni.» Et encore :

«Le Kossée, qui était originaire de Kaspiros. Les habitants de ce pays se distinguent «parmi tous les Indiens, sans exception, par l'agilité de leurs genoux. Autant les lions «par leur courage se distinguent dans les montagnes, les dauphins dans la mer bruyante, «les aigles parmi les oiseaux des champs, et les chevaux courant dans la plaine, autant «sont supérieurs par leurs jambes les Caspiriens parmi tous les peuples que reçut en par«tage l'aurore impérissable.»

1 Ξουθῶν δ'ἄγρια φῦλα, καὶ ἐγρεμόδων Ἀριήνων,
Καὶ Ζαόρων ὀκόρυσσε γονὴν, καὶ φῦλον Ἰωρῶν
Κασπείρων τε γενέθλα . . .

Lib. XXVI, v. 165-167.

«Il arma les tribus sauvages des Xouthi et des Ariêni qui sont excités au combat, et les «enfants des Zaori, et la tribu des Iôri, et les générations des Caspiriens.»

[2] *Erdbeschreibung*, von S. F. G. Wahl; II, p. 179, 184.

Je n'ai pas besoin d'énumérer les pays ultérieurs qui sont situés vers le sud-est, et qui, sans doute, ont toujours été, comme ils le sont encore, considérés comme appartenant à l'Inde.

Le Kachmir proprement dit n'a jamais pu faire qu'une petite partie de cet empire dont je viens d'indiquer les limites. La vallée qui nous occupe n'est par elle-même qu'un petit territoire dont l'aire ne comprend qu'environ 300 lieues carrées; sol très-inégal, très-coupé par des eaux, et sujet à de fréquentes inondations. Ce petit pays n'est pas même habitable partout, et, quoique doué par la nature d'une grande fertilité, ne peut pas par lui-même contenir et nourrir une grande population. Pour donner le chiffre de celle-ci avec quelque précision, je dois attendre les renseignements nécessaires. En faisant mention de six millions, et d'un demi-million d'habitants, attribués jadis et aujourd'hui au Kachmir, je ne fais qu'indiquer deux états bien différents du même pays : autrefois royaume étendu, puissant et riche par ses conquêtes, son industrie et son commerce, maintenant réduit à ses frontières naturelles, et déchu de sa prospérité. Je me réserve de donner, comme suite de cette esquisse, un aperçu du Kachmir actuel; mais à présent c'est l'ancien qui doit nous occuper, tel qu'il paraît dans les six premiers livres du *Râdjatarangint.*

Cette histoire constate la grandeur d'un empire kachmirien à différentes époques, et montre sortis de ce petit territoire de puissants conquérants, qui étendirent leur domination au loin dans toutes les directions. Nous lisons les noms de certains pays et de certains peuples qui paraissent avoir jadis appartenu au Kachmir. Quoique j'aie tâché d'indiquer dans mes notes la situation de toutes les contrées ou peuplades nommées dans le texte, je crois devoir donner, de mon mieux, des renseignements plus étendus sur les Gandhâras [1], les Khaças [2], et les Daradas [3], qui sont plus particulièrement mentionnés dans l'histoire du Kachmir; je crois avant tout devoir entrer dans quelques développements sur les premiers habitants de ce pays.

[1] Liv. I, sl. 66.
[2] *Ibid.* sl. 319.
[3] *Ibid.* sl. 93.

III.

LES NÂGAS, LES GANDHÂRAS, LES KHAÇAS, LES DARADAS.

LES NÂGAS.

Les Nâgas sont les premiers habitants de Kachmir dont notre auteur nous donne quelques indices, quoique ce soit sous une enveloppe de fable et de mythologie. Il dit [1] : « Kâçmir, qui est protégé par Nîla, le chef « de tous les Nâgas. » Plus loin [2] : « Cette contrée est habitée par les Nagas, « dont les chefs sont Çaṅkha et Padma, qui resplendissent par une variété « de joyaux, comme la ville de Kuvêra, du distributeur de richesses, est « ornée de ses trésors. » De plus [3] : « Ce pays, qui semble porter un rempart « sur son dos, étends ses bras sans doute pour la protection des Nâgas « qui s'y sont réfugiés par la crainte de Tarkchya. »

J'ai à peine besoin de dire que, sous le nom de Nâgas, j'aperçois une autre signification que celle de « serpent, » qui appartient aussi aux mots de *takchaka, karkôta, syala, sarpa, pannaga, darvîkera, etc.* Je ne considérerai pas non plus ici les Nâgas comme des êtres mythologiques, caractère sous lequel ils occupent une grande place dans les ouvrages religieux des Hindus, et seront considérés ci-après dans l'article sur la religion du Kachmir. Ce sont bien des peuplades qui se reconnaissent facilement sous le nom de Nâgas. Je rappellerai d'abord que, dans l'origine, où dans un état peu avancé de la société, des familles, des tribus, des peuplades aiment à se donner le nom distinctif d'un animal. C'est ainsi qu'on trouve encore aujourd'hui parmi les sauvages de l'Amérique des « Indiens serpens [4], » qui peuvent s'assimiler parmi les Hindus aux anciennes tribus de Nâgas, sur l'origine primitive desquels on n'a que des notions incertaines. Les Indiens ne peuvent pas nous en dire plus qu'ils ne savent eux-mêmes de leur propre origine. Celle-ci, comme celle des Nâgas, est mythologique, parce que le souvenir historique en est perdu à jamais. De même que le lointain d'un paysage, en fuyant, se perd dans les es-

[1] *Radjatarangîni*, liv. I, sl. 28.

[2] *Ibid.* sl. 30.

[3] *Ibid.* sl. 31.

[4] Voyez *Journal des Savants*, mars 1838, pag. 165; Revue de *Astoria, or an Enterprise beyond the Rocky Mountains*, by Washington Irving.

paces aériens, l'antiquité la plus reculée d'un peuple se confond avec le ciel.

Dans le Mahâbharat, les Nâgas ne figurent pas seulement dans les régions célestes et infernales, ils se montrent aussi, en compagnie des dieux, des dâityas et d'autres êtres plus qu'humains, sur la terre, par exemple [1], comme spectateurs du combat dans lequel Ardjuna par ses prouesses mérite la possession de la fille du roi Drâupadi, de la belle Drâupadî, qui, elle-même, choisit publiquement son époux. Ils jouent en outre un grand rôle dans les parties évidemment historiques du grand poëme.

Qu'on me permette d'extraire des traditions et des généalogies des Hindus ce qui est nécessaire à ce sujet.

Nous trouvons que dans le Tretayuga, âge qui manque de données chronologiques, mais non pas de matière historique, Vichnu s'est incarné en Purukutsa, fils de Manthadu (le XIXe roi dans la race solaire d'Ikchvaku) pour protéger les Nâgas contre les Gandharvas [2]. Nous ne pouvons guère douter qu'il ne s'agisse des peuplades de ce nom; mais je ne m'occuperai ici que des premières, et j'établirai que ces Nâgas qui alors obtinrent l'assistance des fils du soleil, appartenaient à la race contemporaine appelée lunaire.

En effet, il est connu que cette race commence par *Budha*, et descend par quatre rejetons à *Yayâti*. Le fils cadet, que ce dernier eut de *Devayâni*, fille d'*Usanas*; était *Puru* qui obtint l'empire en préférence de son frère aîné, *Yadu*, qui fut mis de côté [3].

Yadu était le chef de la famille des Yadavas, qui composaient cinquante-six grandes tribus sous des dénominations particulières, parmi lesquelles étaient celles de *Nâgas* (*Takchas*), « serpents, » d'*Asva* (*Haya*), « cheval, » et de *Çaça* « lièvre [4]. » On sait que ce dernier nom est aussi donné à la lune.

Les Nâgas que je viens de nommer parmi les tribus de Yadavas existaient cependant avant le temps de Yadu comme peuple puissant et in-

[1] *Svayamvaraparva*, sl. 7011-7017; édit. Calc.

[2] *Vichnu-purana*, liv. IV, sect. 3.

[3] *Vichnu-purana*, liv. IV, sect, 10. Voyez aussi les ouvrages de Sir William Jones, IV, pag. 25.

[4] *Rajasthan or Rajpootana*, by lieutenant colonel Tod, pag. 28, 50, 56. Voyez aussi *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, t. II, part. 1re, un article du même auteur, pag. 303.

dépendant. D'après l'auteur dont je viens de citer les ouvrages au bas de la page, les Nâgas ou les Takchakas, peuples d'origine indo-scythique, furent les conquérants de l'Inde à une époque très-reculée. Cette hypothèse se lie à celle d'autres écrivains, selon lesquels des peuplades scythes s'étendirent depuis la mer glaciale jusqu'à celle de l'Inde [1], et avec celle de Pinkerton, qui croyait qu'il exista jadis un empire indo-guetique ou indo-scythique, qui s'étendait de la mer Caspienne jusqu'au Gange. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, je crois que les traditions indiennes suffisent pour prouver l'alliance de Yadu avec une puissante peuplade des Nâgas, dont la demeure était située hors de l'Inde au milieu de la mer. Voici à ce sujet une légende remarquable que j'extrais du *Harivansa* [2].

Yadu fit jadis une partie de plaisir sur l'Océan avec ses femmes. Il se laissa entraîner trop loin sur la mer, et fut rapidement enlevé par Dhûmavarna, roi des serpents, jusque dans la capitale de ce dernier. Les rues de cette ville, où régnait une grande magnificence, étaient remplies d'une multitude de femmes appartenant à la nation des Nâgas, qui habitaient au sein de l'Océan. Dhûmavarna donna à ce Yadu ses cinq filles en mariage, et les dota magnifiquement. « Mes cinq filles, dit-il, te donneront cinq fils qui tiendront de la nature de leur père et de celle de leur « mère. Les héros de ta race, distingués par leur beauté et par leur courage, conserveront le goût de leur aïeul, et s'élanceront sur les vagues « de l'Océan. » En effet, de cette union naquirent sept branches qui portèrent les noms de *Bhêmas, Kôndjaras, Bhôdjas, Andhakas, Yadavas, Dasârhas* et de *Vrîchnis.* Nous savons que ces races remplissent l'ancienne histoire de l'Inde.

Selon le *Vichnu-purana,* auquel je retourne comme à un livre qui contient les généalogies les mieux accréditées des anciens Hindus, Yadu eut quatre fils qui se répandirent dans l'est, l'ouest, le nord et le sud. Leur postérité devait être innombrable pour remplir les immenses espaces du Tritayuga et du Dvaparayuga; mais on n'en a conservé qu'une cinquantaine de noms parmi lesquels, sur la limite de l'âge vraiment historique du Kâliyuga, se présente Kuru, le chef des Kauravas, et

[1] M. Rask, excellent philologue, a trouvé, par des recherches qu'il fit dans l'Inde même, que les peuples dans le Karnatic, sur la côte de Coromandel, parlent une langue qui présente de l'affinité avec celle des Lapons, des Finlandais et des Tartares.

[2] Traduction de M. Langlois, t. I, lecture 93, pag. 399, 400.

Pandu, le père nominal des Pandavas. En même temps Dêvaka, rejeton de la même famille, marie sa fille Dêvakî avec Vasudeva, qui devient le père de Bala Kama et de Krichna.

Dans le grand espace de temps qu'occupe la race de Yadu, peut-on suivre chacune de ses branches nombreuses? Celle de Nâgas, qui en était, pouvait, dans plusieurs de ses rejetons, changer son nom originaire, tandis qu'il était conservé dans d'autres. Aussi ne cesse-t-il pas d'être répété dans les récits des Hindus. Ardjuna, le second des cinq Pandavas, engendra avec Tchitraggadâ, fille du Nâga Tchitraggada, roi de Manipur, un fils appelé Vabhruvâhan. Ce dernier fut élevé par sa belle-mère Ulupî, fille du Nâga Kauravya, de laquelle Ardjuna eut un fils appelé Irâvan[1].

Je n'ai pas besoin de multiplier les citations pour prouver que les Pandavas, issus de la souche de Yadu, étaient apparentés, alliés et mêlés avec des Nâgas qui, comme les Yadavas en général, appartenaient à la race lunaire[2]. Ce sont ces tribus qui prirent une si grande part aux événements variés qui ont eu lieu dans le vaste empire de l'Inde. On n'aura pas de peine à croire que les Nâgas furent, comme le dit Kalhana, les premiers habitants de Kachmir.

Ces peuplades professaient une des religions de l'Inde dont je traiterai ci-après.

Où était la demeure primitive des Nâgas, proprement dits?

J'ai déjà mentionné sans m'y arrêter l'hypothèse selon laquelle les Nâgas seraient venus de l'ancienne Scythie ou de la Tartarie pour s'établir dans l'Inde; mais je n'ai à les considérer ici que depuis qu'ils ont été comptés parmi les Indiens.

On peut rapporter le nom de Nâga, comme nom d'une peuplade, au culte que celle-ci aurait rendu aux serpents. Ce nom peut aussi dériver de *Naga*, « montagne[3], » et alors, appliqué à un peuple, il semble désigner des habitants de montagnes : ce qui s'accorde aussi avec leur caractère mythologique, en tant que les principaux Nâgas, Padma, Sanka et autres, sont serviteurs de Kuvera, du dieu des richesses, qui sont cachées dans le sein des montagnes.

[1] Voyez *Mâhabharat*, le livre *Asvamédhika* et sa suite, qui se trouvent, texte et traduction, à la fin de mes notes. Voyez aussi *Vichnu-purana*, liv. IV, sect. 20.

[2] A en juger par son nom, *Tchitrággádasú*, la mère de Vyâsa même, aurait été de la race des serpents.

[3] Voyez notes du liv. III, sl. 1.

Quelques écrits des Indiens qui traitent des divisions géographiques de la terre et de l'Inde proprement dite [1], nomment les pays de Nâga et de Gandharva sans désigner leur situation; mais le Vrihatkatha mentionne les *Takchaçilas* [2], comme demeurant le long des rives de la Vitastâ. Ce peuple, dit Wilford, qui me fournit ce renseignement, existe encore aujourd'hui sous le nom de *Syalas* [3], « serpent, » et il est divisé en diverses branches.

Nous pouvons donc conclure que les tribus de Nâgas occupèrent jadis une grande partie, et notamment la partie montagneuse du Pendjab, et qu'ils se joignirent ou cédèrent leur place à d'autres nations qui, dans ces mêmes contrées, nous sont connues sous d'autres noms.

De plus, tout fait croire qu'à différentes époques ils se répandirent dans toutes les directions, en dedans et en dehors de l'Inde.

Dans le cours d'une grande variété d'événements, il paraît que les Nâgas devinrent ennemis des Pandavas, et furent vaincus, dans la guerre qui s'en suivit, par Djanamêdjaya, le fils de Parikchit et petit-fils d'Ardjuna, au moyen d'un grand sacrifice que le vainqueur avait accompli. Je reviendrai sur ce sacrifice; il suffira d'ajouter ici que Djanamêdjaya, après s'être procuré un sacrificateur de la race des Nâgas mêmes, marcha dans le pays de Takchaçilas qu'il conquit.

Selon Kalhana, ces peuples s'établirent dans le Kachmir à une époque indéterminée de cet empire. J'indiquerai brièvement les divers rapports sous lesquels ils se présentent dans ce pays, depuis que d'autres nations, et une religion différente de la leur, y avaient pris le dessus.

Nous voyons dans le *Râdjatarangini* une destruction de familles de Nâgas par le roi Khagêndra dans le XVIe siècle avant notre ère [4].

[1] Selon le *Prabhâsa-tchhanda* (voyez *As. Res.* t. VIII, pag. 332), les noms de neuf sections de la terre que Mahadêva donna à Bharata sont, en comptant de l'orient à l'occident : *Indra-dvipa* ou *Gandharva-tchhanda*, *Kaçeru*, *Tamra-parna*, *Gabhastimân*, *Kumârika*, *Nâga-tchhanda*, *Sâumya*, *Varuna-tchhanda*, et *Gandharva-tchhanda* encore une fois. Dans le *Rêva-tchhanda*, au lieu de *Gandharva-tchhanda* se trouve *Tchandra-dvipa*, au bout des noms précédents. Dans le *Râdjavali*, ouvrage déjà cité, les noms de neuf parties de Bhâratavarcha sont les mêmes; mais seulement celui de *Kumârika* est placé le dernier.

[2] (*Asiat. Res.* t. VIII, pag. 340, 342, 343.) Nous ne pouvons qu'y reconnaître les Taxilas des Grecs, et on rapporte qu'on voit encore aujourd'hui des ruines de villes entre le Djalam et l'Indus.

[3] Jehung-syal, la principale ville des Syalas, est située à 30 milles au nord-est de la ville de Moultan. *Richardson's East India Gazetteer.*

[4] Liv. I, sl. 89.

Néanmoins nous les trouvons établis dans ce pays dans des temps postérieurs.

Les femmes des Nâgas sont toujours citées pour leur beauté. Il est dit du puissant Djaloka, de ce destructeur des Mletch-has, dans le XIVe siècle avant J. C. qu'il fit un passage au milieu du lac des Nâgas, et qu'il disposa de la jeunesse de leurs filles pour les plaisirs de l'amour [1]. Sous le règne du même roi, il est fait mention d'un certain Nâga, qui, par amitié pour lui, empêcha toute incursion déprédatoire au moyen de chevaux postés de station en station [2].

Le règne de Nâra, 1000 ans avant J. C. devient mémorable par ce qui se passa entre lui et Suçrava, prince des Nâgas. Le récit de cet événement réunit les principaux traits qui distinguent ces tribus. Ce chef demeure dans un lac, au milieu d'un jardin de plaisance [3]. Il a deux filles remarquables par leur beauté et la richesse de leur vêtement. Il est d'un sang assez noble et d'un rang assez élevé pour marier l'une d'elles au principal chef de Vidjadharas, et l'autre à un Brahman qui, ce qu'il importe de remarquer, devient un Nâga [4]. Suçrava lui-même est entouré de magnificence; il conduit des processions solennelles au milieu d'une foule de danseurs et d'acteurs [5]. Offensé par le souverain du pays, il s'élève en sifflant de sa demeure humide, enveloppé d'une rangée de nuages lourds qui répandent des ténèbres, et par un terrible orage accompagné de tonnerre, il consume le roi avec la ville [6]. De plus, Romanî, sa sœur, vient à son secours, quoique trop tard, couvre des villages d'une pluie de pierres, et élève un vaste rocher [7]. Enfin le Nâga, qui a causé une si effroyable destruction d'hommes, tourmenté de regrets, accablé du blâme du monde, abandonne sa résidence. Un lac blanc formé par lui sur une montagne se voit encore aujourd'hui [8].

J'ai omis, dans ce précis, ce qui a rapport à la religion, dont je dois traiter plus tard.

Il résulte de ce que je viens d'exposer, que des trésors princiers et un

[1] Liv. I, sl. 111.
[2] *Ibid.* sl. 114.
[3] *Ibid.* sl. 203.
[4] *Ibid.* sl. 218-269.
[5] *Ibid.* sl. 222.
[6] *Ibid.* sl. 259.
[7] *Ibid.* sl. 264, 265.
[8] *Ibid.* sl. 266, 267.

pouvoir plus qu'ordinaire, furent attribués à un Nâga établi dans le Kachmir.

Mais les individus de cette race n'ont pas toujours joué un rôle aussi brillant dans ce pays, comme il paraît au livre IIIe, où des Nâgas arrêtés et condamnés à mort comme voleurs par le roi Meghavâhana, sont graciés par suite de la supplication de leurs femmes. Ceci a lieu dans le premier siècle de l'ère chrétienne [1].

Néanmoins, il paraît certain que, comme race, ils restèrent toujours considérés dans ce pays, et de plus, qu'on leur a toujours attribué un caractère de supériorité inhérent à leur nature : ce qui se constate par le passage du livre IIIe [2], dans lequel Durlabhavardhana, étant le fils d'un Nâga, est déclaré comme certainement destiné à l'empire. En effet, il devint la souche d'une dynastie appelée *Karkôta*, « serpent, » qui gouverna Kachmir pendant deux cent soixante ans, depuis 597 jusqu'à 857 de notre ère.

Malgré ces traits de réalité positive, les Nâgas paraissent aux yeux des Hindus toujours enveloppés de quelque chose d'un merveilleux fabuleux. Ceci provient, il semble, du nom même de Nâga, qui signifie *serpent*, et dérive de son homonyme *nâga* (montagne); serpent et montagne, deux objets qui ont toujours frappé l'imagination par une apparence magique et mystérieuse. Je viens d'en citer un exemple, et j'en relèverai un autre ci-après.

Je crois avoir suffisamment établi ce qui était nécessaire pour apprécier et pour expliquer le témoignage de l'auteur du *Râdjatarangini* relativement aux Nâgas, qui, selon lui, furent les premiers habitants de Kachmir, et ne cessèrent jamais d'y avoir un cercle d'actions, soit comme individus, soit comme tribus, qui étaient établies dans une partie ou sur les frontières de ce royaume.

LES GANDHÂRAS.

Gandhâra se trouve, soit comme nom d'individu, soit comme celui de peuple et de pays, dans les écrits les plus anciens, tant sanskrits que grecs et latins.

Les noms des pays sont naturellement et communément dérivés de

[1] Sl. 16-26.
[2] Sl. 490.

ceux des chefs de nations, et fondateurs d'empires. En effet, nous trouvons le nom de Gandhâra dans les généalogies des anciens rois des Hindus, dont je citerai textuellement un passage emprunté au *Vichnu-purana*, donnant la postérité de Druhya [1], qui était un des cinq fils de Yayâti, quatrième descendant de Budha, fondateur de la ligne lunaire des rois de l'Inde. Parasa dit : « Le fils de Druhya était Babhu, dont le « fils était Setu ; le fils de Setu était Aradvan ; son fils était *Gandhâra;* « le fils de celui-ci était Dharma, lequel engendra Dhrita, dont le fils « était Durgama, qui eut pour fils Pratchêtas. Celui-ci eut cent fils qui « régnèrent sur le grand nombre des familles illégitimes au nord et au « nord-ouest du fleuve Sarasvati, et sur d'autres. »

Selon le *Harivansa* [2], Druhya eut pour fils Babhrousetou, qui donna le jour à Angarasetou, qui fut père du prince *Gandhâra*, qui donna son nom à la grande province de *Gandhâra*, où naissent les meilleurs chevaux.

Où ce pays était-il situé ?

Le *Vichnu-purana* nous en a déjà indiqué la situation par rapport à l'Inde ; c'est aussi au nord de l'empire de Bharatta que le pays de Gandhâra est placé dans le Varasanhita [3].

Nous trouvons mieux déterminé Gandhâra-dêça dans le *Râymayâna* [4] comme un pays situé parmi ceux du Pantchanada, ou du Pendjab actuel.

Je me bornerai à citer du Mahabharat, relativement aux Gandhâras, le *Karnaparva*, dont le texte se trouve joint à mes notes. Les habitants du Pantchanada y sont nommés en général Bahikas et Arattas, et aux différentes peuplades ou tribus dans lesquelles ils étaient subdivisés, telles que les Prasthalas, les Madras, se trouvent joints les Gandhâras, de manière qu'on ne peut guère douter que ces derniers n'aient demeuré dans leur voisinage, disséminés comme eux sur les six rivières de ce pays, c'est-à-dire sur le Satadru (*Setledge*), sur le Vipasa (*Beyah*), sur l'Airavati (*Ravi*), sur le Tchandrabhâga (*Tchenab*), sur la Vitastâ (*Djalum*), et sur l'Indus [5]. C'est sur ce dernier fleuve que demeuraient les Sindhu-Gandhâras, désignés dans le sloka 66 du livre Ier du *Râdjataranginî.*

[1] Chapitre IV, section 17.

[2] Lecture 32 ; t. I, pag. 153, trad. de M. Langlois. On remarquera la variation dans les noms de mêmes personnages : ce qui donne lieu à beaucoup d'incertitude et d'erreur dans l'histoire ancienne des Hindus.

[3] *Asiat. Res.* t. VIII, pag. 340.

[4] Liv. IV, chapitre intitulé : « Description des pays occidentaux. »

[5] Voyez dans ce livre les slokas 31, 32, 33, 48, 56, etc.

Il n'est ni possible, ni nécessaire ici de préciser plus exactement, au moyen de sources sanskrites, les demeures des Gandhâras, qui, certainement, habitaient les rives tant inférieures que supérieures des rivières nommées, jusqu'au voisinage du Kachmir.

Les rois des Gandhâras prirent une grande part aux événements du Mahabharat. Dans l'*Adhi-parva* du grand poëme[1] est nommé un râdja de Gandhâra, qui, ligué avec Duryodhana, trompe Youdhichthira au jeu de dés[2]. Dans le *Harivansa*, le roi des Gandhâras se trouve parmi les alliés de Djarâsandha au siége de Mathura, la ville de Krichna[3]. Il serait inutile de multiplier des citations par rapport à ce peuple sur lequel j'aurai occasion de revenir.

D'après le *Radjataranginî*, les Gandhâras formaient un royaume indépendant du temps de Damodara II, dans le XIVe siècle avant notre ère; au commencement de cette ère, nous trouvons leur roi Gopâditya qui, dans le désir de vaincre le possesseur du Kachmir, donnait asile à un petit-fils du roi Yndhichthira, qui en avait été banni[4]. En effet, Meghavâhana, fils du protégé des Gandhâras, fut amené par les Kachmiriens mêmes pour occuper le trône de ses ancêtres[5]. Dans la suite, à différentes époques, notamment sous les règnes glorieux de Pravasêna, Lalitâditya, Djayapida, et d'autres, ces peuples paraissent avoir été tributaires, quoique peut-être jamais entièrement sujets de l'empire du Kachmir[6].

Ces renseignements, contenus dans les livres originaux des Hindus, ne sont aucunement en désaccord avec ceux que nous trouvons dans les anciens auteurs de l'Occident.

D'après Hécatée[7], Kaspatyros est une ville gandarique du rivage des

[1] Slokas 145, 146.

[2] Le nom de la mère de Duryodhana était Gandharî. Tel était, d'après le *Harivansa*, le nom de l'épouse de Krochtou, fils de Yadou, dont le père était Yayâti (lect. 34, t. I, p. 159, trad. de M. Langlois). De plus, Krichna avait pour épouse Gandharî, qui habitait un de ses plus beaux palais appelé Mêru (lect. 155, t. II, pag. 143). On sait que les noms des personnes étaient jadis significatifs : ce qui fait supposer que ces femmes étaient originaires du *pays*, ou descendaient du peuple, ou d'un individu nommé Gandhâra.

[3] Lecture 90, t. I, pag. 386, 492.

[4] Section 90.

[5] Livre II, sl. 145.

[6] Livre III, sl. 2.

[7] Voyez le passage cité d'Étienne de Byzance, au bas de la page 304.

Scythes, sous lequel nom était comprise, dans ce temps, une vaste étendue de pays située au nord-est et sans limites déterminées.

Je n'hésite pas à adopter que les Gandarioï d'Hérodote qui, nommés avec les « Pardoï, » les « Chorasmioï, » les « Sogdoï » et les « Dadicaï, » servaient dans l'armée de Xerxes, armés comme les Bactriens [1], étaient des habitants du Pendjab. L'historien grec place ce peuple avec les « Sattagydaï, » les « Dadicaï » et les « Aparitaï, » dans la septième satrapie de la Perse [2]. Cette satrapie, limitrophe de l'Inde, s'étendait peut-être du Kandahar jusqu'à Pechaver. Les « Gandarioï » peuvent avoir occupé la partie orientale de cette satrapie, et s'être étendus de l'Indus jusqu'au Kachmir.

Strabon [3] connaît une contrée Γανδαρίς, *Gandaris*, qui occupait l'espace entre l'Acesines (*Chenab*), et le Hydraotes (*Ravi*), et une autre Γανδαρῖτις, *Gandaritis* (*Regio gandarica*), qui n'était pas éloignée de l'Indus, et que Gunther Wahl place dans les contrées élevées de Belour, en y comprenant Kuttver et en excluant le petit Tibet.

Denys le Périégète désigne probablement les Gandhâras par le nom de Γαργαρίδαι, *Gargaridai*, apparemment pour Γανδαρίδαι, *Gandaridai*, comme Salmasius et M. Lassen l'ont observé. En effet, le poëte nomme ce peuple après les rivières d'Hydaspes et de Cophes, et il les place sur celles d'Hypanis et de Megarsus qu'il fait descendre du mont Emodus : c'est bien désigner la demeure de nos Gandhâras [4].

On sera peut être disposé à prendre la Goryandis de Nonnus pour la demeure des Gandhâras, d'autant plus que le poëte la mentionne tout de suite après avoir nommé ἑῴϊος Ἰνδὸς Ὑδάσπης [5], l'oriental Indus

[1] Hérodote, *Polymnia*, lib. VII, cap. LXVI, LXVII, pag. 407, 408 ; ed. Londini.

[2] *Thalia*, lib. III, cap. XCI, pag. 200.

[3] Strabon, lib. XV.

Σκόδροι δ'ἐξείης, ἐπὶ δ'ἕσπεται ἄγρια φῦλα
Πευκανέων, μετὰ τοῦσδε, Διωνύσσου θεράποντες
Γαργαρίδαι ναίουσιν, ὅθι χρυσοῖο γενέθλην
Δαιδαλέην Ὕπανίς τε φέρει, δεῖος τε Μέγαρσος,
Λαβρότατοι ποταμῶν, ἀπὸ δ'οὔρεος Ἠμωδοῖο
Ὀρνύμενοι προρέουσιν ἐπὶ Γαγγήτιδα χώρην.

« Puis les Scodri, que suivent les tribus agrestes des Peucanéens ; après celles-ci, les « serviteurs, ô Dionysos, demeurent là où Hypanis transporte l'admirable matière de l'or, « ainsi que le divin Megarsos, fleuves très-rapides qui, partant du mont Emodus, vont « arroser les régions gangétiques. »

[5] Nonnus introduit une troupe qui est venue avec trois cents navires accoutumés à

Hydaspes, dans la revue des peuples qui furent conduits contre Bacchus par Deriades (peut-être *Duryodhana*), et par Morrheus (*Maha-radja*)[1], et dont la plupart étaient probablement habitants du Pendjab; c'est là, et notamment sur la rive d'Hydaspis, que se passe et se termine la grande action du poëme.

Toutes ces données s'accordent à disséminer les Gandâras ou Gandhâras au sud-ouest, et au sud du Kachmir, dans le vaste espace entre Kaboul et Batnir, et leur nom peut même s'être étendu jusqu'à Kandahar.

Dans les traditions singhalaises, et notamment dans le *Mahavansa*, est désigné un pays par le double nom de *Kaçmira-gandhâra*, c'est-à-dire, comme le remarque M. Eug. Burnouf[2], sans doute le Gandhâra, voisin du Kachmir, par opposition au Gandhâra, qui s'étendait beaucoup plus à l'ouest, et qui devait probablement comprendre, sinon la totalité, au moins une partie du Kandahar moderne.

Les géographes chinois de la dynastie des Thang font voir qu'antérieurement à l'invasion des Musulmans, les Gandhâras avaient formé un état puissant et étendu à l'ouest de l'Indus[3]; il pouvait, nous le croyons, avoir compris la *Gandaritis* de Strabon.

errer sur l'Indus, à deux embouchures, *δίστομος Ἰνδός* (le lieutenant Carless, qui a exploré ce fleuve en 1836, n'en a réellement trouvé que deux [*As. Journal and monthly register*, october 1836]), et il finit une description très-poétique du fleuve et de ses hyménées avec une nymphe amoureuse par ce vers :

Νεῖλος ἐν Αἰγύπτῳ καὶ ἑῴιος Ἰνδος Ὑδάσπης,

«Nil en Égypte, et l'oriental Indus Hydaspes.»

Il continue :

Τοῖσι συνεστρατόωντο Φερεσσακέες πολεμισταὶ·
Οἵ τε πύλας ἐνέμοντο καὶ οἳ λάχεν ἐγγύθεν εὖρυ
Ναιομένην Εὐκολλα μαχήμονος ἔνδιον ἠῶς
Καὶ ζαθέην Γορύανδιν ἐύσπορον αὔλακα γαίης.

«Avec ceux-ci combattirent les guerriers qui, portant des boucliers, habitaient les «portes, et auxquels le sort a donné près d'Eurus la populeuse Eukolla, demeure de la «belliqueuse Aurore et la divine Goryandis, sillon d'une terre bien ensemencée.»

[1] Conjectures de Wilford (*Asiat. Res.* t. IX, pag. 72). Il croit que Goryandis s'approche de Gauri-dêça, que dans un autre endroit (*ibid.* pag. 105) il prend pour le Malva moderne, qui serait trop à l'est pour nos Gandhâras. Eukolla, d'après le même, est Utkolla, aujourd'hui Orissa, pays du Deccan, qui, par son côté oriental, touche à la baie de Bengale; ses habitants viendraient peut-être de trop loin se réunir aux guerriers de Duryodhana.

[2] *Journal des Savants*, mars 1837, pag. 168; article de M. E. Burnouf.

[3] *Foe koue ki*, pag. 66.

Nous avons vu les Gandhâras qui, en différents temps, pouvaient faire partie de l'empire de Kachmir. Nous trouvons de plus dans l'histoire de Diodore de Sicile deux fois [1] les *Gandaridæ*, peuples qui, habitant des pays sur le Gange, n'ont pas été atteints par Alexandre, et qui, si déjà parfois ils ont payé tribut aux Kachmiriens, sont toujours restés distincts de leur empire.

Les Gandhâras dont nous parlons ont toujours été comptés parmi les Indiens; mais les *Candari* de Pline [2], et les *Gandari* de Pomponius Mela [3], sont des peuples tout différents des Hindus, et qui demeuraient au nord de l'ancienne Sogdiane, entre le Jaxartes (le Sirr) et l'Oxus.

Au-dessus des sources nombreuses de ce dernier fleuve, qui, dans son cours, divise la Sogdiane et la Bactriane, est situé le Tocharistan, pays que j'ai déjà nommé comme partie orientale de la Bactriane. Les Tochari se reconnaissent dans le *Ramâyana* [4], dans le *Mahâbharat* [5] et dans le *Harivansa* [6], sous le nom presque identique de *Tuchâras* [7]; ils se présentent comme voisins d'un peuple qui fut jadis avec eux compté parmi les Indiens, c'est-à-dire les Khaças.

LES KHAÇAS.

Le nom de Khaças [8], qui se rencontre dans plus d'un livre sanskrit,

[1] Lib. II, 3; VII, pag. 446; edit. Wesselingii. M. Lassen croit devoir lire *Gangaridæ*, d'après l'édition de Bâle et d'autres anciennes éditions.

[2] VI, 18.

[3] Lib. I, c. II, pag. 4; ed. Etonæ, 1796.

[4] Liv. IV, où ils sont associés aux Bâhlikas, Richikas, Tchinas et Paramatchinas (grands Tchinas), et se placeraient parmi les peuples qui demeurent au nord-ouest du Kachmir, vers la Bactriane.

[5] *Vana-parva*, sl. 12,350, pag. 649, t. I; éd. de Calc. Ils sont associés aux Tchinas et aux Daradas. Comme nous trouverons plus loin que ces derniers habitaient sur l'Indus supérieur, les Tuchâras se rangeraient plus au nord des Daradas; ou au nord-ouest du Kachmir.

[6] Lectures 514, 113, t. I, pag. 29, 68, 483, trad. de M. Langlois.

[7] Les Tochari sont mentionnés par Strabon comme une de ces races qui aidèrent à renverser le royaume bactrien. Nous trouvons, dit Tod, dans le nom de Tochari l'origine du mot «Turc.» Les Tartares Usbeks occupent toujours les anciennes demeures des Tochari; le nom se reconnaît aussi dans celui de Tak-i-uk, rapporté par les historiens chinois et tartares. Voyez de Guignes, *Tr. of the R. As. Soc. of G. B.* t. I, p. II, p. 319.

[8] Parmi les filles de Dakcha se trouve Khaçâ qui, devenue femme de Kaçyapa, mit au monde les Yakchas et les Rakchasas, qui habitent communément des bois et des montagnes. Dans le champ de la fable traditionnelle, où tout est nuage et son, on peut faire attention à un nom.

est très-remarquable pour nous dans un passage des Lois de Manu [1], où il se trouve parmi ceux des autres races des Kchatriyas, qui « par l'omis-« sion des sacrements et par la non fréquentation des Brâhmanes sont « descendus par degrés dans ce monde au rang de Sudras. Ce sont les « Pâundrakas [2], les Odras [3], les Dravidas [4], les Kambodjas [5], les Yavanas [6], « les Sacas [7], les Paradas [8], les Pahlavas [9], les Tchinas [10], les Kiratas [11], les « Daratas [12], et les Khaças. »

Sans me livrer à toutes les considérations que ce dernier sloka est

[1] Liv. X, sl. 43, 44.

[2] Peuples sur les confins du Bahar et au midi du Gange. Voyez t. Ier, appendice, extrait du *Karna-parva*, sl. 59, où les Pâundras sont désignés comme connaissant la justice éternelle. Ils n'auraient donc pas été encore dégradés au temps où fut écrit ce passage du *Mahabharat*, à moins que le nom de Pâundras ne fut appliquable à plus d'un peuple.

[3] Les Ourîgas de la partie septentrionale d'Orissa.

[4] Les peuples du sud de la côte de Koromandel.

[5] Les Arachosiens. Voyez ma note sur le sloka 165 du livre IV.

[6] Les peuples de l'Occident par rapport à l'Inde.

[7] Peuples au nord-est de la Sogdiane, à la hauteur des sources du Jaxartes.

[8] Les Paropamisiens.

[9] Les anciens Persans.

[10] Les Tchinas sont dans le *Ramâyana* (liv. IV) associés aux nations qui habitent au nord-ouest et dans le voisinage du Kachmîr. Le *Mahâbharat* place de même des Tchinas dans un voisinage indéterminé des Bactriens, des Bâhlikas, des Pahlavas; ce même poëme montre aussi, dans la partie orientale de l'Himâlaya, des Tchinas associés aux Kiratas, ainsi qu'aux peuples plus éloignés vers le nord. — Les Tchinas sont-ils les Chinois? — M. Lassen a savamment discuté cette question (voyez *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, II B. 1er Heft, S. 30-33), et il a montré que le nom de Tchinas ne dérive pas nécessairement et uniquement de celui de la dynastie de Thsin, qui ne régna et ne fut connue dans l'Occident qu'en 251-202 avant J. C. mais que parmi les états dans lesquels fut divisé l'empire après l'empereur Wou-wang, qui régna 1122 ans avant notre ère, sont déjà nommées les nations de Thsi, de Tchin, de Tsin et de Tçin. Il paraît que si, dans des temps postérieurs, le nom de Tchinas se donnait certainement aux Chinois, ce même nom, à des époques plus reculées, s'appliquait aux nations qui habitaient dans le voisinage des peuples turaniens (ou Tartares).

[11] Je viens de mentionner les Kiratas comme associés aux Tchinas, et placés, tant vers la Bactriane que dans la partie orientale de l'Himalâya. En général, on appelle Kirâtas tous les montagnards de l'Inde. On les a reconnus dans la géographie de Ptolémée (liv. VI, c. XII) sous le nom de Κίρραδαι, *Kirrhadæ*, placés au nord des tribus bactriennes et directement à l'ouest des *Sacæ*. Dans la mappe de Peutinger, les Kirâtas se voient, sous le nom de *Cirabæ Indi*, placés le long de la chaîne de l'Imaüs vers le nord (voyez *Journal of the As. Soc. of Bengal*, july 1833, pag. 335, 336). Ces données s'accordent avec celles du *Ramâyana* et du *Mahabhârat* que je viens de rapporter.

[12] Je traiterai des Daradas plus loin.

propre à susciter, je me bornerai à le rattacher à ce que je viens d'établir sur la grande étendue qu'on a jadis attribuée à l'Inde. Certes nous voyons ici exclues de la communauté des Hindus douze peuplades, dont neuf demeurent hors de l'enceinte de l'Inde actuelle, exclues spécialement à cause de la religion, et de la *non* fréquentation d'une classe qui s'est arrogé la suprématie sur toutes les autres, et qui voulait la maintenir par la double force du dogme et du glaive.

Les Khaças, mentionnés dans le *Karna-parva* du Mahabharat[1] comme connaissant la justice éternelle, ne doivent pas être confondus avec les tribus homonymes qui, dans le *Harivansa*[2], subissent, avec les Sacas, les Yavanas, les Kambodjas, les Parádas et les Pahlavas, la punition que Sagara, leur vainqueur, leur impose, c'est-à-dire de montrer les marques de leur servitude par une manière prescrite de porter leurs cheveux et leurs costumes, et qui sont privés, d'après la décision de Vaçichta, des rites religieux et des priviléges des Kchatriyas.

Je crois pouvoir signaler ici, en passant, une coïncidence remarquable du sloka précité de Manu avec le récit du *Harivansa* et du *Vichnu-purana* : ce serait fixer l'époque d'un grand événement, s'il nous était possible de fixer celle de Sagara, 36e roi de la race solaire, qui est antérieur de vingt générations à Ramatchandra, et de cinquante générations à la grande guerre de Bharat.

Pendant cette guerre[3], les Khaças se présentent parmi les alliés de Kâlayavana, roi de l'Arachosie, et parmi les princes et les peuples[4] qui visitèrent Krichna dans la ville de Dvârati, près du mont Revata : ce qui permettrait peut-être d'inférer qu'à cette époque avait lieu dans l'Inde un grand mélange de peuples sans beaucoup d'égards aux différences d'origine et de religion.

Dans ces notices, la situation du pays des Khaças n'est pas déterminée. D'après le dictionnaire sanskrit, c'est un pays montagneux dans le nord de l'Inde. Dans le *Varasanhita*, ouvrage cité plus d'une fois, il est placé au nord-ouest de l'empire de Bharata[5].

Dans le *Râdjatarangini*, les Khaças sont mentionnés comme ayant

[1] T. Ier, appendice à mes notes, *loc. cit.* Remarquez (*ibid.*) la variante du sl. 45, p. 554.

[2] Lecture 14, t. Ier, pag. 68, trad. de M. Langlois. Voyez mes notes, t. I, liv. IV, sl. 179.

[3] *Harivansa*, lect. 113, t. Ier, pag. 483, trad. de M. Langlois.

[4] *Ibid.* lect. 166, t. II, pag. 178.

[5] *As. Res.*

occupé dans le Kachmir même la ville qui fut brûlée par Susrava, le chef des Nagas [1], et toujours comme étant dans le voisinage de ce pays.

En cherchant des peuples du nom de Khaças, dans les anciens écrits des Grecs et des Romains, nous trouvons dans Hérodote [2] une contrée, Kissia, où se trouve Susa, dont les habitants, dans Strabon [3], sont les Kissioi, ou Kisivi. Nous rencontrons dans Diodore de Sicile les Κοσσαῖοι, Kossæi [4], qui sont dans l'élite de l'armée de Darius contre Alexandre, à la bataille d'Arbelle, et qui, dans la suite rebelles, succombent sous le conquérant macédonien; peuples montagnards, rudes et vaillants, vivant de rapine, habitant la Médie, presque au milieu de l'espace entre l'extrémité méridionale de la mer Caspienne et le golfe persique. Le même peuple est nommé par Quinte-Curce, dans le récit des mêmes événements [5]. Ce ne sont pas les Khaças de notre texte.

On reconnaît ceux-ci dans les *Casiri* et les *Cesi* de Pline.

Les premiers se trouvent joints aux Tochari, déjà mentionnés, et expressément désignés comme peuplade indienne (*Ab Attacoris gentes Phruri et Tochari, et jam Indorum Casiri*) [6].

Les seconds, les *Cesi*, sont comptés parmi les montagnards habitant entre l'Indus et le Djumna (*gentes montanæ inter eum* (*Indum*) *et Jomanem Cesi* [7]. Après avoir nommé d'autres peuples à leur suite, l'auteur ajoute : « L'Indus enferme ces peuples qui sont environnés par une couronne de montagnes et par des déserts (*hos includit Indus, montium corona circumdatos et solitudinibus*). »

Les *Casiri* pourraient bien, dans le texte du livre de Pline, être confondus avec les Seres, ou les Chinois [8]; si le mot *Indorum* ajouté à

[1] Liv. I, sl. 319; VI, sl. 175, 318, 319.

[2] Lib. V, 49.

[3] Lib. XV, pag. 1058. Voyez aussi Steph. B. ad vocem Σοῦσα.

[4] Lib. XVII, c. XIV.

[5] Lib. IV, 46, éd. stéréot. Paris, 1817.

[6] Lib. VI, c. XX.

[7] Lib. VI, c. XXVII.

[8] M. Poinsinet de Sivry, traducteur de Pline, après avoir, dans le passage rapporté ci-dessus, substitué *Thyri* pour *Phruri*, croit que cette nation occupait le désert Lop, au nord de la grande muraille, et, qu'en se portant du nord au sud le long de la grande muraille qu'elle ne pouvait franchir, elle se serait enfin fixée et aurait laissé son nom à Teriam, vers le lac Cincuihay.

Il dit des Tochari que ces peuples féroces paraissent avoir suivi la même marche que

leur nom, permettait de les adjoindre à d'autres peuples qu'aux Indiens; ils prennent la place qui, dans le passage cité, semble assignée aux *Cesi*, c'est-à-dire le long ou près des rives supérieures et montagneuses de l'Indus.

M. G. Wahl ne doute pas que la vraie leçon originale dans le premier passage cité ne soit *Caspiri*, au lieu de *Casiri*, parce qu'on ne trouve *Casiri* nulle part ailleurs [1].

Cette raison n'est peut-être pas suffisante pour justifier l'altération d'une leçon. S'il en fallait une, si le même peuple ne pouvait pas être désigné par deux noms, l'altération de *Casiri* en *Cesi* ne serait pas trop violente, et ces *Cesi*, que nous croyons devoir reconnaître pour nos Khaças, seraient, d'un côté, voisins des Tochari, auxquels ils sont joints dans le texte de Pline, et de l'autre, toucheraient aux Kachmiriens, qui, si je ne me trompe, n'ont jamais été considérés comme immédiatement limitrophes des Bactriens. Il nous faut absolument interposer un peuple entre les uns et les autres, et ce sont les *Cesi* ou Khaças.

Ces peuples se trouveraient dans le Kachkar moderne, au nord-ouest du Kachmir, et auraient conservé leur nom jusqu'à nos jours.

C'est bien ce que nous apprend l'empereur Baber dans les mémoires de sa vie. Il dit que le pays montagneux, le long du cours supérieur de l'Indus, est habité par des races d'hommes qui s'appellent *Kaç*, et c'est de ce nom qu'il veut dériver celui de *Kachmir*, comme je l'ai déjà fait remarquer.

Je ne passerai pas sous silence les Kasi (Καστοῦς), et la *Casia regio* (Καστὰν χώραν) de Ptolémée [2]. Cette peuplade et cette contrée, éloignées de la mer, s'étendent vers la Scythie, dernière limite des pays connus par les anciens, et nos géographes les placent près de Yarkand, dans le Turkistan chinois, sur la frontière du nord de la petite Boucharie [3]. J'ai

les Thyres dont on vient de parler, et s'être fixés non loin d'eux à Taïkhan, comme lit van Lochom, ou à Taïkhancoroi, comme lisent d'autres géographes: c'est une ville située à peu de distance de l'entrée de la grande muraille.

[1] *Erdbeschreibung*, t. II, pag. 478.

[2] Lib. VI, cap. xv et xvi.

[3] M. Elphinstone dit (*Account of Kabul*, p. 629) qu'il faut soigneusement distinguer du *Cashgar* (Kachgar), près de Yarkand, dans le Turkistan chinois, le pays de *Kaushkaur* (Kâchkâr), et il en a marqué la différence par celle de son orthographe. Mais Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, pag. 293) n'admet point deux *Kachgars*; il dit que M. Elphinstone a pris pour nom de pays celui de la ville de *Kâchgâr*, dans le nord de la

assigné aux Khaças le midi de ce dernier pays, étendu et montagneux, qui est situé à l'est de Badakchan, dont il est séparé par le Belourtagh, et qui a pour frontières, à l'est le petit Tibet, au nord le Pamère, et au sud la chaîne du Hindu Koh, ou du Caucase.

On sait que dans l'Occident les anciens, tels qu'Orphée, Scylax, Hérodote, Eschyle, donnaient le nom de Kaukase à la haute chaîne de monts qui s'étendent entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Quoique Strabon[1] eût dit qu'à l'occasion des conquêtes d'Alexandre dans l'Orient, les flatteurs de ce roi avaient transporté ce nom aux montagnes qui bornent l'Inde du côté du nord-ouest, on peut croire que, de tout temps, on l'appliquait à la grande rangée de monts qui traverse toute l'Asie occidentale, et semble être une prolongation de celle de l'Himâlaya. Ce nom général n'excluait pas quelques dénominations particulières données à diverses parties de ces hauteurs.

On a cherché l'étymologie du mot de Caucase dans plus d'une langue. Klaproth[2] dit que ce mot est le même que *Koh Kaf* « mont Kaf, » qui, d'après la tradition mythologique des peuples de l'Asie occidentale, entoure le monde, et que son ancienne forme était *Koh Kasp*, c'est-à-dire les monts Kaspiens qui ont donné leur nom à la mer d'Hyrcanie.

Je penche pour une étymologie sanskrite, et ce n'est pas sans une grande apparence de vérité que l'ingénieux Wilford[3] dérive du nom de Khaças celui de Caucase, खशागिरि *Khaçagiri*, « montagnes des Khaças. »

Nous trouvons dans les étymologies d'Isidore[4] que Caucase, en langue orientale, signifie *blanc;* ce serait donc à cause des masses épaisses de neige, un autre धवलगिरि *dhavalagiri*, « Mont blanc. »

Les Scythes, dans la langue desquels *Casis* signifie « blancheur ou « neige, » appelaient ce mont *Croacasis*, ce qui sonne comme *Graucasus*, qui est un autre nom pour *Caucasus*, et qui nous a été conservé par Pline.

Si donc nous admettions les étymologies d'assonances, il serait éga-

petite Boukharie, et l'a distingué à tort du pays du même nom situé dans la partie méridionale de cette contrée.

[1] Lib. XI.

[2] Voyez son *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase*, pag. 2.

[3] *As. Res.* t. VI, pag. 456.

[4] *Divi Isidori Hispalensis episcopi opera*, Matriti, 1778, tom. I; *Etymol.* lib. XIV, p. 367.

lement bon de dériver le nom de *Graucasus*, d'après Isidore, du mot scythe *Croacasis*, ou d'après Wilford, de deux mots sanskrits ग्राव, *grava*, « pierre », et कश् *kâç* « resplendissant, » pour faire ग्रावकाशः, *grâva-kâçaḥ* rocher resplendissant. »

L'évêque espagnol que j'ai nommé, et en qui son temps voyait personnifiée, non sans raison, la science de l'antiquité même, dit que le mont Caucase s'étend de l'Inde jusqu'au mont Taurus, et qu'il change son nom d'après la diversité des peuples et des langues[1].

Mais Wilford croit que le nom de Caucase se conserve dans les montagnes à commencer de l'Inde jusqu'aux côtes de la Méditerranée, et de la mer Noire, parce que cette étendue de pays a été habitée par les Khaças, d'où le nom de peuple *Cossæi*, *Cussæi*, et *Cisii*, s'est maintenu dans les montagnes de la Perse[2].

Pour en revenir au Kachmir, je crois trouver dans le *Râdjatarangiṇî* des indices suffisants que les Khâças ont, en différents temps, appartenu à cet empire. Il me paraît donc très-probable que, dans le passage des *Bassariques* de Denys de Samos, que j'ai cité, p. 307, le Κοσσαιὸς, *Kossæos*, qui est expressément désigné comme d'origine kaspirienne, (γενεὴν καασπειροθεν), était un Khâça.

Ce n'est pas au moins la petite variété de lettres dans les deux noms qui s'oppose à mon hypothèse. Tout bien considéré, il me semble qu'il sera toujours plus simple de prendre le Kossæen de Denys pour un Khaça (né sur les frontières, ou même dans une province de Kachmir), que d'en faire, avec Wahl, un Kossæen persan, qui cependant serait natif de *Kaspiræ*. Au reste, et ceci paraît décisif, dans les neuf vers cités des Bassariques, il ne s'agit nullement des Persans, mais bien positivement des Kaspiriens.

[1] *Divi Isidori Hispalensis episcopi opera.* « Mons Caucasus ab India usque ad Taurum « porrectus, pro gentium ac linguarum varietate quoque versum vadit, diversis nominibus « nuncupatur. Ubi autem ad orientem in excelsiorem consurgit sublimitatem, propter ni- « vium candorem *Caucasus* nuncupatur. Nam orientali lingua Caucasum significat candidum, « id est nivibus densissimis candicantem. Unde et eum Scythæ, qui eidem monti junguntur « *Croacasin* vocaverunt. Casim enim apud eos candor, sive nix, dicitur. »

[2] *As. Res.* t. VI, pag. 456.

LES DARADAS.

En continuant à chercher les peuplades qui, voisines des Kachmiriens, pouvaient être confondues avec eux, tant géographiquement que politiquement, nous trouvons les Daradas.

Nous venons de voir ce nom dans le passage extrait des Lois de Manu, parmi ceux des peuples qui sont descendus du second au dernier rang des classes indiennes, par la décision de Vaçichta.

Dans le *Brâhmananda purana* et dans le *Varasanhita*, le pays de Darad est nommé parmi les pays qui sont situés au nord et au nord-ouest de l'empire de Bharatta, et il est placé après Abhisara [1]; cette contrée forme, comme je l'ai déjà fait remarquer, la partie méridionale du Kachmir, et se trouve jointe à Darba, non-seulement dans le *Râdjataranginî* [2], mais aussi dans un passage que j'ai cité du *Mahâbharat* [3], où, dans le même vers, les Daradas sont nommés. Nous pouvons donc inférer que ces derniers occupaient un pays voisin au sud ou au sud-ouest de Kachmir.

Dans le *Harivansa*, les Daradas paraissent comme alliés de Djarasandha contre Krichna au siége de Mathura [4] et à l'attaque de Gomanta [5]. Ils sont réunis sous les mêmes drapeaux du roi Kâla-yavana, déjà nommé [6], avec les Pahlavas, les Sacas, les Toucharas, les Tanganas [7], les Khaças, et autres barbares, habitants des montagnes glacées.

Le *Râdjataranginî*, quoiqu'il ne détermine pas la situation du pays des Daradas, ne nous laisse pas cependant douter qu'il ne soit sur les frontières du Kachmir : car nous y lisons que le roi Surendra a bâti la ville de Sâuraka dans le voisinage du pays de Darad [8]. C'est de là que des hostilités ou des insurrections fréquentes eurent lieu contre Kachmir. « Le roi Lalitâditya, dit notre texte, ne souffrit pas la fureur continuelle « des Daradas [9]. » De plus [10], le roi Sankaravarma, après avoir porté ses

[1] *As. Res.* t. VIII, pag. 336, 340.
[2] Liv. I, sl. 198; IV, sl. 711; V, sl. 141, 208.
[3] Voyez nos notes, liv. I, sl. 180.
[4] Lect. 90, t. I, pag. 385, trad. de M. Langlois.
[5] Lect. 98, t. I, pag. 421.
[6] Lect. 113.
[7] On dit que le pays des Tanganas est arrosé par le Tchakchous ou Oxus.
[8] Liv. I, sl. 93.
[9] Livre IV, sl. 169.
[10] Liv. V, sl. 216.

armes dans les régions du nord, revenant de ses conquêtes faites le long des rivages du Sindhu (de l'Indus), trouva la mort dans un endroit appelé Urasa, que M. Lassen, avec une heureuse sagacité, a reconnu être le Varna de Ptolémée entre l'Indus et l'Hydaspes, et c'est bien la même contrée qui est assignée aux Daradas dans les écrits des Grecs et des Romains que je vais brièvement citer.

Ce sont probablement les habitants de ce pays qu'Hérodote a désignés par le nom de Δαδίκαι, *Dadicæ*, et nommés avec les *Gandarioi* dont j'ai traité, et avec d'autres peuples de la septième satrapie de la Perse.

Nous trouvons dans Strabon les Δάρδαι, *Dardæi*, comme peuple indien, et les Δέρδαι, *Derdæ*, comme une grande peuplade d'Indiens qui demeurent vers l'Orient, et chez lesquels, d'après le récit de Mégasthène (qui l'a probablement tiré d'Hérodote), les fourmis apportent de l'or des cavernes [1].

C'est à cause d'un pareil rapport que Pline appelle les *Dardæ fertilissimi auri* [2], et qu'Arrien fait le même récit de ce peuple.

Denys le Périégète place les *Dardanes* sur les rivages de l'Indus [3].

Ptolémée indique la demeure des Δέραδραι, *Deradræ*, au-dessous des sources du même fleuve.

Nonnus, dans ses Dyonisiaques, cite les *Dardæ* parmi les peuples indiens que Dériades conduisit contre Bacchus [4].

Tous ces écrits sanskrits, grecs et latins, s'accordent à placer, par rapport à l'Inde, la demeure de cette nation, qu'ils nomment presque de la même manière, à peu près dans la même situation, que cependant ils ne précisent pas par rapport au Kachmir; ils nous laissent seulement inférer que ce peuple demeurait sur les frontières de ce pays, qu'il peut

[1] Lib. XV.

[2] Lib. XI, sect. 36.

[3]
> ..... ποταμοῦ μὲν ἀπειρεσίου πέλας Ἰνδοῦ
> Δαρδάνεες.....
>
> (Vers 1138, 1139.)

« Près de l'Indus, fleuve immense, les Dardanes. »

[4]
> Τοῖς δ'ἐπὶ δαρσήεντες ἐπεστρατόωντο μαχηταὶ
> Δάρδαι δέ Πρασίων στρατιαὶ, καὶ φῦλα Σαλάγγων
> Χρυσοφόρων οἷς πλοῦτος ὁμέστιος.....

« Outre ceux-ci étaient engagés dans l'expédition, audacieux, les *Dardæ* et les guerriers « des *Prasii*, ainsi que les tribus de *Salanges*, qui portent de l'or et avec lesquels habite « la richesse. »

avoir avoisiné en un cercle plus ou moins étendu vers le nord, le nord ouest et le sud.

J'ajouterai quelques renseignements et quelques opinions des écrivains modernes sur la situation de ce peuple.

L'auteur du *Dabistan* rapporte [1] qu'il se trouve dans les montagnes du Kachmir un peuple qui se nomme *Dardes*.

Nous avons la description d'un voyage fait par Mir Isset Ullah de Kachmir à Leh, ville du petit Tibet, située sur l'Indus, presque au nord du Kachmir [2]. Ce voyageur rencontra, à trois ou quatre journées au nord de Dericas, qui est le dernier endroit du Kachmir, un peuple de montagnards du nom de Dardi, peuple indépendant, parlant la langue pouchtou et daradi. On n'hésitera pas à reconnaître en eux les descendants des anciens Daradas.

G. Wahl croit que les Dardes ne sont que les habitants de Belour et des autres contrées, soit de montagnes, soit de plaines, dans la partie du grand désert qui était considérée par les Indiens comme un pays fertile en or [3].

M. Wilson prend les *Dadikai*, *Daradas* et *Daradakas*, pour des habitants de la région montagneuse qui est située à l'ouest du Kachmir, ou du pays des Dards de nos jours; mais ce nom, de Daradas, qui ne désigne que des montagnards, pense-t-il, pourrait s'appliquer à toutes les tribus qui habitent cette partie de la grande chaîne de montagnes de l'Inde, et les *Dadikai* d'Hérodote, proches voisins des *Gandarioi*, étaient probablement les montagnards de Ghizni ou Gâur [4].

M. Carl Ritter place le pays des Dardis dans le petit Tibet ou dans le Balti. Il cite des passages du *Râdjataranginî* (d'après l'extrait de M. Wilson de cet ouvrage), pour montrer des Dardes au nord et au sud du Kachmir, et après avoir dirigé notre attention sur le sol qui, le long du Setledje supérieur et de l'Indus, sur une grande étendue, est rouge et riche en grains, et même en pierres de mine d'or, il en explique ce qu'il croit être le véritable sens du fameux récit selon lequel des fourmis transpor-

[1] Chapitre XII, intitulé : *Des diverses coutumes des Hindus*. L'auteur ajoute, que chez les Dardes, tous les frères d'une famille ont en commun une seule femme; que ce peuple vend et met en gage ses femmes, et qu'il n'épargne pas les animaux.

[2] Elphinstone, *Account of Kabul*, t. I, pag. 112.

[3] *Erdbeschreibung*, II Band, 490.

[4] *As. Res.* t. XV, pag. 103, 104.

saient de l'or. D'après M. Carl Ritter, *myrmekæ* est le nom mal interprété des animaux dans les peaux desquels se recueillait, se transportait et se lavait le sable mêlé d'or. Les Dardis des montagnes sont, d'après ce savant, les plus anciens chercheurs d'or du pays élevé, tandis que leurs voisins peuvent, en des temps très-reculés, avoir occupé les contrées basses de l'Indus, le Sind et le Pekheli, où se pratiquait encore, dans le temps d'Akbar, l'art de laver de l'or dans des peaux de chèvre qu'on plaçait dans les rivières qui transportaient ce précieux métal [1].

Tous les renseignements que je viens de donner sur les Gandharas, les Khaças et les Daradas, peuvent être résumés à l'égard du Kachmir comme il suit : 1° ces trois peuples, qui sans doute étaient subdivisés en tribus de différents noms, demeuraient dans le voisinage du Kachmir; 2° les Gandhâras se trouvaient sur une grande étendue au sud et au sud-ouest, occupant des plaines et des montagnes à partir du Setledge jusqu'au delà de l'Indus, et pouvaient, en remontant les rives supérieures de ce fleuve, se joindre aux Khaças; 3° dans cette direction, ces deux derniers peuples pouvaient se rencontrer avec les Daradas, qui semblent avoir, sur plusieurs points diversement situés, avoisiné les frontières du Kachmir.

Le *Râdjatarangînî* ne précise ni les départements ni les frontières du Kachmir. Il nomme Abhisara, que nous reconnaissons comme une province méridionale du royaume; nous lisons les noms des principautés de Madava et de Çahi sans apprendre où elles commencent et où elles finissent. C'est Abulfazil [2] qui nous a conservé l'ancienne division du Kachmir en deux grandes parties, dont l'orientale s'appelait *Meradj*, et l'occidentale *Kamradj*.

En outre, de tout temps, les états de l'Asie se composaient d'un nombre de tribus qui, plus ou moins indépendantes, se régissaient elles-mêmes, et soutenaient ou combattaient un souverain qui souvent n'était que nominal. C'est ainsi que les Damodâras, dont je ne saurais préciser la demeure, jouaient un grand rôle sous le règne de la dynastie kachmirienne de Varma.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur l'ancienne étendue du royaume de Kachmir, qui agissait alors avec la force réunie de plusieurs nations. Arrêtons-nous à l'époque à laquelle nous conduisent les six premiers livres

[1] *Erdkunde Asien*, Band II, Seite 660.

[2] *Ayîn Akbarî*, trad. de Gladwin, t. II, pag. 150.

du *Râdjataranginî*, c'est-à-dire au commencement du XIe siècle de notre ère : c'est bien la dernière limite de l'indépendance du Kachmir. Nous le voyons déjà dans son déclin ; il va être envahi par des conquérants cruels et intolérants ; les armées et les richesses innombrables de Meghavâhana, de Lalitâditya, de Djayapida et d'autres rois, ne paraîtront qu'un conte fabuleux.

Les époques de l'histoire du Kachmir postérieures au Xe siècle de notre ère doivent être le sujet d'un nouveau travail ; je dirai seulement par anticipation à l'égard de l'étendue de ce royaume : que lorsque dans le XVIe siècle, sous la domination de l'empereur Akbar, il ne portera plus que le nom d'un *subah*, c'est-à-dire d'une province de l'empire moghol ; ce subah, outre le Kachmir proprement dit, comprendra [1] *Pekhely*, *Bhember*, *Sewad*, *Bidjore*, *Kandahar* et *Zabulistan*. L'armée de ce subah sera encore de 92,000 fantassins et de 4,892 cavaliers ; mais après avoir passé des mains des Moghols dans celles des Afghans, et en dernier lieu dans celles des Sikhes [2], sa force armée ne sera plus que de 3000 hommes. La rapacité des Afghans dans le XVIIIe siècle extorquera encore de ce pays un revenu de 5 millions de francs par an, et on verra le jour [3] où Randjit-singh, le roi des Sikhes, ne saura plus arracher une seule roupie à l'extrême misère du peuple.

Si, dans le cours du temps et par suite de diverses vicissitudes, l'ancien état de Kachmir a si considérablement changé, la nature physique du pays est restée la même jusqu'à nos jours, et les renseignements succints que je puis en donner, d'après le récit des voyageurs modernes, suffiront, j'espère, à donner une idée juste du théâtre sur lequel, pendant trente-quatre siècles et demi, furent joués les divers drames que Kalhana nous a reproduits dans les six premiers livres de son *Râdjataranginî*.

[1] *Ayin Akvarî*, t. II, pag. 134. Ce subah, dit Abulfazil, avait jadis pour capitale la ville de Ghisna, mais maintenant il a Kaboul. Sa longueur, depuis Kemberdir jusqu'à Kichengang, est de 120 coses (80 lieues), et sa largeur de 10 à 25 coses (de 6 $\frac{2}{5}$ à 16 $\frac{2}{5}$ lieues).

[2] *Voyage de Forster*, t. I, pag. 317, trad. française.

[3] Le baron de Hugel, article cité.

IV.

APERÇU DU KACHMIR MODERNE.

Quelles sont les limites géographiques et politiques du Kachmir proprement dit?

Ce sont, vers le nord et le nord-est, les montagnes de l'Himalâya sur les confins du petit Tibet; vers l'est et le sud-est, un rameau des mêmes montagnes, lequel, au-dessus des sources du Djalam, se recourbe vers le sud-ouest, et, dans un grand arc, dessine les limites des pays de Parestan, de Banhal et de Kichtavar. Ce rameau, ayant pris une direction presque parallèle avec la chaîne principale de l'Himalâya, forme une paroi qui sépare la vallée du Kachmir des pays de Gikher et de Pekhely, situés sur les pentes qui descendent vers le sud. A l'ouest, sur les confins du pays de Muzufferabad, cette rangée de monts se replie vers le nord, et se joint à une autre branche de la grande chaîne de l'Himalâya; on sait qu'ainsi fut jadis renfermé le lac de Kachmir, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un écoulement près de Baramal, et qu'alors, devenu la Vitasta (*vitastatvam gatâ*), il fût tombé dans les régions inférieures du Pantchab.

Notre historien parle du rempart de rochers que porte Kachmir, « étendant ses bras, dit-il, pour la protection de ceux qui s'y réfugient devant « leurs ennemis [1]. » En effet ce pays, comme il résulte de la description que nous venons d'en donner, est d'un accès difficile.

Abulfazil compte bien vingt-six chemins qui conduisent du Kachmir dans l'Hindostan [2]. M. Vigne [3] dit qu'il y a douze passes qui sont appelées grandes routes, » et cinq cents autres par lesquelles un montagnard agile pourrait passer; toutes sont des chemins de montagnes difficiles à traverser et faciles à défendre.

Du côté du Pentchab on entre dans ce pays, qui est élevé de six à sept mille pieds au-dessus de la mer, par quatre principales vallées, savoir: par celle du Tchânab ou Djomou; par celle de Bhembar, qui se réunit à celle du Djalam; par cette dernière ou par celle de Mirpour; enfin au nord par celle de Mozuferabad.

Kalhana fait l'éloge de sa patrie dans plus d'un endroit de son ou-

[1] Tome I, sl. 31.

[2] Tome II, pag. 134.

[3] *Loco citato.*

vrage [1]; l'éloge d'un natif peut paraître partial; mais la beauté du Kachmir est proverbiale dans le monde entier, et nous croyons aller au devant du désir de nos lecteurs en citant des étrangers qui ont attesté les avantages que ce pays possède sur beaucoup d'autres : avantages qui, accordés par la nature, ont dû lui appartenir en tout temps.

En effet, Kachmir a été célébré parmi les contrées les plus favorisées du ciel dans les écrits persans anciens et modernes; nous comptons parmi les premiers les ouvrages en langue zende, tels que le *Ventidad*, le *Zendavesta* et le *Boundehech;* Kachmir est nommé dans le dernier, et sous-entendu dans le *Ventidad* sous le nom de *Hapte-Heando,* qui comprend l'Inde en général.

Nous citerons les vers d'un poëte, Rafie-ad'din, qui, comme il le dit lui-même, a visité ce pays avec Mahomed Pîr à la suite du victorieux Akbar; qu'il soit pour nous le représentant des Asiatiques [2] :

1. « Il m'arriva un jour de voyager en Kachmir. Si tu me prêtes l'o-« reille, je te ferai une description de la nature de ce pays.

2. « J'ai vu Irak et l'Inde, et le Khorasan, et la Perse; mais aucun de « ces pays n'égale Kachmir par la température douce de l'atmosphère.

3. « Pendant toute l'année, l'air, à commencer du Kachmir jusqu'aux

[1] Voyez I, 40, 41.

مرا افتاد کزر نوبتی سوی کشمیر
اگر تو کوش کنی تمهٔ کنم تقریر
عراق وهند وخراسان فارس دیدم
ندیده ام بهوا ولطافت کشمیر
تمام سال از کشمیر تا حدود خطا
هوا فصل بهار است وجای ابر مطیر
کلت وسبزه وصحرا وابهای روان
رواق و طاق ومحل هی خوب بر تصویر
زهر طرف همه کوه است وچشمه سار درخت
میان کوه پر از جوز وسیب واز انجیر
نشاط وعیش دران ملك بیش از هم جا
بعیش و ناز نشیند بر بساط حریر

« frontières de Khata, possède l'agréable douceur du printemps et des « rosées rafraîchissantes.

4. « Là se voient des fleurs, des plaines vertes et fertiles et des eaux « mobiles, des palais, des coupoles, et des édifices publics magnifiques « à la vue.

5. « De tous côtés se présentent aux yeux des montagnes et des sources « abondantes, des bois mêlés aux collines couvertes de noisetiers, de « pommiers et de figuiers.

6. « Les fêtes et les plaisirs règnent dans ce pays plus qu'en tout « autre lieu; pour les réjouissances et les jeux on s'asseoit sur des cous- « sins de soie. »

J'omettrai les autres vers du ghazel, parce qu'ils ne décrivent que la beauté ravissante des femmes, sujet que nous n'avons pas à considérer ici.

Après une telle description du pays, on ne trouvera pas étonnant que Kachmir ait été appelé par les Asiatiques l'image du paradis. Aussi l'empereur Akbar n'épargna-t-il aucune peine pour s'en emparer, et son fils Djehanguir en fut si épris qu'il ne put s'en arracher, et déclara souvent qu'il aimerait mieux perdre tout son empire que Kachmir.

Les premiers Européens qui virent ce pays étaient le jésuite Jérôme Xaver et son confrère le P. de Goes; ils accompagnèrent l'empereur Akbar en 1598 dans son voyage en Kachmir.

Après ceux-ci vint François Bernier, homme doué d'une grande sagacité et d'une vaste expérience. C'est lui qui nous a communiqué les paroles ci-dessus citées de Djehanguir, et qui visita le pays à la suite de son fils l'empereur Aurengzeb. L'idée orientale que Kachmir est l'image du paradis avait fait une telle impression dans l'esprit de ce Français, qu'il chercha non loin les quatre fleuves qui, selon la Bible, sortaient du paradis, et il les trouva dans l'Indus, le Tchenab, le Djumna et le Gange.

Les Européens qui, après Bernier, visitèrent ce pays sont ceux qui suivent: en 1714, ce fut le père Desideri; en 1783, George Forster [1]; en 1812, William Moorcroft [2]; en 1831, Victor Jacquemont [3]; en 1836,

[1] *Voyage de Forster,* ouvrage cité.

[2] M. Wilson publie dans ce moment les voyages de Moorcroft et Trebeck, etc. d'après leurs manuscrits. Je regrette de n'avoir pas pu en profiter.

[3] Les lettres de Victor Jacquemont, écrites à sa famille et à ses amis, sont encore fraîches dans la mémoire du public; lettres pleines d'esprit dont l'attrait a fait voyager ses nombreux lecteurs avec lui dans toute l'Inde. Une mort prématurée vint, à regret uni-

le baron de Hugel [1]; en 1837, MM. Vigne et le docteur Falconer [2]. Les renseignements qui sont contenus dans les écrits de ces auteurs suffisent pour nous donner une idée de la nature du pays qui nous occupe. En voici les principaux traits.

Le climat du Kachmir ressemble à celui de la Lombardie. Une chaleur excessive y est rare, et ne se fait sentir que lorsque les pluies périodiques en été ont manqué, et lorsque les rivières si nombreuses sont entièrement sèches.

Le sol y est richement arrosé. Les montagnes qui servent, pour ainsi dire, de magnifique cadre au riant tableau du Kachmir, sont arrosées de cascades retentissantes, et sillonnées de rivières innombrables qui, dans leur course, forment des lacs plus ou moins considérables, et des canaux que les habitants savent à leur gré conduire à travers leurs champs.

C'est pourquoi la principale production des plaines est le riz, « dono « almo del ciel, candido riso [3]; » le riz, la principale nourriture des Hindus, pour qui avoir du riz est synonyme de vivre. Kalhana le dit avec un sentiment profond dans le sloka 19 du livre II [4]: « Les récoltes du riz « périrent avec l'espoir de la vie du peuple. »

Outre le riz, d'autres espèces de blé y croissent en abondance, telles que le froment, le blé sarrazin ou noir, l'orge, le millet, le maïs, et diverses sortes de légumes, tels que fèves, petits pois, etc. etc.

Les jardins, bien cultivés, contiennent tous les trésors de Pomone.

versel, fermer le bel avenir de ce jeune naturaliste sur son retour dans sa patrie. Les papiers qu'il laissa se publient maintenant aux frais du gouvernement. Les livraisons qui en ont paru laissent déjà apprécier cette collection, riche en diverses matières intéressantes, mais dans laquelle nous aurons toujours à désirer ce que l'auteur seul aurait pu y mettre avec tous les avantages qui, pour la rédaction de son ouvrage, l'attendaient à Paris, et dont sa vive intelligence, toujours croissante, aurait sans doute profité. La partie de ses voyages qui traite du Kachmir n'était pas publiée lorsque cette esquisse s'imprimait, et dans la correspondance amicale que j'entretenais avec ce voyageur aussi aimable que spirituel, depuis qu'à Calcutta je m'étais lié avec lui, il me réservait tous les renseignements désirables sur ce pays pour notre rendez-vous à Paris, qui ne devait pas se réaliser.

[1] *Loco citato.*

[2] *Loco citato.* Le docteur Falconer (*As. Journ. or monthly Register*, january 1839, pag. 95) dit que ce pays réalise tous les éloges qu'il a jamais reçus quant à la température et à la beauté du paysage.

[3] Spolverini. *La coltivazione del riso, al cattolico re Filippo V.*

[4] J'ai dans nos notes relevé un trait sublime dans la première moitié de ce sloka.

On y cueille en abondance des abricots, des pêches, des cerises, des coings, et plus de fruits que le jardin d'Alcinoüs n'en pouvait offrir.

Des milliers d'acres de terre sur les collines basses, dans l'intérieur du grand cercle de montagnes, sont couverts de forêts de pommiers et de poiriers, et de vignes qui n'ont point de propriétaire.

Le vin du pays ressemble en général à celui de Madère. Parmi les raisins se trouve une espèce particulière et excellente appelée *sangit.*

Comme dans les champs d'Italie, on y voit des vignes entrelacées dans les mûriers, qui sont cultivés à cause de leurs feuilles pour nourrir les vers à soie; on y voit aussi des peupliers et des platanes, d'une hauteur colossale, orner le paysage cultivé.

Les forêts consistent en cèdres, en différentes espèces de sapins, de pins, de saules et de bouleaux, qui ne diffèrent pas de celles de l'Europe.

En général, on n'aurait à désirer dans le Kachmir aucun fruit, aucun produit utile, aucun ornement végétal de nos climats, et l'on y jouirait de plus d'un produit précieux que nos pays ne peuvent pas nous accorder.

En outre l'humidité abondante revêt d'une verdure perpétuelle de vastes pâturages, qui, riches en herbes savoureuses, nourrissent de nombreux troupeaux de toute espèce. Les Kachmiriens, comme Hindus, faisaient toujours une grande consommation de lait et de beurre, et n'étaient jamais tenus de s'abstenir de plus d'une sorte de viande, dans l'usage de laquelle ils sont beaucoup moins gênés depuis que la plupart d'entre eux ont embrassé la religion de Mahomet.

Les eaux mêmes sont couvertes de plantes. Le nénuphar, le lotus poétique et mythique, fleurissent à la surface des eaux dormantes; le butome et le trèfle d'eau s'élèvent au-dessus d'elles, associés aux mêmes espèces de joncs et de roseaux qui s'y trouvent.

Les plantes aquatiques ne sont pas seulement de vains ornements, mais servent aussi de nourriture. Elles donnent une noix épineuse, appelée *singhara*, dont l'amande est l'aliment principal des basses classes du peuple. Celles-ci profitent aussi de différentes espèces du *nymphæa lotus*, ou du grand lis aquatique de Moorcroft, dont la tige, arrivée à sa maturité après la chute automnale des feuilles, se cuit et donne, pendant cinq mois de l'année, une nourriture salutaire et agréable. De plus on coupe, à trois pieds de profondeur sous la surface de l'eau, des buissons épais de plantes, de roseaux et de joncs, qui s'élèvent du fond de tant d'eaux stagnantes ou coulant doucement; on les lie et on les épaissit

par toute sorte de moyens artificiels; on les couvre d'une couche de terre et de vase tirée du fond du lac, pour y semer des melons et des concombres; et c'est ainsi que ces plateaux sont abandonnés à l'eau, et bientôt couverts d'une riche végétation, flottent semblables à des îles vertes.

Je ne parlerai pas des diverses espèces de plantes qui, pour ainsi dire, recréées par l'industrie et livrées au commerce, servent aux arts, aux métiers et au luxe du monde entier; mais je dois nommer ici le safran, cette plante dont s'enorgueillissent les champs de Kachmir plus que toute autre contrée de la terre, et qui est l'ornement ainsi que la richesse de ce pays.

Parmi les dons d'une Flore inépuisable que je ne dois pas énumérer, je ne passerai pas sous silence la rose à cent feuilles, la blanche et la rouge, qui n'est nulle part plus rose qu'en Kachmir [1]. C'est avec elle que se prépare l'essence odorante appelée *athergoul*, plus précieuse que l'or même. Quand les boutons de cette reine des fleurs s'épanouissent, les Kachmiriens célèbrent leur fête des roses avec toute la magnificence de leurs richesses, et avec toute la gaieté de leur caractère léger et jovial pour lequel ils sont loués et blâmés par les étrangers.

Nous nous sommes ici presque exclusivement occupé du règne végétal du Kachmir; mais le règne minéral, dans un pays de montagnes, ne peut qu'abonder en une variété de productions de toute sorte. L'or, l'argent et d'autres métaux recherchés, ainsi que des pierres précieuses, s'y trouvent; notre historien y fait allusion. Que ne dit-il pas de la chimie [2], à laquelle il attribue la grande richesse et la splendeur du règne de Lalitâditya? Il fait mention des mines de cuivre qui, principalement, ont grossi le trésor de Djayapida [3]. Nous savons, en outre, que le fer de Kachmir est excellent.

Outre les productions variées que je n'ai pu que nommer sans les décrire, et beaucoup d'autres que j'ai laissées de côté, ce pays est plein de phénomènes naturels qui, pour la plupart bienfaisants, saisissent l'imagination comme provenant d'une cause inconnue et mystérieuse. Telles sont ces fontaines chaudes et merveilleuses dont j'ai traité dans mes

[1] On ne trouve aucune allusion à la rose dans le *Râdjatarangini*, ni, je crois, dans les anciens écrits sanscrits (voyez ma note sur le sloka 284 du livre III). Je ne saurais dire si cette fleur est native du Kachmir, ou si elle y a été importée, et dans quel temps.

[2] IV, sl. 247, 365.

[3] IV, sl. 676.

notes [1], et tels sont tant de lacs qui, dans des situations retirées, semblent entourés d'une horreur religieuse, recevant de la piété des vivants les os, derniers restes de ceux qui ne comptent plus que parmi les habitants de l'autre monde. Ajoutez-y ce sol imprégné d'asphalte faisant, à la moindre secousse, jaillir des flammes et tant de causes de combustion, qui agissent souvent en vastes incendies sur les hautes montagnes et à travers d'épaisses forêts. Il n'appartient qu'à la grandeur de la nature, a dit un grand poëte, de se parer même pour détruire [2]. Tous ces spectacles sublimes et terribles nourrissent de superstition l'imagination vive et susceptible des habitants.

Les limites de mon esquisse m'empêcheraient, si même j'en avais les moyens, de développer toute l'histoire naturelle du Kachmir, et de décrire la variété d'animaux de toute espèce, tant sauvages que domestiques, qui remplissent les plaines et les montagnes de ce beau pays.

Toutes ces faveurs du ciel et de la terre sont répandues au milieu du plus magnifique paysage dont l'ensemble ne peut se rendre par aucune description, et sont goûtées sans qu'aucun serpent, aucun scorpion et aucun reptile venimeux, ni aucune bête carnassière, en trouble la jouissance. On se trouve au milieu de montagnes majestueuses, sur les sommets desquelles l'hiver maintient son siége immobile, tandis qu'à leurs pieds fleurit le printemps le plus riant; l'été le plus agréable n'a pas plus de chaleur qu'il n'en faut pour mûrir les fruits divers que l'automne le plus prodigue doit distribuer. Telle est l'heureuse température de l'air et la beauté des champs, pendant toute l'année, qu'on dirait que toutes les saisons sont toujours réunies pour combler les heureux habitants de leurs dons les plus précieux. J'emprunterai les paroles de Bernier : « Ce sont des montagnes innocentes et dégouttantes de lait et de « miel, comme l'étaient celles de la terre de promission [3]. »

Si la nature a fourni d'une main libérale à l'homme, dans la vallée de Kachmir, tout ce qu'il fallait pour s'y créer une demeure agréable, il appartenait à son industrie d'en profiter au moyen des arts appelés pour exécuter les demandes de ses besoins et de ses désirs. Je me réserve de donner plus loin un précis de l'état des arts et de toute la civilisation des Kachmiriens, pendant la période que comprend le *Râdjatarangini*.

[1] Liv. I, sl. 125, 130.

[2] Schiller.

[3] Tom. II, pag. 270.

On me permettra d'ésquisser ici la capitale du pays et ses environs. Quoique depuis sa fondation elle doive avoir éprouvé bien des changements, cependant, comme la localité du pays n'a pas varié, les principaux traits, tels qu'ils sont donnés dans la description de cette ville par des voyageurs de nos jours, doivent lui avoir appartenu dans tous les temps.

J'ai déjà fait remarquer que la ville de Çrinagar, bâtie par le roi Açoka, ne l'a pas été sur le terrain où se trouve la capitale moderne de ce nom. La fondation de celle-ci est généralement attribuée à Pravarasêna, qui vécut dans le IIe siècle de notre ère.

Çrinagar [1], aujourd'hui appelée communément Kachmir (latit. sept. 34°, 20′; long. orient. 71° 22′ 45″), occupe en longueur à peu près une lieue sur chaque rive du Djalam [2], et presque autant dans sa plus grande largeur. Les maisons, dont plusieurs ont deux et trois étages, sont légèrement construites en briques et en mortier avec un grand mélange de bois. La crainte des tremblements de terre a conseillé cette construction légère. Sur un toit de bois se pose une couche de terre fine, qui abrite l'édifice de la grande quantité de neige qui tombe pendant l'hiver. Cet abri donne pendant la saison froide une chaleur égale, et une fraîcheur agréable dans l'été, pendant lequel les toits des maisons, couverts de fleurs diverses, offrent de loin à la vue de vastes espaces fleuris dans toute la variété des couleurs. Les rues sont étroites, et l'œil d'un Européen n'y est attiré par aucun édifice remarquable. Il y a dans la ville près de trente temples, pour la plupart en ruines, qui consistent en grandes pierres. Le nombre des habitants est évalué à 180,000 [3].

Cette capitale doit sa plus grande beauté à la nature. Sur la rive gauche du Djalam s'élève, à la hauteur de 350 pieds, une montagne appelée *Haritparvati*, « montagne verte, » sur laquelle est construit un fort. Sur la rive droite est un autre mont que les Mahométans appellent *takht-i Sulîmân*, « le trône de Salomon. » C'est un de ces monts que Kalhana appelle une montagne de plaisance, d'où, « comme de la route du

[1] Cette ville est éloignée de Lahore de 587 milles anglais, ou 172 $\frac{1}{3}$ lieues.
de Bombay de 1277..... 425 $\frac{3}{3}$
de Calcutta de 1564..... 521 $\frac{1}{3}$
de Madras de 1882..... 627 $\frac{1}{3}$
(*Hamilton's East-India Gazeteer.*)

[2] Abulfazil dit 4 farsangues, ou 4 lieues à peu près.

[3] M. Vigne, *loco citato*, pag. 770.

« ciel, s'aperçoit la beauté de tous les lieux[1]. » C'est de là que l'œil suit au loin le cours rapide de la rivière, dont la largeur est d'environ 200 pieds, et qui est toujours couverte et animée par une infinité de bateaux longs et étroits, mus par des pagaies. Six ponts, construits, tant avec des pierres qu'avec des troncs de cèdre, facilitent la communication entre les deux rives. On voit au nord-est le lac voisin appelé Dall[2], qui, dans une circonférence ovale de 5 à 6 milles (environ 2 lieues) s'étend jusqu'au Djalam, auquel il se joint par un canal étroit, non loin de la ville. Les îles sans nombre, qui s'élevent du sein du lac, ne contribuent pas peu à la beauté du paysage, varié de tous les accidents pittoresques des plaines et des montagnes.

Le lac nommé est le plus grand, mais n'est pas le seul amas d'eaux dans les environs de la ville. Celle-ci paraît située au milieu de lacs nombreux, qui communiquent entre eux et avec le Djalam; c'est un labyrinthe d'eaux qui doivent être contenues par des digues pour ne pas inonder le pays : ce qui arrive souvent quand elles sont négligées.

La perspective du lac de Dall se termine au nord, à une distance de 4 lieues, par une rangée de montagnes isolées du pied desquelles descend en glacis doux jusqu'au bord de l'eau une plaine spacieuse, dont la verdure continuelle est entretenue par des ruisseaux innombrables[3].

[1] Liv. III, sl. 361.

[2] Voyages de F. Forster, t. I, p. 286. M. Vigne, *loco citato*, pag. 768, dit que la plus grande largeur de ce lac n'excède pas 2 milles et demi.

[3] Au milieu de cette plaine est le jardin appelé *Chalimar*, trop célèbre pour être ici passé sous silence.

Les opinions sont diverses sur la dérivation du nom *Chalimar*, et je n'en citerais aucune si je ne croyais pas devoir saisir cette occasion pour présenter un très-bon renseignement puisé dans une lettre que le Babu Radhakantdev a écrite le 10 novembre 1829, sur ce sujet, au lord William Bentinck, gouverneur général des Indes-Orientales.

Selon ce savant Hindu, ce jardin doit son origine à un roi de Kachmir nommé Venadat, qui, n'étant pas dans notre liste des rois qui ont régné dans ce pays jusqu'au XIe siècle, doit avoir existé plus tard; mais l'empereur Djehanguir a tant embelli ce jardin qu'il en est considéré comme le créateur.

Quelques-uns dérivent le nom du jardin du mot sanskrit शालामार *çálámára*, (de : cure du dieu de l'amour). En effet, le Kachmir a plus d'un endroit sacré, et entre autres, dans la montagne appelée *Mahadeva-parvata*, une caverne consacrée au dieu de l'amour; c'est pourquoi on appelle *çálâmára* un terrain de 2 $\frac{1}{2}$ ou 3 $\frac{1}{2}$ lieues de longueur, et presqu'une lieue de largeur, ayant la montagne nommée Mahadeva-parvata à l'est, et le lac Dall à l'ouest. Nous nous rappelons aussi un vihâra nommé *Anangabhavanam*, que la

Faute de renseignements topographiques, je ne saurais parler d'une autre ville de Kachmir. Sans avoir la magnificence de la capitale, les autres endroits plus ou moins grands ne peuvent, en général, répondre qu'à la modicité des besoins et des ressources d'un peuple montagnard. Les villages dans le Kachmir, dit M. Vigne[1], « sont de véritables images « de tout ce que le rustique peut offrir d'agréable; » ce qui nous rappelle les villages abondants en toute richesse, bâtis par Suyya, et appelés « bracelets » par le peuple[2].

Je parlerai plus loin des ruines, restes de l'ancienne splendeur du pays; ces ruines couvrent la terre en plusieurs endroits. On dit même que l'espace rempli aujourd'hui par le lac d'Oulour fut jadis occupé par une ville dont les ruines s'aperçoivent encore dans l'eau et avaient, par leur accumulation, formé une île. Un ancien édifice hindu s'élève encore là au milieu d'autres décombres. Ce sont bien ces témoins des âges passés que l'historien doit interroger sur l'ancien état des arts et de la civilisation du Kachmir.

Au milieu de ces montagnes sont des vallées dont les habitants ont à peine une communication avec ceux de la plaine, et qui, à cause de leur demeure inaccessible et de leur pauvreté, n'ont jamais été conquis par

belle Anangâlekhâ a bâti à ce même dieu qui semble avoir été la divinité tutélaire de sa vie (*Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 3).

D'autres dérivent *chalamar* de शाल *çâla*, poisson à tête dorée, *sparus spilotus*, et de मार *mâra*, tuer, parce que, comme le rapporte Abulfazil, ce poisson se prend et se tue avec d'autres dans des paniers d'osier près de ce jardin.

D'autres encore donnent à ce nom une signification tirée de la langue bengali et hindi, de *çâla*, beau-frère du côté de la femme (du sanskrit श्याल et श्यालक, *çyâla* et *çyâlaka*), et de *mâra*, tuer; parce que l'empereur Djehanguîr fit tuer dans ce jardin un frère de la belle Nurdjehan (Lumière du Monde), son épouse, pour venger le meurtre que celui-là avait commis sur le fils d'un marchand.

Ce nom ne s'écrit pas de la même manière en caractères arabes. Dans le livre imprimé qui a pour titre *Iraich-i-mahfil*, Epitome de l'histoire de l'Hindostan, en langue ourdou, on trouve, pag. 171, شالامار *châlâmâr*, et il est dit que l'empereur Chah-Djehan fit planter à Lahore un jardin de ce nom en imitation de celui du Kachmir. Dans l'*Aïn Akbari* et dans le *Vegaya Nadiry*, actions de Nadir-chah, se lit شالامار *châlahmâr;* dans le *Djehanguir namah*, histoire de Djehanguîr, شالامال *châlâmâl;* enfin dans le *Chah-Djehan namah*, histoire de Chah-Djehan, se voit شالمار *châlmâr*. Radhakantdev propose شعلمار *châlahmâr*, ce qui signifierait «le jardin de la magnificence royale.»

[1] *Loc. cit.* pag. 711.

[2] *Râdjatarangini*, V, sl. 106.

aucun des envahisseurs de ce beau pays ; la religion même de ces tribus n'est pas connue.

Les natifs du Kachmir passent pour un peuple robuste et bien fait. Leur teint est brun, mais pas plus foncé que celui d'un grand nombre d'Européens du midi. Ils ne ressemblent en rien à leurs voisins les Tartares, qui sont une race d'hommes connus pour leur laideur. Au contraire, les femmes kachmiriennes sont célèbres pour leur beauté, et recherchées pour épouses par les hommes de rang parmi les Moghols de l'Inde.

Rafiaddin, dans la suite de l'ode dont je n'ai cité que le commencement, accumule, dans son éloge des Kachmiriennes, toutes les images et comparaisons dont les poëtes orientaux ont coutume de se servir pour faire ressortir la beauté des femmes, et lui-même semble avoir été pris dans les lacets des boucles de cheveux parfumés de musc, et avoir servi au triomphe de ces belles qui ravissent tous les cœurs.

Je termine ici mon esquisse géographique et ethnographique du Kachmir. J'ai déterminé la situation et la configuration de ce pays ; j'ai traité de l'étymologie de son nom, de son ancienne renommée, et de ses anciennes relations avec d'autres nations ; j'ai donné quelques notices sur les premiers habitants et sur trois anciens peuples voisins du Kachmir. A cette description de l'ancien, j'ai ajouté un aperçu du moderne Kachmir. La matière de mon esquisse ayant été traitée par tant de savants célèbres, je n'avais qu'à rapporter, pour la plupart, les résultats de leurs recherches. J'ai cité les auteurs auxquels j'ai emprunté peut-être tout ce qui a quelque valeur dans mon ouvrage ; j'ai surtout profité des travaux récents de MM. Wilson et Lassen sur le Kachmir et le Pendjab, ainsi que du grand ouvrage de M. Carl Ritter, ouvrage qui peut justement être nommé « la géographie des géographies », comme le Méru est nommé « le mont des monts, » riche en matières précieuses et abondant en sources fertilisantes.

EXAMEN CRITIQUE

DES SIX PREMIERS LIVRES

DU RADJATARANGINI.

EXAMEN CRITIQUE

DES SIX PREMIERS LIVRES

DU RADJATARANGINI.

INTRODUCTION.

Réflexions générales sur les écrivains indiens, compilateurs de leurs anciennes traditions. — Idée que les Indiens ont de l'histoire. — Importance qu'ils attachent aux Kavis ou poëtes. — Kalhana, et matériaux qui ont servi à la composition du Râdjatarangini. — Justification de Kalhana, par rapport au fabuleux que contient son ouvrage. — Énumération de six articles dans lesquels cet essai est divisé.

Avant de me livrer à un examen critique des six premiers livres du Râdjatarangini, composé par Kalhana, je crois devoir le faire précéder de quelques réflexions générales sur les écrivains indiens, en tant que compilateurs des anciennes traditions de l'Inde.

On s'est, il me semble, beaucoup trop accoutumé à les considérer comme des faiseurs de mensonges systématiques, et comme des faussaires de leurs propres documents, qui avaient eu le but de rehausser l'antiquité de leur origine et de leur religion, comparées à celles de toutes les autres nations. Cette inculpation sévère, qui, je crois, est restée jusqu'à présent dépourvue de preuves, a été trop souvent répétée pour que la défiance ne s'attache pas généralement à toutes les chroniques des auteurs asiatiques; défiance d'autant plus facilement conçue, et d'autant plus opiniâtrément entretenue, que leurs récits contiennent des idées contraires à celles que nous avons adoptées sur plus d'un sujet. Aussi longtemps qu'un tel sentiment, qui est devenu un véritable préjugé, restera fixé dans nos esprits, nous ne serons pas en état de

juger avec impartialité les données historiques que l'on trouve dans les écrits des auteurs orientaux.

Pour ma part, appelé à rendre compte ici de l'ouvrage de Kalhana, je ne puis m'abstenir d'exprimer, par rapport aux Hindus, ma propre persuasion, et je crois pouvoir le faire avec d'autant moins de crainte, qu'elle ne s'est formée dans mon esprit qu'après une longue étude de tout ce qui concerne l'Inde; elle est surtout le résultat des observations personnelles qu'un séjour de vingt-six ans dans ce pays m'a permis de faire sur le caractère du peuple qui l'habite.

Je n'hésite donc pas à déclarer avec sincérité et franchise, quant aux écrivains indiens, que, si nous devons refuser notre croyance à une grande partie de leurs récits et de leurs données, tant historiques que chronologiques, ce n'est point parce qu'elle est mensongère et inventée dans le dessein de nous tromper, mais parce qu'elle est erronée à cause de leur ignorance, de leur génie particulier et de leur superstition, sources d'erreurs chez toutes les nations. Ne les croyons pas; mais ne les outrageons point par de fausses imputations.

En les jugeant par rapport à nous, ne perdons pas de vue que, lorsqu'ils composèrent leurs premiers écrits, ils ignoraient même notre existence en ce monde, et encore plus nos opinions et nos croyances, qui sont décidément d'une date comparativement très-moderne; ils n'ont donc certainement pas voulu nous tromper, ni opposer leurs doctrines aux nôtres. De tout temps trop indolents pour soutenir une rivalité avec les nations étrangères; de plus, contents de ce qu'ils possédaient, et, de bonne heure, satisfaits d'avoir atteint le but de leurs institutions, ils étaient très-peu disposés à communiquer leurs opinions et à recevoir celles des autres. Les brahmanes sont aussi éloignés d'une conversion que du prosélytisme. Tant que durait l'indépendance politique du pays, la fierté des Hindus, jointe à leur apathie naturelle, devait les empêcher de composer des systèmes destinés à être examinés par nous.

Depuis qu'à des époques assez récentes ils sont passés sous le

joug des Européens, ils n'ont rien changé à leurs anciens livres : nous pouvons croire au respect dont ces documents sacrés étaient entourés, et surtout à l'effet que devait avoir eu sur ce peuple docile un état demeuré stationnaire pendant plusieurs milliers d'années; état d'abnégation mentale qui les a privés de la faculté d'inventer, et les a pour ainsi dire pétrifiés dans leur ancienne croyance.

S'ils avaient voulu faire des changements dans leurs livres, l'auraient-ils pu dans tous ceux qui étaient déjà disséminés, soit en langue originale, soit par des traductions, sur toute la vaste étendue de l'Inde, qui est égale à celle de l'Europe, et même en dehors, parmi des peuples indépendants et divisés en religions et en sectes différentes? Des individus ne nous tromperaient donc qu'avec des ouvrages répandus ou présentés par eux-mêmes, alors même que nous ne pourrions jamais consulter ceux qui n'auraient point passé par les mains des faussaires; mais quant aux livres que nous avons obtenus, non pas d'eux, mais en dépit d'eux, le moindre soupçon d'une falsification ou d'une imposture ne peut avoir lieu. Si cependant quelques-uns, parmi les Hindus, ont tenté d'en imposer aux étrangers en matière d'histoire et de religion, c'est qu'ils y étaient excités par la controverse et l'intolérance de leurs antagonistes, et plus souvent par une complaisance servile et intéressée envers leurs maîtres et patrons, aux questions et aux recherches desquels ils voulaient donner la réponse et fournir la matière qui pourrait être reçue avec le plus de faveur, dussent-ils même, à cet effet, changer quelques passages d'un livre [1]. Des exemples d'une pareille faute sont peut-être moins nombreux parmi les disciples de Manu que parmi ceux des autres législateurs.

On me pardonnera, j'espère, le court préambule dont je viens

[1] Telle fut la faute du pandit qui, étant au service de M. Wilford, a changé, dans des manuscrits sanscrits, certains noms et certains passages au gré des hypothèses favorites de son maître. (*Asiat. Res.* t. VIII, p. 247.) J'ai parlé ici des impostures tentées à dessein envers nous, et non pas des notices fournies par des personnes incompétentes, et reçues sans critique historique et littéraire. J'ai aussi mis de côté les fraudes pratiquées par les sectaires hindus les uns envers les autres, fraudes trop communes à tous les sectaires, de quelque religion que ce soit.

de faire précéder l'analyse de l'histoire de Kalhana. J'ai voulu prémunir le lecteur contre un préjugé qui, par la défiance qu'il inspire à l'égard de ce qu'on n'a pas encore examiné, rend presque impossible l'impartialité du jugement que je dois réclamer pour l'ouvrage de mon auteur. Je tâcherai de montrer la mienne, en ne cachant aucune des imperfections, aucun des défauts que l'on peut reprocher, soit aux écrivains hindus en général, soit à Kalhana en particulier.

Comme il s'agit d'un ouvrage historique, on trouvera sans doute convenable, et même nécessaire, que je montre ici quelle est l'idée que les Hindus ont de l'histoire.

Qui ne connaît ces paroles de Cicéron : « L'histoire est le témoin « des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, l'insti- « tutrice de la vie, l'interprète de l'antiquité [1] ? »

Écoutons les Hindus :

« L'histoire est cette lampe qui détruit l'enveloppe de l'igno- « rance, et qui éclaire convenablement toute la maison intérieure « de l'humanité [2]. »

On reconnaît dans ces deux passages une même pensée dont l'expression est marquée au coin différent que pouvait lui donner le génie particulier de chaque nation.

Dans la sentence indienne que nous venons de citer il nous manque la mention du temps ; mais ne croyons pas que les Hindus n'aient connu ni senti le pouvoir d'un pareil élément. Dans le même poëme, cinq pages plus loin seulement, il est dit : « Le temps est la « racine de tout, de l'existence et de la non existence, du bonheur « et du malheur ; le temps crée les êtres, le temps emporte ceux « qui sont créés ; le temps consume les créatures, le temps les res- « titue ; le temps rend les êtres heureux et malheureux dans le

[1] *Historia, testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. De Or. I.*

[2] इतिहासप्रदीपेन मोहावरणघातिना ।
लोकगर्भगृहं कृत्स्नं यथावत् संप्रकाशितं ॥

Mahabharat Adiparva, sl. 87, p. 4, édit. Calc.

« monde entier; le temps réunit tout, et disperse toutes les créa-
« tures; le temps veille quand tout dort. Qu'il est difficile de
« traverser le temps! Le temps avance également dans tous les
« êtres [1]. »

Je ne crois pas qu'on puisse exprimer la toute-puissance du temps d'une manière plus complète. Les Indiens semblent dire : « Accor-
« dez-nous du temps, et nous n'aurons besoin d'aucun acte instan-
« tané de la Divinité pour la création, la conservation et la des-
« truction ou rénovation de l'univers. » Le dernier passage cité du *Mahabharat* pourrait passer pour être une amplification de cette parole de Pindare : « Le temps, dominateur qui surpasse le pou-
« voir de tous les dieux [2]. »

Les Hindus paraissent beaucoup plus émus par le pouvoir destructeur que par le pouvoir créateur du temps [3]: Dans tout ce qui est, ils ne voient et ne craignent que l'instabilité. Plongés dans la contemplation de ce qui n'est sujet à aucun changement, ils tâchent de se réduire à un état d'indifférence et d'apathie entière; le monde réel disparaît, et des siècles passent pour eux sans être marqués par des faits. Cette manière de sentir me semble être une des raisons, et pas la moindre parmi tant d'autres, pour lesquelles les

काल मूलमिदं सर्वं भावाभावौ सुखासुखे ॥ २४० ॥
कालः सृजति भूतानि कालः संहरते प्रजाः ।
निर्दहति प्रजाः कालः कालः प्रमयते पुनः ॥ २४१ ॥
कालो हि कुरुते भावान् सर्वलोके शुभाशुभान् ।
कालः संक्षिपते सर्वाः प्रजा विसृजते पुनः ॥ २४२ ॥
कालः सुप्तेषु जागर्त्ति कालो हि दुरतिक्रमः ।
कालः सर्वेषु भूतेषु चरत्यविधृतः समः ॥ २४३ ॥

Mahabharat Adiparva, p. 9, édit. Calc.

[2] Ἄνακτα τῶν πάντων ὑπερβάλλοντα χρόνον μακάρων. Pindar. *Fragm.*

[3] Une pensée philosophique paraît avoir présidé à la formation de la langue sanskrite. C'est ainsi que le mot क्षण *kchana*, signifiant « temps » aussi, est dérivé de *kchana*, « bles-
« ser, détruire; » et un autre, pour « temps, » अनेहस्, *anchas*, provient de *ana*, négation, et de *hana*, « détruire, » et donne le sens de « impérissable, indestructible. »

Hindus n'ont jamais pu avoir une histoire conforme aux idées que nous attachons à ce mot [1].

En effet, tout ce qui se passe ici-bas n'est pour eux qu'une illusion, qui n'a d'autre signification que celle que l'esprit de l'homme y attache, ni d'autre accomplissement que celui qu'il veut lui donner; les actes de leur volonté même sont dépourvus de spontanéité : tout est prédestiné, tout est la conséquence d'une existence antérieure; l'homme présent est attaché à une chaîne dont le commencement se cache dans un passé inconnu.

Immobiles par leurs institutions, toujours repliés en eux-mêmes par l'habitude de la contemplation, les Hindus ne connaissent d'autre moyen de rompre l'uniformité de leur vie que l'exercice de leur imagination, et conservent, même dans un état social très-élevé, tout cet amour pour la poésie qui ne se trouve généralement qu'au crépuscule de la civilisation.

Jetons un regard sur ces temps primitifs, pour apprécier tout le mérite d'un poëte, d'un Kavi d'alors! Aucun art n'existait encore; il fallait en inventer un et commencer par celui de la parole; on avait besoin d'un *faiseur*, d'un créateur, d'un poëte : le mot grec l'exprime. Il fallait instruire la multitude; on avait besoin d'un héraut, d'un Kavi : le mot sanskrit, dérivé de *ku*[2], « sonner, » l'indique.

Les Hindus, toujours placés sous la tutelle de leurs institutions primitives, gardent par habitude ce qui ne leur est plus nécessaire; ils ne se sont pas, pour ainsi dire, sevrés du lait de leur enfance, et veulent entendre la voix de leur nourrice dans toutes les leçons de leur vie; ils veulent toujours de la poésie. Chez eux encore aujourd'hui tout s'écrit en vers, science et histoire.

Nous comprenons donc les paroles par lesquelles Kalhana com-

[1] Par les paroles que nous venons de citer du *Mahabharat Sâuta*, le sage veut consoler Dhritarachtra, ce vieillard courbé par l'âge et par le malheur de voir toute sa famille exterminée. Il ajoute : यै च वर्तन्ति सांप्रतं । तान् कालनिर्मितान् बुद्ध्या न संज्ञां हातुमर्हसि ॥ « Sachant que tous ceux qui existent jusqu'à présent ont été formés par le temps, ne dois-« tu pas faire abandon de leurs noms?» c'est-à-dire renoncer à leur mémoire, à l'histoire.

[2] A cette racine se rapportent peut-être les mots allemands *kund* « notoire, » et *kunder* « héraut. »

mence son histoire. Immédiatement après l'invocation de la Divinité, il fait en ces termes l'éloge de la poésie : « Qu'il est digne d'é-« loges le génie du bon poëte! Il rend vil le breuvage du nectar, « et c'est par lui qu'une existence glorieuse, que ce soit la sienne « ou celle d'un autre, obtient de la solidité [1].

« Qui pourrait ramener le temps passé devant nos yeux, si ce « ne sont les poëtes, ces maîtres de la création, et auxquels il ap-« partient de produire ce qui doit plaire [2]? »

Les poëtes n'ont jamais, il me semble, obtenu un plus bel éloge, pas même dans le passage cité dans le *Sâhityadarpana* [3], où ils sont appelés « parties incarnées de Vichnu, qui maîtrise les formes de « la parole [4]. »

Kalhana dit de plus : « Quel serait le savoir que pourrait com-« muniquer un poëte, s'il ne voyait pas toutes les conditions des « choses qu'on peut connaître par la lumière de la raison, et le « reste dans une intuition divine [5]? »

Cette intuition divine, cet œil divin de la science est un don difficile à obtenir par les dieux mêmes, don que Mârkandêya reçoit de Sanat Kumâra, le dieu parmi les dieux [6].

Nous voyons ainsi dans quel sens étendu et élevé notre auteur prend le mot Kâvi : le Kavi n'est rien moins que l'inventeur, le créateur des arts et des sciences, l'homme inspiré par la Divinité pour voir et pour raconter ce qui se passe dans le ciel et sur la terre, pour répéter les chants et les récits qui retentissent du fond ténébreux de l'antiquité, et pour enseigner aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir, leur propre histoire.

C'était une faveur de la Divinité, une récompense de la vertu, si les noms des rois, des héros, des sages, mariés aux sons harmonieux de la poésie, étaient conservés à jamais; c'était une rigueur

[1] Liv. I, sl. 3.
[2] *Ibid.* sl. 4.
[3] Miroir de l'éloquence.
[4] शब्दमूर्त्तिधरस्यैते विष्णोरंशाः édit. Calc. p. 2.
[5] Liv. I, sl. 5.
[6] *Harivansa*, lect. XVIII, t. I, p. 87, trad. de M. Langlois.

de la Divinité, une punition du crime, s'ils étaient négligés, et à jamais plongés, sans retentissement, dans le profond abîme de l'oubli.

Une telle malédiction frappa cinquante-deux rois du Kachmîr. « La terre, ceinte de l'Océan, dit Kalhana, reposait en toute sécu-« rité, jouissant de l'ombre dont la couvraient, semblables à une « forêt d'arbres, les bras de ces puissants potentats; cependant, « privés de la faveur des poëtes, ces rois ne laissèrent aucune mé-« moire après eux. Le monde regarde ces ornements de la terre « comme s'ils n'étaient pas nés, même dans un songe [1]. »

Telle est l'importance, telle est la dignité dont les poëtes furent jadis revêtus par l'admiration des peuples reconnaissants. La poésie s'élève avec l'homme jusque dans les sphères où elle peut le livrer aux bras de la vérité. Aurait-elle accompli sa divine mission avec nous? On dirait que les Hindus ne veulent jamais s'en séparer. C'est en vers que Kalhana a composé son histoire.

Il est naturel qu'on désire savoir quelque chose de la personne et de la vie de l'auteur dont l'ouvrage nous occupe et nous intéresse. Tout ce qui nous est connu de Kalhana est contenu dans cette ligne par laquelle se termine chaque livre de son histoire, : « Kalhana, « le fils du seigneur Tchampaka, grand ministre de Kachmîr. » Son système de chronologie nous apprend qu'il a vécu l'an 1148 de notre ère, et la chronique qu'il a composée, en y comprenant le 7e et le 8e livre, se rapporte à 48 ans près à son propre temps.

Néanmoins, dans son important ouvrage, il nous a laissé une mesure plus exacte de son talent et de ses connaissances, une expression plus fidèle de ses sentiments, et un développement plus étendu de tout son caractère, que nous n'aurions pu les obtenir d'aucune autre manière. Ce n'est pas un regard fugitif de curiosité, mais un examen approfondi qu'il nous permet de diriger en tout sens sur lui-même. C'est après avoir analysé et considéré, sous les rapports les plus importants, le contenu de son ouvrage, que j'appellerai l'attention du lecteur sur l'auteur même comme écrivain et comme homme.

[1] Liv. I, sl. 45, 46, 47, 83.

Indépendamment de son propre fonds, quels étaient les matériaux dont il s'est servi pour composer son histoire?

Nous apprenons de lui-même que le Kachmîr avait eu un bon nombre d'historiens avant lui. Il nomme Suvrata, qui écrivit un Abrégé des livres antérieurs comprenant l'histoire des rois, et il blâme cet ouvrage, quoique célèbre, parce que, surchargé d'une vaine érudition, il est obscur[1]. Il fait mention de la généalogie des rois, composée par Kchemêndra, et observe que, à cause de la négligence de l'auteur, il ne se trouve pas dans son livre une seule partie qui soit sans défaut[2]. Il dit avoir étudié onze ouvrages d'anciens savants qui, ainsi que celui qu'on attribue à Nila Muni, traitent de l'histoire des rois[3]. Il mentionne, outre une généalogie des princes en douze mille granthas, composée par Hilarâdja[4], celle de Padmamihira, auteur qui avait examiné l'histoire de celui-ci[5]. Il cite Çritchhavillâkara comme généalogiste des monarques kachmîriens[6]. Il a donc énuméré, et non sans critique, dix-sept ouvrages historiques qui avaient été précédés par d'autres.

Dans un travail nouveau il s'est servi des matières rassemblées par tous ses prédécesseurs, et « après avoir souvent revu et puis « combiné cette histoire des rois, » il a tâché de la compléter et de mettre de l'ordre, de la clarté et de la suite dans la représentation des choses passées, qui étaient confuses par de versions différentes[7]. De plus, il dit : « Après avoir examiné les consécrations et « les donations des anciens rois, ainsi que les documents les plus « authentiques, et les Çastras, je me suis enfin reposé de la fatigue « d'incertitudes innombrables[8]. » Ne pouvait-il pas, avec une juste

[1] Liv. I, sl. 11.
[2] *Ibid.* sl. 13.
[3] *Ibid.* sl. 14.
[4] *Ibid.* sl. 17.
[5] *Ibid.* sl. 18.
[6] *Ibid.* sl. 19.
[7] *Ibid.* sl. 9, 10
[8] *Ibid.* sl. 15.

assurance, demander « aux gens de bien de ne pas détourner leur « face de lui [1] ? » Si je ne me trompe, il règne dans l'annonce que notre auteur fait de son ouvrage un accent de candeur et de vérité qui lui donne des droits à notre confiance.

En effet, l'historien le plus rigide aurait-il pu employer des documents plus authentiques pour composer l'histoire la plus véridique? Fils du premier ministre, Kalhana avait à sa disposition, nous pouvons le croire, les archives des villes, les registres des temples, les inscriptions, les annales de l'empire et les monuments de toute espèce, en un mot, tous les moyens et toutes les matières qui sont nécessaires pour écrire l'histoire. Au milieu du XIIe siècle de notre ère, il eut le bonheur de vivre avant que des conquérants fanatiques eussent tâché de détruire les documents historiques de sa belle patrie, comme cela arriva deux cent soixante et onze ans après lui, sous la domination du mahométan Sekander, qui a mérité le surnom de *Bôt-chiken* « destructeur des idoles, » et de son fils Schah Ali, digne de son père [2].

Je n'hésite pas à admettre que Kalhana a fait un usage habile et consciencieux des ouvrages qu'il a consultés; mais je dois ajouter qu'il n'a pu nous apprendre que ce qu'il avait appris lui-même; il ne pouvait pas suppléer à ce qui était irrévocablement perdu; il ne pouvait non plus changer la manière de penser de sa nation, ni lui adresser un autre langage que celui qu'elle pouvait entendre.

Une bonne partie des collections historiques, faites avant celle de notre auteur, ne consistait, sans doute, qu'en traditions fabuleuses entre lesquelles il avait à faire son choix. Celles-ci nous montrent les croyances, les vues, les opinions, et toute la formation intellectuelle du monde ancien, faits vraiment importants par eux-mêmes. Souvenons-nous toujours que la fable fut la nourrice de notre entendement, la première institutrice du genre humain, qui a suivi, qui suit et suivra longtemps les premières impressions qu'il a reçues d'elle. D'ailleurs la poésie, franchement associée à

[1] Liv. I, sl. 8.

[2] Ils régnèrent de l'an 1389 à l'an 1422.

l'histoire des Indiens, ne trompe point : au moindre effort du jugement, son sens figuré cède au sens propre, ses exagérations se réduisent à leur juste valeur, et toute sa glorieuse fiction se soumet à l'austère vérité. Ne puis-je pas comparer un récit fabuleux dont on connaît le correctif à une montre qui n'indique point le temps vrai, mais qui présente une erreur qu'on sait corriger? L'un et l'autre ne trompent plus.

En effet la fiction des âges passés n'est pas mensonge : elle a sa candeur et sa naïveté; sachons le langage, la religion et les mœurs du pays d'où elle vient, et cette fiction nous révélera toujours la vérité. Reportons-nous à cet effet bien loin derrière nous, à l'époque où l'homme, encore incapable de cultiver les facultés supérieures de l'âme, ne connaissait en lui-même d'autre activité que celle de son imagination. C'est alors que l'amour du merveilleux agissait avec une force que nous ne saurions plus comprendre; ses conceptions, d'abord incohérentes, se composèrent ensuite, sous la sanction de la religion, en un système qui, puissant législateur, et reçu sans condition par la crédulité, donna de nouvelles formes à l'esprit et à toute la création.

C'est ainsi que certains miracles paraissent aux Indiens tout aussi naturels que le sont pour nous le lever et le coucher du soleil. Ces peuples croient en une série non interrompue de naissances, non-seulement de l'espèce, mais d'individus sous diverses formes; ils croient que l'existence, le sort et l'histoire de chacun sont une conséquence inévitable de sa vie antérieure. Ils rattachent plus d'un fait à cette croyance, et expliquent nombre d'événements avec la même confiance qu'un naturaliste déterminerait, par exemple, l'âge d'un sol cultivé après avoir examiné à quelle profondeur la terre végétale s'y trouve accumulée. C'est ainsi que Ranâditya[1] devait le trône du Kachmîr aux actes de sa vie antérieure, et Lalitâditya[2] à la même cause ses conquêtes et le pouvoir miraculeux de faire naître des rivières où il voulait.

[1] Liv. III, sl. 392-431.

[2] Liv. IV, sl. 226-233.

De plus les Indiens croient au pouvoir illimité qui s'acquiert par la pénitence ou par la dévotion. Celui qui par ce moyen s'est élevé au plus haut degré de perfection, ou qui est devenu Siddha, peut tout accomplir et tout obtenir pour lui et pour les autres. Pravarasèna [1] n'a d'autre garantie de sa royauté que la promesse qu'un Siddha lui fit dans une naissance antérieure, et que confirma Çiva qui lui apparut.

La curiosité désireuse de pénétrer les secrets de l'avenir favorise la croyance aux prophéties. Un événement n'est jamais assez merveilleux, s'il n'a pas été prédit, et la prédiction doit être si nécessairement suivie de son accomplissement, qu'elle est même invoquée comme une preuve suffisante d'un fait, qui autrement resterait douteux. Cette croyance ne serait qu'une vaine superstition de plus, si elle n'amenait pas quelquefois avec elle de grandes catastrophes. Sandhimati [2], ministre vertueux, est supplicié, parce qu'une prédiction qui s'était répandue, et qui annonçait qu'il deviendrait roi, avait excité la crainte du prince régnant. Ce malheureux, quoiqu'il fût déjà un squelette desséché sur un pieu, déchiré par des loups, devait être rendu à la vie par un grand miracle pour que la prophétie eût raison. La résurrection de cet homme cache, sans doute, une fraude qui a été plus d'une fois répétée en d'autres temps et en d'autres lieux; mais elle ne vient pas de Kalhana, qui ne raconte qu'un acte communément attribué aux Yoguinîs, nymphes qui s'attachent aux morts.

Par une inconséquence qui n'est que trop habituelle, l'homme emploie tous ses efforts pour détourner de lui ce que cependant il croit inévitable; son désir est rebelle à sa foi et l'entraîne à lutter contre la nécessité même: mais son destin s'accomplit par l'effort même qu'il fait pour l'éviter. On avait prédit au roi Balâditya [3] que son gendre régnerait et serait le fondateur d'une nouvelle dynastie. Pour empêcher l'accomplissement de cette prophétie qui

[1] Liv. III, sl. 268-279.
[2] Liv. II, sl. 98-110.
[3] Liv. III, sl. 486.

devait déposséder sa propre race, ce fut parmi des personnes privées que ce prince choisit un époux pour sa fille unique. Vaine précaution! l'homme de son choix est un Nâga destiné à l'empire, qu'il obtient, en effet, à la mort du roi, d'une manière très naturelle. On se souviendra que c'est dans la superstition de prophéties, que les meilleures tragédies, anciennes et modernes, ont puisé leur irrésistible intérêt.

Ceux qui ont la tête remplie des miracles des temps passés en verront facilement s'opérer sous leurs propres yeux. Pourquoi les Richis auraient-ils perdu leur ancien pouvoir? Pourquoi les dieux ne s'incarneraient-ils plus dans des formes de mortels? Dans l'Inde encore aujourd'hui on voit des incarnations divines. Les phénomènes les plus communs de la nature deviennent des miracles à des yeux qui ont été, pour ainsi dire, touchés par la baguette magique de la superstition. Rien ne peut se présenter de plus naturel dans des cavernes, ou sur les flancs de montagnes de l'Himâlaya, que des cristallisations ou des agglomérations de glace, qui affectent diverses formes; mais ce sont des lingas, ce sont des images de Çiva même qui surgissent spontanément. Un artiste qui, par son génie, se montre supérieur aux autres hommes est appelé un démon, un Yakcha, un Rakchasa, et son ouvrage ne peut qu'étonner comme une merveille. « Amène-moi cinq Rakchasas du roi de Lanka, » dit Djayâpîda [1] à l'un de ses ministres, lorsqu'il a besoin de cinq ingénieurs de Ceylan pour dessécher un lac et bâtir une forteresse. Rien de grand ne se fait sans le conseil ou l'ordre d'un dieu, qui apparaît et parle dans un songe. « Bâtis-moi Dvaravati au milieu de l'eau : » ces paroles de Vichnu font bâtir une ville et une forteresse [2].

Bien plus, le récit d'un événement quelconque serait moins bien reçu, s'il n'était pas mêlé avec quelques circonstances fabuleuses. La simple vérité répugne aux esprits accoutumés à l'attrait de la fiction; le surnaturel ne se raisonne et ne s'explique pas : tant mieux pour l'indolente ignorance qui ne veut une joie sans effort. Voici

[1] Liv. IV, sl. 506.
[2] *Ibid.* sl. 509.

la substance du récit d'un événement ordinaire qui est rapporté par Kalhana [1] : Pour ne pas être vendu et transporté dans un pays salin et aride par un magicien de Dravida, un Nâga, qui habite un lac, apparaît dans un songe au roi Djayapîda dont il sollicite la protection, et lui promet, en retour du bienfait, la découverte d'une mine d'or. Le magicien de Dravida est appelé : il divise au moyen de flèches magiques un vaste lac, non sans construire cependant des digues pour le dessécher; le fond du lac expose au jour la demeure secrète de ce même Nâga qui avait demandé protection, et qui se montre sous sa forme de serpent avec une tête d'homme, entouré d'autres serpents. Il allait être pris par le magicien, si le roi ne l'eût protégé. Cependant ce chef des serpents vient se plaindre de nouveau, dans un songe, de l'outrage qu'il a reçu par le desséchement du lac, et il se venge en substituant à la mine d'or qu'il avait promise une mine de cuivre. Que s'est-il véritablement passé? On a cherché une mine d'or, et on n'a trouvé qu'une mine de cuivre, non sans avoir, par l'art d'un habitant du pays aride, desséché un lac contre le gré de celui qui le possédait.

J'ai déjà fait remarquer combien la constitution physique du Kaschmîr doit contribuer à nourrir la superstition des habitants. De grands amas d'eau, dans le fond d'un vallon, entourés de brouillards et de nuages, font naître facilement l'image de puissants habitants des abîmes, qui peuvent susciter des orages, et, avec un bruit effroyable, sortir de leurs demeures humides [2]. Nous voyons ainsi Sucrava, le chef des serpents, se porter au-devant du roi Nâra, qui l'avait outragé.

Je viens de rappeler quelques-uns des traits merveilleux ou fabuleux que l'on rencontre dans toutes les anciennes histoires. On comprend facilement que ces contes se reproduisent dans des compositions qui appartiennent à un temps d'ignorance et de barbarie;

[1] Liv. IV, sl. 391-615.

[2] De tout temps les Kachmiriens ont passé pour des magiciens (voyez Marco-Polo, traduct. de M. W. Marsden, p. 137). Bernier trouva, dans un des défilés du Kachmîr, un fakir qui prétendait pouvoir attirer le tonnerre et l'orage, et produire de la neige, de la grêle et des ondées.

mais on aura peut-être plus de peine à expliquer comment, à des époques postérieures, les Indiens, parvenus à la hauteur d'une civilisation admirable sous plusieurs rapports, aient pu encore, dans des ouvrages appelés historiques, admettre un si fréquent mélange du vrai et du fabuleux. En effet il doit, au premier abord, paraître extraordinaire que Kalhana, qui, sous plus d'un rapport, n'est pas un homme ordinaire, ait pu narrer tant de fables ridicules avec le sérieux d'une nourrice qui veut captiver l'attention de son enfant.

En réponse à cette réflexion, je rappellerai encore une fois combien l'Asie est restée stationnaire dans son existence individuelle et sociale. Molle et paresseuse sous l'influence du climat et du despotisme, elle n'épure pas ses anciennes traditions. J'ai déjà fait observer que les Hindus ont conservé jusqu'à nos jours l'amour du premier âge pour la poésie; j'ajouterai que, sous certains rapports, l'homme en général reste toujours jeune; la superstition ne le lâche jamais entièrement: elle l'émeut secrètement, elle s'infiltre dans ses actions, et le domine dans l'interprétation des événements du monde. De plus, l'homme exalte-t-il sa pensée, raffine-t-il ses sentiments? il éprouve alors le besoin de rehausser, si j'ose m'exprimer ainsi, la plate surface de sa vie extérieure; tendant vers quelque chose que lui refuse le présent dans sa triste nudité, il cherche à se satisfaire dans le passé qu'il transforme à son gré. C'est là qu'il provoque en lui-même des idées plus élevées et des émotions plus vives que ne le sont celles que lui donnent les événements ordinaires de son existence uniforme; il veut aimer et admirer quelque chose de mieux que ce qui s'offre tous les jours à ses yeux; il imagine même des souffrances et des terreurs extraordinaires pour agiter sa vie intérieure: en un mot il idéalise force, beauté, vertu, plaisir et peine; il étend son existence présente dans le passé et dans l'avenir, et se crée par la poésie un monde qui lui appartient en propre. C'est bien dans ce sens que Kalhana appelle les poëtes «ces maîtres de la «création;» et en citant plus haut ce passage, je répondais déjà à la question qui s'est présentée ici, car Kalhana était un Kavi.

Mais ce n'est pas seulement par la poésie, proprement dite, que

l'on est un Kavi; l'art d'un Kavi, dans le sens que les Indiens attachent à ce mot, est beaucoup plus étendu : il comprend tout ce que la parole peut exprimer de vrai, de beau et de grand; c'est pourquoi l'histoire n'en est pas exclue, et l'historien doit être un Kavi.

Je crois avoir suffisamment montré que Kalhana n'a pas pu écrire autrement que selon les idées de son temps et de ses compatriotes, et qu'il n'a pu raconter que ce que chacun croyait : des merveilles. Cette croyance même, et les sujets auxquels elle se rattachait sont, je le répète, de grands faits historiques. Que le fils de Tchampaka soit donc justifié en ce qui touche le merveilleux de son récit.

Le lecteur séparera dans le Râdjatarangini l'historique du fabuleux; il jugera si ce qui est vrai dans le fabuleux même et ce qui n'est pas fabuleux du tout forment une portion assez considérable de ce livre, pour permettre de ranger son ensemble parmi les ouvrages historiques.

Ce jugement sera facilité, j'ose l'espérer, par l'analyse que je vais faire de ces six premiers livres. J'aurais en attendant atteint mon but, si j'avais réussi à fixer le point de vue sous lequel il faut considérer le genre d'histoire qui a pu se former parmi les Hindus. Je me réserve d'entrer sur ce sujet dans des développements auxquels la suite de cet essai donnera lieu.

J'y considérerai dans des articles séparés :

I. La chronologie;

II. Les synchronismes du Râdjatarangini avec l'histoire d'autres peuples;

III. La religion;

IV. Le gouvernement;

V. Les caractères des rois, le caractère et la civilisation du peuple du Kachmîr;

VI. Le Râdjatarangini apprécié comme ouvrage historique, et Kalhana Pandita, comme écrivain et comme homme.

TABLE

GÉNÉALOGIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES ROIS DE KACHMIR,

D'APRÈS LES SIX PREMIERS LIVRES DE KALHANA PANDITA.

Ier PÉRIODE, INDÉTERMINÉE,

À PARTIR DU DESSÉCHEMENT DU LAC ET DE LA COLONISATION DE KACHMIR, JUSQU'À GONARDA Ier.

IIe PÉRIODE.

Gonarda Ier		L'an 2448 avant J. C.
Damodara Ier		
Gonarda II		
Trente-cinq rois qui ne sont pas nommés		
Lava		
Kuçêçaya		
Khagêndra		
Surêndra		
Godhara, d'une autre famille		
Suvarna		Leur règne embrasse une période de 1266 ans.
Djanaka		
Satchinara		
Açoka		
Djaloka		
Damodara II		
Huchka, Djuchka, Kanichka,	rois étrangers	
Nagardjuna		
Abhimanyu		

Ainsi l'on compte, depuis l'année 2448 jusqu'en 1182 avant J. C. cinquante et un rois kachmîriens et trois rois étrangers.

IIIe PÉRIODE.

DYNASTIE DE GONARDA III.

	DURÉE DES RÈGNES.			AVANT J. C.	
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.
Gonarda III	35	//	//	1182	//
Vibhichana	53	6	//	1147	//
Indradjit	35	6	//	1093	6
Râvana	30	//	//	1058	//
Vibhichana II	35	6	//	1028	//
Nara	39	9	//	992	6
Siddha	60	//	//	952	9
Utpalâkcha	30	6	//	892	9
Hiranyâkcha	37	7	//	862	3
Hiranyâkula	60	//	//	824	8
Mukula	60	//	//	764	8
Mihirâkula	70	//	//	704	8
Vaka	63	//	//	634	8
Kchitinanda	30	//	//	571	8
Vasunanda	52	//	//	541	8
Nara II	60	//	//	489	6
Âkcha	60	//	//	429	6
Gopâditya	60	//	6	369	6
Gokarna	57	11	//	309	6
Narêndrâditya	36	3	10	251	7
Yudhichthira	35	4	//	215	4
Total : 21 rois, qui ont régné ensemble..	1002	//	16		
La durée du règne de Yudhichthira n'est pas indiquée dans le texte; je l'ai déterminée en déduisant de la somme de 1002 la durée des règnes précédents, qui est de 966 ans, 8 mois et 16 jours. (Voyez, tome Ier, ma note sur le sloka 48 et la dernière du livre 1er.)					
L'interrègne entre Yuddhichthira et Pratâpaditya peut avoir été de.....	12	9			
Ce qui donnerait un total égal à celui qu'attribue à cette dynastie l'édition de Calcutta, savoir.....	1014	9	//		
J'adopte ce total pour la suite du comput, en omettant les jours.					

IVe PÉRIODE.

DYNASTIE D'ADITYA.

	DURÉE DES RÈGNES.			AVANT J. C.		
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.	JOURS.
Pratâpaditya	32	//	//	167	3	//
Djalâuka	32	//	//	135	3	//
Tundjina	36	//	//	103	3	//
Vidjaya	8	//	//	67	3	//
Djayêndra	37	//	//	59	3	//
Sandhimati, ou Arya	47	//	//	22	3	//
Total : 6 rois, qui ont régné ensemble	192	//	//			

Ve PÉRIODE.

DYNASTIE DE GONARDA RESTAURÉE.

	DURÉE DES RÈGNES.			APRÈS J. C.		
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.	JOURS.
Mêghavâhana	34	//	//	24	9	//
Çrêchtasêna	30	//	//	58	9	//
Hiranya	30	2	//	88	9	//
Matrigupta	4	9	1	118	11	//
Pravarasêna	60	//	//	123	8	//
Yûdhichthira II	21	3	//	183	8	//
Narêndrâditya	13	//	//	204	11	//
Ranâditya	300	//	//	217	11	//
Vikramâditya	42	//	//	517	11	//
Balâditya	37	4	//	559	11	//
Total : 10 rois, qui ont régné ensemble	572	6	1			

* Le total des règnes de cette dynastie ne se trouve pas à la fin du IIIe livre, contrairement à l'usage généralement suivi dans les autres livres. M. Wilson porte ce total à 592 ans et 2 mois : ce qui provient de ce qu'il donne 63 ans au règne de Pravarasêna, 39 ans 3 mois à celui de Yudhichthira II, et 36 ans de règne à Balâditya, tandis que, selon notre texte, le premier de ces princes n'a régné que 60 ans (III, sl. 364), le second, 21 ans 3 mois (*ibid.* sl. 379), et le troisième, 37 ans et 4 mois (*ibid.* sl. 526).

VIe PÉRIODE.

DYNASTIE DE KARKÔTA.

	DURÉE DES RÈGNES.			APRÈS J. C.			CYCLE KACHMÎRIEN.
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.	JOURS.	
Durlabhavardhana	36	//	//	597	3	//	//
Pratâpâditya	50	//	//	633	3	//	//
Tchandrâpîda	8	8	//	683	3	//	//
Târâpîda	4	//	24	691	11	//	//
Lalitâditya	36	7	11	695	11	24	//
Kuvalâditya	1	//	15	732	7	5	//
Vadjrâditya	7	//	//	733	7	20	//
Prithivyapîda	4	1	//	740	7	20	//
Sangramâpîda	7	//	//	744	8	20	//
Djadjâ (usurpateur du trône)	3	//	//	751	8	20	//
Djayapîda	31	//	//	754	8	20	//
Lalitapîda	12	//	//	785	8	20	//
Sangrâmapîda	7	//	//	797	8	20	//
Vrihaspati	12	//	//	804	8	20	//
Adjitapîda	36	//	//	816	8	20	89
Anangapîda	3	//	//	852	8	20	25
Utpalapîda	2	//	//	855	8	20	28
Total : 17 rois, qui ont régné ensemble	206	6	20				

Notre auteur place la mort de Vrihaspati à l'an 89 de l'ère kachmîrienne, et marque dans les livres V et VI les règnes des rois d'après le cycle du pays, qui se renouvelle à la fin de chaque siècle. Les dates y sont souvent, mais pas toujours, précisées par le jour de la moitié éclairée ou obscure du mois indien, dont le nom peut appartenir à deux de nos mois consécutifs (c'est ainsi, par exemple, que Bhadra désigne août et septembre) : ce qui cause quelque embarras dans le calcul de chaque règne en particulier, et peut, au bout d'une longue série de dates, produire une différence assez considérable. J'ai préféré donner ici les chiffres du cycle, tels qu'ils se trouvent dans le texte, sans les fractions de l'année, dont je n'ai tenu compte que dans le comput de chaque règne en particulier, de manière à obtenir pour la totalité des règnes un nombre d'années égal à celui qui est donnée dans l'édition de Calcutta.

VIIe PÉRIODE.

DYNASTIE D'UTPALA OU DE VARMA.

	DURÉE DES RÈGNES.			APRÈS J. C.			CYCLE KACHMÎRIEN.
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.	JOURS.	
Avantivarma	29	//	//	857	8	20	30
Sankaravarma	18	//	//	886	8	20	59
Gopâlavarma	2	//	//	904	8	20	77
Sankata	//	//	10	906	8	20	//
Sugandhâ Rânî	2	//	//	906	9	//	79
Partha	16	//	//	908	9	//	81
Nirdjitavarma (Pangu, «le Boiteux»)	1	//	//	924	9	//	97
Tchakravarma	11	//	//	925	9	//	98
Çuravarma	1	//	//	936	9	//	9
Partha (pour la 2e fois)	1	//	//	937	9	//	10
Tchakravarma (pour la 2e fois)	//	6	//	938	9	//	11
Sankaravardhana	//	4	//	939	3	//	12
Tchakravarma (pour la 3e fois)	//	4	//	939	7	//	12
Unmattâvanti	2	//	//	939	11	//	13
Çuravarma II	//	2	//	941	11	//	13
Total : 12 rois, qui ont régné ensemble	84	4	10				

VIIIe PÉRIODE.

DYNASTIES MIXTES.

	DURÉE DES RÈGNES.			APRÈS J. C.			CYCLE KACHMÎRIEN.
	ANS.	MOIS.	JOURS.	ANS.	MOIS.	JOURS.	
Yaçaskara	9	//	//	942	1	//	15
Sankramadêva	//	//	//	//	//	//	24
Parvagupta	1	9	//	951	1	//	24
Kchêmagupta	8	6	//	952	10	//	26
Abhimanyu	13	10	//	961	4	//	34
Nandigupta	1	//	//	975	2	//	48
Tribhuvana	2	//	//	976	2	//	49
Bhimagupta	4	4	//	978	2	//	51
Diddâ Rânî	24	3	//	982	6	//	56
Sangrâmadêva II	//	//	//	1006	9	//	81
Total : 9 rois, qui ont régné ensemble	64	8	//				

I.

CHRONOLOGIE DES ROIS DU KACHMIR.

1. Énumération des huit premières périodes dynastiques du Râdjataranginî. — 2. La chronologie du Kachmîr rapportée aux ères indiennes du Kaliyuga, du Samvat et du Çaka. — 3. Explication sur le long règne de Ranâditya. — 4. Réflexions sur la chronologie en général, et sur celle du Râdjataranginî en particulier.

1. ÉNUMÉRATION DES HUIT PREMIÈRES PÉRIODES DYNASTIQUES DU RÂDJATARANGINÎ.

En abordant la chronologie du Râdjataranginî, je crois devoir déclarer que, dans l'exposé que je me propose d'en faire, j'examinerai les données de mon original en elles-mêmes ; pour les laisser telles que je les ai trouvées, sans même indiquer aucun changement à y faire, et sans me permettre, à plus forte raison, de remplir des lacunes, ni d'étendre ou de raccourcir les périodes de temps qui sont établies par l'historien.

Pour arriver à la connaissance de ce qui est véritablement indien, il convient, je pense, de considérer tout ouvrage sanskrit en lui-même et par lui-même. Je n'aurai égard qu'au texte original du Râdjataranginî, et je ne m'occuperai ni des traductions persanes, ni de toutes les interpolations et additions que les auteurs mahométans ont faites dans l'histoire du Kachmîr.

Si on est en droit d'exiger les explications qui sont nécessaires, et que je donnerai de mon mieux en même temps que je rapporterai toutes les périodes chronologiques dans leur ordre, on ne regrettera certainement pas l'absence de toute hypothèse, soit arbitraire et personnelle, soit suggérée par un système fondé sur une croyance particulière.

Ce n'est qu'après l'énumération et l'examen de chaque période dynastique en particulier, et après un résumé de l'ensemble de la chronologie de Kalhana, que je me permettrai quelques réflexions générales, dans le

but de placer sous leur juste point de vue les données chronologiques qui se trouvent dans les premiers six livres du Râdjatarangînî.

Ire PÉRIODE INDÉTERMINÉE, À PARTIR DU DESSÉCHEMENT DU LAC ET DE LA COLONISATION DE KACHMÎR, JUSQU'À GONARDA Ier.

Kalhana commence son histoire par un récit mythique du desséchement d'un lac, qui jadis avait couvert toute la surface du vallon élevé du Kachmîr. Il dit : « Le présent kalpa de Vaïvasvata étant ensuite arrivé, « le créateur des êtres, Kaçyapa, fit descendre les dieux Druhina, Upên- « dra, Rudra et d'autres, et après avoir tué le démon Djalôdbhava, qui « demeurait dans l'eau, il forma dans le fond du lac le pays du Kachmîr[1]. »

Kaçyapa, marié aux filles de Dakcha, fut le père des dieux, des démons et de toutes les créatures; dirons-nous qu'il fut l'inventeur ou le fondateur d'une religion qui comprenait le ciel et la terre? Mais un seul homme n'a jamais inventé toute une religion; ce qu'on peut admettre à ce sujet avec le plus de confiance, c'est qu'un génie supérieur à sa nation fit entrer plus ou moins d'idées nouvelles dans l'ensemble d'une croyance religieuse; qu'il réunit les notions éparses que le temps avait amenées, pour les systématiser, non sans les modifier selon ses lumières, et peut-être selon ses vues particulières; qu'enfin il fixa, par son autorité, une doctrine ou un genre de rites qui s'étaient formés d'une manière quelconque. Kaçyapa n'est pas un seul individu; ce nom indique plutôt l'idée personnifiée d'une ancienne religion : Kaçyapa est le génie créateur ou réformateur, marié à l'activité de plusieurs âges; c'est pourquoi il se trouve vivant à plusieurs époques.

Je crois avoir suffisamment indiqué la part qu'un personnage pareil pouvait avoir au desséchement du grand lac du Kachmîr. Si nous amenons au langage réel le style mythique des deux slokas que je viens de citer, nous aurons : « Après que les hommes eurent été attentifs à la « marche du soleil, de ce dominateur des saisons, et qu'ils eurent connu « les dieux, ils dégagèrent de l'eau et rendirent habitable le pays de Kach- « mîr. » Le fait est certain, mais quelle est l'époque de cet événement? Kalhana nous dit que c'est le commencement du présent Kalpa; il se sert d'un nom que les Indiens donnent à des périodes de temps très-longues, qu'ils ont raison de reconnaître, mais qu'ils ne devraient pas avoir la hardiesse de préciser en nombres d'années. Notre historien ne

[1] Liv. I, sl. 26-27. Voyez ma note sur ces slokas, t. Ier.

pouvait pas dire depuis quelle époque Kachmîr fut rendu habitable, mais il nous a donné quelques indices sur les premiers habitants de ce pays, les Nâgas, dont j'ai traité. Le commencement de l'histoire, ici comme ailleurs, tombe dans un temps indéterminé et indéterminable.

IIe PÉRIODE, DE L'AN 2448 À L'AN 1182 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

J'ai déjà expliqué (voyez mes notes sur les slokas 48, 52, 53, 54, 55 et 56 du livre Ier, t. Ier) le système général de chronologie, par lequel Kalhana compute les principales époques du Râdjataranginî. Maintenant je procède à l'examen de chacune des périodes qu'il a établies.

La première dynastie qu'il donne commence par Gonarda Ier, avant lequel il n'indique pas d'autre série de rois : ce qu'il importe de rendre évident, parce que le récit de l'auteur fait désirer plus de clarté à ce sujet.

Je suis obligé de citer, à cet effet, les slokas suivants du livre Ier :

Sloka 16. « Cinquante-deux rois ne sont pas mentionnés à cause de « leur apostasie de la doctrine des Védas. L'opinion de Nila est que « Gonarda et quatre autres sont au nombre de ces princes.

Sloka 18. « Padmamihira ayant examiné l'opinion de ce dernier, « indiqua dans son propre ouvrage huit rois qui précèdent Açoka jus- « qu'à Lava.

Sloka 19. « Mais Çri Tchhavillâkara nomma, parmi les cinquante- « deux [1], cinq rois à suite d'Açoka. » Voici son sloka :

Sloka 20. « Les cinq rois puissants ci-dessus nommés ont été pris « parmi les cinquante-deux, à commencer d'Açoka jusqu'à Abhimanyu. »

L'auteur, après avoir déterminé le temps qui s'écoula entre Gonarda Ier et Gonarda III, ajoute (sloka 54) : « La durée de cinquante-deux rois » (je ne doute pas qu'il ne s'agisse de ceux qui ont précédé Gonarda III) « a été fixée par le calcul du temps à mille deux cent soixante-six ans. »

Vingt-huit slokas après ce dernier, vient le sloka 83 : « Ensuite trente- « cinq dominateurs de la terre, dont les noms et les actions périrent par « la violation des Védas, furent plongés dans l'océan de l'oubli. »

Les slokas 16, 18, 19, 20, que je viens de citer, ne nous permettent pas de douter que Gonarda Ier, avec quatre autres rois, ainsi que les huit qui précèdent, et les cinq qui suivent Açoka jusqu'à Abhimanyu, n'appartiennent à la série des cinquante-deux monarques, qui sont tous dé-

[1] J'aurais dû traduire plus littéralement : « cinq rois, Açoka et autres. »

signés comme anonymes, quoique le texte en nomme seize, lesquels, avec les trente-cinq rois anonymes du sloka 83, font cinquante-un rois kachmîriens, à l'exclusion de trois rois étrangers, qui sont compris dans la seconde période de la table généalogique et chronologique que j'ai placée en tête de cet article.

C'est sans doute par le vague des expressions de Kalhana, et par le récit des écrivains mahométans qui font mention d'autres rois avant Gonarda Ier, que M. Wilson a été induit à placer avant ce roi une première série de cinquante-trois princes, tandis que le texte, comme je crois l'avoir démontré, ne fixe la durée d'aucune autre série avant celle qui précède le règne de Gonarda III. Il serait en effet très-singulier de trouver deux séries consécutives, qui offriraient le même nombre de rois et la même durée de règne [1].

Je suis bien loin de nier qu'il n'ait pu y avoir plusieurs rois avant Gonarda Ier, et j'admets même qu'on a une presque certitude à cet égard; mais le Râdjataranginî n'en dit rien de positif.

Kalhana rapporte à l'ère indienne du Kaliyuga l'époque de Gonarda Ier et de ses successeurs; il dit (liv. I, sl. 48): « Gonarda et « d'autres rois régnèrent sur les Kaçmîriens pendant deux mille deux « cent soixante-huit ans dans le Kaliyuga; » et il ajoute (*ibid.* sl. 49): « La « guerre de Bharata eut lieu, dit-on, à la fin du second âge: embarrassés de « cette assertion, quelques-uns ont regardé comme erroné le calcul de la « durée de ces rois. » Nous voyons que notre historien adopte pour l'époque de la grande guerre, ou du célèbre Mahâbharat, une date différente de celle que suivent les autres chronologistes indiens, comme il l'avoue lui-même.

« Quand 653 ans du Kaliyuga se furent écoulés sur la terre, c'est alors, « dit-il (*Ibid.* sl. 51), que vécurent les Kurus et les Pandavas. » Gonarda Ier, fut leur contemporain, car, selon Kalhana (*ibid.*, sl. 59), « Appelé au « secours de son allié Djarâsandha, il assiégea avec des forces considé- « rables Mathura, la ville de l'ennemi de Kansa. » (Krichna).

Nous trouvons des princes kachmîriens associés aux autres rois de l'Inde, dans des entreprises communes; nous rencontrons dans leur histoire un synchronisme, sur lequel j'entrerai ci-après dans les développements qu'exige son importance.

[1] En comptant 1266 ans pour le règne des rois qui ne sont pas nommés avant Gonarda Ier, on reculerait la chronologie de Kalhana jusqu'à l'année 3714 avant J. C.

En attendant il est évident que l'époque de Gonarda Ier est étroitement liée à la chronologie de l'Inde en général; c'est pourquoi, sans donner de celle-ci un exposé complet, qui serait nécessairement plus étendu que ne le comportent le but et les limites de mon essai, je dois faire connaître quelques résultats auxquels je suis parvenu, en étudiant de mon mieux ce vaste sujet, résultats que, dussent-ils ne paraître ici que de simples assertions, je ne puis en aucune manière écarter de la discussion présente.

J'accède à l'opinion presque généralement reçue, que les trois âges des Hindus antérieurs au Kaliyuga, savoir: le Dvapara-yuga, le Treta-yuga et le Satya-yuga, ne contiennent qu'une série de noms des principales dynasties, et quelques grands événements historiques, sans qu'il soit possible d'en préciser les époques; mais après diverses considérations sur tout ce qui m'a paru se rapporter à ce sujet, je crois être autorisé à penser que des institutions religieuses et politiques, des villes et des empires s'étaient formés dans l'Inde longtemps avant le Kaliyuga, et que le commencement de cette ère, fixé par les Hindus à 3101 ans[1] avant celui de l'ère chrétienne, est une époque véritablement historique.

Ce qui me dispose à la considérer comme telle, indépendamment d'autres raisons que je ne saurais développer ici, c'est que, pour un peuple qui est accoutumé à compter les années par des milliers de siècles, cette époque n'est pas assez reculée pour pouvoir être considérée comme une fiction vaniteuse de sa part, et qu'elle est encore aujourd'hui si familière à cent millions d'habitants du vaste pays de l'Inde, que, tout divisés qu'ils sont par suite d'une diversité de langue, de secte et de gouvernement, ils s'en servent pour marquer l'ordre de leurs jours, lors même qu'ils en possèdent une autre, particulière à leur province.

En connexion avec ce que j'ai déjà dit, dans mon introduction, relativement à un changement supposé qui se serait fait dans les anciens livres des Hindus, à des époques très-récentes, j'ajouterai que les Indiens n'ont jamais eu un chef religieux dont l'autorité ait été reconnue et exercée dans tout l'empire; que, parler des Brahmanes, c'est parler des millions de personnes libres, divisées en familles indépendantes et souvent hostiles les unes aux autres; et qu'il n'a ainsi jamais existé dans

[1] Plus exactement, c'est le vendredi, 18 février, 3101 avant J. C. Voyez Kala Sankalita. *A collection of memoirs of the various modes according to which the nations of the southern part of India divide time*, by lieut. col. J. Warren, 1825.

l'Inde une autorité capable d'imposer une ère quelconque à tant de peuplades diverses [1]. Si donc il existe une ère généralement reconnue, c'est qu'elle tient à une réalité historique.

Notre auteur, comme nous l'avons vu, prend l'époque du Kaliyuga, telle que nous venons de l'énoncer, comme généralement adoptée; ce n'est donc pas en cela qu'il diffère d'opinion avec les autres chronologistes, mais bien lorsqu'il fixe la date des Kâuravas et des Pandavas.

Ceux-ci sont généralement supposés avoir fleuri vers la fin du second âge, appelé le Dvapara-yuga, ou au commencement du Kaliyuga. Kalhana, qui fait ces héros contemporains de Gonarda Ier, les place avec ce roi, 653 ans après le commencement de la dernière ère. Je tâcherai d'expliquer plus loin, dans l'article sur les synchronismes, comment notre historien est amené à s'écarter ici de la croyance générale des Hindus; ce qui nous importe pour le moment, c'est de resserrer autant que possible les périodes chronologiques de Kachmîr.

La première époque, selon Kalhana, commence donc 653 ans après le Kaliyuga, ou 3101—653=2448 ans avant notre ère. C'est là qu'il place Gonarda Ier, le premier roi nommé. La durée de 1266 ans qu'il attribue à la succession des cinquante-deux rois [2], dont les règnes ne sont pas déterminés, donne pour un règne la moyenne d'un peu plus de 24 ans et 4 mois, et toute cette période ne présente aucune difficulté chronologique.

IIIe PÉRIODE, DE L'AN 1182 À L'AN 167 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

En continuant à déterminer les époques, à partir de la première qui commence 2448 ans avant notre ère, nous obtiendrons celle de Gonarda III, si nous soustrayons de 2448, 1266 ans, durée de la période précédente, ce qui nous donnera la date de 1182 ans avant l'ère chrétienne pour le commencement de la troisième période. Nous savons que

[1] Que l'on se souvienne combien il a été difficile de faire adopter à l'Europe chrétienne un même calendrier, qu'encore aujourd'hui les Russes ne suivent pas. Je citerai à l'appui de mon opinion celle de l'astronome Samuel Davis, qui a demeuré dans l'Inde. Il déclare, en opposition avec Anquetil du Perron, qui croyait les Yugas et les Kalpas une introduction moderne, que l'invention de ces périodes et leur application aux computs par les Indiens doivent être rapportées à une antiquité qui n'a pas encore été déterminée. Voyez *Asiat. Res.* t. IX, p. 243.

[2] Je n'ai trouvé que cinquante et un rois kachmiriens, positivement indiqués. Voyez la Table généalogique et chronologique des rois du Kachmir.

cette même époque a été computée, en partant d'une autre ère indienne sur laquelle je reviendrai [1].

Depuis Gonarda III qui ouvre cette période, le règne de chaque roi est donné en années, mois et jours, excepté celui de Yuddhichthira, l'aveugle. Le plus court est de 30 ans, le plus long de 70, dans une suite de vingt et un rois, qui ont régné pendant 1002 ans [2]. La moyenne d'un règne serait donc 47 ans.

Je me réserve de soumettre ci-après au lecteur quelques réflexions sur les diverses moyennes auxquelles on a voulu attacher la probabilité de données chronologiques; je ferai observer seulement ici que, selon le sloka 48 que j'ai cité, cette troisième période doit être ajoutée à la précédente pour rendre toute la durée de la race de Gonarda égale à 2268 ans, somme d'années qui, divisée par le nombre total des rois de ces deux périodes, savoir: $51+21=72$, donnerait pour un règne la moyenne de 31 $\frac{1}{2}$ ans seulement.

IVe PÉRIODE, DE L'AN 167 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE, À L'AN 24 APRÈS LA NAISSANCE DE J. C.

Cette période finit avec Sandhimati (ou Arya-râdja); elle a duré 192 ans, et comprend 6 règnes: d'où il résulte une moyenne de 32 ans pour la durée de chacun de ces règnes. Nous sommes arrivés à 24 ans après notre ère.

Ve PÉRIODE, DE L'AN 24 À L'AN 597 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

A la fin de cette période, qui commence par le règne de Mêgha-vâhana, et qui comprend 10 règnes et 572 ans, nous nous trouvons à la fin du VIe siècle de notre ère, et nous obtenons pour chaque règne une moyenne de 57 ans. Je reviendrai sur ce résultat, et je considérerai en particulier le règne de 3 siècles, attribué à Ranâditya; anomalie qui donne à cette période une moyenne de règne si élevée.

VIe, VIIe, VIIIe PÉRIODES, DE L'AN 597 À L'AN 1006 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

La dynastie de Karkota, celle d'Utpala ou de Varma, et la dynastie mixte, nous présentent des règnes très-courts, dont les moyennes ne sont que de 15, 8 et 7 ans.

[1] Voyez la note du sloka 53 du livre Ier, t. Ier.

[2] Voyez ma remarque à la fin des notes du livre Ier.

RÉSUMÉ DE TOUTE LA CHRONOLOGIE DES SIX PREMIERS LIVRES DE KALHANA.

Les huit périodes énumérées, à compter de Gonarda Ier jusqu'à Sangramadeva, ou de l'an 2448 avant J. C. jusqu'à l'année 1006 de l'ère chrétienne, comprennent 3454 ans, pendant la durée desquels nous trouvons nommés ou comptés cent vingt-six rois. La moyenne de chaque règne serait donc de $\frac{3454}{126} = 27$ ans 4 mois.

Il n'y a pas, je crois, d'objection à faire contre cette moyenne; et comme, outre les rois nommés ou comptés, il en est d'autres qui ne sont qu'indiqués, toute la chronologie de Kalhana doit paraître d'autant plus conciliable avec les idées adoptées par nos chronologistes les plus rigoureux à l'égard des moyennes admissibles pour la durée des règnes de rois.

Parmi les 126 règnes, il n'y en a que 75 dont la durée est précisée en années, mois et jours, et ces données diffèrent tant entre elles, que même le moindre soupçon d'une division systématique ne peut avoir lieu.

Parmi ces 75 règnes il y en a un de 300 ans, sur lequel je vais offrir une explication; quant aux autres 74, on trouvera :

1	règne de	70 ans;
8	règnes de	60 ans et au-dessus;
4		50
3		40
22		30
2		20
34		pour la plupart au-dessous de 20.
74	règnes.	

2. LA CHRONOLOGIE DE KALHANA RAPPORTÉE, À L'ÈRE DE SAMVAT ET À CELLE DE ÇAKA.

Nous avons jusqu'à présent rapporté tous les chiffres à l'ère de Kaliyuga, en commençant notre comput 653 ans après le commencement de celle-ci; mais les Hindus ont deux autres ères qui, adoptées avec la première dans toute l'Inde, ont plus ou moins de cours dans différentes provinces. L'une est celle de Samvat ou de Vikramâditya, l'autre celle de Çaka ou de Çâlivâhana.

Le commencement de la première est fixé par les Asiatiques, ainsi que par les Européens, à l'an 56 avant l'ère chrétienne. La plupart des monuments connus et des documents qui ont une valeur judiciaire, sont datés de l'ère Samvat, et rapportés sans contestation à l'année 56 avant J. C. [1].

L'ère de Çaka commence 134 ans après celle de Samvat, ou 78 ans après J. C. Notre historien, comme nous l'avons vu, rapporte plusieurs de ses données chronologiques à Çaka. Quel service ne nous aurait-il pas rendu s'il y avait ajouté le nom de Vikramâditya ou de Çâlivâhana? car les deux rois pouvant être confondus l'un avec l'autre, il en résulte pour nous, un grand embarras.

Vikramâditya est un des héros dont la vie, composée de vérité et de fiction, remplit un grand nombre de volumes. Nous avons sur ce personnage, une dissertation de Wilford; malheureusement, à la fin de cet écrit, on se trouve dans une incertitude et une confusion plus embarrassante qu'au commencement : tant sont grandes la multiplicité et la variété des légendes et des versions que l'auteur, d'ailleurs très-instruit, accumule dans ses citations sans ordre et sans critique. « En général, » dit-il en commençant, « les Hindus ne connaissent qu'un seul Vikramâditya, « mais les savants en reconnaissent quatre; et lorsque, à ma demande, « ils me présentèrent les autorités écrites, je fus étonné de n'en pas trou- « ver moins de neuf [2]. » De plus, il y a eu, ainsi que plusieurs Vikramâdityas, plusieurs Çâlivâhanas [3], et même contemporains les uns des autres. Nous nous en tiendrons aux deux fondateurs des ères, dont les commencements sont séparés par un intervalle de 134 ans, et qui ne sont pas douteuses.

Dans le texte du Râdjataranginî, le nom de Vikramâditya se rencontre plusieurs fois. Antérieurement à l'époque dont il s'agit, notre historien [4] distingue expressément un Vikramâditya de celui qui défit les Çakas, et, qui, dans sa capitale d'Udjayinî, réunit toute l'Inde sous sa domination [5].

[1] L'ère de Samvat est constatée par une éclipse de lune, rapportée comme ayant eu lieu au mois de Çrâvana, l'an 1200 de Samvat. Colebrooke trouva, en effet, que cette date répondait au 11 juillet 1144.

[2] *Asiat. Res.* t. IX, p. 117.

[3] *Ibid.* p. 211.

[4] Liv. II, sl. 5-6.

[5] Liv. III, sl. 125.

C'est à la cour de ce dernier que le Kavi Matrigupta chercha et trouva sa fortune, quoique un peu plus tard qu'il ne l'eût voulu [1]. Toute la description de la cour, du caractère et de la conduite de ce roi répond parfaitement à la renommée de Vikramâditya qui, protecteur de la littérature indienne, réunit autour de lui des hommes de mérite parmi lesquels neuf, appelés *joyaux*, étaient un ornement inappréciable de sa cour.

Je dois dire qu'un caractère semblable pouvait être attribué à Çalivâhana, comme à tant d'autres rois.

Matrigupta, dont le mérite fut récompensé par la couronne de Kachmîr, régna-t-il du temps de l'un ou de l'autre de ces deux rois? Nous allons voir comment l'adoption de l'une ou de l'autre opinion s'accorde avec le reste de la chronologie du Râdjataranginî. Notre texte dit expressément que Matrigupta s'est retiré du gouvernement à la mort de Vikramâditya, après un règne de 4 ans 9 mois et 1 jour [2]. L'époque de l'avénement au trône de Matrigupta serait donc parfaitement déterminée, si seulement il était décidé que l'ère de Samvat doit se compter du commencement ou de la fin du règne et de la vie de Vikramâditya, et quelle a été la durée du règne de ce prince.

Wilford dit : « L'opinion générale est que la première année de Sam-« vat est celle qui suivit la mort de Vikramâditya; mais les Pandits qui « assistèrent Abul-fazil dans la composition de l'Ayîn Akbarî, déclarèrent « que c'était la première année de son règne [3]. »

C'est avec ce renseignement que s'accorde le Râdjavali [4], où il est dit en même temps, que Vikramâditya et ses fils régnèrent 93 ans.

Il nous importerait de connaître précisément la durée du règne du père, laquelle est supposée avoir été de 50 à 56 ans. Wilford dit qu'elle fut de 56 ans, et ajoute que Vikramâditya mourut la première année de l'ère chrétienne [5].

D'après cette donnée, Matrigupta serait monté sur le trône de Kachmîr 4 ans 9 mois et 1 jour avant J. C. et par conséquent 123 ans 8 mois et 1 jour plus tôt que nous ne le trouvons en additionnant toutes les an-

[1] Liv. III, sl. 129-138.

[2] *Ibid.* sl. 264.

[3] *Asiat. Res.* t. IX, p. 145.

[4] Généalogie de rois, composée en langue bengalie par Mritiyudjaya Pandita.

[5] *Loc. cit.* p. 146.

nées de règnes qui se sont écoulées depuis Gonarda III jusqu'à Matrigupta.

Dans un système de chronologie qui, comme celui de Kalhana, est si bien lié dans toutes ses parties, cette différence me paraît assez considérable pour m'autoriser à admettre que Çalivâhana, fondateur de l'ère de Çaka, et non Vikramâditya, fondateur de l'ère de Samvat, était le protecteur de Matrigupta. Nous savons que le nom de Vikramâditya peut avoir été commun à Çalivâhana. Wilford dit expressement[1] que, selon quelques-uns, l'un des quatre Vikramâdityas dont il fait mention, était Çâlivâhana [2]. Rien n'empêche de supposer que Vikramâditya et Çalivâhana, défirent l'un et l'autre les Çakas, et que tous les deux résidèrent à Udjayinî; il se pourrait aussi que les actions de l'un eussent été attribuées à l'autre; ce que nous aurons à signaler comme une erreur beaucoup trop fréquente dans les récits des Kavis.

Quoi qu'il en soit, il est constant que l'ère de Çaka est la seule dont ait fait mention notre auteur. En effet, c'est au moyen de cette ère qu'est déterminée l'époque à laquelle vivait Kalhana lui-même[3], et par suite de cette détermination, la date de l'avénement de Gonarda III[4], se trouve confirmée; nous trouvons enfin un accord parfait entre les deux comptes que fournit le texte, tant par rapport au Kaliyuga que par rapport à Çaka [5].

Le calcul de l'époque du règne de Matrigupta, rapportée à Çâlivâhana, pourrait être établi de la manière suivante :

L'ère de Çaka commença. .	78 ans après J. C.
Çâlivâhana régna.....	50
Il mourut.....	128
Le règne de Matrigupta commença avant sa mort....	4 ans 9 mois 1 jour.
C'est-à-dire....	123 ans 3 mois moins 1 jour après J. C.

[1] *Loc. cit.* p. 117.

[2] Dow, dans l'histoire de l'Hindostan, traduite du persan de Férichta, dit en parlant de Buker-madjit (Vikramâditya), que quelques Hindus comptent une nouvelle ère à partir de sa mort, qui eut lieu dans la 89e année de l'ère chrétienne : ce qui ne peut se rapporter qu'à l'époque de Çalivâhana ou Çaka, non sans une différence de 11 ans entre celle-ci et l'ère communément commencée à l'an 78 après J. C.

[3] Liv. Ier, sl. 52.

[4] Voyez ma note sur le sl. 53, liv. Ier.

[5] Voyez ma note sur le sl. 56, liv. Ier.

ce qui ne diffère que de 5 mois de la date que j'ai obtenue en computant tous les règnes, à partir de Gonarda III, jusqu'à Matrigupta.

Ainsi la chronologie de notre historien résiste à l'examen sévère que nous venons de lui faire subir.

Je ne crois donc pas pouvoir adopter le sentiment de M. Wilson, en prenant avec lui le Vikramâditya qui mit Matrigupta sur le trône de Kachmîr, pour un prince de ce nom, qui aurait vécu 441 ans après J. C. Disposé, comme je le suis, à accueillir avec de justes égards toutes les opinions d'un savant si versé dans tout ce qui regarde l'Inde, je ne pourrais faire aucun usage de celle-ci, quand bien même je n'aurais à la combattre par aucune objection, parce qu'elle nécessite un changement considérable dans la chronologie de Kalhana que je crois devoir laisser telle qu'elle est.

3. EXPLICATION SUR LE RÈGNE DE 300 ANS ATTRIBUÉ À RANÂDITYA.

Trois règnes seulement après celui de Matrigupta nous trouvons Ranâditya sur le trône du Kachmîr pendant 300 ans.

Une telle donnée ne peut que nous étonner parmi les règnes de neuf autres princes de la même période, dont le plus long est de 70 ans, et dont les autres ne sont que de 21, 13, et même de 4 ans; elle doit nous étonner d'autant plus que ce règne s'étend jusqu'à un temps comparativement moderne, c'est-à-dire du IIIe jusqu'au VIe siècle de notre ère, temps dans lequel rien ne devrait paraître moins probable que le manque de tout document historique.

M. Wilson, partant de l'opinion que je viens de citer, suppose : « que Kalhana, ou des écrivains antérieurs, quoiqu'ils n'aient pas fait « exactement contemporain de Çâlivâhana ce Vikramâditya qui fut le « patron de Matrigupta, l'avaient cependant, en le confondant avec le « prince de Çakâri, placé trois siècles entiers trop tôt; que, lorsqu'ils ar- « rivèrent à la dynastie de Karkôta, ils reconnurent leur erreur, et ne su- « rent inventer d'autre méthode pour la corriger, que celle d'ajouter au « règne de Ranâditya toutes les années qui leur manquaient, et d'embel- « lir ainsi leur histoire par un miracle [1]. »

Il faut d'abord admettre ici assez gratuitement qu'ils ont réellement commis et puis reconnu une telle erreur, et alors on ne peut s'empêcher de dire,

[1] *Asiat. Res.* t. XV, p. 87.

qu'ils n'auraient pu trouver, pour la cacher ou la corriger, un expédient plus malheureux que celui qui leur est attribué. En effet ce n'était pas cacher une erreur : c'était plutôt la rendre manifeste, même aux yeux de la plus confiante crédulité, qui ne laisse jamais d'avoir sa théorie ou son espèce de raison. L'attribution si franche de trois siècles au règne d'un seul prince devait au contraire, ce me semble, être fondée sur quelque chose de réel, et, en même temps, se concilier facilement avec la croyance générale du peuple. J'essayerai de l'expliquer.

De tout temps des exemples de longévité paraissent avoir été assez fréquents parmi les Hindus. Nous avons à cet égard le témoignage des écrivains grecs et latins [1], qui ont puisé leurs renseignements principalement dans les pays du nord-ouest de l'Inde. Nous pouvons citer plus d'un exemple moderne de longévité extraordinaire dans l'Inde [2], non pas toutefois comme des faits exacts ou probables, mais comme des indices de l'opinion très-répandue dans ce pays, que les limites de l'existence d'un mortel peuvent être reculées au delà du terme ordinaire.

Mais tous les exemples anciens et modernes que nous pourrions accumuler ne se rapportent en rien à Ranâditya, si ce n'est qu'ils nous

[1] Ctésias, dans la bibliothèque de Photius, dit que les Indiens vivent 120, 130, 140 ans; Strabon dit qu'ils atteignent la 130ᵉ année; Pline la 140ᵉ année (lib. VII).

[2] De Faria, historien portugais très-estimé, raconte qu'en 1537, lorsque les Portugais conquirent Diû, il se trouva dans la foule rassemblée autour des vainqueurs un homme de Bengale qui disait avoir 300 ans, et cet âge fut constaté par des témoignages respectables. Il vécut 80 ans de plus, et ne mourut qu'en 1616 au Bengale. Il aurait donc atteint sa 380ᵉ année.

En l'année 1603, on a baptisé à Tana, lieu situé au nord de Goa, un homme qui comptait déjà 138 ans d'existence, et qui depuis 106 ans était marié avec une femme qui avait alors 120 ans.

Oserai-je citer un troisième exemple de longévité qui efface les deux précédents? Je le répète d'après Gunter Wahl, homme savant et respectable, qui m'a fourni les notices précédentes : « Dans un temps très-récent, dit-il, nous avons eu un exemple étonnant, répété « dans plusieurs feuilles publiques, d'un Hindu qui, d'après un examen fait judiciairement « par les Anglais, s'attribuait même un âge de 700 ans, et qui racontait en détail com- « ment, à la fin de chaque siècle, il avait eu ses dents et ses forces renouvelées. » (*Erdbeschreibung von Ostindien.* II Band. 1807. Seiten 162, 163.)

De plus, l'auteur du Dabistan, dans le chapitre VI sur les Yôguis, fait mention de Sandjanath Ayi Panti (Sangnanatha Arya Pandita) comme d'un saint qui a vécu 700 ans, sans que ses cheveux eussent blanchi. Il dit la même chose de Suredjnath (Surêçanath), que l'auteur cité avait vu lui-même.

induisent à croire qu'il a pu jouir d'une vie assez prolongée au delà des limites ordinaires pour donner lieu à la fiction qui rattachait sa vie présente à un acte de son existence antérieure[1], fiction ingénieuse, qui peut nous intéresser même sous un rapport historique, comme je le montrerai ci-après.

Cet homme qui, dans son existence antérieure, était joueur de profession, après avoir tout perdu au jeu, cherche, pèlerin audacieux, à gagner dans les montagnes de Vindyà l'autel de Durgà. Cette déesse, qu'on ne voit jamais en vain, y demeure parmi des abeilles qui, la queue armée de *flèches acérées*, défendent son approche. C'est là qu'il veut, en jouant sa vie, obtenir une grâce, et il sait la mériter par la prudence avec laquelle il se prémunit contre le danger, et par le courage avec lequel il franchit la route que lui disputent avec acharnement ses ennemis ailés. En effet, déchiré et n'ayant conservé qu'un souffle de vie, il arrive aux pieds de la déesse. En le touchant de sa main divine, elle lui rend la vigueur; elle lui promet même de lui accorder la grâce qu'il désirera obtenir. Il aurait pu demander la possession de la terre entière ou un siége dans le Kâilasa, le ciel de Siva; mais il a vu la déesse; épris de sa beauté, il ne peut désirer, il ne peut demander qu'elle-même, et il doit la posséder, si les paroles d'une déesse sont vraies. Liée par sa promesse, elle ne peut pas en refuser l'accomplissement, elle ne peut que l'ajourner jusqu'à la vie future de ce personnage. Celui-ci, amoureux et impatient, court se suicider. Il renaît comme Ranâdytya, roi de Kachmîr; la déesse, sous la forme de Ranarambhâ, est trouvée au milieu de la mer par un roi de Tanjore, qui l'élève comme sa fille; et c'est ainsi que l'immortelle devient l'épouse de l'heureux mortel. Çaktî, ou énergie divine, elle peut, selon son désir, prolonger la vie de son époux, qui a gagné sa faveur, et par son audace dans sa vie antérieure et par son amour dans celle-ci. « Que la possession de ma personne ne lui soit « pas inutile[2], dit-elle. » En effet, Ranâditya vécut longtemps : voilà tout ce qu'il y a de vrai dans cette légende. C'est ainsi que des fictions ont un fond de vérité dans ce qui a donné lieu à leur invention.

Quelque incroyable que soit par elle-même, une si longue existence, elle a pu ne causer aucun étonnement parmi des peuples qui croient à la transmigration successive du même esprit dans plusieurs corps.

[1] Voyez liv. III, sl. 392-436.

[2] Liv. III, sl. 466.

Cette croyance superstitieuse existe encore aujourd'hui dans l'Inde; elle est devenue parmi les Tibétains et d'autres Buddhistes un dogme particulier, suivant lequel l'esprit d'un pontife suprême, d'un Lama, vit dans ses successeurs. Quand même, d'après une autorité bien respectable [1], le lamaïsme n'aurait été établi parmi le peuple que nous venons de nommer qu'au XIIIe siècle, il ne s'ensuit pas que, sous une autre forme, il n'ait pu exister précédemment dans le Kachmîr. Les trois siècles peuvent donc avoir appartenu à Ranâditya et à plusieurs de ses successeurs dans lesquels on croyait son existence continuée.

Une vie si prodigieuse ne pouvait avoir qu'une fin également prodigieuse. Ranâditya descend dans les régions inférieures par la caverne de Namutchi; sa divine épouse rejoint les immortels, et ils disparaissent l'un et l'autre avec la superstition qui leur attribuait une si longue existence dans ce monde.

J'ai cru pouvoir expliquer de cette manière le long règne de Ranâditya sans le rejeter ou le raccourcir : qu'il reste une lacune de 300 ans entre Ranâditya et son successeur Vikramâditya, lacune qu'on ne peut remplir par aucun nom ni par aucun événement. Ai-je besoin de rappeler à ceux qui savent l'histoire, qu'on trouve plus d'un pareil vide dans les annales de plusieurs autres nations, et même pour des temps qui ne sont plus fabuleux [2]?

Si, ainsi expliqué, ce long règne ne nous choque plus comme une fiction absolument creuse, nous craindrons beaucoup moins d'appliquer la critique de l'histoire aux autres données chronologiques du Râdjataranginî, en les plaçant dans leur véritable jour.

RÉFLEXIONS SUR LA CHRONOLOGIE EN GÉNÉRAL, ET SUR CELLE DU RÂDJATARANGINÎ EN PARTICULIER.

Il est essentiel de remarquer que dans la plus grande partie de la suite des rois Kachmîriens se trouve une succession régulière de père

[1] Abel-Rémusat, *Mélanges asiatiques. Discours sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, p. 137.

[2] L'histoire persane nous présente dans la dynastie des Achkaniens, entre Shapour qui régna 284 ans avant J. C. et Bahram qui monta sur le trône 88 ans avant J. C. une lacune de 198 ans; et c'est au temps où des armées grecques traversaient l'Asie dans toutes les directions! On ne retrouve non plus toute la série des successeurs d'Alexandre en Égypte et dans la Bactriane.

en fils. C'est dans ce cas qu'on peut avec raison admettre des règnes égaux aux générations.

Il n'en est pas ainsi quand la couronne passe à des collatéraux ou à des étrangers, et surtout quand c'est au milieu des agitations violentes des empires. C'est alors que, non-seulement le nombre des règnes est plus grand que celui des générations, mais qu'aussi les inégalités dans la durée des règnes sont telles qu'elles ne permettent pas de fixer un terme moyen dont on puisse se servir avec sûreté dans tous les cas où l'on voudrait l'appliquer.

Plusieurs savants d'un grand mérite ont tâché de fixer un terme moyen pour la durée des générations et des règnes, et ont proposé un chiffre plus ou moins élevé, variant de 15 jusqu'au-dessus de 30. Pour ma part, j'adopterai les résultats auxquels le judicieux Fréret est parvenu en étudiant ce sujet, et en faisant un examen approfondi de l'histoire ancienne et moderne.

Ce savant, après avoir porté son attention sur les listes généalogiques des rois de France, d'Angleterre, de Portugal, d'Espagne, d'Autriche et d'Italie, attendu que celles-ci étaient les plus dignes de confiance, et après les avoir considérées dans les différentes branches, et combinées de toutes les manières possibles, a trouvé que le nombre des générations, dans l'Europe moderne, comparée aux dates constantes des règnes, donne 31, 32, 36, et même 40 ans de durée à chaque génération; c'est-à-dire que, si la durée des générations se prolonge jusqu'à 40 ans, elle ne descend pas au-dessous de 30. Les générations de l'Asie, dont l'histoire n'est pas aussi bien connue, ne contredisent pas ce résultat; il est même confirmé par les listes généalogiques des familles impériales de la Chine, dont la chronologie est constante. Il s'ensuit que les anciens, à commencer par Hérodote, n'avaient pas tort d'évaluer à 33 ans la durée d'une génération ou de compter trois générations dans un siècle.

Les dynasties kachmîriennes, examinées sous le rapport de la durée moyenne des règnes, présentent bien quelques anomalies; mais dans leur ensemble, si je ne me trompe, elles satisfont à toutes les exigences d'une critique raisonnable.

La première période comprend, en 1266 années consécutives, cinquante et un ou cinquante-deux rois; mais la durée de chaque règne n'est pas précisée. Si la succession de ces princes, de père en fils, dans la même famille, eût été régulière, ils auraient pu régner ensemble au

moins $51 \times 30 = 1530$ ans. Mais, comme nous ne savons pas même les noms de trente-cinq de ces rois, comme la ligne de Gonarda Ier a été interrompue par Godhara, et comme le pays a été envahi par des étrangers, nous pouvons comprendre pourquoi le nombre donné est moindre de 264 ans que le chiffre normal, et nous trouvons, pour le terme moyen de chaque règne, $\frac{1266}{51} = 24$ ans 9 mois. Kalhana fait mention de trois rois étrangers, sur lesquels nous reviendrons.

En considérant les autres périodes dynastiques, nous observons que la deuxième nous donne une moyenne de 46 ans pour le règne de chacun des rois qui sont énumérés dans une succession régulière. La troisième présente une moyenne de 32 ans; cependant la ligne est interrompue, une fois par Vidjaya, une autre par Aryarâdja; la quatrième fournit la moyenne de 57 ans, la plus élevée de toutes, particularité qui provient, comme nous le savons, d'un intervalle de 300 ans, durant lequel nous ne trouvons qu'un seul nom de roi. En laissant à part ce règne anormal, on aurait une moyenne très-admissible de 33 ans pour chacun des neuf princes.

La moyenne de ces trois premières périodes, à partir de Gonarda III, comprenant 37 règnes, serait des 45 ans.

Dans les trois dernières périodes, nous n'avons que des moyennes de 15, de 8 et de 7 ans.

La moyenne de ces trois dernières périodes, comprenant 38 règnes, serait de 11 ans.

Ces trois périodes en fournissant une moyenne qui tombe au-dessous du chiffre normal de 30 ans seraient donc plus irrégulières que les trois premières ne le sont en dépassant ce chiffre. Remarquons que ces deux divisions de périodes comprennent, à 1 près, un égal nombre de règnes. Et si, à cause de ces résultats mêmes, on prononçait que les données des dynasties plus anciennes sont fictives, parce qu'elles diffèrent autant des données plus récentes, on trancherait la question, mais on n'aurait rien prouvé; on aurait seulement oublié à tort de tenir compte des circonstances par l'influence desquelles les règnes peuvent être plus longs ou plus courts. Toute induction tirée des temps modernes, pour être appliquée aux temps plus anciens, n'est valable, qu'en tant que l'analogie des uns et des autres est établie relativement aux rapports particuliers sous lesquels on les considère.

Une moyenne déterminée peut être juste, très-juste même pour tout le genre humain dans des espaces de temps très-étendus, et peut ne pas l'être

du tout pour des familles particulières, dans un temps limité et dans des circonstances particulières. Or, les dynasties sont des familles particulières, placées pendant leur existence dans des situations particulières. Les temps sont-ils tranquilles? Ces rois, sur des trônes qui ne sont jamais ébranlés, couleront dans une succession régulière, de père en fils, une longue suite d'années. Les temps sont-ils orageux? Je laisse parler Kalhana : « Les rois n'auront nulle part une longue durée, de même « que les bouteilles d'eau qui s'élèvent, pendant un jour couvert, quand « les ondées de pluie tombent [1]. »

S'il est vrai que le terme moyen d'une génération et d'un règne n'est que de 30, 32 ou 33 ans, il n'est pas moins certain, pour ne citer qu'un exemple moderne, qu'à compter de l'assassinat de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XV, les règnes successifs de trois rois de France embrassent une période de 165 ans, et présentent une moyenne de 55 ans [2]; pourquoi, dans la dynastie de Gonarda III, une moyenne de 57 ans (si déjà, ce qui n'est pas nécessaire, on répartissait également la durée anormale du règne de Ranaditya entre les 10 princes), et dans celle de Gonarda II, une moyenne de 46 ans seraient-elles si incroyables? Si un plus long espace de temps et un plus grand nombre de princes admettent une plus grande variété d'incidents, ils n'excluent certainement pas la répétition de ces circonstances qui, dans l'exemple cité, ont donné à trois princes français une moyenne de règne si élevée.

Nous trouvons pour les 8 périodes de l'histoire de Kachmîr, qui comprenent plus de 34 siècles, la moyenne modique de 27 ans pour un règne; serions-nous en droit de l'appliquer à toutes les dynasties, et de rejeter ou de raccourcir des règnes plus longs dans plusieurs races de rois?

Des règnes dont la durée excède la mesure commune, des règnes de 40 jusqu'à 70 ans, peuvent fréquemment se présenter dans des pays où, d'après l'usage, la couronne héréditaire est transmise à des enfants, même avant qu'ils aient vu le jour [3]; c'est alors que la durée de la vie est celle du règne d'un roi.

Indépendamment de la possibilité absolue de longs règnes dans le

[1] Liv. V, sl. 278.

[2] Les cinq règnes des princes de la branche de Bourbon depuis Henri IV, l'an 1589, jusqu'à 1793, donnent une moyenne d'environ 41 ans; un de ces rois a cependant été assassiné, et un autre exécuté.

[3] Liv. Ier. sl. 75-76.

Kachmîr, je ferai remarquer que les Hindus ont la coutume de comprendre sous un seul nom plusieurs membres d'une même famille à laquelle, de cette manière, s'attache la gloire de la longévité, comme une preuve éclatante de la prédilection des dieux. *Ayuchmanta* [1], « vivant « longtemps, » est un titre d'honneur parmi les Hindus, comme *Svalpâyucha* [2], « vivant peu, » est la marque distinctive d'un âge corrompu : c'est pourquoi les compositeurs de généalogies, panégyristes par métier, sont accoutumés à donner à un seul individu la vie et le règne de sa famille entière. Nous le trouvons quelquefois même exprimé positivement: c'est ainsi que nous lisons que Nanda et ses fils régnèrent 100 ans ; Vikramâditya et ses fils, 94 ans. Cet usage paraît très-avantageux pour une revue générale d'une longue suite de siècles, dans laquelle les noms de rois s'accumuleraient outre mesure: des individus s'effacent, les familles seules se comptent.

Avant de terminer cet article, j'examinerai une question très-importante pour la véritable appréciation de la chronologie de notre historien : les listes de rois, telles qu'elles se trouvent dans le texte du Râdjataranginî, sont-elles complètes? Je n'oserais y répondre affirmativement.

En effet, notre texte même, comme je l'ai déjà signalé, indique en quelques endroits des dominateurs qui ne sont pas nommés, et nous y reconnaissons quelques lacunes.

De plus, là où le peuple ne compte pour rien, où chaque individu dans l'état de sa caste, dans cet inaliénable héritage de bonheur ou de malheur, est inattentif à tout ce qui ne bouleverse pas son existence habituelle, là, les annales du royaume ne sont que l'histoire d'un seul homme tout-puissant, et ne se composent que sous son influence immédiate. Qui osera dire la vérité, qui craindra de débiter le mensonge, quand on a tout à perdre par l'une, et tout à gagner ou à conserver par l'autre? Ne nous fions donc pas à des listes de rois, dressées sous les yeux d'un usurpateur, ou d'un roi légitime qui a été replacé sur le trône.

Indépendamment de la fraude préméditée, craignons, sinon le manque total de précision, au moins l'erreur, les négligences et l'oubli des annalistes, qui ne connaissent ni l'aiguillon, ni le frein de la publicité. Là où n'existe pas la gestion en commun de la chose publique, il n'y

[1] आयुष्मन्तः

[2] स्वल्पायुष.

a pas de mémoire commune : toute l'histoire est dans la parole écrite d'un seul ou d'un petit nombre d'hommes.

Enfin, et telle a été la destinée de toutes les nations, avant l'invention et l'usage général de l'imprimerie, toute l'histoire dépendait de la conservation d'un manuscrit original ou d'un petit nombre de copies qui, si elles ne se perdaient pas entièrement, étaient sujettes à toutes les altérations que les copistes pouvaient y introduire. Comment donc pourrions-nous être sûrs de l'exactitude de nos listes des rois kashmîriens?

Après ces réflexions relevons un usage trop commun parmi les chronologistes; usage qui, tout à fait arbitraire, nuit à la recherche de la vérité. Quand un certain nombre de rois et la durée totale de leur domination sont indiqués, et qu'on ne croit pas devoir adopter les deux données à la fois, on a coutume de rejeter la période de la dynastie, et de garder le nombre des rois : parce que, en le multipliant par une moyenne telle que, 15, 20, 25, 30, on se ménage le moyen de renfermer un espace de temps dans de certaines limites, conformément à ses idées particulières.

Cependant il semble raisonnable de chercher l'erreur là où il est le plus probable qu'elle se trouve : je veux dire, dans la liste des rois qui, par plus d'une raison dont je viens de signaler quelques-unes, pourrait ne pas être complète. Des noms s'omettent, se rayent, s'oublient; des hommes dressent une liste, et se trompent ou mentent; le ciel seul fait une période de temps, et ne se trompe et ne ment jamais. La dynastie de Gonarda III a duré, dit-on, 572 ans, et on n'y nomme que dix rois; on nous en nomme trop peu, sans doute; mais, acceptons le chiffre de cette période avec d'autant plus de confiance, que l'on n'a heureusement pas voulu le changer malgré le petit nombre de rois. Près de six siècles d'un temps postérieur à notre ère qui n'est que d'hier, en comparaison de ces longs âges des Hindus qui savent mesurer le temps, près de six siècles, dis-je, ne peuvent pas s'être écoulés sans avoir été inscrits dans les annales d'une nation qui observait depuis si longtemps les astres, ces instruments du temps, et qui trouvait dans le texte sacré de ses antiques Védas la durée de l'année solaire plus précise que ne la connaissait[1] Ptolémée au IIe siècle. J'ajoute que cette année, par le retour régulier

[1] L'année solaire, selon Ptolémée, était de 365 jours 5 heures 55 minutes 12 secondes;

Selon la Caille.....	365	5	48	49
Selon Kepler, en 1627..	365	5	48	57

des fêtes religieuses, attachait, pour ainsi dire, par une chaîne dorée, ce peuple débonnaire à la marche du maître céleste des saisons. Si donc on n'aurait pas tort de rejeter quelques longs règnes des rois kachmîriens, on n'aurait pas raison, je crois, de toucher à la durée d'aucune des périodes, en tant qu'elles sont positivement rapportées par Kalhana. Je ne puis qu'appeler toute l'attention du lecteur sur cette observation, qui me paraît capitale pour l'appréciation de toute chronologie.

J'ai terminé l'examon critique de la chronologie du Râdjataranginî ; on me permettra de me résumer.

Fidèle à mon intention de ne faire aucun changement aux données chronologiques que nous fournit l'auteur, j'ai énuméré les huit grandes périodes dynastiques qui se trouvent dans les six premiers livres du Râdjataranginî. En traitant de chacune en particulier, j'ai tâché de donner les éclaircissements nécessaires sur plusieurs points. J'ai récapitulé la durée et le nombre des rois de chaque dynastie, et, à commencer de la deuxième série, j'ai indiqué le terme moyen de chaque règne. J'ai rapporté les époques aux ères indiennes du Kaliyuga, du Samvat et du Çâka, non sans assigner à chacune sa place par rapport à l'ère chrétienne. Mon explication sur le long règne de Ranâditya a été suivie de l'exposition de quelques idées générales sur les durées moyennes des générations et des règnes, et, pour en faire l'application, je suis revenu sur les principaux résultats de la chronologie du Kachmîr ; ce qui a donné lieu à mes réflexions sur la probabilité de l'existence de longs règnes dans les premières dynasties de ce royaume. J'y ai ajouté finalement d'autres réflexions que m'avait suggérées la question relative à l'intégrité des listes des rois qui se trouvent dans l'histoire du Kachmîr.

J'espère que ce que j'ai dit, et ce qui pourrait se dire encore, suffit pour défendre contre un arrêt de nullité historique la plupart des règnes kachmîriens pris séparément en eux-mêmes, et j'ose conclure avec confiance que, si même la liste totale de cent vingt-six rois nommés dans le Râdjataranginî n'était pas complète, si même, à cause de l'omission de quelques noms, plusieurs chiffres de règnes particuliers n'étaient pas exacts, il resterait cependant à Kalhana le mérite de nous avoir fait connaître avec vérité et précision huit périodes de la monarchie kachmîrienne, qui, commençant l'an 2248 avant J. C. et finissant à l'année 1006 après notre ère, embrassent un espace de 3454 ans et 9 mois.

II.

SYNCHRONISMES

DE L'HISTOIRE DU KACHMIR ET DE CELLE DE QUELQUES AUTRES PEUPLES.

1. Importance générale des synchronismes pour l'histoire. — Coexistence de plusieurs grands états avec l'ancienne monarchie du Kachmîr. — Explications sur l'époque des Kurus, des Pandus, et du *Mahabharat*. — Anciennes relations du nord et du sud de l'Inde.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que de la chronologie, sans avoir égard aux événements dont la vérité par elle-même est indépendante du temps dans lequel ils peuvent avoir été bien ou mal placés.

Quoique des siècles les plus reculés, l'homme se soit si soigneusement appliqué à observer les astres, ce n'est pas cependant la marche silencieuse de ces célestes hérauts du temps qui tient sa mémoire éveillée, mais plutôt l'éclat des événements dont l'accomplissement a été la cause d'un changement heureux ou malheureux dans son existence. Chaque peuple compte des événements de ce genre, et y rattache les époques mémorables de son histoire, qui deviennent, en même temps, celles de l'histoire des autres nations, avec lesquelles il entretient des relations amicales ou hostiles. La guerre joint et mêle violemment les peuples les plus lointains; le commerce étend en paix ses liens plus lentement, mais non moins efficacement, dans toutes les directions qui lui conviennent, et jusqu'aux distances les plus éloignées, sans être arrêté par aucun obstacle; ambition, curiosité, intérêt, piété, tout porte les hommes à se chercher, à se connaître et à se raconter l'histoire de leurs liaisons mutuelles. Il en résulte un calcul commun du temps, et les synchronismes des événements et des personnes, qui réciproquement attestent un fait, deviennent autant de moyens pour constater et régler la suite de l'histoire universelle.

En outre, comme nous connaissons plus d'une loi du système du monde, et comme le fait d'une nature physique et morale commune à tous les hommes est généralement admis, l'analogie, employée avec discernement, fournit une règle générale pour juger tout ce qui est humain, et nous tend un fil conducteur à travers le labyrinthe des circonstances variées.

Dans l'article précédent j'ai exprimé mon opinion sur la réalité historique de l'ère du Kaliyuga, dont le commencement est fixé à l'an 3101 avant J. C. A cette époque il existait déjà dans l'Inde de puissants états qui, pour la plupart, attendu qu'ils reconnaissaient quelquefois un chef nominal, pouvaient même être considérés comme un seul et vaste empire. Les Hindus, dans un espace de 4156 ans, nous donnent, depuis le Kaliyuga jusqu'au xie siècle de notre ère, époque à laquelle finit leur indépendance, une série régulière de deux cents rois [1], dont chacun par conséquent aurait pu régner un nombre moyen de 20 ans. Ce résultat numérique, contre lequel ne peut s'élever la moindre objection, nous est d'autant plus important que, comme nous l'avons vu, les six premiers livres du Rădjatarangînî, où les règnes ne sont comptés qu'à partir de 654 ans après le commencement du Kaliyuga, nous fournissent, dans un espace de 3454 ans, une ligne parallèle de cent vingt-six princes kachmîriens, dont chacun aurait pu régner 27 ans et près de 5 mois. Ces deux lignes peuvent donc, par leur seule existence synchronique, en tant qu'elle est bien constatée, se servir d'appui l'une et l'autre, et contribuer à établir la vérité chronologique de l'histoire indienne en général.

Nous avons vu que la chronologie de Kachmîr commence par le règne de Gonarda Ier, 2448 ans avant J. C. A cette époque, les Kachmîriens

[1] Voyez le livre IV du *Vichnu-purana*. Le *Bhagavat-purana* donne, depuis Djarasandha, dans un espace de 4141 ans, cent soixante-deux rois qui auraient donc pu régner chacun 25 ans. J'emploie de préférence la liste des rois de Maghada, parce que, parmi tant d'autres collatérales, elle semble être la mieux arrêtée, et parce que l'histoire des rois de cette dynastie, comme nous le verrons, se lie à celle des rois du Kachmîr. Si l'on n'est pas satisfait de ce résultat général de la chronologie indienne, c'est que l'on est plus exigeant à cet égard qu'on ne l'est dans l'examen de la chronologie de toute autre nation.

Je rappellerai ici que Fouhi, le fondateur de la monarchie chinoise, est placé 3331 ans avant J. C. (*Œuvres complètes de Fréret*, tom. XII, pag. 117). De plus, en prenant la moyenne de six périodes établies par les historiens persans, il se serait écoulé 3530 ans depuis le roi Kayumers jusqu'à J. C. (*Epitome of the ancient history of Persia, extracted and translated from the Jehan Aza, by W. Ouseley, esq.* p. 71-74). Ces données chronologiques peuvent, à mon avis, servir de synchronismes à l'époque du Kaliyuga des Indiens.

formaient un état pourvu des institutions qui appartiennent à un certain degré de civilisation; voyons les dates de la formation des trois nations le plus souvent nommées parmi nous.

Les temps historiques de la monarchie chinoise commencent avec le règne de l'empereur Hoang-ti, placé 2697 ou 2386 (moyenne, 2541) ans avant notre ère[1].

Ceux des Égyptiens datent du règne de Menès, 2880 avant J. C. Les antiquités grecques remontent au XIXe siècle avant J. C.

Nous n'avons pas besoin d'autre citation pour montrer que, vu les synchronismes généralement admis en ce qui concerne l'existence de grandes monarchies dans l'Est et dans l'Ouest, aucune objection ne peut s'élever contre la date du règne de Gonarda Ier : cette date est attestée par un témoignage venu des deux extrémités opposées du monde, et s'appuie sur l'histoire universelle.

Notre historien, après avoir nommé les Nâgas comme les premiers habitants de Kachmîr, rattache sa première époque chronologique aux Kauravas et aux Pandavas, et à la grande guerre de Bharata.

Relativement aux Nâgas, j'ai montré qu'ils tiraient leur origine de la même souche que les rejetons de Kuru et de Pandu ; mais ces derniers appartenaient sans doute à une tribu particulière. Nous aurions souhaité que Kalhana ne nous laissât pas même la possibilité d'un doute sur le sens de ce passage : « Là (dans le Kachmîr) furent les Kauravas et les Pandavas « contemporains dans le Kaliyuga. »

Nous devons distinguer ici les descendants d'une origine commune et ceux d'une extraction particulière. Les descendants de Yadu ont sans doute été établis dans le Kachmîr; mais ceux de Kuru et de Pandu l'ont-ils été ? Nous pouvons en douter.

Les auteurs des Purânas s'accordent à les faire agir dans une partie

[1] Selon les Annales de Sa-ma-couang, suivies maintenant à la Chine, et qui furent publiées vers l'an 1064 de notre ère ; mais ces annales elles-mêmes remontent encore 634 ans plus haut, et comptent neuf règnes avant celui de Hoangti, en sorte qu'elles placent le commencement de Fouhi, fondateur de la monarchie chinoise, à l'an 3331 avant J. C. (Voyez *Œuvres de Fréret*, t. XIII; *Chronologie des Chinois*, t. III, pag. 117, 137, 140.) Selon le P. Gaubil, le 1er chapitre du *Tchou-king* fut écrit l'an 2337 avant J. C. Les Chinois prétendent à une antiquité de 86,932 ans, que nos chronologistes ont réduite à 3964 ou 3512 avant J. C. Le P. Amiot place l'avénement de l'empereur Fouhi à l'an 3461 avant notre ère. (Voyez l'ouvrage déjà cité : *Histoire anté-diluvienne de la Chine*, par M. le marquis de Fortia d'Urban, 1838, p. 35, 39, 93, 125.)

plus centrale de l'Inde, dans les environs de la Dehli moderne; ce serait donc dans des temps très-reculés dans lesquels ils sont censés être venus de l'ouest, et non pas près de l'époque du Mahâbharat ainsi que Kalhana le fait entendre, qu'ils auraient pu occuper le Kachmîr. Il ne dit pas cependant que les Pandus étaient natifs du Kachmîr, comme M. Wilson l'a vu énoncé dans un manuscrit de Wilford, composé d'après des documents indiens [1].

D'après le Mahâbharat [2], les Pandavas « furent élevés avec de pieux « pénitents, et gardés par leurs deux mères dans les bois sacrés qui sont « propres aux sacrifices, et dans les ermitages des héros de la vertu; » mais on ne dit pas où. D'après un autre passage du même livre, cité par M. Wilson, les montagnes de l'Himalâya sont nommées comme les lieux où s'était faite l'éducation des Pandavas [3].

Tirés de cette retraite et associés aux fils de Dhritarachtra, les Pandavas paraissent sur la scène de l'Inde centrale. Une rivalité de sang et de pouvoir s'élève dans l'empire divisé entre les deux branches apparentées des Kauravas et des Pandavas. Indraprechta, la capitale du nouveau royaume de ces derniers, offusque Hastinapour, qui est le siége plus ancien des premiers; ces deux villes étaient l'une et l'autre situées dans les environs de la moderne Dehli. Yudhichthira, l'aîné des fils de Pandu, parvient à se faire reconnaître maître suprême de toute l'Inde, et fonde une nouvelle ère, à laquelle on a donné son nom.

Ayant perdu au jeu tout ce qu'il possède, ce monarque tombe du comble de la prospérité dans l'exil et dans la misère, que ses frères partagent avec lui, ainsi que Drâupadî, leur femme commune, Drâupadî, qui est caractérisée par une expression si belle et si originale, « le cœur visible des Pandavas [4]. » Le roi malheureux ne se relève qu'après une grande lutte qui s'établit entre les puissances divisées de l'Inde : c'est le Mahâbharata.

[1] *Asiat. Res.* t. XV, p. 11.

[2] तापसैः सह संवृद्धा मातृभ्यां परिरक्षिताः ।
मेध्यारण्येषु पुण्येषु महतामाश्रमेषु च ॥ ११३ ॥
Pag. 5, édit. Calc.

[3] *Ibid.* p. 12.

[4] न बुध्यते नाथवतीमिहाथ बहिश्चरं हृदयं पाण्डवानां ॥ १५ ॥
द्रौपदीप्रगाथः VI.
« Elle ne sait pas qu'elle est protégée, elle qui est le cœur visible des Pandavas. »

Nous arrivons ici à une grande difficulté de synchronisme, difficulté contre laquelle Kalhana s'est déjà heurté, et que je n'espère pas pouvoir aplanir, mais que j'essaierai du moins de mettre dans son véritable jour.

Quoiqu'on puisse très-bien séparer l'établissement du pouvoir suprême de Yudhichthira et le commencement du Kaliyuga, l'opinion générale les réunit à la même époque, savoir : à la fin du Dvaparayuga, et au commencement du Kaliyuga. Notre auteur, comme je l'ai déjà dit, fixe le commencement de ce dernier âge, avec la plupart des chronologistes, à 3101 ans avant notre ère, mais il place le Mahabharat avec Krichna et les autres contemporains à 653 ans après cette époque.

L'un des continuateurs du Râdjatarangini compte de l'an 1740 dans lequel il vivait, jusqu'au Mahâbharat, 4636 ans [1] : ce qui placerait cette guerre dans la 205e année du Kaliyuga, ou 2896 ans avant notre ère. Cette dernière donnée diffère de 448 ans de celle de Kalhana. Il n'est pas nécessaire d'en citer d'autres, d'après les auteurs indiens; il faut surtout laisser de côté les opinions des écrivains européens de nos jours.

Comment de si grandes disparités peuvent-elles avoir lieu sur l'époque d'un événement si important? Je vais essayer de le faire comprendre à l'aide des réflexions suivantes.

Il est des événements dont la réalité est certaine, dont la mémoire est ineffaçable, et auxquels cependant on ne saurait assigner de point fixe dans l'espace du temps. Si cela se présente parfois dans la vie d'un individu qui, selon l'expression proverbiale des Hindus, se rompt dans un instant, combien plus cela ne doit-il pas avoir lieu dans l'existence des nations, laquelle, dans l'imagination grandiose du même peuple, confondue avec l'immortalité de Brahma, compte pour des jours des milliers d'années! Comment s'étonner d'une incertitude sur un événement qui s'est passé plus de quatre mille ans avant le temps de notre historien!

Certains grands événements, tels que la formation d'un état, remplissent un vaste espace de temps depuis leur origine jusqu'à l'accomplissement de ce haut résultat; ils se passent sur un théâtre très-étendu, et se composent d'une immense variété d'incidents; et l'histoire n'existe pas encore, l'histoire qui doit assigner à chacun sa place en temps et lieu! Aurait-elle, dans un travail postérieur, en voulant payer, pour ainsi dire, les longs arriérés de mémoire et d'information, aurait-elle pu éviter toute transposition?

[1] *Geography of Rajastan or Rajpootana*, by lieut. colonel Tod, p. 50.

Dans l'impossibilité de tout embrasser, la mémoire s'attache à certains noms célèbres, et à quelques-uns des principaux événements, que l'imagination forme et embellit selon son plaisir. Ainsi ornés et agrandis, ces héros et ces événements deviennent le sujet et la matière d'un poëme favori, répété par mille bouches, et se transportent en divers temps et en divers lieux[1]. Les Yadavas, subdivisés en un grand nombre de tribus, toutes alliées entre elles et avec d'autres, occupent le vaste champ de l'histoire ancienne; c'est à cause de cette parenté si étendue que les mêmes noms, avec les mêmes faits qui s'y rattachent, et qui sont attribués à différents personnages, se retrouvent partout depuis le Kachmîr jusqu'à Ceylan; on dirait que les actions, ainsi que toute chose dans l'Inde, sont considérées comme une propriété de famille possédée en commun. La lutte des Nâgas et des Gandharvas, des Brahmanes et des Kchatriyas, des Kauravas et des Pandavas, eut lieu dans des temps plus ou moins reculés. Dans l'avant-scène du grand tableau que forment ces luttes se dessinent, parmi tant d'autres, les formes héroïques des trois Ramas, des Pandus et de Krichna. Le Mahâbharat semble avoir été une guerre de l'Inde orientale et centrale contre l'Inde de l'ouest et du nord. C'est sur le champ de Kuru, près de Hastinapour, qu'elle fut amenée, moins à une issue qu'à une pause, par la destruction mutuelle des combattants; à une grande pause, dis-je, après laquelle, comme d'une source qui paraît tarie pour un instant et qui se déborde de nouveau, eut cours une nouvelle série d'événements importants, semblables à ceux qui suivirent la guerre de Troie[2]: soulèvements de peuples, migrations, constructions de villes, formations de nouveaux états, changements de religion, et des innovations de toute sorte.

Quels sont les Pandavas? D'après des traditions très-répandues et souvent répétées, ils vinrent de l'Ouest, s'établirent de bonne heure dans le Pentchab et sur les rives de la Vitastâ; nous ne parlerons pas de ce qu'ils firent à l'ouest de l'Indus; nous nous bornerons à signaler leur

[1] Il en est ainsi partout. Les images des hommes extraordinaires, altérées en passant par tant d'imaginations diverses finissent par n'avoir plus rien de l'original, de l'historique et du personnel; leurs noms deviennent des noms génériques de l'héroïsme ou de la sagesse. C'est ainsi que, dans l'ouest de l'Asie, on attribue à Rustan, à Alexandre, toutes les grandes actions, et au prophète Khizer (Élie), à David et à Salomon, toutes les belles maximes de sagesse, tous les ouvrages merveilleux que l'on peut imaginer.

[2] Thucydide, liv. I, [illegible].

mouvement vers l'Inde proprement dite : ils se répandirent dans le sud vers Cambay, Guzerat et le long de la côte occidentale de la presqu'île indienne; ils fondèrent un empire dans le Sud : Raghu, fils de Dilipa, les y trouve dans les temps anté-historiques et les soumet[1]; Ptolémée désigne une partie des Pandus dans le Pentchab, et une autre, à une époque comparativement récente, dans le Sud, sous le nom de *Madura Pandionis*.

Voilà des faits presque indubitables, dont les époques restent cependant, au moins en partie, incertaines; ces faits sont renfermés dans un grand espace de temps, qui ne présente aucun point déterminé. J'ajouterai que, si déjà la fiction a sa part, plus ou moins grande, dans toutes les anciennes traditions, l'anachronisme n'en est certainement pas exclu; l'anachronisme, qui est si difficilement évité, et qui peut se glisser même dans des annales strictement et spécialement historiques.

Dans cet état de choses il n'est pas surprenant que d'anciens événements du Mahabharat aient été combinés avec des faits plus récents de l'histoire du Kachmîr. Le nom de Gonarda ne se trouve pas dans cette collection d'épopées; mais un roi kachmîrien de ce nom est mentionné comme allié de Djarasandha, roi de Megadha, au siége de Mathura, dans le Harivansa[2], poëme plus récent, qui peut avoir été connu de Kalhana. Ce poëme ne parle ni du combat ni de la mort de Gonarda, qui, d'après notre chronique, tombe frappé par la main de Bala Rama, frère aîné de Krichna, et de Damodara, fils de Gonarda, qui, voulant venger la mort de son père, est tué par Krichna lui-même.

Nous pouvons admettre sans hésitation que deux rois du Kachmîr ont trouvé la mort dans cette guerre; mais tant que je ne me croirai pas fondé à séparer le commencement du Kaliyuga du Mahâbharat, ou à rapprocher de six siècles et demi vers notre ère l'époque du dernier, ou celle de tous les deux, je devrai douter que les deux rois tués aient été ce Gonarda et ce Damodara, que Kalhana place à l'an 653 du Kaliyuga; je n'oserais pas non plus reculer les règnes de ces deux rois jusqu'au commencement de cet âge, bien que je pense qu'il y a eu avant Gonarda Ier une suite de rois qui ne sont pas nommés, comme je l'ai déjà fait remarquer dans l'article précédent.

[1] Voyez le *Raghuvansa*, ch. IV, sl. 49, 50, déjà cités dans mes notes du livre Ier, sl. 294, 298.

[2] Voyez ma note sur le sl. 59 du livre Ier.

Quoi qu'il en soit, n'ayant pas de données positives qui puissent conduire à une décision sur ce point, je me contenterai d'avoir mis dans tout son jour la difficulté qui nous arrête relativement au synchronisme de Gonarda Ier et de Damodara, avec Krichna et Djarasandha.

La situation du Kachmîr, quand même l'histoire ne le dirait pas expressément ne nous permettrait pas de douter que ce pays n'ait eu des rapports multipliés avec l'Inde proprement dite. Des rois kachmîriens étaient apparentés aux souverains indiens, et alliés avec eux par des mariages et des traités; ils traversèrent avec des armées plusieurs parties et même toute l'étendue de la péninsule, et ils en possédèrent des provinces considérables; Mihirakula et Meghavâhana vinrent jusqu'à Ceylan; Pratâpâditya, Pravarasêna, Balâditya et d'autres firent des expéditions dans l'Inde supérieure, dans l'Inde centrale et dans l'Inde orientale; le puissant Lalitâditya marcha du Gange supérieur jusqu'à la mer orientale du Bengale; et de là, traversant les pays intermédiaires, il descendit vers le sud, puis atteignit la mer Occidentale, la longea enfin pour retourner vers le nord, et regagna son pays de montagnes; en un mot, il parcourut toute l'Inde. Voilà des événements qui ne font naître aucun soupçon de fiction dans le récit positif de notre historien, et cependant il n'y nomme presque aucun roi dont nous retrouvions le nom dans les listes généalogiques des Hindus; il ne nous donne aucune notice politique, militaire ou statistique, qui puisse nous mettre en état de juger de la position et des circonstances des états contemporains! Il est vrai, ne l'oublions pas, que de tout temps, les guerres des Asiatiques n'ont été que des expéditions déprédatoires, plus ou moins étendues, sans aucun but politique, et qui, pour la plupart, n'ont laissé d'autres traces derrière elles que des déserts et des ruines.

Quant aux noms qu'il nous importerait de retrouver sous le rapport des synchronismes, je dois faire remarquer que le même roi est désigné par plus d'un nom, comme nous le voyons dans plusieurs endroits du Radjataranginî. Nous y voyons de plus que dans le Kachmîr[1] on avait la coutume de donner à un prince, avec d'autres noms, celui de son grand-père. Les Hindus ont en général deux noms, dont l'un répond à notre nom chrétien, et dont on se sert dans la pratique des cérémonies religieuses; chaque roi a au moins un titre d'honneur, et quelquefois un sobriquet. En outre, parce que les noms propres sont significatifs, il est

[1] Voyez livre Ier, sl. 76.

permis de se servir de leurs synonymes, et on le fait fréquemment. C'est ainsi que les noms de Balâditya, Vikramâditya, Vikramârka, Pratâpâditya, qui signifient « soleil de la force, » et ceux de Yasòvarma, Kirtivarma, « armure de la gloire, » se mettent alternativement pour désigner un même personnage. Nous voyons comment, dans un tel état de choses, différentes personnes peuvent être désignées par les mêmes noms, et les mêmes personnes par différents noms.

Mais le manque de tout renseignement sur les pays, les rois et les événements qui étaient en dehors du Kachmîr, ne peut paraître possible dans une histoire très-étendue de cet empire conquérant et commercial, que lorsqu'on a une connaissance exacte de ce genre de vie intérieure, qui retient l'esprit d'un Hindu captif et concentré dans le cercle étroit de sa maison, de son village et de sa ville, même alors que ses affaires le poussent en dehors, et lorsqu'on conçoit cette apathie qui ne s'émeut de rien, et cette indifférence avec laquelle chaque individu regarde tout ce qui se passe hors de chez lui et n'interrompt en rien le cours ordinaire de sa vie. Notera-t-il ce qu'il ne s'est pas même donné la peine de voir?

Si donc, d'un côté, les Hindus nous laissent manquer des renseignements les plus importants, d'un autre côté, ils nous embarrassent par une surabondance de matières historiques que nous ne saurions ni ranger, ni combiner convenablement pour former l'ensemble de leur histoire. Le fait est que le moins puissant des Râdjas, qui de tout temps se sont partagés le vaste espace de l'Inde, s'est composé pour sa propre histoire une généalogie ambitieuse, dans laquelle il prend des titres fastueux, se donne les ancêtres les plus illustres, et étend, autant qu'il peut, les limites de ses possessions. Combien d'Adhi-râdjas portent un nom fameux, tandis que leur existence était ignorée hors de l'enceinte de leur petit territoire! Combien d'inscriptions menteuses sur des plaques de cuivre, sur des colonnes et même sur des rochers!

Quoique privés de renseignements positifs sur les pays situés plus ou moins loin du Kachmîr, nous pouvons cependant recueillir quelques indices des événements dont la mémoire est facile à conserver, et sur le fond desquels il est difficile de se tromper. De ce genre sont les communications qui s'étaient établies entre le Kachmîr et l'île de Lanka ou Ceylan, malgré la distance qui sépare ces deux pays, communication indiquées déjà [1]

[1] C'est ainsi que le roi des montagnes, Himavat, marié avec Mêna, la noble fille des Pitris (des Mânes), engendra Mâinaka, surnommé Sunâbha, qui, jadis île monta-

dans les récits mythologiques des Hindus. Dans les temps anté-historiques où les Indiens placent Ramatchandra, nous voyons le fils d'un roi d'Ayodhâ (le Luknâu moderne), faire une expédition dans Lanka (Ceylan), pour délivrer Sitâ, son épouse, qui lui avait été enlevée par Râvaṇa, roi de cette île. C'est de là qu'on amena jusqu'au lac de Manasarasa, dans le Tibet, deux objets sacrés qui, à une époque postérieure, furent transportés dans la capitale du Kachmîr [1].

Ayant ainsi indiqué l'existence de relations anciennes entre l'Inde septentrionale et l'Inde méridionale, je suivrai le cours chronologique des événements qui sont mentionnés dans le Râdjataranginî, et je ferai remarquer les synchronismes qui s'y trouvent plus ou moins clairement indiqués par rapport à l'histoire d'autres peuples.

Je crois avoir justifié la probabilité de la première époque, dont la date remonte à l'année 2448 avant notre ère, et où commence la série des rois kachmîriens. J'ai tâché d'expliquer la discordance qui se trouve entre la date du Mahâbharat adoptée par Kalhana, et celle des autres Indiens, ainsi que l'absence fâcheuse de tout renseignement sur les états de l'Inde, dans l'histoire du Kachmîr.

Sortis de la période épique du Mahâbharat, nous trouvons une grande lacune historique, je veux parler de la domination de trente-cinq rois anonymes. Les règnes de huit rois, leurs successeurs, ne se distinguent que par des donations aux Brâhmanes, et par des constructions de villes, d'agraharas, et de vihâras ou temples buddhiques. Mais ici nous nous arrêtons devant un grand événement; l'introduction du Buddhisme dans le Kachmîr. Cet événement est indiqué même avant le règne d'Açoka, qui est le premier roi expressément signalé comme converti à cette religion.

gneuse, devint un rocher plongé dans le détroit de Mènar, qui sépare Ceylan du continent indien. Quel espace cependant entre les montagnes du nord et l'extrémité méridionale de la péninsule de l'Inde! Il est vrai que jadis les montagnes savaient voler, avant qu'Indra n'eût, à coups de tonnerre, coupé leurs ailes audacieuses. Pour être protégé contre ce sort, Mâinaka fut caché sous les ondes, par l'amitié de l'océan Méridional, selon Kalidasa (Voyez son *Kumâra*, ch. 1, sl. 20), par un acte du dieu des vents, selon Valmiki. (Voyez *Ramayâna*, liv. V, ou *Sundara kanda*.) Fiction et mythologie à part, toutes les chaînes de montagnes dont la direction est du nord au sud, ou à peu près, peuvent être considérées comme des branches dépendantes de la grande chaîne qui se dirige de l'est à l'ouest, et dans ce sens, les montagnes de l'Inde sont des enfants de l'Himavat.

[1] *Râdjataranginî*, liv. III, sl. 448, 451.

Après ce prince, pour fixer l'époque de la prédominance du Buddhisme et du règne des rois turuchkas dans le Kachmîr, le Ràdjatarangînî invoque l'époque de Çakya-sinha Buddha, le grand législateur de la religion nommée d'après lui. Je suis donc obligé d'entrer dans quelques développements sur ce grand personnage, et sur les époques diverses que plusieurs nations buddhiques assignent à sa naissance et à sa mort; j'y suis obligé, à la fois pour déterminer une époque de la chronique du Kachmîr, et pour y rattacher, s'il est possible, soit des synchronismes, soit un simple accord des faits avec l'histoire des autres nations.

2. Explications sur Buddha et sur le Buddhisme en général, contradictoirement au Brahmanisme. — Diverses époques de Buddha, considérées comme points de référence chronologique par diverses nations. — Discussion sur la connexion chronologique entre Buddha, Tchandragupta et Açoka. — Tchandragupta Màurya n'est pas le Sandrocottus des historiens grecs et romains. — Identité probable de l'Açoka du Kachmîr, et de l'Açokavarddhana du Megadha. — Époques de Kanichka et de Nagardjuna. — Accord des faits rapportés dans les annales du Kachmîr et dans celles des Mongols orientaux, sans désaccord absolu de chronologie. — Réflexions sur l'ancienne religion des Tartares. — Relations religieuses du Kachmîr avec Ceylan.

Il n'est peut-être pas de nom plus répandu dans le monde que celui de Buddha, comme fondateur, législateur, et probablement type personnifié d'une religion, qui encore aujourd'hui est professée à peu près par la moitié du genre humain [1].

Son origine est placée dans les temps les plus reculés, dans des temps mêmes anté-historiques. Le nom de Buddha est rapporté à plusieurs âges dans différents pays. Une longue suite des Buddhas est donnée, non-seulement d'un commun accord par tous les Buddhistes, mais même par d'autres, à qui cette religion est indifférente ou odieuse.

L'Orient seul ne pouvait pas suffire à un tel personnage; il est vu

[1] La population de la terre est évaluée par M. Hassel à 921 millions; par M. Malte-Brun, à 642 millions; par d'autres, à 737 millions d'habitants. La moitié de la moyenne de ces nombres serait 383 millions. Le Buddhisme est professé dans presque tout l'empire de la Chine, qui seul, d'après différents comptes, contient de 184 à 300 millions d'habitants. Ajoutons-y les Buddhistes de plusieurs îles de l'Est, de la Cochinchine, du Siam, du pays des Birmans, de l'Inde, du Nepal, du Tibet, et de la majeure partie de la Tartarie, etc. et l'on trouvera que je n'exagère pas trop le nombre des Buddhistes actuels.

partout dans l'Occident, où l'on a cru le reconnaître sous d'autres noms: il s'est trouvé le même que Noé, Moïse, Siphoas (le 35e roi d'Égypte), Thaut, Hermès, Sésostris [1], Pythagore [2], Zoroastre [3], le Jésus des Manichéens [4], le Sirius ou l'Anubis céleste [5]. On a remarqué des ressemblances entre son nom et des noms de dieux, de héros, de familles, de tribus, de sanctuaires, de contrées, parmi les Scythes, les Bactriens, les Perses, les Mèdes, les Phéniciens, les Grecs, les Germains, les Scandinaves [6]. Buddha, dans tous les pays, laissa des traces de ses pieds, qui sont confondues avec celles de l'ancien Hercule [7]. D'après tout ce qu'on en dit, il aurait eu une grande part à l'histoire universelle, et nous-mêmes nous aurions subi son influence : ce qui doit être, s'il y a connexité entre tous les événements du monde.

On voit assez clairement que ces indices si vagues se rapportent à l'idée générale d'une religion, et ne fixent aucunement l'origine de la croyance particulière dont il s'agit ici, et qui est connue sous le nom du Buddhisme. Les Buddhistes proprement dits se prévalent, non sans raison, en faveur de l'antiquité de leur religion, de la signification générale du mot *Buddha*, qui signifie « sage, » et ils donnent le nom d'*adi Buddha*, « le premier sage, » à Dieu même, qui n'a pas été créé, mais qui créa cinq Buddhas, lesquels sont au ciel d'où ils ne descendent jamais. C'est ainsi que les Buddhistes intronisent la perfection immobile au-dessus du monde réel.

Mais l'homme ne veut jamais se séparer de la divinité : elle s'incarnera en lui, ou il s'élèvera jusqu'à elle ; la première notion appartient au Brahmanisme, la seconde au Buddhisme, qui, outre les cinq Buddhas célestes, admet des Buddhas terrestres, c'est-à-dire, des hommes qui, par leurs propres efforts, ont atteint toute la perfection dont l'homme est capable; en un mot des hommes qui ont mérité que leur mémoire se confondît avec l'idée du Buddha suprême qui est au ciel [8]. Les Bud-

[1] *Asiat. Res.* tome VI, page 256, 257, 258, etc. Citations et discussion de F. Buchanan.

[2] D'après le Père Lafitau.

[3] Selon Bayer.

[4] *Alphabetum tibetanum.*

[5] Selon Maurice.

[6] Voyez *Die Vorhalle Europæischer Volkergeschichten, etc.* von Carl Ritter, Seite 28-31, etc.

[7] *Ibid.* p. 343-390.

[8] Voyez *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, tom. II, part. 1, p. 230, 239, 254.

dhistes en nomment qui naquirent sur la terre, et c'est de l'un de ceux-ci que nous avons à nous occuper.

Dans quelque temps, dans quelque endroit qu'ils paraissent, ils doivent se ressembler tous par des traits qui appartiennent à l'idée générale dont ils sont les types vivants et au merveilleux dont on aime à les environner. La naissance de Buddha devait être miraculeuse : c'était le fils d'une vierge [1], de *Mahamâya*, « grande illusion » ; c'était le fils d'une nue : ce qui est vrai, comme expression de l'incertitude dans laquelle nous sommes sur son origine.

La pluralité des Buddhas, reposant sur une croyance si générale, n'empêche pas du tout d'admettre un Buddha par excellence, un Buddha historique, dont la naissance et la mort peuvent servir de points fixes pour y rattacher une chronologie. Avant de rassembler les principales notions que l'on trouve sur Buddha dans les annales ou les traditions des différents peuples, je dois d'abord mentionner une opinion à laquelle donne un grand poids la réputation d'un savant très-versé dans la littérature des Chinois, nation Buddhiste. Il dit « que le Çakya mouni « ou le Buddha de l'âge actuel, est le seul type réel d'après lequel des « personnages imaginaires ont été créés, pour être reportés, dans cette « même qualité de Buddhas, à différentes périodes mythologiques [2]. » Ce ne fut toutefois qu'une hypothèse que M. Abel-Rémusat n'était pas éloigné d'adopter.

J'ignore les raisons qui pouvaient induire le judicieux orientaliste à conclure si positivement au sujet d'un personnage sur lequel existent tant de données diverses. Admettant sans difficulté que Çakya-muni ait servi de type aux Buddhas, ses successeurs, ne devons-nous pa aussi trouver probable, que lui-même était le type d'autres Buddhas, ses prédécesseurs, et d'une religion qui a existé plus ou moins longtemps avant lui, sinon entière, au moins dans ses principes, ou dans ses diverses parties ? On voit comment Buddha peut perdre toute réalité personnelle. En effet, on reconnaît partout que le Buddha par excellence n'a laissé aucun écrit ; il vit uniquement dans le souvenir de sa doctrine qui dépendait de ceux qui l'ont rédigée ; ce n'est que cette image réfléchie

[1] *Bragmani sectæ suæ auctorem Buddam per latus virginis narrant exortum.* Retrammus, *de Nativitate Christi*, cité par Jacob Bryant dans son *Analysis of ancient mythology*, t. II.

[2] *Foë kouë ki*, ou Relations des royaumes bouddhiques, traduit par M. Abel-Rémusat introduction, p. XXIX.

de l'esprit ou de la fantaisie des autres, que nous connaissons; le Buddha primitif est perdu pour nous.

Cependant, pourvus de tant de traditions sur ce nom, nous pouvons mieux faire qu'errer dans le champ illimité des possibilités; nous pouvons au moins circonscrire celui des probabilités, si déjà nous devons renoncer à parvenir au terme de la certitude. D'abord, en thèse générale, faut-il admettre un seul, ou plusieurs Buddhas?

Je me range du côté de M. Hodgson [1] et d'autres savants qui croient à l'existence de plusieurs Buddhas. Cette pluralité me paraît être un des dogmes fondamentaux du Buddhisme même, comme je viens de l'indiquer déjà. En effet, s'il était possible, ce que cette religion inculque, de s'élever sur la terre à un degré de connaissance, de vertu et de piété, tel qu'il pût donner le rang d'un Buddha; si cette religion a existé pendant tant d'âges et en tant de pays, comme on l'admet généralement, comment ne pas admettre aussi qu'il y a eu plus d'une fois, et en plus d'un lieu, des individus qui paraissaient la réaliser par leur vie, et qui tâchaient de l'étendre par leur exemple et leurs prédications?

Ce Çakya-muni, qu'on veut bien croire une réalité selon les écrits dans lesquels sa vie et sa doctrine sont exposées, n'a pas prétendu prêcher une nouvelle religion; il s'est déclaré lui-même le disciple et le successeur des Buddhas antérieurs [2]; croyons-le: car jamais un seul homme n'a composé toute une religion. On dira peut-être qu'il a voulu présenter sa nouvelle religion comme très-ancienne, pour la faire passer d'autant plus aisément; on le dira, mais on n'aura rien dit avant de l'avoir prouvé.

Il s'agira donc de déterminer, s'il est possible, à quelle époque cette religion a commencé à se former, et pendant combien de siècles elle a duré. Considérée en elle-même, elle peut dater de l'époque à laquelle les hommes ont su combiner leurs superstitions avec des systèmes métaphysiques, qui devaient se multiplier et se modifier avec le développement et selon le raffinement de la faculté des recherches abstraites.

[1] *Asiat. Res.* t. XVI, p. 445. M. Hodgson ne croit pas devoir révoquer en doute l'existence historique de six Buddhas, prédécesseurs de Çakya.

[2] Les Buddhistes du Nepal et du Bhot (*Tibet*) croient généralement que Çakya fut le premier qui rassembla et arrêta sous une forme écrite la doctrine enseignée par ses prédécesseurs (Voyez *Notices of the languages, literature and religion of the Bâuddhas of Nepal and Bhot*, by B. H. Hodgson, esq. *Asiat. Res.* p. 422).

Malgré la ressemblance que l'on trouve à l'égard de plusieurs points de dogme, de rite et de mythologie, entre le Buddhisme et le Brahmanisme, on admet généralement que l'un et l'autre présente une religion qui a été fondée sur des principes bien distincts, et qui est développée d'une manière particulière. Se sont-elles formées chacune séparément, indépendamment l'une de l'autre? ou dérivent-elles l'une de l'autre? ou toutes les deux proviennent-elles d'une source commune, c'est-à-dire d'une religion plus ancienne encore que l'une et l'autre?

Dans l'impossibilité de justifier historiquement aucune de ces trois suppositions, je suis disposé à adopter celle qui, la plus large des trois, ne me paraît pas même en contradiction absolue avec les deux autres, c'est-à-dire la troisième, parce que je considère la raison humaine comme un fonds originaire et permanent, commun à tous les hommes, en tout temps et en tout lieu, et que je crois à la connexion continue de tout ce qui compose l'histoire de l'esprit humain. Dès qu'on a commencé à raisonner sur la religion, il n'était pas plus difficile d'arriver au Buddhisme qu'au Brahmanisme; mais avant d'atteindre l'un ou l'autre, on passait par un état intermédiaire de croyance, dans lequel on paraissait marcher sur deux lignes parallèles, tant que l'on n'avait pas fait assez de chemin pour que la divergence se manifestât.

En effet, les systèmes de métaphysique religieuse, à cause du vague des notions transcendantes qu'ils contiennent, peuvent d'abord paraître très-conciliables, et doivent ensuite, un peu plus tôt ou un peu plus tard, se scinder en sectes différentes. Chacune de ces sectes, après s'être nourrie dans le silence de la méditation individuelle, s'enhardit peu à peu à la controverse publique, et parvient à former, ne fût-ce que par le prosélytisme spontané de la sympathie, des associations plus ou moins nombreuses. C'est dans une situation semblable que les deux religions dont il s'agit s'opposèrent ouvertement l'une à l'autre, et ne cessèrent plus de se disputer, avec d'autres avantages, le rang de l'ancienneté.

Le Brahmanisme se sépara du monde entier par un dogme aussi audacieux qu'astucieusement politique, qui, par lui-même, ne peut pas être primitif, et qui avait besoin de temps pour s'établir : je parle de l'impertinente prétention à la suprématie d'une caste sur les dieux et les hommes, prétention que je distingue bien du Brahmanisme pour le reste de sa doctrine. Ce Brahmanisme usurpateur et intolérant, qui probablement est typifié dans Paraçu-Rama, ce Rama avec la hache, exterminateur

des Kchatriyas, ne peut pas être plus ancien que le Buddhisme, dans le sens primitif, pur et étendu de ce dernier : le croire, ce ne serait rien moins que nier l'égalité primitive de tous les hommes qui, sous ce rapport, ont tous un jour été Buddhistes, et cela de l'aveu des Brahmanes eux-mêmes, qui admettent dans un de leurs plus anciens Puranas, le Vayu-purana [1], que pendant l'âge de la pureté, le Kritayuga, il n'existait pas de distinction de castes, et qui, voulant être justes, au moins deux fois par an, aux fêtes de Houli et de Djagatnath, laissent toutes les castes se mêler sans aucune distinction de rang ou de suprématie.

Ces réflexions générales ne doivent être considérées que comme une introduction dont il était indispensable de faire précéder les principales époques de Buddha, telles qu'elles ont été adoptées par différentes nations pour y rapporter leur chronologie. Je commencerai par les données qui ont cours dans l'Inde.

Il a été affirmé que Buddha se trouve mentionné dans les Védas [2], assertion trop importante pour ne pas avoir besoin d'être constatée par la citation même du texte authentique de ces livres sacrés, dont nous ne connaissons jusqu'à présent que des fragments. Que disent les Brahmanes de Buddha ?

Ils nous apprennent que dans les temps très-reculés durant lesquels les Sûras et les Asuras combattaient ensemble [3], Vichnu s'incarna dans Buddha, fils de Djina, pour induire les ennemis des Dèvas à embrasser sa religion ; par suite de cette apostasie ils perdirent toute force comme guerriers, et furent vaincus [4]. De plus, Devadasa régna à Varanasi (Benâres), et répandait la vertu et le bonheur dans son empire, sans le secours des dieux qui avaient quitté la terre où ils paraissaient inutiles. Cependant ces derniers, ne pouvant oublier la ville bien-aimée, voulurent afin d'en expulser le roi trop heureux, perdre ce prince en employant leurs séductions à lui faire embrasser le Buddhisme. Dans ce dessein, non-seulement Vichnu, mais aussi Çiva, Brahma et Ganèsa, avec leurs épouses et leur compagnons, se firent Bâuddhas. Ils réus-

[1] Chapitre VIII.

[2] *On the religion and literature of the Burmans*, by Francis Buchanan ; *Asiat. Res.* t. VI, p. 250, édit. Calc.

[3] D'après le *Vayu purana*, ch. 1, cette guerre dura 12 ans.

[4] *Researches into the nature and affinity of ancient and hindu mythology*, by lieut. colonel Vans Kennedy, p. 441.

sirent : Devadasa se rendit à Vichnu ; ce dieu, incarné sous la forme d'un Brahmane, lui persuada de consacrer un Lingam à Çiva, qui l'en récompensa en lui envoyant son char pour le conduire au ciel [1].

Ces traditions, tout en revendiquant la priorité de l'ancienneté pour la religion de Brahma, ne laissent pas d'être en même temps un aveu de la prédominance du Buddhisme sur le Brahmanisme dans l'Inde, à une certaine époque qui n'est pas déterminée.

J'en citerai une moins vague et très-importante dans l'histoire du Buddhisme. Il est dit dans le Padma-purana [2], Purana brahmanique, que le roi Véna professa le Buddhisme. Or ce Véna est un très-ancien roi, placé avant Rama dans les généalogies des souverains Hindus, et nommé dans les lois de Manu [3], comme ayant vécu dans des temps très-reculés, c'est-à-dire bien longtemps avant le XIIe ou XVe siècle avant notre ère, date attribuée au code cité.

Ces légendes et d'autres se lient à celle qui porte qu'il y a eu sept Buddhas, aussi bien que sept Manus, et que trois d'entre eux parurent dans le Satyayuga ; deux dans le Tretayuga ; un, qui est nommé Kaçyapa, dans le Dvaparayuga, et enfin Çakya-muni dans le Kaliyuga [4].

Avant de m'occuper du dernier, je citerai quelques autres époques de Buddha, d'après les traditions recueillies dans l'Inde.

L'auteur du Dabistan place la naissance de Buddha 10 ans avant le Kaliyuga, c'est-à-dire 3112 ans avant notre ère [5].

Selon le Bhagavatamrita, un Buddha parut 2099 ans avant J. C. [6] Cette apparition concorde avec celle qu'annonce le Bhagavata-purana, où il est dit que Vichnu dans sa neuvième incarnation se montrera sous la forme de Buddha, dans le pays de Kikata ou Magadha, le Bahar actuel, après que le Kaliyuga eut pleinement commencé [7].

Abul-fazil assigne à Buddha la date de l'année 1366 ans avant J. C. [8]

[1] *Researches into the nature and affinity of ancient and hindu mythology*, by lieut. col. Vans Kennedy, p. 423. Extrait du *Skandapurana*. Voy. aussi *As. Res.* t. III, p. 411, éd. London.

[2] Chap. VI. Voyez le Catalogue des manuscrits sanskrits de la Bibliothèque royale, par MM. Hamilton et Langlès.

[3] VII, 41, LX, 66.

[4] *Transactions of the Royal As. Soc. of Great Britain and Ireland*, t. II, part. 1, p. 240.

[5] Œuvres de Sir William Jones, t. IV, p. 16.

[6] *Ibid.* p. 36.

[7] *Asiat. Res.* t. III, p. 213 ; *Journ. Asiat.* octobre 1825, p. 201.

[8] Sir William Jones, t. IV, p. 20.

Je ne passerai pas sous silence tant de temples étonnants, plus ou moins bien conservés, qui, reconnus pour buddhiques et d'une grande antiquité, n'ont pu être élevés que lorsque le Buddhisme était la religion dominante du pays : il l'a donc certainement été dans plus d'une province de l'Inde; nous pouvons affirmer qu'il l'a été à Malva bien avant le IXe siècle avant J. C.[1] Tolérant comme il l'est, il a pu dans un temps, dominer, et dans l'autre, rester subordonné, à côté du Brahmanisme. Oui, le Buddhisme a laissé dans les livres et dans les rites des Brahmanes des traces qui prouvent malgré eux son antiquité ; car ils ont oublié d'effacer dans leur Agni-purana les passages qui prescrivent la manière de vénérer Buddha[2].

Le Râdjataranginî n'indique pas en chiffres positifs l'époque de la mort de Çakya-muni, qu'il invoque cependant, en indiquant, dans trois slokas[3] à la fois, la domination turuchka, la prédominance du Buddhisme dans le Kachmîr, et la retraite du roi Nagardjuna, qui devint un Boddhisattva. Le texte avait auparavant mentionné la conversion au Buddhisme, d'Açoka, dont la date n'est obtenue qu'approximativement et tombe, selon la chronologie kachmîrienne, vers l'an 1436 avant J. C., comme je vais le démontrer en détail. Çakya-muni se placerait donc, d'après le contexte du Râdjataranginî, au milieu du XVIe siècle avant notre ère, époque qui se rapprocherait des dates les plus anciennes que j'ai citées plus haut.

Depuis que le Buddhisme, vaincu par le Brahmanisme, a disparu d'une grande partie de l'Inde, les renseignements relatifs à une religion persécutée ont dû devenir rares, et même se perdre tout à fait. C'est pourquoi ce sera dans les pays hors de l'Inde où elle s'est réfugiée, que nous recueillerons des notices sur un Buddha historique : nous irons dans ce dessein, à l'est et au sud, et reviendrons ensuite au nord.

Il s'agit de Çakya-muni, ou Çakya-sinha qui, de son propre aveu, n'est pas le fondateur, mais seulement le prédicateur, l'apôtre de cette religion. D'après des textes chinois, ce Buddha naquit l'an 1029 avant

[1] *A memoir of central India*, by Sir John Malcolm, t. Ier, p. 22. «Malva, dit l'auteur, «était une province séparée depuis 850 ans avant J. C. lorsque Dandji, à qui est attribuée «une origine divine, restaura le pouvoir des Brahmanes qui avait été détruit par les Bud«dhistes. On trouve encore aujourd'hui des restes de leur religion en grand nombre dans «cette partie de l'Inde.»

[2] Chap. XLIV, qui traite de la nature des avatares.

[3] Lib. I, sl. 171, 172, 173.

J. C. [1], dans le nord de l'Inde, c'est-à-dire dans le pays d'Ayodha ou d'Aoude actuel, dans la ville de Kapila-pour, ou Kapila-vastu, « qui de-« vait être située sur les bords de la rivière de Rohini ou Rohein, laquelle « vient des montagnes du Nepal, se réunit au Mahânada, et se jette dans « le Rapty, par la gauche, au-dessus de la ville actuelle de Gorak'hpour[2]. » Il était fils du roi Suddhodana et de Mahâmâyâ, de la noble famille des Çakyas[3], dont l'origine est rapportée diversement [4]; il vécut 80 ans, et mourut l'année 950 avant J. C. Ses funérailles suscitèrent, à cause de ses reliques, une vive dispute entre quatre-vingts tribus ou villes [5].

[1] Les Chinois donnent aussi 1022, 1027 avant J. C. pour date de sa naissance (*Foë koué ki*, pag. 42, 79); de plus, ils donnent l'an 1043 pour l'époque de sa mort, ce qui placerait sa naissance à 1123 avant J. C. (*Nouveau Journal Asiatique*, avril 1831, p. 277, article de M. Abel-Rémusat.)

[2] *Foë koué ki*, p. 202. (Note de M. Klaproth qui discute en détail la situation de la ville de Kapila.)

[3] M. Wilson croit que le nom de Çakya se rattache au nom national de *Sacæ* par lequel les Scythes orientaux, ou les Tartars, étaient jadis désignés en Europe et dans l'Inde. Voyez *Asiat. Res.* t. XV, p. 84; *Asiatic Journal of Bengal*, january, 1832, pag. 8. Voici comment des écrits tibétains et singalais donnent l'origine de ce nom, appliqué à un Buddha. La postérité du Mahâsammata (c'est-à-dire, de l'honoré par le grand nombre), du premier monarque de ce kalpa, est tracée jusqu'à Ikchvaku, auquel succède son fils. Celui-ci laisse cent descendants qui règnent à Potala, et dont le dernier s'appelle Ikchvaku Virudhaka, ou Vidèhaka. Ce roi, pour remplir la promesse qu'il a faite à sa seconde femme, élève sur le trône un fils qu'il a eu d'elle, et bannit les quatre fils de son premier lit. Ceux-ci se portent vers les montagnes de l'Himalàya, accompagnés de leurs sœurs, desquelles ils ont des enfants. D'après le conseil de Kapila, le richi, ils prennent pour femmes des sœurs non utérines, et bâtissent une ville appelée *Kapilavastu*, où ils se multiplient beaucoup. Leur père Ikchvaku, ayant appris ce qui est arrivé à ses quatre fils qu'il avait exilés, s'écrie : «Çakya, Çakya, est-il possible!» et c'est de là que provient le titre patronymique de Çakyas, titre porté par tous les descendants de cette race, depuis ce temps jusqu'à celui du roi Suddodano, père de Gotama. Voyez *Asiatic Journal of Bengal*, n° 20, august 1833, pag. 390, 391, art. de M. Czoma de Körös; et aussi *Mahavansa*, introd. p. XXXV-XXXVI.

[4] Buddha (*Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, III Bandes, 1 Heft, Seite 113) naquit, selon les Chinois, dans le mois d'avril ou de mai de l'an 1029 avant J. C. et mourut dans le mois de mars de l'an 950 avant notre ère, dans sa 78e année.

Selon Abulfazil (*Ayin akbari*, t. II, pag. 458, trad. Gladwin), Çakya vécut 120 ans, c'est-à-dire, autant qu'a vécu Moïse. Les Buddhistes du Nepal disent (*Asiat. Res.* t. XVI, p. 454) que Buddha vécut 100 ans. Ne nous étonnons pas de ces variantes; la date de la mort de Christophe Colomb, grand homme de notre XVIe siècle (Voyez, à ce sujet, l'excellent ouvrage récemment publié par M. le baron Alex. de Humboldt), ne peut pas se préciser à 25 ans près.

[5] *Asiat. Res.* t. XX, p. 91.

Telles sont les notions répandues dans l'Orient buddhique sur Çakya-muni et ses successeurs.

Parmi les Buddhistes du sud et du sud-ouest de l'Asie se trouvent d'autres noms et d'autres dates de leur Buddha principal, savoir de celui qu'ils croient le souverain de la période présente du monde. Il est appelé Tchaka parmi les Japonais, Putésat parmi les Siamois, et Çramana Gôtama parmi les Çingalais, et sa mort est placée à l'an 542, 540, 543 avant J. C. Cette dernière date m'est fournie par le Mahâvansa, chronique de Ceylan, qui peut être considérée comme un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre.

Je crois avoir indiqué par chacune de ces dernières données, une époque de l'introduction, ou de la restauration, ou enfin d'une réforme de la doctrine Buddhique dans différents pays; car (au point où en est cette discussion), je ne saurais plus hésiter à affirmer que le Buddhisme lui-même est positivement plus ancien que ne l'indiquent ces dernières données, et qu'il y a eu certainement plusieurs Buddhas. Les différentes dates que j'ai citées et que je citerai encore ne sont contradictoires qu'autant qu'on veut les appliquer à un seul et même personnage : c'est justement l'opinion contre laquelle j'ai tâché, par quelques raisons, de prémunir le lecteur.

Si donc les Buddhistes du Sud rapportent leur chronologie à un Buddha plus récent, ceux de l'Est et du Nord la rattachent à un Buddha plus ancien.

Les Buddhistes du Nepal se contentent, selon leurs livres sacrés, de placer Çakya dans le Kaliyuga[1].

Les travaux de M. Alexandre Czoma de Körös nous ont fait connaître une partie de la littérature tibétaine, et en particulier celle du contenu de deux grands ouvrages, le Kah-gyur et le Stan-gyur[2]. Cet estimable savant a recueilli les dates de quatorze époques que les différentes sectes Buddhiques assignent respectivement à la mort de Buddha, et qui varient de 2422 à 546 ans avant notre ère[3]. Nous tenons de M. Czoma quelques

[1] *Asiat. Res.* t. XVI, p. 422.

[2] Le *Kah-gyur* consiste généralement en cent grands volumes, qui contiennent des préceptes religieux et des rites se rapportant pour la plupart à la conduite des moines et des nonnes. Originairement écrits en sanskrit, ces ouvrages furent traduits en tibétain, la majeure partie au IXe siècle.

[3] Ces époques sont comme il suit : 2422, 2148, 2139, 2135, 1310, 1060, 884, 882 880, 837, 752, 753, 576, 546. Voyez *Grammaire tibétaine*, par M. Czoma, p. 199-201.

notices sur l'époque et sur le lieu de la naissance de Çakya-muni. Ce lieu est fixé par les Tibétains, comme par les Chinois, dans le pays de Kosola ou Aoude, près de la ville de Kapila, ou Kapila-vastu, qui, d'après M. Wilson, aurait été dans le Rohilcant moderne, et non pas dans le pays de Kikata ou Megadha (le Bahar actuel), comme je l'ai rapporté d'après le Bhagavata-purana. Une telle contradiction n'est qu'apparente, et le savant commentateur la fait disparaître, en supposant avec raison que, quelques siècles (qui sait combien?) avant notre ère, la majeure partie de l'Inde avait été sous la dépendance des rois de Megadha, et qu'ainsi Kapila se serait trouvé, sinon dans le pays, au moins dans l'empire de Megadha [1].

Il est dit en outre, dans l'ouvrage tibétain, que 110 ans après la mort de Çakya-muni régna Açôka, roi de Pataliputra (le Palibothra des Grecs). Or, dans le Vichnu-purana, et dans d'autres puranas, Açoka-vardhana est le nom du second roi de Megadha, à partir de Tchandragupta, qui est le fondateur de la dynastie de Mâurya [2].

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 1, january 1832. I. *Abstract of the Contents of the Dul-va', or first portion of the Kah-gyur, from the Analysis of Mr Alexander Czoma de Körös*, by H. H. Wilson, sec. A. S. p. 7.

Les Chinois n'assignent pas seulement à Buddha la ville de Kapila pour lieu de naissance; sur l'autorité de quatre de leurs historiens, M. de Guignes dit que Fo (Buddha) naquit dans le royaume de Kachmîr (*Works of Sir W. Jones*, t. IV, p. 21). Or, selon le Râdjatarangini, Megadha pouvait être compris dans l'empire du Kachmîr sous quelques-uns de ses rois; *et vice versâ*, sous d'autres souverains peut-être, l'empire de Megadha pouvait s'être étendu sur Kachmîr. Je reviendrai plus loin sur ce sujet.

[2] La chronologie régulière des rois de Megadha commence à

Pradyota. . . . l'an 2100 av. J. C.

5 de ses successeurs régnèrent pendant 138 ans jusqu'à Çiçunâga . . . . . 1962.

10 Çâiçunâgas. . . . . 360. . . . . Nanda. . . . . 1602.

8 fils avec lui. . . . . 100. . . . . Tchandragupta. . . 1502.

10 Mâuryas . . . . . 137, ce sont : Vindusara. Açokavarddhana. Suyaça. Daçaratha. Sangata. Çâliçuka. Somaçarma. Çatadhanva. Vrihadratha.

Voyez le *Vichnu-purana*, liv. IV, sect. 24; et les Œuvres de Sir W. Jones, t. IV, pag. 37, 38.

Voilà donc trois noms, Tchandragupta, Açoka et Çakya-muni, dont les époques sont liées l'une à l'autre : une seule, bien déterminée, fixerait les deux autres.

Quant à Tchandragupta, il n'est pas nommé dans l'histoire du Kachmîr; nous nous en occupons seulement à cause de la supposition qu'on a faite au sujet de son époque, calculée dans ses rapports avec la date des deux autres rois. Tchandragupta est un des héros des légendes les plus répandues dans l'Inde. Fils royal d'une femme de basse origine[1]; odieux à ses frères qui lui sont supérieurs par l'extraction de leur mère, mais inférieurs en génie; jeté au milieu d'intrigues, d'attentats et de malheurs qui travaillent l'état; écarté en quelque sorte par la tache de la naissance, de la dynastie qu'il aide à détruire, et conservant par son sang à demi-royal une apparence de droits au nouvel empire qu'il fonde : tels sont les principaux traits d'un caractère et d'une histoire qui, bien conformes au cours naturel des choses dans ce monde, peuvent, par la grandeur des résultats auxquels ils se rattachent, exciter l'imagination inventive des hommes toujours avides de fictions.

Ce Tchandragupta est-il le contemporain d'Alexandre, est-il ce Sandracottus qui, même comme homme privé, s'était attiré la colère du conquérant macédonien, et qui, ayant gagné l'empire, devint un adversaire redouté et un allié recherché de ses successeurs[2]? Les historiens grecs

[1] Cette femme s'appelait Mûrâ, d'où le titre patronymique de Maurya que portait la dynastie de Tchandragupta. Celui-ci, ayant à lutter contre l'oppression des Nandas, ses demi-frères, se ligua avec le Brahmane Kutalya, appelé aussi Djanakya. Celui-ci, irascible et traître, pour se venger d'un outrage qu'il avait essuyé de la part de Nanda, détruisit ce souverain avec ses huit fils, et livra l'empire à Tchandragupta. (Voyez les légendes et les notices historiques sur Tchandragupta et Sandracottus, rassemblées dans l'appendice au *Mahavansa*, p. LXXVI, LXXXIV.)

Nous trouvons dans le *Râdjataraṅgiṇî* (liv. III, sl. 110-116) des détails sur l'enfance de Pravaraséna, qui présentent des traits semblables à ceux du récit que les légendes font des premières années de Tchandragupta.

[2] Sandracottus sut éviter par la fuite la mort à laquelle Alexandre le condamna, pour lui avoir, dans son camp, tenu un langage insolent. Après la retraite du roi macédonien, Sandracottus s'étant emparé de la souveraineté des provinces gangétiques, s'opposa bravement aux généraux grecs, forma une alliance avec Seleucus Nicator, et reçut la visite de Mégasthènes, à l'ambassade duquel nous devons les principaux renseignements que l'on possède sur l'Inde pour cette époque. Voyez Diodore de Sicile, Strabon, Arrien, Plutarque, Justin, Quinte-Curce, sur *Vandramanes*, *Sandracottus*, *Andracottus*, *Aggramen*, noms donnés au même personnage.

ont recueilli dans l'Inde, sur Sandracottus, quelques notions qui semblent appartenir au Tchandragupta que nous venons de caractériser. Il se placerait alors à l'an 318 avant J. C. [1] Il est évident que, si l'on réussissait à établir l'identité de Tchandragupta Mâurya avec le Sandracottus du temps d'Alexandre, on prouverait que les Puranas, en plaçant le fondateur de la dynastie de Màurya à l'an 1502 avant J. C., ont commis un anachronisme de près de douze siècles, et que la suite chronologique de leurs généalogies ne mérite aucune confiance. On sentira qu'avant d'admettre un résultat aussi grave, il nous importe, dans l'appréciation des diverses données relatives à cette question, de nous environner de toutes les précautions, et d'user de toute la rigueur que comporte la critique. La difficulté serait définitivement résolue, si l'on trouvait le nom et la date de Tchandragupta Mâurya sur un monument authentique que le temps aurait épargné. Réfléchissons qu'il s'agit d'un monument qui, s'il était du temps de ce roi, selon les Hindus, aurait plus de trente-trois siècles d'antiquité. On sait que, jusqu'à présent, une pareille antiquité n'a pu être attribuée qu'aux pyramides de l'Égypte.

C'est donc avec un grand intérêt qu'on a reconnu le nom d'un Tchandragupta sur la colonne d'Allahabad [2], après avoir su déchiffrer l'inscription qu'elle porte en anciens caractères sanskrits. On a lu non-seulement ce nom, mais aussi les noms du grand-père, du père, du fils et du ministre de ce roi.

Mais ces derniers noms diffèrent de ceux qui sont donnés aux mêmes personnages dans les Puranas. En outre, le Tchandragupta de la colonne est désigné comme descendant de la race solaire, tandis que le fondateur de la dynastie Mâurya descendait des Kchatriyas qui sont de la race lunaire[3].

[1] D'après Wilford, Tchandragupta mourut 292 ans avant J. C. *Asiat. Res.* tom. LX, pag. 500.

[2] Voyez, sur ce sujet, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 27, march 1834, p. 105-124, et n° 30, Juny 1834, p. 257-271.

[3] M. Turnour (voyez *Mahavansa*, introd. p. xx) n'écarte pas ces objections qui ont été faites par le savant restituteur de l'inscription même (Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, juny 1834, p. 267); il dit que, selon le commentaire du Mahavansa, la famille de *Moriyan* [*Mâurya*] (voyez ma note précédente sur le mot *Çakya*, pag. 409) était une branche de la dynastie des Çakyas, qui descendaient d'Ikchvaku de la race solaire. Selon la légende singalaise, certains membres de la race des Çakyas se retirèrent pendant la vie de Buddha vers les montagnes d'Himavanta; là, au milieu des champs qui retentissaient du chant des *mayûras* «paons,» et d'autres oiseaux, ils bâtirent une ville dont les maisons

Ce qui est enfin le plus à regretter, c'est que dans l'inscription de cette colonne il ne se trouve aucune date chronologique. Le Tchandragupta du monument d'Allahabad ne peut donc pas être identifié avec le Tchandragupta Mâurya des Puranas.

Reprenons notre discussion en ce qui touche Açoka, dans la supposition que le Tchandragupta Mâurya fut le Sandrocottus des Grecs, supposition qui a été favorablement accueillie par plusieurs savants.

Comme, d'après les données indiennes que je développerai plus loin, Açokavardhana régna 62 ou 49 ans après Tchandragupta, son règne aurait commencé l'an 256 ou 269 avant notre ère.

Le Mahâvansa qui, dans son commentaire, rapporte quelques dates chronologiques de l'histoire indienne, fixe l'époque de Tchandogutto (Tchandragupta) à l'an 381 avant J. C. et nomme deux Açokas, dont l'un, Kalâçoka, est placé à l'an 453 avant J. C., et l'autre, Dharmâçoka, auquel nous nous arrêterons ici, à l'an 319 avant notre ère [1].

Nous trouvons donc une différence de 63 ans entre la date du San-

avaient des toits couverts de tuiles formées de manière qu'elles ressemblaient aux plumages de paons : d'où dérive le titre patronymique de la famille *Môriyan*, nom pâli qui répond à *Mâurya*. D'après cette version, le nom de cette race aurait existé avant Tchandragupta, indépendamment de Murâ, nom de sa mère. Nous voyons ici un exemple de plus de la manière dont les Buddhistes de Ceylan tâchent de rattacher à l'histoire de Buddha tout fait qui a quelque importance.

[1] Voici, d'après le commentaire du Mahavansa, la série et les dates des rois indiens, depuis Çiçunâga :

	Avant J. C.	Après Buddha.	Années de règne.
Susunâgo.....	471	72	18
Kâlâsoko.....	453	90	28
Les Nandos.....	425	118	22 collectivement.
Les Nandos.....	403	140	22 individuellement
Tchandagutto....	381	162	34
Bindusaro.....	347	196	28
Asôko.....	319	224...un anachronisme de 6 ans, la date spécifiée étant 218	37

(*Mahavansa*, introd. p. XLVII.)

En comparant ce tableau avec le tableau indien donné dans ma note précédente (p. 409), on voit que les dix rois de la dynastie de Çiçunâga sont omis pour en venir à Kâlâsoko et aux Nandos, qui furent détruits par le brahmane Djanakya, qui plaça sur le trône de Megadha Tchandagutto de la famille Moriyan. J'indiquerai ci-après la dérivation du nom de Tchandagutto, d'après la version çingalaise.

Les Birmaïs, qui fixent la mort de Buddha à l'an 544 avant J. C., s'accordent avec

dracottus des Grecs, et celle du Tchandagutto des Çingalais, en tant que le premier est placé à l'an 318, et le second à l'an 381 avant J. C. Les trois époques d'Açoka qui ont été mentionnées, savoir, 319, 269 et 256 ans avant notre ère, diffèrent entre elles de 13, de 50, ou de 63 ans.

Je viens de parler de l'inscription de la colonne d'Allahabad, dans laquelle on lit le nom d'un Tchandragupta; j'ai maintenant à faire mention des découvertes récentes qui peuvent compter parmi les plus importantes en fait d'antiquités indiennes : je veux parler des inscriptions en caractères anciens et en langue pâli, qu'on a dernièrement trouvées sur des rochers, près de Guirnar et de Dhâuli, dans les districts de Guzérat et de Cattack. Ces inscriptions, que l'on a réussi à déchiffrer et à traduire [1], contiennent des ordonnances du roi Pîyadasi, qui prescrit à ses sujets une conduite morale et bienfaisante sous plusieurs rapports. Ce qui nous y intéresse le plus, ce sont, parmi d'autres noms, ceux d'Antiochus [2], de Ptolémée et de Magas [3]. Quoiqu'elles mentionnent les années du règne de Pîyadasi, on doit regretter de n'y pas rencontrer la date de l'ère courante à laquelle ces documents ont été écrits. Toutefois les noms des rois grecs nous fournissent une indication chronologique, et fixeraient l'époque d'un roi Açoka, s'il nous était permis d'admettre sans réserve l'opinion et les renseignements de M. Tournour [4]. Selon cet auteur, d'ailleurs si versé dans les annales de Ceylan, le nom de *Pîya-*

les Çingalais, à un an près, sur les époques ci-dessus. Ils nomment un roi indien *Thoutounâga* (*Çiçunâga?*), qui est suivi par *Kalathanka* (*Kalâçoka?*). Dans les généalogies du Vichnu-purana et dans d'autres, on trouve *Kakavarna*, successeur de Çiçunâga. Je crois devoir écarter tout à fait ce Kalâçoka de la discussion relative au Buddhisme.

[1] Nous devons la connaissance de ces antiques caractères, qui sont une forme du dévanagari, ainsi que le déchiffrement et la traduction de ces inscriptions, à l'infatigable activité et à l'heureuse sagacité de M. James Prinsep, secrétaire de la Société Asiatique du Bengale, qui s'était déjà acquis un grand renom par son travail sur les médailles indo-bactriennes trouvées récemment dans le Pentchab et dans d'autres parties de l'Inde. Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 75, march 1838, pag. 219 et suiv. Cette matière a été discutée et développée dans plusieurs numéros de ce journal pendant l'année 1838.

[2] Nous ne pouvons pas accéder à l'opinion que Sophagasênos, avec lequel Antiochus conclut un traité, ait pu être Açoka-sinha. Le premier nom a été restitué par M. de Schlegel à sa véritable expression sanskrite, *Subhagaséna*. (*Indische Bibliothek*, Band I, Heft 2, Seite 248.)

[3] Magas était un demi-frère de Ptolémée Philadelphe; il avait pour femme Apame, fille d'Antiochus Ier.

[4] Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, december 1837, pag. 1150.

dasi (*priyadarçana*, « agréable d'apparence ») appartenait au roi *Dharmâçoka* avant qu'il eût usurpé l'empire de l'Inde; c'est le même roi qui, d'après les annales de Ceylan, envoya son propre fils Mahindo pour introduire le Buddhisme dans cette île. On admettra sans peine qu'un nom qui n'est qu'un attribut flatteur, puisse avoir été porté par plus d'un roi. Cependant voici la réflexion qui m'empêche de croire que le nom de *Pîyadasi* des inscriptions de Guirnar désigne l'*Açoka* des Puranas. Comme les ordonnances gravées sur les rochers portent le caractère du Buddhisme le plus pur, en énonçant les préceptes d'une bienveillance qui s'étend sur tous les êtres vivants, il doit paraître singulier que le roi, législateur d'une telle morale, se soit désigné lui-même sous son ancien nom de *Pîyadasi*, qu'il avait souillé par le meurtre de quatre-vingt-neuf de ses frères, et de tous les individus qu'il croyait mal affectionnés à sa personne[1]. On ne s'expliquerait pas plus facilement comment lui, nouvel homme, purifié par une nouvelle foi, à laquelle il s'était converti publiquement, n'aurait pas préféré d'enseigner sous son nouveau nom d'Açoka, qui était un nom buddhique par excellence, et que j'expliquerai plus loin.

Nous voyons que les inscriptions qui se trouvent sur la colonne d'Allahabad et sur les rochers de Guirnar et de Dhâuli, ne nous fournissent pas des données suffisantes et assez certaines pour fixer les dates de Tchandragupta Mâurya et d'Açoka. Il me reste à citer[2] un autre rocher situé près de Djunagarh, aux environs de Guirnar, dans le Guzérat. Ce rocher porte une inscription dont le commencement est perdu, et qui a été écrite en commémoration d'un pont, bâti originairement par le roi *Tchachtâna*, réparé ou achevé par son fils *Aridama;* puis, après avoir été entièrement détruit, réparé pour un temps, et restauré de nouveau par le trésorier du râdja *Tchandragupta Mâurya;* enfin, achevé et orné de corniches par *Tuchaspa*, inspecteur des eaux et des forêts d'*Açoka Mâurya*, qui n'a pas le titre de roi. Aucun descendant connu de cette dynastie n'est nommé dans le texte. L'inscription embrasse un assez long espace de temps; le titre de महाक्षत्रप, *mahâkchatrapa*, « grand seigneur des guerriers, » qui s'y trouve joint aux noms de trois râdjas, a fait penser aux Satrapes, dénomination persane qui peut dériver aussi de क्षत्रप, *tchhatrapa*, « seigneur du parasol du pouvoir »; mais nous ne

[1] *Mahavansa*, t. I, introd. p. XLVII.

[2] Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 76, april 1838, p. 334-347.

saurions admettre des satrapies dans l'Inde proprement dite, à aucune époque de l'histoire; et l'inscription paraît d'autant moins pouvoir décider la grande question qui nous occupe, que la seule date qui s'y trouve n'est pas accompagnée de l'ère à laquelle elle appartient.

Nous ne pouvons donc prononcer sans avoir des renseignements ultérieurs qui puissent fixer notre opinion sur la véritable date du Tchandragupta dont il s'agit. En attendant je ferai remarquer que ce nom est très-commun dans l'Inde, et que s'il y a eu jadis un roi de ce nom, fondateur ou rejeton célèbre de la dynastie de Mâurya, plusieurs autres rois de ce nom ont pu (comme il n'est que trop commun dans l'Inde) s'attribuer la même origine qui, elle-même, selon différentes versions [1], est rapportée diversement. On peut admettre facilement qu'un Tchandragupta a existé du temps d'Alexandre; mais il n'est pas nécessaire de nier l'existence de celui qui est placé à l'an 1502 ou 1504 avant J. C.

Nous devons hésiter à mutiler si violemment la chronologie indienne à cause d'un seul nom lorsque nous voyons avec quelle légèreté les Hindus substituent un nom à un autre, et lorsque nous considérons que les légendes çingalaises, qui tirent toute leur valeur des Puranas indiens, ne peuvent être invoquées pour détruire l'autorité de ces derniers. Nous savons d'ailleurs que dans les légendes en général, le temps et le lieu ne sont comptés pour rien, et que l'action, variée à plaisir [2], est le principal.

Le judicieux traducteur du Mahâvansa, qui mieux que tout autre a pu apprécier la valeur historique de son original, a lui-même avoué « qu'il y a quelque raison de soupçonner que le zèle des sectaires et les « impostures de la superstition ont été causes qu'on a assigné la même « date au débarquement de Vidjaya à Ceylan, et à la mort de Gotama, « principal événement du Buddhisme, et que si, avant l'arrivée de Ma« hindo, fils d'Açoka, des annales historiques ont existé (ce dont on a « des preuves suffisantes), les historiens buddhiques les ont adaptées à

[1] Voyez ma note au bas de la page 411. Rappelons-nous combien de familles princières en Europe étaient censées jadis descendre d'Hector, et être arrivées par une longue filiation de héros jusqu'au milieu du moyen âge, et même jusqu'aux temps modernes.

[2] Je viens de donner la version singhalaise sur la dérivation du nom patronymique de Mâurya. Voici la version sur celle du nom de Tchandragupta. Ce nom signifie : « gardé « ou protégé par le dieu de la lune. » Rien de plus commun pour le nom d'un Hindu. D'après le commentaire du Mahâvansa (préface, p. XL), ce nom provient de ce que l'enfant, abandonné par sa mère dans un panier, fut gardé par un taureau appelé *Tchanda*.

« leur chronologie falsifiée [1]. » S'ils ont donc traité de cette manière leur propre histoire, nous devons craindre qu'ils n'aient pas été plus exacts dans celle de leurs voisins, et qu'ils n'aient pas, par exemple, placé Tchandragupta Mâurya des Hindus avec plus de justesse que leur propre Vidjaya.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas être de l'opinion de M. Turnour, à qui d'ailleurs nous devons de précieux renseignements sur l'histoire de Ceylan, lorsqu'il appelle « fortunée » la fiction par laquelle, « quand la pé-« riode d'un Buddha expire, non-seulement la religion du Buddha, son « prédécesseur, s'éteint, mais aussi le souvenir et les récits de tous les « événements antérieurs se perdent, » et lorsque, pour attribuer aux données historiques des Buddhistes un avantage sur celles des Hindus [2], il « dit : que l'altération des dernières s'est prolongée jusqu'à des périodes si « modernes qu'aucune partie n'en est authentique par rapport à la chro-« nologie, tandis que celle des premières a cessé au moins un siècle avant « l'an 588 avant J. C. quand le prince Siddhato acquit le caractère de Go-« tamo. » Je crois, au contraire, que c'est justement le désir de tout rap-

[1] *Commentaire du Mahâvansa*, introd. p. LI.

[2] M. Turnour cite M. Wilson comme ayant prouvé que les Purânas, d'où l'on a tiré les données historiques des Hindus, sont tous d'une date comparativement moderne. Je saisis cette occasion pour faire observer que les Puranas se trouvent déjà mentionnés dans les Védas dont ils forment avec les Itihasas le Ve livre, dans les Upanishads, dans les Lois de Manu (III, 32, XII, 109), dans le Ramâyana, et dans le Mahabharat. M. Eugène Burnouf (voyez sa préface du Bhagavata-purana, p. X-XIX) ayant, par tous les développements désirables et, comme à l'ordinaire, si bien mérité des savants dans l'examen de cette question importante, je ne m'arrêterai qu'un instant au Mahabharat, où, dans le 2e sloka de l'Adi-parva, Sâuti est appelé पौराणिको, *pâuranikô*, « versé dans les Puranas, » et où, plus loin (sl. 86 *ibid.*) il est dit : पुराणपूर्णचन्द्रेण श्रुतिज्योत्स्ना: प्रकाशिता, « le clair de lune des « Védas se manifeste au moyen de la pleine lune des Puranas. » (Voyez aussi *ibid.* sl. 246 et 260.) Personne ne saurait prouver, je crois, que les anciens Puranas sont entièrement perdus, ni que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous ne sont pas, au moins en partie, et notamment là où ils s'accordent tous, les mêmes que les anciens. Les Hindus sont beaucoup trop conservateurs, très-peu novateurs, et pas du tout inventeurs. Nous devons seulement nous efforcer de distinguer ce qui est ancien de ce qui pourrait ne pas l'être : mais cette tâche n'est pas facile, car, quelque modernes que soient les compositions des Hindus, les idées n'en sont pas moins anciennes, de même que les édifices des Égyptiens, construits dans des temps comparativement récents, montrent l'architecture des âges très-reculés; et le planisphère de Denderah, sur lequel se trouve le cartouche de Néron (de la seconde moitié du 1er siècle chrétien), pourrait être la reproduction d'un type beaucoup plus ancien que l'époque de la domination romaine.

porter à la date d'un Buddha, qui a occasionné la fatale incertitude que nous voyons régner dans toute la chronologie buddhique. En effet, selon que cette date est plus ou moins reculée, les Buddhistes se font anciens ou nouveaux; ils ôtent ou ajoutent des âges à leur histoire, et confondent les événements des uns avec ceux des autres [1].

Je ne saurais m'étendre ici davantage sur ce sujet; je me bornerai à renvoyer, pour confirmer mes réflexions, au Mahâvansa même, et aux légendes indiennes que M. Turnour a extraites du commentaire de cet ouvrage buddhique.

Je crois avoir ainsi donné à la question de l'identité de Tchandragupta et Sandracottus tout le développement qui peut mettre le lecteur à même d'en juger; je dirai maintenant ce qui m'empêche de croire que le Tchandragupta Mâurya est le Sandracottus des historiens grecs.

Il ne peut pas l'être, à moins qu'on ne veuille arbitrairement ne tenir aucun compte des données les plus vraisemblables et les plus précises des Indiens. En effet, dans la longue liste des rois qu'ils nous donnent après Tchandragupta, je n'ai besoin de m'arrêter qu'aux cinquante-quatre [2] successeurs immédiats de ce roi. Ceux-ci auraient pu régner chacun la moyenne acceptable de 27 ans et 9 mois, pour remplir l'espace de 1502 ans, qui est mis entre le commencement de notre ère et Tchandragupta par les Hindus; mais ceux-ci n'assignent à ces cinquante-quatre rois que 750 ans, qui donnent à chaque règne la moyenne de 13 ans et 10 mois

[1] J'en citerai un exemple qui n'est pas sans importance pour le sujet de notre discussion. Quoique le Mahâvansa, ouvrage classique et presque sacré, place l'introduction du Buddhisme dans l'île de Ceylan à l'an 307 avant J. C., c'est-à-dire, 236 ans après la mort de Gotama, cependant un autre livre appelé le livre «de celui qui s'est manifesté à Lanka,» livre d'une telle célébrité, que reporté dans le Nord, il est compté au nombre des Dharmas des Népalais; ce livre, dis-je, contient l'histoire de Ravana, roi de Lanka, lequel, ayant entendu Çakya prêcher la loi, se convertit à sa voix. (Voyez *Observations sur quelques points de la doctrine samanéenne, etc.* par M. Abel-Rémusat, pag. 59, 60; et aussi *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. II, pag. 241.) Qu'on se rappelle que Ravana est contemporain de Rama-tchandra, qui est placé à la fin du Treta-yuga, ou du deuxième âge à partir du Satyayuga (voyez ma note sur Ravana, adorateur d'une statue de Buddha sur la côte Malabare), et peut-être voudra-t-on admettre un autre Ravana.

[2] Le Vichnu-purana (liv. IV) porte, selon différents manuscrits, cinquante et cinquante-quatre rois. La liste que le Pandit Radhakant fournit à Sir William Jones (voy. ses Œuvres, t. IV, pag. 38) ne contient que quarante-cinq rois depuis Tchandragupta jusqu'à Tchandrabidja. Je m'en tiendrai ici à l'autorité du Vichnu-purana, sans entrer dans aucune discussion sur les disparités que présentent les autres Puranas.

seulement. Ces rois appartiennent à quatre dynasties qui sont nommées : *Mâurya*, *Sunga*, *Kanva* et *Andhra*[1].

Cette dernière dynastie étendit jadis sa domination sur l'Hindostan, et se mêla aux souverains de Magadha, dont la capitale était Palibothra[2].

Pline, qui décrit l'état de l'Inde tel qu'elle était avant J. C. désigne, sous le double nom d'*Andaræ*[3] et de *Modacalinga*[4], le même peuple;

[1] J'ai déjà nommé dans une note (pag. 409), à commencer de Tchandragupta jusqu'à Vrihadrata, les 10 rois de la dynastie Mâurya qui régnèrent. . . . . 137 ans.

Voici sommairement le nombre et la durée des trois autres dynasties :

10 rois de la dynastie	Sunga régnèrent.	112
4	Kanva.	45
30	Andhra.	456
54 rois des quatre dynasties régnèrent.		750 ans.

Le texte du Vichnu-purana que j'ai consulté porte trente rois Andhras, mais il n'en nomme que vingt-huit. J'ajouterai que d'autres autorités (voyez l'endroit cité des œuvres de Sir W. Jones, et *Asiat. Res.* t. IX, p. 101) assignent à la dynastie de Kanva 345, 300 et 250, au lieu de 45 ans de durée, et comptent neuf et sept rois, au lieu de quatre de cette race; mais cette augmentation de siècles et de princes rendrait d'autant moins soutenable l'assertion de ceux qui placent Tchandragupta Mâurya 300 ans et moins avant le commencement de notre ère. La durée de la dynastie d'Andhra (*Asiat. Res. loc. cit.*) est évalué aussi 458 à 418 années.

[2] Voyez *Mackenzie Collection*, t. I, p. CXXII.

[3] *Hist. nat.* lib. VI, ch. 19. *Validior deinde gens Andaræ, plurimis vicis*, XXX *oppidis quæ muris turribusque muniuntur, regi præbet peditum* CM, *equitum* MM, *elephantos* M. «Suivent «les Andares, nation beaucoup plus puissante. On trouve chez elle un grand nombre de «bourgs, et trente villes défendues par des murailles et par des tours. Son roi arme cent «mille piétons, deux mille cavaliers et mille éléphants.» Trad. de Poissinet de Sivry.

[4] *Ibid.* p. 714, Paris, 1771. *Insula in Gange est magnæ amplitudinis, gentem continens unam Modocalingam nomine* : «Dans le Gange se voit une île d'une très-grande étendue, «habitée par une seule nation qui est celle des Modocalinges.»

Pline a conservé presque correctement le véritable nom de ce peuple, qui est *Modagalinga* (voyez *A Grammar of the Teloogoo language, commonly termed the Gentoo, peculiar to the Hindoos inhabiting the North-Eastern provinces of the Indian Peninsula*, by A. D. Campbell, of the Honorable East-India Company's civil service on the Madras establishment, 2e édit. Madras, 1820), et signifie, en telougou, «le langage ou le pays de trois lingas,» que l'on dit avoir marqué les principales limites du pays connu sous le nom de *Telinga*, ou *Tri-linga*, ou *Telingana*, ou *Telougou*, ou *Tenougou*. Le langage de ce pays, aujourd'hui communément appelé *Gentou*, est parlé par les habitants des provinces situées au nord-est de la péninsule de l'Inde. Ce nom de langage, dit l'auteur que je viens de citer, répond à celui d'*Andhra* des auteurs sanskrits. Le pays de Tri-linga a été de très-bonne heure subdivisé dans les provinces de Kâlinga et d'Andhra. Dans le Brahmanda-purana, Trilinga est placé entre *Kâçi-Kôçala* et *Magadha*, c'est-à-dire entre Benâres, Aoude, et le Bahar proprement dit; et Kâlinga (dont le nom probablement répond à *Kaléçvâra*, «seigneur de

nous ne devons donc pas contester aux Indiens l'existence d'une dynastie sous le même nom avant notre ère.

Aux trente membres de cette dynastie, le Vichnu-purana, et presque tous les autres puranas, n'attribuent que 456 ans de durée; mais celle-ci, toute modique qu'elle est, dépasserait à elle seule l'intervalle de temps que Wilford[1] et d'autres mettent entre le commencement de notre ère et Tchandragupta, qui cependant, selon les meilleures généalogies indiennes, a précédé de vingt-quatre règnes le premier des Andhras. Je ferai remarquer que la chronologie indienne a été régularisée selon la durée de chaque dynastie, à partir du roi Pradyota, qui régna l'an 2100 avant J. C. ou 598 ans avant Tchandragupta. Quand les données indiennes satisfont par elles-mêmes toute raison critique, quand elles s'accordent suffisamment toutes, ou la plupart; quand, de plus, elles sont confirmées par le témoignage des auteurs étrangers, je ne crois pas que l'on doive rejeter leur autorité à l'égard d'un fait qui est garanti par ce triple caractère de crédibilité. C'est pourquoi je conclus que le Tchandragupta Mâurya des Puranas n'est pas le Sandracottus de l'histoire grecque.

Revenons à Açoka. C'est un nom qui signifie *délivré de peine* : c'est le synonyme de गतक्लेश : *gataklêçah*, par lequel, dans l'histoire de Kachmîr, la déesse Kritya désigne au roi Djalôka un Boddhisattva[2]; c'est un

«Kalâ,» nom de Çiva) est mis entre Koçâla et Vanga, ou entre Aoude et le Bengale proprement dit. Il en résulte que Pline désigne bien ces peuples par les mots : *gentes Gangaridarum Calingarum*, et *Calingæ proximi mari*. Selon d'autres autorités (voyez Richardson's *East-India Gazetteer, sub voce Telingana*), on plaçait le pays d'Andhra au sud, et celui de Kâlinga au nord de la rivière du Godaverî, et l'un et l'autre le long de la côte de Coromandel, entre Puliacate et Tchicacole. Dans les tables de Peutinger, les Andhras se trouvent sous le nom d'*Andχi-Indi*.

[1] Wilford (*Asiat. Res.* t. IX, p. 82) traite la chronologie des rois de Magadha selon son système, auquel je ne puis nullement me conformer. En parlant des rois d'Andhras (*ibid.* pag. 101), il dit qu'ils figurèrent d'une manière remarquable sur les rives du Gange sous trois dynasties, pendant 800 ans. Il nomme (voyez son tableau chronologique joint à la page 116) depuis Tchandragupta jusqu'au commencement de notre ère, vingt et un rois des deux dynasties Mâurya et Sunga, et il varie la durée de chaque règne de manière à faire ensemble 315 ans; il place après notre ère trois rois de la dynastie de Kanva, et une autre dynastie qu'il appelle celle des «véritables (*genuine*) Andhras,» dont il ne nomme pas un seul, disant qu'ils ont été omis; et puis, après une lacune de 200 ans, il fait suivre jusqu'à l'an 648 après J. C. les vingt et un rois qui, selon les Puranas, sous le nom d'Andhras, sont placés avant l'ère chrétienne. Je m'abstiens de toute réflexion sur une telle manière de traiter la chronologie des autres nations.

[2] Liv. Ier, sl. 138. Le commentateur du Mahâvansa dit que ce nom a été donné au roi

nom fameux dans l'histoire du Buddhisme. C'est à un Açoka qu'on attribue presque tous les édifices religieux qui existaient autrefois dans l'Inde, et dont le nombre est porté à 84,000, ce qui est attribuer beaucoup trop à une seule personne; c'est sous le règne d'Açoka qu'on place la deuxième de trois assemblées religieuses qui ont été tenues pour fixer les préceptes de Buddha, et dont nous aurons à nous occuper plus loin. On voit bien qu'Açoka devra suivre son Buddha à un certain intervalle de temps.

Le Râjataranginî a aussi son Açoka comme son Çakya-sinha. Est-ce le même que l'Açoka-vardhana de la dynastie de Mâurya, et second successeur de Tchandragupta?

Ce dernier parvint, selon les Hindus à l'empire de Magadha l'an 1502 avant notre ère. Si nous adoptons la donnée du Mahâvansa, qui met 62 ans entre Tchandragupta et Açoka, ce dernier se placerait à l'an 1440 avant notre ère [1].

Açoka, roi de Kachmîr, est le quarante-septième de la première série de cinquante et un rois, dont la durée totale de 1266 ans est donnée, sans que la durée de chaque règne particulier soit précisée. Comme ces règnes devaient être inégaux, nous ne pouvons pas espérer un résultat bien exact, en nous servant d'une moyenne pour fixer l'époque d'un règne particulier. Mais essayons ce qui nous est possible. Açoka est précédé de quarante-six rois; en supposant qu'ils eussent régné 22 ans chacun (je choisis une des moyennes les plus familières à nos chronologistes), ou qu'ensemble ils eussent régné 1012 ans, Açoka serait venu à l'empire 1012 ans après Gonarda Ier, qui est placé 2448 ans avant notre ère, c'est-à-dire Açoka aurait commencé à régner à l'an 2448 — 1012 = 1436 avant J. C. Cette époque s'accorderait, à 4 ans près, avec celle que je viens de calculer pour Açoka-vardhana, roi de Magadha, c'est-à-dire, 1440 ans avant J. C. Voilà donc un rapprochement de dates, qui, malgré les éléments si peu certains de notre calcul, paraît être assez favorable à la supposition de l'identité de l'Açoka-vardhana, de Magadha et de l'Açoka du Kachmîr.

parce qu'il avait mis à mort ses frères : ce qui certainement ne lui donnait pas droit à un nom buddhique si vénéré. Je prie le lecteur de s'en ressouvenir plus loin.

[1] Wilford (*Asiat. Res.* t. IX, p. 100-116), sans citer son autorité, attribue 49 ans aux deux règnes qui ont précédé Açoka : ce qui fixerait le commencement du règne de ce dernier à l'an 1453 avant notre ère.

En effet on pourrait supposer que les Kachmîriens, que nous avons déjà vus alliés de Djarasandha pendant le Mahâbharat, s'étaient appropriés dans leur liste de rois le puissant roi de Magadha, auquel ils auraient rendu hommage, sans, ou avec payement de tribut, comme ils ont fait à Vikramaditya, ou que, *vice versa*, le roi de Kachmîr avait étendu son empire sur le Magadha : ce qui, selon le Râdjatarangînî, paraît avoir été le cas sous Djaloka et sous d'autres rois.

Tout porté que je sois à maintenir l'identité de ces deux Açokas, je ferai remarquer que Kalhana ne mentionne, ni Vindusara, ni Tchândragupta parmi les ancêtres d'Açoka, mais il le désigne comme « arrière-« petit-fils de Çakuni, et fils de l'oncle paternel de Satchinara. » Sans regarder le silence d'un historien sur un fait comme une preuve positive que ce fait n'a pas eu lieu, je ferai observer, qu'excepté la conversion au Buddhisme, aucune action qui distingue la vie de l'Açoka de Magadha n'est attribuée à l'Açoka du Kachmîr : il n'est pas dit de ce dernier comme de l'autre, qu'il s'est rendu maître du trône sur les cadavres de tous ses frères et d'un grand nombre d'autres victimes [1]. Dans ma note explicative du texte sur Açoka [2], je n'ai pu qu'assez aventureusement associer le nom du bisaïeul de ce roi avec Çakatâra, ministre de Nanda, dernier prince de la dynastie de Pradyota : ce qui, sans donner un appui positif, ne laisse pas cependant de se rapporter à l'identité des deux Açokas qui nous occupent.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à présent je n'aperçois rien qui puisse faire expulser Açoka le Kachmîrien, de la place que le Râdjatarangînî lui assigne, savoir : vers l'an 1436 avant J. C. Comme les Tibétains [3], les Mongols [4] et les Chinois [5] ont un Açoka qu'ils placent, les deux premiers 110, les derniers 100 ou 116 ans après leur Çakya-muni respectif, l'époque du Çakya-sinha des Kachmîriens, en mettant le même intervalle de temps entre l'Açoka et ce dernier, serait 1546, 1536 ou 1552 ans avant notre ère, c'est-à-dire, à peu de chose près, la même que

[1] Dans l'Inde, comme ailleurs, la tradition attache à certaines familles le parricide et le fratricide comme une malédiction dont l'effet est inévitable, et l'attribue indistinctement à plusieurs rejetons de la même origine.

[2] Liv. Ier, sl. 101.

[3] Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, january 1834, p. 6.

[4] *Journal des Savants*, juin 1837, p. 356.

[5] *Foë koué ki*, p. 67.

déjà, indépendamment de ces trois données, lui assignerait le texte du Râdjataranginî [1].

Je l'ai déjà fait observer, le désacord des dates de Buddha chez différents peuples doit se communiquer à celles d'Açoka, *et vice versa*. Serons-nous encore une fois dans l'alternative, ou de rejeter une des dates, ou d'admettrre plusieurs personnages du même nom en différents temps? Açoka serait-il un nom de plus dans le nombre de ceux qui, étant le type d'une idée, se trouvent, quelque part que ce soit, avec elle : de même que l'arc-en-ciel se voit le même partout où les rayons du soleil se brisent dans le même *medium* atmosphérique?

En suivant la route que je me suis tracée, je dois me diriger vers le nord, pour obtenir une autre date de la mort de Çakya-muni.

C'est bien cette époque que les Mongols orientaux ont prise pour point de départ de leur chronologie. Leur histoire, composée par Ssanang Ssetsen Chungtaidschi des Ordus, a été traduite du mongol par M. Isaac Jacob Schmidt [2].

En effet, ayant suivi d'après sa déclaration la chronologie de Çakya Pandita, introducteur du Buddhisme et des lettres chez les Mongols en 1244 de notre ère, l'historien mongol fixe la première année après la mort de Buddha à l'an 2133 avant J. C. Cette date ne diffère pas beaucoup de la date indienne du Bhagavat-amrita (2099 avant J. C.), et se trouve au nombre des dates tibétaines que j'ai citées ci-dessus.

C'est dans l'histoire de ces Tartares que nous devrions trouver des synchronismes avec celle des Kaçmîriens, car, sans doute, des relations hostiles et amicales existèrent de bonne heure entre ces peuples. Voici ce qu'on lit dans les annales des Mongols orientaux [3] : « Trois cents ans

[1] En effet, il est déjà question des Viharas sous le règne de Surêndra, c'est-à-dire au moins 100 ans avant Açoka (liv. Ier, sl. 93, 94).

Si l'époque de 1546 est prise pour celle de la mort de Çakya-sinha, et s'il a vécu 80 ans, il naquit 1626 ans avant J. C. ou 55 ans avant Moïse, qui, selon Fréret, naquit l'an 1571 et, ayant vécu 120 ans, mourut 1451 ans avant notre ère, c'est-à-dire 95 ans après Çakya-muni. Ces deux grands personnages auraient donc pu être contemporains pendant 25 ans.

Qu'on me permette un autre rapprochement : Dionysus naquit à Thèbes en Béotie, l'an 3170 de la période Julienne, ou 1544 ans avant J. C. (voy. la *Symbolique* de M. Kreuzer), c'est-à-dire il naquit la même année que mourut (moyenne des trois époques ci-dessus données) Buddha le Kachmîrien.

[2] *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses, etc.* Saint-Pétersbourg, 1829.

[3] *Ibid.* Seite 17-19.

« après l'entrée de Buddha dans le Nirvana, au temps où le roi Kanika « était le maître des dons de la religion, les dernières paroles de Buddha « furent recueillies dans le couvent de Djalandhare, dans le royaume de « Kachmîr, par cinq cents Boddhisattvas, cinq cents Arhats et cinq cents « Panditas, sous la présidence de Vichvamitra. »

Nous trouvons dans l'histoire du Kachmîr[1] : « Ensuite régnèrent trois « rois nommés Huchka, Djuchka et Kanichka, issus de la race des Turuch- « kas. Pendant le long règne de ces rois, le pays de Kachmîr était la plupart « du temps entre les mains des Bâuddhas dont la force s'accroît par la « vie errante. Alors 150 ans s'étaient écoulés depuis l'émancipation du « bien-heureux Çâkya-sinha dans le fond de ce monde périssable. »

Dans ces passages extraits des deux histoires nous trouvons de l'accord : 1° dans le nom d'un roi et du peuple, si toutefois on veut accepter pour identiques Kanika et Kanichka, Turuchka et Tartares (Mongols); 2° dans la domination de la religion de Buddha, sinon professée, au moins protégée par ces rois étrangers dans le Kachmîr[2].

Il nous importe de discuter s'il se trouve un troisième point d'accord dans la chonologie. L'histoire mongole place Kanika 2133—300=1833 ans avant notre ère[3]. Ce roi Mongol aurait donc précédé de 419 ans l'Açoka du Kachmîr, et ne pourrait aucunement être ce Kanichka qui suit d'assez près Açoka. La grande disparité de la date de Buddha, selon les Mongols ou les Kachmîriens, ne peut donner aucun synchronisme, quand il faut l'y rapporter.

Mais les guerres de Tartares, de ces fils de l'épée, comme s'appelait leur plus grand chef, Tchinghis Khan, sont tellement nombreuses, qu'on peut en placer sans se tromper, quant au fait, à une époque quelconque de leur existence. D'après leurs traditions historiques, Oghuz, un de leurs patriarches, a conquis 2800 avant J. C. toute la Bucharie, Balkh, Khor, Kabul, Ghazna et le Kachmîr, dans lequel dernier pays régnait un prince puissant, appelé Djagma[4]. Il nous suffit que le nom de

[1] Liv. Ier, sl. 168-172.

[2] J'ai montré (dans ma note, t. Ier, pag. 501) que le couvent ou le Vihara de Djalandhara était situé dans une des provinces du Kachmîr.

[3] Hivanthsang, qui voyagea dans l'Inde au VIIe siècle de notre ère, place Kaniha 400 ans après le Nirvana de Çakya, ou à l'an 950—400=550 avant notre ère. *Foë kouë ki*, p. 248.

[4] De Guignes, t. Ier, part. II, p. 10. जग्मि *djagmi* signifie «de l'air, du vent,» synonyme de *vâya*, qui peut faire partie d'un nom hindu, comme dans celui de *Vâyudjata*. *Vâyusambhava*, nom de Hanuman.

ce roi soit sanskrit; nous ne devons pas le chercher dans le Râdjatarangînî, qui ne nomme aucun roi avant l'époque de Gonarda Ier, laquelle est postérieure de 552 ans à celle du conquérant tartare.

D'autres invasions du Kachmîr ont eu lieu; l'une, mentionnée par Kalhana, qui dit que, sous le roi Açoka (après l'an 1436 avant J. C.), ce pays a été envahi par des Mletch-tchhas, par des étrangers, c'est-à-dire des Tartares, chassés plus tard par son fils Djaloka [1]. Notre historien laisse à penser qu'ils sont revenus, ou qu'ils se sont maintenus dans une partie de l'empire; toujours y avaient-ils pris pied sous son successeur, Damodara II.

Venons-en aux chiffres de l'époque de la domination turuchka dans le Kachmîr. Notre historien la place 150 ans après la mort de Çakya-muni, savoir : à l'an 1546 [2] — 150 = 1396 avant notre ère : ce qui serait 40 ans après le commencement du règne d'Açoka, vers la fin de celui de son fils Djaloka, disons pendant celui de son successeur, Damodara II, qui, selon notre auteur, était peut être d'une nouvelle famille. Ceci aurait trait à une révolution dans l'empire, puisque ce même roi subit le courroux des Brahmanes qui le métamorphosent en serpent. La domination tartare, désignée comme longue, et qu'on peut ne pas restreindre aux règnes des trois rois nommés, commence 214 ans avant Gonarda III, et aurait pu occasionner des règnes collatéraux et simultanés tant tartares que kachmîriens [3].

Kanichka est nommé avant Nâgardjuna, qui est le cinquantième ou l'avant-dernier roi kachmîrien de la dynastie de Gonarda Ier. Pour déterminer la place de Kanichka, ne fût-ce qu'approximativement, je crois pouvoir admettre que ce roi tartare a régné dans le Kachmîr, vers l'époque du quarante-neuvième roi Kachmîrien de la première série des princes, et j'emploierai, pour calculer le total de quarante-huit règnes qui auraient pu le précéder, la moyenne qui résulte de la division de 1266 (durée de toute la dynastie) par 51 (nombre des rois), c'est-à-dire

[1] Liv. Ier, sl. 107.

[2] Je maintiens la date qui résulte de notre texte. Kalhana, sans doute, ne pouvait avoir eu en vue ni celle du Çakya-muni des Chinois, ni celle des Mongols, ni celle du Gotama des Çingalais, parce qu'il aurait été en contradiction avec sa propre chronologie, que nous trouvons toujours conséquente dans ses propres données.

[3] C'est encore aujourd'hui le cas dans plusieurs parties de l'Inde : au milieu d'un état se trouvent des chefs indépendants de fait, ne reconnaissant qu'une souveraineté nominale, et jamais tributaires, à moins d'y être forcés par les armes du prince souverain.

24 ans 9 mois, omettant les jours. Cette moyenne, multipliée par 48, donne 1188 ans. Comme l'époque de Gonarda Ier est 2448 ans avant notre ère, celle de Kanichka sera 2448 — 1188 = 1260 ans avant J. C.

C'est sous le règne de Kanichka que tombe la dernière assemblée religieuse, dont les Mongols d'accord avec d'autres Buddhistes comptent trois, et dont le but était de recueillir et de rédiger les préceptes de leur législateur. La première eut lieu peu de temps après la mort de Buddha, sous le règne de Bimbâsâra (*Vindusara, Vârisara*[1]); la deuxième sous le roi d'Açoka, 110 ans après Buddha, selon notre comput, 1546 — 110 = 1436 avant J. C. là même où est placé l'Açoka du Kachmîr; la troisième enfin, celle dont nous avons déjà fait mention, 300 ans après Çakya-muni, savoir 1546 — 300 = 1246 ans, sous le roi Kanika. Le règne de celui-ci tomberait donc 64 ans avant Gonarda III, c'est-à-dire en dedans de la période que nous avons assignée à la domination des Turuchkas, dans le Kachmîr, et la date que nous venons d'obtenir pourrait être la 14e année du règne de Kanika dont le commencement, selon le Râdjataranginî, a été fixé à l'an 1260 avant J. C. Il y a donc un parfait accord, quant aux faits; il n'y a pas de contradiction chronologique entre notre texte et les traditions des Mongols.

De plus, cette date de la troisième assemblée religieuse et du roi Kanika se rapproche de celle de Nagardjuna, sur lequel, comme je l'ai dit dans mes notes[2], je dois revenir.

Selon les annales des Mongols, Nagardjuna est un des anciens maîtres Buddhistes les plus renommés. Il s'est occupé à recueillir et à rédiger les doctrines de Çakya-muni. Il est appelé dans les livres mongols « le fils aîné de tous les Buddhas de trois époques du monde, et le « cœur de la lumière de la foi[3]. »

Selon les Tibétains, Nagardjuna, né dans le pays de Bêta (*Vidharba*, le Berar proprement dit), est supposé l'inventeur du premier système philosophique du Buddhisme, et de la philosophie appelée *Madyamika*,

[1] Vindusara, ou Vârisara, fut le père d'Açoka-vardhana, et aurait pu, d'après la chronologie indienne, commencer à régner (voyez p. 420 et la note de la p. 412.) l'an 1468 avant J. C. ce qui serait 78 ans après la mort du Çakya de notre texte; je ne sais si les Mongols pourraient appeler cela peu de temps : toujours serait-ce en dedans des limites de l'incertitude qui résulte nécessairement d'un calcul dont les éléments sont empruntés aux annales de diverses nations.

[2] Notes du livre Ier, sl. 173.

[3] *Nouv. Journ. Asiat.* n° 39, mars 1831, p. 171.

ainsi que l'auteur de plusieurs ouvrages qui se trouvent dans le *Stangyur* [1].

Nagardjuna est un personnage qui jouit dans l'Hindostan d'une célébrité très-étendue, mais presque indéfinissable [2]. Selon les Buddhistes, il fleurit de 400 à 500 ans après Çakya-muni, et vécut 600 ans [3].

Ces notices s'accordent à donner à ce personnage un caractère religieux; nous trouvons cependant Nagardjuna, le cinquantième roi de la première série des rois Kachmîriens, nommé dans notre texte immédiatement après Kanichka. Supposons entre ces deux rois l'intervalle d'un règne moyen, ou de 24 ans 9 mois, que nous soustrairons de l'époque de Kanichka, c'est-à-dire de 1260, et nous obtiendrons la date de 1235 ans 3 mois avant J. C. pour l'époque approximative de Nagardjuna.

J'ai déjà, dans mes notes, exprimé mes regrets de ce que le passage du Râdjataranginî, qui fixe à 150 ans après Buddha l'époque de la domination du buddhisme, des rois turuchkas et du Nagardjuna, dans le Kachmîr, nous laisse dans l'incertitude de savoir si ces 150 ans se rapportent aux trois rois Huchka, Djucka et Kanichka, ou à Nagardjuna seulement, au commencement ou à la fin du règne d'un seul de ces quatre rois, ou de tous, qui auraient pu régner simultanément dans différentes parties de l'empire. Il résulte du calcul que je viens de faire, qu'entre le commencement de la domination turuchka et la restauration des rois indigènes dans le Kachmîr, il s'est écoulé une période de 161 ans.

J'ai tâché jusqu'à présent de déterminer toutes les époques des personnages et des faits par le texte du Râdjataranginî seul, et je m'en tiendrais là, si je ne connaissais pas une époque de Buddha, qu'on pourrait croire avoir été puisée dans les livres Kachmîriens, et peut-être même dans un exemplaire du Râdjataranginî, qui aurait différé de celui qui nous a servi, ne fût-ce que dans un seul passage relatif à Çakya-sinha. Je veux parler de l'époque de ce dernier, qu'Abdul-fazil fixe à l'an 1366 avant notre

[1] *Grammaire tibétaine* de M. Czoma, p. 194.

[2] Dans le sud de l'Inde; il est l'auteur réputé des ouvrages de médecine alchimique, et, dans l'introduction aux almanachs de Bénarès, il est communément mentionné comme instituteur d'une ère future, savoir: de la dernière du Kaliyuga. Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 9, septembre 1832, p. 388.

[3] Hiouan-thsang, voyageur chinois dans l'Inde au VIIe siècle de notre ère, fait régner dans le Gandhara le roi Kanika 400 ans après le Nirvâna de Buddha. Voyez *Foë kouë ki*, p. 80. Les traditions cingalaises le placent 500 ans après Gôtama.

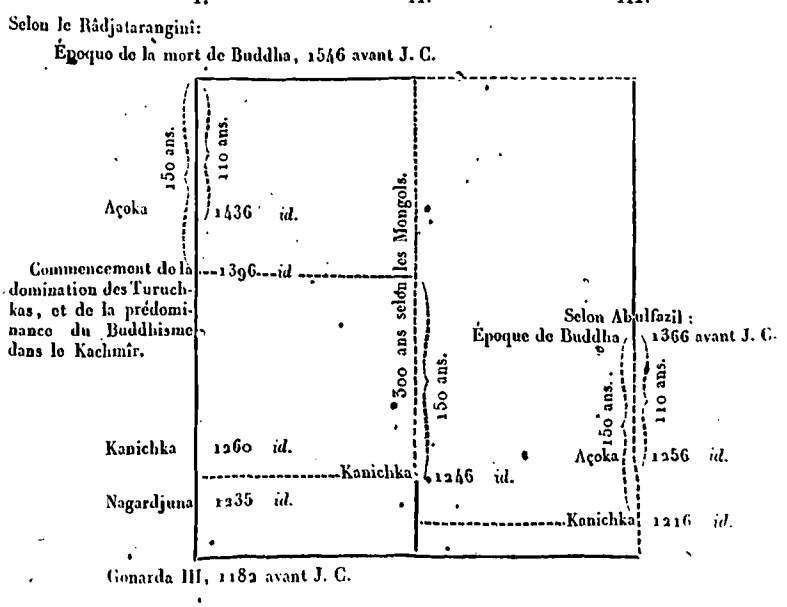
ère[1]. Si nous la prenions pour celle de la mort de Buddha, et si nous conservions l'intervalle de 110 ans entre celle-ci et Açoka, en fixant ce dernier à l'an 1366—110=1256 ans avant notre ère[2], nous verrions Kanichka, à la suite d'autres rois Turuchkas, se placer à l'an 1366—150=1216 avant J. C. résultat qui diffère de 44 et de 30 ans de deux autres que j'ai obtenus pour ce même roi Kanichka, l'un en suivant strictement le texte du Râdjataranginî, l'autre en rapportant à l'époque kachmîrienne de Çakya l'intervalle de 300 ans que les Mongols mettent entre sa mort et la troisième assemblée religieuse.

J'ai donc fait en tout trois computs[3] : dans le premier j'ai, selon le texte du Râdjataranginî, fixé les époques suivantes : 1° celle de Çakya; 2° celle d'Açoka; 3°. celle du commencement de la domination

[1] *Ayin akbari*, t. II, pag. 458, trad. de Gladwin. On observera que, selon le comput précédent, cette époque serait à 30 ans près celle de la prédominance du Buddhisme établi dans le Kachmîr, et que, dans ce sens, elle passerait, quant au fait, pour une grande et véritable époque buddhique.

[2] Ce ne serait pas du tout inconciliable avec le contexte du Râdjataranginî; car, ayant soustrait de l'époque de Gonarda Ier, qui est 2448 ans avant J. C. celle d'Açoka, qui, selon Abulfazil, est 1256, on aura 1192 ans, pendant lesquels auraient pu régner les 46 prédécesseurs de ce roi, chacun 25 ans et 10 mois, et il resterait de l'entière première période, qui est de 1266 ans, l'espace de 74 ans à partager entre trois rois kachmîriens.

[3] En voici le tableau :



des Turuchkas et de la prédominance du buddhisme; 4° celle de Kanichka; 5° celle de Nagardjuna. On trouvera que, dans ce calcul, les résultats chronologiques s'accordent avec les notices historiques du texte.

Dans le second comput, dans lequel sont employées les données chronologiques des Mongols, des Tibétains et des Chinois, Kanichka, le dernier roi turuchka, nommé dans le Râdjataranginî, se place 300 ans après Çakya-sinha et 150 ans après le commencement de la domination tartare, dont la durée se déterminerait par ce dernier chiffre sans désaccord avec le texte qui la dit « longue. »

Le troisième calcul part d'une autre époque de Buddha, laquelle, quoiqu'elle pût être kachmîrienne, n'est cependant pas dans le texte, mais ne le contredit pas d'une manière absolue. J'aurais donc pu adopter l'époque de Buddha fournie par Abulfazil, d'autant plus que, selon quelques auteurs, un Buddha naquit dans le Kachmîr même [1]; et si je ne l'ai pas fait, c'est que je ne crois pas devoir renoncer à maintenir l'identité de l'Açoka du Kachmîr avec l'Açokavardhana de Magadha, ainsi que la chronologie indienne, laquelle, depuis le commencement du Kaliyuga, et surtout depuis l'époque de Pradyôta, me paraît aussi bien fondée que toute autre que je connaisse pour des temps également reculés.

Les annales de Ceylan, en tant qu'elles subordonnent les dates des événements à une époque de la mort de Gôtama, qui leur est particulière, ne peuvent nous fournir ni autorité ni éclaircissement relativement aux époques qui nous occupent. Ces annales aussi font mention de trois assemblées tenues pour la rédaction des préceptes de la religion enseignée par Buddha. La première eut lieu l'an même de la mort de Buddha, la seconde 110 ans après lui, sous le règne de Kâlâçoka, et la troisième 234 ans après le législateur Buddhique, sous Dharmâçoka. Nous voyons donc deux Açokas, et pas du tout de Kanika ou Kanichka. Les lieux de ces trois assemblées sont Radjagriha, Vâiçali, et Pataliputra, dans l'Inde proprement dite [2]; aucune mention n'est faite, ni de

[1] Voyez ma note ci-dessus, p. 409.

[2] *Mahâvansa*, introd. p. XXIX. Voici les dates de ces trois assemblées, d'après le comput des Çingalais :

La 1re, l'an 543 avant J. C.
La 2e..... 443.
La 3e..... 309.

Gandhâra, ni de Kachmîr, où les Mongols placent le siége de la troisième assemblée.

Quant à la religion de ces conquérants, il s'élève une difficulté chronologique qui exige une explication.

Si, d'après des notices certaines, ce ne fut que dans le XIIIe siècle de notre ère que les nombreuses tribus de Tartares furent réunies en une grande nation, si ce fut seulement alors que, sous l'influence du Bûddhisme, devenu leur religion dominante, elles acquirent lettres, histoire et civilisation, comment pouvons-nous parvenir à établir que, déjà dans le XVe siècle avant notre ère, elles professaient une religion dont elles auraient éprouvé le pouvoir seulement huit siècles après?

Pour répondre, autant que je le puis, à cette question, je commencerai par rapporter quelques faits qui me paraissent suffisamment avérés.

Avant de connaître les renseignements qu'au moyen des sources chinoises nous avons eus tout récemment sur la marche du Buddhisme, l'écrivain que j'ai souvent cité [1], avait déjà admis comme une probabilité que cette religion s'était répandue dans la petite Bucharie ainsi que parmi différentes tribus de Mongols, un temps considérable avant l'époque certaine de son introduction dans le Tibet, c'est-à-dire avant l'an 407 de notre ère. Ces conjectures se trouvent parfaitement justifiées par le Foë kouë ki, ou « relation des royaumes Buddhiques, » traduite du chinois, commentée et éclaircie par trois savants [2], dont nous ne pouvons pas assez regretter deux qu'une mort prématurée a enlevés, et pas assez louer le troisième qui a pu compléter et publier cet ouvrage précieux. Fa-hian, l'auteur chinois, y rend compte de son voyage et de son séjour dans l'Inde au IVe siècle de notre ère. Selon un passage [3] qui se trouve dans la préface de l'éditeur chinois du Foë kouë ki, les écrits et les pré-

[1] *Geschichte der Ost-Mongolen*, Seite 415-416.

[2] MM. Abel-Rémusat, Klaproth et Landresse.

[3] M. Neumann (*Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, III Band, 1 Heft, Seite 117) nous fournit ce passage : « Buddha naquit vers la fin de la dynastie d'In, et compléta sa « doctrine au commencement des Tscheou. Dans la 12e année du Tsching wang (1104 av. « notre ère), ses écrits et ses lois sacrées parvinrent pour la première fois à l'Indus. » Le savant sinologue allemand nous promet des éclaircissements ultérieurs sur cette préface du Foë kouë ki, de laquelle, dit-il, ne s'est jusqu'à présent servi et n'a fait mention aucun des érudits qui ont si bien traduit et commenté Foë kouë ki. De plus (*ibid.* p. 128), d'après le renseignement que Rachid-eddin reçut des Chinois et qu'il nous a transmis, la nouvelle de l'apparition de Buddha sur la terre s'est répandue jusqu'à Khataya l'an 1029 avant J. C.

ceptes de Buddha furent reconnus dans les pays situés sur l'Indus l'an 1104 avant notre ère. D'après la traduction française de cet ouvrage, les Buddhistes des bords de l'Indus avaient appris que leur religion s'était répandue par les soins des Samanéens de l'Inde, au delà de ce fleuve, dans le temps de l'érection du colosse de Maitriya Bodhisattva dans le pays des Daradas (l'Afghanistan), au nord de l'Inde, et cet événement eut lieu, selon le comput des traducteurs [1], 770 ans avant notre ère. Un autre monument gigantesque élevé près de Balkh, l'an 292 avant J. C. par une nation sortie de l'ancienne Tartarie, prouve que cette religion y a été établie [2]. Ces faits épars sont comme des piliers d'un pont détruit, piliers restés debout non loin du rivage du fleuve de l'antiquité, dont l'autre bord se dérobe dans le lointain à la vue la plus étendue.

Les époques si reculées de la naissance de Buddha, dont nous avons cité quelques-unes, appartiennent-elles aux Indiens ou aux nations de l'Asie septentrionale ?

Quelle qu'ait été dans les anciens temps la religion des Tartares, elle devait se ressentir de l'influence des révolutions violentes et destructives qui ont agité ces peuples nomades. C'est au milieu des grandes catastrophes d'un empire qu'une religion disparaît avec les tribus qui la professaient, et disparaît à jamais, à moins que, sauvée par des individus échappés à la destruction, elle ne trouve chez d'autres nations un asile où elle reste plus ou moins longtemps ignorée, jusqu'au jour qui la fait sortir de l'obscurité et se répandre de nouveau. Ce que je dis de la religion peut s'appliquer à toute la civilisation d'un peuple : celle-ci paraît ensevelie dans plus d'une vaste contrée, jonchée de ruines dans lesquelles l'art semble disputer au temps la mémoire des générations passées, tandis que d'autres ruines, que la mer a couvertes pendant une de ses conquêtes, restent cachées à jamais. C'est un aveu bien remarquable que celui des Persans qui disent avoir, dans les premiers temps de leur histoire, reçu l'écriture avec d'autres arts des Turaniens (Scythes, Tartares), qu'ils appelent des *démons*. Ils n'étaient certainement pas démons, mais Buddhistes peut-être.

c'est-à-dire, l'année même de la naissance de Buddha dans l'Inde centrale. Ce qui ressort de ces renseignements, c'est que le nom de Buddha était connu loin de l'Inde, au moins au commencement du XIIIe siècle avant notre ère.

[1] *Foë koué ki*, p. 42.

[2] *Ibid.* p. 84.

Abstraction faite des révolutions violentes qui détruisent tout, la durée d'une religion ou d'une civilisation chez un peuple dépendra beaucoup du caractère inhérent à celui-ci et du genre de sa vie habituelle. Or nous savons que la plupart des peuples nombreux compris sous le nom de Scythes ou Tartares, ces nomades, fils d'une liberté sauvage, ne sont que trop enclins à se débarrasser des entraves auxquelles les assujettit une civilisation, soit religieuse, soit politique, introduite parmi eux par une cause puissante, mais fortuite. Aussitôt que celle-ci s'éloigne ou s'affaiblit, ils reprennent bien vite les mœurs et les habitudes de leur ancienne barbarie. Tout ce qui reste alors parmi eux de la religion civilisatrice à laquelle ils s'étaient soumis pour un temps, se change en une révoltante superstition, qui ne sert qu'à revêtir de formes absurdes les excès habituels de leur caractère primitif. On connaît l'inconstance des hommes que le temps, ce dieu tout-puissant des Indiens, n'a ni attachés à un sol, ni soumis au joug des institutions. Leur histoire doit être une succession rapide de changements de bien en mal, et de mal en bien.

J'en ai peut-être dit plus qu'il ne fallait sur une question qui ne saurait nullement être développée ici. Quoi qu'il en soit, ce ne fut que plus de vingt ans après la mort du grand chef des Mongols, Tchinghis Khan, c'est-à-dire après 1248 ans de notre ère, que les Tartares reçurent une écriture propre à leur langage, et ce ne fut qu'après que celle-ci eut été généralement répandue, qu'ils purent avoir des livres et une histoire. En effet, « ce fut seulement alors, » j'emprunte les paroles de M. Schmidt [1], « que la littérature de l'Hindostan et du Tibet se naturalisa « dans les vastes steppes de la Mongolie; une foule de livres buddhiques furent traduits du sanskrit et du tibétain en langue mongole; les « grands et les ecclésiastiques mongols reçurent des noms sanskrits et « tibétains; les Mongols devinrent le troisième peuple dans la feuille de « trèfle des nations principales, savoir : du Djambudvipahendhek, du « Tibet et du Mongol, et leur dynastie attacha son origine à la souche « des anciens rois indiens et tibétains. »

Ce mélange des histoires de différents peuples ne doit pas nous surprendre. Nous savons que les Romains se sont appropriés plus d'un trait de l'histoire grecque : ce qui a donné lieu aux fameux Parallèles de

[1] *Geschichte der Ost-Mongolen*, Vorrede, xv.

Plutarque [1]. Ceci ne manque jamais d'avoir lieu plus ou moins dans l'histoire de tout peuple qui a reçu sa littérature d'une autre nation plus avancée en civilisation : il lui emprunte non-seulement ses idées, mais aussi ses actions. C'est ainsi que les Mongols buddhistes ont pu vouloir prendre leur part à la rédaction des préceptes de Buddha, en plaçant la troisième assemblée religieuse sous le règne de leur roi Kanika.

Au milieu de ces emprunts historiques, des traditions vraiment nationales, propriétés inaliénables d'une nation, ne se perdent jamais; les récits des historiens postérieurs modifient bien le détail de faits, mais n'en changent pas le fond. Si même les Mongols se faisaient illusion à eux-mêmes, en croyant avoir reçu beaucoup plus tôt cette religion bienfaitrice à laquelle ils doivent le changement presque miraculeux d'hommes barbares et féroces en peuple civilisé et doux, il n'en serait pas moins vrai que, dans des temps très-reculés, ils firent des conquêtes et des établissements dans le Kachmîr, comme la chronique de ce pays l'atteste.

L'historien Kalhana ne dit pas toutefois expressément, dans le passage qui nous a tant occupés, que les rois turuchkas étaient arrivés dans le Kachmîr, ni qu'ils y étaient devenus Buddhistes; mais sans embrasser cette religion, n'auraient-ils pas pu la protéger, et favoriser la construction des vihâras et des colléges? C'est ainsi que, de nos jours, des princes hindus et mahométans ont laissé des églises chrétiennes s'élever devant leurs yeux; et aujourd'hui les bureaux des Anglais chrétiens sont placés au milieu des temples brahmaniques et des mosquées mahométanes.

Nous sommes arrivés dans nos recherches de synchronismes, jusqu'au XIIe siècle avant notre ère; suivons le fil du temps.

Les traditions historiques de Ceylan, contenues, non-seulement dans le Mahâvansa, mais aussi dans le Râdja-ratnakari, dans le Râdja-vali et dans d'autres livres sacrés, devraient nous fournir quelques données précises sur des relations entre cette île et Kachmîr, relations qui paraissent avoir été pour la plupart religieuses.

Selon le Râdja-vali [2], la monarchie de Ceylan a été fondée l'an 633

[1] *Plutarchi Parallela, id est historiarum græcarum cum romanis conjuncta recensio.*

[2] Voyez la Table chronologique des principaux événements de l'histoire de Ceylan, relatifs au Buddhisme, etc. d'après M. Abel-Rémusat, dans l'Essai sur le pâli, par MM. E. Burnouf et Ch. Lassen.

avant notre ère par Vidjaya, qui vint de la côte de Coromandel, nommément de Kalinga. Nous nous garderons d'admettre qu'il n'y pas eu d'état à Ceylan avant le temps mentionné, car le contraire résulte des traditions des Singalais mêmes; il ne s'agit ici que de la fondation d'une nouvelle monarchie. Le nom du fondateur ne doit pas nous arrêter, mais bien le fait même, ainsi que l'époque à laquelle il est placé. Or nous trouvons dans la chronique de Kachmîr que l'expédition de Mihirakula dans l'île de Ceylan tombe entre l'an 704 et 634 avant J. C. ce qui donnerait une coïncidence de fait et de temps, mais non pas de nom.

Je n'oublierai pas de dire que cette fondation de la monarchie singalaise est placée dans le Mahâvansa, dans le Râdja-ratnakari [1], et dans d'autres livres à l'an 540 et 543 avant notre ère, ou 93 et 90 ans plus tard, c'est-à-dire à l'année de la mort de Buddha Gôtama.

La fable d'après laquelle Vidjaya descendait du fils d'un lion, lequel aurait vécu avec une princesse échappée de la maison de son père, roi de Vangu (Bengale), mérite peu d'attention; ce qui paraît remarquable, c'est que les habitants de Ceylan sont appelés Nâgas, êtres que nous trouvons dans des temps très-anciens dans le Kachmîr et à Ceylan, et que Vidjaya fait venir une fille du roi Pandî pour lui-même, et sept cents filles de principales familles de Madura pour ses compagnons d'armes : ce qui s'accorde avec ce que j'ai dit des Pandavas.

Nous nous sommes déja occupés de la troisième assemblée religieuse des Buddhistes. Selon la chronologie particulière des Çingalais, elle eut lieu 309 ans avant J. C. C'est deux ans après celle-ci, ou l'an 307 avant notre ère, que, selon les annales çingalaises [2], un chef de prêtres buddhistes, appelé Madjdjhantiko, fut envoyé dans le Kachmîr et dans le pays de Gandhâra, pour convertir les habitants de ces pays au Buddhisme. Il y trouva un roi sauvage de Nâgas, appelé Aravalo, qui, doué de pouvoirs surnaturels, faisait descendre du ciel un déluge furieux pour submerger toutes les récoltes du Kachmîr et de Gandhâra. Le missionnaire, voyageant à travers les airs, y descendit sur le lac d'Aravalo, et se promena, absorbé dans de profondes méditations, sur la surface des eaux. Attaqué par les Nâgas, il resiste à toutes les tentatives faites pour le terrifier, et finit par convertir le roi des Nâgas et 84,000 des autres Nâgas,

[1] Voyez l'ouvrage cité, et *the Mahâvansa, the Râja-ratnacari and the Râja-vali*, etc. translated from the singhalese; edited by Edward Upham in 3 volumes.

[2] *Mahâvansa*, p. 72-73.

ainsi qu'un grand nombre de Gandharvas, de Yakchas et de Kumbhandakas (choristes célestes des Asuras). « A commencer de cette période, est-« il dit, jusqu'aujourd'hui, les peuples de Kaçmîra et de Gandhâra furent « avec ferveur dévoués aux trois branches de la foi, et le pays resplendit « de robes jaunes (de prêtres buddhiques).

Ce récit est évidemment fabuleux. Nous avons non-seulement le témoignage du Râdjataranginî, mais plus d'une autre raison pour admettre que le Buddhisme a été introduit dans le Kachmîr à une époque beaucoup plus reculée que le commencement du IVe siècle avant notre ère. Tout peuple aime à se placer au centre de l'univers, et à se croire le moteur de grands événements : ainsi les prétentions des Çingalais ne doivent pas nous étonner.

D'après la table chronologique composée par M. Abel-Rémusat [1], les Malabars conquirent Ceylan vingt-quatre ans avant le commencement de notre ère, et y régnèrent trente ans. C'est peu de temps après cette époque que l'historien du Kachmîr fait occuper cette île, dans un dessein religieux, par Méghâvâhna [2], qui serait donc venu du nord pour être confondu avec des conquérants voisins. Je dois ajouter que le Mahâvansa, publié par M. Turnour [3], place à l'an 104 avant J. C. cette conquête, qui paraît se joindre à une nouvelle époque buddhique. Mais l'action de cette double révolution, tant religieuse que politique, où finit-elle? Telle est la rareté de renseignements positifs dans les écrits des Hindus, que tout indice, quelque vague qu'il soit, acquiert une certaine valeur : c'est une faible lueur qui effleure l'impénétrable masse de ténèbres qui repose sur l'histoire ancienne.

La communication entre Kachmîr et Ceylan n'a pas eu lieu seulement par les entreprises guerrières que je viens de rappeler, mais aussi par un commerce paisible : c'est de cette île que venaient des artistes, qu'on appelait Rakchasas, à cause du merveilleux de leur art, et qui exécutaient des ouvrages pour l'utilité et pour l'ornement d'un pays montagneux et sujet aux inondations [4]. Ceci confirme ce que nous ap-

[1] Voyez l'Essai sur le pâli, par MM. Eugène Burnouf et Lassen.

[2] Liv. III, sl. 72-78.

[3] *Makâvansa*, pag. IX. D'après des autorités çingalaises, l'an 90 avant J. C. les doctrines du Buddhisme furent pour la première fois rédigées par écrit dans l'île de Ceylan, pendant que le roi Walaganbahu était encore un fugitif déguisé.

[4] Voyez *Râdjataranginî*, liv. IV, sl. 502-505.

prennent les géographes grecs, que Ceylan, avant et après le commencement de notre ère, était un grand point de réunion pour le commerce de l'Orient et de l'Occident.

Ayant terminé les explications qu'il m'a paru nécessaire de donner sur Buddha et sur les Buddhistes de divers pays, il convient de me résumer, tant par rapport à la marche que j'ai suivie dans ma discussion qu'aux résultats que j'ai obtenus.

Buddha, qui se trouve en tout temps et en tout lieu, se présente comme le type d'une religion dont l'origine remonte à l'époque à jamais indéterminable, à laquelle les hommes ont commencé à systématiser leurs superstitions. Le Buddhisme, agissant pendant de longues périodes et en plusieurs pays, ne pouvait manquer de produire une pluralité de Buddhas, laquelle offre, sinon la seule, au moins la meilleure explication de la disparité des dates attribuées par différents peuples à la vie et à la mort du législateur de ce nom. Du grand nombre de ces dates, je n'en ai rapporté (tant dans le texte que dans les notes de cette dissertation) que vingt et une, qui varient de 3112 à 543 ans avant notre ère. Les plus anciennes appartiennent au nord, les plus modernes au sud de l'Asie. Le Râdjataranginî n'énonce pas expressément l'époque de la mort de Çakya-sinha, mais il l'invoque, en y rapportant celle des règnes des rois turuchkas et de la prédominance du Buddhisme dans le Kachmîr; toujours place-t-il la mort de Buddha dans la période qui précède le règne de Gonarda III, c'est-à-dire avant l'année 1182 avant notre ère.

Je crois avoir établi dans l'article précédent sur la chronologie, que, quelque objection qu'on puisse faire contre une date particulière de la chronologie kachmîrienne, les grandes périodes de dynasties doivent être maintenues : j'ose dire que ce sont autant de lignes de démarcation du temps, qui ne sont pas fictives, et que j'ai cru devoir respecter, comme si elles étaient gardées par cet ancien dieu Terme, qui ne se déplaçait jamais. Je devais donc placer Buddha en dedans de la seconde période kachmîrienne, qui commence par le règne de Gonarda Ier, l'an 2448 avant notre ère. Le Râdjataranginî mentionne l'introduction du Buddhisme dans le Kachmîr avant et surtout pendant et après le règne du roi Açoka : c'est à l'époque de ce roi que je devais rapporter celle de Çakya-sinha. Je regrette de ne l'avoir pu faire qu'approximativement, comme on a vu : j'ai placé Açoka à l'an 1436, et Çakya-sinha à l'an 1546

avant notre ère. L'incertitude qui s'est attachée à la détermination du premier devait se communiquer à celle du second; j'ose espérer que l'erreur qui en a pu résulter n'est pas considérable.

Si j'ai eu des raisons suffisantes pour rejeter l'identité de Tchandragupta Maurya et de Sandracottus, je dois être fondé à ne pas admettre l'époque singalaise d'Açoka qui en dépend, attendu que ce roi était petit-fils du Tchandragupta, et je dois être d'autant plus porté à croire identiques l'Açokavardhana de Megadha, et l'Açoka du Kachmîr, et à placer ce dernier roi selon la double autorité de la chronologie des Puranas et du Râdjataranginî. Il s'en suit que l'époque chinoise d'Açoka, qui est l'année 833 avant J. C. ne peut pas être admise, parce qu'elle tomberait dans la période de la troisième dynastie kachmîrienne, entre le règne de Hiranyâkcha et de Hiranyâkula. Je le répète, ma persuasion repose fermement sur la réalité des grandes périodes dynastiques telles que je les ai fixées d'après le texte de l'histoire du Kachmîr; en dedans de ces périodes je concéderai tout point chronologique que l'on voudra changer par quelques raisons plausibles, mais je défendrai les grandes lignes de démarcation.

Laissant de côté pour un instant l'identité des deux Açokas, en conservant à celui du Kachmîr la place que lui assigne le Râdjataranginî, j'ai dû subordonner à son époque celle des rois nommés après lui, notamment celle des rois turuchkas, dont Kanika ou Kanichka lie l'histoire, dans le Kachmîr, à celle des Tartares, ainsi qu'à l'histoire du Buddhisme en général, où nous voyons figurer Nagârdjuna, en même temps comme roi du Kachmîr et comme Bodhisattva.

Mon calcul est sous les yeux du lecteur. J'ai tâché de réunir dans le cours de ma discussion tous les éclaircissements nécessaires sur les points en question. Sans jamais me départir du texte du Râdjataranginî j'ai rapporté à l'époque kachmîrienne de Çakya-sinha quelques données buddhiques qui ont cours parmi les Mongols, les Tibétains, les Chinois et les Singalais, et j'ai trouvé, entre les traditions de ces peuples et l'histoire du Kachmîr, le seul accord que je pouvais espérer, celui des faits; je crois même avoir indiqué le point de vue sous lequel il n'y aurait pas de contradition chronologique entre ces récits.

Ainsi, en ce qui regarde Kanichka et Nagardjuna, je ferai observer que, comme les Buddhistes de diverses sectes et nations rapportent ces personnages aux différentes époques auxquelles ils fixent la mort

de leur Buddha, si même ces époques, en tant qu'attribuées au même Buddha, ne peuvent pas se concilier entre elles, néanmoins les intervalles de temps que ces sectaires mettent entre ces époques et un personnage ou un fait, pourraient être exactes. C'est pourquoi, en admettant une des dates de la mort de Çakya-sinha, Açoka peut se placer un siècle après cet événement, et chacune des trois assemblés religieuses dont il a été question, peut avoir eu lieu après Buddha, dans l'intervalle du temps que lui assignent la plupart des Buddhistes.

D'après ces considérations, ayant, selon le Râdjataranginî, placé Kanichka à l'an 1260 avant J. C. j'ai voulu m'assurer si je trouverais ce roi à la même place, en comptant depuis l'année 1546 avant J. C. (date kachmîrienne de la mort de Çakya-sinha), les 300 ans que les Mongols mettent entre Çakya et la troisième assemblée religieuse qui eut lieu sous Kanichka, et je l'ai vu placé à l'an 1246 avant J. C. époque qui ne diffère de la première que de 14 années. De même, ayant emprunté à Abul-fazil l'époque de Buddha (1366 ans avant J. C.), qui coïncide avec celle de la prédominance du Buddhisme dans le Kachmîr, j'ai trouvé qu'en admettant l'intervalle de 150 ans que le Râdjataranginî met entre Çakya et le roi Kanichka, ce dernier toucherait à l'an 1216 avant notre ère; époque qui, comparée avec les deux autres, ne présente pas une disparité trop forte pour le règne d'un roi dont la durée est tout à fait inconnue. J'ai cru pouvoir être d'autant plus satisfait de ce triple accord, que Kanichka et Nagardjuna, qui se suivent de près, prennent rang antérieurement à l'an 1182 avant J. C. où, comme on sait, selon le Râdjataranginî, je devais les chercher.

Je ne puis donc pas, avec M. Turnour, placer Nagardjuna à l'an 43 avant J. C. ni même admettre, quoique conditionnellement, avec M. Lassen [1], que l'on peut faire descendre Kanichka et Nagardjuna jusqu'à l'an 144, et peut-être même à l'an 74 avant notre ère [1]. Les Turuchkas peuvent avoir été les Indo-Scythes, et comme tels avoir paru plusieurs fois dans l'ouest de l'Inde; ils peuvent avoir eu pour roi plus d'un Kanerka ou Kanichka, sans que celui dont on lit le nom sur les médailles indo-scythiques soit le Kanichka du Râdjataranginî; ce dernier n'est pas celui du IIe siècle avant notre ère, si la chronologie de l'histoire du Kachmîr est fondée. Je dirai de plus que le nom du roi Kanichka pourrait être mal placé dans la chronique du Kachmîr, sans que l'époque générale

[1] Voyez *Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, I Band, II Heft, Seite 239.

d'une domination turuchka et des événements qui s'y rattachent fût erronée.

Pour exprimer dans les termes les plus simples le résultat que j'ai obtenu par mon examen de cette question, je dirai : « Les rois turuchkas, parmi lesquels est nommé Kanichka, dominèrent dans le « Kachmîr avant le XIIe siècle avant notre ère. »

Les relations du Kachmîr avec les autres pays, dont le Râdjataranginî ne donne que des notices rares et vagues, sont, comme on l'a vu, pour la plupart religieuses. C'est par rapport au Buddhisme que sont nommés les rois étrangers; c'est la religion qui fut un des principaux motifs des expéditions guerrières que firent les rois kachmîriens en dehors du pays; c'est la religion qui lia le nord au sud de l'Inde, le Kachmîr à Ceylan. Les annales de cette île ne nous fournissent cependant qu'un petit nombre de synchronismes assez incertains, que j'ai rapportés : ils se bornent aux expéditions de Mihirakula et de Meghavâhana, au VIIe siècle avant J. C. et au commencement du Ier siècle de l'ère chrétienne.

3. Coup d'œil sur les anciennes relations de l'Inde avec les Égyptiens, — les Assyriens, — les Perses; — sur les conquêtes d'Alexandre dans le Pendjab; — sur les invasions postérieures des Tartares, — et sur les premières tentatives des mahométans sur l'Inde. — Reflexions générales à ce sujet.

En poursuivant mes recherches sur les synchronismes de l'histoire du Kachmîr, et de celle d'autres peuples, je dirigerai mon attention vers l'ouest de l'Asie.

Parmi les anciens rois de l'Égypte se présente Osiris, qui, abstraction faite de son caractère mythologique, selon la tradition, parcourut le monde entier, et atteignit l'Inde, où il bâtit plusieurs villes, entre autres Nysa[1]. De pareils exploits sont attribués à Sésoosis ou Sésostris, un de ses successeurs[2]. que Sir Isaac Newton, comme Prideaux, croit identique avec Osiris, et le place au Xe siècle avant J. C. tandis que d'autres chronologistes[3] fixent l'époque d'Osiris à l'an 4450, et celle Sésostris à 1570, 1510, 1384 avant notre ère. Ce dernier s'empara, au moyen

[1] Diodore de Sicile, liv. I, Ire partie, ch. X, XI, XV, XIX. Selon cet auteur, les Indiens prétendent que ce Dieu (Osiris) était d'origine indienne.

[2] *Ibid.* liv. I, ch. LV.

[3] *Œuvres complètes de Fréret*, t. I, préface; t. IX, p. 4.

d'une flotte nombreuse, de toutes les îles qui se trouvent dans les parages de la mer Érythrée, et conquit les pays situés sur les côtes de la mer jusqu'à l'Inde, tandis que lui-même, à la tête de son armée de terre, subjugua toute l'Asie. Ainsi, non-seulement il envahit des contrées dont Alexandre de Macédoine se rendit maître longtemps après, mais il attaqua même les peuples que ce dernier roi n'avait jamais atteints. En effet Sésostris passa le Gange, et traversa toute l'Inde jusqu'à l'Océan. Je ne parlerai pas de ses autres conquêtes; je remarquerai seulement, par rapport à un passage remarquable de l'histoire de Diodore de Sicile [1], que ce n'étaient probablement que les symboles sacrés, très-communs de la religion indienne, que Sésostris fit graver sur les colonnes monumentales, érigées sur les routes de ses conquêtes.

De l'Assyrie, pays plus rapproché de l'Inde, sortit Sémiramis, que, selon différentes opinions, il faudrait placer entre les années 2248 et 1964 avant notre ère [2], ou plus tard. Cette reine aussi [3] porta la guerre jusqu'à l'Indus, avec un grand appareil d'armes, et forma même, dit-on, au moyen de peaux noires de bœufs cousues ensemble et remplies de foin, des simulacres d'éléphants. Dans l'intérieur de chacun de ces

[1] *Loc. cit.* Τὴν δὲ στήλην κατεσκεύασεν ἔχουσαν αἰδοῖον, ἐν μὲν τοῖς μαχιμοῖς ἔθνεσιν ἀνδρὸς, ἐν δὲ τοῖς ἀγέννεσι καὶ δειλοῖς, γυναικὸς. Ἀπὸ τοῦ κυριωτέρου μέρους τὴν διάθεσιν τῆς ἑκαστῶν ψυχῆς φανερωτάτην τοῖς ἐπιγινομένοις ἐσέσθαι νομίζων.

« Il fit graver sur les colonnes les parties sexuelles d'un homme dans les pays dont les « peuples s'étaient défendus vaillamment, et celles d'une femme chez les nations qui s'étaient « montrées sans valeur et sans courage, afin que la postérité, en voyant sur ces monuments « l'image de la plus importante partie du corps humain, pût au premier coup d'œil juger « du caractère de chacun de ces peuples. »

On reconnaît facilement dans cette description les deux symboles dont il s'agit; j'emprunterai, pour les caractériser, les paroles du père Paulin de S. Barthélemy (voyez *Systema brahmanicum*, etc. p. 126) : *Numina enim indica, id est conum vel lingam, et triangulum, yôni, duo insignia brahmanicæ philosophiæ portenta.* On peut, je crois, se dispenser d'attribuer au sage Sésostris le dessein d'honorer ou de déshonorer d'une manière si bizarre et si peu politique les nations vaincues.

[2] Helvicus place Sémiramis à l'an 2248, Jackson à l'an 1964, etc. On connaît l'incertitude sur la durée de l'empire assyrien; Hérodote la fixe à 520, Céphalion à 1000, Ctésias à 1400 ans. Selon la chronologie d'Usserius (Usher), adoptée par Rollin, entre Nemrod ou Belus, qui est placé à l'an 2204 avant J. C. et auquel succèdent Ninus et Sémiramis, on ne peut rien fixer ni sur le nombre ni sur la durée du règne des successeurs jusqu'à Phul, qui est placé à l'an 771 avant J. C. Phul est suivi par Sardanapale, l'an 767 avant J. C. L'empire assyrien finit en l'année 747 avant notre ère.

[3] Diodore de Sicile, liv. II, ch. XVI.

simulacres on plaçait un chameau pour le porter et un homme pour gouverner tout le maneqùin, qui, vu de loin, paraissait un véritable éléphant; mais ce fut en vain; après quelques succès, Sémiramis, vaincue, blessée elle-même, ne sauva, qu'avec peine, dans une retraite précipitée, sa vie et les débris de son armée.

Ces expéditions, si elles ont eu lieu, devaient avoir atteint l'empire du Kachmîr, si ce n'est le Kachmîr proprement dit, et seraient tombées, selon que l'on admet l'une ou l'autre des diverses époques attribuées aux conquérants que j'ai nommés, dans la deuxième et la troisième période des rois kachmîriens, à partir de Gonarda Ier jusqu'à Siddha, c'est-à-dire depuis l'an 2448 jusqu'à 952 avant J. C. Mais dans l'histoire de Kachmîr nous n'en trouvons qu'un indice bien vague, en tant que nous pouvons comprendre tous les envahisseurs étrangers, sous le nom de Mletch-tchhas, dont la première mention est faite sous le règne d'Açoka, dans le XVe siècle avant notre ère. Cette observation s'appliquera à toutes les autres nations dont il sera question.

La Perse, qui rapporte à l'an 3529 avant J. C. la formation de sa monarchie sous Kayumors[1], fit partie de l'empire assyrien, l'an 2729 avant notre ère[2], si cette époque, désignée par les Persans sous le nom de celle de Zohak, peut être prise pour celle de Nemrod ou de Sémiramis. Les Perses ou Partho-Perses, par leur situation, ne pouvaient manquer de prendre part aux grands mouvements des peuples de l'Asie à des époques très-anciennes. Leur histoire se confond de bonne heure avec celle des Touraniens.

D'après les Annales persanes[3], il existait une correspondance amicale

[1] Je suis le texte du *Schah-namch*, et je laisse les points chronologiques tels que je les trouve.

[2] Quant à cette date, qui pourrait paraître trop reculée, j'observe que le père Pezron place la fondation de Babylone à l'an 3244 (un siècle et demi avant le Kaliyuga) et celle de Ninive à l'an 2787 avant J. C.: ainsi ce serait au temps de Zohak, accord bien remarquable si le savant père n'a pas connu le Schah-namch.

[3] En invoquant ici les annales persanes, je n'ai aucun égard à la dynastie des *Mahabads*, qui précéda Kayoumors et remplit une très-longue période de temps. Le seul livre persan qui fasse mention de 13 prédécesseurs du roi nommé est le *Dabistan*, dont la traduction doit être publiée prochainement. Le peu que je rapporte ici de l'ancienne histoire de Perse est extrait des ouvrages suivants: *The History of Hindostan, etc.* by Alex. Dow, 1768, t. I, pag. 12 et suiv.; *History of the rise of the mahomedan power in India till the year 1612, translated from the original Persian of Mahomed Casim Ferishta*, by John Briggs, M. R. A. S. lieut. colonel in the Madras army, 1829, *introductory chapter*, p. LXIV et suiv. D'après ces ouvrages, les antiquités indiennes n'étaient connues que par le poëme histo-

entre la Perse et l'Inde, depuis des temps reculés jusqu'au règne du roi de Perse Feridoun [1], qui commença 1729 ans avant l'ère chrétienne. C'est alors qu'un neveu du dominateur de l'Inde[2], mécontent de son oncle, vint se réfugier en Perse, et obtint de Feridoun qu'il envoyât une armée pour le reconduire dans sa patrie. Après une guerre de trois ans, le prince fugitif fut mis en possession d'une partie de l'empire, et le roi de l'Inde rendu tributaire de la Perse.

Une seconde invasion dans l'Inde par les Perses eut lieu sous la conduite de Minoutcher[3], alors général, puis successeur de Feridoun. D'après quelques auteurs, tout le Pendjab fut cédé à la Perse.

Une troisième fois, Sam, général de Minoutcher, aida le monarque de l'Inde, qui l'avait appelé, à dompter ses propres vassaux et sujets. Quelque temps après le retour de Sam dans la Perse, les Indiens reprirent le Pendjab, qui avait été cédé aux Persans, et le gardèrent jusqu'au règne de Keï Kobad [4].

C'est alors que fleurit le célèbre Rustem, qui semble être une personnification du temps héroïque des Perses, des Mèdes et des Scythes. Il naquit sous le règne de Minoutcher, après l'an 1229 avant J. C. et mourut sous celui de Guchtasp [5], après l'an 625 avant notre ère; son existence comprend donc 604 ans. Rustem, seigneur de Sedjestan, étendit son pouvoir sur le Zabulistan ou le Kaboul, et paraît toujours au premier rang des héros, décidant, par ses paroles et ses actions, les événements

rique du Mahabharat qui fut traduit en persan sous le règne de l'empereur Akbar, dans la dernière moitié du XVIe siècle. Ferichta profita probablement de cette traduction, peu fidèle, pour rapporter quelques traits de l'histoire ancienne de l'Inde en y mêlant des traditions persanes.

[1] Feridoun, d'après les Persans, régna pendant 500 ans, depuis 1729 jusqu'à 1229 av. J. C. où commence le règne de Minoutcher qui dura 120 ans. Feridoun et Minoutcher semblent avoir été des noms communs à tous les rois de Perse dans ces temps. Dow, t. I, pag. 12.

[2] Le monarque de l'Inde est appelé *Mahâsâdja*, et son neveu *Dongur sein* par Ferichta.

[3] On croit que Minoutcher est le Mandauces de Ctésias et de Moïse de Chorène. D'après un système de chronologie, qui rejette cinq rois à partir de Kayoumors, et 1800 ans de l'histoire persane, Minoutcher régna de l'an 730 jusqu'à 715 avant J. C.

[4] Keï Kobad est identifié par les modernes avec l'Arphaxad des Hébreux (voyez livre de Judith); avec le Déjocès d'Hérodote et de Moïse de Chorène, et avec l'Arsæus de Ctésias. Ce roi est placé à l'an 696-656 avant J. C.

[5] Guchtasp est pris pour Darius Hystaspes des Grecs, et placé à l'an 486 avant J. C. Selon cette chronologie réduite, Rustem n'aurait vécu que 244 ans tout au plus.

de son temps. Le vaste théâtre sur lequel il figura s'étendait des bords méridionaux de la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, et de là, le long de l'océan Indien jusqu'aux embouchures de l'Indus ; vers l'est et le nord-est il comprenait le Pendjab, l'ancienne Sogdiane et le Turkestan.

D'après l'auteur que je suis ici, Rustem, sous le règne de Keï Kobad, non-seulement reconquit le Pendjab, mais chassa Firos-râ, le monarque indien, jusque dans les montagnes du Bahar et du Bengale, où ce fugitif mourut. Le vainqueur éleva sur le trône un prince indien, appelé Surâdja, qui consentit à être tributaire de la Perse. Son premier successeur continua à l'être, mais le second fut déposé par Sankal, natif de Kanodje, qui refusa de payer le tribut, et défit une armée persane qui était venue pour l'y forcer. Le vengeur de cette défaite fut Afrasiab, alors maître de la Perse; il fit prisonnier le prince réfractaire et le conduisit dans la Tartarie [1]. Dans le récit confus des annalistes persans, qu'il ne m'appartient pas de développer ici, les Perses, sous leurs rois Keï Kaous [2] et Keï Khosrou [3], soutinrent, avec divers succès, une guerre sans relâche contre les Touraniens (ou Tartares), dont les rois ne paraissent que sous le nom d'Afrasiab. On lit dans le Schah-nameh [4], que, sous le règne de Keï Khosrou (entre les années 805 et 745 avant J. C.), Faramourz, fils de Rustem, fut envoyé, avec une grande armée, pour réunir au Kaboul l'Inde; car ce pays, ayant appartenu aux Touraniens, devait de droit tomber en partage aux Perses, leurs vainqueurs. Des troupes du Kaboul et du Kachmîr faisaient partie de l'armée persane, et portaient un serpent à sept têtes sur leurs bannières. On lit ailleurs, dans le même poëme, que, sous le règne du même Keï Khosrou, dans une des guerres tant de fois renouvelées entre l'Iran et le Touran, Rustem gouvernait les pays depuis

[1] *Dow's Ferichta*, t. I, p. 18, 19.

[2] Keï Kaous est supposé être le *Cyaxares* d'Hérodote et de Moïse de Chorène, ou le *Artibares* de Ctésias. D'après d'autres, c'est le *Phraortes* des Grecs, et son successeur.

[3] Keï Khusro est le même que *Cyaxares*.

[4] Mes citations du Schah-nameh sont extraites pour la plupart d'un *muntekhib*, ou d'un résumé fait de ce poëme par Baham Sèn. Il vient de paraître le tome Ier du Schah-nameh, texte persan, et traduction française en regard par M. Jules Mohl. Cette magnifique édition paraît digne de l'importance du grand poëme historique des Persans, par la correction du texte, épuré moyennant la comparaison d'un grand nombre de manuscrits, et par la fidélité de la traduction, accompagnée de tous les éclaircissements d'un savant qui n'épargne ni temps ni travail, et emploie sa vaste érudition pour ne rien laisser désirer aux amateurs de l'histoire et de la littérature persanes.

Sistan (Sedjestan) jusqu'à l'Hindostan, tandis que Faramourz attaqua Kaboul et Kachmîr. Nous voyons donc indiquées des tentatives contre Kachmîr, qui tomberaient sous les règnes d'Hiran yâkula et de Mukula, entre les années 824 et 761 avant J. C. Le Schah-nameh n'en donne pas la suite, mais son récit semble être complété par le Râdjataranginî, selon lequel Mihirakula, le successeur du dernier roi nommé, est désigné comme redoutable aux Mletch-tchhas.

Le long règne de Mihirakula (de 704 à 634 avant J. C.) se rapproche de l'époque à laquelle deux grands mouvements dans l'Asie centrale sont signalés par Hérodote; je veux dire l'invasion de la Médie par les Scythes et leur expulsion de ce pays; l'une placée à l'an 633, et l'autre à l'an 605 avant J. C. [1]. La secousse de ces révolutions aurait pu être ressentie dans le Kachmîr [2]. Voilà donc, entre le poëme de Ferdousi et les histoires d'Hérodote et de Kalhana, un accord sur des faits généraux pour une époque approximative, dont l'incertitude est renfermée dans un assez petit espace de temps.

Selon le Schah-nameh, le règne de Keï Khosrou est suivi des longs règnes de Lohrasp [3] et de Guchtasp (de l'an 745-505 avant J. C.), pendant lesquels l'ancienne animosité entre les Perses et les Tartares semble avoir reçu un nouvel aliment par un motif religieux; on suppose à cette époque l'introduction d'une nouvelle religion, celle de Zoroastre, en opposition à l'ancienne, celle de Buddha [4]. Guchtasp est considéré ordi-

[1] Je suis la chronologie de Larcher (traduction d'Hérodote); selon Volney (chronologie d'Hérodote), les Scythes envahirent la Perse l'an 625, et en furent chassés l'an 598 avant J. C.

[2] M. Wilson (*Asiat. Res.* t. XV, pag. 90) croit qu'une partie des Tartares chassés par les Perses auraient pu tenter de s'établir dans le Kachmîr. J'ajouterai que le VIe siècle avant notre ère est remarquable par un grand mouvement de tous les peuples. C'est à cette époque que, selon Torfæus, qui a puisé ses notices dans les chroniques et généalogies d'Islande, parut en Scandinavie Odin, ou Wodan, qui ne peut être pris pour Buddha, qu'en tant que l'on suppose que ce législateur avait changé parmi les peuples du nord son caractère doux et paisible pour celui d'une férocité guerrière. (Voyez *Indische Bibliothek*, Band I, Heft II, Seite 252. *Wodan und Buddha.*)

[3] D'après les Persans, Lohrasp et Guchtasp régnèrent chacun 120 ans. Quelques chronologistes modernes identifient Lohrasp avec *Astyages*, et interposent entre celui-ci et Darius Hystaspes quatre autres rois (Cyaxares II, Cyrus, Cambyse, Smerdis le Mage) entre l'an 560 et 486 avant J. C.

[4] *Asiat. Res.* t. XV, pag. 91. Le Khorasan fut pillé, Balkh pris, et le vieux roi Lohrasp compris dans le massacre général que subirent les partisans de Zoroastre, de la part des

nairement comme identique avec le Darius Hystaspes des historiens grecs, et placé, par nos chronologistes, sans grand désaccord avec le Schahnameh, de l'an 562 à l'an 485 avant J. C. Selon Hérodote[1], ce roi, que Diodore de Sicile[2] désigne seulement comme gouverneur de la Bactriane, aurait possédé une grande partie de l'Inde, et aurait fait explorer le cours de l'Indus par Scylax de Koryanda, qui, pour cet effet, se serait embarqué à Kachmîr même. Nous avons des raisons de croire que les possessions des Perses ne se sont jamais étendues au delà du Pendjab[3]; mais cela nous suffit pour admettre qu'ils auraient pu atteindre le Kachmîr. Nous n'en trouvons cependant aucune mention expresse dans le Râdjataranginî, sous les rois Kchetinanda, Vasunanda et Nara II, contemporains d'Hystaspes.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des relations hostiles entre l'Asie occidentale et l'Inde; mais on ne saurait douter qu'à des époques très-reculées, il n'existât un commerce paisible entre l'occident et l'orient de l'Asie. C'étaient le nord et le nord-ouest de l'Inde, notamment le Pendjab, qui faisaient le plus de commerce avec le reste de l'Asie. Le Kachmîr y prenait une grande part, attendu que ce pays était situé sur la Vitastâ, une des cinq grandes rivières qui s'unissent avec l'Indus, dont les embouchures communiquent avec l'océan Indien. Ce commerce est un fait

Tartares qui étaient conduits par le roi Ardjasp, et que l'on suppose avoir été Buddhistes. En effet, l'un de six Zoroastres, que l'on place à différentes époques, parut, dit-on, sous le roi Hystaspe. M. Wilson trouve probable que les Tartares aient, à cette époque, tenté de forcer les Perses qui avaient embrassé la religion de Zoroastre à retourner à la croyance commune de leurs ancêtres, c'est-à-dire à celle de Buddha. Cette suggestion de M. Wilson se rattache à la question relative à la religion des Turuchkas qui a été traitée dans les pages précédentes. D'accord avec ce savant quant au Buddhisme des Tartares, je ne suis pas de son sentiment quant au système de chronologie, en tant que je crois devoir soutenir celui du Râdjataranginî.

[1] Hérod. III, c. 102.

[2] Lib. XI, c. 69.

[3] Avant Alexandre, et même après, les provinces orientales de la Perse furent comprises sous le nom général de l'Inde, dont les frontières étaient différentes dans différents temps. Voyez mon esquisse géographique du Kachmîr. Athénée observe que Ctésias et Dinon, qui rapportent tout ce qui servait pour le dîner des rois de Perse, ne font aucune mention du poivre. M. de Schlegel, dans son beau traité sur l'Éléphant de l'Inde (*Indische Bibliothek*, Band I, Heft II), montre qu'avant le temps d'Alexandre les Perses n'avaient, ou pas du tout, ou seulement en petit nombre, employé les éléphants dans la guerre. On peut en conclure qu'ils ne possédaient, et même ne connaissaient pas une grande partie de l'Inde proprement dite.

incontestable, sur lequel on n'a cependant que des notions rares et vagues pour les temps où l'Inde n'était connue que des marchands, qui n'ont pas écrit, ou dont les écrits sont perdus. Un grand événement devait ouvrir les portes de l'Inde occidentale aux Européens, je veux parler des conquêtes d'Alexandre le Macédonien dans le Pandjab.

Taxila, disent les historiens grecs, fut le premier roi indien qui s'allia avec les envahisseurs étrangers contre ses compatriotes. J'ai montré que les Taxasilas étaient une peuplade qui demeurait sur les rives, ou non loin de la Vitastâ. Les Grecs confondirent le nom du pays avec celui du prince, comme ils ont fait avec Abhisaras, qui est le nom d'une province méridionale du Kachmîr.

Sous le règne du roi kachmîrien Gopâditya, qui tombe dans cette époque, nous ne lisons rien qui ait le moindre trait aux conquêtes d'Alexandre. Il est vrai que le séjour du conquérant macédonien ne fut pas assez long pour avoir un grand retentissement parmi des peuples dont l'apathie nous paraît presque incroyable, et qui frustra les efforts de la vanité du fils de Philippe. Ce fut en vain [1] que, avant sont départ de l'Inde, il étendit l'enceinte de son camp, qu'il laissa des lits d'une forme plus grande qu'à l'ordinaire, et des mangeoires de chevaux plus hautes; ce fut en vain qu'il légua ces merveilles mensongères à la postérité; les Hindus ne disent pas un mot de lui dans leurs écrits; ils n'ont aperçu aucune trace de son expédition dans l'Inde ni des douze autels qu'il avait dressés; seulement des voyageurs européens ont soupçonné que ces monuments avaient pu exister, soit [2] près de Matchara, à un quart de lieue du Sedlege, soit [3] près d'Hâripal, à trente milles à l'ouest de la rivière de la Garrâ, formée par la réunion du Beya et du Sedlege, soit enfin [4] près ou au-dessous de Mundipour, sur le Beya supérieur. Remarquons aussi qu'Alexandre doit sa grande renommée en Europe au bonheur pour lequel Philippe son père remercia les dieux à la naissance de son fils, celui d'être né au temps d'Aristote, ainsi qu'aux circonstances qui l'ont mis en relation avec les Grecs, peuple qui est resté unique jusqu'à nos jours; remarquons, de plus, que les envahisseurs, tels que le Macédonien, sont beaucoup moins rares en Asie, où cependant ils manquent

[1] Quinte-Curce, liv. IX, ch. 1x.

[2] Selon Tiefenthaler.

[3] Selon M. Masson. (Voyez *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. VI, p. 60.)

[4] Selon M. Lassen (*Zeitschrift fur die Kunde des Morgent.* III Band, 1 Heft, Seite 136.)

souvent d'historiens et de poëtes, qui, pour emprunter l'expression de Kalhana, aient pu être les créateurs de leur existence glorieuse.

Mais le conquérant européen, dont la vanité n'était qu'un des accessoires communs de sa dignité et de sa fortune, fut, par ses qualités personnelles, digne de commander aux hommes; son génie vaste et sublime s'emparait d'un avenir sans bornes; il laissa derrière lui, sur l'Indus, qu'il avait destiné pour être la frontière orientale de son immense domaine, plusieurs villes, et sur les embouchures de ce fleuve des établissements convenables au grand commerce, qui, de tout temps, se faisait là avec le Kachmîr, le Kaboul, l'Attock, le Moultan et la côte de Malabare; il laissa derrière lui, sous la garde de ses capitaines, un empire qui, selon ses vues, devait lier à jamais l'orient à l'occident du monde. Pour en rendre témoignage, se sont élevées récemment, du fond de la terre, sur une foule de médailles, des têtes de rois dont les noms étaient écrits en caractères grecs, bactriens et indiens, et qui, portant des couronnes, des casques et des armes d'Europe et d'Asie, étaient accompagnées des divinités et des symboles sacrés de l'Orient et de l'Occident. Le siége principal de cet empire paraît avoir été la Bactriane, ou la Bucharie moderne. Sa domination s'étendait, en différents temps, sur une plus ou moins grande partie du Pendjab jusqu'à l'embouchure de l'Indus, puis sur quelques provinces le long de la côte occidentale de l'Inde, et, vers l'orient, au delà du Sedledge jusqu'au Djumna.

De plus des chefs grecs fondèrent, à plusieurs époques, des royaumes parmi les Indiens[1]. Mais ces conquérants furent attaqués à leur tour par les Parthes, qui étaient alors gouvernés par les Arsacides. Mithridate, le sixième roi et le plus célèbre de cette dynastie, non-seulement s'empara de toutes les conquêtes des Grecs dans le Pendjab, mais pénétra jusqu'au Gange. Il mourut 137 ans avant notre ère; et un an après sa mort, les Parthes furent chassés de l'Inde par les Scythes, qui détruisirent le royaume bactrien.

Ces événements, et d'autres qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici, eurent certainement lieu entre l'an 327 et 136 avant notre ère, pendant les règnes des rois kachmîriens Gopâditya, Gokarna, Narêndrâditya, Yudhichthira, Pratâpaditya et Djalâuka, et quoique nous ne puisssions

[1] Ex obscuris auctoritatem veterum fragmentis colligi potest, plura græca regna simul et orta esse apud Indias, et aliquandiu fuisse. *Historia Regni Græcorum Bactriani*, etc. auctore Theophilo Sigefredo Bayero, p. 81.

guère douter que le Kachmîr n'ait été compris dans le cercle des actions de ces conquérants étrangers, il ne s'en trouve pas le moindre indice dans la chronique kachmîrienne.

Les destructeurs de l'empire gréco-bactrien et parthique dans l'Inde, ne restèrent pas longtemps en possession de leur proie; elle leur fut arrachée par les Gètes, nation sur laquelle les Chinois nous ont fourni quelques renseignements pour l'époque dont il s'agit ici [1]. Leur empereur Wou-ti, de la dynastie de Han, envoya, l'an 122 avant J. C. son général Tchang Khian, pour conclure un traité d'alliance avec un peuple tartare, appelé Yuêtchi, Yuèti ou Youtti, qui alors possédait le Kaboul. J'ai déjà eu l'occasion de signaler cette nation comme buddhiste. Elle fit des incursions dans l'Inde, mais il nous est impossible d'en tracer la route.

Quatre-vingts ans après la destruction des empires gréco-bactrien et parthique par des nations scythiques ou tartares, nous voyons, l'an 56 avant J. C. Suhvanta, un prince des montagnes septentrionales du Kamadu, conquérir Indraprechta, où il régna pendant 14 ans, et se fit reconnaître comme empereur, au moins nominal, de tous les princes indiens. Il fut vaincu et tué, dans une bataille, par Vikramâditya.

Nous savons que ce dernier, qui fonda une nouvelle ère, fut principalement célèbre par ses victoires sur les Mletch-tchhas. Qui étaient-ils? Peut-être, parmi d'autres, les Gètes dont je viens de parler, furent-ils repoussés, par ce prince indien, des pays gangétiques dont ils s'étaient emparés; mais ils se maintinrent dans le Pendjab.

Dans le 1er siècle de notre ère [2], un de leurs princes, Kouee-chouang, posséda tout le Kaboul, le Kandahar et la Cophène. Son successeur étendit ses conquêtes vers l'Inde, mais nous ne saurions en donner des détails. Toujours est-il que les rois des Youetti se maintinrent sur l'Indus. C'est leur empire que Ptolémée désigne, dans le IIe siècle, sous le nom d'*India scythica*, sur l'Indus et le long du Caucase indien (le Hindu-kho). Ils continuèrent d'exercer leur autorité dans diverses contrées de l'Inde jusque dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne. Au commencement du Ve on parle encore de leurs incursions dans l'Inde, et on indique les points où s'étendaient leurs habitations: Balkh à l'occident, le Gand-hara au nord. Cinq royaumes, au midi de ce dernier pays, reconnaissaient leur puissance.

[1] *Foë kouë ki*, p. 37.

[2] *Ibid.* p. 83.

Il est avéré que[1], dans les dernières 30 années du IVe siècle, les Huns remuèrent à la fois l'Asie et l'Europe. C'est du sein de ces peuples, qu'au milieu du Ve siècle s'éleva le fléau de Dieu, Attila. Il rendit tributaires les empereurs de l'Orient; il porta la terreur de son glaive en Allemagne, en France et en Italie. Il ne serait pas facile d'indiquer tous les bouleversements qu'il causa dans le monde par ses armes, pendant sa vie, et ceux qu'après sa mort produisit la dispersion de ses armées innombrables.

Faut-il compter les Huns parmi les Youetti dont je viens de parler? N'était-ce pas une partie de ces peuples que Cosmas, indico-pleustes, indique sous le nom des Huns blancs, ou Abtelites, Enthalithes, comme occupant le Pendjab dans le Ve siècle de notre ère[2]? Le nom des Hunas n'était pas inconnu aux Indiens; il se trouve, avec celui des Kambodjas, dans le Raghuvansa (IV, sl. 68), poëme où sont racontés les exploits de Raghu, qui aurait vaincu les peuples situés à l'occident de l'Indus, dans des temps très-reculés. Nous ne doutons pas qu'à des époques plus rapprochées de nous, les Tartares n'aient fait des conquêtes dans l'Inde. Les Puranas l'avouent, et nomment vingt-quatre dynasties étrangères qui, sous le nom de Mâunas, régnèrent dans l'Inde, non sans se mêler avec des familles indiennes. Tous ces événements, et beaucoup d'autres, dont le théâtre était principalement le Pendjab, doivent avoir influé plus ou moins sur le Kachmîr; mais notre chronique n'en dit rien.

Nous arrivons à l'époque de la naissance d'une nouvelle religion qui devait bouleverser et recréer l'Asie, la religion de Mahomet. Quel souvenir ne suscitera pas à jamais l'ère de l'hégire[3], c'est-à-dire de la fuite de Mahomet, qui, dans l'espace de 20 ans, devait donner à la majeure partie de l'Asie, sa religion et ses chaînes! Nous n'avons pas à retracer ici le triomphe rapide du mahométisme; il nous importe seulement de faire remarquer qu'au commencement du VIIIe siècle de notre ère, les Arabes, ayant déjà renversé l'empire des Sassanides dans la Perse[4], inspirèrent de la crainte aux états voisins, et menacèrent même les frontières occidentales de la Chine. La conséquence en fut que les Chinois cherchèrent

[1] L'an 376 de notre ère.

[2] Entre les années 433 et 454.

[3] L'an 622 avant J. C.

[4] Yezdedjerd, le dernier roi des Sassanides, perdit la bataille de Nahavund et la vie, d'après quelques-uns l'an 31, d'après d'autres l'an 33 de l'hégire, c'est-à-dire l'an 651 ou 653 de l'ère chrétienne.

à se renforcer par des alliances avec les princes qui dominaient à l'ouest de l'Inde, et que ces derniers désirèrent la protection de la plus grande puissance de l'Orient.

En effet, les annales chinoises de la dynastie de Thang, qui régna de l'an 618 jusqu'à 907 après J. C. nous apprennent que ces empereurs entrèrent dans des relations amicales avec Kachimilo (Kachmîr), et qu'ils reçurent, l'an 713, une ambassade et des présents de la part d'un prince kachmîrien, Tchintholopili, à qui, l'an 720, ils accordèrent le titre de roi. Sous ce dernier nom, étrangement corrompu par la prononciation chinoise, nous ne pouvons que reconnaître celui de Tchandrapida de la dynastie de Karkota, qui a régné, d'après la chronologie du Râdjataranginî, entre les années 683 et 691 après J. C. La date des relations de ce roi avec la Chine, telle que nous la fournissent les annalistes chinois, ne s'accorderait donc qu'à 30 ans près avec la chronique du Kachmîr; mais comme la durée de la dynastie de Thang, à commencer de l'an 618, comprend 289 ans, dont la majeure partie coïncide avec la période dynastique de Karkota (de 597 à 857), et s'étend jusqu'au règne de Partha, sixième roi de la dynastie de Varma, c'est-à-dire jusqu'à 908 après J. C. nous pouvons, avec raison, sans faire trop d'attention aux noms, facilement altérés, accepter les données des annales chinoises et celles du Râdjataranginî, comme un synchronisme réciproque, quant aux deux dynasties nommées dans l'histoire de deux pays, et comme une confirmation suffisante de la chronologie de l'ouvrage qui nous occupe.

Voici l'esquisse des principales entreprises par lesquelles les mahométans préludèrent à la conquête de l'Inde[1].

La première tentative vers l'Inde, de la part des sectateurs du Koran, eut lieu sous le khalifat d'Omar, entre les années 634 et 644 de notre ère. Celui-ci bâtit le fort de Bassorah, à l'embouchure du Tigre, principalement dans la vue du commerce du Guzerat et du Sinde. Dans ce pays pénétra une armée puissante sous Abul-Aas, qui trouva la mort dans la bataille d'Arore contre les Indiens. Le khalife Othman, successeur d'Omar (644-656), se contenta de faire explorer le pays le long de l'Indus. Le général du khalife Ali (656-661) fit quelques conquêtes qui furent abandonnées après la mort d'Ali. Pendant que Yezid commandait

[1] *Annals and antiquities of Rajast'han, or the central and western Rajpoot states of India*, by col. Tod, t. I, p. 242-243.

dans le Khorassan, plusieurs tentatives contre l'Inde eurent lieu. On en fit sous le khalifat d'Abdul-Melek (684-705), mais sans succès permanent. Ce ne fut que sous le gouvernement de Walid qu'une attaque réussit. Il conquit, non-seulement le Sinde et le pays adjacent, mais encore rendit tributaire une partie de l'Inde, en deçà du Gange.

L'an 718, Mahomed Ben-Casin, après plusieurs combats, vainquit et tua Dahir, le roi de Sinde, pays qui resta, sous plusieurs règnes, soumis aux khalifes, sans que ceux-ci se fussent beaucoup occupés de l'Inde. Les neuf khalifes depuis Walid (714-754) se trouvaient trop engagés dans leurs guerres avec les chrétiens de l'Occident, et avec les Huns sur la mer Caspienne, pour penser à l'Orient. En effet, leurs armées avaient pénétré jusque dans le cœur de la France, dont les habitants ne furent peut-être sauvés du joug du Koran que par la victoire que Charles Martel remporta sur les Sarrasins à Tours (l'an 732).

Abu-Djafer al-Mansor, n'étant encore que général du khalife Abbas, gouverna la province du Sinde et le reste de l'Inde conquise (750-775). Il s'établit dans l'île de Bekher (le Binagara de Ptolémée), sur l'Indus, et fit de la ville voisine d'Arore sa capitale, sous le nom de Mansura. Le célèbre Haroun al-Rachid, contemporain de Charlemagne (786-809), en partageant son vaste empire entre ses fils, donna à son second fils, Al-Manam, le Khorassan, le Zabulistan, le Kabulistan, le Sinde et l'Hindostan. Nous voyons s'établir, sur les frontières occidentales de l'Inde, des puissances formidables qui finirent par l'envahir. Pendant plusieurs siècles, ce ne furent que leurs dissensions, et la chute du khalifat même, qui détournèrent leurs armes du beau pays arrosé par le Gange. La province du Sinde fut la seule qui resta au pouvoir de Motavakel, petit-fils de Haroun.

Il ne m'appartient pas de poursuivre plus loin l'histoire des mahométans, puisqu'il ne s'en trouve pas la moindre mention dans les six premiers livres du Râdjataranginî. Les événements que je viens d'indiquer tombent sous le règne de la dynastie de Karkôta, qui, pendant sa durée de 279 ans (depuis 597 jusqu'à 845 de notre ère), compta parmi ses rois des conquérants, tels que Lalitâditya et Djayâpîda, et dont la domination s'étendit certainement, sinon toujours, au moins à plusieurs époques, sur le Pendjab et le long de l'Indus, dont les rives étaient le théâtre des entreprises mahométanes. Ce silence sur des faits, dont plusieurs étaient glorieux pour les Hindus, qui résistaient alors avec valeur

aux envahisseurs, pourrait nous étonner, si nous ne connaissions pas le caractère des Asiatiques, et la malheureuse fatalité qui les a toujours dominés. Les Indiens ne sont pas les seuls qui nous en fournissent des exemples. C'est ainsi que les Persans ne disent rien de Mithridate ni d'Orodes, sous le règne de qui fut battue une armée romaine commandée par Crassus; ils ne célèbrent pas le général Surena, qui remporta cette victoire; ils se taisent à l'égard du grand triomphe que Chapour obtint sur Constance, près de Singarah.

J'ai donc terminé maintenant tout ce qui regarde la chronologie du Kachmîr, et les synchronismes qu'on peut établir entre l'histoire de ce pays et celle de quelques autres nations.

Dans mes recherches sur ce sujet j'ai dû rapporter, en dernier lieu, quelques traits de l'ancienne histoire des Égyptiens, des Assyriens et des Persans, et nommer Osiris, Sésostris, Sémiramis et Rustem, avant de descendre aux temps de Darius Hystaspes et d'Alexandre. Tout en soulevant ces questions, d'une antiquité aussi haute qu'incertaine, je ne devais pas m'y arrêter. Je me suis borné à rappeler quelques traditions de divers peuples, pour faire remarquer de nouveau les synchronismes que présentent les dates de l'existence de puissants états, ainsi que les dates des grands mouvements et des vastes entreprises des peuples de toute l'Asie, qui eurent lieu à des époques plus reculées encore que ne le sont celles d'où part et que comprend le Râdjataranginî; j'ai voulu en même temps provoquer, en passant, un rapprochement entre la chronologie de l'Inde en général, et celle du Kachmîr en particulier, et la chronologie des peuples que je viens de nommer.

Cette dernière eût été sans doute parfaitement éclaircie, si de longues et de savântes recherches de nos chronologistes en avaient pu dissiper les ténèbres. Le rapprochement que j'indique sera, si je ne me trompe, assez avantageuse à l'appréciation de la chronologie du Râdjataranginî, tant pour la liaison que pour l'abondance et la probabilité des dates. Je ne parle pas des trois premiers âges des Indiens, qui cependant présentent plus de noms de rois et d'autres personnages, que n'en donnent antérieurement à l'époque de 3101 avant J. C. les traditions de tous les peuples du monde prises ensemble; je ne remonterai qu'au temps du Kaliyuga, et je crois pouvoir dire que, depuis cette époque, il n'existe, sur aucun personnage indien, une incertitude pareille à celle qui ne permet pas de fixer, à moins de 1500 ans près, l'existence d'Osiris roi,

de Sésostris ou de Sémiramis. Krichna, Yudhichthira, Djarasandha sont certainement plus historiques que les personnages que je viens de nommer. Ces derniers sont tous fondateurs de villes et d'états qui ont existé jusqu'aux temps modernes, et dont plusieurs existent encore. La chronique du Kachmîr donne, depuis l'année 2448 ans avant J. C. une série de périodes dynastiques et de rois, contre laquelle, ainsi que je crois l'avoir démontré, il ne peut s'élever aucune objection sérieuse.

Qu'on me permette de revenir encore une fois sur Buddha. Après avoir entendu les témoignages de tant de peuples encore existants, après avoir considéré les nombreux monuments qui attestent son existence, après avoir eu sous les yeux les volumes qui contiennent sa doctrine, professée encore aujourd'hui par la moitié du genre humain, ne trouvera-t-on pas qu'en comparaison d'une telle réalité historique, d'une réalité pour ainsi dire palpable, ce sont des formes bien nuageuses et bien incertaines que celles d'Osiris, tout à la fois soleil, dieu et roi; de ces trois ou cinq Hermès [1] des Égyptiens; de ces six [2] ou quarante-trois [3] Hercules, soit lybiens, soit phéniciens, soit européens; de ce Zoroastre [4], qui semble errer dans un espace de 5709 ans, sans trouver à se reposer sur un point fixe, et sans avoir une existence constatée par un seul témoignage irrécusable. Ces personnages, et d'autres, sont tous frères d'Osiris, c'est-à-dire tous fils de Saturne ou du Temps, comme Osiris lui-même; ils

[1] Cotta ad Ciceronem, *de Natura Deorum*. Le premier Hermès est l'inventeur de l'écriture; le second est placé à l'an 3362 avant J. C. On lui attribue une observation d'Aldebaran dans le 26e degré des Poissons; observation qui ne pouvait être faite que vers ladite époque. Le troisième Hermès vécut, dit-on, 1846 ans avant J. C.

[2] Cicéron.

[3] Varron.

[4] Voici quelques dates que divers auteurs assignent à Zoroastre :

D'après Hermippus (Pline, lib. XXX, c. 1), 5000 ans avant la prise de Troie	6184 av. J. C.
Eudoxe, 6000 ans avant Platon	6329
Suidas, deux Zoroastres : l'un, 500 ans avant la guerre de Troie	1684
l'autre, sous Ninus	2060
Eusèbe, 825 ans avant la prise de Troie	2009
Bailly	2459
Usher	1267
Xanthus le Lydien (Diogène Laert. *Præm.* n° 2), 600 ans avant Cyrus	1126
D'autres, 70 ans avant Cyrus	620
Tychsen, avant cette dernière période.	

sont sans doute les types d'une religion, les personnifications de l'activité intellectuelle, morale et industrielle de l'homme. Ce n'est pas sans raison qu'on a voulu les identifier tous avec le seul Buddha; en effet, il les réunit tous en lui; on le nomme partout fondateur d'une religion [1].

Son antiquité ne doit pas nous étonner: il a l'âge de la religion primitive et de premiers essais de la raison humaine. On le dirait à priori contemporain de Moïse, entre le XVIe et le XVe siècle avant notre ère, à cette époque si fertile en grands hommes et en grands événements [2], si même la chronique de Kachmîr ne plaçait pas un Buddha à une époque contemporaine du législateur des Juifs [3]. Buddha l'Indien est de fait un des représentants du génie d'un peuple qui déjà, à des époques que nous appelons anciennes, instruisait les autres peuples selon les propres témoignages de ceux-ci, et qui avait atteint avant tous les autres un haut degré de civilisation dont il n'est jamais descendu; d'un peuple qui a conservé la plus ancienne, peut-être, des langues connues, et une littérature immense, tandis qu'il ne reste de tant d'autres que des fragments d'écrits, des mots, et même rien de plus que des syllabes [4]; d'un peuple enfin qui, avec ses institutions intactes et avec son caractère inébran-

[1] Le nom de Buddha, on le sait, signifie «sage, savant.» De plus, par une de ces belles fictions qui servent souvent de voile à la vérité, *les divinités des années* se trouvent parmi les formes de transmigration qui sont assignées à la vertu. (Voyez les *Lois de Manu*, liv. XII, sl. 49.)

[2] D'après Usher :

Cécrops vint de l'Égypte à Athènes vers l'an	1556 av. J. C.
Deucalion s'établit sur le Parnasse	1548
Cadmus arriva de la Phénicie à Thèbes	1493
Danaüs vint à Argos	1485
Dardanus s'établit sur l'Hellespont	1449
Tous ces personnages étaient contemporains de Moïse qui, à l'âge de quatre-vingts ans, sortit de l'Égypte	1491

[3] Les Buddhistes étendent l'âge de Buddha autant dans l'avenir que dans le passé. Ils disent que l'on peut compter les gouttes d'eau de toutes les mers, les atomes contenus dans le mont Méru et dans le globe terrestre, réduits en poudre; que l'on peut trouver une mesure et un nombre pour les cieux et pour leurs armées, mais que personne ne peut compter les années de la vie de Buddha. (*Geschichte der Ost-Mongolen, etc.* traduit du mongol par J. J. Schmidt, 1829, p. 307.)

[4] Jacob Bryant, homme d'une immense érudition, entreprit d'expliquer l'ancienne mythologie et des faits historiques au moyen de syllabes telles que *On, Di, Bel, Oph, Aot, Chem, etc.* qu'il donne pour des racines de la langue perdue des Hammonites. Voyez *A new System, or an Analysis of ancient mythology : wherein an attempt is made to divest tradition of fable, and to reduce truth to its original purity;* by Jacob Bryant, London, 1774.

lable, est, par lui-même, et en lui-même, un monument vivant de la plus haute antiquité.

Si l'on trouve ces réflexions générales tant soit peu fondées, je pourrai, avec plus de confiance, solliciter l'examen le plus sévère des bases de la chronologie de Kachmîr, et il ne me restera que la crainte de n'en avoir pas suffisamment fait ressortir toute la solidité.

Fidèle à la règle que je me suis proposé de suivre dans mon travail, je n'ai rien changé aux données chronologiques du texte, je les ai reproduites telles que je les avais trouvées, sans me permettre un arrangement hypothétique. Dirigé par une persuasion intime, j'ai posé pour principe fixe, que les périodes dynastiques énoncées dans le Râdjataranginî, ne doivent point être arbitrairement changées, ni en plus, ni en moins; c'est à ce principe que j'ai subordonné toutes mes déductions chronologiques et synchroniques.

Ce n'est pas cependant sans une juste inquiétude que je les vois être contraires à l'opinion de plusieurs savants, dont l'autorité aurait dû m'arrêter dans mes conclusions, que l'on pourrait avec raison appeler téméraires, si elles étaient autre chose que des interprétations du Râdjataranginî; traducteur de cet ouvrage, j'ai accompli consciencieusement ma tâche, selon mes facultés.

Je crois avoir démontré que Kalhana est en général d'accord avec lui-même dans ses données chronologiques, sans cacher quelques anomalies et quelques incertitudes qui se trouvent dans sa chronologie, et que j'ai tâché d'expliquer.

Mais ces imperfections dans les annales et dans les traditions d'une nation, ne pourraient pas justifier des changements arbitraires, au moyen desquels on voudrait faire concorder les faits avec des hypothèses. Parmi celles-ci, celles-mêmes que l'on formerait d'après les faits ne sont permises qu'autant qu'elles servent d'explication à ces faits mêmes. Il me semble que, désireux de recueillir tous les renseignements possibles sur l'histoire des hommes, nous devons entendre avec une bienveillante attention les témoignages de toutes les nations, quels qu'ils soient. Il y a une mesure de confiance que nous devons accorder au recit des autres; avec un scepticisme absolu, il n'y aurait absolument pas d'histoire. Si l'on ne nous offrait que des fables, nous pourrions les accepter comme telles, avec le désir d'y démêler quelque fonds de vérité. Si les Indiens, si les Kachmîriens n'avaient pas conservé les documents et les

souvenirs de leur histoire, ce serait une perte irréparable; nous ne pourrions pas y remédier. Mais n'oublions pas que l'antiquité des peuples s'étend beaucoup au delà des dates de leurs monuments. On a dit vrai, lorsqu'on a affirmé que « Kâla, Saturne, le Temps dévore sa progéni- « ture, » et s'il s'est laissé dérober des enfants, ce n'étaient pas les premiers nés.

Les erreurs d'une histoire, quelles qu'elles soient, ont leurs limites, qu'il faut tâcher de déterminer. Il est des erreurs probables, il en est d'improbables, il en est d'impossibles. Notre croyance doit se décider selon une juste appréciation des probabilités. Pourquoi ne pas croire que le royaume de Kachmîr ait existé pendant 3454 ans, depuis Gonarda Ier jusqu'à Sangramadêva? Peut-on raisonnablement supposer que l'on ait inventé cent vingt-six noms de rois, et que l'on les ait répartis dans huit périodes pour en imposer au monde? Si tout n'est pas vrai, nous ne pouvons rien y changer sans risquer de nous tromper nous-mêmes.

Toujours inadmissible en principe, un changement arbitraire est encore plus répréhensible en fait, lorsque l'ensemble d'une chronologie historique ne gagne rien à un tel changement, ou lorsque l'emploi d'une hypothèse, en faisant gagner quelque chose d'un côté, fait perdre beaucoup plus de l'autre, parce qu'elle se heurte contre des faits incontestables. Pour porter, par exemple, le roi Açoka du XVe au IVe siècle avant notre ère, il faut retrancher 1117 ans de l'existence historique du royaume du Kachmîr; il faut raccourcir des règnes qui n'en avaient pas besoin; il faut refaire toute la série de règnes, et, pour vouloir corriger un seul point, risquer de se tromper sur plusieurs. Et pourquoi tout ce travail? pour créer d'autres difficultés, et pour être contredit par quiconque voudra adopter une autre hypothèse. Autant vaudrait rejeter tout à fait que de mutiler ainsi la chronologie du Râdjataranginî.

Je suis persuadé, avec un grand chronologiste que j'ai déjà cité, que, quelque système que l'on embrasse, quelque effort que l'on fasse pour ajuster des synchronismes, on ne parviendra jamais à une pleine démonstration historique; c'est beaucoup lorsque ces synchronismes ont une probabilité suffisante pour déterminer les esprits qui savent se prêter à ce genre de preuves.

Au milieu de tant d'incertitudes attachées à l'histoire ancienne, on aurait tort de vouloir régler ou fixer une chose incertaine par une autre qui l'est au même degré; il importe plutôt de reconnaître ce qui est

et ce qui doit rester incertain. C'est un malheur de prendre pour certain et pour fixe ce qui ne l'est pas, parce qu'en rapportant tout à un point erroné on perdra son temps et sa peine à établir un système qui péchera par sa base; résultat d'autant plus fâcheux, qu'avec une partialité bien naturelle pour ce qui nous a beaucoup coûté, ou pour ce que nous nous sommes approprié, on repoussera toute vérité contraire à son système, et qu'avec une fatale confiance, en se reposant sur une erreur, on se privera de l'avantage de toutes les chances que l'on aurait eues de trouver la vérité en continuant de la chercher toujours[1]; c'est peut-être le seul mérite qui dépend de nous, quel que soit le succès de nos recherches.

Nous y sommes poussés par cet instinct irrésistible, par cette curiosité inquiète, et par cette activité infatigable qui distinguent si heureusement le génie européen. Dans sa poursuite il ne veut, il ne doit pas porter des chaînes, ni connaître aucune barrière, ni être astreint à suivre une seule route et encore moins un seul et étroit sentier.

Dans nos efforts divers, dont les succès sont si souvent incertains, il est un avantage qui dépend uniquement, et pour ainsi dire *à priori*, de notre jugement: c'est de donner à nos recherches une direction et une tendance qui réunissent le plus de chances de trouver la vérité. Combien ne nous importe-t-il pas, par exemple, de nous ranger du bon côté dans la question alternative de savoir s'il faut reculer ou rapprocher de nous les limites de la chronologie du monde? Quoi qu'on fasse, on risquera toujours de ne pas atteindre la vérité ou d'avoir tort; mais au moins ne faut-il pas se mettre dans l'impossibilité de la trouver ou d'avoir raison.

On voudra bien me permettre de terminer mon essai sur la chronologie du Râdjataranginî par l'aveu que les idées indiennes du temps, grandioses comme elles le sont, n'ont pas manqué de laisser une im-

[1] C'est ainsi qu'en adoptant pour déterminées et immuables les deux époques les moins déterminables du monde, je veux dire l'époque de la création du monde et celle d'un déluge universel, on s'est créé deux bornes contre lesquelles devaient se briser les vagues du temps et des événements. Rappelons-nous, de plus, que le plus grand génie mathématique du monde, Sir Isaac Newton, a mutilé de 500 ans l'antiquité de la Grèce, pour avoir, sur l'autorité d'un ancien vers grec, rapporté sa chronologie à la double supposition que Chiron fut à la fois le chef de l'expédition des Argonautes et le constructeur d'une sphère céleste, et que cette sphère était la même que celle d'Eudoxe. Ne craindrons-nous pas un peu de rapporter toute la chronologie de l'Inde à l'époque de l'un des Buddhas, ou à l'un des Tchandraguptas? Plus de cent systèmes chronologiques ne servent qu'à prouver la malheureuse torture à laquelle l'esprit humain s'est soumis pour parvenir à renfermer dans un espace de quelques milliers d'années tout ce qui s'est passé sous le ciel.

pression dans mon esprit; elles m'ont familiarisé avec l'antiquité des siècles que je reconnais, ainsi que l'impossibilité de fixer par un chiffre les dernières limites de la chronologie. Au milieu des doutes que peuvent faire naître, sous plus d'un rapport, les récits de certains événements des âges passés, je me sens porté à donner mon assentiment au mot profond du père de l'histoire [1] : « Tout peut arriver dans un grand « espace de temps. »

III.

LA RELIGION DU KACHMIR.

1. Religion des Nâgas. — 2. Principales époques religieuses dans le Kachmîr. — 3. Le buddhisme du Kachmîr.

1. RELIGION DES NÂGAS.

La religion a toujours été la grande, nous pouvons dire la seule affaire des peuples indiens; elle est l'origine et l'essence de toute leur existence morale et politique; elle remplit les feuilles de l'histoire kachmîrienne; il nous importe d'indiquer celle que les habitants du Kachmîr professèrent à différentes époques.

L'historien Kalhana était un Pandit; nous pouvons, quoiqu'il ne le dise nulle part positivement, le supposer Brahmane, à cause de la prédilection avec laquelle il revient si souvent sur le grand pouvoir des Brahmanes, et exalte le mérite des dons qu'on leur fait. S'il en est ainsi, c'était un Brahmane kachmîrien, qui, comme tel, reconnaissait un purana particulier, et probablement d'autres livres et préceptes religieux qui n'étaient pas reçus ni suivis par les autres Hindus; ajoutons que, comme le brahmanisme et le buddhisme ont longtemps existé ensemble et dominé tour à tour dans le Kachmîr, les adhérents de l'une et de l'autre religion ont difficilement conservé pure de toute influence réciproque leur croyance particulière.

Quelle fut la religion des premiers habitants du Kachmîr? Je tâcherai de répondre à cette question d'après les renseignements contenus dans le Râdjataranginî.

Kaçyapa y est nommé le créateur du vallon habitable du Kachmîr;

[1] Πᾶν γένοιτο ἂν ἐν τῷ μακρῷ χρόνῳ. Hérod. V. c. 8.

Kaçyapa, l'ancêtre des Dâityas et des Adityas : ce nom est reconnu et vénéré par tous les Indiens.

J'ai déjà traité des Nâgas, qui sont désignés comme les premiers habitants du Kachmîr; on verra plus loin quelle était, à des époques postérieures, la religion des peuples de ce nom; mais le Râdjataranginî ne nous fournit aucun indice sur le culte qu'ils professèrent pendant les premiers temps de leur colonisation dans ce pays.

Il n'est pas improbable en soi qu'un vallon, nouvellement dégagé d'eau, ait été rempli de serpents[1]; mais le Kachmîr paraît, dans les temps postérieurs, avoir été délivré de ces reptiles formidables[2]. Faute de renseignements positifs, nous ne saurions ni affirmer ni nier que l'existence d'un grand nombre de serpents n'ait pu jadis donner lieu au culte de ces animaux dans le Kachmîr.

On connaît une superstition très-répandue dans l'ancien monde, sous le nom de religion des Ophites (ou des Nâgas), dont les sectaires rendaient un culte aux serpents. Pour expliquer comment des reptiles pouvaient être adorés par des êtres doués de la faculté de raisonner, on a dit que l'imagination des hommes, encore inculte, avait pu être frappée en observant ce que ces animaux ont de mystérieux dans leur propre nature, dans leur vie, dans leurs mouvements, et même dans leur demeure. De l'étonnement, il n'y a pas loin à la vénération; celle-ci n'a besoin que de se manifester par quelques signes extérieurs, au milieu d'une réunion d'hommes, pour se développer progressivement jusqu'à devenir un culte qui formera, dans la suite, un système de croyance nationale. C'est alors que le théologue philosophe retravaille toute l'ancienne matière de la superstition populaire, en tâchant de la justifier en quelque sorte aux yeux de la raison; le serpent n'est plus un reptile qui étonne, c'est le type sublime d'un principe universel de la nature qui

[1] Diodore de Sicile (liv. XVII, c. 90) dit que, dans les montagnes qui dominaient le camp d'Alexandre dans le Pendjab, il y avait des serpents d'une étonnante dimension, notamment de seize coudées. Strabon (liv. XV, p. 698, édit. Paris, 1620) rapporte le même fait des monts d'Émodes (Himâlaya).

[2] Quoique Kalhana et Abulfazil disent que ce pays fortuné ne nourrit aucun reptile dangereux, cependant il est fait mention dans le IVe livre du Râdjataranginî (sl. 60), de serpents qui paraissent au fond d'un lac desséché du Kachmîr, et nous lisons dans l'*Ayîn Akbary* (t. II, pag. 140) que, près de Merwardoun, dans le voisinage du grand Tibet, il y a une montagne, appelée *Tchattercôte*, qu'on ne peut gravir à cause du grand nombre de serpents qui en défendent l'accès.

excite à la méditation; c'est le symbole de la vie; son nom est alors dérivé des racines qui ont la signification de produire. Le serpent est rapporté, assez fantastiquement, au soleil, aux chevaux du char solaire, et à plusieurs divinités auxquelles il sert de couche, d'ornement, de compagnon [1]. Quoi qu'il en soit de ces explications et de quelques autres qu'on a données, l'homme ayant atteint ce degré de civilisation où il devient son historien philosophe à lui-même, ne peut plus se rendre compte, ni de sa manière de sentir et de penser dans un état primitif qu'il a laissé si loin derrière lui, ni de toute la variété des formes par lesquelles il a passé pour devenir ce qu'il est.

Quoique les serpents aient pu être primitivement adorés comme divinités, il est probable que, dans les temps postérieurs, qu'une lueur d'histoire éclaire, les formes de serpents furent seulement des symboles sacrés, sous lesquels se représentait l'idée de l'éternité ou du temps qui, à l'instar de ces reptiles, se replie sur lui-même. La vénération du symbole fut alors rapportée au reptile même qui en avait fourni la forme. Ainsi, dit-on, les Égyptiens rendirent un culte aux animaux réels dont ils avaient appris à vénérer les formes, soit dans d'anciens symboles, soit dans la sphère céleste de leurs astronomes. C'est ainsi, je crois, que les Indiens, depuis les temps les plus anciens [2] jusqu'à nos jours, vénèrent les serpents. Nous trouvons, dans le

[1] Voyez mes notes, t. I, sur les slokas 1 et 27 du livre Ier; sur le sloka 159 du liv. IV; sur le sloka 1 du livre V, etc. Selon Macrobe (*Saturn.* lib. I, c. 17, pag. 233, et c. 19, pag. 242, edit. Lugduni Batav. 1592), le cours du soleil a été comparé jadis à la marche tortueuse du serpent.

[2] Strabon dit (liv. XV, p. 698, édit. Paris, 1620), d'après Onésicrite, que le roi Abisarus (ou plutôt le râdja d'Abhisara, partie méridionale du Kachmîr), selon le rapport de ses ambassadeurs envoyés à Alexandre, nourrissait deux serpents dont l'un avait quatre-vingts, l'autre cent quarante-sept coudées de longueur. Comme on n'a jamais vu, de nos jours, dans l'Inde des serpents longs de plus de trente pieds, ce rapport a paru exagéré, et on a supposé (voyez *Asiat. Res.* t. XV, p. 94) que les envoyés indiens, mal compris par les Macédoniens, ou peut-être altérant à dessein la vérité, n'auraient parlé que des figures de serpent de cette longueur, vénérées dans quelque temple. Strabon, dans un autre endroit (liv. XV, p. 719, *ibid.*), raconte qu'un roi indien, nommé Porus, avait envoyé à l'empereur Auguste, avec d'autres présents, des vipères de dix coudées. Maxime de Tyr (*Dissertatio* VIII, p. 84, édit. de Lond. 1740) nous apprend que Taxilus (râdja de Takchasila) avait montré à Alexandre une couleuvre d'une énorme grandeur qu'il nourrissait avec grand soin et qu'il vénérait comme l'image du dieu que les écrivains grecs, à cause de la ressemblance de ses attributs, appelaient Dionysus.

troisième livre du Râdjataranginî[1], qu'on érigea des Karkôteças (seigneurs de serpents). Abulfazil dit, dans un passage que j'ai déjà cité : « On trouve, en sept cents endroits, des figures de serpents que les « Kachmîriens adorent[2]. »

Il nous est facile de concevoir comment les peuples qui vénéraient les serpents, qui plaçaient la forme de ces reptiles sur les autels, et la portaient sur leurs drapeaux, pouvaient eux-mêmes, par une métaphore bien naturelle, être appelés Nâgas ou serpents.

Le symbole sacré du serpent se transforma en un mythe, qui empruntait ses traits à la fois à la nature du reptile, et au caractère des hommes qui portaient son nom ; ceci donna lieu à une mythologie très-étendue, et à une variété de légendes, dans lesquelles la physique, l'allégorie et l'histoire se confondirent d'une manière bizarre.

Les Nâgas sont-ils nommés dans les Vêdas? Sans avoir pu encore consulter ces livres sacrés sur ce point, j'ose le supposer, parce que ces êtres mythologiques occupent une très-grande place dans les Puranas, les Çastras, les Itihasas et les Sanhitas, qui « tous tirent leur origine des « Vêdas : » comme il est expressément dit dans le LXXXVIIe chapitre du *Krichna Djanma Khanda*, qui est une partie du *Brahmavâivarta-Purana*.

Dans les instituts de Manu[3], les Nâgas sont mentionnés comme ayant été créés par les Maharchis (saints éminents), et par les Pradjapatis (seigneurs de créatures), avec les Yakchas, les Rakchasas, les Pisâtchas (vampires), les Gandharvas, les Apsaras, les Asuras, les Sarpas (serpents d'un ordre inférieur), les Suparnas (oiseaux), et les différentes tribus de Pitris (ancêtres divins).

Deux livres du Mahâbharat, savoir l'*Adjagaram* et l'*Astikamparva*, traitent de l'origine de ces êtres mythologiques, qui figurent aussi dans beaucoup d'autres endroits de ce grand poëme. Je ne puis pas rassembler ici tous les renseignements qu'il pourrait me fournir relativement

[1] Sloka 214.

[2] On trouve (voyez *Journal of the Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n° VII, may 1837, p. 18) des traces du culte des serpents dans le Dekhan au XIe siècle. Il est fait mention des pèlerinages que l'on entreprenait de ce pays à *Ahikhatra* sur l'Indus, où se trouvait un sanctuaire dédié au roi des serpents. Un grand nombre d'anciens temples dans le Dekhan contiennent des figures de serpents. Plusieurs familles nobles se vantaient d'être de la race *Ahihya* (serpent), et portaient des titres qui exprimaient cette origine.

[3] Liv. Ier, sl. 35, 37.

aux Nâgas; je me bornerai à extraire du Harivansa, qui est l'appendice de ce poëme, ce qui me paraît nécessaire à ce sujet[1].

Surasâ, et Kadrû, filles de Dakcha, et épouses de Kaçyapa, enfantèrent chacune 1,000 serpents puissants et *courageux*, ornés de têtes innombrables. Parmi les nombreux enfants de la dernière Sêcha, Vasuki et Takchaka occupent le premier rang.

Sâdhyâ, autre fille de Dakcha, et qui est dite épouse de Dharma et de Manu, donna le jour aux Sâdhyâs, parmi lesquels est nommé Nâga.

Les Sâdhyâs, qui sont aussi avec les Viswas, les Rudras[2], les Marouts, les Adityas et les deux Açvinis, désignés comme dieux du septième Manvantara, sont resplendissants de pierreries et d'or; égaux au soleil, ils illuminent tout l'horizon, et ils se présentent pour combattre les Dâityas, munis d'armes irrésistibles, accompagnés des Gandharvas et d'une foule de dieux qui éblouissent les yeux par les lueurs diverses qui jaillissent de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. D'après cette description on les prendrait pour des dieux astronomiques.

Des filles de Dakcha, épouses de Kaçyapa, naquirent, en général, dit-on, tous les êtres, quelles que soient leurs formes et leurs descriptions. On ne peut reconnaître dans cette tradition qu'une cosmogonie personnifiée où les Nâgas, les serpents dont il s'agit ici, occupent une place considérable; ceux-ci semblent être les types de l'antique notion selon laquelle la vie s'est élevée du profond abîme des mers. Dans le fond de

[1] Trad. de M. Langlois, t. Ier, p. 15, 22, 39, 347; t. II, p. 309, 333, 375, 376.

[2] J'ai rapporté, dans ma note sur le sloka 124 du livre Ier du Râdjatarangini, l'origine des Rudras d'après quelques légendes. Le Harivansa (lect. 200, trad. de M. Langlois, t. II, p. 310) donne aux Rudras pour mère Surabhî, fille de Dakcha, épouse de Kaçyapa et de Brahma. «Formée de la même substance que Dharma, l'épouse de Brahma, habile à changer de forme, Surabhî se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création «du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur «dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la «nature; et de ces pleurs (*rodana*), de cette course (*dravana*), leur est venu le nom de «*Rudras*. Ce sont *Nerrita, Sarpyya, Adjécapâd, Mriga-vyâdha, Pinâkin, Hara, Khara, «Ahèrvradhna, Capalin, Aparâdjita*, et le brillant *Senani*.» Ces noms diffèrent considérablement, pour la plupart, des dix que j'ai donnés dans ma note ci-mentionnée, d'après le Dictionnaire de M. Wilson. Parmi ceux-ci, il faut diviser, d'après le Linga-purana, le nom composé *Ahivradhna* en *Ahi*, «serpent et soleil,» et en *Vradhna*, «soleil:» ce qui complétera le nombre de onze Rudras, qui autrement ne seraient que dix. Remarquez cependant qu'*Ahèrvradhna* se lit parmi les noms fournis par le Harivansa.

la terre, appelé Rasâtala, est le monde des serpents, au milieu duquel apparaît l'être mystérieux, l'essence de l'univers, le dieu-serpent à mille têtes, dont le siége est formé des cous de serpents qui sont une partie de son propre corps; ce maître, qui a pour symbole un palmier d'or, et dont la main tient un soc, ce souverain de la mer universelle a pour nom *Ananta* (« l'infini »), ou *Sécha* (« ce qui reste à jamais »); il porte la terre, et c'est sur son dos que repose Vichnu, le dieu conservateur.

Je n'ai relevé que les traits indubitablement cosmogoniques de la description fantastique des Indiens, qui donnent à ce roi des serpents une cour et des ornements d'une royauté terrestre : il reçoit les hommages des chefs de cette race, et il est servi par d'autres serpents qui éventent leur souverain, siégeant sur son lit de justice, et l'arrosent avec des vases d'or, vases divins au-dessus desquels s'élève un lotus.

Quoique certaines classes de dieux-serpents habitent toujours les régions infernales, d'autres siégent dans les cieux, où ils font partie du cortége des dieux[1], et c'est à leur suite qu'ils paraissent quelquefois sur la terre[2].

Voilà comment les Nâgas sont représentés dans les ouvrages brahmaniques. Les notions qu'en donnent les écrits buddhiques se distinguent par diverses particularités dont je n'indiquerai que quelques-unes.

Les buddhistes se sont formés un système des mondes et des êtres diversement rangés et classés, système assez compliqué, dont je ne dois mentionner que ce qui se rapporte directement au sujet dont il s'agit. Ils ont huit classes d'êtres supérieurs aux hommes, qui sont, en commençant par les moins élevés : *les Mahôragas* (grands serpents), *les Kinnaras, les Garudas, les Asuras, les Gandharvas, les Yakchas, les Nâgas,* et *les Dêvas*[3].

Chez les Chinois[4] on trouve des dragons nommés par leurs titres, et leurs rois sont désignés comme protecteurs de la loi de Buddha. L'un des cent soixante-dix sept rois des dragons de la mer est appelé So-kie-lo (Sagara); il dirige, dans le ciel, les pluies, de telle sorte qu'elles soient profitables à tous; il suit constamment les assemblées de Buddha; il dé-

[1] Voy. *Mahâbharat*, t. 1er; *Brahmasabha*, sl. 465, 472; *Varunasabha*, sl. 360, 361, où sont nommés le seigneur des serpents Vâsuki, Takchaka, Nâga, Padma, Dhritarachtra, etc.

[2] Voyez dans le *Mahâbharat* le *Svayamvaraparva*, sl. 7011.

[3] *Foë koué ki*, p. 138.

[4] *Ibid.* p. 161-162.

fend la loi et protége les peuples. Il habite un palais qui offre la même magnificence que ceux des cieux.

Dans les livres qui ont cours parmi les buddhistes de l'Asie centrale[1], Çakya-muny, peu de temps avant sa mort, prêcha à une immense foule d'hommes et de dieux, parmi les noms desquels se trouvent ceux de huit Nâga-râdjas, de principaux Yakchas, Garudas, Gandharvas, Asuras, Kinnaras et Mahôragas.

Voici où ils habitent, selon le système particulier de ces mêmes buddhistes[2]. Au-dessous de la région de trente-trois dieux, sur les quatre côtés du mont Sumèru, se trouve la sixième région, c'est-à-dire, celle de quatre Mahârâdjas, dont le premier Vâiçvarana, chef des Yakchas, a son siége sur le côté septentrional de cette montagne; le second, appelé Dhritarachtra, habite le côté oriental, et gouverne les Gandharvas; du côté méridonal règne Virutaka, à qui sont subordonnés les Mahôragas; et du côté occidental réside Virupâkcha, le dominateur des Nâgas. Tous les génies bienveillants, dispersés sur toute la surface du globe terrestre, les génies de la terre, de la mer, des fleuves, des montagnes, ainsi que les génies des éléments, et ceux du soleil et de la lune, etc. sont sujets de ces quatre rois de génies, qui reconnaissent pour chef Khormusda, ou Indra.

Les Nâgas ont la faculté de se transformer, excepté dans cinq occasions particulières, qui ne leur permettent pas de cacher leur forme : 1° à leur naissance; 2° à leur mort; 3° au moment de leurs ébats; 4° quand ils sont animés par la colère; 5° quand ils se livrent au sommeil[3]. Cette invention ingénieuse a été mise souvent en scène dans les diverses légendes dans lesquelles on leur fait jouer un rôle sur la terre.

On aura remarqué que les buddhistes s'accordent avec les Brahmanes pour attribuer aux Nâgas un caractère cosmogonique; mais ils semblent les rapprocher des hommes plus que ne font ces derniers, et ils leur donnent même une part dans le gouvernement moral du monde.

Je crois avoir suffisamment montré sur quelles notions pouvait être fondé le culte que rendirent aux dieux Nâgas les plus anciens habitants

[1] *Ueber einige Grundlehren des Buddhismus*, von J. J. Schmidt, II Abhandlung. Dans les Mémoires de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, VIe série, t. Ier, p. 243, 1832.

[2] *Ueber die sogenannte dritte Welt der Buddhaysten*. Pétersbourg, 1833, t. II, 1re livr., pag. 33.

[3] *Foë kouë ki*, p. 162.

du Kachmîr, appelés eux-mêmes Nâgas. On croira facilement que ce culte, depuis son origine qui est obscure, se modifia sous plus d'une forme avant de perdre même son nom particulier, en se fondant entièrement dans le brahmanisme et le buddhisme, comme nous le verrons en avançant dans nos recherches sur la religion du Kachmîr.

2. PRINCIPALES ÉPOQUES RELIGIEUSES DANS LE KACHMIR.

Nous lisons dans le Râdjataranginî (l. I, sl. 16) que cinquante-deux rois (en réalité seulement trente-cinq) ne sont pas nommés à cause de l'apostasie dont ils se rendirent coupables à l'égard de la doctrine des Vêdas. Puisque ces rois régnèrent dans les temps reculés, cela prouverait que la religion des Vêdas fut très-anciennement établie dans le Kachmîr.

Gonarda Ier, et son fils Damodara, étaient les ennemis politiques de Krichna; l'étaient-ils aussi de sa religion, qui ne pouvait être que le vichnuisme? Krichna lui-même décide une succession au trône du Kachmîr par un des préceptes puraniques: c'est une preuve qu'ils étaient respectés dans ce pays; ceci aurait eu lieu au commencement du XXIVe siècle avant notre ère.

Quoiqu'il soit dit que les trente-cinq rois, successeurs de Gonarda II, qui ne sont pas nommés, aient violé les Vêdas, la religion qu'ils avaient embrassée n'est pas désignée. Leurs successeurs, Lava, Kusa et Khagêndra font des donations aux Brahmanes; mais Surêndra, le troisième roi après Lava, et dernier rejeton de sa famille, bâtit des vihâras. Nous le reconnaîtrions pour buddhiste, si nous ne trouvions pas que Djanaka, son petit-fils, construisit un vihâra et un agrahara, dont le premier est un édifice particulièrement affecté au culte de Buddha, et l'autre, un village qui n'est habité que par des Brahmanes. Nous verrons bientôt, que ce dernier titre se donnait alors moins rigoureusement aux prêtres de plus d'une secte de la religion indienne.

Nous arrivons au règne d'Açoka. Ce roi embrassa positivement la religion de Djina; il érigea des stupas et un tchâityam, non sans consacrer des lingas à Çiva, dieu auquel il se voua avec une ferveur particulière, et de la faveur de qui il obtint un fils héroïque, né pour détruire les Mletch-tchhas qui avaient envahi le pays. Ce fils, appelé Djaloka, a pour conseiller un homme pieux, qui se distingue par la réfutation de la

doctrine des Bàuddhas[1]; il introduit dans son pays les quatre castes et les instituts de Yudichthira[2]; il persécute les Buddhistes, mais il se réconcilie avec eux, et devient le restaurateur de leurs vihâras, qu'il avait détruits[3]; de plus, il voue cent femmes de ses appartements secrets au suprême Rudra, pour la pratique des danses religieuses, d'après une ancienne coutume buddhique[4]. Nous voyons donc que le buddhisme, non sans opposition, s'introduit dans le Kachmîr, très-probablement avant le règne d'Açoka, et s'y établit certainement pendant ce règne : c'est-à-dire, selon la chronologie de Kalhana, dans le xve siècle avant l'ère chrétienne.

Dès cette époque, et dans la suite, nous trouvons le culte de Çiva établi dans le Kachmir, à côté de celui de Buddha, et nous remarquons que ces deux cultes étaient pratiqués à la fois et avec ardeur par les mêmes personnes. Ceci ne surprendra pas les savants qui connaissent les antiquités indiennes. D'anciens temples plus ou moins bien conservés, non-seulement dans l'Inde proprement dite, mais aussi, loin de ce pays, notamment dans l'île de Java[5], renferment l'image de Buddha décorée des attributs de Çiva. On a également vu des statues de ce personnage déifié, avec un linga qui s'élevait du sommet de sa tête[6]. La forme du Dagop (Dhâtugarbha), édifice qui conserve communément quelque reste de Buddha, a même été rapportée à celle du Lingam[7]. De plus, le mélange du çivaïsme avec le buddhisme règne encore aujourd'hui dans plusieurs pays buddhiques, notamment dans celui de Nepal, où il était introduit déjà au viie siècle avant notre ère[8]. Dans l'île de Bali,

[1] *Rádjatarangini*, liv. Ier. sl. 112.

[2] *Ibid.* p. 117-119.

[3] *Ibid.* p. 131.

[4] *Ibid.* p. 151.

[5] Voyez *An inquiry into the origin and principles of Buddhaic Sabisme*, by Robert Tytler, M. D. 1817, p. 98, 108, 109.

[6] *Asiat. Res.* t. XIII, *the Ruins of Prambanam in Java*, by J. Crawfurd Esq. p. 337.

[7] Un auteur judicieux, le colonel Sykes, qui croit le buddhisme antérieur au brahmanisme, dérive même d'un culte buddhique celui que les Çivaïtes rendent à l'emblème de la génération, et voit dans le Dagop un type de la terre, du soleil et de l'organe mâle de la génération, en un mot, de la force créatrice et vivifiante qui pénètre toute la nature. (Voyez *Transact. of the lit. Society of Bombay*, t. III, p. 299, 311, 318.)

[8] Pour la date de l'introduction du buddhisme dans le Nepal, voyez *Pèlerinages des prêtres buddhiques de la Chine dans l'Inde*, sect. Ire, pag. 65, note 62; par M. Neumann; citation de Wilhelm von Humboldt : *Ueber die Kavi Sprache*, Seite 266.

les Brahmanes et les prêtres de Buddha vivent en bonne intelligence ensemble[1]. Au reste, les buddhistes ont leur Mahâkala, leur Indra, leur Ganêça, leur Hanuman, leur Lakchmi, leur Sarasvati et leur Triade[2].

Les connaissances exactes relatives au buddhisme, que nous avons récemment puisées dans les sources chinoises, ne nous permettent pas de douter, que cette religion n'ait gagné des partisans, et des dévots distingués dans toutes les classes et dans toutes les sectes des Hindus. Çakyamuni était Kchatriya; Mahâtraçyapa, son successeur, appartenait à la caste des Brahmanes; le troisième patriarche buddhique venait de celle des Vaiçyas, et le quatrième de celle des Sudras[3]. D'après les indices que je crois trouver dans le Râdjataranginî, les Brahmanes qui avaient embrassé le buddhisme conservaient leurs titres et leurs distinctions de famille. Ces dernières sont maintenues de nos jours dans l'île de Ceylan, pays décidément buddhique[4]; elles le sont même parmi les Hindus convertis au christianisme[5].

Les Brahmanes paraissent n'avoir jamais perdu entièrement leur considération dans le Kachmîr. Leur pouvoir se manifesta par la métamorphose en serpent, opérée par eux sur Dâmodara, qui ne devait être délivré de cette malédiction qu'après avoir, en un seul jour, écouté la lecture de tout le Ramâyana.

Sous le règne des trois rois turuchkas qui gouvernèrent dans le Kachmîr, la religion de Buddha fit de grands progrès dans ce pays, et bientôt après, sous le roi kachmîrien appelé Nâgardjuna, qui était lui-même un bôddhisattva, elle y gagna un ascendant décidé, qu'elle semble avoir maintenu sous Abhimanyu, quoique ce prince ait été en même temps un adorateur de Çiva.

[1] *Asiat. Res.* t. XIII. *On the existence of hindu religion in the island of Bali*, by J. Crawford, p. 29 etc.

[2] La triade des Buddhistes diffère cependant de celle des Brahmanes; elle est comme il suit : *Buddha*, essence intellectuelle; *Dharma*, la matière, la cause matérielle des êtres, appelée aussi *Pragnâ* ou *Aryatâra*; *Sanga*, multiplicité. (M. Hodgson, sur le Buddhisme du Nepal, dans les *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. II, part. I et II.

[3] *Foë kouë ki*, p. 186.

[4] *Mahavansa*, liv. LX.

[5] Notamment à Pondichéry, et dans d'autres parties de l'Inde où les missionnaires jésuites avaient jadis eu des succès; leurs successeurs catholiques ont conservé cet usage, tandis que les missionnaires protestants insistent sur l'égalité évangélique de tous les hommes.

Nous voyons que, dans le XIIe siècle avant l'ère chrétienne, trois religions distinctes se disputaient la prédominance dans le Kachmîr : c'est-à-dire la religion des Nâgas, le brahmanisme et le buddhisme.

En effet, Kalhana, en parlant des buddhistes, dit[1] : « Ces argumen-« tateurs, après avoir vaincu par la parole tous les savants, abolirent, dans « leur haîne pour les Çastras, le culte enseigné par le Nîla-purana. » Ce culte était donc opposé au buddhisme du Kachmîr[2].

Mais remarquons ce qui suit :

« [3] Les mœurs étant corrompues dans le pays, les Nâgas, dont les sa-« crifices avaient été interrompus, détruisirent les hommes, en faisant « tomber une grande abondance de neige. Il arriva alors un prodige : les « Brahmanes qui, par obéissance aux rites, observaient les cérémonies « religieuses, ne périssaient pas, tandis que les Bhâudhas trouvaient la « mort. » Enfin, Nîla lui-même, le chef de tous les Nâgas, et protecteur du pays, après avoir apparu à un certain Brahmane, appelé Tchandradêva, qui l'adorait et enseignait son culte, arrêta les ravages du froid, et fit prévaloir de nouveau les préceptes de son purana[4]. En effet, sous Gonarda III, successeur d'Abhimanyu, les sacrifices et d'autres cérémonies des Nâgas furent pratiquées comme auparavant[5]. Il résulte positivement de ces faits que la religion des Nâgas s'accordait avec les préceptes du Nîla-purana.

Nous trouvons ultérieurement[6] qu'un Nâga fut, par un récitateur de Mantras, privé de la récolte des champs, et qu'il demanda du secours à un jeune Brahmane, qui, en effet, le tira d'embarras, et pour prix de ce service reçut pour épouse la fille du serpent, et qui devint lui-même un Nâga. Nous pouvons, je crois, conclure de là que si la religion des Nâgas n'était pas un brahmanisme pur, elle n'en différait pas plus

[1] *Râdjatarangini*, livre Ier, sl. 178.

[2] Nous trouvons parmi les légendes qui ont cours chez les Chinois (*Fqĕ kouĕ ki*, p. 163) qu'un Nâga se fit recevoir sous une forme humaine parmi les bhikchus ou mendiants buddhiques; mais s'étant, dans son sommeil (voyez page 463), manifesté dans sa forme naturelle, remplissant toute la chambre, il effraya tellement ses collègues, que Buddha, à qui ils s'en plaignirent, défendit aux bhikchus de faire embrasser désormais la vie religieuse à un dragon. Cette histoire n'a-t-elle pas trait à l'opposition ci-dessus mentionnée?

[3] *Râdjatarangini*, liv. Ier, sl. 179 et 181.

[4] *Ibid.* sl. 182, 183, 184.

[5] *Ibid.* sl. 185.

[6] *Ibid.* sl. 233-236.

essentiellement, qu'une secte ne diffère d'une autre qui appartient pour le fond à la même croyance.

De plus, le titre de Brahmane se donnait aussi aux Nâgas. Le texte du Râdjataranginî peut en plusieurs endroits le faire supposer, mais le Mahâbhârat le dit positivement [1]. En effet, Astîka, un des principaux Nâgas, est nommé « le meilleur des Brahmanes ; » il est le sauveur de sa race dans le sacrifice si célèbre de Djanamêdjaya, et c'est en se déclarant [2] « les « principaux des Dvîdjas, » que les Kâdraveyas (serpents des régions inférieures) veulent empêcher ce même sacrifice.

A l'égard de celui-ci, je dois rappeler que le roi Parikchit, petit-fils d'Ardjuna et père de Djanamêdjaya, était mort de la piqûre d'un serpent, peut-être de l'arme d'un guerrier de la tribu des Nâgas : ce qui pouvait être une raison suffisante pour exciter et nourrir l'inimitié d'un fils contre toute la race de celui qui avait causé la mort de son père. De là, le fameux *sarpasatri*, ou sacrifice de serpents, attribué à Djanamêdjaya, sacrifice sur lequel on me permettra de donner, même au risque de faire une digression superflue, des explications qui serviront cependant à jeter quelque jour de plus sur le sujet qui nous occupe.

Nous ne trouvons nulle part que les serpents, comme reptiles, puissent être des animaux employés aux sacrifices, et si, sous ce nom, on entend, comme cela doit être, une peuplade, la destruction de celle-ci par les armes ne pouvait pas être appelée un sacrifice dans le sens ordinaire du mot, attendu que, chez les Hindus, la victime est toujours considérée comme se dévouant volontairement. Si c'est un homme [3], il doit être pur de corps et d'âme, et libre de peur; il est même, pendant l'accomplissement du sacrifice adoré comme une di-

[1] Voyez *Astikaparva*, sl. 1060, édit. de Calc.

[2] *Ibid.* sl. 1567.

[3] *Asiat. Res.* t. V. Le *Rudhirádyaya*, ou « le chapitre de sang, » traduit du *Kaliha-purana* par W. C. Blaquière, p. 387. Dans les différentes parties de la victime humaine le sacrificateur adore différentes divinités qui sont nommées (pag. 379). Enfin, adorant le Sarparadja (roi des serpents) sur l'estomac de la victime, il s'adresse par un mantra à la victime même ; il la nomme : « O le meilleur des hommes ! ô le plus fortuné, toi qui es un assemblage de toutes les divinités, accorde-moi ta protection, ainsi qu'à toute ma famille et à « tout ce qui m'appartient ! » Enfin le sacrificateur adore la victime, et après d'autres cérémonies, il dit : « O mes enfants, la victime est comme moi-même, et en elle prennent place « les divinités protectrices des dix quartiers du monde ; alors Brahma et toutes les autres di« vinités s'assemblent dans la victime, et quelque grande pécheresse qu'elle fût, elle devient « pure de tout péché ; et quand elle est pure, son sang se change en ambroisie. »

vinité. C'est souvent un ami, c'est un enfant chéri, c'est son propre corps que l'Indien offre à la divinité.

Le mot de sacrifice a une signification très-étendue dans le langage des Hindus; ils sont accoutumés à donner un nom, et un caractère religieux à toute action importante, et de l'appeler *sacrifice*. C'est ainsi que la création même est appelée « un grand sacrifice [1], » et le combat est un sacrifice [2], non pas comme destruction de l'ennemi, mais comme action entreprise dans un but louable.

Ils attribuent un immense pouvoir aux prières et aux paroles magiques (*mantras*), aux malédictions (*çapas*), aux sacrifices (*yagnas, satras*), et à d'autres actes religieux, accomplis d'une certaine manière, et par certains prêtres; rien de grand ne peut se faire sans de pareils moyens; les ennemis ne peuvent pas être vaincus sans que l'on se serve contre eux de ces armes sacrées [3]; c'est une lutte de mantras, çapas et satras. Il en fut ainsi dans la célèbre guerre des Brahmanes et des Kchatriyas [4]; il n'en fut pas autrement dans celle des Pandavas et des Nâgas, et notamment dans celle que fit à ces derniers Ddjanamêdjaya.

Il importe de remarquer qu'un des sacrificateurs qu'employa ce dernier dans les sacrifices de famille, était lui-même un Nâga du côté de

[1] *Asiat. Res.* t. VIII. *On the Vedas, or sacred writings of the Hindus*, by H. T. Colebrooke. *Part of a hymn in the Rigveda*, p. 405.

[2] Voyez *Dévîmahatmyan*, liv. VIII, sl. 23 : युद्धयज्ञे, *yuddhayadjnè*, « *in pugnæ sacrificio.* »

[3] Ces notions n'étaient pas étrangères aux autres religions. Les Mages qui accompagnaient Xerxès dans son expédition contre les Grecs employèrent des imprécations et des sacrifices contre leurs ennemis; ils ne manquèrent même pas de sacrifier à Thétis et aux Néréides. Mardonius, qui, après la fuite du roi de Perse, resta en Grèce, envoya un Carien, nommé Mys, pour consulter sur son expédition tous les oracles en Grèce; il sacrifia selon le rite hellénique avant la bataille de Platée, et il paya d'un énorme prix le prophète Hégésistrate, l'homme le plus considéré parmi les Éléens et les Telliades, à cause de son pouvoir de sacrifier et de prophétiser.

[4] On admet généralement que cette guerre est typifiée dans le combat qui eut lieu (voyez *Ramayâna*, ch. LVI, édit. de M. de Schlegel) entre le Kchatriya Viçvamitra et le Brahmane Vaçichtha. Ce dernier fut le possesseur de Sabala, la vache de l'abondance, que le premier tâcha de lui enlever. Le Brahmane employa contre son adversaire, non-seulement des forces physiques et des armes matérielles, mais aussi d'autres armes qui paraissaient dirigées contre son entendement, telles que « la flèche de la raison qui confond, la flèche qui « enivre; la flèche qui fait bâiller, la flèche qui assoupit, la flèche du repentir, et celle de « la plainte, etc. » Mais rien n'égala la puissance de la verge de Brahma entre les mains de Vaçichtha, à laquelle Viçvâmitra ne put résister; aussi se soumit-il à des austérités inouïes pour gagner lui-même la dignité de Brahmane.

sa mère[1]. A travers ces récits surchargés d'un amas de circonstances fabuleuses et de fictions allégoriques, nous apercevons toujours quelques traits vraiment historiques qui montrent les diverses relations entre les différentes tribus de la race lunaire. Djanamêdjaya conquit les Nâgas, habitants de Takchasila, tant par les armes que par des moyens imaginaires que nous avons indiqués, et qui, tout illusoires qu'ils étaient par eux-mêmes, avaient toute l'efficacité que la superstition du temps pouvait leur donner. Tel fut le sacrifice des serpents de Djanamêdjaya. Après que ce rejeton de Pandu [2] eut, par ce sacrifice, précipité un grand nombre de Nâgas dans le feu sacré (ce qui n'est qu'une figure poétique), Astîka, que j'ai déjà nommé, fils de Djaratkuru, invoque les sacrifices d'autres dieux contre celui de Djanamêdjaya, et obtient, non sans peine, l'interruption d'une cérémonie si fatale aux siens; non-seulement il rend à la vie les Nâgas qui avaient succombé, mais il sauve tout le reste sous la condition qu'ils « se dévoueront à la vertu. »

D'après cet exposé succinct on admettra facilement, si je ne me trompe, que ce sacrifice de serpents était un acte religieux pendant lequel le récit du Mahâbharat [3] pouvait naturellement avoir lieu; j'oserais même dire que ce sacrifice était un concile de Munis, ou de saints personnages rassemblés pour traiter des matières religieuses, et pour réfuter la doctrine

[1] Voyez *Mahâbharat. Pâuchya-parva*, t. Ier, édit. de Calc. p. 23. Sâuti raconte ce qui se passa pendant le sacrifice que faisait Djanamêdjaya avec ses frères au champ des Kurus; puis il continue, sl. 674 : « Djanamêdjaya vit à la chasse un Richi, nommé Çrutaçvara, « et près de lui son fils Çomaçravas qui était occupé de pénitence. Djanamêdjaya l'aborda « et le choisit pour prêtre sacrificateur. Après l'avoir salué, il dit au Richi : O bienheureux, « que ton fils soit mon sacrificateur. Le Richi à ces mots répondit : O Djanamêdjaya, oui, « mon fils que tu vois est né d'un serpent; c'est un grand pénitent, versé dans les livres, « et il possède la force de ma pénitence, ayant été conçu dans le corps d'un serpent, *qui « semen meum hausit*. Il est en état d'anéantir tous les péchés, excepté le péché contre Ma« hadêva. Il a fait vœu d'accorder tout ce qu'un Brahmane demanderait de lui; si tu insistes « sur ta demande, amène-le avec toi. Djanamêdjaya répondit à ce discours : O bienheu« reux, ainsi soit-il. Après l'avoir reçu comme sacrificateur, il l'amena dans sa maison et dit « à ses frères : Cet homme a été choisi par moi pour être mon prêtre de famille; que tout « ce qu'il désire soit fait par vous sans aucune opposition. Djanamêdjaya, ayant donné ses « ordres à ses frères, alla dans le pays de Takchasila, qu'il soumit à son pouvoir. »

[2] Voyez *Mahâbharat. Astîka-parva*, ou le livre d'Astîka. Ce livre, contenant 1175 slokas sur 43 pages in-4° de l'édition de Calcutta (t. Ier; p. 37-80), est trop étendu pour que je puisse en donner ici une analyse.

[3] Voyez dans l'introduction, sl. 9 et 10, pag. 1 de l'édition de Calcutta.

particulière des Nâgas, qui n'était qu'une déviation partielle de la religion dominante.

Quelle était cette dernière? D'après les inductions qu'on peut tirer de plus d'un renseignement que j'ai eu occasion de donner dans le cours de cet ouvrage, et de beaucoup d'autres que l'on pourrait ajouter, je crois suffisamment établi que le buddhisme fut professé de bonne heure par la race lunaire des Hindus, et peut-être par les premiers rois du Kachmîr qui ne sont pas nommés. Un assez grand nombre de princes sont positivement signalés comme buddhistes dans la chronique de Kalhana.

Je continuerai à indiquer les principales époques religieuses dans l'histoire de ce pays, selon le texte du Râdjataranginî.

Nous avons vu que la religion des Nâgas fut établie dans le Kachmîr, sous le règne de Gonarda III, 1183 ans avant J. C. Mais il ne s'ensuit pas que le buddhisme eût été déraciné dans ce pays, pas même lorsque cent vingt-quatre ans plus tard le roi Ravana eut consacré au dieu Çiva tout le district du Kachmîr. C'est vers la fin du règne de ce roi que, selon le calcul d'un grand nombre de buddhistes, parut au monde, dans l'Inde centrale, Çakya-muni, qui, à moins que l'on ne rejette à la fois tant de notices diverses et toute la chronologie du Râdjatarangîni, ne doit être considéré que comme un des réformateurs de la religion de Buddha. Ceci est confirmé par ce que je vais rappeler 1058-1028 av. J. C.

Trente-six ans après Ravana, son petit-fils Nara[1], pour venger l'enlèvement d'une de ses femmes par un Çramana, brûla un millier de vihâras, et donna aux Brahmanes les propriétés qui y étaient attachées. Ceci montre qu'à cette époque le buddhisme avait été trop répandu dans le Kachmîr, pour ne pas y avoir été introduit avant la naissance de Çakya-muni, qui mourut l'an 950 avant J. C. deux ans avant Nara. 1028-992 av. J. C. 992-952 av. J. C.

Ce fut plus de deux siècles après ce prince que Mihirakula conquit Ceylan. Kalhana dit qu'au retour de ce roi dans le Kachmîr, les Brahmanes de Gandhâra s'emparèrent de plusieurs endroits. Ces Brahmanes sont blâmés par des écrivains brahmaniques à cause de leurs mauvaises mœurs; ils étaient originaires du Pendjab, pays dans lequel dominait à cette époque, et sans doute déjà antérieurement, la religion de Buddha : ce que nous apprend[2] le témoignage de Fa-hian, voyageur 704 av. J. C.

[1] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 200.

[2] *Foë kouë ki*, p. 42.

chinois. Nous avons tout lieu de croire que le titre de Brahmane se donnait alors aussi aux buddhistes.

634-571 av. J. C. Le successeur du conquérant de Ceylan, le pieux Vaka, fut immolé entouré de cent de ses fils et petits-fils au cercle de la déesse, probablement Kalî, par une Yogêçvarî [1], appelée Batta. Cette effroyable action ne pouvait pas appartenir à la douce religion de Buddha; nous ne pouvons non plus en accuser celle de Brahma; nous ne saurions en inculper qu'une des sectes particulières de l'Inde, parmi lesquelles il s'en trouva de tout temps qui admettaient les pratiques les plus atroces. Il paraîtra toujours difficile d'expliquer comment le souverain du pays, au milieu de sa nombreuse famille, a pu subir la loi d'une si barbare superstition. Kalhana, dans le récit succinct qu'il fait de cet événement, nous laisse dans l'incertitude sur la question de savoir si ce sacrifice fut volontaire ou non de la part de la victime.

571-369 av. J. C. Dans l'espace des deux siècles qui suivent ce fait, le Râdjataranginî ne fait aucune mention de religion jusqu'au règne de Gopâditya, sous lequel sont chassés les Brahmanes impurs, que nous ne jugerions pas aussi sévèrement s'ils n'avaient été coupables d'un autre méfait que de celui de manger de l'ail dont l'historien les accuse. Ils sont remplacés par d'autres Brahmanes qui viennent de l'Aryadêça et d'autres lieux saints. Ce roi défendit de détruire aucun être vivant, et si sa religion n'était pas celle de Buddha, c'en était une sans doute qui partagait avec elle l'horreur de la cruauté.

309 av. et 24 apr. J. C. Ensuite, pendant plus de trois siècles, sous le règne de neuf rois, il n'est question, dans le récit de Kalhana, de rien qui ait particulièrement rapport à la religion, jusqu'à ce que, dans le premier siècle de notre ère, il soit dit de Meghavâhana [2] : « Ce prince magnanime surpassa, « par ses œuvres de libéralité, la conduite même des Boddhisatvas qui, « descendus sur la terre, sont si pleins de compassion envers les êtres « vivants. » Un peu plus loin, ce roi est représenté comme [3] « semblable « à un Djina qui abhorre la destruction d'un être vivant. » Le nombre

[1] *Râdjataranginî*, liv. I, sl. 335. J'ai peut-être mal rendu le mot par « magicienne, » quoique autorisé par le Dictionnaire. J'aurais dû me rappeler que les Yoginîs sont (liv. II, sl. 108) appelées *Yogêçvarîs*, et qu'il s'agissait certainement d'une des divinités inférieures et magiques, auxquelles pouvait être attribué le rôle atroce que joue Batta dans cette occasion.

[2] *Ibid.* liv. III, sl. 4.

[3] *Ibid.* sl. 7.

de vihâras que Meghavâhana et ses épouses bâtirent, ne nous laisse aucun doute que le buddhisme n'ait dominé alors dans le pays, quoique l'on y construisît aussi des agrahâras. De plus nous lisons dans le même livre[1], que ce monarque partit pour la conquête des pays étrangers dans le dessein d'assujettir les rois aux préceptes de la charité, et de les initier dans la religion qui protégeait la vie de tous les êtres. En effet, Meghavâhana marcha le long de la mer occidentale de l'Inde, et passa dans l'île de Ceylan, où il reçut les hommages du souverain de ce pays, et fit valoir la loi qui fait respecter la vie de tous les animaux. Nous devons croire qu'il ne fit que rétablir ou réformer le buddhisme qui serait tombé en désuétude dans cette île, où, nous le savons, il avait été introduit au moins cinq siècles avant le règne de ce roi kachmîrien.

Après Meghavahana, pendant les 798 ans que régnèrent successivement vingt-six rois, appartenant à deux dynasties, le Râdjataranginî nous montre le buddhisme toujours puissant par la construction d'un grand nombre de vihâras et de tchâityas. Nous apprenons, entre autres faits[2], que Lalitâditya, qui régna dans la dernière moitié du ve siècle de notre ère, et qui parcourut, en conquérant, toute l'Inde, posséda une image de Buddha qui avait été apportée du pays de Megadha, et qu'il la céda à son habile ministre Tchankara[3] en échange de deux joyaux merveilleux que celui-ci lui présenta, heureux de placer ensuite sa précieuse acquisition dans son propre vihâra. Le même roi érigea[4] une statue d'airain de Buddha dont la hauteur touchait jusqu'au ciel, et en outre un vihâra et un tchâitya. Djayapîda, son petit-fils, et son glorieux imitateur, éleva trois Buddhas et un vihâra très-spacieux.

A mesure que l'histoire du Kachmîr s'approche des temps modernes les renseignements relatifs à la religion deviennent plus rares. Nous pouvons y suppléer en quelque sorte par les notices que nous offrent les relations des voyages de Fa-hian et de Hiouan-thsang, voyageurs chinois, qui nous informent de l'état du buddhisme tel qu'ils l'ont

[1] *Râdjataranginî*, liv. III, sl. 27-29.

[2] *Ibid.* liv. IV, sl. 259.

[3] J'observerai, par rapport à un sujet que je discuterai plus loin, que Kalhana dit (*ibid.* sl. 261) : «le roi lui accorda l'image de *Djina*.» Il emploie cependant le nom de Buddha dans le même récit, avant et après le passage cité.

[4] *Râdjataranginî*, liv. IV, sl. 203-204.

trouvé, au dehors et au dedans de l'Inde, à la fin du IVe siècle, au commencement du Ve et au milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne.

En effet, Fa-hian établit, par son témoignage personnel, que cette religion dominait, dans le IVe siècle après J. C., dans la Tartarie centrale, à l'ouest du grand désert, dans les environs du lac de Lob parmi les Uigures, dans le Khotan et dans tous les petits états au nord de l'Himalâya, ainsi qu'à l'ouest de l'Indus, dans les montagnes de l'Afghanistan, dans le Kafristan (l'Udyana de ces Chinois), dans le Gandhâra, Belutcha, Tchyntasira, etc. nous pouvons, sans risque de nous tromper, ajouter aux noms de ces pays, celui du Kachmîr. Le buddhisme florissait sur l'Indus inférieur, dans le pays du Sind, à Mathura [1], dans la province d'Agra et dans toute l'Inde centrale, où, depuis le Xe siècle avant, jusqu'au Ve après l'ère chrétienne, il n'avait encore rien perdu de sa supériorité sur le culte brahmanique. Fa-hian, buddhiste lui-même, vit ses coreligionnaires remplir, comme moines, un grand nombre de couvents, et partout pratiquer leur culte avec magnificence; il signala des monuments du buddhisme, ici en bon état, et là depuis longtemps en ruines, et il compta les temples et les sanctuaires où l'on vénérait Buddha, sur toute sa route du Pendjab jusqu'au Bengale, et aux embouchures du Gange, où ce pieux Chinois s'embarqua pour retrouver dans l'île de Ceylan sa religion, l'unique objet de son pèlerinage qui dura seize ans.

Les relations de Hiouan-thsang, l'autre Chinois que j'ai nommé, et qui, dans la première moitié du VIIe siècle de notre ère, employa vingt ans à visiter le Tokharistan, l'Afghanistan, le Sind, et presque toutes les parties de l'Hindostan, nous montrent le buddhisme déjà déchu de son ancienne splendeur dans ces pays, et très-probablement cette religion l'était alors de même dans le Kachmîr. C'est bien vers le VIIIe siècle après J. C. que nous apercevons, quoique ce ne soit qu'à une faible

[1] On lit dans Arrien (t. Ier, pag. 523, édit. Amsterd. 1668) que l'Hercule indien a été révéré principalement par le peuple indien de *Suraseni*, qui avait deux grandes villes : *Metora* et *Kasebora* (actuellement Mathura et Surapura), et dont le territoire était traversé par le fleuve navigable de *Jobares* (le Djumna). Cet Hercule indien, était-ce Buddha? était-ce Krichna que l'on révère encore dans le même pays, et dont le culte, dit-on, succéda à celui de Buddha? Encore aujourd'hui (*Transact. of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. II, part. I, p. 229) ce dernier est vénéré à Dvaraka comme *Buddha Trivikrama*.

lueur historique, le brahmanisme gagnant cette prédominance [1] qu'il a conservée dans toute l'Inde jusqu'à nos jours. Après le milieu du dixième siècle de notre ère, le Râdjataranginî nous montre [2] le roi kachmîrien Kchemagupta, faisant disparaître le culte des images de Buddha, et brûlant les vihâras. Le Kachmîr ne pouvait que se ressentir de toutes les vicissitudes des provinces indiennes sous plus d'un rapport. Je n'ai traité ici que de la religion, et je crois devoir me résumer sur ce sujet.

J'ai eu à examiner quelles avaient été, d'après le texte du Râdjataranginî, les différentes religions qui, dans l'ordre du temps, furent professées par les habitants du Kachmîr. J'ai trouvé que la première dont il est fait mention, était celle des Nâgas : ce qui m'a induit à donner un précis de ce culte d'après les écrits indiens, tant brahmaniques que buddhistiques.

Il résulte de la suite de mon examen, 1° que dans le Kachmîr régnèrent, depuis une époque reculée, trois religions, c'est-à-dire la nâgolatrie (ou ophiolatrie), le brahmanisme et le buddhisme; 2° que ces religions existèrent longtemps ensemble, jusqu'à ce que la première se fût complétement fondue dans les deux autres; 3° que ces deux dernières, toujours coexistantes dans le Kachmîr, y prédominèrent tour à tour à différentes périodes dont j'ai énuméré les principales.

Quoique la religion de Brahma eût enfin prévalu dans toute l'Inde sur toute autre croyance, celle de Buddha n'en a pas moins, pendant plus de trente-quatre siècles et demi occupé une grande place dans l'histoire du Kachmîr; c'est pourquoi je crois devoir rassembler dans un petit cadre toutes les notices qui se trouvent éparses relativement à cette religion, dans le Râdjataranginî.

3. LE BUDDHISME DU KACHMÎR.

On doit avoir observé que Kalhana, dans ses six premiers livres, ne parle d'aucune secte du buddhisme. On sait cependant que cette religion, comme toute autre, en avait, et je nommerai les trois principales :

[1] C'est dans ce temps que, selon quelques auteurs, vécut Sankaratcharya que l'on dit avoir été le persécuteur et le destructeur des buddhistes dans le Dekhan. On trouve cependant (voyez *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n° VII, may 1837, p. 18) des indices que, l'an 1095, il y avait des buddhistes dans le Dekhan.

[2] *Râdjataranginî*, liv. VI, sl. 172.

celle de *Djîna* [1], celle de *Buddha* ou de *Sâugata*, et celle de *Arhat*, qui se partagèrent le monde buddhistique. Notre historien n'en distingue aucune, et dès le commencement jusqu'à la fin, semble confondre celle de Djîna avec celle de Buddha.

En effet, en parlant d'Açoka, du plus grand roi buddhiste, il dit : « qu'il embrassa la religion de Djîna ; » il caractérise Meghavâhana comme « semblable à un Djîna ; » il raconte [2], que Lalitâditya bâtit un grand tchâitya avec des grands *tchinas;* dans la suite, il dit d'un mendiant religieux [3] : « qu'il s'éleva graduellement à la dignité d'un Djîna, » et d'un autre dévot [4] : « qu'il forma des Djînas d'or. » Kalhana entend donc évidemment sous le nom de Djîna un degré supérieur de vertu religieuse, et, quoique ce nom puisse être appliqué aussi aux principaux saints de la religion de Buddha, il semble faire allusion aux vingt-quatre Djînas [5] ou saints personnages, et anciens législateurs, qui apparurent sur la terre sous autant de formes différentes, d'après la croyance des partisans de Djîna, qui les révèrent dans leurs temples.

Je n'ai pas de place ici pour indiquer en détail toutes les divergences d'origine, de dogme et de culte, qui distinguent des Bâuddhas les Djâinas. Je me bornerai à dire que ces derniers reconnaissent pour leur grand ancêtre *Vrichabhanatha*, « le seigneur du taureau, » dont le fils était nommé *Bharata tchakravartti*, « empereur de Bharata » : voilà deux noms par lesquels ils se rattachent à une très-grande antiquité. J'ajouterai que, contrairement aux autres buddhistes, ils admettent la distinction de castes ; ce qui pourrait faire croire que ce sont les Djâinas qu'indique Kalhana, quand il parle des Brahmanes qui ne suivent pas les préceptes de l'Aryadêça, ou du pays de la croyance orthodoxe. Mais on

[1] *Djîna* est dérivé de *dji*, « vaincre, » et, signifiant « victorieux, » s'applique aussi à Buddha. Cependant de très-bonne heure, et du temps de Çakya-muni (voyez mes notes sur les slokas 102 et 173 du livre Ier), les Djâinas formaient une secte en opposition ouverte avec les Bâuddhas.

[2] *Rádjatarangini*, liv. IV, sl. 200.

[3] *Ibid.* sl. 210.

[4] *Ibid.* sl. 211.

[5] Au sujet des vingt-quatre Djinas, et des sept Buddhas ou Manus, M. Czoma de Körös m'a signalé le passage suivant de l'Apocalypse (ch. IV, v. 4 et 5) : « Autour de ce même « trône, il y en avait vingt-quatre autres, sur lesquels étaient assis vingt-quatre vieillards « vêtus de robes blanches avec des couronnes d'or sur leurs têtes.

« Du trône sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix ; et il y avait devant le trône « sept lampes allumées, qui sont les sept Esprits de Dieu. »

sentira que je ne puis pas être plus précis que ne l'a été mon auteur, en parlant du buddhisme du Kachmîr.

Le seul endroit du Râdjataranginî où nous trouvons clairement énoncés quelques principes de la religion de Buddha, est le discours de la déesse Kritya, qui, après avoir, sous un déguisement, obtenu du roi Djalôka la promesse qu'il lui donnerait pour aliment tout ce qu'elle désirerait, demanda de la chair humaine. Lorsque, ne voulant ni violer la promesse donnée, ni le précepte de ne faire aucun mal à un être vivant, le roi lui offrit son propre corps pour nourriture, elle le salua du nom de Bôddhisattva, et parce qu'il n'entendit pas ce titre, elle le lui expliqua dans ces trois slokas [1] :

« 1. Habitant sur le flanc de la montagne Lokaloka, nous qui sommes « comme la constellation des Pleïades au sein de la nuit, nous n'avons « d'autre asile que le Bôddhisattva, désirant la destruction des té- « nèbres.

« 2. Les êtres quels qu'ils soient, à commencer par le bienheureux « seigneur du monde (Buddha), qui sont ici-bas délivrés de la douleur, « sache que ce sont là des Bôddhisattvas.

« 3. Ils ne s'irritent pas, même envers l'offense, et la supportent avec « patience; ils ne désirent pas la sagesse pour eux seuls, mais s'appli- « quent à la conservation du monde. »

Ces trois slokas contiennent des notions et des maximes qui sont communes à tous les buddhistes. On me permettra d'entrer, sur chacun de ces slokas, dans quelques explications, puisées dans les meilleures sources que je connaisse.

Selon les Buddhistes de l'Asie centrale, dont la doctrine nous a été le mieux développée, il y a six classes d'êtres. J'ai déjà eu occasion, dans cet article (voyez p. 462), de parler de la première classe, en indiquant les demeures des Nâgas qui font partie de cette classe, avec tous les génies et tous les dieux bienveillants qui produisent et répandent salut, bonheur et prospérité : ce sont les habitants des régions blanches, ou des régions de la lumière.

La seconde classe [2] comprend les esprits malveillants qui ne s'attachent qu'au mal, au ravage et à la destruction. Les principaux de ceux-ci sont les Asuras, qui forment quatre empires divers sous autant de rois; ils

[1] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 137, 138 et 139.

[2] *Ueber die sogenannte dritte Welt der Buddhisten*, etc. Petersburg, 1833, p. 34 et suiv.

se joignent aux Rakchasas et aux démons effroyables de toute espèce. Ils sont presque aussi puissants que leurs adversaires, les dieux bienfaisants, ils occupent des demeures non moins magnifiques et non moins délicieuses que ne le sont celles d'Indra et de ses compagnons divins; mais, ennemis de la lumière, ils règnent dans l'immense profondeur de la terre sur les régions noires, sur les régions des ténèbres.

La troisième classe est celle de l'homme : c'est la dernière classe des intelligences, qui sont douées du libre arbitre.

Les trois autres qui complètent les six classes dont il s'agit, sont celles des natures inférieures et abjectes qui comprennent le règne animal, les monstres, habitants les limites des enfers, et les créatures infernales mêmes. Leurs existences et leurs demeures ne sont que des états de punition pour les esprits dégradés qui sont tombés dans l'obscurité et dans la grossière sensualité.

Des six classes que je viens d'énumérer, celle de l'homme occupe le plus haut rang dans l'estime des buddhistes. C'est, pour ainsi dire, le centre de toutes les autres, et c'est de là que l'esprit ou tombe dans l'abîme des ténèbres et de la misère, ou s'élève au sommet de la lumière et du bonheur. Tous ceux qui aspirent à la dignité de Buddha, doivent premièrement avoir été hommes; ils doivent avoir rempli les devoirs et subi les épreuves et les purifications qui sont les conditions indispensables de l'entrée dans le Nirvana, ou dans la béatitude éternelle. C'est en cela que se fonde la supériorité de la nature humaine sur celle des dieux mêmes, attendu que ces derniers, dans la surabondance de toutes les jouissances délicieuses, ne connaissent pas le désir de quelque chose de meilleur et de plus élevé; ce désir, que l'homme, seul possesseur de ce bien précieux, n'échangerait pas contre la condition des êtres célestes qui, sachant tout, et jouissant de tout, ne peuvent plus rien acquérir, et cependant, comme disent les buddhistes, doivent à la fin soumettre leur longue existence à l'action irrésistible du destin. Il n'en est pas ainsi de Bôddhisattvas : ce sont des hommes déifiés [1], qui, ayant

[1] L'idée des hommes déifiés peut sembler exagérée à la plupart des hommes, et même impie aux uns, et ridicule aux autres; elle est cependant adoptée par plusieurs philosophes célèbres, tant païens que chrétiens. J'en donnerai une preuve ci-après, en citant un Père de l'Église. Dans le passage suivant, Hiéroclès, interprète de Pythagore, exprime des idées tout à fait buddhiques : *Φιλοσοφία ἐστὶ ζωῆς ἀνθρωπίνης κάθαρσις, καὶ τελειότης· κάθαρσις μὲν ἀπὸ τῆς ὑλικῆς ἀλογίας καὶ τοῦ θνητωδοῦς σώματος, τελειότης δὲ, τῆς*

déjà obtenu la dignité de Buddha, ne dépendent plus des vicissitudes de la naissance et du monde qui est sujet au destin. Par suite des vœux et des promesses qu'ils ont faits antérieurement, ils descendent du ciel volontairement, à diverses époques, pour renaître sous la forme humaine, et pour contribuer au salut du monde.

Tel est donc le sens que les buddhistes, avec plus ou moins d'extension, attachent au mot de *Bôddhisattva*. Dans le second des slokas que je viens de citer, ce nom s'applique, à commencer par Çakya-muni, à tous les hommes pieux qui suivent la même doctrine et pratiquent les mêmes vertus. Cette idée semble s'accorder avec celle qu'ont à ce sujet les buddhistes orientaux [1], qui regardent les Bôddhisattvas comme des âmes engagées, mais plus ou moins avancées dans la route de la perfection. On les appelle aussi *Arhans*, titre qui désigne en général des hommes purifiés.

Dans le même sloka les Bôddhisattvas sont particulièrement qualifiés comme *gataklèça* « délivrés de douleur. » J'ai déjà fait mention de ce terme au sujet du nom d'*Açoka* qui a la même signification. Nous en trouvons une explication dans un passage du traité succint que Zaradobura, chef Rahan d'Ava, donna à un évêque catholique romain; il y est dit [2] : « Quand une personne n'est plus sujette à aucune des trois misères « suivantes, savoir : le poids (du corps probablement), la vieillesse, la « maladie et la mort, on dit qu'il a obtenu le *nieban* (nirvana). » Et plus loin : « Il n'est pas de chose, ni de place qui puisse nous donner une « idée du *nieban;* nous pouvons seulement dire que, être libre de ces « quatre misères qu'on vient de mentionner, et obtenir le salut, c'est « là le *nieban.* »

Le troisième sloka qui nous occupe mérite d'être remarqué en ce qu'il contient un des principaux traits qui, à l'égard de la pratique et de la morale, font contraster le buddhisme avec le brahmanisme. En effet,

οἰκείας εὐζωίας ἀνάλεψις, πρὸς τὴν θείαν ὁμοίωσιν ἐπανάγουσα. « La philosophie est « la purification et la perfection de la vie humaine : purification, quand elle la délivre de « la matière contraire à la raison; perfection, quand, par l'excellence de sa propre vie, « elle l'amène jusqu'à la ressemblance divine. » (*Joh. Isaaci Pontani Collectanea ad A. Macrobii commentarium in Somnium Scipionis*, p. 674, ed. Lugd. Batav. 1592).

[1] *Foë kouë ki*, introd. p. 30..

[2] *Asiat. Res.* t. VI. *On the religion and literature of the Burmas*, by Francis Buchanan, M. D. p. 266.

ce qui, sous ce rapport, distingue la religion de Buddha de celle de Brahma et d'autres, n'est pas l'horreur de faire du mal à un être vivant : car Manu, dans ses lois [1], prescrit des expiations que doivent faire les Brahmanes, coupables d'avoir causé, même involontairement, la destruction des animaux les plus petits et les plus vils. Dans le Râdjataranginî, le roi Djaloka, qui ne sait pas même ce que c'est qu'un Bôddhisattva, offre son propre corps en sacrifice, afin de ne pas être l'auteur de la mort de son semblable. Mais ce qui caractérise les saints buddhistes par opposition aux Munis brahmaniques, c'est que les premiers « ne désirent « pas la sagesse pour eux seuls, mais s'appliquent à la conservation du « monde; » en un mot, c'est le prosélytisme bienfaisant qui, professé spécialement par les buddhistes, manque absolument aux Brahmanes. L'histoire du Kaschmîr nous présente même dans le roi Meghavahana un missionnaire prêchant à la tête d'une armée conquérante la miséricorde pour tout ce qui a vie [2]. L'ardeur de faire des prosélytes ne paraît pas être éteinte parmi les buddhistes modernes. Nous lisons, dans l'ouvrage déjà cité sur le buddhisme des Birmans [3], ce qui suit : « Il est évident, « par le discours de Zarado, que les buddhistes désirent faire des con- « vertis à la religion de Gôdama, et qu'ils croient leur religion destinée « à sauver tous les hommes qui sont disposés à croire. »

Le désir de conserver et de répandre la doctrine adoptée se manifeste par le grand nombre de vihâras, ou de séminaires religieux et scientifiques, qui ont été construits dans le Kachmîr. « Les Rahans, c'est ainsi « que les buddhistes birmans appellent leurs prêtres [4], paraissent em- « ployer tout leur temps à instruire la jeunesse dans l'art de lire, d'é- « crire et d'acquérir eux-mêmes toutes les connaissances que la nation « possède, principalement en religion, en histoire et en législation. » On sait combien l'éducation du peuple est soignée chez les Chinois qui sont buddhistes.

A ces efforts philanthropiques pour instruire se joignent l'établissement

[1] Liv. XI, sl. 68, 121, 133, 140, 141, 143.

[2] Il est dit dans le Râdjataranginî, liv. V, sl. 139, que Çagkaravarma, le monarque, « doué lui-même des lumières, pendant qu'il marchait à la conquête des pays étrangers, ne « laissa pas de répandre la doctrine des Vêdas. » Ce prosélytisme appartient à un Buddhiste : c'est pourquoi je suis porté à croire que Çagkaravarma en était un; la mention des Vêdas appartient probablement à Kalhana, qui était Brahmane.

[3] *Asiat. Res.* t. VI, p. 278.

[4] *Ibid.* p. 279.

des hôpitaux, destinés à soulager l'humanité souffrante, et les soins particuliers que les buddhistes prennent pour fertiliser le pays, et pour procurer sur les routes aux voyageurs toutes les commodités désirables [1]. Si cette bienfaisance n'est pas étrangère aux Brahmanes, elle est familière aux buddhistes [2].

Quand on considère que l'apathie et la paresse d'esprit, vices trop communs parmi les hommes en général, paraissent, pour ainsi dire, enracinées dans le caractère des Asiatiques, on ne peut pas assez admirer ni assez louer la religion de Buddha, qui évoque toutes les énergies de l'âme vers le noble but de répandre dans un vaste cercle qui doit par degrés renfermer toute l'humanité, la connaissance du vrai et les préceptes d'une pure morale. En effet, cette religion a réussi à créer une belle exception à la règle générale parmi des millions d'hommes que l'on avait tant de raisons de croire incapables de la généreuse activité d'une philanthropie expansive. Nous en avons acquis une preuve convaincante par la relation des voyages buddhistiques, si souvent citée. Nous y voyons que jamais ni l'ambition des conquêtes, ni l'appât du gain n'ont conduit les Chinois dans des contrées aussi éloignées que celles où le zèle du prosélytisme a fait pénétrer d'humbles religieux qui ont passé fleuves et mers, déserts et montagnes, à travers des périls et des obstacles dont ne pouvait triompher qu'un courage soutenu par les motifs qui animaient ces hommes pieux, « les uns (je cite textuellement M. Landresse, qui était bien à même d'apprécier leurs travaux), « pour répandre au loin la croyance à laquelle ils étaient attachés, d'autres « pour en aller vérifier les principes dans les contrées qui lui avaient « donné naissance, et pour visiter les lieux que consacraient les actes de « la vie du fondateur de leur religion. »

[1] On aura reconnu quelques traits de ressemblance entre le buddhisme et la religion de Zoroastre. Celle-ci aussi s'annonce comme ayant pour but de faire le bonheur de tous les hommes, de nourrir des animaux utiles, de fertiliser la terre, et d'embellir le monde. Une telle idée se déduit naturellement du dualisme, ou de la doctrine de deux principes, qui est commune aux deux religions, mais modifiée par celle de Buddha, en tant que celle-ci n'admet point, comme l'autre, de principe créateur ni bon, ni mauvais, mais s'attache à provoquer le plus fortement la tendance libre de l'homme vers son origine divine, et lui impose sévèrement le devoir de se défendre continuellement des illusions et des séductions de la sensualité, qui le dégraderaient et le feraient déchoir de sa haute destination, qui est de s'élever par la vertu au rang des dieux mêmes.

[2] J'ai cru pouvoir reconnaître à ce trait pour buddhistes le roi Tundjina et son épouse Vakpuchtà. (Voyez livre II du Râdjataranginî, sl. 15, et ma note sur ce sloka.)

C'est à cette activité de voyageurs, si je ne me trompe, que fait allusion un autre sloka[1] en ces mots : « Les Bâuddhas, dont la force s'accroît « par la vie errante. » Ce trait se confond avec le reproche de mendicité qui leur est fait en plus d'un endroit du Râdjataranginî; mendiant et buddhiste semblent y être synonymes. Cette espèce de vie ne peut que se rattacher aux ordres religieux qui ont été établis et maintenus par la munificence des rois et par la charité des croyants. Les règnes d'un grand nombre de souverains kachmîriens ne sont signalés dans le Râdjataranginî que par les édifices religieux qui furent construits, soit par eux, soit par leurs épouses, soit par leurs ministres et par d'autres personnages. C'est au roi que Porphyre[2], dans le IIIe siècle de notre ère, attribue le maintien des colléges des *Samanæoi*, nom sous lequel, en les distinguant explicitement des Brahmanes, il nous fait reconnaître les *Çarmanas* des buddhistes. Ces sortes d'institutions paraissent s'être conservées jusqu'à nos jours dans tous les pays buddhistes. Voici l'exhortation que les Rahans d'Ava ont coutûme d'adresser aux jeunes novices de leurs ordres religieux : « En premier lieu l'ordre sacerdotal consiste à « ne manger que cette nourriture qui se procure par le travail et par le « mouvement des muscles de vos pieds. C'est pourquoi il vous appartient, « ô jeunes prêtres! de lutter durant tout le cours de votre vie, pour que « vous puissiez vivre de l'aliment qui vous est procuré par le travail de « vos pieds[3]. » S'il est vrai que ces religieux vivent d'aumônes, il faut dire aussi qu'ils en distribuent beaucoup. Ils donnent leur superflu tous les jours aux pauvres, aux étrangers, aux voyageurs indigents et aux animaux. Les fondateurs de leurs couvents ont presque toujours, dans leur voisinage, bâti des maisons pour y recevoir ceux qui auraient besoin d'un asile.

Les Brahmanes ont bien aussi leurs colléges, et surtout des *agrahâras*,

[1] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 171.

[2] Πορφυρίου φιλοσόφου περὶ ἀποχῆς ἐμψυχῶν, lib. IV, § 17, pag. 355, edit. Trajecti ad Rhenum, 1765.

[3] *Asiat. Res.* t. VI, p. 285. M. Buchanan nous apprend que : « chaque matin, aussitôt « qu'ils peuvent distinguer les veines de leurs mains, tous les Rahans sortent de leurs « couvents, chacun son *sabeit* (vêtement jaune qui leur est particulier) sous le bras; ils se « dispersent dans toutes les rues de la ville et dans les villages voisins, et, en passant, « s'arrêtent un peu aux différentes portes, sans prononcer un mot, pour recevoir des au- « mônes volontaires. . . . Leurs couvents sont tous dans le voisinage des villes, et tou- « jours en proportion du nombre et de l'opulence des habitants. »

ou villages, qui sont habités exclusivement par eux, et auxquels un territoire est attaché; mais ces réunions ne sont pas, comme celles des buddhistes, assujetties aux règles particulières d'un ordre religieux dans le sens que nous attachons à un couvent. Le brahmanisme connaît aussi et encourage une classe de mendiants religieux, qui sont comptés parmi ceux qui aspirent à un haut degré de sainteté au moyen des pratiques austères, parmi lesquelles est celle de ne vivre que d'aumônes, mais ces mendiants vivent solitaires. On parle bien des *âçramas* brahmaniques, ou des habitations des pénitents qui ne vivent que de la charité volontaire des fidèles; mais elles paraissent être éparses dans les bois, et non pas renfermées dans une enceinte.

Quoique chaque établissement religieux du buddhisme soit régi par un chef particulier, on ne voit pas dans le Râdjataranginî le moindre indice que les buddhistes du Kachmîr aient reconnu un chef suprême de leur religion; cette organisation est chez les buddhistes de quelques autres pays une particularité importante, et qui suffit toute seule pour les séparer à jamais, par une haine implacable, des Brahmanes qui prétendent, sans condition ni réserve, à la suprématie de leur caste tout entière sur le reste des êtres humains et divins.

Quant au reste, le buddhisme du Kachmîr paraît s'être accordé dans ses principes et ses traits principaux avec celui d'autres pays, tel que nous l'y voyons encore de nos jours: c'est au moins ce qui résulte de tous les renseignements que j'ai trouvés sur cette religion dans le Râdjataranginî, et dont je termine ici le résumé.

IV.

DU GOUVERNEMENT DU KACHMIR.

La royauté héréditaire établie dans le Kachmîr au commencement de son histoire. — Forme du gouvernement de Yudhichthira introduite dans ce pays au xve siècle avant notre ère. — Formes de la justice. — Principe de propriété et de taxation. — Restriction du pouvoir royal. — Formation et entretien des armées. — Division de l'empire. — Maximes générales du gouvernement du Kachmîr. — Troubles et révolutions. — Examen de la question de savoir si le système féodal exista dans l'Inde. — Faiblesse de la monarchie indienne contre les attaques du dehors. — Genre d'esclavage établi dans le Kachmîr.

L'histoire du Kachmîr, ainsi que celle de l'Inde en général, nous montre, dès le commencement, une royauté établie et héréditaire. Le souvenir d'un état antérieur à celui dans lequel une nation s'est soumise à une servitude sans condition s'est entièrement perdu chez les Indiens.

Mais cet oubli de longs efforts et d'une variété d'événements qui ont nécessairement précédé l'établissement d'un gouvernement régulier, plus ou moins compliqué, cet oubli même est une preuve que les annales de ces peuples ont été composées bien longtemps après la fondation des monarchies; je dis *bien longtemps*; à en juger même d'après le nombre de leurs monarques, lequel, quoique assez considérable dans leurs tableaux généalogiques, ne l'est pas assez pour remplir l'espace de temps qui lui est assigné.

Sans vouloir ici examiner l'origine et la formation des premières monarchies, je dois rappeler le fait généralement admis, que, dans les temps primitifs, aucune sorte de gouvernement et de législation que nous connaissions ne s'est établie sans l'alliance et la coopération de la religion. Chez les Hindus elle semble avoir été la seule législatrice.

Quoique la religion de Brahma et celle de Buddha aient longtemps coexisté et dominé tour à tour, à différentes reprises, dans le Kachmîr, le buddhisme ne paraît avoir jamais causé dans ce pays un grand changement par rapport au gouvernement, qui se montre toujours le même dans le récit de notre historien. Souvenons-nous, cependant, que celui-

ci a déclaré que : « trente-cinq dominateurs de la terre, dont les noms « et les actions périrent *par la violation des Vêdas*, furent plongés dans l'o- « céan de l'oubli. » Ce n'est donc qu'avec trop de raison que nous devons présumer, de la part des écrivains dévoués au brahmanisme, des réticences à l'égard d'une autre religion et d'un autre gouvernement. Nous ne trouvons, dans le Râdjataranginî, aucune mention positive d'un chêf qui aurait réuni tous les pouvoirs que nous appelons temporels et spirituels; si cependant nous pouvons le supposer quelque part, c'est peut-être sous le règne du Bodhisattva Nagardjuna [2], et pendant les trois siècles du roi Ranaditya [3]. J'ai déjà eu occasion de l'insinuer par rapport à ce dernier, dans mon article sur la chronologie du Kachmîr [4]. Au reste, cette sorte de théocratie n'est nullement indispensable au buddhisme; elle n'est pas établie de nos jours dans plusieurs pays buddhistes, régis par un monarque, dans le sens ordinaire du mot.

Le Râdjataranginî n'indique pas l'espèce de gouvernement qui a existé avant l'introduction de celui de Yudhichthira. Nous lisons seulement [5] que des préceptes puraniques avaient rendu sacrée la personne du roi, et que l'hérédité du trône y était établie. En effet le fils de Damodara Ier, Gonarda II, à peine venu au jour, reçoit les hommages du peuple. Les conseillers de son père donnent des récompenses « à ceux qui l'entourent, même pour avoir causé ses sourires involon- « taires; les serviteurs qui ne pouvaient obéir au langage indistinct de « l'enfant, qu'ils ne comprenaient pas, croyaient presque avoir commis « un crime. » L'enfant royal est placé sur le trône, et, autour de lui, les ministres écoutent et décident en son nom les procès du peuple. Ces coutumes nous rappellent celles qui, naguère, étaient établies chez nous; les Kachmîriens auraient reconnu les leurs dans les scènes qui, sous les yeux de nos contemporains, eurent lieu autour du berceau d'un enfant impérial.

Les droits de primogéniture au trône ne sont peut-être nulle part

[1] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 83.

[2] *Ibid.* sl. 175.

[3] *Ibid.* liv. III, sl. 470. J'ai fait remarquer, dans ma note sur le sloka 469 du livre III, les contradictions apparentes qui se trouvent dans le récit de Kalhana, par rapport à Ranâditya et à son épouse.

[4] Tome II, pag. 382.

[5] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 72, 75-82.

aussi strictement respectés que dans l'Inde. Bharata[1], le fils cadet de Dasaratha; qui, par suite de l'artifice de sa mère, fut nommé roi à la place de Rama son frère aîné, se rendit à l'endroit que ce dernier occupait dans son exil, pour le conjurer de reprendre ses droits, et ne retourna au gouvernement qu'avec les sandales de son frère, avec lesquelles il croyait emporter la légitimité de son règne. Les dieux irrités, dit le Vichnu-purâna, ne laissèrent tomber aucune pluie pendant douze ans, parce que Santanu possédait l'empire qui était dû à son frère aîné, Devâpi.

L'introduction de quatre castes et de toute la forme du gouvernement de Yudhichthira eut lieu, dans le Kachmîr, vers la fin du xve siècle avant notre ère, notamment sous le règne de Djalôka, par suite de la conquête que ce roi fit du pays de Kanyakubdja, et de plusieurs provinces dans l'Inde centrale. Ce gouvernement consistait en sept grands ministères[2], sous autant de chefs, qui étaient : 1° le surintendant de la justice; 2° celui des subsistances; 3° celui du trésor; 4° le commandant en chef de l'armée; 5° le chef des ambassades; 6° celui de la religion; et

[1] *Ramâyana*, ch. 1.

[2] Toutes les affaires de la Chine (voyez *Description de la Chine*, par M. le marquis de Fortia d'Urban, t. Ier, p. 131) sont réparties entre six ministères ou conseils souverains, qui sont :

1° Celui de la distribution des emplois, appelé le conseil personnel;

2° Celui des revenus;

3° Le conseil des rites, le culte des ancêtres de la dynastie régnante, les grandes solennités religieuses ou civiles, etc.

4° Le conseil des peines, auquel appartiennent toutes les affaires judiciaires, les supplices, les amnisties, les bannissements, et généralement tout ce qui a rapport à l'administration de la justice;

5° Le conseil des travaux publics, chargé des ouvrages relatifs à l'entretien des routes, des canaux, des digues, des édifices publics;

6° Le conseil militaire, qui dirige les affaires de l'armée, la levée des troupes, l'entretien des garnisons.

Outre ces six conseils qui règnent dans la capitale, on y voit aussi un conseil d'état et une grande académie, etc. Il y a aussi un conseil pour les affaires étrangères.

Je n'ai considéré la répartition des affaires gouvernementales que sous le point de vue d'utilité pratique; mais je ne doute pas que le nombre sept des ministres n'ait été suggéré par l'idée religieuse qui rendait sacré ce nombre chez les Indiens et chez les Persans, adorateurs du feu. Ainsi, chez ces derniers, autour du trône de lumière d'Ormuzd, étaient rangés les sept Amchaspands, princes de la lumière, parmi lesquels Ormuzd était le premier.

7° celui des prédictions. Nous y voyons les parties essentielles de tout gouvernement existant même de nos jours : les cinq premiers ministères sont fondés sur la nature et sur les besoins de toutes les grandes réunions sociales ; les deux autres dépendent de la civilisation et de l'instruction du peuple, ils se modifient et changent d'après celles-ci ; et le dernier peut même disparaître en entier.

Les cours judiciaires furent rangées sous dix-huit titres, que j'ai énumérés dans mes notes[1], d'après les instituts de Manu.

Je m'arrête ici pour faire remarquer un accord synchronique entre la date kachmîrienne du règne de Djaloka, et l'antiquité que M. de Chézy et d'autres savants attribuent au code de Manu ; selon ceux-ci il fut composé au XVe siècle avant notre ère, et c'est, en effet, vers la fin de ce siècle, que le roi nommé introduisit dans son empire, sinon la totalité, au moins cette partie des lois de Manu, qui sont citées dans le Râdjataranginî. Ceux qui voudraient contester cette modique antiquité à un code dont la date est reculée par les Hindus jusqu'au delà des bornes de tout souvenir humain, ne pourraient pas encore s'attaquer à la donnée de notre auteur, attendu qu'il dit[2] : « que l'administration fut mise par « Djaloka sur le pied de celle de Yudhichthirâ », qui pouvait ne pas être entièrement celle de Manu.

Ce fut cependant le code de ce législateur qui, dans toute l'Inde, fixa l'idée du pouvoir royal. Selon Manu[3], un roi a été formé des « parti- « cules tirées de l'essence des principaux dieux, et, non-seulement il sur- « passe en éclat tous les autres mortels, mais c'est une grande divinité « qui réside sous cette forme humaine. » Kalhana, après avoir rapporté les cruautés inouïes de Mihirakula, dit[4] : « Pourquoi donc ce roi, « quoiqu'il soit un être faible par sa naissance, n'a-t-il pas été massacré « par le peuple ? C'est qu'il fut protégé par les dieux, qui étaient les au- « teurs de ses actions. » De plus, par suite de la croyance[5] selon laquelle toutes les conditions des êtres vivants sont prédestinées, les Hindus considèrent leurs rois comme une classe d'êtres formidables, qui agissent selon la nature qui leur est inhérente, et ne sont pas plus

[1] Note sur le sloka 120 du livre Ier.

[2] Liv. Ier, sl. 1201.

[3] *Lois de Manu*, liv. VII, sl. 5, 8.

[4] *Râdjataranginî*, liv. Ier, sl. 326.

[5] *Ibid.* liv. VI, sl. 364.

coupables en exerçant des cruautés, que ne l'est le lion ou le tigre en assouvissant sa rage et sa faim dévorante. Nous voyons donc la royauté fondée dans l'Inde sur des croyances religieuses, et fortifiée par une longue durée, dont le commencement se perd dans l'obscurité des temps.

Ce que nous venons d'établir à l'égard de l'hérédité irréfragable, ainsi que du grand pouvoir et de l'inviolabilité personnelle du roi, suffira pour expliquer, dans l'histoire du peuple kaçhmîrien, trois faits importants :

1° La royauté, comme institution inébranlable, donna au roi une force qu'il était dispensé de puiser en lui-même, et de défendre contre d'autres forces rivales. Le roi était, pour ainsi dire, la royauté personnifiée, qui n'avait besoin que de son nom, et qui pouvait être ou ornée ou souillée par ses qualités personnelles, mais jamais affaiblie.

2° La succession régulière au trône de père en fils, n'a que rarement, pendant 3252 ans, été interrompue dans le Kachmîr. Nous ne trouvons [1] qu'un seul usurpateur du trône kachmîrien dans Djadja, qui ne se maintint que pendant 4 ans. Ce ne fut que sous les descendants de Lalitâditya, nommément sous la régence de cinq oncles de Vrihaspati (804-816 après J. C.), que l'ambition de régner commença à susciter des dissensions et des meurtres dans les familles royales.

3° La soumission fidèle des Kaçhmîriens envers leurs rois ne s'est jamais démentie par le moindre symptôme d'inconstance, et ce peuple endura avec une résignation parfaite les plus tyranniques abus du pouvoir royal.

Il n'est pas nécessaire de donner ici un exposé de la forme du gouvernement des Indiens, sur lequel était modelé celui du Kachmîr. On peut en rendre l'idée principale, je crois, en ce peu de mots : « C'est « le pouvoir absolu d'un seul sous l'influence directrice de quelques con- « seillers officiels, et sous la restriction très-étendue des coutumes irré- « fragables qui embrassent et forment toute la vie domestique et publique « du peuple. »

L'administration de la justice est, avec raison, mise à la tête des sept ministères du gouvernement kachmîrien; elle était publique dans ce pays comme dans toute l'Asie. Le despotisme, qui prive les nations asiatiques de tant de facultés précieuses, n'a pas osé toucher à ce fonds de bon sens qui leur a fait apprécier à toutes l'avantage de la publicité dans

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 710.

l'exercice de la justice. En effet, la publicité, avec ses mille yeux et ses mille oreilles pour tout voir et tout entendre, place le tribunal à la face du ciel, et, semblable à Yama, le juge suprême des morts, appelle pour témoins les astres du jour et de la nuit, toutes les divisions du temps et tous les éléments de la nature; elle seule peut restreindre le pouvoir arbitraire du juge, en le soumettant à l'opinion, qui, quoique muette et immobile en Asie, n'y laisse pas cependant que de serrer de crainte le cœur, et de rougir de honte le front du juge. La publicité, de plus, est l'institutrice perpétuelle de la morale pratique, avec ses leçons pour toutes les capacités, ses exemples pour tous les cas, et ses terreurs pour les cœurs les plus endurcis; en un mot, on n'a rien su imaginer de plus puissant pour effrayer le vice et encourager la vertu que le jugement dernier du monde. Chose étonnante! un avantage si important doit être envié aux Asiatiques par quelques nations européennes, et dans le nombre de ces dernières, par une de celles qui comptent parmi les plus pensantes de l'univers.

Dans le Kachmîr, les procès, tant civils que criminels, se jugeaient publiquement devant le roi et son conseil, devant lesquels paraissaient les individus en cause, ou requis, et, sans avocats, exposaient eux-mêmes le sujet dont il s'agissait; le jugement suivait sans délai, d'après les lois, et surtout d'après les coutumes des castes et des familles.

Celles-ci, dans le Kachmîr comme dans toute l'Inde, se régissaient pour la plupart elles-mêmes, sous des chefs héréditaires, qui décidaient les procès entre les individus, et exerçaient une certaine discipline sur une communauté plus ou moins nombreuse qui reconnaissait leur autorité. Outre des instituts rédigés en code, on connaissait des lois qui n'étaient pas écrites[1], mais conservées de génération en génération dans la mémoire des hommes; on était soumis à d'anciens usages qui avaient passé dans les mœurs habituelles des habitants. Ceux-ci, divisés en tribus et en castes, et distingués par une diversité de droits, de métiers et de coutumes, avaient besoin des tribunaux particuliers, érigés dans le sein de leur communauté même. Depuis un temps immé-

[1] C'est à ce fait qu'il faut rapporter le passage remarquable de Strabon (lib. XV, p. marg. 708, édit. Amst. 1707): Ἀγραφοις καὶ ταῦτα νόμοις χρωμένοις. Οὐδὲ γὰρ γράμματα εἰδέναι αυτοὺς, αλλ' ἀπὸ μνήμης ἕκαστα διοικεῖσθαι. «Comme ils se servent aussi des «lois qui ne sont pas écrites; car ils ne connaissent pas les lettres (*dans les transactions ju-diciaires*), mais administrent tout de mémoire.»

morial jusqu'à présent, l'on s'en tient, pour les limites de champs, aux marques naturelles, telles que des arbres, des haies, des pierres, et au témoignage oral des habitants, dans la mémoire desquels vivent les anciennes traditions. Un contrat, un achat, se fait souvent sans aucun écrit, en présence de témoins, qui, avec leur postérité, sont regardés à perpétuité comme les monuments vivants de la vérité; on avait donc, sous ce régime, rarement recours au grand conseil présidé par le roi même.

De plus, les chefs de districts et de provinces formaient, on peut le croire, des cours spéciales, semblables à celles qui, sous le nom de *Pandjayet*, existent encore de nos jours dans les grandes villes de l'Inde centrale[1], d'où, nous le savons, le Kachmîr avait eu ses lois. Ces cours étaient composées des personnages choisis du pays, et rendaient des jugements dont on pouvait appeler au roi.

Comme le code simple de Manu est bien loin de comprendre toute la variété des cas de la vie pratique, les juges devaient suppléer au silence et à l'ambiguïté des lois par un arbitraire très-étendu; tout dépendait du jugement et du caractère des rois; l'équité devenait un don de l'homme puissant: nous en trouvons quelques exemples honorables pour la royauté sous le règne des rois Tchandrapida[2] et Yaçaskara[3].

J'ai eu occasion de citer, dans mes notes[4], les ordalies qui étaient en usage parmi les Hindus. Cette coutume de remettre à la décision du ciel ce que le bon sens et une sagacité même commune, sont à même de résoudre, s'est conservée chez tous les peuples, longtemps après l'état d'ignorance et de superstition qui l'avaient fait naître.

Il est très-probable que les criminels étaient punis, dans le Kachmîr, d'après les lois de Manu. Bien loin de tempérer la cruauté si déplorable de ce code, nous trouvons qu'à ses autres punitions barbares on ajouta, dans ce pays, celle de l'empalement[5], qui n'est pas dans les instituts

[1] *A memoir of central India, including Malva and adjoining provinces*, by major general Sir John Malcolm. London, 1824, t. I, p. 22.

[2] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 82, etc.

[3] *Ibid.* liv. VI, sl. 14 et sl. 45.

[4] Voyez mes notes.

[5] Voyez l'histoire de Sandhimati dans le livre II du Râdjatarangini, sl. 65, etc. et ma note sur le sloka 79 de ce même livre. Le fait, attesté par le Mahâbharat, que le supplice de l'empalement, qui n'est pas indien, était en usage à Dvaraka parmi les Yadavas, semble, avec d'autres indices, appuyer la supposition que cette race est venue jadis de l'ouest de l'Asie dans l'Inde proprement dite.

sacrés des Indiens ; ceux-ci paraissent l'avoir reçu de l'ouest de l'Asie, où ce supplice est en vigueur encore de nos jours.

Après la justice qui doit assurer la sûreté des personnes et de la propriété, se présente, comme partie importante du gouvernement, le système financier, qui fixe le montant et la répartition des contributions de toute espèce, au moyen desquelles sont créés les revenus et les ressources de l'état. Selon l'opinion générale, le souverain d'un pays est reconnu, en Asie, pour être le propriétaire du sol dont il peut disposer selon son plaisir, en levant sur le cultivateur l'impôt sans autre limite que celle d'un maximum accoutumé ; en un mot, il n'existe pas de droit de propriété individuelle sous un gouvernement despotique. Soutenu par l'interprétation de quelques Pandits, on a cru devoir admettre que les lois de Manu donnaient aux monarques du pays un droit absolu sur le sol. Ce droit, il est vrai, paraît résulter, en principe, de certaines expressions vagues de ce législateur ; mais un examen soigneux de divers codes indiens, et surtout la considération des faits constants, laissent à peine un doute sur les résultats suivants :

1° Le souverain du pays n'est pas le propriétaire du sol, et la taxe imposée aux agriculteurs n'est pas une taxe féodale ; mais se paye au souverain en considération de la protection dont il fait jouir le pays.

2° Sous sa souveraineté doivent se maintenir les droits, strictement allodiaux, de chaque propriétaire qui cultive, ou fait cultiver sa terre.

3° A chaque village est attachée une possession territoriale, appartenant à une communauté d'agriculteurs, dont chaque membre, soit individuel, soit agrégé, jouit d'un droit exclusif et héréditaire sur certaines portions de la terre qu'il cultive au moyen de ses dépendants.

4° Ces propriétaires payent leur quotité de taxe en nature à un receveur ou collecteur, qui, dans leur nombre, est nommé par le roi.

[1] Voyez *The present land-tax in India, considered as a measure of finance, in order to show its effects on the government and the people of that country, and on the commerce of Great Britain*, by John Briggs, lieutenant-colonel in the Madras army ; London, 1830. Une longue expérience, acquise dans le pays même, a fourni sur ce sujet à l'auteur, savant orientaliste, tous les développements que l'on peut désirer sous le rapport de l'histoire et de l'économie politique. Voyez aussi : *A memoir of the land tenure and principles of taxation, obtaining in the provinces attached to the Bengal Presidency, under the ancient Hindoo systems pending the duration of the Mohammedan rule and under the British government, anterior and subsequent to the promulgation of lord Cornwallis's code of revenue-regulations*; by a civilian (M. Halhed) in the East India Company's service : Calcutta, 1832.

5° Le receveur est amenable à ses supérieurs, lesquels, ainsi que lui-même, sont pour les services qu'ils rendent, rémunérés par la remise, soit de la totalité, soit d'une portion de la taxe foncière à laquelle ils sont sujets, ainsi que par certaines immunités et par certains priviléges dont ils sont investis [1].

On voit que le droit de propriété du sol ne réside ni dans le souverain ni dans le receveur, mais bien dans le cultivateur. L'état reçoit une partie de la récolte en considération de la protection qu'il donne au moyen d'un gouvernement régulier [2].

La taxe foncière est limitée par les lois de Manu et d'autres législateurs, selon la qualité du sol, et, selon les travaux et les dépenses qu'exigent la culture et la récolte, à un douzième, un huitième, un sixième [3] du produit; un quart ne pouvait se lever que durant le cas d'une extrême

[1] Voyez, sur ce sujet, dans les Lois de Manu, liv. VII, sl. 80, 111, 115, 118, 119, 123, 124, 130-133, 201, 203; liv. VIII, sl. 37-39, 222, 223, 239-241, 245-252, 264, 307, 339, 413-417; liv. IX, sl. 44, 49, 52-54; liv. X, sl. 83, 98, 115, 118, 119, 120, 124, 125. Voyez aussi *Mitakchara*, dans le chapitre des salaires.

[2] Cette question importante sur les principes de la taxation dans l'Inde a été discutée avec beaucoup de soin dans les deux chambres du parlement anglais en 1781, 1782 et postérieurement. Les opinions sur ce sujet restèrent partagées jusqu'à nos jours. En voici l'idée principale. Les Mahométans, prédécesseurs des Anglais dans la domination de l'Inde, donnèrent au receveur ou au collecteur des revenus de l'état le nom persan de *zemindar*, qui signifie : « teneur du pays. » Les Anglais interprétèrent ce mot dans un sens littéral par « propriétaire du pays, qui tenait sa terre et ses droits par hérédité; » ils voyaient dans ces zemindars une aristocratie semblable à celle des seigneurs féodaux de l'Europe; et dépossédèrent les cultivateurs, appelés *rayots* en persan, de leurs justes droits de propriété. Le lord Cornwallis, gouverneur général de l'Inde, fixa à perpétuité, pour la province de Bengale, c'est-à-dire pour cinquante-cinq millions d'habitants, une rente que ces zemindars devaient payer au gouvernement, ce qui simplifia beaucoup la perception des revenus, et en même temps créa une sécurité précieuse pour la classe ainsi favorisée des habitants. Mais la justice de ce système est contestée, et la pratique en est modifiée et même rejetée dans d'autres provinces de l'Inde, où l'on fait prévaloir les titres ou les franc-alleux des rayots. En général, on transige aujourd'hui ou avec les zemindars, ou avec les rayots, ou avec les chefs des habitants d'un endroit; ces trois modes se partagent les trois présidences de l'Inde anglaise dans la perception des revenus, qui ne sont pas moindres de 20-24 millions de livres sterling, ou de 500 à 600 millions de francs par an. (Voyez à ce sujet, outre les ouvrages déjà cités : *An inquiry into the nature of Zumeendaree tenures*, by James Grant, esq. éd. in-4°, publiée à Londres, 1799.)

[3] *Lois de Manu*, liv. VIII, sl. 304, 305. Dans l'ancienne Attique les riches exigeaient la sixième partie du produit des champs qu'ils faisaient cultiver par leurs fermiers. (J. Meursii Solon. c. X, pag. 33.)

urgence. Cette quotité, quelle qu'elle fût, se payait originairement en nature[1]; mais les souverains postérieurs, notamment les conquérants, exigèrent à sa place une taxe monétaire.

Les mêmes principes paraissent avoir été suivis dans l'administration du Kachmîr. Le souverain n'était pas le propriétaire du sol : car, pour caractériser Djayapida comme roi spoliateur de ses sujets, il est dit[2] : « qu'il ne laissa jamais toute la terre cultivée aux habitants; » et de Çaṅkaravarma, dans le même sens[3] : « qu'il posséda les produits de la terre « comme un cultivateur; » c'était donc le cultivateur qui en était le véritable possesseur, et non pas le roi. Nous voyons[4] que le roi Tchandrapida respecte le droit d'un cordonnier sur sa cabane, et qu'il ne veut pas en saisir le terrain, même pour le renfermer dans l'enceinte d'un temple consacré aux dieux.

L'auteur du Râdjatarangini nous laisse à désirer bien des renseignements touchant les droits levés par le gouvernement sur l'industrie et sur le commerce des habitants, ainsi que d'autres détails de l'administration, auxquels je ne voudrais pas suppléer par des conjectures, quoique je pusse les fonder sur les coutumes généralement établies parmi les Indiens.

Kalhana mentionne[5] souvent les Kâyastas, classe d'écrivains et de notaires, comme gérant les affaires financières, et dirigeant toute l'administration de l'état; il rend, dans son récit, leur nom presque synonyme de celui d'oppresseur du peuple et d'homme adonné au péculat. Il parle souvent des extorsions, des amendes et des confiscations injustes, par lesquelles des rois avides et des ministres infidèles remplissaient leur trésor. Il indique aussi des exploitations de mines et des opérations de chimie, au moyen desquelles les revenus de l'état étaient grossis, mais sans nous donner des détails explicatifs sur aucun sujet. D'après une

[1] Ce n'était pas parce qu'on n'avait pas un cours de monnaies, ou au moins un cours de métaux, que l'on levait un revenu en nature; mais par un principe plus juste, selon lequel on taxait le produit actuel d'un sol d'une manière qui était plus à même d'être permanente que l'impôt fictif et variable en monnaie. Voyez l'ouvrage cité du lieutenant-colonel aujourd'hui général Briggs, p. 161.

[2] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 638.

[3] *Ibid.* liv. V, sl. 169.

[4] *Ibid.* liv. IV, sl. 55, 57, 62.

[5] *Ibid.* sl. 628, 629; liv. V, sl. 264, et dans d'autres endroits.

ancienne coutume, les trésors royaux étaient déposés dans les temples[1]; l'historien rapporte[2] comme un événement remarquable l'érection d'édifices particuliers pour servir de dépôts de trésors.

Les rois qui, à la cupidité qu'ils partagent avec la généralité des hommes, joignent un pouvoir unique pour la satisfaire se porteraient plus souvent qu'ils ne le font, à des excès inouïs, s'ils n'étaient pas retenus par une religion qui, consistant dans une multitude de cérémonies et de coutumes, tient par tant de points à la vie pratique de l'Indien. En effet, ces coutumes forment autour de chaque caste, de chaque famille, même de chaque individu, une barrière protectrice que le souverain même n'ose pas franchir. Djayapida attente-t-il à la personne, à la vie, à la propriété de Brahmanes? Ils osent lui rappeler[3] leur antique pouvoir « de consumer par le feu[4], dans un instant, les « enfers avec le roi des serpents, la terre avec ses rochers, et le ciel avec « Indra. » Quand même la rage de l'homme puissant les a « effrayés par « ses sourcils horriblement brisés, » au milieu de la foule muette, se lève « Ittila, trésor de la dignité brahmanique; tout en feu, dont l'éclat « éblouit les yeux, semblable à un serpent qui dresse sa crête altière, » il appelle « la verge de Brahma » pour frapper l'oppresseur, et le voit atteint du coup mortel. Un pétitionnaire, d'une caste quelconque, s'assied devant la porte du palais royal avec la ferme résolution de se laisser mourir de faim si justice ne lui est pas rendue par le roi. Qui pourrait résister à la requête d'un œil mourant? le tyran, s'il n'était pas obligé, par l'impitoyable coutume, de jeûner lui-même, jusqu'à ce qu'il ait trouvé, pour satisfaire le plaignant, un expédient qu'il ne pourra pas trop hâter. Voyez Tchandrapida[5]; depuis deux ou trois jours il est étendu dans le temple au pied d'un autel, déjà en proie à une faim dé-

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 863. Les Romains (Macrobe, *Saturn.* lib. 1, cap. 8) appelaient *ærarium* le temple de Saturne, dans un temps où il n'existait ni vol, ni (selon le scoliaste sur *Satyr. Persii*, II, v. 58) or, ni argent travaillé.

[2] *Ibid.* liv. IV, sl. 588; V, 176. On avait dans l'ancienne Perse des dépôts de trésors royaux qui s'appelaient *gazæ* (गञ्ज, خزانه), dans plusieurs villes, telles que Persépolis, Susa, Pasargadæ, Damascus, etc. etc.

[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 641, 644, 647, 650, 652.

[4] Une émeute s'étant formée contre saint Hilaire dans la ville d'Arles, « il avait, dit son « biographe, appelé à son secours le feu du ciel, et une partie de la ville fut consumée. » Qu'aurait fait de plus un brâhmane? (*Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, par M. J. J. Ampère, t. II, p. 73.).

[5] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 99.

vorante, il va succomber, si le dieu qu'il a imploré tarde à l'inspirer dans un songe révélateur, et à sauver ainsi à la fois deux vies. Nous reconnaissons l'adresse avec laquelle l'homme tourne à son profit l'erreur même qui le domine. La superstition doit lui fournir le secours du ciel contre les maux qu'elle-même cause ou favorise sur la terre.

Nous voyons que le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, sous l'autorité d'un code sacré et d'anciennes coutumes, n'étaient sujets à aucun changement matériel; il n'en était pas ainsi du pouvoir exécutif, qui dépendait du caractère du prince et de vicissitudes incalculables. Ce dernier pouvoir disposait de la force armée qui devait agir au dedans et au dehors de l'empire.

Le Rādjatarangiṇī ne nous apprend pas comment les armées kachmîriennes se formaient. De tout temps la masse presque totale d'une nation nomade était militaire; mais il fallait des lois et des institutions particulières pour composer les armées d'une nation agricole. Telle était depuis longtemps celle des Indiens. Ce qui le prouve, sans parler d'autres indices, c'est que le nom même que porte la classe militaire, celle de *Kchatriyas* dérive de *kchêtra*, «champ,» et c'est à elle que Manu[2] impose le noble devoir «de protéger le peuple.» C'était la caste militaire qui formait, pour ainsi dire, le noyau de l'armée indienne, que grossissait une multitude mélangée de toutes les classes indigènes et d'aventuriers étrangers, toujours nombreux en Asie. Nous pouvons admettre, sans hésiter, qu'ainsi se composaient les armées kachmîriennes. Leur force numérique dépendait de l'étendue de l'empire qui, selon l'histoire, fut différente à diverses époques. Les princes soumis fournissaient leur contingent à l'armée kachmîrienne, qui alors s'augmentait, «de même, dit Kalhaṇa[3], que le courant d'un fleuve s'accroît par les «rivières qui s'y jettent,» et qui, nous pouvons le croire, était considérable, sans jamais atteindre le nombre de neuf cent mille hommes d'infanterie, cent mille cavaliers avec trois cents éléphants, que Kalhaṇa fait sortir des portes de Kachmîr, et dont il compose même seulement l'avant-garde de Çaṅkaravarma.

En temps de guerre, cette multitude d'hommes et d'animaux se nour-

[1] *Markandéya-purâṇa*, ch. xcvii.

[2] Liv. I, sl. 89.

[3] *Râdjataraṅgiṇî*, liv. V, sl. 146.

[4] *Ibid.* sl. 137, 143.

rissait de tout ce que les pays envahis pouvaient fournir; mais en temps de paix elle était entretenue par les diverses provinces qui composaient l'empire. Le Râdjataranginî nous informe [1] que le roi donnait aux chefs de divisions de l'armée des mandats (*houndis*) sur les provinces particulières de l'empire, qui devaient entretenir leurs troupes. C'étaient ces chefs mêmes qui levaient les impôts et les tributs qu'exigeait l'état. Chose affligeante! Il existait dans l'intérieur de l'empire un état perpétuel de guerre entre le souverain et tous ceux qui étaient soumis à quelque redevance, et qui ne croyaient jamais devoir payer à moins d'être avertis de cette nécessité par une force plus ou moins considérable envoyée contre eux. La paix même avait donc l'apparence d'une guerre, et n'excluait jamais l'exercice de la violence et des scènes de rapine et de dévastation.

Les armées kachmîriennes n'étaient nombreuses, nous pouvons le croire, que lorsqu'il s'agissait d'expéditions militaires; parmi des troupes irrégulières qui n'étaient payées qu'occasionnellement, le monarque n'entretenait constamment qu'un corps d'élite, et, sans doute, des gardes pour la sûreté de sa personne. Nous voyons ces soldats, sous le nom d'*ekkanga* [2], disposer de l'empire pendant les temps d'anarchie et de désordres qui survinrent au commencement du xe siècle.

Quant aux autres formes du gouvernement, nous pouvons inférer de divers indices épars dans l'histoire du Kachmîr; que le royaume était divisé en provinces dont chacune avait son gouverneur; les provinces étaient subdivisées en départements administrés par des chefs appelés *samintas*. Il y avait un seigneur d'une ville avec ses districts, et des seigneurs de dix, de vingt, de cent, de mille villes [3]. Une espèce d'administration particulière, que nous appellerions peut-être municipale, avait lieu dans le plus petit endroit, sans être aucunement entravée par le gouvernement suprême. Renfermé dans le cercle étroit de sa localité et de son individualité, presque ignoré du pouvoir souverain, excepté au moment où il fallait payer l'impôt, l'Indien jouissait de la tranquillité d'une vie uniforme, seul bonheur qui, reposant sur son caractère apathique, resta presque toujours hors de l'atteinte du despotisme.

[1] *Râdjataranginî*, liv. V, sl. 265.

[2] Voyez ma note sur le sloka 248 du livre V.

[3] *Lois de Manu*, liv. VII, sl. 115.

Voyons la part de bonheur que les rois de Kachmîr faisaient à leurs sujets. Nous en prendrons la principale idée dans les dernières instructions, ou dans le testament politique[1] que Lalitâditya, un des meilleurs souverains de ce pays, envoya aux ministres de l'état qu'ils gouvernaient, pendant que lui-même poursuivait ses conquêtes dans les régions du Nord, où il devait être enseveli avec toute son armée.

« Que les habitants des cavernes, même lorsqu'ils ne sont pas coupables, soient traités avec sévérité; protégés par leurs forts, et pourvus de provisions abondantes, ils deviennent difficiles à dompter.

« Qu'il ne soit pas accordé aux habitants plus qu'il ne leur faut, en général, de vivres pour un an, et des bœufs suffisants pour un champ de labourage.

« Ceux qui possèdent plus qu'il ne faut pour la subsistance d'un an deviennent trop facilement mutins, féroces et capables de violer les ordres du roi.

« Quand habits, femmes, tapis, repas, ornements, chevaux, maisons, tout ce qui ne convient qu'aux villes, devient une fois le partage des habitants de villages, etc.

« On doit savoir qu'alors tout ce qui advient est contraire au bonheur du peuple[2]. »

Ces instructions et d'autres, que j'omets ici sont déclarées être le résumé des institutions célèbres qui forment l'administration intérieure des rois de Kachmîr.

Il résulte clairement des passages que je viens de citer, que ces rois considéraient leurs sujets comme une propriété matérielle dont ils voulaient toujours rester maîtres, et non pas comme des êtres pensants, leurs semblables, dont le bonheur, dans toute son extension possible, était le seul but qui pût légitimer un gouvernement, ainsi que la seule condition qui rendît l'obéissance obligatoire; enfin ces dominateurs ne leur accordaient que la parcelle de bien-être, et même de subsistance, qui leur semblait compatible avec leur genre de domination.

De plus, une partialité injuste se manifestait dans la répartition des biens que ces rois voulaient bien accorder à leurs sujets. La différence accidentelle de la demeure, soit dans une ville, soit dans un village, devait donner aux uns le droit de jouir de certains biens, et en exclure

[1] *Rûdjatarangini*, liv. IV, sl. 346-349.

[2] *Ibid.* sl. 352.

les autres. On a vu de pareilles distinctions ailleurs, et de plus injustes, et plus absurdes encore.

Dans ces instructions à l'ensemble desquelles je dois renvoyer le lecteur, je ne signalerai plus que le passage dans lequel Lalitâditya, après avoir nommé l'aîné de ses fils son successeur, dispense ses ministres de lui obéir dans le cas où il abuserait de son pouvoir : ce qui confirme ce que j'ai déjà fait remarquer, que le despotisme des rois kachmîriens était en quelque sorte limité par le conseil des ministres. En effet nous voyons qu'ils ont exercé leur pouvoir sous le règne de Yuddhichthira [1], sous celui d'Aryarâdja [2] et sous d'autres. Nous voyons de même que ce n'était pas toujours la raison, mais aussi la cabale, et l'ambition des individus et des familles qui faisaient des révolutions de palais; il n'est jamais question d'une révolution populaire.

Les dispositions paisibles de ce peuple, et les fortes institutions de l'état auraient dû faire régner autour du trône et partout une tranquillité permanente; elle fut cependant plus d'une fois troublée. Je rappellerai [3] que cinq frères, oncles du roi Vrihaspati, pendant l'enfance de celui-ci, s'emparèrent de tout le pouvoir de l'empire. L'un porta les cinq grands titres (sur lesquels je reviendrai bientôt); les autres occupèrent toutes les autres charges. Avides de richesses, ambitieux et criminels, ils firent pendant trente-cinq ans le malheur du pays qu'ils agitèrent, ensanglantèrent et bouleversèrent. Dans l'intérieur du royaume, les chefs des provinces se remuaient quelquefois, et aspiraient à l'indépendance, ou plutôt à l'immunité d'impôts, principalement quand, au milieu des désordres de l'empire, ils y étaient encouragés par la faiblesse ou la dépravation du prince. C'est alors qu'ils prenaient une part active au gouvernement, et même à la succession des rois; ils s'unissaient aux chefs des divisions de l'armée pour faire des révolutions qui ne consistaient que dans le détrônement d'un roi et l'élévation d'un autre, sans avoir jamais pour but ni pour résultat le moindre changement du principe et de la forme du gouvernement. Ce fut notamment sous la dernière et mixte dynastie, et pendant le gouvernement de la reine Didda, que s'accrurent la puissance et l'activité de ces chefs des provinces et de l'armée, et qu'elles s'exercèrent violemment dans un empire déchiré; et parmi des peu-

[1] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 362, etc.

[2] *Ibid.* liv. II, sl. 143, etc.

[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 678-716.

plades opprimées, qui passaient, dans une succession rapide, de la main avide d'un aventurier à celle d'un autre.

L'insurrection contre l'oppresseur est le droit des opprimés, et l'exercice de ce droit n'est qu'une manifestation spontanée de cet instinct de conservation qui est inhérent à tout ce qui a vie. L'existence de ce droit n'est pas méconnue par les lois de Manu[1], et beaucoup moins par la conscience et par la crainte continuelle du tyran le plus endurci. De plus, c'est le seul expédient possible, la seule voie de salut dans l'état intolérable dans lequel la dépravation et l'absurdité du despotisme mettent les hommes. On dirait que c'est un article secret de la convention entre le souverain et les peuples qui n'ont que trop souvent l'occasion de le publier, tant que, toutefois, il leur reste encore quelque énergie de caractère. A ne considérer que l'Asie, nous voyons que, dans l'histoire des Arabes et des Tartares, les exemples en sont fréquents; ils sont plus rares dans celle des Indiens; nous voyons, dans celle des Kachmîriens, les Dâmaras[2], tribu qui était traitée avec ingratitude par Tchakravarma, se venger en assassinant ce prince dépravé.

Je crois avoir touché les principaux traits du gouvernement intérieur du Kachmîr, tels qu'ils sont indiqués dans le Râdjataranginî, à l'analyse duquel je dois me borner. Dans l'examen de cet ouvrage par rapport à ce sujet, je ne dois pas oublier la supposition de Richardson[3], que le système féodal nous est venu de la Tartarie, ni celle de Tod[4], qu'une grande association féodale a de tout temps existé dans l'Inde.

L'histoire du Kachmîr ne contient que peu de chose qui puisse venir à l'appui de ces hypothèses. On y trouve à la vérité[5] : « Que Lalitâditya « honora le roi de Kanyakubja (Canodge), qui s'était soumis à ses armes « victorieuses, des cinq grands titres ou charges qui se sont maintenus « jusqu'au XIe siècle, et qui étaient : le titre de grand chambellan, le « grand ministère de la paix et de la guerre, la charge du grand écuyer, « celle du grand intendant de la vaisselle et de la maison du roi, et celle « du grand administrateur de l'intérieur. Çahi, et d'autres chefs et princes

[1] *Lois de Manu*, liv. VII, sl. 46. « Si le roi se livre aux vices causés par la colère, « il perd même l'existence par la vengeance de ses sujets. »

[2] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 406-412.

[3] Voyez la préface à son dictionnaire persan.

[4] *Annals and antiquities of Rajasth'an*, tom. I; *Sketch of a feudal system in Rajasth'an*, p. 129-196.

[5] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 146-143.

« furent nommés inspecteurs de ces charges. » Ces titres et ces charges existaient dans les monarchies européennes qui furent constituées selon le système féodal. On lit de plus[1]: « que le roi Lalitâditya ayant donné « Djalandhara, Lohara et d'autres pays, en forma des royaumes pour ses « compagnons. » En outre, les armées kachmîriennes, comme je viens de le dire, étaient en grande partie composées des troupes des princes, qui, sans doute, étaient assujettis à fournir leur contingent pour le service militaire; les provinces étaient obligées d'entretenir des corps d'armée, et les habitants à faire des corvées.

Les renseignements que je viens de donner d'après le Râdjataranginî, quand même ils seraient plus amples et plus nombreux, ne prouveraient pas encore que le système féodal, dans le sens que nous y attachons, était établi dans l'Inde. Nous savons[2] que les nations qui conquirent l'empire romain de l'Occident n'apportèrent pas de leurs demeures primitives la féodalité proprement dite; mais que ce ne fut qu'après les conquêtes, que, dans l'intervalle du VIe au Xe siècle, se forma ce système compliqué d'une multiplicité de lois qui firent naître une nouvelle jurisprudence en Europe. Les mêmes rapports de choses, les mêmes besoins sociaux, les mêmes circonstances, peuvent, sous différents gouvernements, produire les mêmes effets. Les liens de famille et de parenté, des travaux et des dangers communs, donnent lieu partout aux mêmes mœurs, aux mêmes associations et aux mêmes engagements mutuels. Tout grand monarque a des vassaux, et doit, dans l'étendue de son empire, déléguer plus ou moins de son pouvoir à de grands officiers qu'il rétribue et récompense pour des services rendus; mais une satrapie, une principauté sous la dépendance d'un autre état, une immunité accordée à un serviteur fidèle, n'est pas toujours un fief. Que dirai-je des usages, des lois coutumières, des cérémonies, des bannières, des emblèmes, et de tant de choses indifférentes par elles-mêmes, qui peuvent, par des causes incidentes, être les mêmes dans plusieurs pays, qui sont régis cependant par différents systèmes. Tod a bien cité plus d'une ressemblance dans la vie publique et privée des Tartares, des Râdjaputs et des anciens

[1] *Râdjâtaranginî*, liv. IV, sl. 177.

[2] Montesquieu, *Esprit des Lois*, t. II, p. 171; t. IV, p. 1-217. Voyez aussi : *Essais sur l'histoire de France*, par M. Guizot. L'auteur dit, t. I, p. 351 : « Avant l'établissement « du système féodal la société n'était pas; au Xe siècle seulement les rapports et les pou- « voirs sociaux acquirent quelque fixité. »

Saxons[1], sans qu'il en résulte la preuve que le système féodal ait été commun à ces peuples.

Nous ne savons pas quel gouvernement avaient les nations scythiques ou tartares qui, dit-on, à des époques très-reculées conquirent l'Inde; mais, depuis qu'elles adoptèrent les lois de Manu, elles suivirent certainement un système de gouvernement dont les principes étaient bien différents de ceux du système féodal.

En effet, celui-ci exigeait une noblesse qui originairement était fondée sur le mérite personnel. Or, rien n'est personnel; tout est pour ainsi dire préétabli, selon les principes indiens. Un Hindu n'a de considération que par sa caste, d'où il peut, par ses méfaits, descendre dans une inférieure, mais jamais s'élever à une supérieure par son mérite qui, pour lui valoir quelque chose, doit être uni à la noblesse de son origine. Le plus sévère reproche que Kallhana fasse à un roi, c'est celui d'élever des gens de basse extraction[2]; il dit: « Un pays réjouit par la distinction « des castes[3]; le mélange des castes détruit les races[4]; la souillure con- « tractée par le commerce du roi avec les Tchandâlas, devait disparaître « au moyen d'un grand incendie qui consuma la ville. »

J'ai déjà dit que les guerriers indiens formaient une caste; ils ne faisaient pas le service militaire pour des fiefs.

J'ai montré que le râdja n'a certainement pas, de fait, le droit sur le sol entier d'un pays; mais je puis, sans me contredire, admettre qu'il possède ce droit, comme principe régulateur, pour le maintien de l'intégrité de l'état. Cette admission fera d'autant mieux ressortir la différence essentielle entre le système indien et le système féodal; car, sous ce dernier, le roi, ayant des domaines, peut donner des terres en fiefs. Sous l'autre, le râdja, n'ayant pas de domaines, ne peut rien donner sans le prendre à l'état; s'il fait une donation de terre, ce n'est que comme équivalent d'un salaire qu'il serait obligé de payer au collecteur des revenus; c'est-à-dire qu'il couvre une partie des frais du

[1] Tod dit (*loc. cit.* p. 181) que les Hindus désignent un fief par le mot de *wer*, qui coïncide avec le saxon *wergeld*, qui signifie, dit-il, « composition que l'on fait pour un « fief; » mais *wer* dérive du sanskrit *vaîra*, « hostilité, héroïsme, » ou de *vîra*, « héros, « guerrier, » sans un rapport nécessaire à un fief. L'auteur a raison, je crois, de dériver du mot hindu cité les termes saxon-anglais *war* et *guerre*.

[2] *Râdjatarangini*, liv. II, sl. 13.

[3] Liv. V, sl. 377.

[4] Liv. VI, sl. 192.

gouvernement. La puissance de la monarchie européenne a été affaiblie et presque anéantie lorsque les fiefs devinrent héréditaires; mais, dans l'Inde où tout est héréditaire, la royauté se maintient dans toute sa force.

Le droit de primogéniture devenait nécessaire sous le système féodal. Ce droit n'existe pas chez les Indiens, excepté pour la succession au trône; toute propriété est également partagée entre les frères.

De grands vassaux, par l'extension et la réunion des fiefs héréditaires, et par l'accumulation des richesses, pouvaient égaler et même surpasser la puissance du seigneur suzerain. La division perpétuelle des propriétés indiennes empêche l'élévation d'une force rivale de celle du râdja souverain.

Les conquérants européens se partagèrent des terres conquises, et s'ils n'en privèrent pas tous les anciens possesseurs, ils ne laissèrent pas de faire d'une grande partie du pays des domaines pour le roi et des fiefs pour les chefs de l'armée. Les conquérants indiens, suivant les lois de Manu [1], ne changeaient rien dans les pays conquis, ni dans l'état des propriétés, ni dans le gouvernement, ni dans la religion; ils respectaient les divinités étrangères, ainsi que leurs prêtres, et protégeaient les habitants soumis. Ordinairement ils laissaient sur le trône le prince vaincu [2], ou le remplaçaient par un prince de la même race, non pas toutefois sans lui imposer certaines conditions, et sans lui prendre plus ou moins de ses trésors, chose sérieuse partout, et surtout là où il n'existe pour ainsi dire d'autre richesse que celle du souverain. Ainsi Lalitâdityа [3] rapporta de ses expéditions victorieuses 110 millions d'argent qu'il offrit à Çiva, seigneur des êtres, pour se purifier.

Je crois avoir suffisamment prouvé que les principes du système féodal n'étaient pas applicables à une monarchie indienne. Celle-ci, forte dans l'intérieur, ne l'était pas assez contre les attaques du dehors. La division du pays en un grand nombre de petits gouvernements locaux et indépendants empêchait la centralisation nécessaire du pouvoir; la division du peuple en castes, avec leurs subdivisions infinies, rendait impossible l'esprit public, ou le patriotisme qui devait faire face à un danger commun. Je suis dispensé d'en dire davantage sur ce sujet.

[1] *Lois de Manu*, liv. VII, sl. 201-203.

[2] Ainsi fit Meghavahana. Voyez liv. III, sl. 73, etc.

[3] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 176, 189.

puisque, dans le cours de l'histoire du Kachmîr jusqu'au commencement du xie siècle, aucune mention n'est faite d'une conquête permanente, que les étrangers auraient faite de ce pays. J'en excepte celle des Turuchkas, dans le xive siècle avant notre ère, dont j'ai traité dans l'article précédent.

Dans tout le texte du Râdjatarangini, il n'est fait aucune mention de l'esclavage. Par ce terme, qui a diverses acceptions, j'entends ici cet état de choses dans lequel un homme, soit par la force des armes, soit par celle d'une autre nécessité, est placé hors de la loi commune, et devient l'instrument passif de la volonté illimitée d'un autre; il est acheté, vendu, donné comme tout autre instrument.

On sait combien était cruelle la pratique d'un injuste principe de pouvoir dans les anciens états de la Grèce et de Rome; on y voyait la plus haute dignité à côté du plus bas avilissement de la nature humaine; c'était la liberté qui s'exaltait elle-même par le contraste de l'esclavage.

Ce joug ne pesait alors que sur des étrangers qui étaient soumis à un peuple dominateur. Quand après la dissolution de la république romaine la monarchie ne souffrait que des sujets, la servitude universelle se partageait en divers degrés; outre l'ancien esclavage, on connaissait le servage; le serf, attaché à la glèbe, s'achetait, se vendait, se donnait avec le sol. Même, après que le temps eut amené l'adoucissement ou l'abolition du servage, on a vu et on voit encore des hommes innocents être les objets d'un odieux trafic, et de nombreuses populations, sous le poids de la pauvreté et de la misère, assujetties aux travaux les plus pénibles, soit pour arracher à la terre des minéraux et des plantes, soit pour exploiter des manufactures, qui doivent satisfaire à la fois une cupidité et un luxe insatiables.

Cette dernière espèce d'esclavage appartient, pour la plus grande partie, à la domination des Européens. Les Asiatiques sont, à cet égard, moins coupables; parce que leurs mœurs sont plus simples, leur luxe moins inventif, et que leur industrie se meut dans un cercle étroit d'usages uniformes.

Dans l'Inde et dans le Kachmîr, l'esclavage, ou ce qu'on peut nommer ainsi, se présente sous des traits particuliers. En effet, par les instituts de Manu, une caste entière, celle des *Sudras*, est destinée à l'état servile, qui les oblige à pourvoir aux besoins des classes plus élevées que la leur;

mais cet état est en même temps toujours supérieur à celui des artisans [1], auxquels ils ne doivent s'associer qu'en temps de détresse. Comme tous les métiers sont héréditaires, on n'a pas besoin d'employer la force pour faire exécuter des travaux nécessaires et utiles, de même pour avoir des manufactures de luxe, telles que celles de châles du Kachmîr; de plus, l'exercice de chaque profession est envisagé à peu près comme était chez nous autrefois le privilége d'une corporation. Aussi Manu distingue-t-il de la classe des Sudras et de celle des artisans les sept espèces de serviteurs qu'il énumère spécialement [2]. Parmi ceux-ci il désigne le captif fait sous un drapeau ou dans une bataille; cependant nous savons qu'il défend de changer la constitution d'un peuple vaincu. Cinq autres espèces de serviteurs appartiennent à la servitude domestique à laquelle se soumettent ceux qui veulent servir pour le prix de leur entretien. Ceux-ci seraient égaux aux domestiques parmi nous, s'ils pouvaient aussi librement quitter le service; mais il paraît qu'ils sont pour toujours, même avec leur postérité, voués à la servitude, ainsi que ceux qui sont achetés ou donnés. A ces derniers est joint l'esclave par punition, quand il ne peut pas acquitter une amende.

Les esclaves domestiques sont, dans toute l'Inde, traités comme des membres de la famille, avec douceur. Ils ne sont pas accablés de grands travaux sous des maîtres qui ont besoin de si peu de chose. Au reste, dans tous les cas de servitude publique ou domestique, l'Hindu, soumis et patient, même lorsqu'il est poussé jusqu'à la dernière limite de la misère, provoque rarement à l'emploi de la violence le maître le moins indulgent. Je regrette de ne pouvoir mieux suppléer au silence de Kalhâna sur un sujet auquel j'ai cru devoir toucher.

Si les renseignements que nous donne notre historien à l'égard du gouvernement du Kachmîr sont si rares et si peu satisfaisants, c'est qu'il écrivait pour des Indiens, qu'il devait supposer au fait de leurs anciennes institutions. Mais quand même il nous aurait donné plus de facilité pour nous éclairer sur ce sujet important, nous ne saurions nous former une idée claire et précise de l'effet pratique de ce gouvernement, sans connaître le caractère des dominateurs et du peuple kachmîrien. Je tâcherai, dans l'article suivant, d'en marquer les principaux traits, tels qu'ils se présentent dans les six premiers livres du Râdjataranginî.

[1] *Lois de Manu*, liv. X, sl. 99, 100.

[2] *Ibid.* liv. VIII, sl. 415.

V.

CARACTÈRE DES ROIS; CARACTÈRE ET CIVILISATION DU PEUPLE DU KACHMIR.

Exemples des bonnes et des mauvaises qualités des rois. — Traits du caractère des hommes et des femmes. — Arts, métiers, industrie, sciences des Kachmîriens. — Coup d'œil comparatif sur leur histoire et celle de quelques autres peuples.

A partir de Gonarda Ier jusqu'à Sangramadèva, dans un espace de près de trente-cinq siècles, cent vingt-six individus régnèrent dans le beau pays du Kachmîr, et tinrent le destin de millions d'hommes dans leurs mains; l'histoire les juge.

Après des explications déjà données sur les Indiens en général, je n'ai pas besoin de dire que la série des rois kachmîriens ne présente qu'une assez petite variété de caractères; j'évoquerai ceux de ces puissants mortels dans lesquels, en se prononçant avec une énergie plus que commune, s'est pour ainsi dire personnifiée une qualité morale, bonne ou mauvaise; et si je commence par leurs qualités les plus reprochables, c'est pour laisser, en finissant par des traits louables, dans l'esprit du lecteur, l'impression la moins désavantageuse que puisse y faire l'image de la royauté kachmîrienne.

L'importance des devoirs que les souverains d'un empire ont à remplir devrait, dirait-on, en excitant toute leur énergie, et occupant tout leur temps, les garantir des vices ignobles et des faiblesses vulgaires. Mais l'histoire nous montre qu'il n'en est pas ainsi.

L'avarice est comptée parmi les vices les plus communs aux Hindus; c'est le vice des âmes basses et petites, resserrées dans leur sordide individualité. L'avarice rend méprisable un particulier; elle est d'autant plus exécrable dans un despote, qu'elle est servie par la rapacité de bras innombrables, et qu'elle arrête le cours de tous les canaux de la prospérité nationale, en tenant enfermé le trésor, seul réceptacle de toutes les richesses du pays; c'est ainsi qu'est frappé de mort le corps dont le cœur ne renvoie plus le sang qu'il reçoit de toutes les veines. C'est avec une indignation aussi juste qu'énergique, que Kalhana frappe l'avarice de

Djayapîda et de Çaṅkaravarna, et d'autres princes. « Tous les malheurs « des sujets, » fait-il dire à ce dernier, par son propre fils, « maladie, fa- « mine et autres, ne proviennent que d'une seule source, qui est l'avarice « du souverain [1]. »

En portant nos regards sur l'ensemble de l'histoire des rois, nous di- rons : « Tous les malheurs des sujets ne proviennent que d'une seule « source : du pouvoir illimité confié à un seul mortel. » Ce pouvoir seul est le plus grand motif de dépravation.

L'homme qui possède tout et qui peut tout, se défendra-t-il de la sé- duction de la volupté, dont la puissance, ayant sa source dans l'instinct de la nature même, s'étend sur tous les âges, sur tous les états et sur tous les caractères? Si le blâme d'un vice quelconque doit se proportionner au degré du mal qu'il cause ou peut causer, avec quelle rigueur ne doit-il pas se prononcer à l'égard des hommes d'un rang élevé, et surtout à l'égard des monarques, quand ceux-ci, cédant à la séduction de la sensualité; négligent l'accomplissement des devoirs les plus importants, et quand, par l'influence de leur exemple, ils amènent la dissolution des mœurs, l'extinction de toute moralité, et une longue suite de calamités diverses? La cour de Kachmîr ne nous est que trop souvent représentée comme un foyer de tout vice et de toute corruption; c'est une enceinte fatale, où naissent les passions les plus dangereuses; et se nourrissent les vices les plus honteux, autour du roi qui, d'abord corrompu par des courtisans intéressés, devient ensuite corrupteur par une avidité insatiable de plai- sir. « Sous l'influence des infâmes qui changeaient le vice en vertu et la « vertu en vice, le roi, privé de sa raison, devint peu à peu l'esclave des « femmes [2]. » Ces mots que Kalhana dit de Yuddhichthira, qui fut dé- trôné à cause de ses vices, sont applicables à plusieurs autres rois du Kachmîr; je ne nommerai plus que Lalitapira [3] et Tchakravarma [4].

Nous n'avons, jusqu'à présent, vu que les formes les moins effrayantes de la dépravation des rois, formes qui tiennent à la faiblesse, non sans être mêlées à une certaine douceur de caractère; voyons à présent l'action des mauvaises dispositions dans des âmes d'une trempe plus vigoureuse. Dans la dynastie de Gonarda III, le douzième roi, Mihirakula, selon

[1] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 186.
[2] Liv. I, sl. 358.
[3] Liv. IV, sl. 660, etc.
[4] Liv. V, sl. 350, etc.

les expressions de notre historien, semble « rivaliser avec Yama, le des-« tructeur de tous les vivants, lorsque, semblable à Vêtâla, le compa-« gnon du dieu qui porte une guirlande de crânes humains, il était « jour et nuit, même au milieu de ses palais de plaisance, environné de « mille cadavres, sans pitié pour les enfants, sans attendrissement pour « les femmes, sans respect pour les vieillards. Les peuples connaissaient « sa présence à la vue des faucons, des corbeaux et d'autres oiseaux « de proie, empressés de se repaître des guerriers tués dans le combat. » Sa cruauté ne se contentait pas des victimes de son pays natal; une fantaisie lui suffit pour se porter en pays lointain. La reine est vêtue d'un corset d'une étoffe fine de Ceylan, sur laquelle se trouve l'empreinte du pied du roi. Cette vue l'enflamme d'une colère qui ne peut s'éteindre que par la conquête d'une île, à l'extrémité opposée de l'Inde. Il a bien pu se réjouir[1] des cris d'angoisse et de la destruction de cent éléphants qu'il fit précipiter dans un abîme, ce roi atroce, à qui l'on a pu attribuer le massacre de trente millions d'êtres humains; je renvoie[2] à ce récit du Râdjatarangînî, récit fabuleux sans doute, mais dans lequel, par le nombre exagéré de victimes, s'est exprimée l'idée trop vraie d'une exorbitante cruauté.

Mihirakula n'est pas le seul roi cruel parmi les Kachmîriens; je pourrais, parmi d'autres, citer Unmattavantî, qui, à tous les vices et à tous les crimes, ajouta le plus atroce attentat que j'aurai à signaler plus loin. Mais j'en ai dit assez pour montrer jusqu'où peut se porter la cruauté d'un homme tout-puissant.

L'énergie de tels hommes peut ne pas se montrer sous des formes aussi rebutantes; mais elle n'est ni plus louable ni moins pernicieuse dans l'insatiable ambition des conquérants injustes. On a souvent comparé ces derniers aux grandes puissances de la nature, qui vomissent le feu d'un vaste cratère, qui bouleversent les fondements et la surface de la terre, et reproduisent la lutte confuse de tous les éléments. Les terribles catastrophes qu'ont causées les uns et les autres dans le monde physique et moral, laissent dans la mémoire des hommes des traces également ineffaçables; mais doit-on leur chanter des *pœans*? Kalhana semble vouloir personnifier l'héroïsme conquérant dans la personne de Lalitâditya. Ce roi parcourt avec ses armées victorieuses toutes les

[1] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 302, 303.

[2] *Ibid.* sl. 324.

régions de l'Inde, et pénètre au delà de cet empire, dans des contrées inconnues avant lui; il revient dans son pays se purifier devant Çiva, par un don de 110 millions d'argent qu'il avait ramassés dans ses courses déprédatoires. Heureux s'il s'était contenté d'employer toutes ses richesses à embellir son pays par des monuments d'utilité publique, de dévotion et de magnificence; s'il eût pu satisfaire son ambition [1] en dotant les dieux mêmes, Çiva et Mitra, et s'il eût attendu d'eux un retour de bénédiction, en se reposant aux pieds des statues précieuses qu'il avait érigées à Keçava et à Buddha. Mais, « désireux de voir des pays qui « n'avaient été abordés de personne, il rentre de nouveau dans les in« terminables régions du Nord [2]. » Que voulait-il? où allait-il? Écoutons-le lui-même [3] dans le dernier message qu'il envoya dans son pays, qu'il ne devait plus revoir : « On voit bien avec certitude le terme des « fleuves, qui, du lieu de leur origine, vont à la mer, mais nulle part « celui des hommes qui sont avides des conquêtes. » En effet, il disparut avec toute son armée, et ne laissa derrière lui que des rumeurs très-incertaines sur sa fin, « aussi merveilleuse, dit Kalhana [4], que sa vie « l'avait été. »

Djayapîda, son petit-fils, l'égala en héroïsme; il le surpassa malheureusement dans l'irrégularité de sa conduite.

L'inconstance se trouve facilement là où la volonté sans contrôle peut se livrer toujours au moindre mouvement d'une passion, et même d'une fantaisie. Notre historien nous donne plusieurs exemples de rois, qui d'abord suivirent la bonne route, puis qui tout d'un coup se jetèrent dans la mauvaise; les meilleurs même se laissèrent entraîner, par une fantaisie déréglée, à de pitoyables écarts. Je n'en citerai que deux exemples que nous fournissent les deux rois que je viens de nommer.

L'héroïque Lalitâditya, un jour, dans son ivresse, donna l'ordre de brûler une ville superbe, qui, bâtie par son prédécesseur, semblait offusquer la sienne. Ceci peut rappeler Alexandre, qui sortit ivre de table, une courtisane favorite à ses côtés, entouré d'une foule des compagnons de sa débauche, et brûla Persépolis. Le roi du Kachmîr fut plus heureux; ses ministres, en le faisant jouir de la vue d'un incendie, au

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 187, etc.
[2] *Ibid.* sl. 337.
[3] *Ibid.* sl. 373.
[4] *Ibid.* sl. 570.

moyen de meules de foin qu'ils avaient allumées, conservèrent la ville, et lorsque l'ivresse du roi fut dissipée et eut fait place au plus cuisant repentir, ils lui offrirent la consolation qu'en le trompant ils lui avaient ménagée. La sagesse de ses ministres ne lui a pas toujours évité une mauvaise action. Il paraît qu'il fut coupable de la mort d'un roi de Gâuda ; les motifs et les circonstances de cette mort ne sont pas indiqués.

Si Lalitâditya n'a fait que dévier quelquefois de ses dispositions généralement nobles, Djayapida, son petit-fils, montra un changement total de caractère, et passa tout d'un coup, pour me servir du langage buddhique, des régions de la lumière dans celles des ténèbres. Dans l'oisiveté de la paix, ce roi, qui s'était tant illustré dans la guerre, s'abandonna aux conseils des Kayasthas et opprima son peuple par des extorsions sans mesure ; il se livra aux satellites infâmes qui corrompirent et dépravèrent son cœur par la séduction de tous les plaisirs illicites dont ils l'entourèrent ; Kalhana trace son caractère d'une main ferme et incisive : « Le savoir, dit-il, qui donne aux gens de bien une garantie « contre toute dépravation, enseignait à Djayapida l'insolence d'oppri- « mer ses sujets ; semblable à Sâudêva, occupé de ravir la vie aux êtres « innombrables, il ne fut pas, même en songe, rassasié d'actions illi- « cites. »

Je n'ai signalé, jusqu'à présent, dans les rois de Kachmîr, que l'avarice, la dépravation des mœurs, la cruauté, l'avidité de conquêtes et de richesses : c'en est assez, c'en est trop pour la flétrissure de la royauté, qui, si elle ne rend jamais ces vices nécessaires, les rend au moins trop souvent faciles, et toujours excessivement pernicieux ; je suis obligé de montrer de plus, dans les oncles de Vrihaspati[2], les meurtriers d'un parent ; dans Tarapida[3], un fratricide ; un parricide dans Unmâttavanti[4], qui avait déjà fait mourir ses frères par la faim ; et enfin la reine Didda[5] causa l'extinction de toute une famille. Ces crimes, qui proviennent de l'avidité de régner, appartiennent plus proprement à la royauté.

Kalhana n'était pas séduit des attraits de la souveraineté : il l'appelle[6]

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 624, 625.
[2] *Ibid.* sl. 685.
[3] *Ibid.* sl. 112.
[4] *Ibid.* liv. V, sl. 428-434.
[5] *Ibid.* liv. VI, sl. 313.
[6] *Ibid.* sl. 313.

« la route de la mort[1]; un lieu de plaïsir placé sur un cimetière. » Il dit de plus[2] : « La fortune d'un roi pervers, quoiqu'elle jette partout son « éclat, fait naître de la terreur, comme la splendeur d'un bûcher fu- « nèbre. » Il caractérise les rois[3] : « comme brûlants de la fièvre d'orgueil[4]; « comme des éléphants furieux, quand ils sont emportés par leurs pas- « sions; et quand même ils sont vertueux, ayant, comme ces animaux, « les oreilles toujours en mouvement, et écoutant les ministres dé- « pravés, comme les éléphants écoutent les abeilles. » Il représente les monarques[5] comme « aveuglés par l'ivresse de la fortune, ne réfléchis- « sant jamais avant d'agir[6]; comme des courtisanes qui ont décidé dans « leurs cœurs : nous sommes adonnées au vice[7]; comme des êtres alté- « rés de richesses, de même que les poissons le sont d'eau trouble[8]; « comme ne se nourrissant que de la rapine des biens d'autrui. » Voici quelles ressemblances il leur trouve parmi les animaux. « Un roi, dit- « il[9], est pour le manque de discernement, une baleine[10]; pour dé- « faut de mémoire, un ânon[11]; pour la cupidité, un porc-épic, qui, au « moyen de sa langue lisse et longue, attire les fourmis pour les avaler[12]; « pour la cruauté, un héron qui détruit ce qui, mal protégé, se trouve à « sa portée[13]; pour la dépravation cachée, une sangsue qui mord en s'at- « tachant; enfin[14], le lion tue même en se baissant; la couleuvre même « en embrassant, le Vêtala même en riant, et le roi même en louant. »

On aura trouvé que Kalhana s'exprime, sur la royauté et sur les rois, avec une franchise et une sévérité qui doivent étonner dans un auteur oriental; c'est l'impression d'horreur qu'il recevait des scènes d'oppression, de tyrannie et de dépravation qui se passaient devant ses yeux;

[1] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 328.
[2] *Ibid.* liv. IV, sl. 121.
[3] *Ibid.* liv. I, sl. 279.
[4] *Ibid.* liv. II, sl. 66; liv. V, sl. 315.
[5] *Ibid.* liv. IV, sl. 610.
[6] *Ibid.* sl. 627.
[7] *Ibid.* sl. 658.
[8] *Ibid.* liv. V, sl. 159.
[9] *Ibid.* liv. IV, sl. 629.
[10] *Ibid.* liv. V, sl. 318.
[11] *Ibid.* sl. 319.
[12] *Ibid.* sl. 320.
[13] *Ibid.* sl. 321.
[14] *Ibid.* sl. 322.

c'est sans doute cette impression qui a brisé les liens de l'habitude de servilisme, liens qui tiennent fermés le cœur et la bouche des esclaves orientaux.

C'est cette même impression qui, en remplissant son cœur d'une amère indignation, l'a induit probablement à quelque exagération dans ses expressions. Il nous présente lui-même, dans le Râdjataranginî, une suite de rois, qui, formés d'après le même type de moralité, ne se sont distingués entre eux par aucun trait saillant de caractère, par aucune action éclatante ni en bien, ni en mal. C'est sous le règne paisible de tels monarques que les Kachmîriens ont peut-être joui de tout le bonheur que comportait leur état de civilisation. Au reste, telle est la faiblesse de la nature humaine, que, ne pas prêter un sujet à la censure, est déjà quelque chose en faveur d'un homme quelconque; c'est beaucoup en faveur d'un roi; ceux qui l'ont placé dans une situation où la vertu est si difficile doivent lui tenir compte du vice qu'il n'a pas; ceux qui ont livré à son caprice les armes les plus dangereuses doivent lui savoir gré du mal qu'il ne leur fait pas.

Mais nous savons qu'une certaine douceur de caractère appartient à tous les Hindus, et surtout à ceux qu'un principe religieux empêche de détruire un être vivant. Nous devrions donc supposer, si même cela n'était pas prouvé historiquement, qu'un assez grand nombre de rois kachmîriens se sont distingués par toutes les vertus aimables du caractère humain.

En effet[1], déjà dans la dynastie de Gonarda II, nous en trouvons un dont le nom même comprend le plus bel éloge d'un souverain, le nom de *Djanaka*, « père », qui lui avait été donné par la reconnaissance de ses sujets. Il était fils de Suvarna, « distributeur d'or aux pauvres. »

La libéralité est une des vertus que nous avons à signaler comme très-commune parmi ces princes. L'homme, possesseur de tous les trésors que fournit la fertilité du sol, et que multiplie l'industrie du peuple, l'homme le plus riche de son pays, le roi, mérite, à peine d'être loué pour sa libéralité; mais qu'il soit béni par la reconnaissance des heureux qu'il a faits.

Si le monarque, par la pratique si douce d'une vertu si facile, ne peut pas s'illustrer, il acquiert de véritables titres à la gloire par l'usage bien dirigé qu'il fait de ses richesses. Notre historien fait une mention hono-

[1] *Râdjataranginî*, liv. I, sl. 97, 98.

rable de plusieurs souverains qui se sont distingués par l'avancement zélé des arts et des sciences : tels que Tundjina, Matrigupta, Djayapida, Yaçaskara. Ceux-ci et d'autres tâchèrent d'accroître le bien-être et la civilisation de leurs sujets, en faisant exécuter des ouvrages de magnificence et d'utilité publique. La gloire d'Avantivarma se confond, à cet égard, avec celle de Suyya : le premier prêta ses trésors royaux à l'habile ingénieur qui traça et exécuta des digues pour dessécher et rendre à la culture une bonne partie du pays du Kachmîr. Plusieurs autres rois bâtirent des digues et des ponts, ainsi que des maisons de charité, et fondèrent des villes dont plusieurs existent encore.

Outre ces vertus aimables, auxquelles l'amour-propre peut avoir trop de part, nous en avons à signaler d'autres qui sont plus essentielles, plus austères et plus difficiles à pratiquer. C'est par l'amour de la justice qu'un roi conserve sacrés les liens de la société, et empêche que celle-ci ne retombe dans l'état anarchique de la nature. En général le besoin de la justice est si vivement senti, que l'exercice en est exigé comme un droit par le plus humble esclave. Kalhana l'inculque positivement. C'est le roi qui, lorsque tout dort, doit veiller sur la sûreté de ses sujets[1] ; c'est de lui que le voyageur exige la sûreté des grandes routes[2] ; c'est à la porte de son palais que le sujet vient réclamer sa propriété dont il a été dépouillé, soit par fraude, soit par violence[3] ; c'est là que crie vengeance la veuve qui a perdu son époux par un assassin inconnu : « C'est « une grande honte pour un monarque vertueux, dit-elle, lorsqu'une « mort prématurée frappe quelqu'un de ses sujets. »

A cet égard, Tchandrapîda mérite l'éloge éloquent de notre historien[4]. Sur un terrain où il voulut faire bâtir un grand temple de Çiva se trouvait la cabane d'un cordonnier, qui refusa de la céder aux architectes. Ce fut contre ceux-ci que le roi prit le parti de son humble sujet; et il aurait fait transporter le sanctuaire dans un autre lieu, si le cordonnier ne se fût rendu aux persuasions flatteuses de son souverain, qui vint lui-même lui offrir une grosse somme d'argent en échange de sa cabane. Nous lisons[5], non sans plaisir, avec quelle sagacité Yaçaskara découvrit

[1] *Râdjatarangini*, liv. VI, sl. 46.
[2] *Ibid.* liv. VI, sl. 14-41.
[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 84.
[4] *Ibid.* sl. 55-77.
[5] *Ibid.* sl. 32-41.

la fraude par laquelle un riche marchand avait dépouillé et rendu misérable la femme d'un homme que ses dettes avaient obligé de s'expatrier pour un temps, et[1] avec quelle équité il sanctionne l'accomplissement d'une convention verbale faite entre deux individus.

Ce même Tchandrapîda n'était pas conduit par ses ministres, mais imprimait lui-même le mouvement aux affaires, « [2] de même qu'un diamant n'est divisé par aucun minéral, mais qu'il taille les autres pierres « précieuses [3]. Ce roi montrait la route de ce qui était convenable; il fixa « les règles de la conduite sans aucune ambiguïté, de même que le « soleil règle les occupations du jour. »

A mesure que le penchant à la volupté est plus fort et plus dominant dans une société, la résistance à une passion trop séductrice devient plus louable, principalement de la part d'un homme puissant dont les désirs ne rencontrent aucun obstacle. Nous en avons un bel exemple à citer [4] dans la conduite du roi Pratâpâditya, le digne fils de Durlabhavarddhana. Fêté dans la maison d'un marchand qui était assez riche pour éclairer sa maison pendant la nuit sans se servir de lampes, et par la seule splendeur des pierres précieuses, le roi aperçut une des femmes de son hôte, la belle Çrînarêndraprabhâ, qui était, dit Kalhana, « la félicité per« sonnifiée de l'amour et de la maison. — Dans un instant, ajoute-t-il plus « loin, quoiqu'il ne l'eût jamais connue, quoiqu'il ne l'eût jamais touchée, « il se sentit comme en contact avec elle, qui, en le joignant, l'avait pé« nétré de l'essence de la béatitude. »

Cette femme aussi, « soit par le lien d'un amour qui avait eu lieu dans « une vie précédente, soit en obéissant au dieu qui naît dans le cœur, » lui livra, par ses regards, son âme qui s'était dévouée à lui.

Vain bonheur d'avoir gagné le cœur de la belle! Le roi partit, les yeux appesantis par les soucis; ses pensées et ses regards restèrent fixés sur cette beauté; le plaisir quitta ses appartements secrets, et son corps dépérit. Alors s'éleva un combat violent entre sa passion et sa vertu. Parmi tant de sentiments divers qui le déchiraient, prédomina cette pensée : « Si le roi enlève les femmes de ses sujets, qui est-ce qui, dans ce pays, « voudra s'arrêter dans la transgression de la morale? Faisant ces ré-

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 46-61.
[2] *Ibid.* sl. 51.
[3] *Ibid.* sl. 53.
[4] *Ibid.* sl. 17-37.

« flexions, dit Kalhana, il ne pouvait oublier ni la route des hommes « vertueux, ni la femme aux grands yeux [1]. »

Son corps succombait à la maladie de son âme; il eût été peut-être le premier roi qui serait mort d'une passion secrète pour une femme dont il était aimé, sans avoir même fait une tentative pour la posséder; il serait mort sans un secours inattendu. L'époux de Çrînarêndraprabhâ vint lui-même le conjurer de vivre en s'unissant à l'objet de son amour; mais le roi refusa ce don précieux : telle était sa délicate pudeur. Pour la vaincre, le marchand déclara qu'il mettrait sa femme comme danseuse dans un temple où elle serait libre; ce ne fut qu'alors que le prince se rendit aux instances pressantes de son ami, et accepta la vie avec cette nouvelle épouse [2].

Avec une sévérité qui peut nous étonner, l'historien [3] taxe cette femme « d'une conduite légère; » il n'allègue cependant rien d'elle qui paraisse blâmable, si ce n'est les regards qu'elle avait portés vers le roi, et l'atteinte secrète et involontaire qu'elle avait ressentie « du dieu qui naît « dans le cœur. » Kalhana l'absout toutefois comme reine, à cause de sa libéralité; elle eut en outre le bonheur de devenir mère de quatre fils, dont l'un, Tchandrapida, déjà cité deux fois, présenta le modèle d'un roi parfait. Semblable à son père, « il était prêt [4], dit notre auteur, à « tout abandonner quand la vertu était en danger, comme un oiseau « quitte son nid par crainte de la foudre. » Je ne dois certainement pas omettre le dernier trait et le plus beau du portrait que l'historien trace de ce prince [5] : victime de l'ambition de son frère cadet, et succombant à l'effet d'un enchantement, probablement du poison, avant d'en périr, il pardonne à l'auteur de sa mort.

Je n'ai loué jusqu'à présent dans les rois kachmîriens que les bonnes qualités qui semblent plutôt facilitées que contrariées par l'apathie du caractère indien; mais on aurait tort de croire que les Hindus en général ne savent point apprécier, et ne possèdent jamais, même à un haut degré, les vertus actives dans lesquelles, avec raison, nous sommes

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 30.

[2] Rappelons-nous que Séleucus, roi de Syrie, pour sauver son fils Antiochus qui se mourait d'amour pour sa belle-mère, lui céda Stratonice, sa femme. (Plutarque, dans Démétrius, et Val. Max. V. c. 7, 2.)

[3] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 31

[4] *Ibid.* sl. 52.

[5] *Ibid.* sl. 116.

accoutumés à placer la véritable moralité de l'homme. « Qui, s'écrie un « de leurs moralistes[1], que jamais une femme ne donne le jour à un fils « indolent, mécontent, impuissant et qui réjouisse ses ennemis ! » Il me serait facile d'extraire des écrits des Indiens un grand nombre de passages qui leur inculquent avec force le précepte de l'activité et du travail; il me suffira d'en donner des exemples parmi les rois kachmîriens.

En effet, voyez ce magnanime Lalitâditya, qui passe presque toute sa vie en expéditions guerrières, « semblable, dit Kalhana[2], au soleil qui « ne se lasse jamais de faire le tour du monde. » Descendu des montagnes du Kachmîr, il gagne les plaines fertiles situées entre le Gange et le Djumna; il parcourt en vainqueur toute l'Inde centrale, et atteint la mer orientale. De là, le long de ses rives, il marche d'abord vers le sud, et puis, conduisant à travers toute la largeur de la péninsule, avec son armée innombrable une longue file d'éléphants, traînant, pour ainsi dire, des montagnes après lui, il joint l'océan Occidental. Kalhana nous le montre portant ses pas parmi les îles de la mer comme parmi ses roches natales. Conquérant de toute la côte occidentale de l'Inde, mêlant au mugissement des vagues de la mer des chants de victoire, Lalitâditya se dirige vers le nord; laissant derrière lui la ville d'Avanti, vainqueur de tous les princes, il entre dans la route des régions très-étendues et impraticables du nord. Nous pouvons à peine suivre sa marche à travers des espaces qui, comme plusieurs de ses actions, appartiennent à la fable et au mythe. Il rentre enfin dans son pays, chargé de richesses acquises par sa valeur, « semblable, selon notre auteur, à un lion qui « retourne à sa montagne, la griffe remplie de perles arrachées à un élé- « phant qu'il a déchiré. » Dans la plénitude de sa gloire, il distribue à ses compagnons des royaumes, et imprime des marques de servitude aux Turuchkas dans le nord-ouest, et aux Dravidas dans le midi de l'Inde; nous ne le suivrons pas dans sa seconde expédition, où le destin l'attend.

Il semble avoir compté sur une continuation de sa vie dans celle de son petit-fils Djayapîda, auquel il légua sa gloire dans le conseil qu'il lui laissa, et qu'un conseiller devait lui répéter sans cesse : « Sois égal à ton « grand-père. »

Il le fut. La conduite de ce héros, dans les vicissitudes rapides et dans

[1] *Hitopadéça*, liv. II, p. 164, édit. de Calc.

[2] *Rádjatarangini*, liv. IV, sl. 131.

les aventures romanesques de sa vie, forme une des parties les plus intéressantes du Râdjataranginî, au texte duquel je dois renvoyer le lecteur; on y trouvera, se succédant coup sur coup, victoire, défaite, amour, combat herculéen avec un lion, péripétie soudaine, changement total de caractère de bien en mal, triste inconséquence de l'homme, et tout ce mélange de grandeur et de bassesse terminé par une mort déplorable.

Il est vrai que, pour montrer les conséquences pernicieuses d'une excessive ambition de conquêtes, j'ai auparavant cité l'exemple de la fin fatale de Lalitâdityа; mais je dois faire remarquer que c'est purement son étonnante activité que j'exalte ici, et que l'admiration de l'héroïsme est trop générale parmi les hommes pour ne pas être fondée sur quelque chose de juste et de beau. En effet, la raison approuve les hommages spontanés rendus au courage et à l'énergie; ces qualités se rattachent à ce qu'il y a de plus honorable dans le caractère de l'homme; elles sont les conditions indispensables à la vertu pratique, quelquefois les seuls moyens de salut, et souvent la cause des plus grands bienfaits pour les hommes. Le héros défend sa patrie; le conquérant réunit les nations les plus éloignées, fait succéder à des actes d'une hostilité momentanée des relations d'une amitié durable, et porte rapidement les arts, la religion et la civilisation dans une vaste partie du monde. Notre historien le fait observer en ces termes [1], au sujet de l'expédition religieuse du vertueux Meghavâhana : « jointe à un héroïsme louable, et au consentement « des hommes qui étaient rassurés sur leur sort, l'entreprise d'une telle « conquête était désirable pour les peuples eux-mêmes; » et c'est ainsi qu'une conquête peut mériter les vœux, l'approbation et la reconnaissance des hommes.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent que les bonnes ou mauvaises qualités, telles qu'elles auraient pu se montrer dans les rois de Kachmîr, indépendamment de toute influence de leur religion. Je tâcherai de signaler celle-ci dans quelques traits remarquables de leur histoire.

On sait que la religion indienne, soit le buddhisme, soit le brahmanisme, au moyen de contemplations abstraites, et de la multiplicité d'exercices de dévotion qu'elle commande, s'empare de toute l'âme et de toute la vie de l'homme. Je dois renvoyer à la description de la conduite reli-

[1] *Râdjataranginî*, liv. III, sl. 28.

gieuse d'Aryarâdja, dans laquelle notre historien paraît se complaire, et dont il suffira de citer ici deux slokas [1]: « La cour de ce monarque, sem-« blable à l'assemblée du maître suprême, Çiva, resplendissait des pé-« nitents religieux, qui étaient distingués par la cendre, par des rosaires « et par la chevelure, confusément entassée sur le sommet de leur tête. « Le vœu que ce roi avait fait de vénérer, dans les pratiques de sa dévo-« tion, tous les jours, un millier des lingas de Çiva, n'a pas été une « seule fois violé. » Le pays était, pour ainsi dire, peuplé de ces symboles sacrés; son zèle à les multiplier fut secondé par ses domestiques, qui ne croyaient pouvoir autrement gagner la faveur de leur maître dévot. Partout s'élevaient des lingas taillés, soit de pierre, soit de bois, sur les montagnes et le long des bords de rivières et d'étangs, au milieu des fleurs de lotus qui leur servaient d'ornements, et au milieu des arbres qui offraient aux dévots des grains pour former des rosaires. Champs, jardins, villages, tout appartenait à Çiva. « Le grand souverain, dit « Kalhana [2], rendit grande la terre par de grands édifices, de grands lin-« gas, de grands taureaux et de grands tridents. »

Quarante-cinq ans de son règne s'écoulèrent dans ces occupations qui s'opposaient entièrement à l'accomplissement des devoirs d'un roi; ce ne fut qu'alors que l'on s'aperçut qu'un tel dévot ne convenait pas au gouvernement, et l'on chercha un autre souverain, que l'on trouva dans un petit-fils de ce Yudhichthira, qu'on avait détrôné à cause de sa mauvaise administration.

Aryarâdja retourna sans résistance à sa première obscurité dont un destin extraordinaire l'avait tiré contre sa volonté, pour l'élever sur un trône. Il assembla lui-même ses conseillers, et leur remit le royaume [3] « comme un dépôt bien conservé. » Il résista aux efforts qu'ils firent pour le lui faire reprendre, « comme un grand serpent, dit notre auteur [4], « ne se revêt plus de la peau qu'il a jetée. » Puis, Aryarâdja prit le bâton de mendiant; il quitta tout; « élevant [5] ses regards vers le ciel, et se « faisant de son âme des empires, il se sentit content. » Son départ, les adieux qu'il fit à ceux de ses anciens sujets qui l'avaient accompagné

[1] *Rádjatarangini*, liv. II, sl. 128, 129.
[2] *Ibid.* sl. 133.
[3] *Ibid.* sl. 159.
[4] *Ibid.* sl. 166.
[5] *Ibid.* sl. 168.

une partie du chemin, son voyage à travers des forêts et des montagnes, ses exercices de dévotion, et ses humbles quêtes d'aumônes au milieu des ermitages de Munis, composent une des descriptions les plus intéressantes et du meilleur style de l'historien.

Les livres moraux et religieux des Hindus abondent en réflexions sur la vanité et l'instabilité de tous les biens et plaisirs de ce monde, ainsi qu'en exhortations à chercher le bonheur impérissable. Admirables souvent par la beauté des images et par la force d'expressions, ces leçons sont faites pour engager les Hindus à quitter les scènes actives et bruyantes de la vie, et à se dévouer dans la solitude à la dévotion. C'est pourquoi nous trouvons parmi les rois du Kachmîr tant d'exemples d'un abandon volontaire du gouvernement.

Parmi ceux-ci se présente Mâtriguptâ, déjà cité, qui choisit pour retraite, non pas les ermitages des forêts, mais Varanâsi (Benâres), ville qui était, dans son temps, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, comme elle est encore aujourd'hui, le siége de la dévotion indienne, et alors probablement du buddhisme. Pravarasena, successeur de Mâtrigupta au trône du Kachmîr, fit parvenir à ce dernier tous les biens qu'il avait laissés derrière lui, et que, revêtu d'un habit de mendiant, il ne reçut que pour les distribuer parmi les indigents.

Nous voyons combien la religion avait part à la libéralité que j'ai déjà signalée dans les rois kachmîriens; nous voudrions seulement que les Brahmanes eussent moins souvent attiré vers eux les trésors royaux, dont la dispensation aurait pu être mieux dirigée pour le bien-être de la société.

Je citerai encore Kavalapîda. Après avoir, par de sages réflexions sur lui-même, calmé un accès de colère que lui avait suscité un ministre rebelle à ses ordres, il lut sur son siége un sloka qui avait été tracé par un de ses prédécesseurs : « Homme fortuné [1], va dans les bois, voue ton « cœur à la pénitence; tous les biens sont périssables. » Ce fut un appel auquel il ne put résister.

Ce fut une ancienne coutume des Indiens de terminer volontairement leur vie [2], soit pour se soustraire aux maux présents, soit pour éviter

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 388.

[2] On se rappellera (*Æliani var. hist.* cap. XLVI) Kalanus, le philosophe indien, qui se brûla volontairement à Babylone devant Alexandre. Ce conquérant avoua que Kalanus, vainqueur de la peine et de la mort, avait soumis des ennemis plus puissants que ne le

des malheurs futurs, soit enfin parce qu'ils étaient las de vivre [1]. Ainsi firent aussi les rois qui avaient perdu des batailles, ou qui avaient causé de grands malheurs par suite des crimes dont ils avaient été coupables dans cette vie, ou qu'ils croyaient avoir commis dans une existence antérieure; une mort expiatoire devait les réconcilier avec le ciel et la terre.

Ainsi le cruel Mihirakula se coucha sur un lit ou sur un bouclier, au milieu d'un amas d'armes de toutes sortes, et lorsque, dans les flammes [2], « se montrant sans pitié envers lui-même, il quitta la vie, une « voix, descendue du ciel, s'écria : C'est bien ! » Ajoutons qu'il fit beaucoup de donations aux Brahmanes, qui se sont faits les médiateurs entre les dieux et les hommes.

Les motifs de mourir sont innombrables pour les hommes qui on appris à mépriser la vie. Le pieux Djaloka offrit sa vie à la déesse Krityâ [3] Le roi Vaka se livra, entouré de ses cent fils ou petits-fils, à une magicienne, pour être sacrifié à la déesse Durgâ [4]; Meghavâhana voulut se substituer à l'homme qu'un chef de barbares, pour sauver son fils malade, s'apprêtait à sacrifier devant l'autel de la même déesse; il avait déjà levé son glaive pour se couper la tête à lui-même, lorsque sa main fut arrêtée par un personnage divin, et sa tête couverte d'une pluie de fleurs célestes [5].

Nous pouvons ne pas approuver cet amour pour le suicide; mais [6] le vertueux roi Tundjina nous inspire du respect lorsque, ne pouvant pas supporter la vue de ses sujets qui succombaient à une famine affreuse, il se détermina à mourir [7].

furent Darius, Taxila et Porus. Un autre Indien (*Strab.* lib. XV, p. 719; ed. Amstelod. 1707) monta volontairement sur le bûcher funèbre, nu, oint et riant, dans la ville d'Athènes. Son épitaphe disait : « Ci-gît Zarmanochégas, Indien natif de Bargosa, qui quitta « la vie selon la coutume indienne. »

[1] Manu semble encourager le suicide (voyez ses Lois, liv. VI, sl. 78) : « De même « qu'un arbre quitte le bord d'une rivière *lorsque le courant l'emporte*, de même qu'un « oiseau quitte un arbre *suivant son* caprice, de même celui qui abandonne ce corps *par* « *nécessité ou par sa propre volonté* est délivré d'un monstre horrible. »

[2] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 312.

[3] *Ibid.* liv. I, sl. 135.

[4] *Ibid.* sl. 335.

[5] *Ibid.* liv. III, sl. 31-52.

[6] *Ibid.* liv. II, sl. 41.

[7] On trouve, parmi les rois d'autres nations, plus d'un exemple vanté comme acte méri-

Je crois en avoir dit assez pour prouver le courage des rois kachmîriens, et pour justifier le passage suivant de Clément d'Alexandrie[1] : « Zénon a dit avec raison des Indiens, qu'il aimerait mieux voir brûler « un Indien que lire tous les traités sur la force d'âme. »

Tels sont les principaux traits du caractère des rois kachmîriens que nous pouvons saisir dans les six premiers livres de l'histoire du Kachmîr.

Les rois sont soumis à la même loi générale qui a déterminé le caractère du peuple auquel ils appartiennent, et dont ils sont plutôt séparés que distincts ; ce sont des Asiatiques, des Hindus, des Kachmîriens, soumis à l'influence de leur climat, et surtout à celle d'une religion et d'une civilisation, formées dans des circonstances particulières ; et si l'on peut dire que l'esprit des Asiatiques, demeuré stationnaire depuis tant de siècles, s'est arrêté dans son enfance, leurs rois, pourvus d'un pouvoir illimité, peuvent ne nous paraître que comme des enfants munis de la force des géants, c'est-à-dire comme les êtres les plus dangereux que l'on puisse imaginer.

Comme ils ont été, indépendamment de leur volonté, placés par leur naissance dans une situation où la vertu est si difficile pour eux, et d'où proviennent tant de malheurs pour les autres ; il est juste d'attribuer une partie de leurs fautes au destin, et de reconnaître avec d'autant plus d'admiration le mérite de ceux qui ont su résister à toutes les séductions de leur position, et ne se servir de leur pouvoir que pour le plus grand bien de leur peuple. Kalhana l'a bien senti, en disant de Siddha[2] (qui, s'il n'était pas nommé ici, aurait été injustement oublié parmi les bons rois du Kachmîr) : « Il ne pouvait contracter aucune pollution par « l'union des plaisirs sensuels, quoique marchant au milieu d'eux : de « même que l'image de la lune n'est pas souillée par la boue où elle se « reflète ; au milieu des rois brûlants de la fièvre d'orgueil, s'accrut sa « pureté. »

Malgré la situation particulière qu'ils occupent sur le trône, les rois ne peuvent, ni en bien, ni en mal, être entièrement isolés de leur na-

toire. Ainsi Sésostris (Diod. Sic. lib. I, c. 58), après un règne de trente-trois ans, ayant perdu la vue, quitta volontairement la vie ; « acte par lequel (dit l'historien) il mérita « l'admiration non-seulement des prêtres, mais aussi de tous les autres Égyptiens. »

[1] *Stromata*, lib. II, p. 414. Καλῶς ὁ Ζηνὼν ἐπὶ τῶν Ἰνδῶν ἔλεγεν, ἕνα Ἰνδὸν παροπτώμενον ἐθελεῖν ἰδεῖν, ἢ πάσας τὰς περὶ πόνου ἀποδείξεις μαθεῖν.

[2] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 278, 279.

tion : ils doivent nécessairement subir l'influence du caractère général, même en contribuant à le former. Le législateur des Indiens semble exprimer la nécessité d'une influence mutuelle entre les gouvernants et les gouvernés, en disant : « Que le roi prend la sixième partie des bonnes « et des mauvaises actions du peuple qu'il gouverne; en le gouvernant « bien, il partage leurs vertus; en négligeant de le gouverner, il participe « à leurs crimes [1]. » Notre historien dit : « C'est par les vertus ou les vices « du peuple que s'élèvent de bons et de mauvais rois [2]. » Il nous importe donc d'examiner le caractère du peuple qu'ont gouverné les rois du Kachmîr.

2. TRAITS DU CARACTÈRE DES HOMMES ET DES FEMMES DANS LE KACHMÎR.

Il n'est que trop vrai qu'un peuple sous un gouvernement despotique n'a point d'histoire ; c'est pourquoi il n'est presque jamais question du peuple dans le Râdjataranginî, sinon lorsqu'il est massacré par la cruauté d'un râdja impitoyable, lorsqu'il est pillé et opprimé par des employés rapaces, lorsqu'il meurt de faim et lorsqu'il pleure un roi défunt ou exilé. Ces larmes paraissent ne lui rien coûter, et n'être qu'un tribut d'obligation qui est dû, même au maître le plus exécrable.

Il en résulte que les Kachmîriens furent toujours extrêmement patients et endurants, comme ils le sont encore aujourd'hui. Nous ne lisons, comme j'ai déjà eu occasion de le faire observer, le récit d'aucune insurrection populaire, mais seulement des conspirations des ministres contre un dominateur faible et dépravé. Le détrônement, l'exil, l'assassinat d'un prince, ne sont pas l'ouvrage d'un sentiment des droits ou de la dignité de l'homme qui s'est éveillé; non, c'est un attentat de plus, accompli par l'ambition ou par la vengeance d'individus ou d'un parti.

En considérant les peuples dans un tel état d'avilissement, on détournerait ses regards de leur histoire avec dégoût, dédain et tristesse, si à travers tant d'étranges formes de mœurs, on n'apercevait pas des symptômes de la bonté originaire de la nature humaine, qui n'est jamais entièrement anéantie, et d'une tendance vers un état plus conforme à sa dignité, tendance qui ne peut jamais être entièrement comprimée. De

[1] Voyez le *Karnaparva*, dans l'appendice à mes notes, t. I, sl. 62, 63.

[2] *Râdjataranginî*, liv. I, sl. 187.

plus, l'homme n'est-il pas doué d'une admirable intelligence pour convertir en quelque bien le plus grand mal qui l'obsède? On croirait que le sol du despotisme, stérile en tout fruit généreux, ne peut produire que de la servilité rampante; mais non, cette servilité s'ennoblit en devenant fidélité au devoir. L'homme qui ne veut jamais renier sa liberté morale, convertit en lui-même en noble respect pour une loi qu'il reconnaît, la vile crainte de la force physique qui veut le dominer, et la nécessité même, au lieu de l'avilir, le dote d'une vertu. En outre, la veine la plus active du cœur humain est celle qui est mue par l'amour; elle bat aussi pour un maître; le dévouement se pare d'honneur; le serviteur travaille, combat, meurt pour son maître: la servitude a son héroïsme.

Le Râdjataranginî nous offre plus d'un exemple de ministres qui n'ont pas voulu survivre à leur prince, ou qui se sont sacrifiés pour la conservation de sa vie et de son empire. Mitraçarma [1] ne peut plus supporter la vie depuis que son maître a volontairement quitté le trône et renoncé au monde; il va se suicider avec son épouse au confluent de la Vitastâ, avec le Sindhu. Devaçarma [2] s'étrangle lui-même pour que son corps inanimé fournisse le seul moyen possible pour faire évader son roi de la prison où il est enfermé. Naravahana [3] mérita, par son dévouement à toute épreuve, dans de bons et de mauvais jours, la confiance de la reine Didda, et, payé d'ingratitude par elle, quitta la vie volontairement. Sura [4] fit immoler son propre fils dans un temple, pour calmer une vague inquiétude de son seigneur. « Çivaçakti et ses compagnons [5], dit « Kalhana, ne se lièrent pas d'amitié avec les ennemis de leur seigneur, « qui leur promettaient richesses et honneurs, et ne furent attachés qu'à « un seul objet, la fidélité. » Je ferai remarquer que notre historien, fils d'un ministre lui-même, paraît pénétré de l'importance de cette vertu, dans l'éloge de laquelle il est toujours éloquent, surtout en parlant des habitants de Gaudî, qui voulurent mourir pour défendre et pour venger leur souverain [6].

L'estime de soi-même et le vif désir des distinctions personnelles,

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 391.
[2] *Ibid.* sl. 574.
[3] *Ibid.* liv. VI, sl. 221, 239, 260-263, 267-277.
[4] *Ibid.* liv. V, sl. 58.
[5] *Ibid.* sl. 131; 132.
[6] *Ibid.* liv. IV, sl. 324, 330-333.

qui, chez nous, sous le nom de *point d'honneur*, sont des agents moraux si puissants, se font très-souvent remarquer dans le caractère des Hindus. Ils sont, en général, très-sensibles aux titres et aux honneurs, et surtout jaloux de leurs droits de caste; être confondus avec des personnes inférieures par leur naissance et par leur savoir, est pour eux « un état « entre la vie et la mort [1]. » C'est pourquoi ils ne survivent pas à un outrage reçu; mais leur désespoir se tourne plus souvent contre eux-mêmes que contre les auteurs de leur déshonneur. Kalhana dit [2], à l'occasion du suicide de Naravahana que je viens de mentionner : « Provoquées sans « pouvoir se venger, les âmes brûlant de leur propre vigueur, désirant de « la gloire, quel autre moyen en ont-elles si ce n'est la mort? » Dans une autre occasion, notre historien met dans la bouche d'un ministre, qui fournit un rare exemple de dévouement envers son maître, les paroles suivantes : « Un homme qui, comme moi, a fini ce qu'il avait à faire, « ayant accompli sa dernière offrande avec des larmes au lieu d'eau, inac- « cessible désormais à la peine comme au plaisir, un tel homme peut bien « quitter une vie que l'ignominie a déjà détruite [3]. » Nous voyons ainsi un stoïcisme dénué d'énergie, et la fermeté même se confondre avec l'inertie inhérente au caractère des Hindus.

Je n'ai plus rien à dire de la vie politique des Kachmîriens. Quant à leur vie civile, je ne trouve pas le moindre indice que le vol, le meurtre, la violence et d'autres crimes aient été fréquents parmi eux; je n'ai pas la moindre raison de croire que, dans les anciens temps, ils aient été moins moraux que dans le XVIe siècle de notre ère, dans lequel Âbul-fazil [4] leur rend le témoignage que, « quoique Kachmîr soit populeux, et « quoique l'argent y soit rare, cependant un voleur ou mendiant est à « peine connu parmi eux. » Je n'hésite pas à dire que, de tout temps, les Kachmîriens furent, comme les Hindus en général, doux, paisibles et décents, à un degré qu'aucun autre législateur, hors Manu, n'a pu faire atteindre à une si grande association d'hommes.

On n'aura pas grand'peine à croire que ce n'était pas en vain que la religion exhortait ce peuple à l'abstinence et à l'abnégation de soi-même. Nous avons vu dans Prâtâpaditya l'exemple glorieux d'un roi qui voulut

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 135.
[2] *Ibid.* liv. VI, sl. 278.
[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 284.
[4] *Ayin Akbari*, t. II, p. 134; trad. de Gladwin.

mourir plutôt que de violer la vertu en satisfaisant une violente passion; ce roi était le digne fils de Durlabhavarddhana, qui, avant de monter au trône, fit preuve d'un admirable pouvoir sur lui-même dans un événement dont je retracerai les principaux traits.

Quoique homme privé, il avait été, à cause de ses qualités personnelles, choisi pour être l'époux d'une princesse royale, dont la beauté répondait au nom qu'elle portait, *Anangalékha*, « distinguée par le dieu de l'amour. »

Elle ne rendit pas heureux son digne époux, pour lequel elle ne montrait que de l'aversion, tandis que la passion adultère dont elle s'était éprise pour Khanka, ministre du roi, ne connut bientôt aucun frein, ni de honte, ni d'honneur. Je renvoie au récit de Kalhana[1], qui présente à cette occasion un tableau caractéristique de la vie privée des Kachmîriennes.

Durlabhavarddhana, qui s'était aperçu de la dépravation de sa femme, rongé de chagrin, fut poussé par son désespoir à se procurer lui-même la certitude de son déshonneur, et, à cet effet, se glissa, pendant la nuit, dans les appartements des femmes. Là, l'époux outragé fut excité par une colère qu'on peut dire légitime à frapper les coupables, dont le sommeil même avouait le crime à peine accompli; mais la raison le retint : « Ainsi, dit Kalhana[2], semblable à une mer agitée, son courroux impétueux fut puissamment ramené au calme par la digue dont la raison l'a « entourée. » Les réflexions que l'historien met à cette occasion dans la bouche de ce héros de la modération, sont exprimées avec une grande force et une grande dignité, mais sans le moindre ménagement pour les femmes.

Après une telle victoire sur lui-même, Durlabhavarddhana écrivit, sur le bord de la robe de Khanka, ces mots : « Quoique digne de mort, « tu n'a pas été tué; tu dois cependant t'en ressouvenir. » Le coupable, à son réveil, reconnut la générosité de l'homme qui, palpitant sous un sanglant outrage, avait pu s'abstenir de la vengeance la plus juste et la plus facile; il en fut pénétré de reconnaissance, et, dès ce moment, il bannit de son cœur l'amour adultère, qui fit place au désir ardent de payer de retour le bienfait qu'il avait reçu. En effet, après la mort du roi Baladitya, qui n'avait point d'enfants, Khanka réussit, par ses efforts, à

[1] *Rádjatarangini*, liv. III, sl. 495-505.

[2] *Ibid* sl. 511.

faire monter sur le trône Durlabhavarddhana, qui devint le fondateur de la dynastie de Karkôta.

Je profite de cette occasion pour relever un trait particulier dans le caractère des Hindus, la prudence; elle est chez eux une finesse rusée, un sentiment instinctif de leur intérêt, qui ne les quitte jamais, même au milieu de l'orage intérieur de leur passion. Certes, la modération de Durlabhavarddhana était du côté de son intérêt; en épargnant un ministre puissant et frère du roi, il ne se préparait rien moins que l'acquisition d'un royaume.

Anangalêkha partagea le trône de son mari, qui lui pardonna. Elle tâcha d'effacer, par des œuvres de charité et de piété, ses égarements passés; elle bâtit un vihâra au dieu de l'amour, comme s'il n'avait pu appartenir qu'à lui d'effacer la faute qu'il avait causée.

La conduite de cette princesse n'est pas la seule occasion dans laquelle Kalhana se soit permis de parler avec peu d'égards des femmes. « Qui « est-ce qui peut maîtriser les femmes [1] ? » fait-il dire, il est vrai, à un époux trahi. Il dit de Diddâ, mère et gardienne du roi Abhimanyu, que, « par sa nature de femme peu raisonable, et d'oreille mobile, elle n'é- « tait pas susceptible de distinguer entre ce qui convenait et ce qui ne « convenait pas [2]. » Ce qui pouvait inspirer à notre historien cette sévérité envers les femmes, indépendamment des faits qu'il rapporte, c'était le code de Manu [3]. Ce législateur, en attribuant aux femmes tous les mauvais penchants de la perversité, veut être en droit de les condamner à une dépendance rigide et perpétuelle. Au reste, on sait que, dans toute l'Asie, les femmes sont tenues dans un état d'insignifiance, sinon d'avilissement, qui les empêche d'exercer sur la société cette influence bienfaisante, qu'on leur doit partout où elles sont traitées avec moins de rigueur, disons avec plus de justice.

S'il est vrai que, sous un gouvernement despotique, les hommes n'ont point d'histoire, comment les femmes en auraient-elles? Peu de traits suffiront pour marquer tout leur caractère. Elles sont douces, patientes, ne vivant qu'au jour le jour, douées d'une sensibilité vive, mais restreinte; rarement mues par les puissants motifs qu'inspire un grand but, et dépourvues de la force de caractère qui peut suivre des principes

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 515.

[2] *Ibid.* liv. VI, sl. 193.

[3] *Ibid.* liv. V, sl. 148; liv. IX, sl. 17 et ailleurs.

fixes, elles ne s'élèvent qu'à une moralité très-imparfaite, et ne possèdent d'autres vertus que celles qui naissent, pour ainsi dire, spontanément, ou leur sont imposées par la nécessité. Ce sont bien celles-ci sur lesquelles on peut le mieux compter, et le caractère des femmes se confond avec celui des hommes en général; toujours et partout, elles partagent avec l'autre sexe tout le bien et tout le mal qui appartient à toute la nation. Celle-ci est-elle barbare? les femmes ne peuvent pas être civilisées; il ne leur reste de particulier que la douceur de leur sexe, don du ciel et bonheur du monde en tout temps.

Les femmes dont Kalhana fait mention sont toutes ou des reines, ou des courtisanes; ce qui déjà, en soi, est caractéristique de l'état dans lequel se trouve ce sexe dans le Kachmîr.

Quant aux reines, quelques-unes montrèrent plus de force d'âme que leurs époux. Je ne citerai que Vakpuchtâ[1]. Toutes rivalisèrent avec les rois, dans la construction de vihâras, et de sanctuaires, de maisons de charité pour les indigents et pour les malades, et de lieux de repos pour les voyageurs fatigués; sous tous les cieux, ce sont des âmes pleines de bonté, pour lesquelles la dévotion est un besoin, et la bienfaisance, la source des plus grandes délices.

Le siége du pouvoir suprême et arbitraire est partout l'endroit le plus dangereux pour la vertu humaine, et on y place une femme dont le nom, selon un poëte célèbre, est *faiblesse*. Nous ne devons pas nous étonner que les reines kachmîriennes aient abusé d'un pouvoir qu'on ne devait jamais leur confier, et l'aient exercé sans mesure et sans réserve, au gré de leurs passions déréglées et violentes. C'en est assez des règnes de Sugandhâ[2] et de Diddâ[3], pour prêter un fort appui à quiconque voudrait soutenir que la loi salique mérite d'être établie partout[4].

[1] *Râdjatarangini*, liv. II, sl. 45-55. Les Hindus ont plusieurs femmes, et huit différentes sortes de mariage légal (Manu, liv. III, sl. 20-42). On distinguera donc des reines qui ne sont qu'épouses d'un roi, et celles qui ont été revêtues du pouvoir royal.

[2] *Ibid.* liv. V, sl. 229, etc, etc.

[3] *Ibid.* liv. VI, sl. 193, etc. etc.

[4] La race lunaire des Indiens fournit plus d'exemples des règnes et de l'influence politique de femmes, que n'en donne la race solaire. La grande famille des Pandus même (Voyez *Tod's Rajpootana*, p. 31) descend de Pandea, fille de Vyâsa. Le nom et la domination de Pandua se trouvent à partir du pied de l'Himalâya, jusqu'au sud de l'Inde, où Rattâ, la reine du Karnate, nommée dans le Râdjatarangini (liv. IV, sl. 152), était probablement de la race des Pandus.

Après les reines, les courtisanes, les danseuses et les chanteuses jouent un grand rôle à la cour kachmîrienne. Elles forment, dans toute l'Inde, une classe particulière. Élevées dans les temples, appelées Dêvadasâs, « servantes de Dieu, » elles sont revêtues d'un caractère sacré qu'elles perdent lorsqu'elles ne sont dévouées qu'au plaisir. Ces femmes sont instruites dans les lettres, et acquièrent ce qui peut plaire par une éducation calculée pour cet effet. Les mœurs et les usages des Hindus, loin de les condamner à un mépris absolu, ne les empêchent même pas de jouir d'une certaine considération, quand, à force de véritable amabilité, elles se montrent supérieures à leur profession [1]. On se rappellera des femmes de cette condition, auxquelles les Grecs donnaient le nom conciliateur d'*hétaires*, amies. Telle fut, dans le vrai sens du mot, Komalâ, pour Djayapîda, roi fugitif, à qui elle s'attacha dans son malheur, et avec qui, au retour du bonheur, elle mérita de partager le trône.

Le grand ascendant que les courtisanes gagnaient souvent à la cour n'était pas la cause, mais plutôt un accident de la corruption qui était dans le caractère des rois et dans les mœurs de la cour. Ce n'étaient pas elles, peut-être, qui occupaient le plus pernicieusement, pour le pays, les loisirs d'une volonté dépravée. Il est juste de dire qu'elles étaient capables d'un véritable attachement pour leur seigneur, comme l'a prouvé Hansi [2], dont les bras devinrent le dernier refuge du roi Tchakravarma, quand, dégouttant de sang, il était poursuivi par les assassins, qui le tuèrent, pendant qu'elle, « à demi-jointe à son sein et à ses flancs, » l'embrassait avec des cris plaintifs.

En parlant du dévouement des hommes à un maître, je ne pouvais oublier celui des femmes, pour lesquelles, dans toute l'Asie, le nom d'époux équivaut à celui de seigneur, et dont l'amour remplit toute l'existence dans ce monde et dans l'autre. Le courage incroyable avec lequel ces êtres faibles suivaient leurs époux morts, dans les flammes funèbres, n'était pas étranger aux reines kachmîriennes. J'invoque l'exemple de celles qui se sont brûlées à la mort des rois Tundjina [3],

[1] Voyez Vasantasêna, dans le drame de *Mritch-tchhakati* (*Théâtre des Hindus*, traduct. de M. Wilson, t. I).

[2] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 424-469.

[3] *Ibid.* liv. V, sl. 410.

[4] *Ibid.* liv. II, sl. 57.

Câṅkaravarma [1] et Yaçaskara [2]; « elles suivirent, » dit l'historien, en parlant de ces dernières, « leurs époux comme la lumière suit le soleil. » Je rappellerai encore une fois [3] cette héroïne de fidélité, qui, par un mensonge magnanime, ne fit achever un temple et une cérémonie funèbre à son seigneur mort, que pour se soustraire au roi qui désirait la posséder; elle se précipita dans les flammes sacrées, allumées à cette occasion. Certes, en fait de courage, les hommes n'ont peut-être rien de plus fort à opposer à cet héroïsme de la fidélité conjugale. Qu'on le prenne, si l'on veut, pour du fanatisme mêlé à l'orgueil de castes, toujours faut-il l'appeler magnanime, parce qu'il doit s'exercer à un si haut prix; soyons justes, et laissons-en toute la gloire à ces êtres étonnants, pour lesquels le bûcher allumé pouvait, selon l'expression de notre auteur [4], « être un lit de lotus resplendissant de flammes. » Et ceci n'est pas une exagération poétique, c'est une des vérités historiques les mieux constatées.

Il se présente ici une question historique assez importante. Le buddhisme, à une époque quelconque, prescrivait-il, recommandait-il, admettait-il le sacrifice des veuves, comme certainement, de bonne heure, jusqu'à nos jours, le fit le brahmanisme [5]? Je saurais d'autant moins y répondre d'une manière satisfaisante, que le mélange singulier de ces deux religions, qui se trouve dans toute l'histoire du Kachmîr, semble en même temps confondre toutes leurs coutumes [6]. Ce qui est certain, c'est que la religion de Buddha, en ne reconnaissant aucune distinc-

[1] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 225, 226. Je dois dire que, dans cette occasion, six hommes se brûlèrent avec trois femmes.

[2] *Ibid.* liv. VI, sl. 107.

[3] *Ibid.* sl. 138-144. Voyez ma note sur ces slokas, t. I, p. 544.

[4] *Ibid.* liv. I, sl. 57.

[5] On a dit que le sacrifice de veuves après la mort de leurs maris, n'étant pas expressément ordonné par les lois de Manu, n'a été connu que postérieurement à ce code. N'est-ce pas conclure trop positivement sur le silence qu'il observe à ce sujet? De plus, les slokas de Manu (v. 156-160) semblent n'offrir à la femme qu'une alternative, ou de suivre un usage trop connu pour être mentionné, ou de mener une vie austère jusqu'à sa mort. En tout cas, Manu recommande le suicide en général (voyez le sloka cité p. 519), et un usage établi a toujours eu la force d'une loi positive. Consultons aussi d'autres autorités indiennes. (*As. Res.* t. IV : *On the duties of a faithful hindu-widow*, by Th. Colebrooke, Esq. et d'autres.)

[6] Nous savons que, récemment, à la mort de Randjet-singh, roi de Lahore, quatre princesses, femmes légitimes, et sept filles esclaves, se sont brûlées sur son bûcher funèbre. C'est cependant la religion des Sikhs qui domine dans ce pays. On en peut conclure que l'usage de cette espèce de sacrifice n'appartient pas exclusivement à la religion brahmanique, mais a toujours été, jusqu'à nos jours, observé dans toute l'Inde, comme il le fut jadis parmi

tion de castes, détruisait par cela même un des principaux motifs de ce suicide religieux; car c'était bien la jalousie de conserver purs le sang et l'honneur des familles, en évitant le risque d'une souillure, par un second mariage ou par la mauvaise conduite de la veuve; c'était bien, dis-je, cette jalousie qui, jusqu'à nos jours, avait soutenu cette coutume barbare, et opposé le plus grand obstacle à son abolition, qui s'est effectuée récemment par la fermeté d'un des meilleurs gouverneurs qui aient fait aimer et respecter le nom européen dans l'empire anglais des Indes[1].

Au reste, le buddhisme, de tout temps, paraît avoir accordé aux femmes plus de liberté que le brahmanisme. J'ai déjà observé[2] que c'est au premier qu'appartient originairement l'institution de servantes de Dieu; les Brahmanes se l'approprièrent, tandis que les buddhistes la laissèrent tomber en désuétude, ou l'abolirent, entièrement, si je ne me trompe; d'un autre côté, ils établirent des couvents de femmes, je ne saurais dire sous quelles règles.

Dans l'Inde occidentale, dans le Pandjab et dans d'autres contrées adjacentes, les femmes sont accusées d'une grande immoralité par les Brahmanes[3]. La polyandrie se trouve dans plusieurs pays buddhiques, ainsi que dans quelques parties de l'Inde méridionale, où elle semble être un reste du buddhisme, qui jadis prédominait dans toute l'Inde. Kalhana, lorsqu'il mentionne l'empire des femmes, entend probablement parler d'un pays où régnait la polyandrie[4]. Comme c'est toujours hors du Kachmîr qu'il la place, nous pouvons croire qu'elle n'a jamais été établie dans son pays natal.

La beauté des femmes kachmîriennes fut de tout temps proverbiale,

d'autres nations, dont je ne citerai que les anciens Thraces (voyez *Pomponii Melæ de Situ orbis*, lib. II, c. II, p. 28; edit. Etonæ, 1797).

[1] Le lord William Cavendish Bentinck.

[2] Voyez ma note sur le sloka 151 du livre Ier. Le roi Djaloka «voua au premier des Ru«dras cent femmes de ses appartements secrets, pour exercer leur art sous l'influence du «plaisir, pendant les heures destinées à la danse et au chant.» Je crois pouvoir inférer surtout de ce fait que Djaloka fut converti par la déesse Krityâ au buddhisme.

[3] Voyez le *Karnaparva* joint à mes notes, t. Ier.

[4] Selon Hérodote (IV, c. LXXII), le même usage eut lieu chez les Nasamones et chez les Massagètes. Selon Strabon (XVI, p. 783, édit. d'Amsterd.), chez les Arabes de l'Arabie heureuse une seule femme était l'épouse de tous les frères d'une famille. Celui qui entrait chez la femme laissait devant la porte son bâton (chez les Indiens ses pantoufles). On se souvient que Drâupadi était l'épouse des cinq frères Pandavas.

de manière que rien ne devait manquer pour faire, du beau pays de Kachmîr, un véritable paradis terrestre. Les Kachmîriens, à côté de telles compagnes, dont les charmes paraissent avoir inspiré à notre historien tant de beaux slokas sur le pouvoir de l'amour; respirant l'air le plus doux, au milieu d'un paysage ravissant; invités par le ciel et la terre à une fête perpétuelle, comment n'auraient-ils pas été entraînés à tous les plaisirs par le vif penchant dont on les accuse avec tant de sévérité?

Nous les jugerons moins sévèrement. Qu'ils célèbrent gaiement leurs fêtes des roses, qu'ils respirent les parfums de leurs champs de safran, qu'ils jouissent de tous les plaisirs qu'un gouvernement tyrannique ne peut pas enlever à des hommes qui ont des mœurs simples et des besoins bornés! Nous louerons les habitudes paisibles de ces hommes, qui peuvent être heureux en murmurant des prières dans l'ombre de leurs vihâras, en couronnant à chaque pas l'image d'une divinité, et en contemplant avec dévotion le symbole sublime de la nature créatrice; nous sympathiserons avec ce peuple, qui, pour s'attacher au ciel, se forme de toute l'année, pour ainsi dire, une guirlande de fêtes religieuses, liées les unes aux autres.

Le caractère des Kachmîriens, comme celui des Hindus en général, se compose de deux dispositions qui paraissent incompatibles l'une avec l'autre, et dont le mélange singulier se manifeste cependant dans toute la vie et dans toutes les actions de ces peuples; je veux parler de leur disposition à la sensualité, disposition que j'ai déjà fait remarquer, et de celle à la dévotion contemplative.

Kachmîr a toujours eu la réputation d'être le siége de la sainteté. Nous voyons dans le Râdjatarangînî que le pays entier était consacré aux dieux, que c'était un lieu saint. Malgré les ravages et la domination intolérante et oppressive des envahisseurs mahométans, il reste encore aujourd'hui, debout et en ruines, un assez grand nombre de monuments, pour prouver l'ancienne splendeur religieuse de ce pays. Je crois que la dévotion des Kachmîriens s'est conservée dans toutes les vicissitudes de leur existence, et, à cet égard, leur histoire moderne est un reflet fidèle de l'ancienne. J'ai déjà cité le témoignage d'Abul-fazil, quant au nombre des sanctuaires; j'ajouterai ce qu'il dit[1] des Rîchis, qu'il désigne comme « les gens les plus respectables du pays. Ils ne se laissent « lier par aucune tradition; ils sont sans doute de véritables adorateurs de

[1] *Ayin Akbâri*, trad. de Gladwin, t. II, pag. 137.

« Dieu. Ils n'injurient aucune secte, et ne demandent rien à personne; « ils plantent des arbres fruitiers le long des routes pour le rafraîchisse- « ment des voyageurs; ils s'abstiennent de viande, et n'ont aucun com- « merce avec l'autre sexe. Il y en a deux mille de cette secte dans le « Kachmîr. » L'auteur ne dit pas quelle religion ils professent, mais toute religion devrait professer leurs principes, qui me semblent appartenir particulièrement aux buddhistes; je crois même les reconnaître pour ceux qui sont caractérisés par la déesse Kritya [1], quand elle veut se rendre propice le roi Djaloka. Quel que soit leur nom, nous les compterons parmi ceux que leur croyance et leur dévotion n'empêchent pas d'être utiles au monde.

J'ai déjà fait remarquer la tendance philanthropique du buddhisme. Ses communautés religieuses dans les vihâras ressemblent beaucoup à nos ordres religieux, si elles n'en sont pas les prototypes. Les moines défrichaient jadis des terres incultes, et exerçaient l'agriculture et d'autres métiers utiles. Il est vrai que dans le Kachmîr, comme presque partout ailleurs, ces institutions ont dégénéré en se multipliant outre mesure, et que le nombre toujours croissant des mendiants religieux est devenu pour le pays une véritable calamité, comme notre historien le dit très-sévèrement [2], quand il place le fléau de la mendicité à côté des ravages produits par un froid rigoureux.

En général, les Kachmîriens, tout Hindus qu'ils sont, ne laissent pas de conserver leur caractère de montagnards. L'histoire du Kachmîr, quoiqu'elle ne soit que celle des rois, nous les fait entrevoir tels qu'ils sont encore aujourd'hui, vifs, gais, intelligents et doués d'une grande aptitude pour les affaires de la vie pratique. Nous en jugerons de même, en passant en revue les arts et les métiers, et toutes les espèces d'industrie, ainsi que l'état des science, sujets dont nous trouvons quelque indice dans les six premiers livres du Râdjatarangini.

3. ARTS, MÉTIERS, INDUSTRIE, SCIENCES DES KACHMÎRIENS.

Je commencerai par les arts mécaniques et par les métiers qui furent connus des Kachmîriens.

On admettra facilement que la première colonie qui occupa la vallée

[1] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 139.

[2] *Ibid.* sl. 183, 184.

de Kachmîr, était déjà civilisée jusqu'à un certain degré, et par conséquent possédait quelques arts, au moins ceux qui étaient nécessaires à la conservation de la vie, et dont le premier est l'agriculture. Celle-ci ne pouvait manquer d'être exercée avec soin, d'abord par nécessité, parce que le vallon, enfermé par de hautes montagnes, et d'un accès difficile, devait se suffire par ses propres ressources, et ensuite, à cause de la fertilité variée du sol, qui devait faire naître dans le cultivateur le désir d'étendre ses jouissances. Dans ce pays, la nature elle-même paraît avoir voulu, par la richesse de sa végétation et par la beauté des fleurs, enseigner aux hommes le jardinage. J'ai déjà montré [1] combien les Kachmîriens sont ingénieux aujourd'hui à tirer parti de leur sol, et ils doivent l'avoir été depuis longtemps. L'agriculture et le jardinage comprennent un grand nombre de métiers qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici.

La constitution physique du pays fit sentir la nécessité d'inventer une grande variété de branches d'industrie. Telle fut, dans un réseau de rivières et de canaux, la pêche, source abondante de nourriture; la construction des bateaux, et la navigation; telle fut aussi la construction des ponts et des digues pour passer ou pour maîtriser les eaux, soit en les dirigeant, soit en contenant les inondations, soit en desséchant le terrain pour les besoins de l'agriculture [2].

Notre historien nous indique le travail des mines [3], dont s'enrichissait le trésor des rois, ainsi que des grandes opérations de chimie. Cette dernière, à en juger par la manière dont en parle Kalhana, doit avoir été portée à un assez haut degré de perfection. « La perfection de la chimie, « dit-il [4], a été créée par les dieux pour l'accroissement du trésor de ce « prince vertueux (Lalitâditya), c'est pourquoi elle a disparu tout d'un « coup après lui. »

L'art de frapper la monnaie [5] devait se joindre à la fusion, à l'épuration et aux diverses manipulations des métaux.

Des pierres précieuses ne manquaient pas là où l'on ouvrait et où l'on exploitait des mines, et l'art de les tailler et de les façonner en

[1] Voyez mon Esquisse géographique et ethnographique du Kachmir, p. 293.
[2] Voyez les ouvrages de Suyya, liv. V, sl. 91, 103-105.
[3] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 615, 616 et ailleurs.
[4] *Ibid.* sl. 363.
[5] *Ibid.* liv. III, sl. 103; liv. IV, sl. 616.

joyaux devait les rendre dignes de parer les fronts des dieux et des rois.

Nous ne pouvons pas douter, quoique Kalhana n'en parle pas expressément, que, depuis longtemps, les Kachmîriens n'aient confectionné des étoffes précieuses auxquelles servait la laine des chèvres de leur pays, ou des pays adjacents, et qu'ils n'aient préparé et employé avec art les teintures les plus éclatantes et les plus durables.

Malgré le peu de renseignements que nous donne le Râdjataranginî sur ce sujet, nous croirons facilement que le Kachmîr avait beaucoup de manufactures, en nous rappelant que ce pays, depuis des temps reculés, était célébré comme le siége d'un commerce étendu. En effet, pour le favoriser, une rivière navigable traverse la vallée du Kachmîr, et se joint à plusieurs autres rivières du Pendjab; toutes vont se confondre avec l'Indus, qui, par son embouchure, aboutit au grand océan Indien.

Mais le nombre des arts mécaniques et des métiers, que j'ai indiqués comme ayant été exercés dans le Kachmîr, tout incomplet qu'il est, suffira pour donner une assez haute idée des ressources de ce pays, et en même temps de son ancienne population, laquelle, sans doute, est toujours dépendante des moyens de subsistance que l'industrie peut multiplier à un degré presque incroyable. Si, dans le cours du temps, les ressources du pays diminuèrent, à mesure que ses malheurs augmentèrent, la faute n'en est pas aux Kachmîriens. Ceux qui, parmi eux, s'adonnent à l'industrie et au commerce, se distinguent encore aujourd'hui par leur activité et par leur adresse; les produits de leurs fabriques, quoique dans une déplorable décadence, sont encore admirés et recherchés sur tous les marchés du monde; leur papier est encore le meilleur de l'Inde, et leurs châles sont encore par eux-mêmes, sur les épaules des femmes de tous les pays, la partie la plus précieuse d'une mise élégante.

Passons aux beaux-arts du Kachmîr, qui ne dépendent nullement de l'étendue géographique et de la puissance matérielle d'un pays, mais qui peuvent donner à la plus petite contrée un empire qui s'étendra sur toute la terre et sur tous les siècles.

L'architecture, le plus ancien des arts plastiques, doit avoir été exercée depuis longtemps dans le Kachmîr. Notre auteur fait mention de la construction d'un grand nombre de villes et d'édifices magnifiques, de

toute espèce. Les ruines étendues qu'on trouve aujourd'hui dans plusieurs endroits du Kachmîr, attestent les ressources abondantes et la grande activité que jadis on employait à embellir ce pays.

Nous devons attribuer à la religion qui fit élever tant de temples, de colléges et de sanctuaires de toute sorte, le grand mérite d'avoir suscité et encouragé cette espèce d'industrie, qui, cependant, n'aurait jamais dû être exercée aux dépens d'une autre plus utile. Les murs des temples, dans le Kachmîr, consistent en pierres de taille, dont un grand nombre présente une longueur de quarante à cinquante pieds, et une hauteur de trois à quinze pieds. Ces pierres ne sont liées ni par du ciment, ni par des barres de plomb; cependant, on les voit si bien adaptées les unes aux autres, qu'à peu de distance ces murs offrent l'apparence d'une surface tout à fait unie. La plupart de ces temples sont enfermés dans une enceinte carrée, dont les côtés ont cinq à six cents pieds de longueur, et, en beaucoup d'endroits, s'élèvent à une hauteur de cent pieds. Les murs portent des figures humaines de formes et d'expressions diverses; l'ensemble et les détails de ces temples et de leurs appartements intérieurs paraissent être construits sur le modèle des édifices sacrés que l'on trouve dans différentes parties de l'Inde. Je n'entrerai pas dans des développements plus étendus sur ces monuments, dont on ne pourrait se faire une idée juste sans des dessins fidèles, qui nous manquent; je citerai seulement[1] les paroles d'un spectateur mahométan, Mirza Haider Doghlat, régent du Kachmîr, pendant les années 1541-1551; il s'exprime ainsi : « Les temples du Kachmîr sont, dans « leur ensemble, d'une telle magnificence, que je ne saurais en donner « une idée exacte; je crois que ces édifices n'ont pas leurs pareils dans « le reste du monde connu. » Forster[2] fut également frappé de l'architecture et de la sculpture d'un temple hindu qu'il a vu à Bhytepour. On trouve des ruines de villes entières dans divers endroits du Kachmîr; j'en ai fait remarquer dans mes notes[3] et ailleurs, et je dois regretter de ne pouvoir donner sur ce sujet des renseignements plus précis.

La sculpture suit ordinairement l'architecture dans l'ordre des beaux-

[1] *Ferichta*, trad. du colonel J. Briggs, t. IV, p. 444, cité par M. Carl Ritter, *Erdbeschreibung, Asien*, Band II, Seite 1131.

[2] *Erdbeschreibung, loc. cit.* Seite 1151.

[3] Notes sur le liv. IV, sl. 194. Voyez aussi *Esquisse géographique et ethnographique du Kachmîr*, t. II du présent ouvrage, p. 293.

arts. Nous ne douterions pas, quand même Kalhana ne l'aurait pas dit expressément, qu'un peuple qui a fait de son pays un vaste théâtre de superstition n'ait élevé un grand nombre de statues. Comme plusieurs de ces images, nommément celle que Lalitâditya fit ériger [1], étaient d'or, d'argent et de cuivre, la fonderie des métaux doit avoir été portée à un assez haut degré de perfection. Ces ouvrages de sculpture, soit de pierre, soit de métal, se distinguèrent, je crois, souvent plutôt par leurs dimensions colossales que par la beauté et le goût. Nous n'avons ni descriptions, ni dessins qui puissent nous mettre en état de juger du degré de perfection auquel la sculpture s'est élevée dans le Kachmîr.

Kalhana ne fait pas la moindre mention des ouvrages de la peinture; nous savons que, dans toute l'Inde, cet art est resté bien en arrière de la sculpture.

Je ne dois pas passer sous silence, sans m'y arrêter cependant, le chant et la danse, attendu que notre historien attribue aux séductions de ces deux arts une grande part aux événements de la cour du Kachmîr.

Nous arrivons aux arts de la parole, à la tête desquels se présente la poésie : celle-ci, dans son acception étendue, est le plus ancien des beaux-arts. En effet, considérée comme la manifestation d'une imagination très-exaltée et d'un cœur vivement ému, elle est la première condition de tout ce qui tient aux beaux-arts; de plus, fille de la mémoire, c'est elle qui, anciennement, prêta sa voix à l'histoire, et pendant longtemps ses accents cadencés tinrent aux hommes lieu de burin et de plume, pour la conservation des lois et de toutes les grandes leçons de l'expérience. Kalhana nous le dit, et il prouve en même temps l'ancienneté de la poésie et de l'histoire.

Ce que la Thrace fut pour la Grèce, le Kachmîr, par suite d'une situation et d'une réputation semblables, paraît l'avoir été pour l'Inde. Dirons-nous que Kaçyapa est l'Orphée des Indiens?

Je crois qu'il convient d'autant moins d'entrer ici dans des développements sur la poésie indienne, que je me propose d'essayer une appréciation du Râdjataranginî, comme ouvrage, non-seulement historique par le fonds, mais aussi poétique par la forme. Kalhana pourra passer pour un représentant des poëtes hindus.

Je ne laisserai pas cependant de relever ici un fait important : c'est que, dans le Kachmîr comme dans l'Inde, on composait et on représen-

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 185, 195-205.

tait des drames [1]. La poésie dramatique est, non-seulement un des plus beaux développements de la littérature, mais elle fournit aussi, par elle-même, des traits caractéristiques qui peignent l'état social tout entier d'une nation. On sait que ce genre de composition est inconnu et même proscrit chez quelques nations, pour la plupart sémitiques, et spécialement mahométanes : ce qui fournirait une ample matière à des considérations dont je dois m'abstenir ici.

Il m'importe à présent d'esquisser par quelques traits le caractère et la situation des hommes de lettres dans le Kachmîr J'ai déjà eu occasion de dire que plusieurs rois protégèrent, encouragèrent et cultivèrent eux-mêmes les lettres. Notre historien se plaît dans la description de la cour de Vikramâditya, souverain de l'Inde, et protecteur du Kachmîr. Il le caractérise [2] comme « visité par les saints, et cher aux hommes « de talent. » Parmi ceux qui ornaient la cour de cet Auguste d'Udjayîn, contemporain de l'Auguste de Rome, neuf écrivains distingués par leur mérite furent appelés « les neuf joyaux, » et cela dans le même temps que Cicéron, Horace et Virgile projetaient leur éclat sur tous les siècles à venir. Les honneurs ne manquaient pas aux savants dans le Kachmîr. Sous le règne de Djayapida [3], « le nom d'un savant était plus estimé que « celui du râdja même. Les maisons des savants étaient entourées des princes qui leur faisaient la cour, désirant être présentés au monarque. » Sous le règne d'Avantivarma [4], « les érudits, amenés sur des chars qui « étaient dignes des rois, entrèrent dans l'assemblée du souverain, et « furent très-somptueusement traités et comblés de présents. » Que veut-on de plus [5] ? Matrigupta, pour récompense de son mérite littéraire, ne reçut rien moins que le beau royaume de Kachmîr.

Kalhana voulut sans doute, dans ce Matrigupta [6], idéaliser le caractère d'un homme de lettres. Il résulte du tableau qu'il en présente, que les savants d'alors se chargeaient aussi du rôle de courtisan ; ils devaient, pour se recommander au maître, montrer un grand zèle pour le service, de la modestie, de la persévérance, l'absence d'envie et de rivalité, de la prudence dans leurs discours, surtout à l'égard du roi ; de la dé-

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 260.
[2] *Ibid.* liv. III, sl. 131.
[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 490, 491.
[4] *Ibid.* liv. V, sl. 33.
[5] *Ibid.* liv. III, sl. 199.
[6] *Ibid.* sl. 150-159.

cence, et de l'éloignement pour toute familiarité avec les autres. Matrigupta fit sa fortune par une patience infatigable, quoiqu'il fût longtemps négligé par le roi, qui, pour connaître son caractère, le soumit à cette épreuve sévère.

Dans cette représentation idéale d'un littérateur indien, pour laquelle je renvoie au texte, nous trouvons bien quelques traits qui conviennent à tout homme d'honneur; mais il y en a plusieurs autres, dont un véritable savant ne pourrait que se défendre avec indignation, je veux parler de tous ceux qui se rapportent à la servilité du courtisan, et j'ose croire qu'il n'en existe pas un seul, qui, pénétré de la dignité de sa vocation, voulût, au prix d'une telle indignité, gagner un royaume.

Matrigupta, sur le trône, n'oublia ni son patron Vikramâditya, ni ce qui, sous l'influence des circonstances, lui restait de la vertu d'un savant. Il estima, dans les autres, les connaissances qui avaient été les causes de sa rare fortune. Quand Bhartrimentha lui présenta un nouveau drame qu'il avait composé, le poëte couronné reçut l'ouvrage dans un vase d'or [1].

Kalhana ne nous donne aucun indice sur l'état de sciences exactes dans le Kachmîr. Cependant, l'exercice de l'agriculture, de l'architecture et de la navigation, exigeait des connaissances de géométrie, d'hydraulique et d'astronomie.

Cette dernière science, nécessaire pour déterminer le retour des fêtes religieuses et de certains phénomènes de la nature, se confondait sans doute avec l'astrologie, qui disait les jours heureux ou malheureux auxquels il fallait ou entreprendre les affaires, ou éviter d'agir. Pravarasêna, dit l'auteur, « en observant le rite des héros, sortit pour connaître le « champ céleste et le lever des astres [2]. » Il s'agissait de bâtir une ville [3].

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 261.

[2] *Ibid.* sl. 337.

[3] Outre la Grande Ourse et la maison lunaire de Maghâ (liv. I, sl. 55, 56), Kalhana ne mentionne d'autre étoile que la planète *Çani* ou Saturne (livre IV, sloka 583). En parlant du fils du ministre Dèvaçarma, il dit : « Son fils Mitraçarma ne fut pas égal à « son père; de même que l'astre au mouvement lent (Saturne), le fils du soleil radieux, « est obscur. » Je cite textuellement ce sloka parce qu'il contient, si je ne me trompe, la raison pour laquelle Saturne fut appelé « astre-soleil, » et *Φαίνων* « phænôn » par les Grecs (*Journal des Savants*, octobre 1839, pag. 581, etc.). Cette raison est la même pour laquelle le fils de Clyménè et d'Apollon fut nommé *Φαέθων* « Phaéton » : c'est que, selon la mythologie indienne, Çani était le fils de *Vivasvat*, « soleil, » et de *Tchhâyâ*, « lumière, » femme du soleil; obscur lui-même, il fut appelé « radieux » d'après son père, tandis qu'aucune autre planète n'est enfant du soleil. C'est pourquoi Saturne a le nom de *Vâivasvata*,

Au reste, nous ne pouvons pas douter que le Kachmir n'ait participé à toute la science qui était répandue dans le vaste espace compris depuis l'Himalaya jusqu'à Ceylan, surtout à celle qui est dans ce pays, cultivée avec prédilection, je veux dire la métaphysique. Je me bornerai à caractériser celle-ci par une expression de notre auteur : « C'est une mine « contenant plus d'une pierre précieuse, qui, dégagée de son enveloppe « étrange, peut être travaillée en joyau pour enrichir le monde [1]. »

Nous trouvons mentionné, dans le texte du Râdjataranginî, un grand nombre de poëtes et de savants. J'ai, dans mes notes, donné les renseignements que j'ai pu recueillir sur chacun de ces personnages nommés. J'ose accuser Kalhana de n'avoir pas désigné tous ceux qui étaient ses compatriotes. Il a nommé Paninî, mais il n'a pas dit que ce grand législateur de la langue sanscrite était natif de Gandhâra, qui faisait partie de l'empire du Kachmîr. Nous savons que les Kachmîriens avaient depuis longtemps une grande réputation d'esprit et d'érudition ; et je regrette de ne pas être en état de fournir la liste des hommes célèbres dans les lettres que ce pays a produits, et de remplir ainsi la lacune que Kalhana a laissée dans son Râdjataranginî.

Quant à la littérature particulière des Kachmîriens, ils ont une langue à eux dont je ne saurais rien dire, sinon qu'elle dérive du sanskrit. Cette dernière langue a toujours été celle de leur littérature sacrée et profane.

Combien de leurs livres, entassés dans quelque endroit du Kachmîr et de ses anciennes provinces, ont été déjà rongés des vers et réduits en poudre par la vétusté ! Et il n'est personne qui en sauve quelques précieux restes ! Elle paraît éteinte, l'ancienne érudition du Kachmîr, et, si

qui selon le *Râdjat.* (liv. IV, sl. 150) est celui du soleil même. Que les Grecs aient, comme le pense M. Letronne, pris « phænon, » la dénomination de Saturne, des Chaldéens, qui aussi (Diodore, lib. II, c. XXX) l'appelaient soleil, toujours est-il que la mythologie des Indiens en offre une raison suffisante. Le nom étrusque « Saturne » même semble se rapporter à celui de शनितार *çani-târa*, « étoile de Çani. » Si quelque chose de l'astronomie ou de l'astrologie de l'ancienne Asie peut se retrouver, c'est bien chez les Indiens. Ainsi Πέρρα, *perra*, ancien nom du soleil, que l'on trouve dans Lycophron (v. 1428), a été, non sans quelque raison, pris pour persan, et Reland a proposé de le changer en Μέρρα, *merra*, contraction de Mithra ; ce nom est le mot sanscrit पेरु *pèru*, « soleil, feu, océan, » qui se rapporte aussi à *ferver*, prototype de la perfection dans la religion de Zoroastre, ainsi qu'au mot grec πῦρ, *pyr*, et à l'allemand *feuer*. Peut-on s'empêcher de penser aux enfants du soleil du *Pérou ?*

[1] *Râdjataranginî*, liv. IV, sl. 40.

nous en croyons les voyageurs qui, le plus récemment, ont visité ce pays, la langue sacrée même commence à y être ignorée.

S'il était vrai que toutes les bibliothèques perdues pour nous dans le Kachmîr n'eussent pas dû ajouter une idée à nos connaissances, nous les regretterions toujours comme des monuments historiques de l'esprit humain. Ce qui peut nous consoler, c'est l'idée que leur contenu se retrouve, pour la plupart, dans les livres sanskrits que nous avons pu jusqu'à présent, et que nous espérons plus tard recueillir encore dans l'Inde.

4. COUP D'ŒIL COMPARATIF SUR L'HISTOIRE DES KACHMÎRIENS ET CELLE DE QUELQUES AUTRES PEUPLES.

Après avoir esquissé la religion et le gouvernement du Kachmîr, j'ai tâché de faire ressortir, d'après le Râdjataranginî, le caractère de ses rois et de son peuple, et de donner un aperçu du degré de civilisation auquel cet état était parvenu. C'est bien ce grand résultat que nous cherchons, et qui seul peut mériter notre attention dans le cours des événements qui composent l'histoire de trente-cinq siècles, contenue dans les six premiers livres de Kalhana.

Cette histoire, il est vrai, ne nous présente pas l'intéressant spectacle d'un peuple qui se crée lui-même, en luttant avec des obstacles innombrables qui s'opposent à l'acquisition des biens les plus précieux, droit, foyer et liberté; non, nous recevons les Kachmîriens comme des Hindus, dont l'éducation était déjà, pour ainsi dire achevée, avec des lois, des mœurs et des habitudes fixées sous l'influence d'un double despotisme religieux et politique. Le spectateur, conduit sur les traces de cette histoire, n'assiste pas à ces grandes révolutions, qui, par la puissance de la sympathie, se réfléchent dans l'âme avec toutes leurs scènes variées de triomphe et de défaite, d'admiration et d'horreur, et qui, en nous faisant, pour ainsi dire, palpiter sous le poids du destin des nations, éveillent la conscience de notre propre énergie.

Kalhana déroula « un fleuve de rois : » c'est la signification du mot *Râdjataranginî;* mais, parcourant un paysage dont la triste uniformité n'est que rarement coupée par des oasis d'une richesse sauvage, ce fleuve ne réfléchit que des despotes, qui, entourés d'esclaves, occupent

ses bords. Ces monarques puissants sont les seuls objets qui se présentent sur le premier plan du tableau historique, au milieu de lingas, d'images colossales et de vastes temples des dieux; le peuple, placé sur le dernier plan, n'y paraît que dans un lointain fuyant, en masses nébuleuses et indistinctes.

On trouvera cet aperçu de l'histoire des Kachmîriens peu flatteur pour eux, et peu attrayant pour nous; mais on sentira aussi que, s'il faut toujours juger les hommes et les choses d'après les notions éternelles de la raison et de la vérité, il est permis aussi, il est même juste, de porter des regards indulgents sur les diverses conditions de religion et de climat qui déterminèrent le cours et les résultats des événements. En effet, l'histoire paraît un grand procès intenté aux peuples et aux individus; mais leur culpabilité, et il n'en a jamais existé d'entièrement innocents, ne doit pas être jugée abstraction faite des circonstances atténuantes. Le lecteur ne voudra pas, je l'espère, rejeter celles que j'ai à lui offrir avec mes réflexions sur l'histoire du Kachmîr.

De l'action constante de mêmes causes, causes dont j'ai indiqué quelques-unes, résulte une certaine mesure de vertu que l'homme asiatique n'a, jusqu'à présent, jamais dépassée. Je ne dis pas qu'il ne pourra jamais la dépasser; je suis au contraire porté à croire possible, dans un avenir illimité, ce qui ne l'a pas été jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, toujours paraîtra-t-il convenable de ne rechercher dans les peuples que ce que l'on peut trouver en eux; on sera dispensé ainsi de blâmer des vices inévitables, et de regretter des vertus impossibles.

On est généralement d'accord sur la grande cause qui agit de très-bonne heure, et le plus puissamment, sur le caractère moral et intellectuel, et sur toute la vie des Hindus et des Kachmîriens : c'est la religion. On sait que tous les législateurs, pour établir leur système de morale et de politique, cherchèrent à lui donner la sanction du ciel à l'aide de la religion, dont ils proclamèrent l'origine divine en l'élevant au-dessus de tout pouvoir terrestre. Mais la religion les prit, si j'ose dire ainsi, au mot; elle ne voulut pas avoir été évoquée comme un vain fantôme de la crédulité humaine; elle ne voulut plus abandonner la suprématie que l'on avait une fois reconnue en elle; en un mot elle dédaigna le rôle d'auxiliaire, et prétendit être la dominatrice suprême. C'est sous ce point de vue que nous considérerons l'influence de la religion sur le peuple kachmîrien.

Nous reconnaissons le pouvoir vraiment divin qu'elle exerça pour tirer les hommmes de l'état primitif de barbarie; nous avons vu l'influence bienfaisante qu'elle eut sur la formation des habitudes paisibles du peuple; mais nous devons regretter que, au delà d'un certain temps, elle ait arrêté, chez les Orientaux, les développements des plus belles dispositions de l'esprit; qu'elle ait laissé trop peu de jeu à la spontanéité et à l'industrie de l'homme qui, cependant, *n'est créé que pour se créer lui-même* [1]; qu'elle ait détruit la conscience de ses droits, et qu'après lui avoir imposé comme un devoir et comme une vertu une soumission absolue au pouvoir, elle ait établi et perpétué un esclavage sans bornes et sans mesure; nous lui reprocherons, non-seulement le mal qu'elle a causé, mais aussi nous lui demanderons compte du bien qu'elle a empêché.

La religion fait-elle l'homme, ou l'homme fait-il la religion? Sans pouvoir ici discuter une question si importante, j'oserai seulement énoncer, comme un fait peu contestable, que les dispositions naturelles de l'homme ne laissent jamais d'être pour une part dans la formation d'une religion, et que, lorsque celle-ci est formée et reçue, celles-là ne cessent pas d'influer sur l'interprétation et l'application des dogmes et des préceptes religieux; en un mot, que la religion et le caractère de ceux qui la suivent se modifient mutuellement. A ce qui est inhérent à l'homme, ajoutons ce qui existe hors de lui, c'est-à-dire les causes accidentelles qui, dans diverses circonstances, peuvent empêcher ou neutraliser l'effet qu'aurait produit une doctrine dans un autre état de choses; celle-ci n'a jamais le pouvoir d'une formule magique, dont l'effet, selon la fable, était toujours nécessaire, instantané et invariable. Je crois pouvoir en donner brièvement quelques éclaircissements, qui ne seront pas étrangers au sujet spécial qui nous occupe.

Les Indiens, de tout temps, et les Grecs, jadis, ont professé une seule et même religion, dont le fonds est le culte de la nature personnifiée. Mais quels différents effets cette religion n'a-t-elle pas produits sur ces deux peuples! Elle a servi aux Grecs à purifier et à ennoblir leur sensualité, et ainsi à développer les facultés les plus actives de leur nature; elle les a portés à perfectionner les arts, et à se perfectionner par les arts. On a dit d'eux, avec raison, qu'en « faisant hommes les « dieux, ils firent dieux les hommes. » Ces nobles élèves de la nature

[1] « Der sich zu schaffen nur geschaffen ist. » *Prometheus*, von A. W. Schlegel.

accomplirent tout ce qu'ils étaient en état, et ce qu'ils devaient tâcher d'accomplir; ils cultivèrent ce que, renfermé dans les limites de sa nature, l'homme peut posséder, c'est-à-dire lui-même, et, dans la noble expansion de leur être, ils embrassèrent amis, patrie et humanité.

Mais les Indiens, dans leurs conceptions religieuses, en tendant vers quelque chose qui n'a point d'analogie avec ce qui est connu, se jetèrent dans un vide ténébreux; ils abandonnèrent leur imagination au désordre, et dénaturèrent leur cœur. Effrayant ou soumettant à des lois bizarres les beaux-arts, ces aimables précepteurs de l'humanité[1], les fils de l'hinduisme ne créèrent que des images monstrueuses et effroyables. Voyez les formes de leurs dieux, desquelles toute idée de beauté semble bannie. La joie même qui, dans les fêtes religieuses, devrait descendre pure du sein de la divinité, lorsqu'elle est dépourvue du sens du beau, au lieu de purifier, corrompt, au lieu d'élever, dégrade l'âme. Voyez les orgies révoltantes pour la décence publique, voyez les sacrifices cruels et sanglants. Les Hindus paraissent avoir été arrêtés dans leur croissance intellectuelle, et frustrés de la moitié des dons que la libéralité de la nature leur avait départis. La douceur du ciel, la richesse de la terre, la beauté de tout ce qui respire, paraissent, même dans le paradis du Kachmîr, avoir perdu, sous le souffle d'une fatale superstition, une trop grande partie de leur heureuse influence.

De plus, les préceptes d'une morale semblable à celle de la religion chrétienne furent prêchés dans l'Asie depuis un temps immémorial; ils se trouvent exprimés dans plusieurs anciens livres sanskrits; cette morale était *la bonne nouvelle*, qui, dans la bouche des Munis, des Brahmanes et des buddhistes, retentissait au sein et au pied de l'Himalâya; peu importe qu'elle n'ait pas été connue sous le nom grec d'*évangile*; et même, lorsque plusieurs nations asiatiques professèrent formellement le christianisme, combien cependant fut différent l'effet que la même doctrine produisit chez elles et chez d'autres nations!

Les peuples européens, avec l'énergie inhérente à leur caractère, au milieu de migrations, de guerres et de révolutions perpétuelles, tendirent vers un meilleur état de choses; devenus chrétiens, ils surent,

[1] La culture des beaux-arts est une des prérogatives les plus précieuses que l'homme possède à l'exclusion de tous les autres êtres vivants, et elle forme une partie d'autant plus essentielle de l'éducation d'un peuple, que les beaux-arts exercent à un haut degré une influence qui est indépendante de celle de la religion et du gouvernement.

quoique après une longue lutte avec l'ancienne barbarie, interpréter les préceptes de l'évangile asiatique en faveur d'une civilisation européenne, disons progressive en opposition à celle qui est stationnaire; ils surent planter, comme arbre de la liberté, un instrument de supplice, la croix; car ils portaient en eux-mêmes l'esprit vivifiant, l'esprit du progrès et de la liberté; ils s'approprièrent les connaissances de tous les temps; tous les dieux et tous les prophètes apparurent pour les instruire, et, un immense avenir de perfectionnement et de bonheur devant eux, ils firent du monde entier le théâtre de leur activité.

Parmi les Orientaux que déjà Vâiçampâyana[1] et Aristote ont caractérisés comme destinés à la servitude, cette même morale n'a formé que des Thérapeutes, des Yoguis, des Sanyasis dans les forêts, des moines dans les vihâras buddhiques, et partout de misérables esclaves. Les Kachmîriens se crurent obligés d'avoir un tendre égard pour la vie des animaux les plus vils; ils pourvurent charitablement aux besoins des voyageurs, des malades et des indigents; mais ils ne songèrent pas à se revêtir de la dignité de l'homme qui a besoin de liberté pour marcher vers le but de son existence, la moralité et la civilisation.

On sera peut-être disposé à faire une exception en faveur des buddhistes (et nos Kachmîriens le furent pour la plupart du temps) : ne connaissent-ils pas des *hommes-dieux* qui s'élèvent au ciel, et des *dieux-hommes* qui redescendent sur la terre; en un mot, des *Boddhisattvas*? Oui, mais ceux-ci deviennent dieux, plutôt en abjurant qu'en perfectionnant la nature humaine. Voyez Buddha comme il est représenté partout : il est plongé dans une profonde contemplation, laquelle cependant n'émeut pas son âme; dans une torpeur totale, il est immobile et insensible à tout; un faible souffle est tout ce qui lui reste de la vie terrestre, et c'est encore trop pour ses fanatiques disciples. Que cet état est différent de l'enthousiasme énergique et créateur qui tend vers le beau, et qui, en s'extasiant devant sa céleste image qu'il a su concevoir, s'identifie avec elle, comme avec la divinité, première cause de tout ce qui est bon et beau[2]!

[1] Un saint, auteur du *Yadjurvéda* et narrateur du *Mahabharat*. Voyez l'extrait du *Karnaparva*, dans l'appendice à mes notes, sl. 73.

[2] Voyez le Συμπόσιον dans les ouvrages de Platon. C'est bien ce philosophe qui inspira à Clément d'Alexandrie le passage suivant (voyez dans ses œuvres, t. I, Oxonii, 1715 : *Pædagogus*, lib. III, c. 1; *de Vera pulchritudine*, p. 251), qui explique ce que j'ai dit ci-

Pour nous former une idée plus juste de l'état social, auquel les Kachmîriens étaient parvenus dans le cours de leur histoire, jetons rapidement un coup d'œil comparatif sur quelques autres peuples.

A l'extrémité de l'Asie orientale, les Chinois me semblent, par leur langue, ainsi que par leurs institutions, leurs mœurs et le genre de leur civilisation, se distinguer de tous les autres peuples, et, à l'égard des Kachmîriens, ils ne présentent aucun point de comparaison qu'il ne soit ou inutile, ou trop long de reproduire ici. J'ai eu occasion de mentionner la Chine, par rapport à son antiquité, qui, solidement établie comme elle l'est, sert d'appui, quoique indirectement, à la chronologie du Kachmîr et d'autres pays. L'histoire des Chinois est, d'ailleurs, liée à celle des Tartares, à laquelle je ne crois pas plus devoir m'arrêter ici, qu'à celle des Égyptiens et des Perses. J'ai déjà nommé quelques anciens conquérants de ces trois derniers peuples.

Ce qu'il importe seulement de faire remarquer à l'égard de tous les peuples qui sont situés au nord, au nord-ouest et à l'ouest de l'Inde, c'est qu'ils montrent un degré d'énergie féroce que l'on ne voit pas parmi ceux qui professent ou le brahmanisme ou le buddhisme.

Si même nous trouvons dans les guerres que les Indiens se font, une déviation de la douceur de leur caractère général, tant sont grandes, tant sont fréquentes, tant sont inconcevables les contradictions qu'on remarque dans les actions humaines, nous devons nous garder de prendre dans le sens propre les exagérations des poëtes : comme « les lacs de « sang que Rama forma par suite des massacres des Kchatriyas pour « y faire des libations aux mânes de ses ancêtres » (ce qui, au reste, tombe dans les temps anté-historiques); nous devons rabattre quelque chose des effets épouvantables que, dans les descriptions de Kalhana, produisirent les armes des conquérants kachmîriens. Souvenons-nous plutôt des préceptes positifs par lesquels Manu[1] règle la conduite des

dessus : Ὁ δὲ ἄνθρωπος ἐκεῖνος, ᾧ σύνοικος ὁ λόγος, ἐ ποικίλλεται, ἐ πλάττεται· μορφὴν ἔχει τὴν τοῦ λόγου· ἐξομοιῶται τῷ Θεῷ· καλός ἐστιν, οὐ καλλωπίζεται· καλός ἐστι τὸ ἀληθινὸν· καὶ γὰρ ὁ Θεὸς ἐστίν· θεὸς δὲ ἐκεῖνος ὁ ἀνδρως γίνεται, ὅτι βέλεται ὁ Θεός· ὀρθῶς ἄρα εἶπεν Ἡρακλεῖτος, ἀνθρωποι θεοὶ, θεοὶ ἀνθρωποι.

« L'homme en qui réside la raison ne change pas; il ne prend plus de forme; il, res-« semble à Dieu; il est beau; il ne se fait pas beau. Le beau est le vrai, et c'est bien ce « qu'est Dieu; un tel homme devient donc dieu si Dieu le veut. C'est avec raison qu'a dit « Héraclite : hommes-dieux, dieux-hommes. »

[1] *Râdjatarangiṇî*, liv. VII, sl. 91-93. « Que le guerrier ne frappe, ni un ennemi qui est

guerriers. On y trouve exprimés des sentiments d'une beauté idéale, qui n'ont jamais été surpassés, pas même par ceux qu'Arioste et le Tasse attribuent à leurs chevaliers, ni par ceux dont Macpherson, sous le caractère fictif du barde Ossian, pare ses héros écossais.

C'est pourquoi il paraît toujours impossible que, dans les guerres indiennes, on ait coupé des têtes aux ennemis vaincus, comme fut toujours, jusqu'aujourd'hui, l'abominable coutume des Tartares et des Arabes; il est impossible que des héros indiens aient élevé des pyramides de crânes sur le champ de la victoire, comme fit même Baber, le plus généreux des chefs tartares. Les opérations militaires des Kachmîriens peuvent avoir ressemblé à celles d'autres Asiatiques; leurs marches peuvent n'avoir été « qu'un tumulte »; leurs guerres « qu'une « longue scène de rapine et de pillage, » et leurs batailles « que des « duels[1]; » ce qu'elles n'ont jamais présenté, c'était, après le combat, le massacre des gens sans armes.

Les rois Kachmîriens sont aussi, comme chefs de la justice, préférables aux autres despotes de l'Asie. Ces derniers marchent toujours accompagnés de bourreaux; ils font suivre rapidement d'une fatale exécution une sentence souvent irréfléchie; des têtes tombent au simple mouvement de leurs sourcils, ou de la main d'un juge impitoyable, qui peut s'abandonner à l'emportement ou à la fantaisie d'un moment. J'ai dit combien le roi kachmîrien était contrôlé par la loi, par la coutume et par le conseil de ses ministres. Sous l'influence d'un code de lois comme celui de Manu, il ne sera jamais possible de voir, dans l'Inde, ce que nous voyons aujourd'hui en Égypte, un souverain qui réussisse à enlever

« à pied, *si lui-même est sur un char*, ni un homme efféminé, ni celui qui joint les mains « *pour demander merci*, ni celui dont les cheveux sont défaits, ni celui qui est assis, ni celui « qui dit : Je suis ton prisonnier;

« Ni un homme endormi, ni celui qui n'a pas de cuirasse, ni celui qui est nu, ni celui « qui est désarmé, ni celui qui regarde le combat sans y prendre part, ni celui qui est aux « prises avec un autre;

« Ni celui dont l'arme est brisée, ni celui qui est accablé de chagrin, ni un homme griè- « vement blessé, ni un lâche, ni un fuyard; qu'il se rappelle le devoir des braves guerriers. »

Voici à présent le précepte mis en pratique dans un exemple du poëme épique *le Raghuvansa*, liv. VII, sl. 44, éd. Londres, 47, éd. Calc. « Le soldat combattant à cheval, « lorsqu'il avait d'abord frappé l'ennemi d'un coup que celui-ci ne pouvait pas rendre, « cessait de le frapper, et voulait conserver la vie à celui dont le corps pendait, incliné sur « le cou du cheval. »

[1] Expressions de Volney.

à un pays son dernier écu, à s'approprier, par ses recrues, toute la population mâle, et à causer une misère générale qui est sans exemple.

Passons aux peuples et aux rois de l'Europe.

Je ne toucherai pas à l'état politique des Grecs et des Romains, parce qu'il appartient à un ordre de choses trop différent de celui des Asiatiques, pour présenter des points de comparaison.

Les nations d'origine ou celte, ou gothique, ou slavone, etc. qui, dans ce moment, forment les grands états de l'Europe, ne furent connues des historiens que lorsqu'ils entrèrent en relation avec les Romains. Ces fiers dominateurs de la terre furent assaillis [1], depuis le IIe siècle avant J. C. par des barbares valeureux du Nord, qui ne cessèrent depuis, ou de menacer ou d'entamer leurs provinces. Ce fut [2] dans le IVe et dans le Ve siècle de notre ère, que des torrents successifs d'envahisseurs asiatiques, en poussant devant eux ou entraînant à leur suite d'autres peuples, ébranlèrent profondément l'empire romain divisé, dont la décadence avait commencé depuis plus de quatre siècles. Il succomba enfin dans l'Occident [3], et devint la proie d'une multitude confuse de nations farouches. A un gouvernement civilisateur succéda une anarchie sauvage avec toutes les horreurs des massacres, des rapines et de la dévastation. Au désordre général se mêlèrent les dissensions, les assassinats et les outrages, que causait dans les familles princières l'ambition de régner, et qui firent regretter la barbarie primitive, « où la royauté « ne valait pas la peine d'être recherchée, et où les provinces n'étaient « pas un héritage [4]. » En recevant le baptême et le signe de la croix, ces peuples barbares semblèrent plutôt amollir qu'améliorer leur caractère. Ils ne surent former que des états imparfaits, qui étaient partagés entre les possesseurs de fiefs, c'est-à-dire entre de petits despotes, qui, exerçant un pouvoir absolu sur leurs propres sujets, reconnaissaient à peine l'autorité d'un chef nominal. Cette espèce de gouvernement, connu sous le nom de « système féodal, » pendant un travail de cinq siècles, s'organisa et se consolida enfin sous la monarchie absolue, qui fut établie au Xe siècle, à l'époque où finit l'histoire des six premiers livres du Rădjataranginî.

[1] Tacit. *Germania*, c. XXXVII.

[2] Les Huns, l'an 376, et sous Attila, 433-454.

[3] L'an 476 sous Odoacre, roi des Hérules.

[4] Schmidt's *Geschichte der Deutschen*, Band I, Buch 2.

Quel contraste ne présente pas, pendant ces dix siècles, l'Europe barbare et turbulente avec le Kachmîr civilisé et presque toujours tranquille! Nous savons que, dans ce dernier pays, la monarchie existait alors depuis plus de trente-cinq siècles, et, telle qu'elle était, unie à la théocratie, elle avait plus d'un avantage sur les gouvernements européens que je viens de désigner. Que l'on se rappelle combien de temps tout l'Occident rendit hommage à la « sagesse orientale. »

On me permettra de relever quelques traits de ressemblance qui, pendant ces dix siècles, s'offrent entre les rois et les peuples d'Europe et ceux du Kachmîr.

J'ai parlé de la libéralité des monarques de ce dernier pays envers les Brahmanes et envers les dieux; elle fut égalée par celle des rois chrétiens envers l'église. On donnait à cette dernière, comme on donnait à la communauté des Brahmanes, pour le salut de son âme, la rémission de ses péchés, et afin de s'amasser des trésors dans le ciel. On vouait en Europe aux saints, comme dans le Kachmîr à Çiva et à Mitra, des temples, des villes et des contrées entières.

Le même sentiment religieux, dans le Kachmîr et en Europe, engagea plus d'un roi à quitter le gouvernement et le monde. Immédiatement après la conversion des Anglo-Saxons au christianisme, qui fut effectuée par les moines que le pape Grégoire leur avait envoyés l'an 596 après J. C. près de trente rois et reines déposèrent leur couronne pour se livrer entièrement, dans la solitude, aux pratiques religieuses; je n'en citerai pas d'autres. C'est ainsi que, dans le monde entier, un grand nombre de personnes de toute condition terminaient leur vie.

Nous trouvons, en Asie et en Europe, la servitude établie, et des exemples fréquents d'un fidèle dévouement de la part des serviteurs à leurs maîtres. Mais je dois faire remarquer, à cet égard, une différence tranchée qui se trouve entre l'esclave asiatique et le valet européen.

Le premier se dévoue avec une entière abnégation, et avec la persuasion intime qu'il est né, qu'il doit vivre et qu'il doit mourir pour son maître; son service est son unique religion, son dévoûment est celui d'une victime pieuse qui s'offre elle-même en sacrifice.

L'Européen, d'un caractère plus prétentieux, ne s'oublie jamais lui-même, et veut mettre du sien jusque dans son abaissement. Porte-t-il des chaînes? il veut avoir prêté la main à les forger, et, en les portant à sa façon, s'en faire un ornement. Ce servilisme se plaît dans tous les

raffinements de l'amour-propre, et il invente une doctrine et une morale particulière pour sa justification et son perfectionnement. Ce mélange singulier de fierté et de bassesse, de raison plausible et d'absurdité manifeste, n'appartient qu'à l'Européen. Si l'idéal d'un parfait esclave est asiatique, l'idéal d'un parfait valet est certainement européen.

Puis-je mettre en parallèle quelques rois célèbres du Kachmîr avec ceux de l'Europe? Non, parce que, dans le Kachmîr, aux plus anciennes époques qui nous sont connues, tout était déjà ancien, tout était fixe et inaltérable, et ne laissait rien à faire au plus grand génie. Le roi, comme je l'ai déjà fait remarquer, fort par la royauté, n'avait besoin d'aucune vertu pour maintenir sa domination.

Mais, en Europe, dans les temps que nous considérons, tout était un chaos de barbarie; tout était à créer. La royauté, qu'était-elle? un pouvoir personnel en guerre avec d'autres forces rivales dont il fallait triompher. Un Charlemagne ou un Alfred pouvait et devait s'élever au-dessus de ses rivaux et de son temps. Tous les deux avaient de plus l'avantage inappréciable de profiter de quelques restes de la civilisation grecque et romaine; ils pouvaient s'échauffer à quelques étincelles du feu sacré, qui avaient été sauvées des anciens autels, et qui devaient peu à peu s'élever en flammes pour dissiper les ténèbres épaisses de la barbarie générale. Au milieu de celle-ci, des génies supérieurs pouvaient jadis, semblables à des météores lumineux, étonner et dominer leurs contemporains; mais, depuis que, par la diffusion progressive des connaissances, la généralité des hommes s'est élevée, il devient tous les jours plus difficile à un individu de se tenir même au niveau, et impossible de s'élever au-dessus de son temps. On a dit avec raison : « les temps des « individualités sont passés; nous vivons dans ceux des efforts communs. » Bien loin de croire notre siècle rabaissé par l'absence de ce qu'on appelle « des grands hommes, » réjouissons-nous de vivre dans un temps qui n'en a plus besoin, et qui peut dicter des lois au génie le plus fortuné, au lieu d'en recevoir de lui.

VI.

LE RADJATARANGINI APPRÉCIÉ COMME OUVRAGE HISTORIQUE, ET KALHANA PANDITA COMME ÉCRIVAIN ET COMME HOMME.

1. Relevé sommaire des matières vraiment historiques, contenues dans le Radjatarangini. — Comparaison entre la Chronique du Kachmîr et quelques-uns des ouvrages historiques écrits avant le XIIe siècle de notre ère. — Conclusions tirées de cette comparaison et des considérations précédentes, par rapport au Râdjatarangini.

Si je n'ai pas tout à fait manqué le but que je m'étais proposé dans l'examen critique des six premiers livres du Râdjatarangini, j'ai suffisamment préparé la conclusion à laquelle nous touchons relativement à cet ouvrage : a-t-on eu raison de le compter parmi les ouvrages historiques ?

Abstraction faite de ce qui est nécessairement fabuleux, et que j'ai signalé comme tel, combien de choses rigoureusement historiques ne se présentent-elles pas dans la chronique du Kachmîr ? La série des dynasties et des rois, la durée de chaque règne depuis l'an 1182 avant l'ère chrétienne, la fondation d'un grand nombre de villes, l'introduction et les changements de cultes et de lois, des envahissements du dehors, des expéditions militaires et des conquêtes, des révolutions intérieures, des actions remarquables des rois, des ministres et d'autres individus, des travaux d'utilité publique, famine, disette, abondance de vivres à différentes époques, voilà sans doute des matériaux importants d'une véritable histoire, qui sont positivement, avec beaucoup d'autres, contenus dans le texte du Râdjatarangini. Si les sujets que je viens d'énumérer sont souvent plutôt indiqués que décrits, et si la chronique du Kachmîr nous laisse désirer tant de développements et de détails intéressants, c'est que l'état social des Kachmîriens, tel que nous l'avons vu, n'admettait pas cette énergie d'âme qui fait l'histoire, et cette réalité forte qui trouve à se réfléchir dans le récit varié de l'historien. J'ai tâché d'en faire ressortir ce qui a rapport à quelques grandes questions, non-seulement de chronologie, mais aussi de philosophie, dans le sens le plus étendu de ce mot.

Pour évaluer au juste le mérite historique de l'ouvrage qui nous occupe, il n'est peut-être pas de meilleur moyen que de le comparer avec quelques autres écrits qui furent composés dans l'Inde et dans d'autres pays, antérieurement au XIIe siècle de notre ère, et auxquels on a voulu, plus ou moins positivement, attribuer un caractère historique.

Le Râmâyana et le Mahâbharat, qui sont des poëmes épiques, ne laissent pas que d'être fondés sur des événements réels, mais ceux-ci sont altérés par la fiction poétique, et rapportés d'ailleurs sans date chronologique, et dans un ordre presque arbitraire. Le Râdjataranginî a été jusqu'à présent le seul ouvrage indien qu'on ait présenté comme historique.

Cependant nous connaissons depuis peu les Annales de Ceylan, que j'ai déjà mentionnées, et que je dois rappeler ici, c'est-à-dire le Mahavansa [1], le Râdja-ratnacari et le Râdjavalî. C'est principalement le premier de ces ouvrages, dont je crois devoir brièvement rapporter ici l'origine et le contenu.

Ce fut l'an 307 avant notre ère [2], que Mahindo, fils de l'empereur Dhammâsoko, et apôtre de la religion de Buddha, débarqua dans l'île de Ceylan. Il y apporta et y enseigna oralement le *Pitakattâya*, en langue palie, et l'*Atthakathâ*, en singalais, compositions historiques qui contenaient [3] : 1° les traditions incohérentes et vagues de la période indéterminée et indéterminable qui précéda les vingt-quatre Buddhas ; 2° l'histoire de ces vingt-quatre Buddhas, qui parurent pendant les douze régénérations buddhiques du monde ; 3° la généalogie des rois de l'Inde, du commencement du monde jusqu'à l'an 543 avant J. C. 4° l'histoire à partir de l'an 543 jusqu'à l'époque qui tombe entre les années 410 et 432, et qui est considérée comme l'âge de Buddhaghosa, qui

[1] Les Annales de Ceylan sont contenues dans les ouvrages suivants : 1° *The Mahâvansi, the Râdja-ratnâcarî and the Rajavali, forming the sacred and historical books of Ceylon, also a collection of tracts illustrative of the doctrines and litterature of buddhisme*, translated from the singhalese ; edited by Edward Ulpham, in three volumes. 2° *An epitome of the history of Ceylon, compiled from native annals, and the first twenty chapters of the Mahâvanso*, translated by the hon. George Turnour, esq. Ceylon's civil service ; Ceylon, 1836. 3° Par le même : *The Mahâvanso in roman characters, with the translation subjoined, etc.* in two volumes, 1837. C'est le dernier ouvrage qui sera cité.

[2] *Loc. cit.* Introd. p. XXIX.

[3] *Loc. cit.* Introd. p. XXXI.

traduisit l'Atthakatta du singalais en pali [1]. Ces livres renferment en particulier un récit circonstancié de trois assemblées religieuses dont j'ai déjà traité. Je dois ajouter [2], que les disciples inspirés de Mahindo et leurs successeurs continuèrent à interpréter, toujours oralement, les ouvrages précités, jusqu'à ce que se terminât l'âge de l'inspiration, ce qui eut lieu entre les années 104 et 76 avant notre ère. Ce n'est qu'alors, c'est-à-dire après plus de quatre siècles d'existence purement orale, que ces traditions qui, depuis leur origine, doivent avoir subi bien des variations, furent rédigées dans des livres, le texte en pali, et le commentaire en singalais. De ces matériaux [4], et d'autres ouvrages singalais, le savant *Mahânamo* composa, entre les années 459 et 477 de notre ère, la première partie du Mahavansa, qui comprend l'histoire de Ceylan, de l'an 543 avant J. C. jusqu'à l'an 301 de notre ère, ou une période de 844 ans. La suite de cet ouvrage, sous le nom de *Soulva-vansa* [5], compilée par plusieurs auteurs, s'étend jusqu'à nos jours. Nous n'avons à nous occuper que de la première partie, et notamment de celle dont le traducteur, si souvent cité, a publié trente-huit chapitres. D'après cet ouvrage, que je me plais à suivre avec confiance, ce n'est que depuis l'an 164 avant notre ère, que le doute cesse de s'attacher à la chronologie de Ceylan. A compter de cette époque, l'ouvrage de Mahanamo se trouve ne comprendre que 465 ans.

Il résulte de cet exposé que, dans le Mahavansa, la partie relative aux âges très-reculés dérive, comme tous les récits de ce genre, des traditions orales; celles-ci, mélange confus de fiction et de vérité, furent seulement modifiées selon la croyance particulière des buddhistes singalais que, même selon leurs propres données, rapportées tout à l'heure, je crois être fondé à considérer comme les successeurs assez tardifs d'autres buddhistes. Trop souvent, je le répète, les nouveaux apôtres d'une ancienne religion, voulant être fondateurs d'une nouvelle ère, tâchent d'anéantir la partie de l'histoire antérieure qui ne leur convient pas, ou la confondent avec l'histoire postérieure.

[1] Le Pitakattaya et l'Atthakathâ ont été traduits en langues siamoise et burmane, et peuvent être comparés avec le texte pali de ces ouvrages qui existent à Ceylan.

[2] Introd. p. XXIX.

[3] *Ibid.* p. XXXI.

[4] *Ibid.* p. II.

[5] *Ibid.* p. II.

Quoique l'auteur du Mahavansa ait sur celui du Râdjataranginî l'avantage de lui être antérieur de 680 ans, on ne l'imputera pas, j'espère, à une aveugle partialité de traducteur, si je déclare que, à l'égard des époques reculées qui nous intéressent le plus, les matériaux indigènes dont se servit Kalhana pour composer sa chronique, me semblent mériter plus de confiance que ceux dont fit usage Mahânamo, et qui furent importés de l'Inde et altérés à Ceylan. L'époque de 543 ans avant J. C. même ne peut pas passer pour bien ancienne, et nous paraît contestable. De plus, ne dirait-on pas que la majeure partie du Mahavansa, publiée par M. Turnour, n'a qu'un intérêt exclusivement buddhique, et paraît plutôt la légende d'un grand vihâra que l'histoire d'un royaume qui fut, longtemps avant notre ère, le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident? Kalhana nous apprend sans doute un plus grand nombre d'événements importants.

En recherchant des annales historiques dans le reste de l'Asie, j'ai à signaler celles de la Chine. Dans ce pays, le soin de transmettre à la postérité le souvenir des événements a été regardé comme une fonction du gouvernement. Les Chinois, d'après l'auteur qui s'est tout récemment occupé de ce peuple [1], dans une multitude d'ouvrages historiques qu'ils possèdent, « distinguent leurs grandes annales, dépôt général, « où sont consignés, par ordre des temps, tous les faits qui concernent « leur monarchie, depuis l'époque de sa fondation, histoire authen- « tique, avouée de toute la nation, rédigée de siècle en siècle sous les « yeux du gouvernement, et dont le fil non interrompu s'élève jusqu'à « nos jours. » Plusieurs époques de la chronologie chinoise ont, sur toutes les autres rapportées par d'autres nations, l'avantage d'être confirmées par le calcul des éclipses dont cette chronologie fait mention [2]. Après ces observations, je puis, par des raisons déjà alléguées [3], me dispenser d'entrer dans une comparaison des annales chinoises, si étendues, avec la partie du Râdjataranginî qui nous occupe.

Dans le nord-est de l'Asie, nous trouvons l'histoire des Mongols orientaux, que j'ai déjà citée. Elle contient, en dix sections, l'espace de temps,

[1] Voyez l'ouvrage déjà cité : *Histoire anté-diluvienne de la Chine*, par M. le marquis de Fortia d'Urban, p. 8, 9.

[2] M. Édouard Biot (voyez *Revue française* de février 1838, p. 51) dit que les observations astronomiques qui sont rapportées à l'authenticité de l'histoire de la Chine, en remontant à l'an 1100 avant notre ère, sont exactes et indubitables.

[3] Voyez p. 544.

compris depuis l'an 2133 avant J. C. jusqu'à 1651 après l'ère chrétienne, c'est-à-dire 3784 ans, nombre qui diffère de 328 ans en plus de celui que comprennent les six premiers livres du Râdjatarangînî. Les Mongols lient la généalogie de leurs rois à celle des souverains tibétains, tandis que ces derniers se rattachent à celle des monarques indiens. L'historien mongol rapporte des phénomènes miraculeux; l'origine des religions nouvelles; l'autorité et l'influence des saints personnages dont plusieurs sont venus de l'Inde. Il y ajoute des expéditions militaires, dans les récits desquelles se dessinent de grandes actions, et les vicissitudes de chefs distingués. Au reste, on n'y trouve point de législation, hormis quelques lois pénales pour la répression des crimes, point de statistique ni de géographie, ni de politique.

Les Mongols, comme je l'ai déjà fait remarquer, n'ayant connu l'usage de l'écriture qu'au milieu du XIIIe siècle, ne purent que lier leurs traditions historiques à celles de leurs maîtres, les Tibétains et les Indiens. Buddhistes, ils subordonnèrent toutes leurs époques aux dates qu'ils avaient adoptées pour la naissance et pour la mort de leur Buddha. Comment séparerons-nous ce que l'historien mongol a emprunté aux autres nations, de ce qui appartient à la sienne? Kalhana ne nous impose pas une pareille tâche; sa chronique est purement kachmîrienne. Ou je me trompe, ou le Râdjatarangînî, quant à l'authenticité historique, ne perdra rien à être comparé avec l'histoire des Mongols orientaux, composée par Ssanang Ssetsen.

Dans l'Asie centrale, la Perse avait, de très-bonne heure sans doute, une littérature et une histoire nationales. Mais nous ne connaissons de cette dernière que quelques fragments épars dans le peu d'ouvrages zends qui sont parvenus jusqu'à nous. Je ne saurais en dire davantage de quelques restes d'écrits en pehlevi, autre langage de la Perse, qui, avec le zend, a cessé d'être parlé depuis longtemps; il ne nous reste que la littérature et l'histoire de la Perse moderne.

Il existe un assez grand nombre de *tarikhs*, ou d'histoires persanes [1].

[1] Sir William Ouseley cite (*Epitome of the ancient history of Persia*, préface) 17 tarikhs persans, sans compter le *Djehan Ara*, qu'il a traduit. Ces compositions contiennent une histoire générale du monde asiatique à partir de la création, et des annales persanes et arabes. Parmi ces ouvrages, le plus ancien et le plus important, selon l'auteur anglais, est le *Leb-al-tavârikh*, composé par *Abu-Djaffer Mohammed ebn-Djarir*, surnommé *Attabari*, du pays de Tabaristan, où il naquit l'an de l'hégire 224, ou l'an 838 de notre ère. Il composa cet ouvrage d'abord en langue arabe; mais l'original, à l'exception de quelques

dont je ne dois pas ici rendre un compte détaillé. Les orientalistes s'accordent à reconnaître que peu de ces compositions offrent un recueil plus riche en renseignements utiles ou remarquables pour l'antiquaire persan, que le grand poëme héroïque, appelé le *Schah-nameh*, ou Livre des rois, composé et achevé dans la dernière moitié du xe siècle (954-984). Ce grand ouvrage est fondé sur les paroles des *Dikhans*[1], c'est ainsi que se nommaient les membres d'une classe de l'ancienne noblesse persane, qui devinrent les représentants de la tradition orale. Nouchirvan, de la race royale des Sassanides, fit composer, dans le vi^e^ siècle (531-579), un recueil des récits populaires concernant les anciens rois, et le déposa dans sa bibliothèque. C'est là que le trouva le dernier des Sassanides, Yesdedjerd (632-641), qui chargea Danichvar, un des Dikhans les plus célèbres de son temps, de mettre en ordre les matériaux déjà recueillis, et de remplir, avec l'assistance de plusieurs mobeds (ou savants), les lacunes qui s'y trouvaient. Cette collection se conserva en Perse, après la conquête faite de ce pays par les Arabes, jusqu'au règne de Jacoub, fils de Leis, et fondateur de la dynastie des Soffarides (851-901). Ce monarque fit traduire en persan l'ouvrage pehlvi de Danichvar; plusieurs savants travaillèrent à le compléter, et ainsi fut achevée, l'an 873 de notre ère, une histoire appelée le Livre des rois. Plus tard (961-975), sous le règne d'Abou Salih-Mansour, de la dynastie des Samanides, Dahiki, poëte célèbre de son temps, mit en vers une partie de la traduction de l'ouvrage de Danichvar. Ferdousi enfin, sous le règne de Mahmoud, fils de Sabactagin, fondateur de la dynastie des Ghasnavides (997-1060), continua le travail de Dahiki, en puisant dans les mêmes traditions qui avaient servi à son prédécesseur, et acheva un ouvrage dans lequel toute la gloire de la Perse se confond avec la sienne, son Shah-nameh.

Ce grand poëme, en soixante mille distiques, comprend un espace d'environ 3529 ans, presque le même qu'embrassent les six premiers livres du Râdjataranginî. Ferdousi nous présente une suite de rois persans, des guerres, des enchantements et des événements merveilleux. Dans la majeure partie du poëme, l'imagination poétique s'exerce librement sur un fonds vaguement historique. Par sa forme, ce poëme

fragments, est perdu; on n'en a conservé qu'une traduction persane, faite peu d'années après la mort de l'auteur.

[1] Voyez la préface du Schah-nameh, publié et traduit par M. J. Mohl; Paris, 1839.

ressemble au Mahâbharat, sans être peut-être fondé sur des matériaux aussi authentiques que l'est ce dernier poëme. Ce qui le fait croire, c'est que celui-ci fut composé pendant la très-longue indépendance de l'Inde, qui ne succomba que beaucoup plus tard à ces mêmes conquérants destructeurs, par qui la Perse, après beaucoup d'autres révolutions violentes, fut privée de la plupart de ses anciens monuments. Cette courte notice sur le Schah-nameh suffira pour faire apercevoir ce qu'il nous importe de constater ici, c'est-à-dire la base sur laquelle repose toute l'ancienne histoire du vaste empire de Perse, en tant que dérivée des sources nationales.

En avançant vers l'ouest de l'Asie, nous trouvons plus rares encore les documents écrits de l'ancienne existence des peuples. Les Babyloniens, les Assyriens, les Chaldéens, les Phéniciens et d'autres, n'ont rien laissé derrière eux que leurs noms, et des souvenirs incertains et vagues dans quelques fragments historiques, épars dans plusieurs écrits grecs et latins, dont je ne dois pas m'occuper ici.

Je passerai aussi sous silence l'histoire des Hébreux, qui, d'ailleurs très-connue, se trouve hors de toute comparaison, en ce qu'elle est considérée comme le code divin de la religion dominante de l'Europe.

Ce livre sacré, très-ancien sans doute, nous fait connaître les Arabes par quelques traits remarquables. Ces peuples, qui ne furent jamais subjugués dans l'intérieur de leur vaste pays, au milieu de leurs déserts et de leurs pâturages, de leurs montagnes et de leurs vallées, atteignirent de bonne heure une civilisation qui est attestée par une langue très-riche et très-élégante, par des lettres et par une religion qui leur appartiennent en propre; mais ils n'ont conservé aucun monument écrit de leur grande antiquité, qu'ils appellent eux-mêmes « le temps de l'igno-« rance. » On me dispensera de mettre ici en parallèle avec le Râdjatarangini quelqu'une des histoires arabes, assez nombreuses, qui ont été écrites avant le XIIe siècle.

La mémoire des anciens Égyptiens vit dans un grand nombre de monuments architectoniques; mais leur langue a péri. Ils ne sont connus que par des historiens étrangers, surtout par les Grecs.

Ces derniers, d'après leur propre aveu, ne connurent le nom d'historien que postérieurement aux peuples qu'ils appelaient barbares [1], et ce

[1] Voyez Gerardi Joannis Vossii *de Historicis Græcis*, lib. VI, p. 2, etc. edit. Lugd. Batav. 1660. Selon cet auteur, les Grecs ne peuvent nommer aucun historien de leur

fut dans les sources de ceux-ci qu'ils puisèrent les matériaux de l'histoire ancienne. Je ne saurais me dispenser de faire une mention succinte des ouvrages historiques d'Hérodote et de Diodore de Sicile, attendu qu'ils contiennent la majeure partie de ce qui nous est parvenu des anciens peuples de l'Asie, et qu'ils ont fourni la principale matière de toutes les compositions postérieures relatives à l'histoire universelle, telle que celle de Trogue Pompée, dont nous avons l'abrégé fait par Justin.

On se rappellera qu'Hérodote, qui vécut dans le ve siècle avant J. C. commence son histoire 758 ans avant notre ère, par Gygès, roi de Lydie, et qu'il la conduit, par une période de 240 ans, jusqu'à la fuite des Perses de la Grèce, l'an 518 avant notre ère. Dans ses voyages, l'historien grec avait, avec une admirable sagacité, recueilli les traditions historiques des Lydiens, des Perses, des Babyloniens, des Égyptiens et des Scythes, dont il ne savait pas la langue. Nous ne pouvons guère supposer que, quand même il eût compris les documents écrits qu'il eut occasion de voir, il eût eu le temps nécessaire pour les examiner. Hérodote est trop connu pour qu'il faille prouver ici que son histoire n'est pas plus exempte du merveilleux que ne l'est la chronique de Kalhana.

La même réflexion est applicable à Diodore de Sicile. Cet écrivain, contemporain de Jules César, auquel il survécut [1], composa les histoires des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Carthaginois, des Siciliens, des Rhodiens, etc. en quarante livres, dont quinze seulement sont parvenus jusqu'à nous. Ces histoires, abstraction faite de l'époque mythique que l'auteur sépare avec raison de l'époque historique, comprennent 1138 ans, à compter de la prise de Troie, 1184 ans avant J. C. [2] jusqu'à Jules César, ou plutôt jusqu'au commencement de la guerre des Gaules.

Les auteurs que j'ai nommés, et d'autres encore, écrivirent l'histoire de l'Asie sans en savoir les langues, sur la foi d'interprètes qui pouvaient errer ou être mal compris. Ce n'est que lorsque les Grecs et

nation qui ne soit de cinq cents ans et plus postérieur à la guerre de Troie, qui finit par la prise de la ville l'an 1184 avant J. C.

[1] Diodore vivait donc encore après l'an 43 avant J. C. et sous Auguste.

[2] Cette époque coïncide à deux ans près avec celle de Gonarda III (1182), d'où Kalhana commence à préciser en années, mois et jours, le règne de chacun des rois kachmiriens.

les Romains traitent l'histoire des peuples européens, dont ils étaient à même de comprendre et d'examiner les documents; ce n'est qu'alors qu'ils montrent, dans cette branche de littérature, toute cette supériorité que, dans un grand nombre d'autres choses, ils ont sur les Asiatiques. Ne comparons donc pas les histoires de Thucydide, de Xénophon, de Polybe, de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, et d'autres Grecs et Romains, avec celle de Kalhana, le Kachmîrien; ce serait comparer le génie de la Grèce et de Rome à celui du Kachmîr, et la comparaison est faite. Tout ce qu'il m'importe ici de montrer, c'est que les matériaux dont les Grecs et les Romains composèrent les histoires des peuples asiatiques n'étaient pas aussi authentiques, ni aussi bien compris et examinés que l'étaient ceux dont Kalhana fit usage pour écrire le Râdjatarangini.

Continuons de parcourir rapidement l'état de la littérature historique chez les autres peuples de l'Occident. Ceux qui, au commencement de l'ère chrétienne, occupaient le nord de l'Europe, avec la Germanie, ainsi que la Gaule et l'Ibérie, se présentent, ou comme étrangers aux lettres, ou comme possesseurs d'une littérature particulière, dont aucune idée exacte n'est parvenue jusqu'à nous [1]. Conquis par les Romains, quelques-uns de ces peuples, tels que les Gaulois et les Ibères, participèrent plus tard à la littérature grecque et romaine. Celle-ci avait déjà, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, dégénéré sous le despotisme impérial, avant d'être plongée dans la nuit de la barbarie générale, qui, dans le IVe et le Ve siècle, à la suite des conquérants étrangers, s'étendit sur tous les pays que les Romains avaient civilisés. Je ne dois pas m'occuper du tout de l'ancienne école, qui se maintint jusqu'à la fin du VIe siècle, dans la Gaule et dans l'Ibérie, non sans subir l'influence du christianisme, introduit parmi les anciens et les nouveaux habitants de l'empire romain. C'est dans le cours du VIIe et du VIIIe siècle, que furent détruits les derniers restes de la littérature

[1] Il est bien question, parmi les antiquaires, d'une ancienne écriture et d'une littérature druidiques en Europe; mais les renseignements, sur ce sujet, me paraissent trop rares pour être concluants. Strabon (lib. III, p. 204, ed. Amstel. 1707) dit bien que les Turditains (Τουρδοῦλοι), les plus civilisés des Ibères, connaissaient l'usage des lettres, et possédaient des monuments écrits d'une antique tradition, des poëmes, et des lois en vers, vieilles, dit-on, de 6000 ans. Les autres Ibères avaient des alphabets différents comme des langues différentes. Mais les faits mêmes, tels qu'ils sont rapportés, ne sont pas très-certains, et toute trace de cette ancienne littérature est perdue pour nous.

classique ; cependant c'était encore en latin que l'on écrivait, même des chansons.

Conformément à mon but, je ne dois indiquer que les productions d'une littérature qui ne soit ni grecque ni latine, pour pouvoir la comparer à la littérature kachmîrienne ; mais peu de chose nous a été conservé des ouvrages en langue germanique. On sait qu'avec un zèle patriotique, Charlemagne (771-818) lui-même cultivait cette langue [1] en même temps qu'il tâchait de ranimer la littérature latine qui s'éteignait. Celle-ci, après lui, resta cultivée comme une plante exotique, dans les monastères et dans les cours des princes [2] ; mais, quant aux productions des Germains, la plus ancienne parvenue jusqu'à nous, est le poëme de *Niebélungen*, conçu et exécuté vers la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle, c'est-à-dire un demi-siècle après le Râdjataranginî. Le poëme allemand remonte, par les faits racontés, jusqu'aux premières origines de l'histoire.

Je ne puis que partager, avec tant de savants, l'incertitude qui existe encore sur l'époque précise de l'origine de la langue italienne. Vers le VIIIe siècle était née la langue romane [3], qui devait un jour, dans l'ancienne Gaule, remplacer la langue latine. L'époque où l'idiome national de l'Espagne prit un caractère, est de trois siècles plus tardive [4]. Au IXe et au Xe siècle, nous ne pouvons placer avec certitude aucun monument des arts parmi les chrétiens, et même, au commencement du XIe siècle, où la trêve de Dieu obtenait à peine qu'il y eût deux jours de la semaine sans guerre, et où, au milieu de la tyrannie féodale, un riche baron habitait une tourelle fortifiée de murs épais, et mal éclairée par quelques lucarnes, que pouvait être la littérature nationale du pays ? que pouvait être la littérature historique ?

[1] On attribue à Charlemagne la composition d'une grammaire allemande. On nomme Isidor, Kero, Otfried (premier poëte-rimeur), Tatian, Notker et Willeram, comme auteurs qui ont écrit en dialecte allemand entre le VIIe et le XIe siècle.

[2] Au Xe siècle, dans la Gaule, se présente Gerbert, né en Auvergne d'une famille obscure, savant latiniste, élevé au monastère d'Aurillac, et puis dirigeant l'abbaye de Bobio. Il instruisit l'empereur Othon III, et Robert, le fils de Hugues Capet, roi de France, avant d'occuper, en 992, le siége épiscopal de Reims, d'où il monta, en 999, sur le trône papal, sous le nom de Silvestre II. Il mourut en 1003. Au même siècle, Hroswith, une nonne allemande, dans le monastère de Gandersheim, composait en latin des comédies sacrées.

[3] *Cours de littérature française*, par M. Villemain, t. I, p. 12, 1830.

[4] *Ibid.* p. 82 et 83.

Les hommes qui, dans ce triste temps, n'étaient pas barbares, pour la plupart ecclésiastiques ou moines, vivaient au pied de l'autel, et tous sous l'influence du christianisme. Celui-ci a plus d'un point de contact avec l'hinduisme, et particulièrement avec le buddhisme. Dans le point de vue de l'un et de l'autre, la contemplation de l'infini détruisait le fini; la vie devenait un monde d'ombres, où l'homme errait comme un étranger dont la véritable patrie était au delà de sa tombe. Cette manière de voir est peu favorable à la culture de l'histoire, qui a besoin à la fois d'une grande connaissance et d'un grand amour du monde. Toutefois, l'esprit mobile de l'Européen devait facilement changer de direction dans ses tendances, et, en s'exerçant librement dans toutes les régions intellectuelles, il devait, quoique tard, arriver au perfectionnement de l'histoire.

Il n'en était pas encore là au temps que nous examinons; au milieu de la barbarie de tout le moyen âge, l'imagination des hommes ignorants ne se nourrissait que du merveilleux de la superstition grossière; dans l'ombre des couvents fut produite la légende; les vies des saints composent toute l'histoire, toute la poésie du VIIe et du VIIIe siècle. Même au milieu du XIIe siècle on n'avait que des romans, et telle était encore la puissance de la crédulité, que l'on prenait ces romans pour de l'histoire véritable. Je ne citerai que le roman du Brut, que composa en vers français Robert Wace, natif de Jersay[1], l'an 1155, sept ans après la date du Râdjataranginî. Le poëme français est[2] l'histoire fabuleuse des « premiers rois d'Angleterre, en remontant jusqu'à Brut, fils d'Ascagne « et petit-fils d'Énée. Ce Brut fait de longs voyages, rencontre des îles « enchantées, des palais merveilleux, et enfin trouve l'Angleterre, où « il établit sa famille qui règne glorieusement. » J'ajouterai, d'après l'auteur auquel j'ai emprunté le passage précédent : « A Ville-Hardouin « et aux Chroniques de saint Denis commencent les monuments de l'his-

[1] Wace naquit au commencement du XIIe siècle, et mourut en 1184. Il composa, outre l'ouvrage ci-dessus cité : 1° *le Roman de Rou, ou des Ducs de Normandie*, terminé en 1160; 2° *une chronique ascendente des Ducs de Normandie*; 3° *un récit de l'établisement de la feste de la conception, dicte la feste des Normands*; 4° *la vie de St Nicolas*. Voyez l'édition du Roman de Rou, par M. Frédéric Pluquet, en 1827, *Notice sur la vie et les écrits de Wace*, p. VII.

En 1130, Béchada, du château de Lastours, en Limousin, composa un récit en vers de *la conquête de la ville de Jérusalem, ou des exploits de Godefroy de Bouillon*; mais cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

[2] M. Villemain, *loc. cit.* p. 252.

« toire nationale en langue vulgaire. » Ils sont déjà un peu postérieurs au temps de Kalhana [1], et je puis me dispenser d'en parler, ainsi qu'en général des romans historiques [2] qui faisaient les délices de ces temps.

Après les diverses considérations auxquelles j'ai été conduit à me livrer dans le cours de cette dissertation, et après la revue que je viens de faire des principaux ouvrages historiques qui existaient avant le XIIe siècle de notre ère, je crois pouvoir, avec assez de confiance, énoncer les conclusions suivantes que j'en ai tirées :

1° Pour l'époque du temps indiquée, et à l'égard de l'authonticité des documents historiques, il n'y a que l'histoire de la Chine (et celle-ci à cause de ses données astronomiques) qui, parmi les histoires asiatiques, puisse être préférée au Râdjatarangini ;

2° L'ouvrage de Kalhana Pandita mérite d'être compté parmi les ouvrages vraiment historiques, si jamais on a eu raison de prendre pour tel un des écrits que j'ai mis en parallèle avec lui ;

3° Si, avant notre ère, il n'ajoute rien de positif aux vingt-cinq siècles qui ont déjà été reconnus pour historiques dans d'autres ouvrages, il corrobore puissamment ces mêmes données chronologiques ;

4° Indirectement, par suite d'inductions analogiques, et par les combinaisons les plus simples avec les traditions écrites des Indiens, il prolonge le fil historique bien loin au delà de la limite du Kaliyuga (3102 ans avant J. C.).

2. Le style de l'auteur ne peut être justement apprécié que dans son texte original. — Style poétique de Kalhana, caractérisé par quelques-unes des figures de mots et de phrases dont il a fait usage. — Quelques-uns des défauts de sa composition.

J'ai terminé tout ce que j'avais à dire pour faire assigner au Râdjatarangini la place qui lui appartient parmi les ouvrages historiques, quant au temps dans lequel il a été composé ; il me reste à y ajouter

[1] M. Villemain, *loc. cit.* p. 278. Geoffroy de Ville-Hardouin mourut dans la ville de Messinople en Thessalie, l'an 1213.

[2] Pour faire juger de la chronologie des romans historiques du moyen âge, je rappellerai (M. Villemain, *loc. cit.* p. 271) que dans un poème, l'Alexandride, Helinant, le poëte lauréat de Philippe-Auguste (au XIIIe siècle), récite un chant à la table d'Alexandre, pendant que la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, brode la tente du roi de Perse Darius.

quelques considérations qui puissent contribuer à la juste appréciation de l'auteur comme écrivain.

J'ai déjà fait remarquer que Kalhana peut passer pour un des représentants de la littérature kachmîrienne. En effet, si je ne me trompe, son ouvrage contient, en bien et en mal, les principaux traits caractéristiques que présente le style indien, et qui se retrouvent, avec une grande uniformité, dans presque tous les écrits sanskrits qui nous sont connus.

Il est vrai de dire que le style de notre auteur ne peut être justement apprécié que dans son texte original. Ce n'est donc pas sans embarras que je puis en parler à ceux qui ne le connaîtront que par ma traduction. Je crois m'être suffisamment expliqué dans ma préface sur le genre de version que j'ai pu faire en prose d'un ouvrage écrit en vers. J'ai dû avouer mon incapacité à rendre les beautés et les finesses d'expression qui se transmettent difficilement d'une langue dans l'autre, et dont une partie, plus ou moins grande, doit se perdre entre les mains du traducteur le plus habile; j'ai dû sentir qu'aux imperfections communes à toutes les traductions, j'ai joint celles qui sont particulières à la mienne, sans le dédommagement qu'aurait pu fournir un écrivain plus heureux que moi par le mérite de sa propre diction. Quoi qu'il en soit, on voudra bien me permettre d'exprimer mes sentiments sur le style de l'auteur du Râdjataranginî.

Cet ouvrage, comme tous les écrits indiens, a été composé en dehors de toute influence des modèles grecs et latins; c'est bien une raison de plus pour l'examiner. Par suite de notre éducation, et en dépit de nous-mêmes, plagiaires continuels des anciens que je viens de nommer, nous pourrons à la fois satisfaire notre curiosité, et ajouter quelque chose à notre connaissance de l'esprit humain, en considérant ce qu'il a produit sous la loi d'une impulsion différente de celle à laquelle nous avons obéi nous-mêmes. Si, cependant, pour caractériser le style du Râdjataranginî, je me sers des mêmes termes, et pour le juger, des mêmes règles qu'on applique aux compositions des auteurs occidentaux, c'est que je tâche d'être intelligible, et que je crois que le vrai beau est partout le même, et partout reproduit par le même sentiment instinctif dont dérive la bonne théorie du style.

Le Râdjataranginî est écrit en vers : par cela même, il appartient à la poésie, dont le langage, dans quelques-uns de ses genres, ne se distin-

gue du discours commun que par le mètre[1]; celui-ci était jadis partout, comme il l'est encore aujourd'hui dans l'Inde, indispensable aux compositions qui devaient être chantées, ou plutôt récitées d'après une cantilène d'usage. Ceci admis, une histoire en vers ne doit plus nous paraître étrange. L'antiquité, je le répète, vit encore chez les Indiens; histoire, morale, science, tout se chante.

Le mètre, une fois adopté, devait amener tous les artifices de style qui servent à former et à remplir les vers. La langue sanskrite facilite les moyens de composition métrique et poétique. Elle abonde en mots qui désignent la chose qu'ils signifient par un trait tiré, soit de sa nature, soit de son caractère, soit de son histoire. Ces mots, quoique d'un usage commun, sont des métaphores, et, comme telles, ils répandent une couleur poétique sur toute la diction.

C'est ainsi que le nom du soleil signifie *le réceptacle des rayons qui se dispersent*[2]; *l'astre aux rayons puissants, aux rayons pénétrants*[3]; *le véhicule, le char de la lumière*[4]; *le joyau du ciel*[5]; la lune (le dieu *Lunus*) est *l'ami, l'amant de la nuit*[6]; Saturne est *l'astre à la marche lente*[7]; le feu est *le drapeau de la fumée*[8], *l'élément qui se nourrit du sacrifice*[9], *qui explore les ténèbres*, ou *qui éveille le crépuscule*[10]; le fleuve est *voyageur vers le bas, vers la mer*[11]; le nom des oiseaux signifie *voyageur du ciel;* celui des poissons, *habitant de l'eau;* celui de l'abeille *s'abreuvant de miel*, etc. L'antonomase est d'un usage commun pour désigner les divinités et les héros; il serait superflu d'en citer des exemples, qui sont si fréquents dans notre texte et dans tous

[1] Selon Cicéron, plusieurs poëmes lyfiques des Grecs ne se distinguent de la prose que par le chant: «Quos cum cantu spoliaveris, nuda pene remanet oratio.»

[2] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 220: वितीर्णकरालम्भ *vitîrṇakarâlambha.*

[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 401: चण्डांशु *tchaṇḍançu.*

[4] *Ibid.* liv. III, sl. 122: तरणि *taraṇi.*

[5] *Ibid.* sl. 170: द्युमणि *dyumaṇi.*

[6] *Ibid.* sl. 269: क्षपारमण *kchapâramaṇa.*

[7] *Ibid.* liv. IV, sl. 583: शनैश्चर *çanâiçtchara.*

[8] *Ibid.* liv. III, sl. 492: धूमध्वज *dhûmâdhvadja.*

[9] *Ibid.*: हविर्भुज् *havirbhudj.*

[10] *Ibid.* liv. III, sl. 59: उषर्बुध *ucharbudha.*

[11] *Ibid.* liv. V, sl. 93: निम्नगा *nimnagâ;* सागरगामिनी *sâgaragâminî.*

les écrits sanskrits. Les rois sont les *gardiens du monde, les protecteurs des hommes, les époux de la terre.* Par la catachrèse, l'obscurité est *le réseau des ténèbres*[1]; les flammes sont *des branches du feu*[2]. On a vu avec quelle profusion Kalhana se sert de la synecdoche et de la métonymie.

Je rappellerai que la langue sanskrite possède, presque sans bornes, l'avantage et la facilité de composer des mots; aussi les écrivains indiens s'en servent-ils avec une liberté, et même une licence, qui ne peut pas se reproduire, même dans les langues telles que la grecque, l'allemande et la persane, qui admettent le plus largement la composition des mots; l'emploi de cette forme est par elle-même un puissant moyen de beauté et de vigueur de style. Les mots composés, en condensant les parties d'un discours, produisent un effet semblable à celui que font, dans la peinture, de larges masses d'ombres; celles-ci de même, en servant de liaison aux principales parties d'un tableau, le simplifient à la vue, et contribuent à rendre frappant l'effet de l'ensemble. De là tant d'épithètes pittoresques qui enrichissent la diction sans trop l'étendre. L'Himâlaya est représenté par deux épithètes que l'on ne peut rendre sans périphrase : *l'Himâlaya, qui est revêtu de gazon et d'arbres qui se balancent, et dont le sommet se perd dans les airs*[3].

Outre les figures de mots, notre auteur emploie des tours de phrases, appelés communément *schemata*, qui se distinguent de l'usage commun par quelque fiction ou par quelque rapport ingénieux à un objet d'ornement ou d'utilité. Regarde-t-on d'une hauteur en bas, c'est *de la route du ciel*[4]; a-t-on creusé un fleuve qui paraît, c'est *la richesse des régions inférieures qui resplendit d'un sourire agréable, et porte l'espoir de la vie dans le cœur des soldats qui mouraient de soif*[5]. Kalhana est souvent heureux dans ses périphrases nombreuses; on ne voudrait pas que j'énumérasse toutes les figures de langage dont il se sert.

Son style, en général, ne peut manquer d'être teint du reflet de la mythologie indienne. Comme celle-ci personnifie et met en action toutes les facultés, tant physiques que morales de la nature, tout en elle et par elle

[1] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 93 : धूमजाल *dhûmadjâla.*

[2] *Ibid.* : ज्वालपल्लव *djvâla pallava.*

[3] *Ibid.* liv. III, sl. 225 : लोलानोकहप्राङ्गणं विलंघिताकाशं *lôlânôkahaçâdvalam vilanghitâkaçam.*

[4] *Ibid.* sl. 361.

[5] *Ibid.* sl. 302.

est vie et mouvement. Les phénomènes extérieurs, qui sont ainsi les manifestations des divinités invisibles, disent quelque chose de plus qu'ils ne présentent aux sens; en un mot, la mythologie est la poésie universelle de la nature; c'est cette *mâyâ*, cette illusion, ce jeu de la divinité, qu'énonce le théosophe indien, et qui est même indiqué dans la racine du mot *dêva*, dérivé de *div*, «jouer.» Le poëte indien dispose ainsi d'une surabondance de mots sonores et d'images attrayantes qui rappellent l'histoire du ciel et de la terre; ces paroles sont dans la bouche de tous les Hindus. La mythologie, l'institutrice de leur enfance et l'inséparable compagne de leur vie, a formé leur langage; ils nous étonnent quelquefois quand ils ne parlent que poésie, leur langue maternelle [1]. La superstition même soulève à tout moment une cause, ou d'espérance, ou de crainte, ou de joie, ou de tristesse, dont vit la poésie. Matrigupta [2], qui marche vers le Kachmîr, son royaume, ce dont il ne se doute pas encore, jouit déjà des pronostics qui annoncent son bonheur : il voit une bergeronnette assise sur le devant de la crête d'un serpent; ce n'est pas lui seul qui reçoit de bons augures; des voyageurs, ses compagnons, ont compris aussi les faucons qui révélaient sa fortune.

Avec ces figures de mots et de phrases, dont j'ai mentionné quelques-unes, Kalhana emploie un grand nombre de figures plus développées du discours. Il manie très-bien la diatypose ou la description d'un objet ou d'un fait; il sait choisir les traits les plus frappants d'un tableau ou d'une action qu'il place devant nos yeux. La description si graphique du lion

[1] Pendant quatre ans, j'ai eu journellement l'occasion d'admirer la facilité avec laquelle des écoliers indiens d'un âge tendre savent rassembler les membres les plus disjoints, et saisir le sens d'un discours poétique, tout désordonné qu'il paraisse par des inversions beaucoup plus hardies que ne le sont celles qui, dans Pindare, embarrassent quelquefois les étudiants. Je profite de cette occasion pour témoigner que les deux cents jeunes Hindus de dix à vingt ans, qui, de mon temps, étudiaient au collége sanskrit de Calcutta, m'ont paru posséder, avec au moins autant de souplesse d'esprit, beaucoup plus de douceur dans le caractère que l'on ne pourrait en rencontrer dans un égal nombre d'individus du même âge chez aucune nation européenne. En général, les Hindus, quoique déchus de leur ancien état florissant, justifient aujourd'hui encore l'éloge qu'a pu leur donner Diodore de Sicile (lib. II, c. 36), «d'exceller dans la science des arts.» Au reste, tous les Indiens appartenant aux trois premières castes savent lire, écrire et calculer. Tout récemment, on a trouvé dans le Bengale et le Behar (*Report on the state of education in Bengal*, by W. Adam, Esq. 1835) une école élémentaire pour chaque trente et un ou trente-deux garçons d'une population de quarante millions.

[2] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 220-222 et 230.

que tue Djayapîda[1], si elle n'a pas été faite d'après un célèbre tableau, semble digne d'inspirer un grand peintre. Voyez l'entrée de Tchakravarma dans sa capitale[2]. Parmi les descriptions plus développées, je signalerai celle de la famine[3], qui présente quelques touches dignes de Thucydide. Notre auteur varie son style souvent par des morceaux dramatiques ou dialogués. Voyez le colloque instructif entre le prince Gopalavarma et son père Çâṅkaravarma[4]; dans le discours de ce dernier à son fils, est tracé le tableau du caractère royal, avec une vérité et un art que n'aurait peut-être pas désavoué le secrétaire florentin Machiavel. Lisez la scène animée entre Djayapîda et les Brahmanes[5] : c'est plus qu'un Agamemnon courroucé contre Chrysès, le prêtre d'Apollon. Prenez le dialogue[6] entre Tchakravarma, le roi fugitif, et le guerrier de la tribu des Damaras; quelle hardiesse, quelles vérités ne sont pas exprimées dans les paroles de ce dernier!

Les comparaisons ont toujours servi aux poëtes, comme les plus beaux ornements du discours, et comme les plus puissants moyens pour donner de la clarté à une idée, ou pour faire ressortir les qualités d'un objet. On a remarqué, que les poëtes indiens, en opposition à l'usage commun, pour rendre plus évident un objet matériel, le comparent à un objet moral et intellectuel[7]. On trouve cette particularité, qui a besoin de goût et de discernement pour être heureuse, moins souvent qu'ailleurs

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 451, 452.

[2] *Ibid.* liv. V, sl. 342, etc.

[3] *Ibid.* liv. II, sl. 18, etc.

[4] *Ibid.* liv. V, sl. 181-201.

[5] *Ibid.* liv. IV, sl. 639-653.

[6] *Ibid.* liv. V, sl. 308-323.

[7] Pour être facilement compris sur ce sujet, je citerai quelques exemples de cette espèce de comparaison et je les emprunterai au Bhagavat-purana (liv. X, sl. 15, 33, 35, 40, 43) : «Les montagnes, frappées par les ondées, ne sont pas plus ébranlées que ne l'est l'âme «de Vichnu, accablée de difficultés. — Les eaux recouvraient leur pureté sous l'influence «de l'automne qui fait naître des lotus, de même que les cœurs des pécheurs se purifient «par l'exercice renouvelé de la dévotion. — Les nuages blanchâtres, ayant répandu toute «leur richesse, luisaient, comme des Munis tranquilles, délivrés du péché, après avoir «banni tout désir de leurs cœurs. — La mer, ses eaux immobiles, devenait silencieuse à «l'arrivée de la saison chaude, de même que le Muni se tait quand son esprit s'arrête à un «passage particulier des Vèdas. — La saison chaude éclairait le ciel qui était sans nuages «et parsemé d'étoiles, comme l'esprit, uni à la vertu, éclaircit un traité de théologie dans «un sens conforme aux Vèdas.»

Si des exemples de pareilles comparaisons ne manquent pas entièrement dans les poésies

dans l'ouvrage de Kalhana, qui cependant offre un véritable luxe de comparaisons, dont une bonne partie, je crois, mérite d'être approuvée [1].

On sait que l'antique réputation de la sagesse orientale se fonde principalement sur les sentences proverbiales, fruits d'une longue expérience, et leçons de morale, consacrées depuis des âges par l'approbation du bon sens général. J'oserais dire que les Hindus ont, non-seulement devancé, mais peut-être surpassé toutes les autres nations par la beauté et la force de l'expression de leurs sentences [2]. La publication d'une anthologie gnomique, qui est peut-être prête entre les mains de plus d'un indianiste, mettrait cette assertion hors de doute. Je suis bien loin de vouloir m'attaquer ici à cette douce mais vaine illusion dans laquelle nous, qui sommes les enfants tardifs de la science, nous nous glorifions d'être les inventeurs de tant de belles maximes qui, depuis des milliers

grecques et latines, ce que je ne saurais assurer, ils sont au moins assez rares pour échapper à ma mémoire. Les poëtes modernes d'une certaine école, surtout parmi les Allemands, en font un usage assez fréquent.

[1] J'ai eu occasion de citer, dans le cours de cet ouvrage, un assez grand nombre de comparaisons employées par Kalhana; on me permettra d'y ajouter les suivantes.

Râdjatarangini, liv. III, sl. 110. «L'enfant (Pravarasèna) en croissant refusa de se mêler «avec ses voisins, comme le lotus, se plaisant dans l'amitié du soleil, évite le contact des «eaux.»

Ibid. sl. 341. «Le prince pâlit et, recevant les regards enflammés (du monstre), res- «plendit, semblable au mont Kuladri enveloppé par la lumière d'un incendie.»

Ibid. liv. IV, sl. 49. «La fortune, ayant laissé les défauts parmi les autres rois, s'unit «pure à lui (Tchandrapida), de même qu'un fleuve, ayant jeté l'amas de boue sur les «routes montagneuses, se joint pur à l'océan.»

Ibid. sl. 285. «Celui qui a rendu la mesure d'offense que l'ennemi lui a donnée par «une plus grande peut se croire vainqueur, semblable à une montagne qui renvoie un «son plus fort que n'a été celui qui l'a frappée.»

Ibid. sl. 329. «Arrosés d'un sang noir, ils (les pèlerins de Gaudi) tombèrent morts par «terre, semblables à des fragments de roche d'une montagne de sandal, lesquels sont «resplendissants de veines de minéraux.»

Ibid. liv. V, sl. 96. «Le fleuve, jetant des branches nombreuses du sommet de sa «source originaire, resplendissait, semblable à un noir serpent qui, d'une seule sommité «de sa tête, lève plusieurs crêtes.»

[2] Cette opinion ne paraîtra cependant justifiée que dans certaines limites. Ce qu'on appelle «la philosophie de la vie pratique» est, chez les Hindus, aussi restreint que le comportent l'uniformité et la fixité de leur état social. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de préceptes pour suivre toujours la même route, laquelle est profondément marquée par les traces de leurs ancêtres. En plus d'une chose nous trouverons chez les Indiens, une certaine monotonie et un certain vide qui peut ne pas satisfaire notre goût plus exigeant, ni répondre aux rapports plus variés de notre vie sociale.

d'années, courent toutes les grandes routes de la vieille Asie; non, je crois plutôt ne pouvoir trop souvent signaler ce fonds originaire et héréditaire de raison qui appartient à la nature humaine, et cette révélation divine du vrai, du bon et du beau, qui, depuis la création du monde, s'est adressée et s'adresse à toute l'humanité sans distinction; en un mot, je veux rappeler l'ancien précepte indien [1]: « en toi, en moi, « en toute autre chose, est Dieu qui pénètre tout [2]; en vain tu te cour- « rouces contre moi, homme intolérant; vois dans toute âme ta propre « âme, et partout renonce à la distinction exclusive. » On admettra facilement que les sentences morales que nous donne Kalhana, prouvent sa connaissance profonde et étendue du cœur humain et du monde, ainsi que beaucoup d'instruction sur un grand nombre de sujets; il sait allier l'utile à l'agréable.

Outre la variété des éléments de la poésie, qu'on aperçoit dans le style de Kalhana, je dois faire remarquer ceux de la métaphysique, qui sont, pour ainsi dire, dans le tissu de la langue sanskrite même. Non-seulement les racines d'un grand nombre de mots se fondent sur des notions métaphysiques, mais celles-ci forment une bonne partie des apophthegmes et des epiphonèmes qui sont si fréquents dans le discours des Hindus, et qui, pour être entendus, exigent quelques connaissances de leur philosophie. Comment comprendrait-on, par exemple, autrement les paroles de Çiva [3], qui, « pour dissuader Pravarasêna des jouissances « trompeuses de la royauté, lui représente, comme la cause d'une im- « mense peine de cœur, le manque de *toute abstraction* [4], dont l'acquisition « seule est la condition indispensable de la félicité suprême. »

Ayant déjà, dans mes notes, relevé plus d'un beau passage, ainsi que quelques particularités du style, je crois ne pas devoir entrer ici dans de plus grands détails. Je serais heureux si j'avais pu faire entrevoir dans ma traduction quelque chose de cette naïveté, de cette simplicité d'expression, et de cette verve de bon sens, qui, dans l'original, fait le charme de la diction de Kalhana, chaque fois qu'il ne suit pas les règles

[1] त्वयि मयि चान्यत्रैको विष्णुर् व्यर्थं कुप्यसि मय्यसहिष्णुः ।
सर्वं पश्यात्मन्यात्मानं सर्वत्रोत्सृज भेदज्ञानं ॥
Môhamudgarah, sl. 11.

[2] Vichnu.

[3] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 274, 275.

[4] Kâivalya.

d'un étrange système de rhétorique. Si l'on voulait caractériser l'ensemble du style de notre auteur, on trouverait peut-être qu'on ne peut pas le ranger nettement et définitivement sous aucun des trois genres désignés communément par les dénominations *du sublime, du tempéré* et *du simple*. La poésie, avec ses expressions hardies et ses formes variées, ayant été admise dans la composition historique, la marche de la diction ne pouvait que tenir plus ou moins d'elle; cette marche devait être toujours inégale, souvent fantastique, et parfois affecter un désordre qui ne serait pas admissible dans la prose. On trouvera que Kalhana a mêlé tous les genres, et, pour caractériser son style, je pourrais peut-être emprunter une de ses plus belles comparaisons : « De même que les « nobles rivières paraissent roulant leurs eaux, soit sans bruit, soit avec « un horrible fracas dans un pays hérissé de pierres massives; qu'elles « paraissent, soit transparentes, soit troublées par la boue dans la saison « qui est obscurcie par des nuages [1] : *ainsi, ce sont sans doute les choses et les « personnes, à la nature desquelles se conforme le genre de style qu'emploie Kalhana* [2]. »

A tant de mérites que l'on ne peut pas se refuser de reconnaître dans Kalhana, peut-on bien ajouter l'originalité? N'est-il pas imitateur des autres? N'est-il point parfois plagiaire? Je dirai qu'il est trop moderne pour ne pas avoir imité; il ne pouvait pas même s'en dispenser, puisque, comme Hindu, il devait se conformer aux anciens modèles consacrés par la religion et par l'usage [3]. J'ai déjà fait observer que c'est principalement l'auteur du Raghuvansa, le célèbre Kalidasa, qu'il paraît avoir suivi, et nous lui savons gré de son choix. Il n'a pas lui-même voulu cacher ses larcins : « De tout temps, dit-il [4], les poëtes et les rois enri- « chissent leurs possessions en pillant, les uns les vers, les autres les « biens d'autrui. »

Pour ne pas être accusé de la partialité aveugle d'un traducteur pour son original, partialité aussi commune que pardonnable, je vais si-

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 308.

[2] L'original dit : « Ce sont sans doute les lieux et les temps qui rendent conforme à leur « nature la conduite des grands personnages eux-mêmes. »

[3] Les Hindus sont, comme l'ont été les anciens Égyptiens, astreints à de certaines formes et couleurs dans la représentation de leurs dieux. En tout, certaines règles fixes semblent leur commander une uniformité d'exécution.

[4] *Râdjatarangini*, liv. V, sl. 159.

gnaler quelques défauts que j'ai le regret d'apercevoir dans le Râdjatarangini.

Quant à la position des mots, c'est l'usage presque puéril de l'allitération que j'ai déjà relevé dans mes notes. On rencontre quelques expressions qui sont ampoulées, et d'autres qui sont vulgaires, ainsi que des comparaisons forcées ; j'ai rendu compte de plusieurs de ces taches. On a parfois à blâmer le manque de cohésion dans les diverses parties du discours, des transitions trop peu ménagées, et des phrases obscures, soit par une concision qui paraît étrangler le sens, soit par des ellipses que l'on prendrait pour des lacunes difficiles à remplir; on ne laisse pas quelquefois d'être arrêté par des inversions étranges dont nous ne connaissons pas assez les limites légitimes avouées par la syntaxe sanskrite, et, dans ce cas, notre blâme ne peut manquer d'être très-hasardé.

Ces défauts et d'autres doivent, il est vrai, pour la plupart, être attribués au genre et au système de rhétorique qui est particulier aux Hindus. Considérons, de plus, que telle ou telle expression ou réflexion qui nous paraît commune, ou vulgaire, ou puérile, ne devait pas l'être pour ceux à qui l'auteur indien les adressait. N'oublions pas que les Orientaux ne sont pas aussi avides que nous le sommes de nouveautés; qu'au contraire, ce qui est ancien n'a pas perdu le pouvoir de leur plaire ou de les édifier; que, vieux enfants, ils sont toujours charmés par les mêmes mots, par les mêmes contes qui se répètent depuis des milliers d'années, et qu'en général il est une constance dans leurs goûts, une simplicité dans leur manière de vivre et de penser, que nous, dans une sphère de civilisation, bien éloignée et bien différente de la leur, nous ne pouvons plus ni comprendre ni justement apprécier.

En ne perdant jamais de vue l'état moral et le caractère des Orientaux, nous saurons aussi tempérer un autre blâme plus sérieux; je veux parler des tableaux trop licencieux qui se trouvent dans l'ouvrage de notre auteur, ainsi que des expressions d'une franchise que nous taxerions d'indécence. Le fait est que les Asiatiques, en mentionnant ou en décrivant certains objets, certains faits et certains besoins naturels, ne connaissent pas la réserve et l'usage des euphémismes que nous avons introduits dans notre langage. Sans entrer sur ce fait dans des développements plus étendus qu'il ne conviendrait ici, je me bornerai à faire remarquer une seule particularité importante qui distingue notre société de la

leur. De tout temps ils ont trouvé bon de séquestrer de la vie publique leurs femmes, et de les enfermer dans l'intérieur de leurs maisons. Ces femmes lisent peu ou pas du tout; elles ne sont pas admises aux fêtes et aux représentations publiques; on ne craint donc pas de les faire rougir. Souvenons-nous que, principalement pour la même raison, les anciens Grecs, si sensibles d'ailleurs à la beauté morale qui est alliée à la décence, étaient, par la licence de leurs écrits, au moins aussi blâmables que peuvent nous le paraître les Hindus. C'est que les uns et les autres, plus près de l'état primitif de l'homme, puisaient leurs inspirations dans les sources réelles de la nature; la poésie était l'expression d'une vive sensualité; et, dans sa joyeuse innocence, elle ne connaissait pas encore la pudeur.

Avouons, au reste, que la décence du langage est, la plupart du temps, conventionnelle, et que, comme telle, elle n'est pas plus un indice de vertu, qu'une manière différente de s'exprimer n'est une preuve de dépravation morale. J'oserais comparer le style des Hindus au costume national de leurs femmes. Celles-ci, en laissant nue une grande partie de leur corps, n'éveillent pas la moindre idée d'indécence; c'est que l'indécence n'est pas dans leur intention, et que l'usage, ce législateur de la décence, les couvre.

Kalhana expose la dépravation de la cour kachmîrienne sans aucun ménagement, et avec une hardiesse d'expression qui peut nous choquer. L'accent de la juste sévérité sied à l'historien; il ne doit pas affaiblir la vérité par des euphémismes doucereux. Si les mœurs de plus d'une cour européenne ont été décrites avec plus de réserve, elles n'en étaient pas moins blâmables, et les rôles des rois kachmîriens, Lalitapîra et Tchakravarma, ainsi que ceux des courtisanes Hansî, Nâgalata et Lallâ, n'ont d'étranger pour nous que les noms des acteurs et des actrices.

Je crois avoir rassemblé tout ce qui était nécessaire pour faire apprécier le mérite de Kalhana comme écrivain. Si je ne me trompe, il se montre comme un représentant non indigne de la belle littérature des Indiens, littérature dans laquelle nous nous plaisons à reconnaître, malgré les diverses modifications de ses développements, le même genre et le même caractère primitif, qui nous charment dans la littérature, jusqu'à présent unique, des Hellènes. Il me reste à caractériser comme homme le fils de Tchampaca.

3. La moralité générale du récit de Kalhana démontrée par plusieurs citations de son ouvrage. — Le Râdjatarangini écrit principalement pour l'instruction des rois.—Comparaison, sous le point de vue de la moralité, entre l'auteur du Râdjatarangini et les historiens de notre moyen âge.

Le précepte que Platon donne à un orateur « d'être honnête homme et « de remplir ses devoirs envers Dieu et envers les hommes; » ce précepte sacré est également bien applicable à l'historien. Kalhana l'a reconnu et lui a obéi. J'ai déjà montré qu'il n'était pas dépourvu d'une juste idée de ce qu'exige l'histoire; nous verrons qu'il a de même fidèlement rempli le devoir que lui imposait la tâche d'écrire la chronique du Kachmîr.

J'ai dit qu'il a déroulé devant nos yeux « le fleuve des rois; » mais l'auteur ne ressemble pas à la surface unie du cristal liquide qui, sans être troublé lui-même, reflète les images des objets; non, le cœur de Kalhana est profondément ému des actions et des événements qu'il raconte; il maîtrise sa sensibilité, mais il n'en étouffe pas la voix, et son approbation ou son blâme donne de la moralité à son récit.

Avant tout, il veut être juste; il ne loue l'historien[1] « dans le récit « duquel Sarasvati, la déesse de l'éloquence, s'est fixée, que lorsqu'il a « banni de son cœur la passion et la haine. » C'est ce repos de l'âme qu'il appelle[2] « le sacre sur lequel il faut méditer. » Sincèrement et profondément religieux, il encourage[3] « à la sainteté par la connaissance du peu de réalité de ce monde. » Il recommande l'oubli des offenses par des exemples qu'il relève avec toute la beauté de son style, dans Durlabhavarddhana et Kuvalapîda : « Honneur à lui, dit-il du premier[4]; « quel autre compte dans le nombre de ceux qui se sont domptés eux-« mêmes, si ce n'est lui qui a calmé dans son cœur la douleur aiguë du « poison de la rancune accumulée[5]! » C'est par la haine qu'est attaché à la « terre l'arbre de la passion, dont la racine se plonge dans les sept régions « de Pâtala (l'enfer). » Le sacrifice de la vie à un devoir, même imaginaire, semble un lieu commun de la morale indienne; tant sont fréquents les exemples qu'il en donne; ceux-ci appartiennent à l'histoire, mais c'est à

[1] *Râdjatarangini*, liv. I, sl. 7.
[2] *Ibid.* sl. 23.
[3] *Ibid.* sl. 277.
[4] *Ibid.* liv. III, sl. 512.
[5] *Ibid.* sl. 519.

l'historien qu'appartiennent les paroles par lesquelles il les caractérise[1] : « Une belle mort, dit-il, donne le goût de l'ambroisie que les barbares « connaissent aussi peu, que les habitants d'un pays aride, le plaisir de « se plonger dans les eaux du Gange. Par le sacrifice de ce corps passa- « ger, s'achète une gloire impérissable. » Je dois renvoyer à tant de beaux sentiments, dont j'ai déjà cité textuellement plusieurs expressions. Ainsi, j'ai relevé dans mes notes, la noblesse et la fierté d'âme qu'il prête à un chef des Nagas[2]. Je signalerai de plus[3] celle qui respire dans le dialogue entre Matrigupta et Pravarasena. La reconnaissance et la fidélité sont particulièrement sacrées pour Kalhana. Il inculque la modestie et l'humilité ; cependant il veut[4] que, même au risque de leur vie, les serviteurs avertissent leurs maîtres quand ils ont dévié de la bonne route : « Ce sont, dit-il, ces hommes magnanimes qui rendent la terre « sacrée. »

Quoique le Râdjataranginî doive servir à toutes les classes du peuple, c'est principalement pour les rois qu'il est écrit. Aussi l'auteur ne cesse-t-il pas de les instruire par de bons conseils d'un bout à l'autre de son ouvrage. Combien de fois ne leur rappelle-t-il pas l'instabilité de cette fortune qui les enivre et qui les trompe comme une courtisane rusée[5] ; de cette fortune qui ne les suivra pas[6] « quand, dit-il, sans amis, dépourvus « des choses nécessaires pour le voyage, ils iront à regret dans le chemin « de l'autre monde. » Un malheur soudain vient-il interrompre le cours de leurs succès ? grave moraliste, il fait entendre ces paroles : « Il n'y a pas « de convention à faire, ni avec le destin, ni avec le nuage. » Il prend à tâche de jeter l'alarme dans les cœurs de ces fiers possesseurs de la terre, en leur montrant[7] « marqués sur les larges coupes d'argent les noms des rois morts ; prophète austère, il les avertit « du sinistre augure que por- « tent à celui qui les prend les colliers de perles arrachés du cou d'un « mourant ; « il les fait trembler de terreur, quand ils touchent aux orne- « nements qui, souillés par les larmes d'une cuisante douleur, viennent « d'être laissés par un moribond. »

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 47, 48.
[2] *Ibid.* liv. I, sl. 226-230.
[3] *Ibid.* liv. III, sl. 289-319.
[4] *Ibid.* liv. IV, sl. 321.
[5] *Ibid.* liv. V, sl. 9.
[6] *Ibid.* sl. 54.
[7] *Ibid.* sl. 12, 13, 14.

Il sait prendre tous les tons et toutes les formes qui conviennent à son but. Avec beaucoup d'adresse il présente aux grands, dans la description qu'il fait de la conduite de Vikramâditya [1], l'idéal d'un bon roi et d'une cour bien réglée. Il met [2] dans la bouche du prince Gopalavarma un discours qu'il adresse au roi son père, pour lui ouvrir les yeux sur les excès de son règne.

On a vu que le fils du ministre kachmîrien ne ménage pas les souverains; il leur parle avec une franchise digne d'un homme libre de l'ancienne Grèce, et ces paroles, dans la bouche d'un asiatique, ont d'autant plus de force que nous sommes moins accoutumés à les entendre de sa part; elles nous frappent comme le langage qui, dans les contes merveilleux, sort du sein d'un objet inanimé. Mais que Kalhana est loin d'être insensible! on dirait que toutes les cordes de son cœur vibrent à l'aspect du malheur des peuples, « [3] qui n'ont que le soupir pour mou-« vement accoutumé de la vie [4]. Sa parole s'arrête de frayeur en voulant « toucher l'histoire des crimes du roi Unmattâvanti; comme le simple « attouchement d'un corps rongé de maladie contagieuse, souille les « membres, ainsi, dit-il [5], le récit des actions des scélérats est capable de « corrompre le discours; » il voudrait en épargner l'horreur au lecteur, mais le devoir de l'historien l'emporte. Comme il flétrit, comme il châtie les vices des rois! A cet effet rien ne lui paraît trop incisif; il se sert du fléau de la satire et du caustique du sarcasme; c'est surtout contre l'avarice et l'oppression des tyrans, qu'enflammé d'indignation, il s'arme de la verge de Brahma même; il les frappe, il les terrasse. Oui, les rois scélérats et avides [6], « il les enveloppe des réseaux indissolubles de « l'enfer. » A-t-il exposé les malheurs qui ont atteint un monarque pervers? il s'écrie [7]: « Ainsi périssent dans un instant, race, fortune, épouse, « vie, et le nom même des rois qui oppriment le peuple! »

Mais il bénit le prince [8] « dont la bonté bienfaisante se montre sem-« blable à une pluie qui, sans bruit, tombe d'un nuage. » Il ne tarit pas

[1] *Râdjatarangini*, liv. III, sl. 131-145.
[2] *Ibid.* liv. V, sl. 181-191.
[3] *Ibid.* sl. 183.
[4] *Ibid.* sl. 415.
[5] *Ibid.* liv. I, sl. 504.
[6] *Ibid.* liv. IV, sl. 657.
[7] *Ibid.* liv. V, sl. 210.
[8] *Ibid.* liv. III, sl. 252.

sur l'éloge de ce Tchandrapîda « par qui la prospérité, de lieu en lieu, « se trouvait également répandue, de même que le canal d'un jardin « vivifie tous les arbres[1]. » Il dit[2]: « Heureux sont les souverains qui, après « avoir vu partout les citoyens, comme leurs fils, reposer tranquillement, « jouissent eux-mêmes la nuit d'un doux sommeil[3]. Quelque courte que « soit la durée du règne d'un roi, elle s'étend par des faits accomplis, « qui servent à proclamer la justice, et rappellent le meilleur âge du « monde[4]. Leur félicité se transmet à leur postérité. Le ciel de Çiva les « attend. »

Tel est Kâlhana comme homme.

Que l'on compare à présent cette haute moralité d'un Hindu du XIIe siècle avec le manque de toute délicatesse morale dans notre moyen âge[5]; que l'on compare l'histoire des Kachmîriens par Kalhana, avec l'Histoire ecclésiastique des Francs, par Grégoire de Tours. Comme cet ouvrage du VIe siècle, quoique écrit en latin, n'appartient plus à l'ancienne littérature païenne, il peut être comparé à la Chronique du Kachmîr. Écoutons un auteur qui pouvait le mieux apprécier celui-là[6]: « L'historien des Francs raconte, avec un étonnant sang-froid, les actes « les plus sanguinaires, et il lui arrive rarement d'interrompre le récit de « ces horreurs par la plus légère désapprobation[7]. Ce qui est plus extra- « ordinaire, c'est une sorte d'approbation qu'il accorde par moments aux « faits et aux hommes les plus coupables[8]. Ce qui domine dans Grégoire « de Tours, c'est l'impassibilité, c'est une sorte de résignation à la fatalité « qui écrase le monde autour de lui[9]. L'écrivain est pareil à ses héros; « son livre, moitié dévot, moitié sauvage, est une épopée barbare, tra- « duite en langage monacal; c'est tour à tour un chant de scalde et une « légende psalmodiée au lutrin. »

Après Grégoire de Tours se présente Frédegaire, « qui se donne lui- « même pour continuateur indigne de celui qui l'a précédé, et après lui,

[1] *Râdjatarangini*, liv. IV, sl. 48.
[2] *Ibid.* liv. II, sl. 42.
[3] *Ibid.* liv. IV, sl. 109.
[4] *Ibid.* liv. I, sl. 188.
[5] M. Villemain, ouvrage cité, t. II, p. 167.
[6] *Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*, par M. J. J. Ampère, t. II, p. 301.
[7] *Ibid.* p. 302.
[8] *Ibid.* p. 303.
[9] *Ibid.* p. 309.

« de longtemps il n'y aura plus d'histoire; jusqu'à Charlemagne on écrira « peut-être encore quelques chroniques arides, quelques nomenclatures « de faits et de dates, mais rien qui ait vie historique[1]. »

En faisant cette comparaison entre un fils de l'hinduisme, nourri de la littérature indigène, et un évêque chrétien qui pouvait être inspiré par tout ce qu'avaient de bon et de beau l'antiquité païenne de l'Occident et le nouvel âge du christianisme, mon intention n'était pas de déprécier Grégoire de Tours. Je ne l'aurais pas pu, parce que l'estime qu'il mérite est établie par les actions honorables de sa vie, dont la mémoire nous a été conservée. Mon intention était, je puis l'avouer franchement, de présenter, aussi avantageusement qu'il était juste, un étranger d'un pays lointain, élève d'une religion sur laquelle on est facilement induit en erreur. Montrer que les écrits indiens contiennent assez souvent ce que le christianisme a jamais enseigné de plus pur, c'est prouver, je ne puis que le répéter, que la beauté morale est un soleil universel, dont les rayons éclairent et échauffent tout le genre humain. Nous n'établirons pas notre supériorité sur les Indiens, en nous vantant d'être les objets d'une faveur particulière du ciel; mais plutôt en prouvant que nous avons mieux qu'eux profité des dons célestes destinés à tous les hommes, la raison et la liberté. S'il est vrai que, depuis à peine trois siècles, nous avons devancé les Asiatiques dans la carrière de la civilisation, avouons qu'ils nous avaient précédés autrefois de bien loin et pendant bien longtemps. Je crois avoir, dans mon article précédent, suffisamment établi les avantages auxquels nous pouvons justement prétendre sur eux.

Combien ne dois-je pas craindre de n'avoir pas réussi à exciter en faveur des Kachmîriens et de leur historien tout l'intérêt que, selon mon opinion, ils méritent! Après avoir commenté, dans mes notes, le texte et la traduction des six premiers livres du Râdjatarangini, j'ai tâché de fixer le point de vue sous lequel cet ouvrage doit être considéré. Il importait de déterminer les limites de l'antiquité que l'histoire assigne à la monarchie kachmîrienne : c'était le but de mes articles sur la chronologie de ce pays, et sur les synchronismes que sa chronique présente avec les traditions de quelques autres peuples. Une esquisse de la religion et du gouvernement des Kachmîriens devait jeter du jour sur le caractère des rois et du peuple, tel qu'il se manifeste par leurs actions.

[1] *Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, par M. J. J. Ampère, t. II, p. 310.

Celles-ci, dont j'ai relevé quelques-unes des plus caractéristiques, ainsi que les arts, les métiers, l'industrie et les sciences que j'ai énumérés, ont pu donner une idée de l'état de la civilisation que les Kachmîriens avaient atteint pendant plus de trente-quatre siècles. Ayant plus ou moins développé ces matières diverses, pour faire assigner à Kalhana une place parmi les historiens, j'ai cru devoir comparer la chronique de Kalhana avec quelques autres ouvrages historiques composés avant le XIIe siècle. C'est enfin par une appréciation de Kalhana comme écrivain et comme homme, que j'ai terminé mon examen critique des six premiers livres du Râdjatarangiṇî.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE RADJATARANGINI.

TOME PREMIER.

	Pages.
Texte sanscrit des six premiers livres du Râdjataranginî	1 à 293
Corrections à faire dans l'édition de Calcutta	295 à 317
Corrections à faire dans la présente édition	317 à 320
Notes	324 à 548
Appendice aux notes	549 à 584

TOME SECOND.

Traduction française des six premiers livres du Râdjataranginî.... 1 à 289

Esquise géographique et ethnographique du Kachmîr ancien et moderne.

I. Situation et configuration.—Le grand lac et le desséchement du pays de Kachmîr..... 293 à 300

II. Étymologie du nom du Kachmîr, antique renommée de ce royaume, et ses anciennes relations avec d'autres pays..... 300 à 309

III. Les Nâgas, les Gandharas, les Khaças, les Daradas..... 310 à 332

IV. Aperçu du Kachmîr moderne..... 333 à 343

Examen critique des six premiers livres du Râdjataranginî.

Introduction. — Réflexions générales sur les écrivains indiens, compilateurs de leurs anciennes traditions. — Idée que les Indiens ont de l'histoire. — Importance qu'ils attachent aux kavis ou poëtes. — Kalhana, et matériaux qui ont servi à la

Pages.

composition du Râdjatarangini. — Justification de Kalhana par rapport au fabuleux que contient son ouvrage. — Énumération des six articles dans lesquels cet essai est divisé..... 347 à 362

Table généalogique et chronologique des rois de Kachmîr, d'après les six premiers livres de Kalhana Pandita..... 363 à 367

I. Chronologie des rois du Kachmîr.

1. Énumération des huit premières périodes dynastiques du Râdjataranginî..... 368 à 375

2. La chronologie de Kalhana rapportée à l'ère de Samvat et à celle de Çaka..... 375 à 379

3. Explication sur le règne de trois cents ans attribué à Ranâditya..... 379 à 382

4. Réflexions sur la chronologie en général et sur celle du Râdjataranginî en particulier..... 382 à 388

II. Synchronismes de l'histoire du Kachmîr et de celle de quelques autres peuples.

1. Importance générale des synchronisme pour l'histoire. — Coexistence de plusieurs grands états avec l'ancienne monarchie du Kachmîr. — Explications sur l'époque des Kurus, des Pandus et du Mahabharat. — Anciennes relations du nord et du sud de l'Inde..... 389 à 399

2. Explications sur Buddha et sur le buddhisme en général, contradictoirement avec le brahmanisme. — Diverses époques de Buddha, considérées comme points de référence chronologique par diverses nations. — Discussion sur la connexion chronologique entre Buddha, Tchandragupta et Açoka. — Tchandragupta Maurya n'est pas le Sandrocottus des historiens grecs et romains. — Identité probable de l'Açoka du Kachmîr et de l'Açokavarddhana du Megadha. — Époques de Kanichka et de Nagardjuna. — Accord des faits rapportés dans les annales du Kachmîr et dans celles des Mongols orientaux, sans désaccord absolu de chronologie. — Réflexions sur l'ancienne religion des Tartares. — Relations religieuses du Kachmîr avec Ceylan..... 399 à 438

3. Coup d'œil sur les anciennes relations de l'Inde avec les Egyptiens, — les Assyriens, — les Perses; — sur les conquêtes d'Alexandre dans le Pendjab; — sur les invasions

Pages.

postérieures des Tartares, — et sur les premières tentatives des mahométans sur l'Inde. — Réflexions générales..... 438 à 457

III. La religion du Kachmîr.

1. Religion des Nâgas..... 457 à 464
2. Principales époques religieuses dans le Kachmîr..... 464 à 475
3. Le buddhisme du Kachmîr..... 475 à 483

IV. Du gouvernement du Kachmîr.

La royauté héréditaire établie dans le Kachmîr au commencement de son histoire. — Forme du gouvernement de Yudhichthira introduite dans ce pays au xve siècle avant notre ère. — Formes de la justice. — Principe de propriété et de taxation. — Restriction du pouvoir royal. — Formation et entretien des armées. — Division de l'empire. — Maximes générales du gouvernement du Kachmîr. — Troubles et révolutions. — Examen de la question de savoir si le système féodal existe dans l'Inde. — Faiblesse de la monarchie indienne contre les attaques du dehors. — Genre d'esclavage établi dans le Kachmîr..... 484 à 504

V. Caractère des rois; caractère et civilisation du peuple du Kachmîr.

1. Exemples des bonnes et des mauvaises qualités des rois... 505 à 521
2. Traits du caractère des hommes et des femmes dans le Kachmîr..... 521 à 531
3. Arts, métiers, industrie, sciences des Kachmîriens..... 531 à 539
4. Coup d'œil comparatif sur l'histoire des Kachmîriens et celle de quelques autres peuples..... 539 à 548

VI. Le Râdjataranginî apprécié comme ouvrage historique, et Kalhana Pandita comme écrivain et comme homme.

1. Relevé sommaire des matières vraiment historiques contenues dans le Râdjataranginî. — Comparaison entre la Chronique de Kachmîr et quelques-uns des ouvrages historiques écrits avant le xiie siècle de notre ère. — Conclusions tirées de cette comparaison et des considérations précédentes, par rapport au Râdjataranginî..... 549 à 560
2. Le style de l'auteur ne peut être justement apprécié que dans son texte original. — Style poétique de Kalhana caractérisé par quelques-unes des figures de mots et de phrases

Pages.

dont il fait usage. — Quelques-uns des défauts de sa composition..... 560 à 571

3. La moralité générale du récit de Kalhana démontrée par plusieurs citations de son ouvrage. — Le Râdjataranginî écrit principalement pour l'instruction des rois. — Comparaison, sous le point de vue de la moralité, entre l'auteur du Râdjataranginî et les historiens de notre moyen âge... 571 à 576

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

ET DES TERMES RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA MYTHOLOGIE, À LA GÉOGRAPHIE ET À LA LITTÉRATURE DE L'ASIE.

Les renvois pour le texte sanskrit et pour la traduction française indiquent les livres et les slokas ; ceux pour les notes et les dissertations, le tome et la page.

A

Abhimanyu, fils d'Ardjuna, t. I, p. 407.

Abhimanyu, 51e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 174, t. I, p. 363. — Élève une image de Çiva et bâtit une ville, t. I, sl. 175; — sa demeure pendant l'hiver, *ibid.* sl. 180.

Abhimanyu, fils de Kchêmagupta, 5e roi des dynasties mixtes, élevé au trône encore enfant, l. VI, sl. 188.—Grand incendie sous son règne, *ibid.* sl. 190-192.—Son caractère et sa mort, *ibid.* sl. 289-292.

Abhimanyupura, ville du Kachmîr, l. VI, sl. 299.

Abhisâra, province méridionale du Kachmîr, l. I, sl. 180, l. IV, sl. 711, t. I, p. 374, t. II, p. 331;—communément jointe à Dârva, l. V, sl. 141.

Abou Salih Mansour, roi de la dynastie des Samanides, t. II, p. 554.

Abtelites, Enthalithes, nom donné aux Huns blancs dans le Pendjab, t. II, p. 448.

Abu-Djaffer Mohammed ebn-Djarir, surnommé Attabari, historien, t. II, p. 553.

Abulfazil, ministre de l'empereur Akbar, auteur de l'Ayîn Akberî.

Achatha, mois indien, juin et juillet, l. V, sl. 296.

Achtami vrata vidhana, ouvrage buddhique qui vient du Népâl, cité t. I, p. 371, note.

Açoka-varddhana, roi de Megadha, 3e roi de la famille de Mâurya, t. I, p. 352. — Son époque computée selon les Puranas, t. II, p. 420.

Açoka, 47e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 101, et t. I, p. 363. —Il embrasse la religion du Djina (le buddhisme), *ibid.* sl. 102. — Il

érige un sanctuaire à Buddha, l. I, sl. 103. — Il bâtit la ville de Çrînagari, *ibid.* sl. 104; — et plusieurs autres temples, *ibid.* sl. 105, 106.— L'Açoka du Kachmîr et l'Açoka-varddhana du Megadha sont probablement identiques, tom. II, pag. 420, 421.

Açoka, nom fameux dans l'histoire du buddhisme, t. II, p. 419.—Ce roi, d'après la plupart des buddhistes de diverses nations, est placé à l'intervalle d'un siècle après Buddha, *ibid.* p. 421. — Le nom d'Açoka exprime peut-être le type d'une idée qui serait celle d'un roi protecteur et propagateur du buddhisme, *ibid.* p. 422.

Açva, nom d'une tribu des Yadavas, t. II, p. 311.

Açvaghâma, nom d'un endroit dans le Kachmîr, l. III, sl. 489.

Açvamêdhika, livre du Mahabharat, cité t. I, p. 405.

Açvapâda, nom d'un Siddha, l. III, sl. 267-280, et sl. 366-369.

Açvatthâmana, fils de Drona, tue Parikchit dans le sein de sa mère, l. II, sl. 95. — Malédiction prononcée contre lui par Krichna, qui rend Parikchit à la vie, t. I, p. 406-408.

Acvayudja, mois indien, septembre, octobre.

Açvînî, nymphe, mère des gémeaux Açvînîs, les deux médecins du ciel; — Astérisme, tom. I, p. 441; tom. II, p. 461.

Adi-Kêçava, Krichna primitif, l. I, sl. 38, t. I, p. 337.

Adi-parva, livre du Mahabharat, cité t. I, p. 408.

Adirasasloka, *Sententiæ eroticæ principales*, poëme de Kalidasa, cité t. I, p. 376, 377.

Aditya, un des rebelles contre la reine Diddâ, l. VI, sl. 345.

Adityas (Les douze), divinités, fils d'Aditi, mère des dieux, et formes du soleil, t. I, p. 388; t. II, p. 461.

Adjâikapada, nom d'un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Adjecapad, un des onze Rudras, t. II, p. 461.

Adjitapîda, 15e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 689. — Est assassiné, *ibid.* sl. 706.

Agama, tout ouvrage sur le culte mystique de Çiva et de Çaktî, t. I, p. 499.

Agasthya, l'étoile Canopus.—Dessèche et purifie les eaux, l. II, sl. 140, t. I, p. 420. — Un saint, l. III, sl. 325, et l. IV, sl. 646; — Naquit dans un vase, *ibid.* sl. 719. — Sa légende: il abaisse le mont Vindhya, t. I, p. 452. — Il boit la mer, *ibid.* p. 453-455.

Agni-purana, un des dix-huit puranas des Indiens, cité t. I, p. 482.

Agrahâra, nom de tout terrain ou de tout village particulièrement affecté aux brahmanes et occupé par eux seuls.

Ahivradhna, un des onze Rudras, t. I, p. 358, et t. II, p. 461.

Akâlika, rivière de l'Inde centrale, l. IV, sl. 145.

Akâsâ garbhi, nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.

Akbar, empereur de l'Inde, t. II, p. 334.

Akcha, 17e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 340.

Akchapatala, cour de justice, l. V, sl. 300, t. I, p. 535.

Akchayamati, nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.

Akchayinî, incorruptible, impérissable, nom de Parvati, l. I, sl. 349, et t. I, p. 395.

Akhuva, pays dans le Kachmîr, l. IV, sl. 677.

Alakâ, capitale du dieu des richesses, t. I, p. 422 et 424.

Alakhana, roi du Guzerat, l. V, sl. 149, 150, 154.

Alexandre, roi de Macédoine, conquérant du Pendjab, t. II, p. 445, 446.

Allahâbad, ville dans la province de ce nom; inscription sur la colonne d'Allahâbad, t. II, p. 411, 412.

Amravâtî, séjour des immortels, t. I, p. 491.

Amarakôcha, vocabulaire de la langue sanskrite, cité t. I, p. 435, 444.

Amritabhavanam, nom d'un vihâra, l. III, sl. 9.

Amritâkara, ministre, dilapidateur du trésor, l. V, sl. 422; l. VI, sl. 219.

Amritaprabhâ, une des femmes du roi Mèghavâhana, l. III, sl. 9.

Amritaprabhâ, une des femmes du roi Ranâditya, l. III, sl. 463.

Amritaprabhâ, mère de Djayapîda, élève un sanctuaire, l. IV, sl. 658.

Ananda laharî, *Onde du plaisir*, poëme attribué à Çankarâtcharga, cité t. I, p. 327, 333, 380, 428, 449, 462.

Anandavarddhana, poëte, l. V, sl. 34.

Anaggalêkha, fille unique du roi Balâditya, l. III, sl. 484. — Est mariée à Durlabhavarddhana, *ibid.* sl. 489. — Sa conduite envers son mari, *ibid.* sl. 495-505, et 507-509. — Comme reine, elle bâtit un vihâra, l. IV, sl. 3; aussi t. II, p. 524.

Anangapida, 16e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 706.

Ananta, sans fin, chef de la race serpentine, couche de Vichnu, t. I, p. 432, 433; t. II, p. 462.

Andhakas (Les), tribu de la race des Yadavas et des Nâgas, t. I, p. 494; t. II, p. 312.

Andhra, nom d'un peuple et d'une dynastie des rois de l'Inde, t. II, p. 418.

Andjanâ, fille de Vadjêndra, épouse de Toramana, mère de Pravarasêna, 5e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 105, 106.

Angas (Les), habitants du Bengâle, proprement dit *partie du Karnap*, sl. 76, 87, t. I, p. 569.

Angiras, Muni, père de Vrihaspati, sacrificateur choisi par les Dêvas, t. I, p. 409.

Angiras, un des sept rîchis dans la constellation de la Grande-Ourse, t. I, p. 340.

Anivarttinas, ceux qui ne revenaient plus, nom d'une classe de suicides, t. II, p. 302.

Anula, rivière du kachmîr, l. V, sl. 112.

Anuvrata, nom que les Djâinas donnent à une classe des ascètes, t. I, p. 330.

Aparâdjita, un des onze Rudras, t. I, p. 358, et t. II, p. 461.

Apsaras (Les sept ordres des), nymphes du ciel, danseuses et chanteuses, t. I, p. 422.

Aradvan, fils de Setu, t. II, p 317.

Aramudi, roi de Nêpal, fait la guerre à Djayapîda, l. IV, sl. 530.—Marche sur la rive droite du Sindhu, *ibid.* sl. 536.—Fait prisonnier Djayapida; négocie pour la rançon de son prisonnier, *ibid.* sl. 551, 557, 562.

Ardjunasamâgama, livre du Mahâbharat, cité t. I, p. 430.

Arhan, épithète donnée à tout buddha, à tout saint, à tout homme pieux et savant, l. I, sl. 173, t. I, p. 372, 373.

Âraṭṭas, peuples habitants du Pendjab, *partie du Karnap*, sl. 30, 39, 43, 45, 85, et t. I, p. 565, 569.

Aravalo, roi sauvage des Nâgas, t. II, p. 433. — Aussi nom d'un lac du Kachmîr, *ibid.*

Ardra, constellation, la sixième maison lunaire, t. I, p. 335.

Aridama, fils de Tchachtâna, roi indien, t. II, p. 414.

Aṛika, nom propre d'une fille; *partie du Karnap*, sl. 56, t. I, p. 567.

Aruna, un Asura ou démon destructeur, t. I, p. 461.

Arunôda, un des quatre lacs formés par quatre fleuves qui descendent du mont Mèru, t. I, p. 466.

Arundati, épouse du ṛîchi Vaçichṭa, t. I, p. 340.

Aryadèça, pays des gens respectables, nom donné au pays où dominait la religion de Brahma ou le brahmanisme, l. I, sl. 315; l. VI, sl. 87.

Aryânaka, probablement l'ancienne Arianie, liv. IV, sl. 367, tom. I, p. 509.

Aryarâdja, 6e roi de la dynastie d'Aditya, l. II, sl. 118. — Piété et dévotion religieuse de ce roi, *ibid.* sl. 120-142. — Il quitte le gouvernement, *ibid.* sl. 152-160. — Embrasse la vie religieuse, *ibid.* sl. 161-171; et t. II, p. 517.

Aryâvarta, ancien nom de l'Inde, l. V, sl. 152.

Aryâvalokitèçvara, nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.

Asamandja, fils de Sagara et de Kèçinî, t. I, p. 439.

Assemblées religieuses (Les trois) après la mort de Buddha, t. II, p. 425, 428, 437, 551.

Astika, Muni, fils de Djarakrâtu, t. I, p. 415, t. II, p. 470.

Astikam-parva, livre du Mahâbharat, cité t. I, p. 335.

Asura, démon. Les Asuras sont fils de Kaçyapa et de Ditî.

Atcha, chambellan du seigneur de Mathura, construit un sanctuaire à Hara, l. IV, sl. 512.

Atchyutastata, endroit du Pendjab, *partie du Karnap*, sl. 38, et t. I, p. 565.

Atri, un des sept ṛîchis dans la constellation de la Grande-Ourse, t. I, p. 340.

Aṭṭa, nom d'un Yakcha, l. III, sl. 349.

Aṭṭapatibhâgâḳhagṛihakritya, une des douanes du Kachmîr, l. V, sl. 166.

Aṭṭhakatha, composition légendaire et historique en langue singalaise, t. II, p. 550.

Attila, roi des Huns, t. II, p. 448.

Aurva, feu sous-marin, l. III, sl. 170. — Nom d'un saint ṛîchi; sa légende, t. I, p. 439, 440.

Avantî, ancienne ville située dans le voisinage de la ville actuelle d'Udjâin, l. IV, sl. 162, tom. I, p. 436, 437.

Avantipuram, ville du Kachmîr, l. V, sl. 44.

Avantivarma, 1er roi de la dynastie de Varma, l. IV, sl. 718, 719. — Vertueux et libéral, l. V, sl. 2-18. —

Vaincses frères et ses rivaux, l. V, sl. 19-21. — Quoique Vaichnava, il se dévoue à Çiva, *ibid.* sl. 43. — Bâtit une ville et plusieurs sanctuaires, *ibid.* sl. 44-46. — Inondation, et disette de blé dans le pays, *ibid.* sl. 68-71. — Le roi donne ses trésors pour le desséchement et la fertilisation du pays, *ibid.* sl. 83. — Fait bâtir mille villages sur le terrain desséché, *ibid.* sl. 121. — Il professe la religion de Vichnu avant sa fin, l. V, sl. 124, 125; et t. II, p. 517.

Aviktapâda, fils du roi Pratâpâditya et de Çrinarêndraprabhâ, l. IV, sl. 42.

Ayîn Akberi, les Instituts d'Akbar, ouvrage du vizir Abulfazil, cité t. I, p. 331, 337, 361, 365, 392, 420, 488, 504, 509; t. II, p. 332, 340, 405, 407, 458, 523, 530.

Ayodhya, le pays d'Aoude actuel, t. II, p. 407.

B

Baber, empereur mongol, conquérant de l'Inde, t. I, p. 448; t. II, p. 301.

Bablıru, nom de Çiva, t. I, p. 361.

Babhu, fils de Druhya, t. II, p. 317.

Badakchan, pays situé au nord-ouest du Kachmîr, sur les pentes occidentales des montagnes de Belour, t. II, p. 305.

Baḍavâ et bâḍava, cavale et feu sous-marin. — Baḍavâ, nom de la nymphe Açvinî, astérisme personnifié et représenté par une tête de cheval, t. I, p. 441.

Bâhikas (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 4, 6, 8, 9, 14, 22, 23, 31, 32, 33, 34, 36, 40, 43, 50, 53, 54, 55, 60, 83, et t. I, p. 561.

Bâhlikas (Les), peuple, habitant la Bactriane, le Balkh actuel, aussi une contrée du Pendjab; *partie du Karnap.* sl. 4, t. I, p. 561.

Bahurûpa, un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Balâditya, 10e et dernier roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. II, sl. 477. — Érige des colonnes de ses victoires, *ibid.* sl. 479. — Bâtit un asile et un agrahara, l. II, sl. 480. — Donne sa fille en mariage à un homme privé de la classe des écrivains, *ibid.* sl. 484-489. — La ligne de Gonarda s'éteignit en lui, *ibid.* sl. 526, 527.

Bali, roi des Daityas et roi de Patala, l. IV, sl. 495. — Vaincu par Vichnu, t. I, p. 472 et p. 514.

Banhal, contrée située au sud-ouest et limitrophe du Kachmîr, t. II, p. 333.

Baṅgkala, le pays du Bengâle actuel, l. III, sl. 480.

Baramal, ville du Kachmîr, près de laquelle le Djalam perce la barrière des monts, t. II, p. 295, 333.

Basâtes (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 45, t. I, p. 566.

Bâuttas (Les), montagnards qui habitent le côté septentrional de l'Himâlaya, ou peut-être habitants du Boutan actuel, ou aussi du Ladakh moderne, l. IV, sl. 168, et t. I, p. 498.

Bêda, nom d'un mont, sanctifié par l'éruption de la Gangâ, l. I, sl. 35, et t. I, p. 336.

Bêdara, nom d'un agrahara dans le pays de Maḍava, l. III, sl. 481.

Behot, nom moderne de la rivière Vitastâ, t. II, p. 294.

Belligola, endroit du Mâisour, t. I, p. 465.

Bèta, Vidharba, le Berar actuel proprement dit, t. II, p. 425.

Bhadranatha (temple de), lieu de pèlerinage dans l'Himalâya, tom. II, pag. 302.

Bhâdrapada, mois indien, répond à août et septembre, liv. VI, sl. 116.

Bhâgamatî, rivière du Népal, tom. II, p. 296, 299.

Bhagavad-gitâ, «chant de l'adorable «Krichna,» épisode du Mahâbharat, l. V, sl. 125.

Bhagavatâmrita, ouvrage religieux des Indiens, cité t. II, p. 403.

Bhâgavata-purâna, un des dix-huit purânas des Indiens, cité t. I, p. 343, 344, 492, 493, 511; t. II, p. 390, 405.

Bhagiratha, grand richi, fait descendre les flots de la Ganga dans les régions infernales, et ressuscite les fils de Sagara, l. IV, sl. 514, et t. I, p. 397, 440, 516.

Bhagîrathî, nom de la Gangâ, t. I, p. 444.

Bhâirava, «terrible,» surnom de Çiva, t. I, sl. 417.

Bhallata, poëte, liv. V, sl. 203.

Bhappata, nom d'un personnage pieux, l. IV, sl. 214.

Bharata, le frère cadet de Rama-tchandra, ou un descendant de ce roi; guerre de Bharata, voyez Mahâbharata, l. I, sl. 49, t. II, p. 486.

Bharata tchakravartti, «empereur de «Bharata,» fils de Vrichabhanatha, t. II, p. 476.

Bhartrihari, poëte indien, auteur d'une collection de sentences morales et d'un poëme érotique, cité t. I, p. 324, 329, 349, 419, 443, 476.

Bhartrimentha, poëte dramatique, honoré par le roi Matrigupta, l. III, sl. 262, et t. II, p. 537.

Bharu, nom de Çiva, t. I, p. 361.

Bhattâ, nom d'une magicienne ou d'une déesse de classes inférieures de divinités, l. I, sl. 333.

Bhatta, président du conseil du roi Djayapîda, liv. IV, sl. 494. — Titre honorifique d'un savant, t. I, p. 514.

Bhattâraka, nom d'une déesse, probablement de Durgâ, l. VI, sl. 240.

Bhatta Phalguna, ministre du roi Yaçaskara, et familier de Kchemagupta, l. VI, sl. 168. Voyez *Phalguna* et *Phalgunaka*.

Bhatti Kavya, poëme sur les actions de Rama, cité t. I, p. 350, 433, 434, 448, 522, 525.

Bhavabhûti, poëte, auteur du drame Malatî-Mâdhava, t. I, p. 428.

Bhavabhuti, nom d'un Kavi, liv. IV, sl. 144, et t. I, p. 487.

Bhavânî, autre nom de Parvatî, t. I, p. 328.

Bhâvatch-tchhêda, nom d'un village, l. III, sl. 381.

Bhêda, montagne de l'Himalâya, l. I, sl. 35, et t. I, p. 336.

Bhêmas (Les), tribu et branche des Yadavas et des Nâgas, t. II, p. 312.

Bhember, contrée et ville située au sud du Kachmîr, t. II, p. 332, 333.

Bhichma, le grand-oncle des Pandavas, *partie du Karnap.* sl. 88; t. I, p. 569.

Bhils (Les), tribu, habitant les montagnes de Vindhya, t. I, p. 444.

Bhima, le troisième des cinq frères Pandavas pris par Nahucha, liv. IV, sl. 520.

Bhimagupta, encore enfant, le 8e roi des dynasties mixtes, l. VI, 313. — Inspire à la reine Diddâ de l'inquiétude par son intelligence, *ibid.* sl. 326-328. — Est emprisonné, *ibid.* sl. 330. — Mis à mort, *ibid.* sl. 332.

Bhîmasèna, roi d'un pays oriental, liv. IV, sl. 518, 520.

Bhodja, chef puissant, l. V, sl. 151.

Bhôdjas (Les), tribu, branche des Yadavas et des Nâgas, t. II, p. 312.

Bhrĭgu, nom de Çukra, régent de la planète Vénus, t. I, p. 411.

Bhûbhata, dilapidateur du trésor royal, l. V, sl. 421, 422.

Bhukchîravatikâ, nom d'un endroit du Kachmîr, l. I, sl. 344.

Bhûkhârâ, la Boucharie actuelle, l. IV, sl. 166, et t. I, p. 497.

Bhûtilaya, rivière ou étang du Pendjâb, *partie du Karnap.* sl. 38, et tom. I, pag. 565.

Bhuvanâbhyudaya, le soulèvement du monde, poëme de Çagkuka, l. IV, sl. 704.

Bhuvana-tchandra, fils du roi de Trigarta, l. V, sl. 145-147.

Bhuyya, fils cadet de Kupya, l. VI, sl 264. — Commandant de la ville, et bon conseiller de la reine Diddâ, *ibid.* sl. 296. — Amant de la reine par complaisance, est tué en sacrifice à un nouvel amant, *ibid.* sl. 322.

Bidjore, contrée montagneuse du Sewad, province du Kaboul, t. II, p. 332.

Bikchakîpâraka, nom d'un endroit de la capitale, l. VI, sl. 191.

Bimbâ, nom de l'épouse du roi Balâditya, l. III, sl. 482.

Binna, une des femmes du roi Mêghavâhana, l. III, sl. 464.

Bodhisattva, nom de Buddha, l. I, sl. 138. — Est donné à tout homme d'une éminente piété, t. II, p. 478. — Six Boddisattvas nommés, t. I, p. 375.

Bordah, nom d'un célèbre poëme arabe, cité t. I, p. 337.

Boundehech, livre religieux attribué à Zoroastre, t. II, p. 334.

Bourkan, nom donné aux Bodhisattvas par les Kalmouks buddhistes, t. I, p. 450.

Brahma, conseiller du roi Vikramâditya, 9e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 475.

Brahmananda-purâna, un des dix-huit purânas des Indiens, cité t. II, p. 328, 418.

Brahmanisme, le dogme de la suprématie des Brahmanes sur les hommes et les Dieux doit être distingué du reste de la doctrine brahmanique, t. II, p. 403. — Ce dogme postérieur au buddhisme primitif, *ibid.* p. 404.

Brahmavâivarta-purâna, un des dix-huit purânas des Indiens, cité t. I, p. 475, 563; t. II, p. 460.

Budha, premier aïeul de la race lunaire, t. II, p. 311.

Buddha, nom très-répandu à des époques très-reculées, t. II, p. 399. — Personnage reconnu sous d'autres noms; type d'une ancienne religion; Buddhas célestes et terrestres, *ibid.* p. 400. — La pluralité des Buddhas fondée dans le buddhisme même, *ibid.* p. 402. — Sept Buddhas qui

parurent pendant les quatre âges des Hindus; diverses époques de Buddha recueillies dans l'Inde, t. II, p. 405.
Buddhaghosa, un des Bodhisattvas, t. II, p. 550.
Buddhisme, religion très-ancienne, séparée du brahmanisme à une époque indéterminable, t. II, p. 403. — La domination du buddhisme dans l'Inde dans un temps très-reculé, attesté par les Puranas et par des monuments architectoniques, *ibid.* p. 404-406.
Bûtêça, seigneur des êtres, nom de Çiva, l. II, sl. 123; l. V, sl. 46.

C

Çaça, nom d'une tribu des Yadavas, t. II, p. 311.
Çaçin, nom de la lune, l. III, sl. 284; légendes par rapport à ce nom, t. I, p. 449, 450.
Çâha, contrée appartenant au Kachmîr, l. VI, sl. 230.
Çâhi, chef tributaire du Kachmîr, l. V, sl. 154.
Çâiçunâgas (Les), les dix descendants de Çiçunaga, roi de Megadha; son époque, t. II, p. 409.
Çaka, ère indienne qui commence 78 ans après J. C., l. I, sl. 52, 56; t. I, p. 339 et t. II, p. 376.
Çâkala, ville du Pendjab, *partie du Karnap*, sl. 9, 25, 26, et t. I, p. 562.
Çakas (Les), peuples habitant au nord-est de la Sogdiane, les Scythes orientaux ou les Tartars, envahisseurs de l'Inde, l. III, sl. 128; t. II, p. 407 (note), 322, 328.
Çakatâra, nom d'un ministre de Nanda, roi de Megadha, t. I, p. 352.
Çakra, nom d'Indra, l. IV, sl. 224.
Çakti, l'énergie ou la force motrice, inhérente dans un être ou dans un dieu, personnifiée par les Hindus; huit Çaktis nommées, t. I, p. 357.
Çaktisêna, chef, beau-frère de Mahima, protège ce dernier contre l'inimitié de la reine Diddâ, l. VI, sl. 216, 217.
Çaktya, homme d'une secte qui célèbre des orgies nocturnes, t. I, p. 417.
Çakuni, bisaïeul du roi Açoka, l. I, sl. 101, — Peut-être synonyme avec Suparna ou Suvarna, t. I, p. 351. — Nom d'un ancien roi, fils de Daçarathas; — Ainsi que nom d'un roi de Gandhâra, *ibid.*
Çakya, prénom de Buddha. Étymologie de ce mot comme titre patronymique des descendants d'Ikchvaku, t. II, p. 407 (note).
Çakya Muni, nom d'un Buddha qui parut dans le Kaliyuga, t. II, p. 405. — Époque de Çakya Muni, d'après le Râdjatarangini, *ibid.* p. 406. — Date, lieu de naissance, origine, durée de la vie de Ç. M. d'après les Chinois, *ibid.* p. 406, 407. — Renseignements sur Ç. M. donnés par les Buddhistes du Nepal, *ibid.* p. 408. — Par les Tibétains, *ibid.* p. 408, 409. — Par les Mongols orientaux, *ibid.* p. 422.
Çâkyasiṁha, l. I, sl. 172. Voyez: Çâkya Muni.
Çalvas (Les), habitants d'un pays situé au nord de l'Inde, *partie du Karnap*, sl. 59, t. I, p. 567.

Çamânga, nom d'un agrahâra bâti par le roi Çatchinara, l. I. sl. 100.

Çamânga, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 342.

Çambara, nom d'un démon, t. I, p. 470.

Çambhu, nom de Çiva, l. III, sl. 274.

Çâmi, nom d'un arbre, l. III, sl. 194. — Légende relative à cet arbre, t. I, sl. 442.

Çankara, nom de Çiva, t. I, p. 511.

Çankarâtcharya, Indien célèbre, placé à différentes époques par différents auteurs, t. I, p. 337, note.

Çankaravarma, le second roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 128. — Vainc les compétiteurs au trône, *ibid.* sl. 134, 135. — Entreprend la conquête des pays étrangers, *ibid.* sl. 136-143. — Conquiert le pays de Trigarta, *ibid.* sl. 144 147. — Défait le roi de Gurdjara, *ibid.* sl. 149, 150. — Bâtit une ville, *ibid.* sl. 155, des temples, *ibid.* sl. 157, 158. — Devient spoliateur et oppresseur du peuple, *ibid.* sl. 159-161 et 164-180. — Colloque entre lui et son fils, *ibid.* sl. 181-201. — Traits de sa dépravation et cruauté, *ibid.* sl. 205-208. — Perd subitement un grand nombre de ses enfants, *ibid.* sl. 209. — Entreprend une nouvelle expédition hors du pays, *ibid.* sl. 214, 215. — Sa mort, *ibid.* sl. 217-221; t. II, p. 506, 528.

Çaṅkha, un chef des Nâgas, l. I. sl. 30; c'est aussi le nom de l'un des neuf trésors du dieu des richesses, t. I, p. 334.

Çaṅkhadatta, poëte et conseiller du Kachmir, l. IV, sl. 496.

Çâṅkuka, poëte, compose un poëme intitulé: « Le soulèvement du monde, l. IV, sl. 704.

Çantiçataṅam, « centurie de slokas » composition de Çri Çilhana, cité; t. I, p. 378, 381, 506.

Çapa, malédiction, t. II, p. 469.

Çârikâ, nom d'une déesse locale, l. III, sl. 349 et t. I, p. 458.

Çâriṭaka, nom d'une ville du Kachmîr, l. III, sl. 349.

Çarvaṭa, ministre ignorant, l. V. sl. 413. — Dilapidateur du trésor royal, *ibid.* sl. 422.

Çatadru, rivière du Pendjab; le Zadadres et l'Hesudrus des Grecs et des Romains, le Setledge actuel; *partie du Karnap.* sl. 16. 29, t. I, p. 563.

Çatamangu, maître de cent sacrifices, un des surnoms du dieu Indra, l. I, sl. 92 et t. I, p. 348.

Çatchinara, le 46e roi kachmirien de la IIe période, l. I, sl. 99 et t. II, p. 363.

Çatrughna, frère et conseiller du roi Balâditya, l. III, sl. 483.

Çavalôkadhâtu, « monde périssable, » expression buddhique, l. I, sl. 172, 173 et t. I, p. 371.

Çâuḍa, nom d'une contrée dont la situation est inconnue, l. VI, sl. 390.

Çêcha, grand serpent, fils de Kaçyapa et de Kadrû; ce serpent sert de couche à Vichnu, l. I, sl. 58, l. III, sl. 215, et t. II, p. 460.

Chalimar, jardin de plaisance dans le voisinage de la capitale de Kachmîr; l'étymologie de ce nom, tom. II, pag. 341.

Chirîne, l'héroïne d'un célèbre roman persan, femme de Khosru, roi de Perse, t. I, p. 544, 545.

Çiçupâla badha, « La mort de Çiçupâla » poëme composé par Mâghâ Kâvya cité : t. I, p. 427, 441.

Çilâditya, nom d'un fils de Vikramâditya, appelé aussi Pratâpaçila, l. III, sl. 330.

Çimika, contrée boiseuse du Kachmîr, l. VI, sl. 183.

Çipâṭaka, ministre, est tué, l. VI, sl. 350.

Çivaçakti, ministre fidèle du roi Sankaravarma, l. V, sl. 131-133.

Çivaçakti, ministre du roi Çaṅkaravarma, l. V, sl. 131, 132; t. II, p. 522.

Çivadâsa, trésorier du roi Djayapîda, l. IV, sl. 621.

Çiva-purana, un des dix-huit puraṇs des Indiens, cité : t. I, p. 328, 329.

Çivasvâmi, poëte, l. V, sl. 34.

Çmaçânavèçma, « celui qui a pour demeure les cimetières, » nom de Çiva, t. I, p. 358.

Çramaṇa, dévot buddhique, titre honorifique.

Çrêchtasèna, le 2e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 97.

Çrî, la déesse de la prospérité, nom de la déesse Lakchmî, épouse de Vichnu, l. III, sl. 126.

Çri Çilhana, célèbre auteur des sentences morales, t. I, p. 378.

Çrichti Khanda, chapitre du Padmapurana, cité t. I, p. 394.

Çridêva, tchandâla d'un village, l. IV, sl. 474. — Tue Djadja, *ibid.* sl. 474-477.

Çrî-Kanta, collége près de la ville Huchkapura, l. VI, sl. 186.

Çrî-Kima, roi du Nepal, t. II, p. 299.

Çri-nâgara, aussi appelée Kachmîr, capitale du royaume de Kachmîr, l. I, sl. 104, l. III, sl. 357, t. II, p. 340.

Çrînarêndraprabhâ, femme d'un marchand, l. V, sl. 17, 20, 21, 23. — Puis épouse du roi, *ibid.* 38-40; t. II, p. 513, 514.

Çrî parvata, mont sacré, le mont Méru, aussi un mont du Kachmîr, l. III, sl. 267; l. IV, sl. 390; t. I, p. 446.

Çri tchandra, nom d'un vihâra, l. V, sl. 427.

Çubhadhara, chef rebelle contre la reine Diddâ, l. VI, sl. 240.

Çuchka, parent de Subhavarma qu'il tue, l. IV, sl. 715.

Çuchkala, nom d'une contrée dans le Kachmîr, l. I, sl. 159 et t. I, p. 354.

Çudraka, nom de roi donné à plusieurs personnages, l. III, l. 343 et t. I, p. 458.

Çukra ou Çukrâtchârya, appelé aussi Kâvya, le précepteur des démons et régent de la planète Vénus, t. I, p. 409-414, 514.

Çukradanta, conseiller du roi Djayapîda, l. IV, sl. 493.

Çûra, ministre du Kachmîr, élève au au trône Antivarma, l. IV, sl. 714, 715. — Érige des sanctuaires et un collége, l. V, sl. 37, 38. — Dévoué au roi, il lui sacrifie son fils, *ibid.* sl. 47-59.

Çura-maṭa, endroit du Kachmîr, l. VI, sl. 223, 243.

Çurapuram, ville du Kachmîr, l. V, sl. 39. — Aussi appelée Kâmbuva, liv. III, sl. 227 et tom. I, pag. 526 et 527.

Çuravarma, demi-frère d'Avantivarma et héritier présomptif du royaume, l. V, sl. 22; — libéral envers les Brah-

manes, érige deux sanctuaires, l. V, sl. 23.

Çuravarma Ier, fils de Pangu et de Mrigavati, 9e roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 291-293. — Est détrôné par les soldats, *ibid.* sl. 294.

Çuravarma II, fils supposé d'Unmattàvanti et 12e roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 445.

Çvètadvipa, île blanche, une des divisions du monde dans la géographie fabuleuse des Hindus; — La région céleste habitée par Vichnu, l. III, sl. 471 et t. I, p. 471.

D

Dabistan, « école des mœurs, » ouvrage persan, cité, t. I, p. 362-364, 418, 420, 493; t. II, p. 380, 405.

Daçaratha, 55e roi de la race solaire du Tretayuga, roi d'Ayòdhya ou Aude, père de Ramatchandra, t. I, p. 350; t. II, p. 486.

Dagop, édifice qui conserve quelque reste de Buddha, t. II, p. 465.

Dahiki, poëte persan célèbre du xe siècle, t. II, p. 554.

Dal, nom d'un lac dans le Kachmîr, t. II, p. 295, 341.

Dâmara, nom d'une tribu particulière, l. V, sl. 51, et sl. 305, 307.

Dâmaras (Les), indignés contre le roi Tchakravarma qui les néglige, l. V, sl. 394 et 404; — conspirent contre lui et l'assassinent, *ibid.* sl. 405-410; — dévastent le pays après sa mort, *ibid.* sl. 438.

Damodara I, 2e roi kachmîrien de la deuxième période, l. I, sl. 65, et t. II, p. 363. — Il attaque les Vrichniens, l. I, sl. 67. — Il est tué par Krichna, *ibid.* sl. 69.

Damodara II, 49e roi kachmîrien de la deuxième période, liv. I, sl. 153. — Il bâtit une ville dans le pays de Suda et un pont, *ibid.* sl. 157; — des longues digues de pierre, *ibid.* sl. 159. — Il est transformé en serpent par les Brahmanes, l. I, sl. 166, et t. II, p. 424.

Dâmòdara, contrée boiseuse du Kachmîr, l. VI, sl. 183.

Damòdaragupta, savant et conseiller du Kachmîr, l. IV, sl. 495. — Peut-être auteur d'un ouvrage sur la musique, t. I, p. 514.

Dandi, poëte et rhétoricien, tom. I, sl. 426.

Danichvar, un Dikhan célèbre, t. II, p. 554. (Voyez Dikhan.)

Dandji, personnage divin et restaurateur du brahmanisme dans le Malva, t. II, p. 406.

Darad, nom d'un pays situé au nord et au nord-ouest de l'Inde proprement dite, et avoisinant le Kachmîr sur plusieurs points diversement situés, t. II, p. 329-331.

Daradas (les), nom des peuples placés, d'après les opinions de divers auteurs modernes, dans diverses situations géographiques, t. II, p. 322, 330, 331.

Darpita, ville bâtie par Lalitàditya, l. IV, sl. 183.

Dàrva, province méridionale du Kachmîr, l. I, sl. 180; l. IV, sl. 721, et t. I, p. 374.

Dârvâbhisara, Dârva joint à Abhisâra, deux provinces méridionales et voisines du Kachmîr, l. IV, sl. 711; l. V, sl. 141 et sl. 208, t. II, p. 306.

Dasarhas (Les), tribu et branche des Yadavas et des Nâgas, t. II, p. 312.

Dêvaçarma, conseiller du Kachmîr, favorise la rentrée de Djayapîda dans son pays, liv. IV, sl. 468. — Entreprend la délivrance de son maître prisonnier, *ibid.* sl. 553-572. — Sacrifie sa vie, *ibid.* sl. 573-576, t. II, p. 522.

Dêvadasa, roi de Benâres, converti au buddhisme, t. II, p. 404.

Devagupta, fils de Parvagupta, liv. V, sl. 436, 437.

Dêvakalaça, fils de Râkka, commandant de la ville et conseiller de la reine Diddâ, l. VI, sl. 324. — Fournit à la reine Diddâ une formule d'enchantement, *ibid.* sl. 330.

Dêvâpi, fils de Pratîpas, de la race des Pandus, et frère aîné de Santanu, t. II, p. 486.

Dêvaprasâda, homme de la maison du roi Yaçaskara, l. VI, sl. 98.

Dêvayânî, fille de Çukra, t. I, p. 409-414, t. II, p. 311.

Dêvimahatmyam, partie du Markandêya-purana, cité, t. I, p. 357.

Dhakka, aussi Çridhakka, endroit ou district du Kachmîr, l. V, sl. 39 et 305, t. I, p. 526 et 536.

Dhanada, distributeur des richesses, ou Kuvêra, dieu des richesses, liv. I, sl. 30

Dhanaka, roi célèbre de la race lunaire; ses quatre fils nommés, t. I, p. 483.

Dhanandjay, «vainqueur de richesses,» surnom d'Ardjuna, *Ext. de Açvam.* sl. 2, 17, 34, 43, 77; t. I, p. 579, 580, 581, 583.

Dhanva, fils du ministre Çura, l. V, sl. 51. — Est sacrifié devant le dieu Çiva, *ibid.* sl. 57-59.

Dhammâsoko, leçon palie pour Dharmâçôka, roi de Megadha, t. II, p. 414, 550.

Dharma, oncle maternel du roi Vrihaspati, et un des cinq régents du Kachmîr, l. IV, sl. 678. — Élève un sanctuaire, *ibid.* sl. 696.

Dharma, fils de Gandhâra, t. II, p 317.

Dharmâçoka, nom d'Açoka, roi de Megadha, t. II, p. 414.

Dhartarâchtra-hansa, espèce de cygne, t. I, p. 336.

Dhâuli, endroit dans le district de Cattack; inscriptions sur des rochers près de cet endroit, t. II, p. 413.

Dhrita, fils de Dharma, t. II, p. 317.

Dhritarâchtra, père de Duryôdhana, et oncle des Pandavas, *Extrait du Karnaparva*, sl. 3, t. I, p. 549 et 561, t. II, p. 392.

Dhîra, frère du roi Antivarma, un héros, érige des temples et des statues des dieux, l. V, sl. 26, 27.

Dhritarachtra, régent des Gandharvas, t. II, p. 463.

Dhûmavarna, roi des serpents, t. II, p. 312.

Diddâ, fille de Sinharâdja, petite fille de Çahi, épouse de Kchemagupta, l. VI, sl. 177 et 303. — Gardienne de l'enfance du roi Abhimanyu, *ibid.* sl. 188, 189. — Cause de sa haine contre le ministre Phalguna, *ibid.* sl. 194, 195 et 197. — Insurrection de chefs contre elle, *ibid.* sl. 213-223. — Elle la dissipe par de l'or, *ibid.*

sl. 223-226. — Soupçonne la fidélité et agit contre la vie du roi de Kampana, l. VI, sl. 233-237. — Nouvelle révolte contre elle; elle en sort victorieuse, *ibid.* sl. 238 et 240-255. — Accorde toute sa confiance au ministre Naravâhana, *ibid.* sl. 260-263. — La lui retire, *ibid.* sl. 267-272. — Sa tentative infructueuse contre quelques Damaras, *ibid.* sl. 280-283. — Elle rappelle Phalguna auprès d'elle, *ibid.* sl. 284. — S'adonne pour quelque temps à l'exercice de la vertu, *ibid.* sl. 295-297. — Elle construit deux villes, plusieurs sanctuaires, une maison d'asile, un vihâra, des colléges, et un grand nombre d'ouvrages de piété et d'utilité publique, *ibid.* sl. 301-305. — Fait périr deux de ses neveux, *ibid.* sl. 311-313. — Sans frein dans ses iniquités, *ibid.* sl. 315-317. — Se livre à un gardien de buffles, et tue son ancien amant, *ibid.* sl. 322. — Fait périr le troisième de ses neveux, et s'empare du trône, *ibid.* sl. 332. — Conspiration contre elle et Tunga qu'elle cache, *ibid.* sl. 334-338. — Triomphe au moyen de l'or, *ibid.* sl. 339-341; — et de l'active valeur de Tunga, *ibid.* sl. 341-354. — Choisit un héritier présomptif, *ibid.* sl. 355. — Comment elle éprouva la capacité de régner dans un garçon en bas âge, *ibid.* sl. 356-362. — Sa mort, *ibid.* sl. 365, t. II, p. 509, 525, 526.

Diddâ kshêma, « bonheur de Diddâ, » surnom du roi Kshemagupta, l. VI, sl. 177.

Diddâpura, ville du Kachmîr, l. VI, sl. 300.

Dig-vidjaya, « conquête des régions du monde, » titre d'une section du Mahâbharat, t. I, p. 487.

Dikhan, membre d'une classe de l'ancienne noblesse persane, et représentant de la tradition orale, t. II, p. 554.

Dikkâmini, conseiller du roi Yudhichthira II, l. III, sl. 382.

Dilîpa, 41e roi de la race lunaire du Tretayuga, t. I, p. 350. — Offre au lion de Çiva sa vie pour celle de la vache Nandinî, *ibid.* pag. 431.

Disette et famine dans le Kachmîr, l. II, sl. 17-54, et l. V, sl. 269-272.

Diti, une des épouses de Kaçyapa, et mère des Dâityas ou démons, l. IV, sl. 199.

Divîra, autre nom de Sangramagupta, l. VI, sl. 130.

Djadjâ, usurpateur du trône de Kachmîr, l. IV, sl. 410. — Perd une bataille et sa vie, *ibid.* sl. 471-481.

Djagma, ancien roi du Kachmîr, t. II, p. 423.

Djâhnavî, nom de la Ganga, l. III, sl. 47, et t. I, p. 397, et l. IV, sl. 146

Djahnu, un grand Rîchi, fils de Suhotra et de Kêçinî, t. I, p. 489.

Djâinas (Les), ceux qui suivent la religion de Djîna, confondus souvent avec les Buddhistes, desquels ils sont cependant distincts, t. I, p. 353.

Djalam, nom moderne de la rivière Vitastâ, t. II, p. 294, 295.

Djâlandhara, le moderne Jallindhar, pays situé entre le Setledge et le Biah, l. IV, sl. 177, et t. I, p. 501.

Djalâûka, 2e roi de la dynastie d'Aditya, l. II, sl. 9.

Djalôdbhava, nom d'un démon qui demeurait dans l'ancien lac du Kachmîr, l. I, sl. 27.

Djaloka, fils d'Açoka, le 48e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 108. — Fait un passage au milieu du lac des Nâgas, *ibid.* sl. 111.—Il défait les Mletch-tchhas, *ibid.* sl. 115.—Il conquiert Kanyakubdja et autres pays, et introduit les quatre castes, leurs usages et les formes de la justice dans le Kachmîr, *ibid.* sl. 117, 118, 119, 120. — Il se voue au culte de Nandîça et de la fontaine sacrée, *ibid.* sl. 123. —Sa conversation avec la déesse Krityâ, *ibid.* sl. 131-146. — Il lui consacre un vihâra, *ibid.* sl. 147. — Bâtit un temple à Çiva, *ibid.* sl. 148.— Exerce une dévotion austère, *ibid.* sl. 149, 150.—Voue cent femmes à Rudra, *ibid.* sl. 151, et t. II, p. 464.

Djâlora, nom d'un agrahâra bâti par le roi Djanaka, l. I, sl. 98.

Djambudvîpa, une des divisions du monde; l'Inde exclusivement d'après les Buddhistes, l. IV, sl. 127. — Ses neuf parties nommées, t. I, p. 485.

Djanaka, 45e roi kachmirien de la IIe période, l. I, sl. 98, et t. II, p. 363, 511.

Djanakya, appelé aussi Kutalya, brahmane qui détruisit le roi Nanda et les huit fils de ce dernier, t. II, p. 410.

Djanamèdjaya, fils et successeur de Parikchit, un des interlocuteurs dans le Mahâbharat, t. I, p. 409. — Son sacrifice de serpents, *ibid.* p. 415.— Vainqueur des Takchaçilas, t. II, p. 314. — Explication sur le sacrifice de serpents, *ibid.* p. 468-470.

Djarakrâtu, muni, père du muni Astîka, t. I, p. 415, t. II, p. 470.

Djarâsandha, roi de Megadha, appelle à son secours le roi du Kachmîr pour assiéger Mathura, ville de Krichna, l. I, sl. 59. — Les dispositions qu'il fait pour l'attaque de cette ville, t. I, p. 343.—Sa déroute, *ibid.*— Attaque la montagne de Gomanta, *ibid.*

Djârticas, autre nom pour Bâhikas, *partie du Karnap.* sl. 9, et t. I, p. 562.—Peut-être les Dardjas dans le Cutch actuel, *ibid.*

Djatakas, contes moraux des Buddhistes, cités, t. I, p. 449.

Djaya, nom d'un architecte, l. III, sl. 351.

Djayâbhattarika, un endroit ou temple, l. VI, sl. 243.

Djayadatta, conseiller du roi, liv. IV, sl. 511.

Djayâdévî, déesse de la victoire, nom de Parvatî, l. IV, sl. 506.

Djayadévî, nommée aussi Kalpapâlî, une concubine du roi Lalitapîda, l. IV, sl. 676. — Elle éleva un sanctuaire nommé d'après elle, *ibid.* sl. 680.

Djayagupta, assésseur de la cour de justice, homme dépravé, favori du frère de la reine Diddâ, l. VI, sl. 287.

Djayanta, un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Djayanta, nom d'un Brahmane kachmîrien, l. III, sl. 366, 369, 372, 376.

Djayanta, roi de Gâuda, l. IV, sl. 420. — Donne sa fille en mariage à Djayâpîda, *ibid.* sl. 455-466.

Djayâpîda, 10e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 402. — Part pour le conquête du monde, *ibid.* sl. 403. — Ses forces, *ibid.* sl. 404-409. — Il est déserté par ses soldats, *ibid.* sl. 411-419.— Il va seul dans la ville de Pâundravarddhana, *ibid.* sl. 419-423.

— Se lie avec une danseuse, l. IV, sl. 424-447. — Tue un lion, *ibid.* sl. 447-454. — Épouse la fille du roi de Gâuda, *ibid.* sl. 466. — Vainc cinq rois et conquiert Kanyakubdja, *ibid.* sl. 467, 470. — Défait Djadja et recouvre son royaume, *ibid.* sl. 471-481. — Favorise les savants, *ibid.* sl. 485-501. — Fait venir des ingénieurs de Ceylan, *ibid.* sl. 502-504. — Fait creuser un lac, construire deux forteresses, *ibid.* sl. 505, 508, 509, 510. — Élève des images de dieux, *ibid.* sl. 506, 507. — Entreprend une nouvelle expédition militaire, *ibid.* sl. 513, 514. — Bâtit une ville dans l'est, *ibid.* sl. 516. — Est pris et enfermé dans un fort, *ibid.* sl. 520, 521. — Sort de sa prison, *ibid.* sl 522-528. — Fait la guerre au roi de Népal, *ibid.* sl. 531-537. — Est pris en voulant passer la rivière de l'Indus, *ibid.* sl. 538-543. — Est enfermé dans un fort, *ibid.* sl. 543-549. — Est délivré de prison, *ibid.* sl. 563-577. — Conquiert le royaume des femmes, bâtit des palais, *ibid.* sl. 586-588. — Ce qui se passe entre lui, un chef des serpents, et un homme du sud de l'Inde, *ibid.* sl. 591, 615. — Trouve une mine de cuivre, frappe monnaie, et fonde une nouvelle ère, *ibid.* sl. 615-617. — Change de conduite, opprime le peuple, *ibid.* sl. 619-636. — Sa conduite cruelle envers les Brahmanes, *ibid.* sl. 632 et 637-650. — Sa mort, *ibid.* sl. 651-656, et t. II, p. 506, 508, 515, 536.

Djayapura, forteresse du Kachmîr, l. IV, sl. 503.

Djayasinha, se brûle à la mort du roi Sankaravarma, l. V, sl. 225.

Djayaskandha, ministre du roi Yudhichthira II, l. III, sl. 380.

Djayèndra, 5e roi de la dynastie de Gonarda III, l. II, sl. 63. — Il bannit, dépouille, emprisonne, et enfin fait empaler son ministre fidèle et vertueux, *ibid.* sl. 65-79.

Djayèndra, oncle maternel de Pravarasèna, l. III, sl. 115-119. — Il élève un vihâra, *ibid.* sl. 355.

Djayèndra (Çri), nom d'un vihâra, l. III, sl. 355, l. VI, sl. 171.

Djehan Ara, ouvrage historique persan, t. II, p. 553.

Djehang-syal, la principale ville des Syalas, t. II, p. 314.

Djeṣṭa, mois indien, mai ou juin, l. I, sl. 220.

Djichnu, un des noms d'Ardjuna, de Vichnu et d'Indra, et d'une famille princière du Kachmîr, l. VI, sl. 155, t. I, p. 545.

Djina, un saint de la religion de Buddha, l. I, sl. 102, t. I, p. 352, 353, et t. II, p. 475. — Aussi nom du chef du djâinisme, secte ou branche particulière du buddhisme.

Djinas (les vingt-quatre), saints personnages, révérés par les partisans de Djina, t. II, p. 475.

Djuchka, nom d'un roi turuchka ou tartare, qui régna dans le Kachmîr, dans la IIe période des rois kachmîriens, l. I, sl. 168, t. II, p. 363.

Djuchkapura, ancienne ville, le village moderne de Dahimpour, l. I, sl. 168, t. I, p. 370.

Djunagarh, endroit dans le Guzerat; inscription sur un rocher près de cet endroit, t. II, p. 414.

Djyêchta (Rudra), excellent, préémi-

nent, suprême, très-ancien, l. I, sl. 124, et t. I, p. 358.
Domba, un homme de la plus basse classe, l. V, sl. 353, l. VI, sl. 182, t. I, p. 538.
Drâupadî, épouse des cinq Pandavas, t. II, p. 311, 392.
Drâvida, partie de la côte Coromandel, à partir de Madras jusqu'au cap Comorin, l. IV, sl. 593 et 603.
Drâvidas (Les), peuple, habitants de Drâvida, t. II, p. 322.
Drona, le précepteur militaire des Pandavas, l. II, sl. 95, et t. I, p. 407.
Druhina, un nom de Brahma, l. I, sl. 26. — Étymologie de ce nom, t. I, p. 331.
Druhya, un des cinq fils de Yayâti, t. II, p. 317.
Duchmanta, 21e roi de la race lunaire du Tretayuga, t. I, p. 424
Durgâ, nom de Pârvatî, épouse de Çiva, l. I, sl. 38.
Durgâ, épouse de Djayapîda et mère de Lalitapîda, l. IV, sl. 659.
Durgama, fils de Dhrita, t. II, p. 317.
Durlabhaka, voyez Pratâpâditya, l. IV, sl. 7, 8.
Durlabhavarddhana, homme de la classe des écrivains, devient le gendre du roi Balâditya, l. III, sl. 489. — Sa générosité envers sa femme adultère et envers le séducteur de celle-ci, l. III, sl. 506-522; t. II, p. 524. — Monte sur le trône du Kachmîr, l. III, sl. 528-530. — Le 1er roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 2. — Libéral envers les Brahmanes, *ibid.* sl. 5. — Bâtit un sanctuaire, *ibid.* sl. 6.
Durvâsa, fils d'Atri et d'Anâsûyâ, et incarnation de Çiva, t. I, p. 511.
Duryodhana, l'aîné des princes Kurus, et chef de la guerre contre ses cousins les Pandus et Krichna, t. I, p. 351, t. II, p. 318.
Dussani, nom d'un prince vaincu par le roi Lalitâditya, l. IV, sl. 167.
Dvâraka, ancienne ville fondée par Krichna, située dans le Kutch moderne, au fond du golfe de Kambay, l. IV, sl. 160. — Sa destruction; ville moderne de ce nom, t. I, p. 491-493.
Dvâravatî (Çrî), ville fortifiée au milieu des eaux, l. IV, sl. 509, 510.
Dvaparayuga, le second âge des Indiens, à compter du Kaliyuga vers les temps reculés.
Dvidja, «deux fois né,» nom donné à un homme appartenant aux trois premières castes des Hindus, mais particulièrement et communément à un Brahmane, l. V, sl. 114.

E

Edavida, Elavila, nom de Kuvèra, l. IV, sl. 9 et t. I, p. 477.
Ekanga, division de l'armée; garde royale, l. V, sl. 248 et t. I, p. 534.
Éramattaka, chef rebelle, habitant de Parihâsapura, l. VI, sl. 218. — Se révolte de nouveau contre la reine Diddâ, l. VI, sl. 238. — Est pris dans un combat et, une pierre au cou, est jeté dans la Vitasta, *ibid.* 251 et 254, 255.

F

Faramourz, fils de Rustem; son expédition dans l'Inde, t. II, p. 442.
Ferdousi, auteur du Schah-nameh, t. II, 554, 555.
Feridoun, roi de Perse, envoie une armée dans l'Inde, t. II, p. 441.
Flèches de l'Amour (Les sept) nommées, t. I, p. 475.
Foŭ kouĕ ki, ou relation des royaumes bouddiques, composée par Fahian, cité: t. I, p. 304, 353, 378; t. II, 320, 401, 421, 426, 429, 430, 447, 463, 466, 467, 481.
Fontaines (Culte des), l. I, sl. 125-130 et t. I, p. 361-366.
Fouhi, fondateur de la monarchie chinoise; son époque, t. II, p. 390.

G

Gabhastiman, une des 9 sections de la terre, t. II, p. 314.
Gadhi, ancien roi de l'Inde, fils de Kuçika, incarnation d'Indra; père putâtif de Viçvamitra et bisaïeul de Paraçu-Rama, t. I, p. 486.
Gâdhipura, «ville de Gadhi», dans le pays du Kanôdje actuel, l. IV, sl. 133 et t. I, p. 485 et 486.
Galuna, conseiller du roi Vikramâditya, 9e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 475.
Gambhivasvâmi, nom d'un sanctuaire élevé à Nârâyana, l. IV, sl. 80.
Gana, nom de Ganèça, l. III, sl. 270; t. I, p. 447.
Gandhamâdana, montagne du Nord, *partie du Karnap.* sl. 79, t. I, p. 569.
Gandhâra, fils d'Aaradvan ou d'Angarâsetou, de la race de Yayati, t. II, p. 317. — Nom d'un pays, *ibid.*
Gandhâra (Brahmanes de), leurs mauvaises dispositions et mœurs, l. I, sl. 307-309.
Gandhâras (Les), peuples du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 45, 53; t. I, p. 566 et t. II, p. 316-321.
Gandharî, mère de Duryôdhana, — Aussi le nom de l'épouse de Krochtou; — En outre le nom d'une épouse de Krichna, t. II, p. 318.
Gandharva-tchhanda, voyez Indradvipa, t. II, p. 314.
Gandharva, danseur et musicien du ciel, et aussi âme après la mort, l. I, sl. 274 et t. I, p. 386.
Gandarvas (Les), nom d'un peuple, t. II, p. 311.
Gandiva, l'arc d'Ardjuna, *Extrait de l'Açvam*, sl. 26, 71; t. I. p. 580, 583;
Gangâ, fleuve, l. I, sl. 57; l. II, sl. 12; l. III, sl. 365; l. IV, sl. 514; il erra dans les cheveux de Çiva; — en sortit; — changea de nom, t. I, p. 397; — sortit du lac Mânasa, *ibid.* p. 466 et 476; coule par trois canaux, *ibid.* p. 451; — se divise en sept fleuves, *ibid.* p. 516; — véritable origine de ce fleuve, *ibid.* p. 476.
Gangâ (Les sept fleuves de) nommés: t. I, p. 516.
Gangâ Kichên, rivière qui traverse les montagnes limitrophes de la partie nord-ouest du Kachmir, t. I, p. 336.

Gangôtri, sanctuaire de Çiva, et dernière limite du pèlerinage des Indiens dans l'Himalâya, t. I, p. 476; t. II, p. 302.

Gargâ, femme de Sukhavarma et mère de Nirdjitavarma, l. V. sl. 250, 251.

Garuda, oiseau fabuleux, monture de Vichnu, voyez Tarkchya, liv. IV, sl. 199; t. I, p. 415.

Gâuḍa, ancien nom ou du Bengale moderne, ou du Malva actuel, l. IV, sl. 148, 324, 332, 420, 467 et t. I, p. 488, 508 et 512.

Gâurî, nom de Pârvatî, épouse de Çiva; elle se transforme en Vitastâ, rivière du Kachmîr, l. I, sl. 29.

Gâuriguru, « le père de Gâuri », le mont Himavat, l. I, sl. 43; t. I, p. 338.

Gavyûti, mesure linéaire qui répond à environ 2,000 brasses, l. III, sl. 407.

Gayâ, lieu du pèlerinage, l. VI, sl. 254.

Gètes, nation tartare, voyez Yuêtchi, t. II, p. 447.

Ghrâna, musicien et conseiller du roi Unmattâvanti, l. V, sl. 417.

Gikher, contrée montagneuse, au sud, et limitrophe du Kachmîr, t. II, p. 333.

Gîtagovinda, poëme lyrique, composé par Djayadèva, cité: t. I, p. 381, 398, 438, 473, 490, 517, 533.

Goçala, roi de Gauda, t. I, p. 508.

Godhara, 43e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 96; t. II, p. 363.

Gokarna, 19e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 348.

Gôkula, un village ou pays situé sur le bord du Djumma, résidence de Krichna pendant son enfance, l. IV, sl. 198; l. V, sl. 432.

Gonarda I, 1er roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 57 et t. II, p. 363. — Il fut allié de Djarâsandha au siége de Mathura, *ibid.* sl. 59 et t. I, p. 345. — Il fut tué en combat singulier par Râma Baladèva, l. I, sl. 63.

Gonarda II, 3e roi kachmirien de la IIe période, l. I, sl. 76 et t. II, p. 363. — Son éducation, l. I, sl. 77-82.

Gonarda III, 1er roi de la IIIe période; rétablit les cérémonies des Nâgas, l. I, sl. 185, 186; t. II, p. 364.

Gopa, nom d'une montagne du Kachmîr, l. I, sl. 343.

Gopâditya, 18e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 341. — Il favorise les Brahmanes de l'Aryadêça, *ibid.* 343-345.

Gopalapuram, ville du Kachmîr; aussi collége de ce nom, l. V, sl. 243.

Gopalavarma, fils du roi Sankaravarma, adresse son père en faveur du peuple, l. V, sl. 181-191; — devient le 3e roi de la dynastie de Varma, *ibid.* sl. 227; — périt par l'effet d'un enchantement pratiqué sur lui, *ibid.* sl. 238, 239.

Gorakhpour, ville située sur la rivière de Rapty dans la province d'Aoude, t. II, p. 407.

Gotama ou Godama, nom donné à un Buddha par les Çingalais, t. II, p. 408.

Gôtrabhit, « fendant les montagnes », surnom du dieu Indra, l. I, sl. 92 et t. I, p. 349.

Govardhana, montagne élevée, près de Mathura, sur les bords du Djumna, l. IV, sl. 198; t. I, p. 504.

Govardhana, nom d'un arbre, *partie du Karnap.* sl. 7; t. I, p. 561.

Grâmadhara, nom d'un rocher, l. I, sl. 265.

Guchtasp, le Darius Hystaspes des Grecs, roi de Perse, fait explorer l'Indus, t. II, p. 305, 444.

Guha, aussi appelé Kârtikèya, fils de Gâuri ou de Pârvatî, l. I, sl. 29 et t. I, p. 333.

Guhyakas (Les), espèce de demi-dieux qui accompagnent Kuvera.

Guirnar, endroit dans le district de Guzerat; inscriptions sur des rochers près de cet endroit, t II, p. 413.

Gunadèvi, épouse de Padma, l. IV, sl. 695; — fonde deux colléges, *ibid.*

Gurdjara, le Guzerat moderne, l. V, sl. 144, 149, 150.

Gourou, maître spirituel, frère aîné, titre respectueux.

H

Hâdi, chef du palais, l. VI, sl. 81.

Hâdigrama, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 342.

Hanuman, fils de Pavana (vent) et d'Andjanî, chef des singes, ami et allié de Rama-tchandra; légende selon laquelle il donne son nom à une montagne très-élevée du Nord, t. I, 465, 466. — Un agrahâra du Kachmîr, nommé d'après lui, l. IV, sl. 9.

Hansa râdja, ministre, est tué, l. VI, sl. 350.

Hansî, chanteuse et courtisane, l. V, sl. 359, 376; — devient la première des épouses du roi Tchakravarma, *ibid.* sl. 386; — protége de ses bras son seigneur qu'on assassine, *ibid.* 410 et t. II, p. 527.

Hapti-Heando, nom zend qui comprend l'Inde en général, t. II, p. 334.

Hara, nom de Çiva, l. sl. 72; l. III, sl. 1. — Un des onze Rudras, tom. I, p. 358; t. II, p. 461.

Haradjah, messager de Çiva, t. I, p. 415.

Harcha, nom d'un roi auquel le Kachmîr fut soumis pendant quelque temps, l. II, sl. 7. — Aussi nom donné à Vikramâditya, l. III, sl. 125.

Hariçthandra, fils de Triçanku, roi d'Ayodhya, l. IV, sl. 648 et t. I, p. 523.

Haridra, racine, l. V, sl. 381.

Harit-parvata, «montagne verte,» située dans la ville de Kachmîr, ou Çri-nagara, t. II, p. 340.

Harivansa, poëme sur les actions de la race de Hari, ou Krichna, considéré comme un appendice au Mahabharat, cité: t. I, 329, 335, 342, 343, 349, 382, 383, 421, 440, 469, 472, 491, 511, 530; t. II, p. 312, 317, 318, 321, 323, 461.

Hastiçâla, nom d'un agrahâra donné aux Brâhmanes par le roi Godhara, l. I, sl. 96.

Hastikarna, un agrahâra du Kachmîr, l. V, sl. 23.

Hastinapour, la capitale du royaume des Kauravas, t. II, p. 392.

Hâṭa kêçvaram, «dominateur de l'or,» un mantra ou un charme qui donnait l'empire sur les régions inférieures, l. III, sl. 465.

Haya, nom d'une tribu des Yadavas, t. II, p. 311.

Hayagrîva, «cou de cheval,» démon qui

vola les quatre Vèdas, sujet d'un drame du poëte Mentha, liv. III, sl. 260; t. I, p. 446.

Hêlu, village du Kachmîr, l. V, sl. 396.

Hêmânga, le mont Sumêru, l. I, sl. 110 et t. I, p. 354.

Hêmarâdja, historien, Brahmane et grand dévot, l. I, sl. 17.

Hêmatchandra, compilateur d'un lexique, t. I. p. 436.

Hèranva, nom de Ganèça, t. I, p. 334.

Hîkas, démon, habitant la vallée de la Vipâça, *partie du Karnap.* sl. 40; t. I, p. 565.

Himâdri, montagne de neige, voyez Himâlaya, l. I, sl. 25.

Himaka, chef rebelle du Kachmîr, l. VI, sl. 213, 218. — Se révolte de nouveau contre la reine Diddâ, *ibid.* sl. 238; — est tué dans un combat contre elle, *ibid.* sl. 248-250.

Hindu-Koh, chaîne de montagnes qui, depuis la rive occidentale de l'Indus, s'étend vers l'ouest, t. II, p. 293, 326.

Hiouan-thsang, voyageur chinois dans l'Inde, au VIIe siècle de notre ère, t. II, p. 423, 426, 474.

Hiranya, 3e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 102. — Emprisonne son frère et corégent, *ibid.* sl. 104.

Hiranyâkcha, 9e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 287.

Hiranyâkula, 10e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I. sl. 288.

Hitôpadêça « le conseil salutaire, » livre de morale, cité: t. I, p. 351, 387. 474, 489, 515, 536, 548; t. II, p. 515.

Hoang-ho, rivière de la Chine, t. II, p. 299.

Hoangto, empereur de la Chine, t. II, p. 391.

Hola, autre nom de la ville Çrinagari, l. I, sl. 306.

Houndi, mandat, assignat, lettre de change, l. V, sl. 265.

Hrîchakêça, nom de Krichna, t. I, p. 407. — Aussi Hrichakêçava, l. V, sl. 100.

Huchka, nom d'un roi turuchka ou tartare, qui régna dans le Kachmîr dans la IIe période des rois kachmîriens, l. I, sl. 168 et t. I, p. 363.

Huchkapura, la ville moderne de Schecroh, l. I, sl. 168 et l. IV, sl. 188, l. V, sl. 258; t. I, p. 370.

I

Içâna, nom de Çiva, l. I, sl. 38; l. III, sl. 366.

Içâna, nom du maître spirituel du ministre Sandhimati, l. II, sl. 82; — va au cimetière pour rendre les derniers honneurs à son disciple, *ibid.* sl. 84-88; — lit sur le front du mort le destin de celui-ci, *ibid.* sl. 89; — voit son squelette recomposé et ranimé par les Yoginîs, l. II, 98-111; — le rejoint et le fait reconnaître des vivants, *ibid.* 112-117.

Içânadêvî, épouse du roi Djaloka, forme des cercles mystiques, l. I, sl. 122.

Içânadêvî, femme du conseiller Tchâgkuna, fit creuser un étang, l. IV, sl. 212.

Içanatchandra, nom d'un médecin, l. IV, sl. 216.

Ikchvaku, 1er roi de la race solaire du Tretayuga, t. I, p. 478; t. II, p. 311.

Indra, dieu de l'athmosphère et du tonnerre, régent de la région orientale du ciel, l. I, sl. 100; — dieu soumis à un mortel, l. IV, sl. 237; — roi des dieux inférieurs; il peut être dépossédé de son trône; sa demeure, t. I, p. 506.

Indradèvi, nom d'une favorite du roi Mèghavahana, l. III, sl. 13.

Indradèvîbhavanam, nom d'un vihâra, l. III, sl. 13.

Indradjit, 3e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl 195, t. II, p. 364.

Indra-dvipa (aussi Gandharva-tchhanda), une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Indragiri, montagne au nord-ouest de Belligola dans le Màisour, tom. I, p. 465.

Indu-mani, joyau de la lune, joyau fabuleux, liv. III, sl. 296 et tom. I, pag. 451.

Indraprèchta, la capitale du royaume des Pandavas, t. II, p. 392.

Iravan, fils d'Ardjuna et d'Ulupî, t. I, p. 579, et t. II, p. 313.

Irâvatî, Airavatî, rivière du Pendjab, l'Hydraotes des Grecs, le Ravî actuel, *partie du Karnap.* sl. 16, 29; tom. I, p. 563.

Irâvatî, nom d'une fille du Nâga Suçrava, l. I, sl. 218.

Islamâbâd, ville moderne du Kachmîr, t. II, p. 295.

Iacoub, fils de Leis, fondateur de la dynastie des Soffarides, t. II, 554.

K

Kaboul, province de l'Afghanistan, située à l'ouest de l'Indus, tom. II, pag. 305.

Kâças (les), habitants de Vârânasi, ou Bénâres, *partie du Karnap*, sl. 59, t. I, p. 567.

Kaçêru, nom d'une des neuf sections de la terre, t. I, sl. 423.

Kachabpour, ville sur le Djalam, t. II, p. 305.

Kachanmukha, frère de Tunga, liv. VI, sl. 319.

Kâchgar, la petite Boukharie, tom. II, p. 323.

Kâchkar, pays situé au nord-ouest du Kachmîr, t. II, p. 325.

Kachmîr, dérivation de ce nom, t. II, p. 301.

Kâchtavâta, endroit du Kachmîr, liv. VI, sl. 202.

Kâçi, aujourd'hui Bénâres, t. II, p. 418.

Kaçyapa, personnage mythologique et historique. Il fait descendre des dieux du ciel, il tue le démon Djalôdbhava, et rend habitable la vallée du Kachmîr, liv. I, sl. 26, 27; liv. V, sl. 113. — Étymologie du nom Kaçyapa, t. I, p. 332. — Explications à l'égard de ce personnage; il est le génie créateur ou réformateur, marié à l'activité de plusieurs âges, t. II, p. 369; il est vénéré de tous les Indiens, *ibid.* p. 457, 535.

Kaçyapa, nom de l'un des sept Buddhas; il a paru dans le 11e âge indien, t. II, p. 405.

Kâçyapamar, « demeure de Kaçyapa, » nom du Kachmîr, t. II, p. 301.

Kâdraveyas, serpents des régions inférieures, t. II, p. 468.

Kadrû, fille de Dakcha, épouse de Kaçyapa, mère des serpents, tom. II, p. 461.

Kah-gyur, livre religieux des Tibétains, t. II, p. 408.

Kaïlâsa, montagne élevée, située au nord du lac Manasa ; elle est la résidence fabuleuse de Çiva, liv. I, sl. 57 ; liv. III, sl. 375 ; et t. II, p. 302, 303.

Kâitabha, nom d'un Dâitya ou Titan de la mythologie indienne, liv. I, sl. 262. — Il est tué par Vichnu ; ce que devient sa moelle, t. I, p. 382. — Son combat avec Vichnu, d'après le Mercandéya-purana, *ibid.* p. 383-385.

Kakavarna, roi de Megadha, le second de la dynastie de Maurya, tom. II, p. 413.

Kâkutstha, nom de Parandjaya, fils de Çaçâda, liv. IV, sl. 67. — Monte sur le dos d'Indra pour combattre les Asuras, t. I, p. 478, 479.

Kâla, un des noms de Yama, liv. I, sl. 289.

Kâla, nom de Çiva, comme dieu destructeur, liv. V, sl. 148.

Kâlamvaya, nom d'un asile bâti pour les Kachmîriens au Bengale, liv. III, sl. 480.

Kâlâsoko, roi de Magadha, successeur de Çiçunaga (Susunago), selon les traditions çinghalaises, t. II, p. 412.

Kalâya, démon, ennemi des dieux, t. I, p. 453.

Kâlayandika, rivière dans le pays de Nêpal, liv. IV, sl. 545.

Kâlayavana, roi de l'Arachosie, t. II, p. 323, 328.

Kalika-purana, n'est pas compris dans le nombre des dix-huit grands puranas, cité t. I, p. 326 ; t. II, p. 468 (note).

Kâlindî, nom de la rivière Yamunâ, le Djumna actuel, liv. I, sl. 60 ; liv. III, sl. 327. Ce nom dérive de Kalindi, montagne de l'Himalâya, où le Djumna a sa source, t. I, p. 344.

Kalinga, provinces situées au nord-est de la péninsule de l'Inde, liv. IV, sl. 147, et tom. II (note), p. 418 et 419.

Kalingas (les), peuple habitant la côte de Coromandel, entre Cattack et Madras, *partie du Karnap.* sl. 39, t. I, p. 567. — Aussi entre Âoude et le Bengale, et au nord de la rivière Godaverî, t. II, p. 418, 419.

Kâlingas (les), peuple probablement voisin de la vallée de la Vipâça, *partie du Karnap.* sl. 41 ; t. I, p. 566, et note, *ibid.*

Kâlya, serpent qui infestait les eaux et les rivages d'un lac du Djumna, et qui fut tué par Krichna, liv. V, sl. 114, t. I, p. 530.

Kaliyuga, nom du dernier des quatre âges des Indiens, liv. I, sl. 50. Le commencement de cet âge, fixé à l'an 3102 av. J. C. est une époque véritablement historique, tom. II, p. 372, 373.

Kallata, autre nom du roi Djayanta, roi de Gauda, liv. IV, sl. 461.

Kallata (Çri), philosophe et Siddha, liv. V, sl. 66.

Kalmâchapada, nom d'un Rakchasa, *partie du Karnap.* sl. 67, t. I, p. 568.

Kalpa, période de 4,320,000,000 an-

nées astronomiques, liv. I, sl. 25; et t. II, p. 370.

Kalpa, pays dans le Kachmîr, liv. IV, sl. 677.

Kalpadruma, arbre du désir, liv. IV, sl. 234; t. I, p. 325.

Kalpamahîruha, ou Kalpavṛikcha, «arbre du désir,» liv. I, sl. 1; et t. I, p. 325.

Kalpapâli, nommée aussi Djayâdêvî, concubine du roi Lalitâpîda, liv. IV, sl. 676.

Kalyâna, ville du Kachmîr, liv. IV, sl. 482.

Kalyâna, oncle maternel du roi Vṛihaspati, et un des cinq régents du Kachmîr, liv. IV, sl. 678.

Kalyânî, fille de Djayanta, roi de Gaura, liv. IV, sl. 461. — Est mariée à Djayapîda, *ibid.* sl. 466. — Bâtit une ville, *ibid.* sl. 482. — Mère de Sangramapîda, *ibid.* sl. 673.

Kalyânavartmâ, épouse de Dharma, régent du Kachmîr, liv. IV, sl. 696.

Kâmadêva, fils de Viradêva, homme de lettres, précepteur de la jeunesse, liv. V, sl. 468, 469.

Kamalâ, danseuse, liv. IV, sl. 424. — Reçoit dans sa maison Djayapîda, roi fugitif, *ibid.* sl. 425-464. — Est devenue reine, *ibid.* sl. 483. — Bâtit une ville, *ibid.* et t. II, p. 527.

Kamalâ, nom d'une ville dans le Kachmîr, liv. IV, sl. 483.

Kamaladêvî, épouse du roi Lalitâditya, liv. IV, sl. 372.

Kamalavarddhana, roi de Kampana, liv. V, sl. 446. — Attaque la capitale du Kachmîr et s'en empare, *ibid.* 450-453. — Ne profite pas de sa victoire, *ibid.* 445-459. — Est chassé par les Brahmanes, l. V, sl. 463 et 466.

Kamalavatî, une des épouses du roi Lalitâditya, liv. IV, sl. 208.

Kâmbôdja, pays à l'ouest de l'Indus, l'ancienne Arachosie, pays entre Ghazni et Kaboul modernes, l. IV, sl. 165, t. I, p. 496.

Kâmbodjas (les), les Arachosiens, t. II, p. 322.

Kâmbuva, ville du Kachmîr, aussi appelée Çurapura, liv. III, sl. 227, t. I, p. 526, 527.

Kampana, royaume joint au Kachmîr, liv. V, sl. 446.

Kanaka, conseiller du roi Narêndrâditya, liv. III, sl. 384.

Kanakavâhinî, «transportant de l'or,» nom d'une rivière du Kachmîr, liv. I, sl. 150.

Kandahar, province de l'Afghanistan, t. II, p. 319, 332.

Kanichka, nom d'un roi turuchka, ou tartare, qui régna dans le Kachmîr dans la seconde période des rois kachmîriens, liv. I, sl. 168, et t. I, pag. 363. — L'époque de son règne est déterminée approximativement, t. II, p. 424, 425. — Elle coïncide avec celle de la troisième assemblée religieuse des Buddhistes, convoquée pour la rédaction de la doctrine de Çakya-muni, t. II, p. 425.

Kanichkapour, ancienne ville, le village moderne de Kansapur, liv. I, sl. 168, t. I, p. 370.

Kaṅkha, frère et conseiller du roi Balâditya, liv. III, sl. 483 et 497, 522, 524, 528; t. II, p. 524.

Kankanapuram, ville du Kachmîr, liv. VI, sl. 301.

Kânkanavarcha, nom d'un alchymiste, liv. IV, sl. 246.

Kânkanavarcha, surnom du roi Kchèmagupta, liv. VI, sl. 161, 301.

Kansa, roi de Mathura, tué par Krichna, liv. I, sl. 59. — Origine de leur inimitié, t. I, p. 344.

Kaṇtaka, nom d'un agrahâra, liv. I, sl. 174.

Kanva, célèbre ṛichi, t. I, p. 491.

Kanva, nom d'une dynastie de Megadha, t. II, p. 418.

Kânyakubdja, ancien nom du Kanodje actuel, district de la province d'Agra, liv. IV, sl. 135. — Étymologie de ce nom, t. I, p. 486.

Kapâlabhṛit, «celui qui porte des crânes,» nom de Çiva, t. I, p. 358.

Kapâlêça, «maître des crânes,» nom de Çiva, t. I, p. 358.

Kapâlika, «homme des crânes,» adorateur de Çiva le terrible, tom. I, p. 417.

Kapalin, un des onze Rudras, tom. II, p. 461.

Kapila, grand ṛichi, réduit en cendres les soixante mille fils de Sagara, t. I, p. 440. — Ville bâtie par son conseil et nommée d'après lui, tom. II, p. 407.

Kapila-pour, ou Kapila-vastou, ville dans le pays d'Aoude actuel, ou aussi dans le Rohilcant moderne, lieu natal de Buddha, t. II, p. 407, 409.

Karâla, nom d'un pays dont la situation est inconnue, et qui avait une mine d'or et de pierres précieuses, liv. I, sl. 97.

Kâraskritas (les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 41, t. I, p. 566.

Kardamârâdja, fils de Kchèmagupta, va jeter les cendres recueillies de son père dans le Gange, liv. VI, sl. 200. — Est coupable de mauvaises pratiques, *ibid.* sl. 325. — Rebelle contre la reine, est tué, *ibid.* sl. 341.

Karkatêça, seigneur des serpents, érigé comme objet de vénération, liv. IV, sl. 214.

Karkôta, un des principaux serpents de l'enfer, liv. III, sl. 490.

Karkôta, serpent; nom que porte une dynastie des rois du Kachmîr de la VIe période chronologique, liv. IV, sl. 1-79, t. II, p. 366.

Karkoṭakas (les), peuple du Pendjab, *Partie du Karnap.* sl. 41, t. I, p. 566.

Karna, fils du soleil et de Kuntî, roi d'Angadêça, liv. IV, sl. 587, tom. I, p. 561.

Karnâda, le Karnate moderne, province méridionale de l'Inde, liv. I, sl. 300, t. I, p. 391.

Karnapa, conseiller de Vinnapa, prince royal, liv. V, sl. 129.

Karnaparva, livre de Karna, fait partie du Mahâbharat; — extrait de ce livre, texte sanskrit et trad. tom. I, p. 549-570.

Karnata, prov. méridionale de l'Inde, liv. IV, sl. 152.

Kartivîrya, fils de Kṛitavîrya, liv. IV, sl. 107. — Obtient quatre faveurs particulières d'Atrêya, t. I, p. 484. — Il est vainqueur de Ravana, *ibid.*

Kârttikêya, le dieu de la guerre; étymologie de ce nom, t. I, p. 333.

Katcha, fils aîné de Vrihaspati, tué plusieurs fois par les Dâityas, et toujours ressuscité par Çukra, liv. II, sl. 96, et t. I, p. 408-414.

Katch-tchhapa, demi-dieu et compa-

gnon du dieu de la richesse; aussi un des neuf trésors de ce Dieu, t. I, p. 334.

Katikâ, nom d'une ville bâtie par le roi Tundjina, liv. II, sl. 14.

Katimucha, nom d'un agrahâra, l. II, sl. 55.

Kauravya, un Nâga, père d'Ulupî, t. I, p. 579; et t. II, p. 313.

Kâvêri, fille de Yuvanasva et épouse de Djahnu, la rivière de Kavêri actuelle, qui a son embouchure dans le pays du Tandjore, liv. IV, sl. 155; et t. I, p. 489.

Kavi, le précepteur des Dâityas, l. IV, sl. 495. — Père de Dêvayâni, ressuscite plusieurs fois Katcha, qui est tué par les Asuras, t. I, p. 409-414.

Kavi, poëte et savant, liv. I, sl. 3, 4, 5, 45, 46, 47. — Explication de ce mot, tom. II, p. 352, 353, et 361, 362.

Kâvya. Voyez Çukra, t. I, p. 409-414.

Kâvyadêvî, épouse du ministre Çura, bâtit un sanctuaire appelé d'après elle, liv. V, sl. 41.

Kâyastha, homme de la classe d'écrivains, provenant d'un père Kchatriya et d'une mère Sudra, l. IV, sl. 628, 629.

Kayumors, fondateur de l'ancienne monarchie de Perse, t. II, p. 440.

Kayya, roi de Lâṭa, liv. IV, sl. 209. — Élève un sanctuaire, *ibid.*

Kayyaka, un chef des portes, est terrassé par les Damaras qu'il attaque, l. VI, sl. 281.

Kchêma, collége, près de la ville de Huchkapura, l. VI, sl. 186.

Kchêmagupta, fils de Parvagupta, le 4e roi des dynasties mixtes, l. VI, sl. 150. — Caractère dépravé et conduite déréglée de ce roi, l. VI, sl. 151-165. — Fait périr le roi de Kampana, *ibid.* sl. 170, 171. — Fait disparaître le culte des images de Buddha, et brûle des vihâras, *ibid.* sl. 172. — Bâtit un sanctuaire appelé d'après lui, *ibid.* sl. 173. — Donne trente-six villages au roi de Khaça, *ibid.* sl. 175. — Ses femmes, *ibid.* sl. 176, 179. — Son amour pour la chasse, *ibid.* sl. 181-183. — Phénomène dont la vue causa sa mort, *ibid.* sl. 184-187.

Kchêmêndra, historien et poëte, blâmé pour sa négligence, l. I, sl. 13, et t. II, p. 355.

Kchilikâ, grand-mère du roi Tchakravarma, l. V, sl. 289.

Kchîra, professeur de rhétorique, l. IV, sl. 488.

Kchina-tamasa, nom d'un vihâra consacré par le roi Djaloka à la déesse Kritya, l. I, sl. 147.

Kchitinanda, le 14e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 338.

Kêçava, nom de Krichna; adi Kêçava, Keçava primitif, l. I, sl. 38, et t. I, p. 337.

Kêçinî, épouse de Sagara, mère d'Asamandja, t. I, p. 439.

Kêdarnatha (temple de), lieu de pèlerinage dans l'Himâlaya, t. II, p. 302.

Keï Kaous, roi de Perse, combat les Touraniens, t. II, p. 442.

Keï Khosrou, roi de Perse, envoie une armée dans l'Inde, t. II, p. 442.

Keï Kobad, roi de Perse, en relation avec l'Inde, t. II, p. 441, 442.

Kêralas (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 41, t. I, p. 566.

Khaça, nom d'un royaume, l. VI, sl. 175.

Khaçâ, fille de Dakcha et épouse de Kaçyapa, t. II, p. 321, note.

Khaçagiri, « montagnes des Khaças, » le Caucase des Grecs et Latins, t. II, p. 326, 327.

Khaças (Les), nom d'un peuple habitant une contrée montagneuse du nord-ouest de l'Inde, l. I, sl. 319. — Mention faite de ce nom dans des livres sanskrits, t. II, p. 322-323; — dans des livres grecs et latins, *ibid.* p. 324-327.

Khâdanâ, nom d'une des femmes du roi Mêghavahana, l. III, sl. 14.

Khâdhûyâ, un agrahâra du Kachmîr, l. V, sl. 23.

Khagêndra, le 41e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 89, et t. I, p. 363. — Destructeur des Nâgas, l. I, sl. 89.

Khâgi, agrahâra du Kachmîr, l. I, sl. 90. — Nommé Cacapur dans le temps des écrivains mahométans, t. I, p. 348.

Khâgika, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 342.

Khara, un des onze Rudras, tom. II, pag. 461.

Khari, mesure indienne, l. V, sl. 71, t. I, p. 528.

Kharva, demi-dieu et compagnon du dieu de la richesse, aussi un des neuf trésors de ce dieu, t. I, p. 334.

Khâsatâ, nom d'un endroit du Kachmîr, l. I, sl. 344.

Khîra, nom d'un collége, l. I, sl. 337.

Khormusda, nom d'Indra, t. II, p. 463.

Khotan, ville de la Tartarie, t. I, p. 378; t. II, p. 474.

Khunamucha, agrahâra du Kachmîr, l. I, sl. 90. — Nommé Gâumoha dans le temps des écrivains mahométans, t. I, p. 348.

Kiang, rivière de la Chine, t. II, p. 299.

Kichtavar, contrée située au sud-ouest et limitrophe du Kachmîr, tom. II, p. 333.

Kikata, autre nom pour Magadha, le Bahar actuel, t. II, p. 409.

Kinnaras (Les), l. I, sl. 197. — Fils de Kaçyapa et des filles de Dakcha, musiciens et choristes du ciel, classe de demi-dieux dans le cortége de Kuvèra; leurs femmes, t. I, p 375, et p. 497.

Kirâtas (Les), en général tous les montagnards de l'Inde, t. II, p. 322.

Kirâtas (Les), ancien peuple montagnard, qui habite au nord-ouest et à l'est du Kachmîr, tom. I, pag. 501; tom. II.

Kitaka, nom d'un arbre, l. IV, sl. 113, et t. I, p. 132.

Koçala, ancien nom du pays de l'Aoude actuel, t. II, p. 409, 418.

Kôçalas (Les), peuple, habitant le pays de l'Aude actuel, *partie du Karnap.* sl. 59, 80, t. I, p. 567.

Kôdañgalur, le Kranganore moderne, t. I, p. 491.

Kôndjaras, tribu, branche des Yadavas, t. II, p. 312.

Konkan (les sept divisions de), provinces de la côte Malabâre, l. IV, sl. 159. — Sont nommées, t. I, p. 491.

Kôti, signifie toute chose, l. I, sl. 110; t. I, p. 354; — et aussi un nombre désignant dix millions, l. IV, sl. 189.

Kouee-chcuang, prince des Gètes, possède des pays sur la rive occidentale de l'Indus, t. II, p. 447.

Kramavarta ou Kramavattu, endroit du

Kachmîr, l. III, sl. 227; l. IV, sl. 39; t. I, p. 526, 527.

Kramukas (les sept), provinces de la côte Malabâre, l. IV, sl. 159; t. I, p. 491.

Kratu, un des sept Richis dans la constellation de la grande Ourse, t. I, p. 340.

Krichna-djanma-khanda, partie du Brahmavâivarta-purâna, t. II, p. 460.

Kridatchankramana, nom d'un collége, l. VI, sl. 308.

Kripa, héros, beau-frère de Drôna, t. I, p. 408. (Voyez Drôna.)

Kritamandana, barde, l. V, sl. 35. — Le vers qu'il récite toujours dans les assemblées, *ibid.* sl. 36.

Kritavîrya, un des quatre fils de Dhanaka, t. I, p. 483.

Krittikâ, nom des Pléiades personnifiées, t. I, p. 333.

Krityâ, nom d'une déesse, révérée et invoquée pour le succès d'un dessin magique, t. II, p. 567. — Elle favorise les Buddhistes, l. I, sl. 146.

Kuça, Kuçêçayâkcha, « aux yeux de lotus, » le 40e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 88, et t. I, p. 363.

Kuça-dvipa, pays situé à l'ouest de l'Inde proprement dite, t. I, p. 436.

Kuçasthali, le Kutch moderne, t. I, p. 491.

Kulaparvatas (Les), les principales chaînes des montagnes de l'Inde, t. I, p. 444, 458.

Kumârasèna, conseiller du roi Yudhichthira II, l. III, sl. 382.

Kumâra Sambhava, poëme de Kalidasa, cité t. I, p. 333, 347, 375, 424, 425, 443, 498, 501, 508.

Kumârika, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Kumbhandakas (Les), choristes célestes des Asuras, t. II, p. 434.

Kumuda, ministre, dilapidateur du trésor royal, l. V, sl. 422. — Assiste à tuer Partha, *ibid.* sl. 433.

Kupya, conducteur d'un char à deux chevaux, l. VI, sl. 264.

Kuru, descendant de Yadu et chef des Kauravas, t. II, p. 312.

Kurudjangala, ville ou pays, situé entre la Ganga et la Yamunâ, *partie du Karnap.* sl. 14, 15, et t. I, p. 563.

Kuruçara, un agrahâra, donné aux Brâhmanes par le roi Kuça, l. I, sl. 88.

Kurus (les) ou les Kâuravas, descendants de Kuru, roi de la race de Yadu, l. I, sl. 51, et t. II, p. 312, 313.

Kurus (les), habitants du champ des Kurus, *partie du Karnap.* sl. 59, 61, 75, 81; t. I, p. 567, 568, 569.

Kutalya, voyez Djanakya, t. II, p. 410.

Kuttver, pays au nord du Kaboul actuel, t. II, p. 305.

Kuvalâditya, fils du roi Lalitâditya, liv. IV, sl. 355. — 6e roi de la dynastie de Karkôta, *ibid.* sl. 372. — Réduit le pouvoir de son frère cadet, *ibid.* sl. 376. — Quitte le gouvernement, *ibid.* sl. 387-390.

Kuvalapîda, autre nom pour Kuvalâditya, le 6e roi de la dynastie de Karkotâ, l. IV, sl. 355, 372-392, t. II, p. 318.

L

Lâda se brûle à la mort de son maître, l. V, sl. 226.

Lakchana, autre nom du roi Narêndrâditya, l. III, sl. 383.

Lakhmana, frère cadet de Ramatchandra, l. IV, sl. 274 et 276.

Lakchmî, la déesse de la prospérité, femme de Vichnu, l. III, sl. 175.

Lalavat, trésorier du roi Sankaravarma, l. V, sl. 204.

Lalita, ville du Kachmîr, l. IV, sl. 187.

Lalitâdityapura, ville du Kachmîr, l. VI, sl. 219, 224.

Lalitâditya, 5e roi de la dynastie de Karkota, l. IV, sl. 126. — Conquiert le pays de Kanôdje, *ibid.* 134-137. — Atteint la mer orientale, *ibid.* sl. 146. Conquiert le Karnate, *ibid.* sl. 151-156; — les provinces occidentales, *ibid.* sl 158. 159; — Retourne vers le Nord, *ibid.* 160, 161. — Entre dans la ville d'Avanti, *ibid.* sl. 162. — S'avance vers le Nord, atteint le Kambodja et le Bhûkhâra, *ib.* sl. 163-166. — Il défait Dussani, — les Bâuttas; — dompte les Daradas, *ibid.* sl. 167-170. — Il atteint Prâdjotich, — traverse un désert, — le royaume des Femmes; — chasse les habitants d'Uttarakuru, — rentre dans son royaume, *ibid.* sl 171-176. — Il forme des royaumes pour ses compagnons, et oblige les rois vaincus de porter différentes marques de servitude, *ibid.* sl. 177-181. — Élève un grand nombre de sanctuaires, *ibid.* sl. 181-182. — Bâtit trois villes, des temples, un pont, des vihâras et d'autres édifices; il érige des statues à Vichnu sous différentes formes, une très-haute statue à Buddha; il est libéral envers les dieux et les Brahmanes, l. IV, sl. 183-206. — Reçoit un don et un message de Mahêndra, *ibid.* sl. 219-241. — Fonde une fête de charité, *ibid.* 242, 243. — Construit des villes dans des lieux salins, *ibid.* sl. 244. — Appelle près de lui un chimiste de Bhûkhâra, *ibid.* sl. 246. — Échange une image de Buddha contre deux joyaux précieux, *ibid.* sl. 251-261. — Il déterre deux vieux temples et deux kèçavas, *ibid.* sl. 264-274. — Bâtit un temple à Hari et Hara, *ibid.* sl. 275. — Est conduit dans un désert de sable où il creuse une rivière d'eau fraîche *ibid.* 277-301. — Donne à ses ministres l'ordre qu'ils n'exécutent pas, de brûler une ville, *ibid.* sl. 310-321. — Détruit le roi de Gâuda, *ibid.* sl. 323. — Entre de nouveau dans les régions du Nord, *ibid.* sl. 330. — Son testament politique, *ibid.* 341-359. — Rumeurs incertaines sur sa fin, *ibid.* 367-371; t. II, p. 507-509, 515.

Lâlitaka, courtisan dépravé, l. V, sl. 228.

Lalitâpida, 12e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 659. — Sa conduite dépravée, *ibid.* sl. 660-672; t. II, p. 506.

Lallâ, courtisane, favorite du roi Yaçaskara, l. VI, sl. 74. — Se donne à un Tchandâla, *ibid.* sl. 77-80. — Son infidélité découverte, *ibid.* sl 81. — N'est pas punie de mort, *ibid.* sl. 83.

Lalli, contrée du Kachmir, l. V, sl. 154.
Lalyâna, contrée boiseuse du Kachmir, l. VI, sl. 183.
Lângaladhvadja, « ayant une charrue « pour étendard, » nom de Rama, appelé aussi Balarama, frère aîné de Krichna, l. I, sl. 61.
Lanka, ancien nom de l'île de Ceylan, l. I, sl. 298; t. I, p. 389, 390; nom de la capitale de l'île, l. III, sl. 75 et t. I, p. 434.
Lar, endroit au nord-ouest de la frontière du Kachmir, t. I, p. 361.
Lâta, nom d'un pays dont la situation est inconnue, l. IV, sl. 209.
Lâṭa, nom d'une contrée; la partie supérieure du Dekhan: Lar ou Larice, l. VI, sl. 300.
Lava, 39e roi kachmîrien de la IIe période, l. I, sl. 84 et t. I, pag. 363. — Redoutable par ses armes, *ibid.* sl. 85. — Fondateur de la ville de Lôlôra, *ibid.* sl. 86. — Libéral envers les Brahmanes, *ibid.* sl. 87.
Lavanôtsa, nom d'une ville du Kachmîr bâtie par le roi Vaka, l. I, sl. 331; l. VI, sl. 57.
Lavata, nom d'une trésorerie royale, l. V, sl. 176.
Leb-al-tavârikh, ouvrage historique arabe et persan, t. II, p. 553.
Lêvara, une terre dans le Kachmîr, l. I, sl. 87; — la situation en est inconnue.
Linga-purana, l'un des dix-huit puranas des Indiens, cité t. I, p. 359, 360, 438.
Lô, maître spirituel du père de la reine Amritaprabhâ, l. III, sl. 10.
Lob, lac, t. II, p. 474.
Lôhara, le Lahore moderne, liv. IV, sl. 177.
Lôhrasp, roi de Perse; révolution religieuse sous son règne, t. II, p. 443.
Lokâlokâdri, montagne fabuleuse à deux côtés, l'un lumineux, l'autre ténébreux, l. I, sl. 137 et t. I, p. 366.
Lôlôra, ville du Kachmîr, l. I, sl. 86. — Peut-être le Dorror ou Lorou de Forster, t. I, p. 348.
Lomaça, un richi, t. II, p. 301.
Lôstani, nom d'une maison de charité, l. III, sl. 10.
Lôtchanôtsam, endroit du Kachmîr, l. IV, sl. 672.

M

Madanâditya, soldat, descendant de Suyya, l. VI, sl. 133. — Pourquoi il fut dégradé, *ibid.* sl. 134.
Madava, province du Kachmîr, liv. V, sl. 84 et 302 et t. I, p. 528. — Occupé par les Dâmaras, *ibid.* sl. 446.
Madhu, nom d'un Dâitya ou Titan de la mythologie indienne, l. I, sl. 262. — Il est tué par Vichnu; — ce que devient sa moelle, t. I, p. 382. — Son combat avec Vichnu d'après le Marcandèya-purana, tom. I, p. 383-385.
Madhusudana, destructeur de Madhu, nom de Vichnu, l. III, sl. 263.
Madras (Les), peuple habitant d'un pays situé au nord-ouest de l'Inde proprement dite, *partie du Karna-parva*, sl. 4, 45, 53, 68, 71, 83; t. I, p. 549, 561, 566.
Madyadèça, l'Inde centrale, liv. VI, sl. 300. — Ses limites, t. I, p. 444

Madyamika, premier système philosophique du buddhisme, t. II, p. 425.

Mâgadhas (Les), habitants du Behar méridional, *partie du Karnap.* sl. 59, 76, 80; t. I, p. 567.

Maghâ, la 3e maison lunaire, l. I, sl. 56 et t. I, p. 340, 341.

Mâgha, poète, auteur du poëme épique de la mort de Çiçupâla, t. I, p. 427.

Maghavan, nom du dieu Indra, l. IV, sl. 10.

Mahâbhâchyam, titre de la grammaire de Panini, l. IV, sl. 487.

Mahabârat, «grande guerre,» grand poëme épique des Indiens, cité: t. I, p. 335, 337, 343, 351, 374, 386, 393, 404, 405, 408, 414, 423, 430, 452, 459, 469, 470, 488, 492, 494, 495, 499, 510, 511, 518, 537, 549-561, 570-578; t. II, pag. 301, 311; p. 321, 460, 468, 470, 529, 550.

Mahabhadra, un des quatre lacs formés par les quatre fleuves qui descendent du mont Mèru, t. I, p. 466.

Mahamâya, mère de Buddha, t. II, p. 401.

Mahânada, rivière qui, réunie à celle de la Rohini, se jette dans le Rupty, dans la province d'Aoude, tom. II, p. 407.

Mahânamo, auteur du Mahavansa, t. II, p. 551, 552.

Mahânataka, «grand drame,» attribué à Hanuman, cité: t. I, p. 325.

Mahâpadma, chef des serpents, l. IV, sl. 592. — Apparaît dans un songe à Djayapîda, *ibid.* 592-594 et 604-615.

Mahâpadma, nom d'un lac, peut-être de celui d'Oulour actuel, l. V, sl. 103, 104, 118 et t. I, p. 529 et 530.

Mahapadma, demi-dieu, compagnon du dieu de la richesse, aussi un des neuf trésors de ce dieu, t. I, p. 334.

Mahâsammata, selon les Tibétains le premier monarque du Kalpa actuel, t. II, p. 407.

Mahâtracyapa, successeur de Çakya-Muni, t. II, p. 466.

Mahâvahso, ouvrage historique de l'île de Ceylan, cité t. I, p. 150; t. II, p. 407, 410, 411, 412, 414, 415, 416, 419, 420, 428, 433, 434, 466, 550, 551, 552.

Mahâvratî, dévot, ascète, l. I, sl. 17; t. I, p. 330.

Mahâyana Sutra Suvarna Prabhasa, livre religieux buddhique, t. I, p. 373.

Mahêndra, grand Indra.

Mâhichakas (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 41; tom. I, p. 566.

Mahima, fils de Tchotcha et d'une fille de Purvagupta, l. VI, sl. 211, 212. — Devant être tué par ordre de la reine, se sauve, et, avec d'autres chefs, se révolte, *ibid.* sl. 213-220. — Devient l'objet des enchantements pratiqués contre lui par la reine Diddâ, *ibid.* sl. 229.

Mahindo, fils de Dharmâçoka, apôtre du buddhisme dans l'île de Ceylan, t. II, p. 414, 550, 551.

Malhana, fils du roi Durlabhavardhana, érige un sanctuaire, l. IV, sl. 4.

Mahmoud, fils de Sabaktagin, fondateur des Ghasnavides, t. II, p. 554.

Mahôdaya, chambellan du roi Antivarma, consacre un sanctuaire, l. V. sl. 28.

Mahométans (Les), leurs premières tentatives sur l'Inde, t. II, p. 449, 450.

Mahôragas, grands serpents, t. II, p. 462.

Mâinaka (autrement Sunâbha), fils d'Himavat et de Mèna, t. II, p. 397, 398.

Mâitravaruni, « fils de Mitra et Varuna, » nom d'Agastya, t. I, p. 452.

Maitriya Boddhisattva, colosse érigé dans l'Afghanistan, t. II, p. 430.

Makara, demi-dieu, compagnon du dieu de la richesse, aussi un des trésors de ce dieu, t. I, p. 334.

Mâkchikasvami, nom d'un endroit du Kachmîr, liv. IV, sl. 88; tom. I, p. 481.

Malati-Mâdhavam, drame composé par Bhabhûti, t. I, p. 428.

Malava, frère et conseiller du roi Balâditya, l. III, sl. 483.

Mallikâkcha-hansa, espèce de cygne, t. I, p. 336.

Maluna, nom d'une noble famille dont descendait une belle femme du roi Yaçaskara, l. VI, sl. 138. — Elle fait achever un temple commencé par son époux et se soustrait, par une mort volontaire, à l'amour du roi Purvagupta, *ibid.* sl. 139-144.

Mamma, oncle maternel du roi Vrihaspati et un des cinq régents du Kachmîr, l. IV, sl. 678. — Religieux et libéral, érige un sanctuaire, *ibid.* sl. 697, 698. — Fait la guerre à Utpala, *ibid.* 703.

Mânasa, lac dans une province du petit Tibet et appelé actuellement *lac de Mapang*, l. III, sl. 448. — Renseignements sur ce lac, d'après les légendes indiennes et d'après les découvertes modernes, t. I, p. 466, 467.

Mandar, montagne fabuleuse, t. I, p. 326.

Mandâra, arbre du ciel, t. I, p. 462.

Mândhâtri, fils de Yuvanâçva, ancien roi, l. IV, sl. 640 et l. V, sl. 122. — Son origine et sa naissance, t. I, p. 519, 520.

Mandjarikâ, mère du roi Prithivyâpîda, l. IV, sl. 399.

Mani Parvata, nom d'un endroit fabuleux et magnifique, t. I, p. 422.

Mani Pura, « ville de joyaux, » résidence du roi Vabhruvâhana, *Extrait de l'Açvam.* sl. 2; t. I, p. 579; — ville dans le sud de l'Inde, *ibid.*

Manôratha, conseiller et poëte, l. IV, sl. 496.

Manoratha, conseiller du roi Lalitâpîda, l. IV, sl. 670.

Mantra, prière, formule magique, formule d'enchantement.

Manu, fils de Brahma ou une personnification de Brahma, grand législateur et saint, l. IV, sl. 640. — Auteur d'un code de lois, t. II, p. 490. — Antiquité de ce code, *ibid.* p. 487.

Manu (Instituts de Manu), cités: t. I, p. 326, 330, 347, 355, 356, 358, 370, 379, 387, 423, 438, 444, 452, 463, 464, 468, 470, 475, 478, 482, 483, 520, 521, 540, 563; t. II, p. 322, 405, 460, 487, 495, 496, 499, 504, 525, 528, 544, 545.

Manvantara, règne d'un Manu, ou période de 306,720,000 années ordinaires, l. I, sl. 25.

Mârgâcîrcha, mois indien, novembre-décembre, l. VI, sl. 312.

Maritchi, un des sept rîchis dans la constellation de la Grande-Ourse, t. I, p. 340.

Mârkandêya, grand saint, l'un des interlocuteurs dans le Harivansa, t. I, p. 329. — L'auteur supposé ou narrateur d'un purana nommé d'après lui.

Markandêya-purana, l'un des dix-huit puranas des Indiens, cité t. I, p. 357, 383, 384, 394, 461, 546, 547; t. II, p. 469.

Maroutas, génies du vent, t. II, p. 461.

Maru, nom d'un roi et d'un daitya, t. I, p. 423.

Maru, pays, peut-être la Sogdiane ou la Gédrosie, pays situé vers le Nord par rapport à l'Inde, t. I, p. 422-424.

Masmâ, nom d'une des femmes du roi Mèghavâhana, l. III, sl. 14.

Masmâ, épouse du roi Vappiya, mère de Sangrâmapîda, l. IV, sl. 400.

Mathura, ville de la province d'Agra, ancien siége de Krichna, assiégé par Djarasandha, l. I, sl. 59.

Matrî, «mère,» expression d'une notion philosophique et abstraite, tom. I, p. 357. Voyez Çakti.

Matrigupta, savant, puis 4e roi de la dynastie de Gonarda restaurée. — Il se rend à la cour de l'empereur Vikramâditya, l. III, sl. 130-146. — Sa conduite, *ibid.* sl. 159-159, 168-181 et 191-203. — Il est envoyé en Kachmîr, *ibid.* sl. 210 et 219-237. — Il est reçu roi du Kachmîr, *ibid.* sl. 239-253. — Sa conduite comme roi, *ibid.* sl. 254-264. — Il se retire du gouvernement, *ibid.* sl. 287-320; aussi t. II, p. 512, 518, 536.

Mâtrîtchakrâni, cercles mystiques l. I, sl. 122 et t. I, p. 356, 357.

Matsyas (Les), peuple habitant entre le Djumna et la Sarasvati, *partie du Karnap*, sl. 59, 61, 73, 75; t. I, p. 567.

Mattaka, Brahmane rebelle, se rend à la reine, l. VI, sl. 339. — Pour la seconde fois rebelle, est pris et jeté en prison, *ibid.* sl. 347.

Mauçola-parva, «livre du pilon,» livre du Mahabharat, cité t. I, p. 404.

Maya, architecte des dâityas, aussi architecte du roi Pravarasèna, l. III, sl. 357, et t. I, p. 459.

Mayas ou Mèyas (Les), habitants des montagnes dans les environs de Delhi, t. I, p. 459, 460.

Mèghadûta, «le nuage messager,» poëme de Kalidasa, cité t. I, p. 388, c 399, 436, 445, 451, 497, 528.

Mèghamatham, nom d'un agrahâra, liv. III, sl. 8.

Mèghavâhana, le Ier roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl 2. — Condamne et grâcie des Nâgas voleurs, *ibid.* sl. 16-26. — Fait une expédition pour répandre sa religion, *ibid.* sl. 27-29. — Veut se sacrifier lui-même, *ibid.* sl. 31-51. — Livre le parasol du pouvoir à Varuna, *ibid.* sl. 54-70. — Passe dans l'île de Ceylan, *ibid.* sl. 71-75. — Retourne dans son pays, *ibid.* sl. 79. — Veut encore se sacrifier lui-même, sl. 82-93.

Mèghâvali, épouse du roi Vappiya, l. IV, sl. 688.

Mèkala, nom d'une montagne ou d'un richi, t. I, p. 445.

Mèkalakanyaka, «fille de Mèkala,» ancien nom de la rivière aujourd'hui appelée *la Narbudda*, t. I, p. 445.

Mènâ, fille des Pitris (ou Manes), épouse d'Himavat, t. II, p. 397.

Mentha, poëte dramatique, voyez Bhartrimentha, l. III, sl. 260.

Mers (Les sept), d'après la géographie des puranas, t. I, p. 447.

Mèruvardhana, un chef du Kachmîr, élève un sanctuaire, l. V, sl. 266.

Mèvatis, Mèyas, Mèyoratis (Les), voyez Mayas, t. I, p. 460.

Mihira, dieu, soleil, l. I, sl. 306 et t. I, p. 393.

Mihiradatta, maître spirituel de Prakaçâdèvi, érige un sanctuaire, l. IV, sl. 80.

Mihirakula, 12e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 289. — Motif et succès de son expédition dans l'île de Ceylan, *ibid.* sl. 294-299. — Son retour, *ibid.* sl. 300, 301. — Il fait jeter cent éléphants dans un précipice, *ibid.* sl. 302, 303. — Érige un sanctuaire à Mihira, et bâtit une ville, *ibid.* sl. 306. — Sa cruauté; sa mort volontaire, *ibid.* 311, 312. — Il avait fait des donations aux Brahmanes, *ibid.* sl. 317. — Comment il enleva un rocher du milieu d'un fleuve et à cette occasion fit détruire un grand nombre d'hommes et de femmes, *ibid.* 320-324; t. II, 506, 509, 514.

Mihirapura, ville du Kachmîr, bâtie par le roi Mihirakula, l. I, sl. 306.

Minoutcher, général et roi de Perse, fait une expédition dans l'Inde, t. II, p. 441.

Mirza-Haider-Doghlat, régent de Kachmîr et écrivain, t. I, p. 361; t. II, p. 534.

Mithridate, roi des Parthes, un des Arsacides, conquiert une partie de l'Inde, t. II, p. 446.

Mitraçarma, conseiller du roi Lalitâditya, l. IV, sl. 209. — Se suicide avec son épouse, *ibid.* sl. 391.

Mitraçarma, fils du ministre Dèvaçarma, l. IV, sl. 583.

Mitrèçvaram, sanctuaire élevé à Mitra, l. IV, sl. 209.

Mlètch-tchas, peuples étrangers qui ne sont pas soumis aux institutions indiennes, l. I, sl. 107.

Modacalinga, ancien nom du pays appelé actuellement Telinga, Trilinga, Telingana ou Telougou, t. II, p. 418.

Môhamudgarah, poëme attribué à Çankarâtcharya, cité t. I, p. 545; t. II, p. 567.

Môrâka, nom d'un ministre du roi Pravarasèna, l. III, sl. 356.

Moriyan, leçon palie pour Maurya, nom de la race de Tchandragupta; dérivation de ce nom selon une légende cingalaise, t. II, p. 411, 412.

Mrigaçiras, constellation, 5e maison lunaire, t. I, p. 335.

Mrigavati, reine dépravée du Kachmîr, l. V, sl. 283.

Mriga-vyâdha, un des onze Rudras, t. II, p. 461.

Mudrâ Râkchasa, drame indien, cité t. I, p. 388.

Mukhôtkirna, conseiller du roi Yudhichtira II, l. III, sl. 382.

Muktâkana, poëte, l. V, sl. 34.

Muktâpîda, fils du roi Pratâpâditya et de Çrînarèndraprabhâ, l. IV, sl. 42.

Muktasvâmi, nom de Çiva, l. IV, sl. 188.

Mukula, 11e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 288.

Mukunda, demi-dieu et compagnon du dieu de la richesse, aussi un des neuf trésors de ce dieu, t. I, p. 334.

Muni, nom d'un petit râdja, tributaire

du roi de Kachmîr Pravarasèna, liv. III, sl. 332-335.

Munis (les sept), sept étoiles dans la constellation de la Grande-Ourse, l. I, sl. 55, 56. — Mouvement périodique de ces étoiles, *ibid.* et tom. I, p. 340, 341.

Murâ, mère de Tchandragupta, t. II, p. 410.

Muralâ, ancien nom de la rivière aujourd'hui appelée la Narbuddâ, t. I, p. 445.

Mutkala, chef, habitant de Parihâsapura, l. VI, sl. 218.

Muzufferâbad, contrée située à l'ouest et limitrophe du Kachmîr, tom. II, p. 333.

N

Nadavana, nom d'un endroit du Kachmîr, où se trouvait un vihâra bâti par la reine Yûkadèvi, l. III, sl. 11.

Nâga, Nâgas (Les), anciennes peuplades, premiers habitants du Kachmîr, l. I, sl. 30. — Les Nagas, une des tribus des Yadavas, t. II, p. 311. — Peut-être nation scythique avec laquelle Yadu s'allia, *ibid.* p. 312. — Les Nâgas, apparentés et alliés avec les Pandavas, *ibid.* p. 313. — La demeure des Nâgas, *ibid.* p. 314. — Ceux-ci figurent dans le Râdjataranginî, soit comme individus, soit comme tribus établies dans une partie ou sur les frontières du Kachmîr, *ibid.* p. 314-316.

Nâgas (Les), serpents, êtres mythologiques, l. I, sl. 30. — Les serpents, comme tels, et aussi comme symboles sacrés, objets d'un culte religieux, t. II, p. 457, 458. — Vénérés sous l'un et l'autre caractère dans l'Inde, *ibid.* note, p. 459. — L'origine, le caractère cosmogonique et la demeure des Nâgas, dans les écrits brahmaniques et dans les écrits buddhiques, *ibid.* p. 460-462. — Les Nâgas peuvent se transformer, hormis dans cinq occasions particulières, *ibid.* p. 463.

Nâgaddavi, frère de Tunga, liv. VI, sl. 319.

Nâgalatâ, chanteuse et courtisane, l. V, sl. 359-376.

Nâgamukha, « qui porte une tête d'éléphant, » nom de Ganêça, fils de Gâuri ou de Pârvatî, l. I, sl. 29, et tom. I, p. 333. — Ganêça est aussi nommé Hèramva, t. I, p. 334.

Nâga-parvata, une des montagnes qui entourent le Kachmîr, t. II, p. 294.

Nagardjuna, 50e roi de la IIe période et Boddhisattva, l. I, sl. 173, 177, et t. I, p. 363. — Renseignements sur ce personnage, selon les Mongols et les Tibétains, t. II, p. 425. — Selon les Indiens, *ibid.* p. 426. — Son époque déterminée, *ibid.* p. 426, 436, 437.

Nâga-tchhanda, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Nahucha, fils d'Ayu, roi de Pratichtana, le 4e roi de la race lunaire à partir de Buddha, l. IV, sl. 648 et t. I, p. 523. — Fut changé en serpent, t. I, p. 369, 370.

Nahucha, grand serpent qui prit Bhîma, l. IV, sl. 520.

Naichadha, poëme composé par Çri-Harcha, cité t. I, p. 433.

Nâimichas (Les), peuple habitant dans le voisinage du champ des Kurus, *partie du Karnap.* sl. 59, 61, 75; t. I, p. 567.

Nâimaniens (Les), nom d'une dynastie des rois du Nepal, t. II, p. 299.

Nâires (Les), peuples habitant dans le sud de l'Inde, t. I, p. 567 note.

Nâirritas (Les), descendants du Brahmane Nirriti; habitants d'une région située à l'extrémité du Sud, l. IV, sl. 338; t. I, p. 423.

Namutchi, un dâitya formidable, l. III, sl. 468, et t. I, p. 469, 470. — Aussi un des noms de la divinité de l'amour, *ibid.* p. 470.

Nanda, demi-dieu et compagnon du dieu de la richesse, aussi un des neuf trésors de ce dieu, t. I, p. 334.

Nanda, roi de Megadha; son époque et celle de ses huit fils, t. II, p. 409.

Nandâ, épouse du roi Gopalavarma, fonde un collége, l. V, sl. 244.

Nandaka, village du Kachmîr, l. V, sl. 84 et 108.

Nandi, nom de l'un des principaux compagnons de Çiva, l. I, sl. 36.

Nandiguptâ, fils d'Abimanyu, encore enfant, le 6e roi des dynasties mixtes, l. VI, sl. 293. — Périt par sa tante la reine Didda, *ibid.* sl. 311.

Nandirudra, nom de Çiva, liv. I, sl. 127.

Nara Ier, 6e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 196; t. II, p. 364. — Il brûle mille vihâras, l. I, sl. 200. — Bâtit une ville, *ibid.* sl. 201-202. — Veut séduire et tâche d'enlever la femme du Brahmane Viçâkha, *ibid.* sl. 250-257. — Est brûlé avec la ville, *ibid.* sl. 259.

Nara II, 16e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 340.

Nârada, fils de Brahma, un des dix Munis ou Richis divins, ami de Krichna, t. I, p. 425, 491.

Naraka, un dâitya (démon), tué par Krichna; — Roi de l'est et de l'ouest de l'Inde, personnage mythique, l. II, sl. 150, et t. I, p. 421-424.

Naravâhana, seigneur de Darvâbhisâra, puni de mort et innocent, l. V, sl. 208.

Naravâhana, ministre du roi Kchemagupta, sauve du bûcher funèbre la reine Diddâ, l. VI, sl. 196. — Fidèle à la reine Diddâ, *ibid.* sl 221 et 239. — Là rend puissante et possède sa confiance, *ibid.* 260-263. — Perd sa faveur et sa confiance par l'intrigue, *ibid.* sl. 267-272. — Se suicide, *ibid.* sl. 277; t. II, p. 522, 523.

Nârâyana, nom de Vichnu, l. III, sl. 552. — Étymologie de ce mot, t. I, p. 468.

Narbuddâ, rivière de l'Inde; — sa source, son cours, son embouchure, sa légende populaire, t. I, p. 445.

Narêndrâditya, 20e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 349.

Narêndrâditya, 7e roi de dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 383-385.

Narêndraprabhâ (Çrî), femme d'un marchand, l. IV, sl. 17-23. — Elle devient reine, *ibid.* 37-38.

Narêndrasvâmi, nom d'un sanctuaire, l. III, sl. 383.

Narmadâ, «donnant du plaisir,» rivière qui descend des montagnes de Vindhya et se décharge dans le golfe de Cambay, t. I, p. 419. — Aujourd'hui appelée Narbuddâ, t. I, p. 445

Nata, le Karnate moderne, province méridionale de l'Inde, l. I, sl. 300; t. I, p. 391.

Nâubandhanam, nom d'une montagne de l'Himâlaya, t. II, p. 296, 297, 298.

Nêpal, pays qui comprend une grande partie de l'Inde septentrionale proprement dite, l. IV, sl. 530, 553, 578.

Nerrita, un des 11 Rudras, t. II, p. 461.

Nila, le chef de tous les Nâgâs et protecteur du Kachmîr, l. I, sl. 28, 182. — Arrête les ravages du froid, *ibid.* sl. 183.

Niladja, nom de la rivière Vitastâ, l. V, sl. 91; t. II, p. 294.

Nila Kanta, « cou bleu, » surnom du dieu Çiva, l. I, sl. 2; t. I, p. 325, 326.

Nila Muni, historien, l. I, sl. 14. — Son opinion sur la place qu'occupent Gonarda et quatre autres princes dans la série des rois, *ibid.* sl. 16, et t. II, p. 355.

Nila purana, livre, peu connu hors de l'ancien Kachmîr, l. I, sl. 178, t. I, p. 359.

Nirdjitavarma, fils de Sukhavarma et de Gargâ, l. V, sl. 251. — Est appelé « le boiteux, » *ibid.* sl. 253.

Nirriti, demi-dieu et régent du sud-ouest, t. I, pag. 423; — aussi pays situé à l'extrémité du sud, *ibid.*

Nirvana, béatitude éternelle; conditions indispensables pour y entrer, t. II, p. 478.

Nitisankalanam, « collection des sentences morales, » citée t. I, p. 324, 428.

Noma, nom d'un marchand opulent et vertueux, l. IV, sl. 11-16. — Il cède sa femme à son roi, *ibid.* sl. 31-36.

Nouchirvan, roi de Perse de la race des Sassanides, t. II, p. 554.

Nyankôtaka, chef sous le règne de Diddâ, l. VI, sl. 346.

Nysa, ville indienne, bâtie par Osyris, t. II, p. 438.

O

Opa, nom du ministre de Pratâpâditya, l. IV, sl. 9.

Odras (Les), peuple habitant la partie septentrionale d'Orissa, t. II, p. 322.

Oghuz, un des patriarches des Tartares et grand conquérant, t. II, p. 423.

Osiris, fondateur de villes dans l'Inde, t. II, p. 438.

Otsa, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 174.

Oulour (Le lac d'), grand lac dans le Kachmîr, t. II, p. 295.

P

Pâçupata, adorateur de Çiva, t. I, p. 468.

Padma, oncle maternel du roi Vrihaspati et un des cinq régents du Kachmîr, l. IV, sl. 678. — Bâtit un sanctuaire et une ville, l. IV, sl. 694.

Padma, un des huit chefs des Nâgâs, l. I, sl. 30. — C'est aussi le nom de l'un des neuf trésors de Kuvèra dieu des richesses, t. I, p. 334.

Padmamihira, historien, l. I, sl. 18 et t. II, p. 355, 570.
Padmàpani (le même que Aryâvalokitèçvara), nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.
Padmapuram, ville du Kachmîr, l. IV, sl. 694.
Padma-purana, un des dix-huit puranas des Indiens, cité t. I, p. 394.
Padmasvami, endroit du Kachmîr, l. IV, sl. 222.
Padmâvatî, une des femmes du roi Yudichthira II, mère de Narêndrâditya, l. III, sl. 383.
Padma-yonî, nom de Brahma, t. I, p. 360.
Pahlavas (Les), les anciens Perses, t. II, p. 322, 328.
Pakcha-tchit, «coupeur d'ailes,» surnom du dieu Indra, t. I, p. 349.
Pakholy, Pekhely, pays montagneux du Pendjab septentrional et situé au sud du Kachmîr, t. II, p. 305, 333.
Pala, un poids d'or ou d'argent qui a différentes valeurs, égal à 4 ou 8 tolas; voyez Tôla, l. IV, sl. 202.
Pandavas (Les), fils de Pandu, roi de de la race de Yadu, l. I, sl. 51 et t. II, p. 312, 313.
Pandu, descendant de Yadu et père nominal des Pandavas, t. II, p. 313.
Pangu, «boiteux,» surnom de Nirdjitavarma, l. V, sl. 253. — Il devient gardien du roi mineur, son fils; opprime le peuple, *ibid.* sl. 263, 264 et 276. — Se fait roi, le 7e de la dynastie de Varma, *ibid.* sl. 286. — Fait sacrer roi son fils encore enfant et meurt, *ibid.* sl. 287.
Panini, célèbre grammairien, l. IV, sl. 634, 636, et t. II, p. 538.
Pantchâlas (Les), habitants du Kanodje actuel, *partie du Karnap.* sl. 59, 61, 73, 75, et t. I, p. 567.
Pântchanada, le Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 61, 64, 66; t. I, p. 567, 568.
Pantchahasta, endroit du Kachmîr, donné aux Brahmanes, l. V, sl. 24.
Pantchasattra, une contrée du Kachmîr, l. V, p. 155.
Pâpasûdana, «qui détruit le péché,» nom d'un sanctuaire dans le Kachmîr, l. I, sl. 32.
Paraçu-Rama Kchetra, «la contrée de «Paraçu-Rama,» la majeure partie de la côte de Malabar, t. I, p. 491.
Paradas (Les), les Pâropamisiens, t. II, p. 322.
Paramatchinas (Les), «grands Tchinas», voyez Tchinas, t. II, p. 321, 322.
Parestan, contrée située au sud-ouest et limitrophe du Kachmîr, t. II, p. 333.
Parêviçoka, nom d'un endroit, l. VI, sl. 130.
Pârikchit, roi de la race des Pandavas, fils d'Abimanyu et petit-fils d'Ardjuna, l. II, sl. 95; t. I, p. 405-408, et t. II, p. 468.
Parihasapuram, la ville de Parrisspour de l'Ayîn Akbary, l. IV, sl. 194, et t. I, p. 504.
Parnôtsa, endroit du Kachmîr, l. VI, sl. 201, 209.
Parnotsa, village dans le pays de Khaça, l. VI, sl. 318.
Parnôtsamparna, ville du Kachmîr, l. IV, sl. 184.
Partha, fils de Prithâ, le second des cinq frères Pandavas, communément

appelé Ardjuna, l. II, sl. 94, et t. I, p. 405. — Le combat d'Ardjuna avec son fils; sa mort et sa résurrection, extraits du Mahabharat, voyez Appendice aux notes, p. 570.

Partha, fils de Nirdjitavarma, le 6e roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 254. — Est détrôné par son père, *ibid.* sl. 286. — Replacé sur le trône par l'armée, *ibid.* sl. 294. — Détrôné par Tchakravarma, *ibid.* sl. 296. — Est tué par ordre de son fils Unmattâvanti, *ibid.* sl. 430-433.

Parvagupta, fils de Sangramagupta, favori dépravé du roi Unmattâvanti, l. V, sl. 419. — Aspire à l'empire, se lie avec les cinq principaux conseillers et autres dilapidateurs du trésor, *ibid.* sl. 420-422. — Pousse le roi à la destruction de sa famille, *ibid.* sl. 426. — S'oppose à Varnata, l. VI, sl. 93. — Dépouille le roi mourant, *ibid.* sl. 103. — Dispose de l'empire après la mort du roi Yaçaskara, *ibid.* sl. 115-120. — Tente de perdre l'enfant royal par un enchantement, *ibid.* sl. 121-124. — Investit la capitale, livre une bataille à ses adversaires, *ibid.* sl. 125, 126. — Saisit l'empire, le 3e roi des dynasties mixtes, *ibid.* sl. 129-132. — Grossit son trésor, bâtit un sanctuaire, *ibid.* 136, 137. — Veut en vain posséder l'une des femmes du roi Yaçaskara, *ibid.* sl. 138-144. — Sa mort, *ibid.* sl. 145-148.

Pâtâla, les régions infernales, l. III, sl. 470. — Sept régions nommées, t. I, p. 475.

Pâtala, fils de Bhîbhata et d'une fille de Purvagupta, l. VI, sl. 211-212.

Pâtaliputra, nommée aussi Puchpapura, ancienne ville de l'Inde, t. I, p. 437; t. II, p. 409.

Pâucha, mois indien, décembre et janvier, l. V, sl. 301.

Pâundrakâ, roi de Benârès, s'arroge le titre de Vâsudêva, t. I, p. 337.

Pâundras (les), peuple habitant la majeure du Bengâle, *partie du Karnap*, sl. 59; t. I, p. 567. — Peuple, descendu au rang des Sudras, t. II, p. 322.

Pâundravarddhanam, ville du royaume de Gâuda, peut-être du Behar, l. IV, sl. 421, et t. I, p. 512.

Phalapuram, la ville de Chahabaddinpour de l'Ayin Akbari, l. IV, sl. 184, 672; l. V, sl. 99, et t. I, p. 503 et 529.

Phalguna, favori du roi Kchêmagupta, se conforme à ses mauvaises mœurs, l. VI, sl. 152. — Auteur des consécrations d'un temple nommé d'après lui, *ibid.* sl. 169. — Donne sa fille au roi, *ibid.* sl. 179. — Haï par la reine Diddâ, *ibid.* sl. 194-199. — Mesures qu'il prend contre elle, *ibid.* sl. 201, 202. — Pour défendre sa vie il marche contre elle, *ibid.* sl. 203, 204. — Quoique formidable, il dépose ses armes, *ibid.* sl. 205-209. — Est rappelé auprès de la reine, *ibid.* 284-286. — Sa mort, *ibid.* sl. 314.

Phâlguna, «celui qui a la qualité de «protéger,» surnom d'Ardjuna, *Extrait de l'Açvam*, sl. 3; t. I, p. 579.

Phalgunaka, ami de Yaçaskara, l. V, sl. 472. — Son ministre, liv. VI, sl. 168.

Pinakin, un des 11 Rudras, t. II, p. 461.

Pir Pandjal, une des montagnes qui entourent le Kachmir, t. II, p. 294.

Pisâtchas, vampires, t. II, p. 460.
Pitakattâya, composition légendaire et historique en langue palie, tom. II, p. 550.
Piyadasi (Priyadarçana), nom d'un roi de l'Inde, pris pour un autre nom de l'Açoka de Mégadha, t. II, p. 413-414.
Piçâtchakapura, village du Kachmîr, l. V, sl. 468.
Plakcha, un lieu sacré de pèlerinage, l. IV, sl. 387.
Prabhakaradêva, fils de Kamadêva ministre et favori de la régente du Kachmîr, l. V, sl. 229, 230, 470, 471. — Devient inspecteur du trésor, *ibid.* sl. 231. — Dispose du royaume de Çahi, *ibid.* sl. 232-234. — Fait périr le roi, *ibid.* sl. 238.
Prabhâkuravarma (Çrî), grand conseiller du roi Anti-varma, bâtit un temple, l. V, sl. 30.
Prabhâsatchhanda, nom d'un traité de géographie, tom. I, p. 423; tom. II, p. 314.
Prabhavatî, épouse de Pradjumna, t. I, p. 469.
Prabodha tchandrôdaya, « le lever de la lune de l'intelligence », titre d'un drame, cité t. I, p. 417.
Pradjâpati, seigneur des créatures, Brahma, l. III, 443.
Pradyota, roi d'Udjayinî, t. I, p. 436.
Pradyota, roi de Mégadha; son époque, t. II, p. 409.
Prâgdjôticha, nom d'un pays situé dans les régions des légendes poétiques, peut-être le Gohati actuel, partie d'Assam; peut-être un pays situé dans le Tibet occidental, liv. II, sl. 14, l. IV, sl. 171; t. I, p. 421 et 499.
Pradjumna, un des noms de Kama, l. III, sl. 460 et t. I, p. 469.
Pragnâditya, nom honorifique donné à Durlabhavarddhana, l. III, sl. 494.
Prakâçadêvî, épouse du roi Tchandrapîda, l. IV, sl. 79. — Bâtit un vihâra, *ibid.*
Prakata, frère de Tunga, l. VI, sl. 319.
Prastha, mesure peu précise, équivalente à 12 poignées, l. IV, sl. 203.
Prasthalas (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 45; tom. I, p. 566.
Pratâpaçila, nom d'un fils de Vikramaditya; voyez Çilâditya, l. III, sl. 330.
Pratâpâditya, 1er roi de la dynastie d'Âditya, l. II, sl. 5.
Pratâpâditya, 2e roi de la dynastie de Karkôta, nommé aussi Durlabhaka, l. IV, sl. 7, 8; t. II, p. 513.
Pratâpapura, nom d'une ville du Kachmîr, l. IV, sl. 10.
Pratchêtas, fils de Durgama et roi des peuples qui habitent au nord et au nord-ouest du fleuve Sarasvati, t. II, p. 317.
Pravarasêna, nom donné à Çrechthasêna, 2e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 97.
Pravarasêna, le 5e roi de la dynastie de Gonarda restaurée; sa naissance et son enfance, l. III, sl. 107-121. — Converse avec Açvapâda, un siddha, *ibid.* sl. 267-271. — Çiva lui apparaît, *ibid.* sl. 272-280. — Transaction de Pravarasêna avec Matrigupta, *ibid.* sl. 287-321. — Ses conquêtes, *ibid.* sl. 326-329. — Il ramène le fils de Vikramâditya dans sa capitale, *ibid.* 330, 331. — Il bâtit une ville et un pont, *ibid.* sl. 336-354. — Appelé

par Çiva, il s'élève au ciel de ce dieu, l. III, sl. 373-375.

Prayâga, le moderne Allahabad; t. I, p. 444.

Prithivi-tchandra, « la lune de la terre, » nom d'un râdja de Trigarta, liv. V, sl. 144.

Prithvîpâla, guerrier vaillant et roi, cause la destruction de l'armée et de la capitale du Kachmîr, l. VI, sl. 349 et 352.

Prithivyâpîda, 8e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 399,

Puchkalêtra, endroit dans le Kachmîr, champ de bataille entre Djayapîda et Djadja, l. IV, sl. 472.

Puchkarâkcha, « ayant des yeux de lotus », roi de Kachmir, t. I, p. 388.

Puchpaka, char du dieu des richesses, p. 434.

Puchpakarandinî, ancien nom de la ville actuelle d'Udjain, t. I, p. 436.

Puchpa-putra, voyez : Patali-putra, t. I, p. 437.

Pulâha, un des sept Rîchis dans la constellation de la grande Ourse, t. I, p. 340.

Pulastya, un des sept Rîchis de la constellation de la grande Ourse, tom. I, p. 340.

Puru, fils de Yayati et de Devayâni, t. II, p. 311.

Puruchâsthimâli, « celui qui a une « guirlande d'ossements humains, » nom de Çiva, t. I, p. 358.

Purukutsa, 19e roi de la race solaire de Tritayuga, t. II, p. 311.

Puruvaras, grand-père de Nahucha et 2e roi de la race lunaire de Tritayuga, t. I, p. 523.

Pûrvachâtha, le 20e astérisme lunaire, δ sagittarii, t. I, p. 341.

Putésat, nom donné à un Buddha par les Siamois, t. II, p. 408.

R

Râdhêya, fils de Radha, l. V, sl. 379. — Un des noms de Karna, t. I, p. 539.

Râdjaçrî, nom d'un Kavi, l. IV, sl. 144 et t. I, p. 487.

Râdja-hansa, espèce de cygne, t. I, p. 336.

Râdja-ratnakarî, ouvrage légendaire et historique de l'île de Ceylan, cité t. I, p. 450 ; t. II, p. 432, 550.

Râdja-suya, fête de la souveraineté de de toute l'Inde, t. I, p. 578.

Radjavalî, généalogie des rois, titre donné à plusieurs compilations généalogiques et historiques des Indiens.

Râdjavalî, généalogies des rois de Ceylan, cité t. I, p. 450; t. II, p. 432, 550.

Le Râdjavalî du Çrî-Mrityam-djaya, cité t. I, 447.

Rafie-ad-din, poëte persan, t. II, p. 334 et 343.

Raghavas (Les), descendants de Raghu.

Raghu, nom du 53e roi de la race solaire du Tritayuga, l. I, sl. 191.

Raghuvansa, poëme composé par Kalidasa sur les actions des rois de la race de Raghu, cité t. I, p. 327, 350, 381, 390, 391, 399, 418, 424, 431, 474, 490, 496, 497, 516, 539; t. II, p. 545.

Rakka, un Brahmane valeureux de la tribu de Damaras, tombe dans un lac et y trouve la déesse de la richesse à

laquelle il élève un sanctuaire, l. V, sl. 423-425. — Maître de Kampana, il conspire contre le roi qui l'avait offensé et manque de périr brûlé dans un vihâra, l. VI, sl. 170, 171. — Excite la reine Diddâ contre son premier ministre Phalguna, *ibid.* sl. 197. — Avertit la reine de la marche de celui-ci, *ibid.* sl. 202. — L'excite contre le nouveau roi de Kampana, *ibid.* sl. 233. — En faveur auprès d'elle, reçoit Kampana, *ibid.* sl. 259. — Est tué, *ibid.* sl. 284.

Rama, Paraçu-Rama, «Rama avec la «hache,» exterminateur des Kchatryas, t. II, p. 403.

Râma-Baladèva ou Balarama, frère aîné de Krichna, l. I, sl. 61.

Ramadèva, opère un enchantement pour faire périr le roi, l. V, sl. 238, 239. — Se donne la mort, *ibid.* sl. 240.

Ramadèva, grand-oncle du roi Yaçaskara, l. VI, sl. 91.

Râmadja, célèbre grammairien et commentateur des Vedas, l. V, sl. 29.

Ramanî, sœur du Nâga Suçrava, liv. I, sl. 263. — Vient au secours se son frère, élève un rocher, *ibid.* sl. 264, 265.

Rama-Tchandra, fils de Daçaratha, roi d'Ayodhya, t. II, p. 398.

Ramavarddhana, conseiller sous le roi Sangramadèva, l. VI, sl. 126.

Ramâyana, poëme sur les actions de Rama, cité t. I, p. 349, 389, 397, 423, 522, 523, 536; t. II, p. 321, 469, 486, 550.

Rambhâ, nymphe du ciel, t. I, p. 457.

Râmucha, nom d'un agrahâra, l. II, sl. 55.

Ranâditya, 8e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 386. — Redoutable à ses ennemis, *ibid.* sl. 388-390. — Dans une existence antérieure, se rend à l'autel de la déesse qui habite parmi les abeilles, *ibid.* sl. 392-408. — Obtient de la déesse la promesse de toute faveur qu'il demandera, *ibid.* sl. 409-421. — Insiste sur la possession de la déesse même, *ibid.* sl. 422-429. — Se suicide et renaît comme roi du Kachmîr, *ibid.* sl. 430-431. — Épouse la déesse incarnée comme Ranarambha, *ibid.* sl. 432-436. — Consacre plusieurs sanctuaires, *ibid.* sl. 439-462. — Il vit trois siècles, *ibid.* 465-470.

Ranapurasvâmî, nom d'un sanctuaire élevé au soleil, l. III, sl. 462.

Ranarambha, épouse du roi Ranâditya, l. III, sl. 391. — Elle est une déesse incarnée sous ce nom, *ibid.* sl. 431. — Se soustrait à l'attouchement de son époux et prend chaque nuit la forme d'une abeille, *ibid.* sl. 437-438. — La part qu'elle prend à la consécration de deux images de Hari et Hara et à celle d'autres sanctuaires, *ibid.* sl. 442-464. — Elle présente au roi un mantra conservateur de la vie, *ibid.* sl. 465, 466. — Elle est appelée une énergie de Vichnu, *ibid.* sl. 471, et rejoint les immortels, *ibid.*

Ranga, célèbre chanteur, l. V, sl. 353. — Reçoit en don le village de Hêlu, *ibid.* sl. 396. — Son insolence, *ibid.* sl. 397-398.

Rapty, rivière qui vient des montagnes du Nepal et traverse la province de l'Aoude, t. II, p. 407.

Rasâtala, « le fond de la terre, » le pays des serpents, t. II, p. 462.
Ratisêna, râdja du pays de Tchola, (Tandjore), l. III, sl. 432.
Ratna, ministre sous le roi Utpalapîda, l. IV, sl. 710. — Bâtit un sanctuaire, *ibid.*
Ratnakara, poëte, l. V, sl. 34.
Ranaprabhâ, une des femmes du roi Pravarasèna, mère de Yudhichthira II, l. III, sl. 379.
Ratnavalî, épouse du conseiller Galuna, l. III, sl. 476.
Ratnavalî, livre de médecine, cité t. I, p. 498.
Ratnavardhana, fils du ministre Çura, bâtit un collége, l. V, sl. 40. — Chambellan du roi, élève au trône Çankaravarma, *ibid.* sl. 128. — Bâtit un sanctuaire à Çiva, *ibid.* sl. 162.
Ratta, reine du Karnate, l. IV, sl. 152, 153, et t. II, p. 526, note.
Râvana, 4e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 193; t. II, p. 364. — Il voue tout le Kachmîr à Çiva, l. I. sl. 195.
Ravana, personnage plus mythologique qu'historique, ancien roi de Ceylan, l. III, sl. 446, et t. I, p. 433, 434, et 464, 465.
Râuhita, nom d'un pays dont la situation n'est pas connue, l. IV, sl. 11, 12.
Râuma, nom d'un roi, l. III, sl. 54.
Rèva, « qui coule, » ancien nom de la rivière aujourd'hui appelée *la Narbudda*, t. I, p. 445.
Rèvata, montagne près de la ville de Dvârati, t. II, p. 325.
Rîtusanhâra, « réunion des saisons, » poëme de Kalidasa, cité t. I, p. 324, 392, 398, 448, 541.
Rohanam, Rôhaga, nom de la montagne de Ceylan, actuellement appelée le *Pic d'Adam*, l. III, sl. 72, et t. I, p. 433.
Rohein ou Rohini, rivière qui vient des montagnes du Nepal et, réuni au Mahânada, se jette dans le Rapty, t. II, p. 407.
Rudra, un nom de Çiva, l. I, sl. 26. — *Djyechta Rudra*, « le premier Rudra, » *ibid.* sl. 124. — Étymologie de ce nom et explications à l'égard de onze Rudras qui sont nommés, t. I, p. 358, 359, 360, 361, et t. II, p. 460, 461, note.
Rustem, héros de la Perse, son époque, son pouvoir et ses expéditions dans l'Inde, t. II, p. 441, 442.
Rutchira Kètu, nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.

S

Sabalâ, « bigarrée, » la vache de l'abondance, t. II, p. 471.
Sabha-parva, livre du Mahabhârat, cité t. I, p. 337.
Saçanara, nom d'un agrahâra bâti par le roi Çatchinara, l. I, sl. 108.
Sadbhâvaçri, nom d'une déesse, l. III, sl. 353.
Sâdhyâ, fille de Dakcha, épouse de Dharma, mère des Sâdhyas, t. II, p. 461.
Sâdhyas (Les), divinités inférieures, t. II, p. 461.

Sagalâ, ancien nom de la ville moderne de Mirapour, t. I, p. 460.

Sagara, fils de Vâhu, t. I, p. 439. — Vainqueur de plusieurs peuples, et comme il les traita, *ibid.* p. 502, 503.

Sahâ, nom d'une division de l'univers, d'après les Buddhistes, t. I, p. 371, note.

Sâhityadarpana, « miroir de l'élo-«quence,» ouvrage de rhétorique, cité t. II, p. 353.

Sakhola, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 342.

Sakuntalâ, épouse de Duchmanta, et héroïne du drame de ce nom, t. I, p. 424. — Le drame, cité tom. I, p. 432, 442, 525.

Salya, oncle maternel du Yudhichthira, interlocuteur dans le Karnaparva du Mahâbhârat, *Appendice aux notes.*

Sam, général du roi de Perse, agit dans l'Inde, t. II, p. 441.

Sa-ma-couang (Les Annales de), t. II, p. 391.

Samara, frère du roi Antivarma, érige une statue et un sanctuaire, l. V, sl. 25.

Sâmavêda, nom du 3e Vêda, l. VI, sl. 16.

Sâmbavatî, courtisane, favorite de Partha, l. V, sl. 295.

Sambhava-parva, livre du Mahabharat, cité t. I, p. 408.

Sambhuvarddhana, fils de Meruvarddhana, homme dépravé, mis à la tête de la maison royale, l. V, sl. 300. — Se fait roi en trompant son frère aîné, *ibid.* sl. 302-303. — Rallie ses troupes rompues dans la bataille, l. V, sl. 340. — Est pris et tué, *ibid.* sl. 347-349.

Samvat, nom d'une ère indienne qui commence l'an 56 avant J. C. t. II, p. 375, 376.

Sanat Kumara, un des quatre fils de Brahma, et l'aîné des quatre frères de l'humanité, t. II, p. 353.

Sandal, bois odorant de l'Inde, l. IV, sl. 146, et t. I, p. 490.

Ssanang Ssetsen Chungtaidschi des Ordus, auteur d'une histoire des Mongols orientaux, t. II, p. 303, 422, 552.

Sandhimati, ministre du roi Djayendra, l. II, sl. 65. — Il est banni, dépouillé de ses biens, emprisonné et enfin empalé, *ibid.* sl. 67-79. — Ressuscité, il monte sur le trône de Kachmîr, *ibid.* sl. 84-118.

Sandhya, fille de Brahmâ, et aussi femme de Çiva, entretient l'eau dans les montagnes arides du Kachmîr, l. I, sl. 33. — Légende de sa transformation en biche, t. I, p. 335.

Sandhya est aussi le crépuscule personnifié, ou plutôt la prière d'obligation au coucher du conseil, l. IV, sl. 440, et t. I, p. 512, 513.

Sangrâma, nom d'un Damara, l. VI, sl. 280.

Sangramadèva, fils d'un père qui n'est pas nommé, placé sur le trône, enfant, sous la garde de sa grand'mère, l. VI, sl. 90, 95, 99, 115. — Périt de la main de son oncle, *ib.* sl. 127. — Est jeté dans la Vitasta, *ib.* sl. 128.

Sangramadèva II, fils d'Udarâdja, frère de Diddâ, héritier présomptif, l. IV, sl. 355. — Encore en bas-âge, comment il montra sa capacité de régner,

l. IV, sl. 356-362.— Devient le 9e roi des dynasties mixtes, *ib.* sl. 367, 368.

Sangramagupta, père de Parvagupta, l. VI, sl. 130.

Sangramâpida, 9e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 400.

Sangrâmapîda, 13e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 673. — Appelé aussi Prithivyâpida, *ibid.* sl. 674.

Sankaravardhana, fils aîné de Meruvardhana, vole le palais du roi, l. V, sl. 268. — Est créé chef d'une cour de justice, *ibid.* sl. 300. — Se fait sacrer roi, le 10e de la dynastie de Varma, *ibid.* sl. 303. — Est tué dans une bataille par Tchakravarma.

Sankarchaña, « laboureur ou maître « de la charrue, » surnom de Baladeva, frère aîné de Krichna, l. V, sl. 113.

Sankata, 4e roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 241.

Sâñkhyakârika, aphorismes de la philosophie indienne, ouvrage d'Içvara Krichna, cité t. I, p. 447.

Santana, fils de Pratipas, de la race des des Pandus, t. II, p. 486.

Saptaçati « sept cents slokas, » poëme qui fait partie du Markandèya-purana, t. I, p. 383.

Sârada, nom de Sarasvatî, déesse de l'éloquence, l. I, sl. 37; l. IV, sl. 325.

Sarasvatî, la déesse de l'éloquence, l. I, sl. 7. — Elle paraît sous la forme d'un cygne au milieu d'un lac sur le sommet du mont Bèda, l. I, sl. 35, et. t. I, p. 336.

Sarasvatî, rivière marquant la limite occidentale d'Aryadèça, *partie du Karnap.* sl. 6, et t. I, p. 561.

Saravatî, nom de la rivière Vitastâ, t. II, p. 294.

Sariputra, nom d'un bodhisattva, t. I, p. 373.

Sarpasatri, sacrifice de serpents, t. II, p. 468.

Sarpya, un des onze Rudras, t. II, p. 461.

Sarvagnamitra, nom d'un mendiant religieux, l. IV, sl. 210.

Sarvaratna, ministre du roi Yudhichthira II, l. III. sl. 380.

Satchî, épouse d'Indra, t. I, p. 399, note.

Satisara, « lac de la femme vertueuse, » nom du grand lac qui jadis remplissait tout le Kachmîr, l. I, sl. 25; t. I, p. 331.

Sat-Kritya-muktâvalî, ouvrage astronomique composé par Raghunatha, cité t. I, p. 429, 430.

Satradjit, fils de Nighna, descendant de Vichnu, t. I, p. 451.

Satyayuga, l'âge le plus reculé, l'âge de pureté des Indiens, t. II, p. 422.

Sâudâsa, nom de Yama, l. IV, sl. 625.

Saugata, nom de Buddha, t. II, p. 476.

Sâumya, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Sâuptikâichika-parva, livre du Mahâbarat, cité t. I, p. 405-408.

Sâurâchtra, le Guzerat moderne, l. III, sl. 328.

Sâuraka, nom d'une ville bâtie par le roi Surêndra dans le voisinage du pays de Darad, l. I, sl. 93.

Sâurasa, nom d'un vihâra, bâti par le roi Surêndra, l. I, sl. 94.

Sâuviras (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnaparva*, sl. 45; t. I, p. 566.

Savitra, un des 11 Rudras, t. I, p. 358.

Schah-nameh, poëme historique persan, t. II, p. 554.

Sections de la terre (Les neuf), nommées t. II, p. 314.
Sèdâdi, la onzième place du zodiaque, l. IV, sl. 690.
Sémiramis, reine des Assyriens, porta la guerre dans l'Inde, t. II, p. 439; 440.
Sènâmukhi, « qui donne la protection « d'un rempart, » attribut d'une déesse, liv. III, sl. 461.
Senanî, un des onze Rudras, t. II, p. 461.
Send Brary, nom moderne d'une fontaine dans le Kachmîr, t. I, p. 361, 362.
Sésoosis, Sésostris, conquérant de l'Inde, t. II, p. 438, 439.
Setu ou Bablirousetou, fils de Babhu, t. II, p. 317.
Sewad, contrée du Kaboul, t. II, p. 332.
Siddha, un adepte, initié dans l'alchimie ou dans la magie, un saint, un personnage divin, une espèce de demi-dieux, l. I, sl. 110; l. II, sl. 165, et t. I, p. 425.
Siddha, 7e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 276; t. I, p. 364. — L'éloge de ce roi, l. I, sl. 277-281. — Il monte avec son propre corps au ciel, *ibid.* sl. 282; t. II, p. 520.
Siddha, frère de Djadjâ, fait arrêter Djayapîda, l. IV, sl. 519.
Siha, frère de Tunga, l. VI, sl. 317.
Sikhes (Les), ou plutôt Singhs, nom de ceux qui suivent la religion de Nanak, occupant actuellement le royaume de Lahore, t. II, p. 332.
Simhala, ancien nom de l'île de Ceylan, l. I, sl. 294 et 298, t. I, p. 389.
Sind (Le petit), rivière du Kachmîr, t. II, p. 295.
Sindhu, la rivière de l'Indus, aussi pays sablonneux le long et dans le voisinage de l'Indus, la province de Sindy actuel, l. IV, sl. 279, 534, et t. I, p. 507.
Sindhu, fils de Kupya et trésorier de la reine Diddâ, l. VI, sl. 264-266. — Parvient à rendre suspect à la reine le ministre Naravâhana, *ibid.* sl. 267-277.
Sindhu-Gandhâras (Les), les Gandhâras, habitant les rives de l'Indus, t. II, p. 317.
Sindhus (Les), peuple habitant les rives de l'Indus, principalement vers son embouchure, *partie du Karnap.* sl. 21, 45, et t. I, p. 564.
Sindrod, nom moderne de la rivière Vitastâ, t. II, p. 294.
Sinhalas (Les), l. I, sl. 295. — Nom des habitants de l'île de Sinhala ou Ceylan, t. I, p. 389, 390.
Sinha-râdja, domine Lohara et autres forteresses, donne sa fille au roi Kchemagupta, l. VI, sl. 176.
Sinharôtsikà, nom d'un village du Kachmîr, l. III, sl. 462.
Sitoda, un des quatre lacs, formés par quatre fleuves qui descendent du mont Mèru, t. I, p. 466.
Skanda, musicien et conseiller du roi Unmattâvanti, l. V, sl. 417.
Skanda, le dieu de la guerre, voyez Guha, t. I, p. 333.
Skandapura, nom d'un agrahâra, l. I, sl. 342.
Sôma, Lunus, fils d'Atri et d'Anasûyâ et portion de Brahma, t. I, p. 511. — Gouverne le Nord, *ibid.* p. 569.
Soma, jus de l'asclépiade, l. V, sl. 392.
So-kie-lo (Sagara), nom d'un dieu-serpent des Chinois, t. II, p. 462.

Somôdbhava, «qui est descendue de la lune», ancien nom de la rivière aujourd'hui appelée *la Narbuddâ*, t. I, p. 445.

Sômanasa, montagne, demeure de Viçvakarma, t. I, p. 483.

Sondah Barari. Voyez Send Brary, t. I, p. 361.

Soulva-vansa, Annales de Ceylan, du temps postérieur au IVe siècle après J. C. t. II, p. 551.

Stan-gyur, livre religieux des Tibétains, t. II, p. 408.

Stûpa, édifice religieux où l'on conserve des reliques de Buddha, l. I, sl. 102, et t. I, p. 353.

Suçrava, nom d'un chef de Nâgas-el, l. I, sl. 203. — Il s'allie avec un Brahmane, *ibid.* sl. 224-243. — Il protége son gendre et sa fille contre le roi Nara qu'il brûle ainsi que la ville de ce roi, *ibid.* sl. 258, 259. — Il quitte sa résidence et forme un lac blanc, *ibid.* sl. 266-268.

Sûda, nom d'une contrée du Kachmîr, l. I, sl. 157, 167, et t. I, p. 370.

Suddhodana, père de Çakya Muni, et roi d'Aoude, t. II, p. 407.

Sugandhâ, épouse du roi Sankaravarma, l. V, sl. 156 et 219. — Devient tutrice du prince royal, *ibid.* sl. 227. — Prend le gouvernement, *ibid.* sl. 242 et 248. — Est détrônée, *ibid.* l. 255-257. — Est rar enée à la capitale, *ibid.* sl. 258. — Périt, *ibid.* sl. 261, et t. II, p. 526.

Sugandhâditya, homme perdu de mœurs, favori de deux reines, l. V, sl. 268, 280, 282, 283.

Sugandhi, frère de Tunga, l. VI, sl. 319.

Sukharadja, ministre; son changement de conduite, l. V, sl. 206, 207. — Devient premier chambellan, *ibid.* sl. 213. — Cache la mort du roi et conduit l'armée, *ibid.* sl. 122.

Sukhavarma, fils de Utpala, régent du Kachmîr, l. IV, sl. 707. — Est tué par son parent, *ibid.* sl. 713.

Sukhavarma, fils de Çûravarma, et nommé héritier présomptif du royaume, l. V, sl. 129 et 250.

Sulakkana, fils de Rakka, ministre de la reine Diddâ, l. VI, sl. 342.

Sumati, épouse de Sagara et mère de 60,000 fils, t. I, p. 439.

Sumana, Brahmane, rebelle, se vend à la reine, l. VI, sl. 339. — Pour la seconde fois rebelle, est pris et jeté en prison, *ibid.* sl. 347.

Sumêru, montagne fabuleuse, séjour des dieux, situé au Nord, l. I, sl. 110, et t. II, p. 462.

Summuni, un chef de l'armée, l. IV, sl. 515.

Sundarî, nom de la rivière de la Vitasta, t. II, p. 294, note.

Sunga, nom d'une dynastie de Megadha, t. II, p. 418.

Sunderakanda, nom d'un livre du Râmâyana, t. I, p. 349.

Suniçtchita, ville bâtie par Lalitaditya, l. IV, sl. 183.

Suparna, surnom de Garuda, substitué peut-être à Çakuni. t. II, p. 351.

Suparnas (Les), oiseaux, êtres mythologiques, t. II, p. 460.

Surasâ, fille de Dakcha, épouse de Kaçyapa, mère des serpents, t. II, p. 461.

Sura, dieu, serpent; étymologie de ce mot, t. I, p. 332.

Surâchtras (Les), habitants du Surat actuel, *partie du Karnap.* sl. 73; t. I, p. 568.

Surasênas (Les), habitants du pays qui est traversé par le Djumna, *partie du Karnap.* sl. 73; t. I, p. 568.

Surèçvara, un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Surèçvari, désigne tantôt la Gangâ céleste, tantôt la déesse Durgâ, l. V, sl. 37 et 41.

Surêndra, 42e roi kachmirien de la IIe période, l. I, sl. 91, et t. I, pag. 363. — Il bâtit une ville et deux vihâras, l. I, sl. 93 et 94.

Surêndravatî, épouse du roi Sankaravarma, se brûle après la mort de son époux, l. V, sl. 225.

Surpanakhâ, sœur de Ravana, eut le nez coupé par Rama, t. I, p. 433.

Susunâgo, leçon cingalaise du nom de Çiçunâga, t. II, p. 412.

Sutrâma, « préservateur puissant, » surnom du Dieu Indra, l. I, sl. 100, et t. I, p. 350.

Suvarna, 44e roi kachmirien de la IIe période, liv. I, sl. 97, et t. II, p. 363.

Suvarnapârçvam, endroit du Kachmir, l. IV, sl. 672.

Suvrata, historien du Kachmir, abréviateur des récits antérieurs, l. I, sl. 11. — Blâmé pour l'obscurité de son style, *ibid.* sl. 12, et t. II, p. 355.

Suyya, personnage célèbre, l. V, sl. 72. — Son origine, *ibid.* sl. 73-77. — Ses connaissances et ses vertus, *ibid.* sl. 78, 79. — Il entreprend de dessécher les pays inondés, y parvient par divers moyens et rend fertile le terrain, *ibid.* sl. 80-119. — Il bâtit un village et un monument à sa nourrice, *ibid.* sl. 120, et t. II, p. 512.

Suyyakundala, village bâti par Suyya, l. V, sl. 120.

Syamantakha, joyau merveilleux que portait Krichna, t. I, p. 451.

T

Takchaka, un des principaux Nâgas, l. IV, sl. 216 — Fils de Kadrû, épouse de Kaçyapa, t. II, p. 461.

Tambapanni, Tamrapannî, ancien nom donné à l'île de Ceylan, t. I, p. 390.

Tamra-parna, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Tâmraparnî, rivière de l'Inde méridionale, t. I, p. 390.

Tanganas (Les), peuple habitant le pays arrosé par le Tchakchous ou Oxus, t. II, p. 328.

Tantra, tout ouvrage sur le culte mystique de Çiva et de Çakti, tom. I, pag. 499

Tantris (Les), chefs de l'armée, l. V, sl. 248.

Taprobane, ancien nom donné à l'île de Ceylan par les géographes grecs, t. I, p. 390.

Târâ, épouse de Vrihaspati, enlevée par Târadhipa ou Tchandra, le dieu Lunus, t. I, p. 441.

Tarâpida, fils du roi Pratâpaditya et de Çrînârênprabha, l. IV, sl. 42. — Cause la mort de son frère aîné et de son roi au moyen d'un enchantement, *ibid.* sl. 112-114. — Devient le 4e roi de la dynastie de Karkôta, *ibid.* sl. 119-123. — Meurt lui-même par suite

d'un enchantement, l. IV, sl. 124, et t. II, p. 509.

Tarkcha, nom de Garuda, l. II, sl. 96, t. I, p. 414-416.

Târkchya, nom de Garuda, fils de Kaçyupa, et de Vinata, espèce d'oiseau qui est la monture et le drapeau de Vichnu et qui dévore les serpents, l. I, sl. 31. — Description de Garuda, t. I, p. 334 et 335.

Tchachtâna, nom d'un roi indien, t. II, p. 414.

Tchâitra, mois indien, mars et avril, l. V, sl. 259.

Tchaka, nom donné à un Buddha par les Japonais, t. II, p. 408.

Thakkiya, famille considérable de Kachmîr, l. V, sl. 151. — Son nom répond peut-être à Çakya, t. I, p. 532.

Tchakrabhânu, nom d'un Brahmane qui fut puni pour quelque méfait, l. VI, sl. 108-109.

Tchakradhara, «ayant un disque,» attributif de Vichnu, liv. I, sl. 261-262.

Tchakramardikâ, une des épouses du roi Lalitâditya, bâtit une ville, l. IV, sl. 213. — Mère de Vadjâraditya, *ibid.* sl. 393.

Tchakramelaka, endroit du Kachmîr, l. VI, sl. 108.

Tchakrapuram, ville du Kachmîr, l. IV. sl. 213.

Tchakravarma, fils de Nidjitavarma, 8e roi de la dynastie de Varma, l. I, sl. 287. — Est détrôné, *ibid.* sl. 291. — Restauré, *ibid.* 296. — Détrôné pour la seconde fois, *ibid.* sl. 301 et 305. — Son colloque avec un Dâmara, *ibid.* sl. 306-324. — Convention entre lui et le Dâmara, *ibid.* sl. 325. — Défait et tue de sa main dans une bataille Sankaravarddhana, l. I, sl. 326-339. — Remonte sur le trône, *ibid.* 341-350. — Devient dépravé, *ibid.* 350-352. — S'adonne aux courtisanes et à la volupté, *ibid.* 353-373. — Néglige les Dâmaras, *ibid.* sl. 394 et 404. — Est assassiné par eux, *ibid.* sl. 405-412; aussi t. II, p. 506.

Thakriya, inspecteur d'une maison de charité, l. IV, sl. 493.

Tchalitaka, commandant de la ville de Kachmîr, réformateur de la justice, l. IV, sl. 81.

Tchalitasvâmi, nom d'un sanctuaire, l. IV, sl. 81.

Tchâmara, queue à longs poils d'un bœuf de Tibet, laquelle sert à s'éventer et à chasser les mouches, liv. I, sl. 81; t. I, p. 347.

Tchampaka, grand ministre du Kachmîr, père de Kalhana, et nommé à la fin de chaque livre.

Tchâmunda, nom de la déesse Durgâ, l. III. sl. 46; t. I, p. 428, 432.

Tchânâkya, auteur des sentences morales, cité t. I, p. 324, 429.

Tchandikâ, nom de la déesse Durgâ ou Parvatî, l. III, sl. 40 et 52; t. II, p. 431.

Tchandîpat, nom d'un poëme qui fait partie du Markandèya-purana, t. I, p. 383.

Tchandogutto, leçon cingalaise pour Tchandragupta, t. II, p. 412.

Tchandra, nom d'une grammaire, l. I, sl. 176.

Tchandra, un chef, l. VI, sl. 350.

Tchandrabhâga, rivière du Pendjab, l'Acesines des Grecs, le Tchenâb des

modernes, l. III, sl. 468; l. IV, sl. 637; t. I, p. 565.

Tchandradèva, Brahmane de la race de Kaçyapa, enseigne Nîla, pratique une dévotion austère, l. I, sl. 182-184.

Tchandra-dvipa, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Tchandragupta, roi de Megadha et fondateur de la dynastie de Maurya; son époque et celle de ses dix descendants selon les Purânas, t. II, p. 409, 417-419. — Les noms de ses descendants, *ibid.* — Les principaux traits de l'histoire de Tchandragupta, *ibid.* p. 410. — Époque de Tchandragupta selon les légendes cingalaises, *ibid.* pag. 412. — Dérivation du nom de Tchandragupta selon les cingalais, *ibid.* p. 415, note.

Tchandrâka, conseiller du roi Yudichthira II, l. III, sl. 382.

Tchandraka, auteur dramatique, l. II, sl. 16.

Tchandra Kulya, rivière du Kachmîr, l. I, sl. 320.

Tchandralêkha, nom d'une fille du Nâga Suçrava, l. I, sl. 218.

Tchandralêkha, fille de Phalguna, et épouse du roi Kchemagupta, l. VI, sl. 179.

Tchandrapîda, 3e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 45. — Son éloge, *ibid.* sl. 46-54. — Protége la propriété d'un cordonnier et lui achète sa cabane, *ibid.* sl. 55-77. — Fait découvrir et punit un Brahmane meurtrier d'un autre Brahmane, *ib.* sl. 82-196. — Il succombe à un enchantement, *ibid.* sl. 112-116; aussi t. II, p. 512-513.

Tchandrapîda, homme privé respectable, périt par les instigateurs pervers du roi, l. V, sl. 277.

Tchandrâtchârya, savant, explique un Çastra, compose un grand commentaire et une grammaire, *ibid.* sl. 176-t. I, p. 373.

Tchandravatî, femme vertueuse d'un potier, l. I, sl. 323.

Tchang Khian, général chinois envoyé dans le Kaboul, t. II. p. 447.

Tchânkuna, nom d'un vihâra, l. IV, sl. 211.

Tchankuna (Turkhârastchankuna), premier conseiller du roi Lalitâditya; éleva deux vihâras, un tchaitya, un stupa et des djinas d'or, l. IV, sl. 211 et 215. — Habile chimiste, *ibid.* sl. 247. — Conduit l'armée kachmirienne à travers une rivière dans le Pendjab, *ib.* sl. 248-251. — Échange deux joyaux précieux contre une image de Buddha, *ibid.* sl. 252-263.

Tchârvâkas (Les), esprits forts, philosophes d'une secte hétérodoxe, l. IV, sl. 345.

Tchaṭaha, poëte et conseiller du Kachmîr, l. IV, sl. 496.

Tchèdas (Les), peuple habitant le pays de Tchedi, probablement le Tchandâil actuel, *partie du Karnap.* sl. 60; t. I, p. 567.

Tchhavillâkara (Çrî), historien du Kachmîr, l. I, sl. 19. — Un de ses slokas cité, *ibid.* sl. 20, et t. II, p. 355 et 370.

Tchinas (Les), peuples habitant au nord et au nord-ouest de l'Inde, aussi dans la partie orientale de l'Himâlaya; — dans les temps postérieurs les Chinois actuels, t. II, p. 321, 322.

Tchinghis-Khan, grand chef des Mongols, t. II, p. 423, 431.

Tchippatadjayâpîda (Çrî), 14e roi de la dynastie de Karkôta, et nommé aussi Vrihaspati, l. IV, sl. 675.

Tchiramôtchana, lieu sacré, habité par le roi Djaloka, l. I, sl. 149.

Tchitraçikhandi, les sept richis dans la constellation de la Grande-Ourse, nommés l. I, sl. 55; t. I, p. 340.

Tchitrakuta, mont de la province de Bandelkhant, t. I, p. 445.

Tchitrangadâ, fille de Tchitravâhana roi de Manipura et épouse d'Ardjuna, *Extrait de l'Açvam.* sl. 38; t. I, p. 581.

Tchitrângâdasû, la mère de Vyâsa, t. II, p. 313.

Tchola, le Tanjore moderne, l. I, sl. 300; t. I, p. 391.

Tchotcha, ministre dilapidateur du trésor royal, l. V, sl. 422.

Tchutukot, nom d'une montagne, t. I, p. 420.

Thakkana, seigneur de Çaha, liv. IV, sl. 230. — Perd et recouvre sa seigneurie, *ibid.* sl. 231, 232.

Thang, dynastie chinoise en relation avec le Kachmîr, t. II, p. 449.

Timi, poisson fabuleux, l. IV, sl. 503, et t. I, p. 515.

Tirthakara, nom donné aux Djâinas ou aux sectateurs de Djina, t. I, p. 353, 370, 371.

Tîrthayâtrâ, livre du Mahâbhârat, cité t. I, p. 452.

Tola, un poids d'or ou d'argent égal, en grammes, à 11,662, l. IV, sl. 201; t. I, p. 505.

Toramâna, frère et co-régent de Hiranya, roi du Kachmîr, l. III, sl. 102. — Fait battre monnaie, est emprisonné, l. III, sl. 103 et 104.

Trâilokyadèvî, épouse vertueuse du roi Yaçaskara, se brûle après sa mort, l. VI, sl. 107.

Trèpurêçvaram, endroit du Kachmîr, l. VI, sl. 136.

Tribhuvana, 7e roi des dynasties mixtes, périt par sa tante, la reine Diddâ, l. VI, sl. 312.

Triçanku, l. IV, sl. 648, aussi nommé Satyavrata, fils de Trayyârunas et 26e roi d'Ayodhya, liv. VI, sl. 648. — Les principaux traits de sa légende, t. I, p. 522.

Trigarta, pays situé au nord-ouest de l'Inde, la moderne Lahore, liv. III, sl. 100; l. V, sl. 141, et t. I, p. 435 et 503, 532.

Trigrâma, nom d'un endroit dont la situation n'est pas déterminée, l. IV, sl. 323.

Tripurêçvara, *seigneur de Tripura*, nom du dieu Çiva, l. V, sl. 46 et 123.

Tritayuga, le 3e âge des Indiens, à compter du Kaliyuga, vers les temps reculés.

Trivikrama, «à trois pas,» un titre de Vichnu, l. III, sl. 474. — Légende à ce sujet, t. I, p. 471, 472. — Titre donné aussi à Buddha, t. II, p. 474, note.

Tryambaca, un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Tuchâras (Les), peuples habitant la partie orientale de la Bactriane, t. II, p. 306, 321.

Tûlamûla, pays sur le rivage du Tchanâb, l. IV, sl. 637 et 639.

Tundjina, le 3e roi de la dynastie d'Aditya, l. II, sl. 11. — Bâtit une ville,

l. II, sl. 14.—Sous son règne grande famine dans le Kachmîr, *ibid.* sl. 17-30. — Le roi veut se suicider, *ibid.* sl. 31-43. — Son épouse l'en empêche, *ibid.* sl. 44-54, aussi t. II, p. 512, 519 et 527.

Tundjina, nom donné aussi à Crechthasèna, 2e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 97. De plus, à Ranâditya, 8e roi de la même dynastie, l. III, sl. 386.

Tundjina, homme respectable, périt par les instigateurs pervers du roi, l. V, sl. 277.

Tunga, fils de Vâna, gardien de buffles, l. VI, sl. 318. — Devient le favori de la reine Diddâ, *ibid.* sl. 322 et 333. — Insurrection contre lui, *ibid.* sl. 334. — Il est caché par la reine, *ibid.* sl. 338. — Triomphe de ses ennemis, *ibid.* sl. 341, 344, 347. — Brûle la capitale, *ibid.* sl. 351. — Victorieux, prend toutes les places des Dâmaras, *ibid.* sl. 353, 354.

Turaniens (Les) (Scythes, Tartares), t. II, p. 430, 440, 442.

Turuchkas (Les), peuples tartares, conquérants du Kachmîr, l. I, sl. 170.— Vaincus par les Kachmîriens, l. IV, sl. 179. et t. I, p. 502.

U

Uçana, nom de Çakra, régent de la planète Vénuş. Voy. Çukra, t. I, p. 409-414; t. II, p. 311.

Udagupta, fils d'Amritakara, chef, natif de Lalitâdityapura, l. VI, sl. 219.

Uchadèva, nom d'une étoffe marquée de l'image du soleil et confectionnée à Ceylan, l. I, sl. 290.

Udayâditya, second nom d'Aviktapîda, l. IV, sl. 43.

Udayagupta, parent du roi Abhimanyu, l. VI, sl. 252.

Udayana, appelé aussi Vatsaradja, souverain de Kuça-dvîpa, enlève la fille du roi d'Udjayinî, t. I, p. 436.

Udayarâdja, frère de la reine Diddâ, l. IV, sl. 287.

Uddamas (Les), chefs rebelles du Kachmîr, l. VI, sl. 213.

Udjayini, la ville moderne d'Udjâin, l. III, sl. 125.

Udyana, pays, le Kafristan actuel, t. II, p. 474.

Ugra, nom du guide religieux du roi Narêndraditya, l. I, sl. 350.

Uigures, nation tartare, t. II, p. 474.

Ulûpî, fille du Nâga-Kâuravya, épouse d'Ardjuna, t. I, p. 407. — Aussi *Extrait de l'Açvam*, sl. 7, 10, t. I, p. 579. — Aussi une nymphe de Pâtâla, mariée à Ardjuna, *ibid.*

Umâ, autre nom de Pârvatî, épouse de Çiva, t. I, p. 331.

Unmattavanti, fils de Partha et 11e roi de la dynastie de Varma, l. V, sl. 413. — Son caractère dépravé et sa conduite déréglée, *ibid.* sl. 414-428. — Fait tuer son père, *ibid.* sl. 429-434. — Ses cruautés, *ibid.* sl. 439-441. — Périt d'une mort douloureuse, *ibid.* sl. 442-443; aussi t. II, p. 509.

Upakhya, seigneur de deux pays nommés, l. IV, sl. 677.

Upèndra, nom de Vjchnu, l. I, sl. 26.— Étymologie de ce nom, t. I, p. 332

Uraçâ, endroit dont la situation n'est pas déterminée, en dehors, peut-être à l'ouest du Kachmir, l. V, sl. 216, et t. I, p. 533, 534.

Urvasî, nymphe du ciel, mère d'Agastya, t. I, p. 452, 457.

Utpalaka, oncle maternel du roi Vrihaspati et un des cinq régents du Kachmîr, l. IV, sl. 678, 679. — Bâtit un sanctuaire et une ville, *ibid.* sl. 694.

Utpalâkcha, 8e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 286.

Utpalapîda, 17e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 708.

Utpalapuram, ville du Kachmîr, l. IV, sl. 694.

Uttarâ, femme d'Abymanyu fils d'Ardjuna, t. I, p. 407.

Uttara Khanda, « dernière section », du Çiva-purana, cité t. I, p. 329.

Uttarakuru, pays de la géographie mythique des Hindus, et qui est situé au nord de l'Himâlâya, peut-être au nord-est du Kachgar, ou aussi la partie septentrionale d'Assam, liv. IV, sl. 175, et tom. I, pag. 500.

V

Vabhruvâhana, fils d'Ardjuna et de Tchitrangadâ, *Extrait de l'Açvamédhika*, sl. 1, 12, etc. etc. t. I, p. 578, 579; etc. etc. t. II, 313.

Vaçichta, l. IV, sl. 646. — Un des sept richis dans la constellation de la grande Ourse, t. I, p. 340. — Il sauve d'une destruction totale les peuples vaincus par Sagara, *ibid.* p. 502, 503. — Il combat le richi Viçmamitra, *ibid.* p. 522, et t. II, p. 469, note.

Vaçtchika, nom d'un agrahâra sacré, l. I, sl. 345.

Vaddivâsa, district du pays de Khaça, l. VI, sl. 318.

Vadjêndra, conseiller du roi Yudhichthira II, l. III, sl. 381.

Vadjra, conseiller du roi Narêndrâditya, l. III, sl. 384.

Vadjrâditya, second nom de Târapida, l. IV, sl. 43.

Vadjrâditya, fils du roi Lalitâditya, l. IV, sl. 355. — Le 7e roi de la dynastie de Karkôta, *ibid*, sl. 393-398.

Vadjrasâra, se brûla sur le bûcher funèbre de son maître, l. V, sl. 226.

Vâgîça, « maître de la parole, » surnom de Brahma, t. I, p. 329.

Vahis, démon habitant la vallée de la Vipâça, *partie du Karnap.* sl. 40; t. I, p. 565.

Vâhu, père de Sagara, t. I, p. 439 et 502.

Vâiçakha, mois indien, avril et mai, l. V, sl. 260.

Vâiçravana, nom de Kuvèra dieu de la richesse, t. I, p. 368.

Vâiçvarana, chef des Yakchas, le premier des Mahâradjas; il a son siège sur le côté septentrional du mont Suméru, t. II, p. 462.

Vâidûrya, le lapis-lazuli, l. IV, sl. 300. Son origine fabuleuse, t. I, p. 507.

Vâikunda, le ciel de Vichnu; aussi tout lieu très-agréable, l. IV, sl. 305.

Vâinyasvamî, endroit sacré au confluent du Sindhu et de la Vitasta, l. V, sl. 97, et t. I, p. 529.

Vaivasvata, le septième Manu ou le Manu actuel, l. I, sl. 26, et t. II, p. 369. — Le fils du soleil, la planète Saturne et le soleil même, liv. IV, sl. 150, et t. I, p. 489; aussi t. II, p. 538 note.

Vaka, 13e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 331. — Il est immolé, entouré de cent fils et petits-fils, dans un temple; *ibid.* sl. 335.

Vakavati, nom d'une rivière du Kachmîr, l. I, sl. 331.

Vâkpati, nom d'un kavi ou poëte. l. IV, sl. 144, et t. I, p. 487.

Vakpuchtâ, reine et épouse du roi Tundjina, l. II. — Empêche, par son discours, son époux de se suicider, *ibid.* sl. 45-53. — Fait des largesses aux Brahmanes, *ibid.* sl. 55. — Se brûle après la mort de son époux, *ibid.* sl. 56; aussi t. II, p. 526.

Vâlâvitu, serviteur du roi Sankaravarma, se brûle après la mort de son maître, l. V, sl. 225.

Valgâ, une marchande de blé, l. VI, sl. 308.

Vâmana, poëte et conseiller du Kachmîr, l. IV, sl. 496; peut-être le même que :

Vâmanâtchârya, auteur d'ouvrages connus, t. I, p. 515.

Vâna, natif de Khaça, frère de Tunga, l. VI, sl. 318.

Vanaraputchtchha, «queue de singe,» nom d'une montagne élevée au-dessus des sources du Djumma, t. I, p. 465.

Vappiya, Vappiyaka, autre nom du roi Vadjrâditya, l. IV, sl. 393 et 400.

Vapyadèvi, reine dépravée du Kachmîr, l. V, sl. 281.

Vârâha, incarnation de Vichnu sous la forme d'un sanglier, l. VI, sl. 186. — Champ de Vârâha, dans le Kachmîr, *ibid.* et sl. 204, 206.

Vâraha-purâna, un des dix-huit purânas des Indiens, cité t. II, p. 300.

Varasanhita, traité astronomique, cité t. II, p. 301, 317, 323, 328.

Varasastri, père de Viçvakarma, t. I, p. 483.

Vâravâla, nom d'un agrahâra dans le Kachmîr, l. I, sl. 121.

Varddhamâna, nom d'un village du Kachmîr, l. IV, sl. 269.

Varddhamânèça, seigneur de l'accroissement, nom de Çiva, l. II, sl. 123.

Varddhanasvâmi, nom d'un temple de Çiva, l. VI, sl. 191.

Varisara ou Vindusara, 2e roi de la dynastie Maurya, successeur de Tchandragupta, t. II, p. 409, 421, 425.

Varnâ-parva, livre du Mahâbarat, cité t. I, p. 423.

Varnata, fils du grand-oncle du roi Yaçaskara; est destiné à l'empire, l. VI, sl. 91. — Écarté par ses ennemis, emprisonné, relâché, *ibid.* sl. 93, 94 et 96. — Maudit le roi, *ibid.* sl. 113.

Varuna, dieu de la mer, protecteur de l'Ouest, l. III, sl. 53; t. I, p. 169.

Varuna-Tchhanda, une des neuf sections de la terre, t. II, p. 314.

Vasudattâ, fille de Pradyota, roi d'Udjayinî; son amour inspiré par un songe, t. I, p. 436.

Vasu, père de Vivasvata (le soleil), et roi du Kachmîr, t. II, p. 300.

Vasudèva, nom de Krichna, tom. I, pag. 337.

Vasunanda, le roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 339.

Vatèçvara, nom de Çiva, l. I, sl. 194, 195; t. I, p. 374.

Vatsarâdja, voyez Udayana, t. I, p. 436.

Vatsarâdja, chambellan et rebelle, sous le règne de Diddâ, est blessé et pris, l. VI, sl. 346.

Vâyu, l'air ou le vent personnifié, t. I, p. 459.

Vayu-purana, un des plus anciens puranas des Indiens, cité t. I, p. 326 · 358, 466, 468, 490, 524; tom. II, p. 404.

Vèdantasâra, « essence (substance) de la philosophie védantique, » traité de philosophie, cité t. I, p. 475.

Velavitta, nom dont la signification n'est pas bien déterminée, désignant probablement une charge judiciaire, l. VI, sl. 73. 106. — Celle-ci est occupée par le frère aîné du roi Yaças-kara, *ibid.* sl. 127.

Véna, ancien roi de l'Inde professant le buddhisme, t. II, p. 405.

Ventitad, livre religieux attribué à Zoroastre, t. II, p. 334.

Vernagh, Vernak, nom de la source de la Vitastâ, t. I, p. 361; t. II, p. 294.

Vetâla, compagnon de Çiva, aussi un démon, un spectre, l. I, sl. 292. — Son culte dans le Dekhan, tom. II, p. 388.

Weir-Tirnagh, nom de la source de la Vitasta, t. I, p. 361.

Vibhîchana, 2e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 192; t. I, p. 364.

Vibhîchana II, 5e roi de la dynastie de Gonarda III, l. I, sl. 196; t. I, p. 364.

Vibhîchana, nom générique des rois de l'île Ceylan, l. VI, sl. 73, et l. IV, sl. 504, et t. I, p. 515, 516.

Vibhîchana, frère cadet de Ravana, élevé par Rama sur le trône de Lanka, t. I, p. 434.

Viçâkha, nom d'un jeune Brâhmane, l. I, sl. 204. — Sa rencontre avec les deux filles du Nâga Suçrava, *ibid.* sl. 205-222. — Avec Suçrava, *ibid.* sl. 223-236. — Il rend un grand service au Nâga, *ibid.* sl. 237-239. — Se marie avec une des filles du Nâga, *ibid.* sl. 243. — Devenu un Nâga, il donne son nom à un lac, *ibid.* sl. 268.

Viçâla, ancien nom de la ville actuelle d'Udjâin, t. I, p. 436.

Vichnu-purana, un des dix-huit puranas des Indiens, cité t. I, p. 337, 341, 351, 401, 437, 438, 439, 451, 479, 483, 502, 503, 518, 519, 522, 523; t. II, p. 311, 312, 317, 390, 409, 417, 486.

Viçôkakôṭa, montagne dont la situation n'est pas connue, l. IV, sl. 5.

Viçvâikasâra, *la seule essence du monde*, nom d'un champ du Kachmîr, l. V, sl. 44.

Viçvakarma, un des Prâdjapatis, architecte des dieux, l. III, sl. 357, et t. I, p. 422, 459, 483, 491.

Viçvamitra, un des sept richis du 7e Manu, l. IV, sl. 646. — Quelques traits de sa légende, t. I, pag. 522, et t. II, pag. 469.

Vidjaya, 4e roi de la dynastie d'Aditya, l. II, sl. 62.

Vidjaya, conquérant et fondateur d'une nouvelle monarchie de Ceylan, t. II, p. 415, 416, 433.

Vidjaya, « triomphe, » surnom d'Ardjuna, *Extrait de l'Açvam*, sl. 51, t. I, p. 582.

Vidjayêça, *seigneur de la victoire*, nom de Çiva, liv. II, sl. 123; liv. V, sl. 46.

Vidûra, montagne dans l'île de Ceylan, t. I, p. 433 et 507.

Vidyâdharas (Les), classe particulière de demi-dieux, l. I, sl. 218; t. I, p. 378, 424, 425.

Vigrahâradja, fils du frère de Diddâ, est proclamé roi, l. VI, sl. 335. — Sans succès, retourne chez lui, *ibid.* sl. 340. — Nouvelle tentative infructueuse, *ibid.* sl. 435-347.

Vihâra, nom d'un édifice qui appartient aux Buddhistes et aux Djâinas. Explication sur ce nom, t. I, p. 349, 350.

Vikarttana, nom du soleil, l. IV, sl. 101. — Étymologie de ce nom, t. I, p. 482, 483.

Vikrâmaditya, 9e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, l. III, sl. 474-476.

Vikramâditya, empereur de toute l'Inde, réside à Udjayinî, l. III, sl. 125. — Il détruit les Çakas, *ibid.* sl. 128. — Son caractère, *ibid.* sl. 131-145. — Il reçoit le Kavi Matrigupta à sa cour et le met à une dure épreuve, *ibid.* sl. 146-149, et 161-184. — Lui donne le royaume de Kachmîr, *ibid.* sl. 186-199, et 204-208. — Vikramâditya, fondateur de l'ère de Samvat, t. II, p. 375-378; aussi tom. II, p. 536.

Vikramôrvasî, drame indien composé par Kalidasa, cité t. I, p. 386, 392, 425.

Vikukchi, fils d'Ikchvaku, nommé Çaçâda, «mangeur de lièvre,» tom. I, p. 478.

Vimalâçva, pays en Kachmîr, liv. IV, sl. 711.

Vimalaprabhâ, une des femmes du roi Narêndrâditya, l. III, sl. 384.

Vinasana, contrée dans le voisinage du moderne Panniput, t. I, p. 444.

Vinatâ, une des épouses de Kaçyapa, mère de Garuda, t. I, p. 334, 415.

Vinayâditya, ville de l'Orient bâtie par Djayapida, l. IV, sl. 516.

Vindhya, l'une des principales chaînes de montagnes de l'Inde, liv. III, sl. 240; l. IV, sl. 153 et 161. — Explication et légende relatives à ces montagnes, t. I, p. 444, 452, 453, 494.

Vindhyâtchalanivâsinî, nom de la déesse Kali ou Durgâ, t. I, p. 461.

Vindhyavasinî, nom de la déesse Kalî; aussi de la ville de Sagala, la moderne Mirrapour, t. I, p. 460, 461.

Vipâçâ, rivière du Pendjab, l'Hyphasis des Grecs, le Gharrah ou Biah actuel, *partie du Karnap.* sl. 29, et t. I, p. 565.

Vipratchitti, nom d'un démon, tom. I, p. 470.

Viradêva, parent du roi Unmattavanti, l. V, sl. 468.

Vîrakas (Les), peuple du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 41; t. I, p. 566.

Virânaka, endroit dont la situation est inconnue, hors du Kachmîr, liv. V, sl. 213, 214.

Virûpakcha, un des onze Rudras, t. I, p. 358.

Virutaka, chef des Mahôragas, tom. II, p. 463.

Visvas (Les), dieux d'une classe particulière, t. II, p. 461.

Vitasta, rivière du Kachmîr et du Pendjab, l. I, sl. 163; *partie du Karnap.* sl. 30; t. I, p. 565. — Sa source, t. I, p. 361; t. II, p. 294. — Ses noms, anciens et modernes, *ibid.* — Son cours, *ibid.* p. 295.

Vitrapa, frère du roi Antivarma, héros; il érige des temples et des statues des dieux, l. V, sl. 26, 27.

Vôllâsaka, endroit du Kachmîr, liv. V, sl. 224.

Vrichabanatha, « seigneur du taureau, » grand-ancêtre des Djâinas, tom. II, p. 476.

Vrichaparva, nom de Çiva, t. I, p. 409, 410.

Vrîchniens, Vrishnis (Les), descendants de Yadu, à la race duquel appartenait Krichna, mêlée aux Nâgas par les femmes, liv. I, sl. 66; t. I, p. 491; t. II, p. 312.

Vrihadâranyaka Upanichat, nom d'un commentaire de Vèdas, cité tom. I, p. 326, 360.

Vrihaspati, fils d'Angiras et régent de la planète de Jupiter, t. I, p. 409.

Vrihaspati, 14e roi de la dynastie de Karkôta, l. IV, sl. 675. — Est assassiné, *ibid.* sl. 685.

Vrîhatkatha, livre tant historique que fabuleux, cité t. I, p. 352.

Vrita, démon, ennemi des dieux, t. I, p. 453, 470.

Vrittitchandana, conseiller du roi Yudhichthira II, l. III, sl. 382.

Wou-ti, empereur de Chine; ses relations avec le Kaboul, t. II, p. 447.

Y

Yaçaskara, fils de Prabhâkaradèva, s'expatrie, l. V, sl. 472. — Retourne et devient roi, le 1er des dynasties mixtes, *ibid.* sl. 473-482. — Il réprime l'orgueil des Brahmanes, l. VI, sl. 2-4. — Son administration louable, *ibid.* sl. 5-13. — Deux exemples de sa manière habile et éclairée de rendre justice, *ibid.* sl. 14-67. — Change de mœurs et de conduite, *ibid.* sl. 68-71. — Se réjouit à la mort de son frère aîné, *ibid.* sl. 72. — S'adonne à une courtisane, *ibid.* sl. 74. — Découvre son infidélité et se laisse dépérir par la pratique de l'expiation, sl. 77-84. — Est libéral envers les Brahmanes, *ibid.* sl. 85-89. — Désigne pour son successeur, d'abord Varnata, puis Sangramadèva, *ibid.* sl. 90-99. — Tourmenté de maladie, entouré d'intrigue, après une longue agonie, il périt par le poison, l. VI, sl. 99-106. — Versions diverses sur la cause de sa mort, *ibid.* sl. 108-114; aussi t. II, p. 512, 528.

Yaçodhara, chef, devient possesseur de Kampana, l. VI, sl. 228. — Défait le seigneur de Çâha, *ibid.* sl. 230-231. — Est soupçonné par la reine qui ordonne sa perte, *ibid.* 233-237. — Est pris dans un combat, *ibid.* sl. 250.

Yaçovarma, roi de Kanodje, vaincu par le roi du Kachmîr, l. IV, sl. 135-144.

Yaçovarma, fils du régent Mamma, victorieux dans les combats, l. IV, sl. 705.

Yaçòvatî, femme de Damodara I; est placée sur le trône du Kachmîr, après

la mort de son époux, par Krichna, l. I, sl. 70-74.

Yadavas (Les), descendants de Yadu mêlés aux Nâgas, t. II, p. 312.

Yadu, prince de la race lunaire, fils de Yayâti et de Devayâni, l. I, sl. 60 et t. II, p. 311. — Son alliance avec les Nâgas, *ibid.* p. 312.

Yakchas (Les), êtres mythologiques, l. I, sl. 159. — Leur origine et caractère, t. I, p. 368, 369.

Yama, le dominateur des morts, régent du Sud, l. I, sl. 290.

Yao, empereur de la Chine, t. II, p. 298.

Yavanas (Les), peuples de l'Occident, *partie du Karnap.* sl. 82; t. I, p. 569; t. II, p. 322.

Yayâti, 5e roi de la race lunaire, t. I, p. 409; t. II, p. 311.

Yezdedjerd, le dernier roi des Sassanides de Perse, t. II, p. 448, 554.

Yôdjana, mesure de route qui répond à environ 10 milles anglais ou 3 1/2 lieues.

Yôgèçvarîs (Les), voyez Yôginîs, l. II, sl. 108.

Yôginîs (Les), une classe de nymphes, créatures et compagnes de la déesse Durgâ, l. II, sl. 100, et t. I, p. 416, 418. — Elles recomposent et animent le squelette de Sandhimati, *ibid.* sl. 103-105. — Déclarent que celui-ci sera roi, *ibid.* sl. 109-110.

Yuchtagrâma, nom d'un agrahâra, l. III, sl. 8.

Yudhichthira, l'aîné de cinq frères Pandavas. Le nombre d'années qui s'est écoulé depuis ce roi jusqu'à l'ère de Çaka, l. I, sl. 56. — Il est législateur, l. II, sl. 120. — Célèbre pour sa justice, l. IV, sl. 76. — Quelques traits de son histoire, t. II, p. 392.

Yudhichthira, 21e et dernier roi de la dynastie de Gonarda III, liv. I, sl. 352. — Il est détrôné et obligé de quitter son royaume, *ibid.* sl. 362-375, et t. II, p. 506.

Yudhichthira II, 6e roi de la dynastie de Gonarda restaurée, liv. III, sl. 379-382.

Yuêtchi, Yuêti, Youtti, peuple tartare, possède des pays sur les deux rives de l'Indus, fait des incursions dans l'Inde, t. II, p. 447, 448.

Yugandhara, endroit du Pendjab, *partie du Karnap.* sl. 38, et t. I, p. 565.

Yûkadèvi, nom d'une des femmes du roi Mèghavâhana, l. III, sl. 11; t. I, p. 429.

Yukchadara, contrée du Kachmîr, l. V, sl. 87.

Yuvanâçva, fils de Prasènadjit, et le 17e roi de la race solaire de Tretayuga; il devint père d'une manière miraculeuse, t. I, p. 519 et 520.

Z

Zabulistan, autre nom pour le pays de Kaboul, t. II, p. 332.

Zendavesta, livre religieux attribué à Zoroastre, t. II, p. 334.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TOME PREMIER.

Page 359. — La citation de l'auteur de l'*Alphabetum Tibetanum* et la mienne ne sont pas exactes. Voici le passage original de Macrobe (*Saturn.* lib. I, c. xx, ad finem) : « Ac-« cipe nunc quid de Sole vel Serapi pronuntietur oraculo. Nam Serapis, quem Ægyptii « deum maximum prodiderunt, oratus a Nicocreonte Cypriorum rege quis deorum habe-« retur his versibus, sollicitam religionem regis instruxit. » Suivent les quatre hexamètres grecs donnés dans ma note.

Ligne 26, *au lieu de* Dionysus, *lisez* Sérapis. Dans le second vers grec, *au lieu de :* ὁ ἀστὴρ δὲ θάλασσα, *lisez :* γαστὴρ δὲ θάλασσα. Et dans ma traduction française, *au lieu de :* mais l'astre, la mer et la terre sont mes pieds, *lisez :* mon ventre est la mer, et mes pieds sont la terre.

Page 368, ligne 11, *au lieu de :* au-dessus, *lisez :* au-dessous.

Page 441, avant-dernière ligne, *au lieu de :* Tàràdipa, *lisez :* Tàràdhipa.

Page 464, ligne 15, *au lieu de :* livre II, *lisez :* livre III.

Page 491, ligne 30, *au lieu de :* Vichniens, *lisez :* Vrĭchniens.

Page 495, ligne 30, *au lieu de :* पातभिहता *lisez :* पाताभिहता.

Page 563, note 1, *au lieu de :* 17, *lisez :* 15.

Page 567, au bas de la page, au renvoi 13, habitants du pays de Tchèda, dont la situation n'est pas déterminée. (Voy. *Pentopotamia*, pag. 89.)

Page 569, ligne 33, *au lieu de :* Bhisma, *lisez :* Bhichma.

TOME SECOND.

Traduction, liv. IV, sl. 387, *au lieu de :* qui s'étend du lieu sacré, *lisez :* qui avoisine le lieu sacré.

Ibid. sl. 392, *au lieu de :* un an et demi, *lisez :* un an et un demi-mois.

Ibid. sl. 705, *au lieu de :* Jaçovarma, *lisez :* Yaçovarma.

Page 302, ligne 14, ôtez la virgule après le mot *mort*, et placez-la après le mot *eux*.

Page 322, ligne 7, *au lieu de :* Daratas, *lisez :* Daradas.

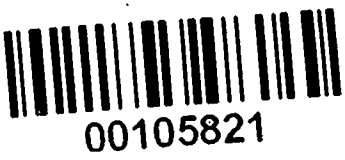
Page 370, ligne 22, *au lieu de :* à suite, *lisez :* à la suite.

Page 428. — Au bas de la page, dans une note dont le renvoi serait en haut dans la troisième ligne, *aux mots du texte :* Notices historiques, *placer ce qui suit :* Dans l'ouvrage publié par James Prinsep, sous le titre : *Useful tables, forming an appendix to the Journal of the As. Soc. Calcutta*, 1836, se trouve (part. II, p. 101) la table généalogique des râdjas du Kachmîr. Je ne sais d'où l'auteur a tiré les époques qu'il assigne aux rois,

depuis Lava jusqu'à Abhimanyu; toutefois on voit qu'elles ne sont pas déterminées par une moyenne de règne, obtenue en divisant le chiffre de toute la période dynastique par le nombre des rois. Suvarna est placé à l'an 1537 avant J. C. c'est-à-dire 9 ans après la date que j'assigne à la mort de Buddha. En effet, Suvarna construisit un vihâra. Satchinara, le prédécesseur d'Açoka, est mis à l'an 1471, et Açoka à l'an 1394 avant J. C. c'est-à-dire 77 ans après le premier. Comme cette période est trop longue, je crois d'autant plus devoir adhérer à la date de 1436 ans avant J. C. que j'attribue à Açoka, et qui ne serait que 35 ans après Satchinâra. Les rois turuchkas sont placés, par M. Prinsep, à l'an 1277 avant J. C. date qui ne diffère que de 17 ans de celle que j'ai computée pour Kanichka, le dernier de ces trois rois.

Page 434, ligne 17, *au lieu de*: Meghavâhna, *lisez*: Meghavâhana.

FIN DES ADDITIONS ET CORRECTIONS.


00105821

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018